

Elena Mihaela Andrei

**Figures de l'excentricité
dans la littérature française du **XIXe** siècle:
le cas des Illuminés de Gérard de Nerval**

Presa Universitară Clujeană

Elena Mihaela Andrei

**Figures de l'excentricité
dans la littérature française
du XIXe siècle :
le cas des Illuminés
de Gérard de Nerval**

Presa Universitară Clujeană

2016

Referenți științifici:

Prof. univ. dr. Marina Mureșanu

Prof. univ. dr. Jean-Marie Roulin

ISBN 978-973-595-999-9

© 2016 Autoarea volumului. Toate drepturile rezervate.
Reproducerea integrală sau parțială a textului, prin orice mijloace,
fără acordul autoarei, este interzisă și se pedepsește conform legii.

Tehnoredactare computerizată: Cristian-Marius Nuna

Universitatea Babeș-Bolyai

Presa Universitară Clujeană

Director: Codruța Săcelean

Str. Hasdeu nr. 51

400371 Cluj-Napoca, România

Tel./fax: (+40)-264-597.401

E-mail: editura@editura.ubbcluj.ro

<http://www.editura.ubbcluj.ro>

SOMMAIRE

INTRODUCTION	6
CHAPITRE 1 – LUMIÈRE(S), OMBRES ET EXCENTRICITÉ	13
1.1. Lumière et l/Lumières	13
1.2. Lumières, illuminisme et illuminé	25
1.3. À la recherche de la « lumière des lumières »	39
1.4. L'excentricité : approche terminologique	49
1.5. Discours scientifique	63
1.6. Discours littéraire	68
1.7. Illuminés, excentriques et précurseurs	84
CHAPITRE 2 – ÉCRITURE ET EXCENTRICITÉ	99
2.1. <i>Les Illuminés</i> : de l'article au volume	99
2.2. Fragment et totalité digressive	111
2.3. Citation, plagiat et réécriture	117
2.4. La « Bibliothèque de mon oncle »	140
CHAPITRE 3 – <i>HOMO DUPLEX</i> ET L'EXCENTRICITÉ	145
3.1. Folie, double, sosie et narcissisme	145
3.2. L'espace excentrique	150
3.3. Regard et miroir	153
3.4. « La vie n'est qu'un rêve »	159
CHAPITRE 4 – ERRANCE ET RÉCIT	164
4.1. Déplacements et reconfiguration	164
4.2. Autorité, résistance et liberté	169
4.3. L'abbé « fugitif » : prison et évasion	175
4.4. Religion et l'enfer des vivants	184
CHAPITRE 5 – ENTRE SOI ET L'AUTRE	187
5.1. (Auto)biographie et réalisme ex(-)centriques	187
5.2. Confidences et dissimulations	194
5.3. « Faits réels » et « faits vrais »	198
5.4. « Fantaisiste, réaliste, et essayiste »	201
5.5. Érotisme et libertinage	204
5.6. (Néo)platonisme, ressemblance et chimères	218
5.7. Restif et le panthéisme mystique	222

CHAPITRE 6 – ENTRE LUMIÈRES ET ILLUMINISME	226
6.1. Le fantastique et la figure du mal.....	234
6.2. Révolution et mysticisme.....	237
6.3. Le rêve apocalyptique	242
CHAPITRE 7 – RELIGION ET EXCENTRICITÉ	244
7.1. Christianisme et syncrétisme religieux	244
7.2. Les rites initiatiques et la religion païenne.....	255
CONCLUSION	262
BIBLIOGRAPHIE	265

ABREVIATIONS

NPI : NERVAL, Gérard de, *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II (1984), t. I (1989), t. III (1991).

BO : *La Bibliothèque de mon oncle*.

RS : *Le Roi de Bicêtre. Raoul Spifame*.

FS : *Les Faux Saulniers. Histoire de l'abbé de Bucquoy*.

HB : *Histoire de l'abbé de Bucquoy*.

CN : *Les Confidences de Nicolas*.

CZ : *Jacques Cazotte*

CG : *Cagliostro*

QA : *Quintus Aucler*

INTRODUCTION

Le choix de consacrer une étude approfondie aux *Illuminés* est alimenté, en grande partie, par le désir de faire ressortir la singularité de cette œuvre et les valences riches de la notion d'excentricité, en abordant des pistes moins explorées par les exégètes de l'œuvre nervalienne. Il s'agit plus exactement d'étudier le mécanisme de fonctionnement de cette notion intégrée dans un tissu de relations avec d'autres mots, concepts, images et métaphores.

Le terme de « figure », inscrit dans le titre, renvoie soit aux personnages de Gérard de Nerval, conçus en tant que figures, soit au sens que Gérard Genette attribue à ce terme (figure rhétorique de construction ou de production de sens), soit à des thèmes ou à des motifs littéraires. Disons d'emblée que le double, la ressemblance, le diable, l'illuminisme, la folie, le rêve, l'amour, l'hallucination, le fantastique, le réalisme, le syncrétisme, l'enfer, le grenier, le fétichisme ou le fantasme seront abordés et analysés en tant que figures de l'excentricité. C'est de cette manière – en analysant ces figures à valeur métaphorique et symbolique – que nous pourrons ensuite mettre en évidence le statut auto-constructif du contenu de l'excentricité.

La critique nervalienne est extrêmement riche et vaste, mais on n'a pas abordé jusqu'à maintenant, d'une manière systématique ou exclusive, le phénomène d'excentricité dans l'œuvre de Gérard de Nerval, d'autant moins dans *Les Illuminés*. Au cours des années, on a proposé diverses interprétations de l'œuvre nervalienne, couvrant différents domaines, tels que l'ésotérisme (Jean Richer, G. Le Breton, Bian Juden, Roger Mazelier), la psyché (Michel Jeanneret, Shoshana Felman, Michel Collot, Jean Rigoli), le rêve et l'imaginaire (Jean Pierre-Richard, Georges Poulet, Kurt Shärer), le voyage (Ross Chambers, G. Schaeffer, J. P. Richard), la religion (Michel Brix, Hisashi Mizuno, Jean-Nicolas Illouz, Bertrand Marchal, Jean Guillaume), le théâtre (Gabrielle Malandain) et l'écriture journalistique (Michel Brix). Les approches d'orientation structuraliste ou sémiologique (Jacques Geninasca, Léon Cellier, Gérald Scheffer, Ross Chambers et Marina Mureșanu Ionescu) et les interprétations qui offrent des perspectives diverses (Jean-Nicolas Illouz, G. Malandain, Henri Bonnet, J. Bony, Daniel Sangsue, Bruno Tritsmans, Dagmar Wieser) sont, elles aussi, enrichissantes et révélatrices de plusieurs points de vue. N'oublions pas d'introduire dans cette série d'exégètes ou de spécialistes nervaliens, l'étude de Keiko Tsujikawa qui croisera le plus souvent le nôtre, vu que le mot « limbes », autour duquel l'auteure construit son discours critique, n'est pas loin du mot d'excentricité.

Notons, d'ores et déjà, que Georges Gusdorf, pour ne donner qu'un seul exemple¹, a eu l'intuition de concevoir l'excentricité comme le « fondement anthropologique du romantisme² » ou en termes de catégorie esthétique fondamentale pour l'étude des XVIIIe et XIXe siècles, surtout lorsqu'on l'interprète du point de vue ontologique. Dans le cas des *Illuminés*, l'analyse de l'excentricité d'une perspective ontologique est incontournable, vu que ce terme relève sous la plume de Nerval d'un problème identitaire ou du manque de l'unité de son être.

Les notions d'« excentricité », respectivement d'« excentrique » ne peuvent pas être conçues d'une façon absolue, comme des objets constitués une fois pour toutes, c'est pourquoi l'analyse de leurs sens ou significations demande d'ouvrir un champ plus vaste de recherche qui ne peut pas délaisser les contenus idéologique, historique, philosophique, religieux et littéraire du XIXe siècle, dans lesquels ces notions naissent et s'enrichissent. Cela dit, notre discours s'articule, d'une part, autour d'une perspective double – la contextualisation de l'excentricité et la mise en évidence de la singularité de l'œuvre nervalienne – d'autre part, d'un axe sémantique à même de réunir tant les termes voisins, synonymes d'excentricité, que les mots plus proches de son étymologique latine, à savoir *sortie* du centre qui suppose un écart, un déplacement, éloignement, glissement, transition ou un mouvement.

Quoique les textes réunis dans le volume *Les Illuminés* aient été écrits à des périodes différentes, ils convergent autour du XVIIIe siècle³ qui se présente comme un paysage épistémologique en pleine mutation, à laquelle s'opposent ceux qui veulent privilégier beaucoup plus le sentiment que le progrès de la raison et de l'industrialisation de la société. Les conséquences de l'idéologie scientiste, qui connaît un réel épanouissement dans ce siècle, ont été considérables. Toute connaissance en

¹ Curieusement, dans la littérature roumaine de la période romantique Ion Heliade Rădulescu, dans son étude intitulée *L'Équilibre entre les antithèses et L'Histoire critique universelle* donne une extraordinaire théorie de la concentration. Dorin Ștefănescu, dans son article *Centre et concentration. L'actualité d'une théorie romantique*, publié dans le *Journal of Romanian Literary Studies*, vol. 3, 2013, met en évidence le génie de cet auteur de comprendre et de conceptualiser des termes comme centre, concentration (concentrationalisation), encentration et décentration (décentralisation).

² Voir Georges Gusdorf, *Fondements du savoir romantique*, Payot, 1982, p. 60 ; Voir aussi p. 63–64 : « le mot “centre”, chez Boehme, sans jamais s'éloigner tout à fait des références au “cœur” de l'homme et au Christ en tant que “cœur” et splendeur de toutes les forces de son Père céleste, s'amplifie ou se rétracte incessamment au gré de la pensée [...] Dire que l'homme est tenu de rechercher le centre ne signifie pas qu'il pourra atteindre ce centre et s'y établir. La quête du centre est un second mouvement, réaction contre un premier mouvement d'échappement à soi-même, d'excentricité » ; *Ibid.*, p. 68 : « À tout moment de notre vie, nous nous trouvons partagés aux confins de l'extériorité et de l'intériorité, sans parvenir à dominer l'une ou l'autre, à faire le plein des significations de l'espace du dedans ou de l'espace du dehors. D'où la perpétuelle excentricité de chacun à soi-même. »

³ Voir *BO*, *NPI*, p. 885 : « ces analyses, ces biographies furent écrites à diverses époques, bien qu'elles dussent se rattacher à la même série » ; Toutes nos citations de l'œuvre de Nerval renvoient à la pagination de la deuxième édition Pléiade.

dehors de la sphère scientifique est cataloguée par les ultra-rationalistes comme étant subjective et préconçue ou considérée comme le produit de l'imagination. Les notions mêmes de lumière (divine) ou de spiritualité deviennent suspectes, c'est pourquoi elles seront rejetées en faveur de la raison et qualifiées de pur ornement fantasmatique et illusoire. Dans cet unique niveau de réalité, que les Lumières clament, rien d'autre ne peut exister : le nouveau, la liberté de l'imagination et de la création en art seront compromis. Toutefois, en marge de cette époque de la raison et de l'Histoire, où le centre politique se présente comme inflexible ou comme une idéologie à géométrie fixe, naît et se développe le mouvement romantique, animé donc par les Lumières mêmes. Avec la Révolution, les cadres de référence et leur intégrité s'ébranlent, ce qui mène à la relativisation du pouvoir, de l'autorité, de la norme et des valeurs morales et éthiques.

Paradoxalement, le XVIIIe siècle, centré sur les cultes de la raison et du progrès, entraîne la prolifération de nouveaux centres, de nombreuses métamorphoses du centre et de nouvelles conceptions de la centralité. C'est justement la fixité du centre idéologique qui laisse place à la multiplication des instabilités, des décentrement, des recentrement, des revirements, enfin des flux et des reflux. Autant vaudrait dire que l'excentricité se voit stimulée par les Lumières mêmes. Se voulant émancipatrices, libres ou indépendantes de tous préjugés, des superstitions et du joug de l'orthodoxie, les Lumières ne font que laisser place à la manifestation de toutes sortes d'« espacements » au cadre même de la norme, des lois et des croyances plus au moins extravagantes.

Le XIXe siècle se ressent de l'instabilité du XVIIIe siècle et Nerval en témoigne lui-même, ce qui nous déterminera à articuler notre étude en fonction des deux aires – les XVIIIe et XIXe siècles – susceptibles, les deux, d'éclairer la notion d'excentricité et de rendre compte, du même coup, de sa richesse et de sa fécondité dans le cadre d'une interprétation d'ensemble :

La période littéraire où nous vivons ressemble beaucoup à celle qui commença la seconde moitié du dix-huitième siècle. Alors comme aujourd'hui on se jetait dans la curiosité, dans les recherches excentriques, dans le paradoxe en un mot. [...] N'y reconnaît-on pas le mélange le plus incohérent d'opinions politiques, sociales et religieuses qui se soit vu depuis la décadence romaine ? Ce qui manque, c'est un génie multiple, capable de donner un centre à toutes ces fantaisies égarées. À défaut d'un Lucien ou d'un Voltaire, le public ne prendra qu'un intérêt médiocre à cet immense travail de décomposition où s'évertuent tant d'écrivains ingénieux⁴.

Notre étude portera surtout sur la première moitié du XIXe siècle, période décisive, d'une part, du passage des Lumières au Romantisme, d'autre part, de l'émergence

⁴ *VO, NPI*, II, p. 1638.

et de l'exploitation des termes d'« excentricité » et d'« excentrique ». Les textes littéraires consacrés aux excentriques mineurs, voire inconnus, ne manquent pas dans cette première moitié du siècle, au contraire, on manifeste une grande curiosité d'explorer toutes sortes de « difformités littéraires ou de déviations poétiques⁵ » ou de collecter des « têtes grimaçantes⁶ » des originaux, des excentriques, des toqués, des illuminés, des visionnaires, des fouriéristes et des utopistes. Malgré la prolifération de ces types singuliers d'artistes, les textes critiques de l'époque qui exploitent les études littéraires sur des caractères excentriques ne sont pas aussi prolifiques. À partir du XIXe siècle, on commence heureusement à prêter attention au récit excentrique. Daniel Sangsue, Patricia Lojkine, Peter Shulman, Miranda Gill, Sophie Ames-Stokes et Laurent Mellet, Michel Dansel comptent parmi ceux qui ouvrent le chemin à l'analyse de l'excentricité sous les différentes formes que celle-ci se manifeste.

L'« excentricité », comprise généralement au sens littéral (terme emprunté à l'astronomie et à la géométrie) qu'au sens symbolique (l'excentricité comme catégorie esthétique), représente une notion clé qui dynamise et définit l'acte de l'écriture de Gérard de Nerval, sa pensée et son âme, non seulement dans *Les Illuminés*, mais aussi dans son œuvre entière. En gros, il s'agit, d'une part, de mettre en valeur la portée de l'excentricité dans l'écriture nervalienne et de montrer, plus précisément, qu'elle est constitutive de l'acte de la création littéraire de Nerval : elle détermine et active la pensée de l'auteur, ses gestes et comportements, sa raison et folie, ses doutes, certitudes, credos, ainsi que ses aspirations. L'excentricité abordée en tant que métaphore est dans l'écriture de Nerval un catalyseur de thèmes, d'idées profondes et de mouvements, compte tenu que la métaphore n'est pas une simple figure rhétorique, mais le moteur de la génération et de la régénération du sens.

De même, notre apport consiste dans le propos d'une nouvelle dimension de recherche sur l'excentricité, à savoir l'analyse de cette notion en tant qu'instrument d'étude. Le but n'est pas, bien entendu, de se proposer une approche exhaustive de l'*excentricité*, respectivement de l'*excentrique*, et cela parce que ces notions débordent le cadre linguistique. Au lieu de s'engager dans un essai de conceptualisation des termes, nous nous penchons plutôt sur le mécanisme de fonctionnement de ces notions, renvoyant simultanément à la notion de centre et à la sortie du centre.

Avant d'essayer d'aborder ce terme en tant qu'objet d'étude ou en tant qu'instrument d'analyse, il est fort nécessaire de repérer, dans une première étape, les mobiles qui déclenchent le mouvement excentrique ou la poussée centrifuge. En jouant sur les mots, il nous paraît intéressant de voir ce qui *excentrise* un excentrique ou ce qui le détermine à s'*excentriser*. S'agit-il de la rigueur des règles du cen-

⁵ Théophile Gautier, *Les Grotesques*, Michel Lévy Frères, Paris, 1859, p. V.

⁶ *Ibid.*

tre, de la pesanteur idéologique, du désir d'explorer les marges et de se faire ainsi remarquer, du caractère de son esprit et de son âme trop fluctuants et donc instables? Ou s'agit-il de tous ceux-ci ensemble? Ensuite, qu'est-ce qui fait suite au mouvement d'excentricité? L'excentricité, qui suppose une sortie du centre, devient-elle centre pour une nouvelle périphérie ou un retour à un autre centre?

Sans avoir, répétons-le, la prétention d'épuiser les portées de ce terme, nous nous attachons à démontrer que l'analyse d'une poétique de l'excentricité n'est pas impossible, même si le terme ne se laisse pas enfermer dans une définition rigide. L'optimisme des auteurs de *La fantaisie post-romantique* par rapport à la formulation d'une poétique de la fantaisie nous invite à explorer cette voie : « Une poétique de la fantaisie serait-elle possible? N'y aurait-il pas contradiction entre les principes, les règles, les lois qu'implique une poétique et le désir inhérent à la fantaisie d'échapper à toute réduction en restant dehors de toutes les balises? Et pourtant, si fantaisie est écart, faudrait-il renoncer à toute théorie de l'écart?⁷ ». Pour paraphraser Jean-Louis Cabanès, on peut se demander si une poétique de l'excentricité est possible. N'y aurait-il pas contradiction entre les règles qu'une poétique implique et l'impossibilité de concentrer cette notion dans une définition établie une fois pour toutes? Même si on ne peut pas établir des paradigmes clairs d'encadrement de cette notion, cela ne nous empêchera pas de donner un discours cohérent du terme.

Bien entendu, surprendre les enjeux du fonctionnement de cette notion dans le texte *Les Illuminés* ne signifie pas vouloir arriver à un scénario monologique, c'est-à-dire définir l'excentricité en termes négatifs ou à travers des syntagmes oppositionnels, tels qu'« excentricité-centricité », « sens-non-sens », « norme-non-conformisme », « centrage-décentrage ». Pour autant, même si l'excentricité ne peut pas être décrite à travers des concepts dichotomiques, les différences entre les termes ne peuvent être estompées, ni abolies. La compréhension de l'excentricité à travers les oppositions conduira inévitablement à une vision schématique et figée, à un appauvrissement synonyme de réduction conceptuelle. Nous sommes conscients qu'en recourant à une explication archétypale, classique ou dichotomique de ce terme, nous risquons soit de fausser l'œuvre, soit de la nier, soit purement et simplement la quitter. Éviter ce risque nous paraît possible, à condition que l'excentricité soit comprise non dans sa négativité, comme rupture nette et irrémédiable par rapport à un centre donné, mais plutôt comme décalage qui entraîne ce centre dans le mouvement même d'écart.

⁷ Cabanès, Jean Louis, Saïdah, Jean-Pierre, *La fantaisie post-romantique*, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 9.

L'ex(-)centricité, qui implique inévitablement un écart, ne peut pas se manifester en dehors de la notion du centre. C'est la raison pour laquelle, l'approche de l'excentricité va s'articuler autour d'une structure apparemment binaire, telle que centre-périphérie, dedans-dehors, âme-corps, raison-folie, visible-invisible, jour-nuit, norme-périphérie, général-particulier, tolérance-exclusion, expansion-contraction. Ces termes ne s'opposent pas, au contraire, chacun définit une réalité de ce qu'ils indiquent. En outre, cela nous aide à montrer que ces termes en paire, ensemble avec leur partialité et connivence, font place à un troisième élément inclus, à savoir l'excentricité. À partir de là, on réussira à mieux comprendre et à expliquer le mécanisme de fonctionnement, la dialectique et la dynamique entre l'excentricité et la folie, le rêve et l'hallucination dans *Les Illuminés*.

Pour synthétiser, l'excentricité n'est pas contraire au centre (qu'il soit une idée, la conscience, Dieu, ou *telos*) ou à la fixité. Le centre et le dehors du centre ne sont pas séparés l'un de l'autre. Entre fixité et mobilité il y a une dialectique permanente ; comme nous le verrons, les excentriques de Nerval, qui refusent leur propre centre et toute fixité imposée de l'extérieur et qui réussissent à s'en sortir, au moins pour un temps, n'échappent pas vraiment à la fixité ou au repliement sur eux-mêmes. À force d'engendrer de la fixité pour échapper à la mobilité (mentale ou physique), les excentriques de Nerval engendrent ainsi beaucoup plus d'agitation. De même, à force d'engendrer de multiples décentrement pour riposter ainsi à toute fixité, les personnages arrivent à se fixer sur le mouvement même d'excentration. C'est pourquoi l'excentricité peut ordonner ou centrer au fur et à mesure qu'elle désordonne la pensée et le comportement, comme la fixité d'ailleurs qui peut empêcher les pulsions excentriques de se multiplier ou de s'emballer. L'excentricité est créatrice du repos et de centricité, mais, en même temps, le positionnement stable devient nuisible à la création, et Nerval s'est certainement confronté à cette peur. Pour autant, s'il n'y a pas de fixité ou de centrage dans la pensée de cet auteur ou dans son écriture, il n'y aura pas de rencontre, d'échange et de foisonnement possible avec la pensée et les écrits de l'autre. C'est ainsi que Nerval se voit tiraillé entre deux forces – l'une centrifuge, l'autre centripète – sans réussir à concilier celles-ci ou à trouver leur équilibre. De cet enchaînement de phrases découle l'idée que la centricité, l'instable et l'excentricité n'existent pas à l'état pur. L'approche de la notion d'excentricité n'est possible que d'une manière très fine, compte tenu que la « chose » est toujours plus vaste que la notion.

Bref, la sortie du centre ne signifie pas la sortie totale de ce centre, qu'il soit ontologique, épistémologique ou physique. Celui qui sort du centre garde avec lui, au moins inconsciemment, l'empreinte du centre d'où il est sorti ; ce centre, ou, au moins, des restes de ce centre sont repris une fois avec le mouvement d'excentrement. C'est

justement le souvenir de ce centre qui se juxtapose ou se mêle avec les nouvelles acquisitions ou accumulations à travers le déplacement (chez Nerval, le terme est plus souvent synonyme de voyage physique ou psychique). Dans ce contexte, on montrera que plus on s'éloigne du centre, mieux on le récupère. C'est de cette manière que l'excentricité met en relief à la fois l'instabilité psycho-littéraire de Gérard de Nerval, son identité précaire, ou pour le mieux dire son impossibilité d'être, et sa quête permanente du centre, d'ordre, d'unité, enfin, de la récupération concentrée de son intériorité.

Mais ce qui est le plus important à souligner c'est que, chez Nerval, l'excentricité n'a pas une conséquence majeure, dans le sens qu'elle ne saute pas aux yeux ; on ne trouve pas dans son ouvrage une esthétique radicale de l'excentricité qui se concrétise par des pages blanches, bref par une écriture excentrique poussée à l'extrême. De plus, il ne faut pas s'attendre de découvrir dans *Les Illuminés* des personnages extravagants, dignes d'une maison de fous. Au contraire, l'excentricité sera, sous la plume de Nerval, toujours *la limite entre raison et folie*. Excentré de la raison, son excentrique ne tombe pas dans la folie, et ce qui lui permet de virevolter entre raison et folie c'est justement cet espace intermédiaire que l'excentricité lui confère. C'est un espace potentiel de la bipolarité entre le réel et l'imaginaire, la vie et le rêve, le jeu et la règle, la raison et la folie que l'excentrique exploite. Ce qui affecte en revanche l'excentricité, chez cet auteur, ce n'est donc pas le plan de surface de l'écriture, mais son niveau de profondeur, ensuite l'idée de totalité discursive continue, logique et cohérente.

Dans le premier chapitre, qui débute par une étude lexicale de « Lumières » et d'« illuminisme », on essaie, au-delà de l'opposition terminologique des deux termes, de dessiner les continuités profondes entre Lumières et illuminisme et de poser les pilotis des analyses développées dans les chapitres suivants.

L'étude de l'excentricité resterait incomplète, si nous n'interrogeons pas les rapports de ce terme avec la folie, la religion, la politique, l'amour et les modalités d'écriture (excentrique, biographique et autobiographique) des *Illuminés*. Gageons que cette notion nous aidera, à travers les sept chapitres successifs de l'étude, à voir en quoi consiste la poétique personnelle de Nerval de la religion, de l'amour et de l'écriture.

CHAPITRE 1

LUMIÈRE(S), OMBRES ET EXCENTRICITÉ

1.1. Lumière et l/Lumières

Pour analyser les sens d'*illuminé*, d'*excentrique* et d'*excentricité* dans l'œuvre *Les Illuminés* de Gérard de Nerval, avec les virtualités et les figures que ces termes peuvent engendrer, il est, considérons-nous, fort nécessaire de comprendre avant tout les acceptions que l'on donne aux termes de lumière (s) et illuminisme. Entre *lumière(s)* et *illuminisme* il y a sans doute un lien étroit, c'est pourquoi le propos, dans cette grande section, est de mettre en évidence leur fonctionnement, l'un par rapport à l'autre et de montrer, pas à pas, l'implication de leurs significations et enjeux dans le traitement de la problématique des figures de l'excentricité dans l'œuvre de Gérard de Nerval, plus particulièrement des *Illuminés*. Comme nous allons voir, les textes que Nerval réunit dans le volume peuvent être lus comme les facettes de l'identité de l'auteur, mais aussi comme de l'histoire complexe du XVIII^e siècle⁸, dominée par l'idéologie des lumières et le courant de pensée que l'on appellera illuminisme.

Le traitement de l'illuminisme ne peut pas négliger les aspects complexes concernant l'évolution du terme « lumière », compte tenu des tournures, des ambivalences, des contradictions et des conversions dans des significations nouvelles qu'il subit. La mise en évidence de la complexité de cette évolution, nous aidera à mieux expliquer les acceptions que l'on donne à l'illuminisme et les rapports qu'il entretient avec l'excentricité. Notons, dès le début, que notre intention n'est pas de donner une vision ample de ce Siècle des Lumières, puisque cela pourrait constituer l'objet d'une autre étude, si on tient compte de ses multiples facettes, de leur ambiguïté et complexité. Ce que nous voulons faire, c'est plutôt de dresser une synthèse, sélectionnant et intégrant en même temps les aspects et les réflexions les plus révélateurs, capables de mieux nous positionner par rapport aux notions d'« excentrique » et d'« excentricité » dans *Les Illuminés*.

⁸ Voir Hisashi Mizuno, Jérôme Thélôt, *Quinze études sur le romantisme*, Éditions Kimé, 2005, p. 53 : Le texte sur Raoul Spifame, quoiqu'il s'adresse au XVI^e siècle, il s'intègre très bien dans le XVIII^e siècle ; L'abbé de Bucquoy – nom suivi de la mention de XVII, les dates en font un homme du XVIII, de la génération Fontenelle, qui a préparé les Lumières.

Le XVIIIe siècle est traversé simultanément par l'influence de la « lumière », par l'idéologie des lumières et par le courant d'idées réunies dans ce que l'on appelle illuminisme. Tenter de décrire ce Siècle des Lumières à travers ces tendances qui coexistent, voire fusionnent, et le rôle qu'il a eu dans l'histoire politique, dans l'histoire des idées ou, particulièrement, dans l'histoire littéraire de la France, n'a pas été une tâche facile ni pour les exégètes, ni pour les historiens. On a maintes fois souligné qu'il était assez difficile de donner une vision d'ensemble du XVIIIe siècle et cela non seulement en raison de ses multiples visages hétéroclites, traversés par diverses contradictions internes, mais surtout en raison des intérêts variés qu'il offre.

Auguste Viatte, l'historien des lettres, et particulièrement des « sources occultes du romantisme⁹ », a fortement tenu à souligner qu'une approche globale et une perspective comparative sont insuffisantes pour appréhender le XVIIIe siècle :

L'historien de la société décrira les chapelles secrètes du XVIIIe siècle, et tentera de débrouiller la question controversée de leurs rapports avec la Révolution ; l'historien de la philosophie montrera dans leurs doctrines la déviation de certaines tendances protestantes, la dégénérescence du platonisme et comme une renaissance du gnosticisme ; l'historien des lettres y dépeindra l'un des éléments qui transformèrent la psychologie française à l'aube du romantisme ; il nous y fera un aspect inédit du « mal du siècle » au temps de Werther, de ce renouveau de mysticisme, dans tous les sens du mot, qui prépare l'éclosion du lyrisme¹⁰.

Dès que chacun de ces historiens, dont parle Viatte, réussit à tirer le fil d'Ariane, il suffit qu'on suive leurs fils, afin de pouvoir construire, pas à pas, l'image du XVIIIe siècle. Bien sûr, construire et reconstruire cette image n'est pas une tâche simple et commode vu qu'elle englobe, dans son essence même, des « lumières » et des « ombres » coexistantes. C'est toujours une activité de liaison, d'intégration et de reconstitution d'une vision d'ensemble que nous sommes obligés d'exercer. Et, ce qui donne peut-être l'unité à ce siècle et fait que les oppositions traditionnelles entre « lumières » et « ténèbres » s'abolissent, c'est justement une certaine conception de l'homme, de son histoire et de son évolution, de sa soif de connaissance universelle et de l'exaltation de ses possibilités. Ce n'est pas par hasard que Roland Mortier a ouvert ses fécondes voies d'analyse des « lumières » du XVIIIe siècle par un livre

⁹ C'est l'auteur qui a ouvert la voie dans l'analyse de l'*illuminisme* français et des « sources occultes du Romantisme » par son ouvrage publié en deux volumes : *Les sources occultes du Romantisme. Illuminisme-Théosophie 1770-1820. Le préromantisme* (tome premier), Honoré Champion, 1979 et *Les sources occultes du Romantisme. Illuminisme-Théosophie 1770-1820. La génération de l'empire* (tome second), Honoré Champion, 1979.

¹⁰ Viatte, Auguste, « L'Illuminisme et la genèse du romantisme français », *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, t. 14, n. 65, 1928, p. 468.

structuré autour du binôme « clartés et ombres¹¹ ». Les exégètes du XVIIIe siècle ont bien saisi la complexité du mécanisme de fonctionnement de ces syntagmes binaires, c'est pourquoi au lieu de commencer par définir chaque leur composante, ils ont choisi plutôt de trouver leur dénominateur commun, leurs enjeux et notamment leurs portées dans l'évolution de la pensée humaine, entraînée dans divers contextes : historique, politique, social, religieux, culturel ou philosophique.

Roland Mortier souligne que « lumières et sensibilité appartiennent à des ordres différents, mais elles peuvent se fortifier mutuellement ; elles vont dans le même sens et tendent vers la réalisation d'un type complet, dont le bonheur consistera non pas à se mutiler d'une part de soi-même, mais à assumer pleinement tous les aspects de son "moi"¹² ». En d'autres termes, pour accéder à une connaissance vraie de l'être humain et de l'univers dans lequel il vit, il faut recourir également aux deux types de connaissance : la connaissance rationnelle, abstraite et la connaissance intuitive, spirituelle qui, les deux, relèvent presque toujours d'un même principe d'analogie liée, à son tour, à un examen épistémologique ou à un problème d'ordre ontologique. C'est ce principe unificateur des contraires qui a permis, à notre avis, aux exégètes non seulement d'éviter les définitions réductrices et peu révélatrices, regroupées dans diverses catégories, mais surtout de pouvoir englober dans leur analyse les « paradoxes du siècle des Lumières ». Notons que ceux qui ont choisi d'aborder le rapport entre lumières et ténèbres à travers un schéma dichotomique ont risqué de décrire seulement des relations univoques et des rapports simples, immédiatement interprétables. De plus, un autre argument plaide en faveur du caractère indissociable des deux « composantes » : il est presque impossible de séparer les « ténèbres » des lumières et de les traiter indépendamment car ces deux faces forment un couple, même s'il est par essence oxymorique¹³.

La notion de « lumière », avec une acception exclusivement religieuse, héritée par le XVIIIe siècle, continue à exister dans ce siècle de la raison, jusqu'à ce qu'elle devienne concurrente à la notion de lumière naturelle. Suspicieux et sceptiques envers l'usage mystique de la lumière « Et Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres¹⁴ » ou « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie¹⁵ »,

¹¹ Mortier, Roland, *Clartés et ombres du siècle des Lumières*, Genève, Droz, 1969.

¹² *Ibid.*, p. 123.

¹³ Il serait, sans doute, assez fécond d'interpréter l'image de « soleil noir » de Gérard de Nerval dans cette direction ; On accordera une place à l'analyse de cet oxymore, dans l'un des chapitres de notre étude.

¹⁴ Sellier Philippe, Lemaître de Sacy, Isaac, Nordon-Gerard, Andrée, *La Bible*, (début de la *Genèse*, (I, 4), traduction de Louis Isaac Lemaître de Sacy, préf. et textes d'introduction établis par Philippe Senellier, Paris, R. Laffont, 1990, p. 54.

¹⁵ *Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus Christ*, traduit sur la vulgate par Le Maistre de Sacy, Paris, Firmin Didot, 1816, p. 97.

les encyclopédistes « vigoureux » vont introduire l'usage de *lumen naturale*¹⁶ pour l'opposer au système de pensée existant et rejeter les « ténèbres de la superstition. La lumière perd ainsi ses valences symboliques ; elle n'est plus la lumière divine, révélatrice, transcendante, mais la « lumière de la raison », dépourvue de toute valeur affective et intuitive donc, sans aucun renvoi au sentiment religieux. Descartes définit peut-être le mieux l'ambition que se donnera le XVIIIe siècle d'être le siècle de la lumière naturelle (l'identification cartésienne de la raison), vu qu'il intitule l'un de ses livres d'une manière très suggestive, à savoir *La recherche de la vérité par la lumière naturelle*... En d'autres termes, on peut repérer une transition : d'une lumière comprise dans une perspective transcendante, verticale et intuitive on glisse vers une acception de la lumière abstraite, expliquée dans une perspective immanente, horizontale et rationnelle. C'est à l'intérieur de ce glissement que l'on opère fréquemment des transferts d'une isotopie à l'autre, d'une image à l'autre, bref, d'une métaphorisation de la lumière à sa démétaphorisation. En somme, on assiste à une déconstruction des interprétations mystiques de la lumière ou de ce que l'on appelle « aura mystique », en faveur de la lumière naturelle de la raison (*lux rationis*).

Mais, le fait que la lumière est associée, d'une part, aux ténèbres, d'autre part à la raison cela donne place aux diverses ambiguïtés, c'est pourquoi la lumière, comprise donc au sens de raison, va être régulièrement employée au pluriel. Cependant, malgré ce remplacement, les confusions continuent à persister.

Jacques Roger, dans son effort d'expliquer et d'analyser le syntagme « siècle des lumières » en tant que métaphore ou, pour le dire mieux, en termes de conversion de la notion de « lumière » en « lumières » et, plus tard, en « Lumières » (mot qui définira l'idéologie du XVIIIe siècle), souligne qu'il arrive plusieurs fois que l'on confonde les lumières avec la lumière et la lumière avec les lumières. Et pour mieux mettre en évidence cette confusion, le critique donne au cours de son analyse au moins deux exemples suggestifs dans ce sens. Premièrement, il cite d'Alembert qui employait à la place du syntagme « siècle des lumières » le syntagme « les siècles de lumière ». Ensuite, l'auteur donne comme exemple le cas de Malebranche qui confondait « la lumière divine » avec la « lumière naturelle ». Si pour le premier, la lumière équivalait avec la raison (comprise comme étant le contraire de l'ignorance),

¹⁶ Le *lumen naturale* compris comme ensemble des vérités accessibles à l'esprit humain ; on note plusieurs étapes d'identification de ce *lumen naturale* avec la raison ; Voir M. Bouchier, « La lumière comme métaphore de la vérité », in M. Bouchier, (textes rassemblés par), *Lumières*, Paris, éd. Ousia, 2002, p. 201–230 ; ce texte, revu et augmenté, est la traduction du texte de H. Blumenberg, « Licht als Metaphor der Wahrheit », *Studium generale*, vol. X, 1957, p. 432–447 : la lumière désigne la pensée d'un siècle déterminé, tandis que les lumières décrit l'évolution des changements générales de la conscience humaine qui entraîne tout individu dans le progrès de la raison.

pour le deuxième, « la lumière naturelle » n'était plus l'équivalent de la raison, mais de la lumière absolue, émanation de Dieu¹⁷.

Quant à la notion de « lumières », au-delà du sens de « connaissances rationnelles » qu'elle désigne, Roger, toujours cité, mentionne que l'on utilise parfois au sens de lumière dans des syntagmes comme « lumières de la foi » ou « les lumières de la philosophie¹⁸ » qui, les deux, tel que l'on a vu, circulaient fréquemment au début du XVIIIe siècle. Ces exemples concrets justifient une fois de plus que la coexistence même de ces deux notions, « lumière », respectivement « lumières », ensemble avec leur juxtaposition, l'extension de leur sens, leur fusion et leur emploi inattendu dans divers contextes, nous obligent bien évidemment à une herméneutique globalisante. Encore ici, cela nous amène à dire qu'au-delà de cette instabilité des termes, il n'est pas exclu que ces auteurs aient déjà saisi la compatibilité entre raison et sentiment, anticipant ainsi ce que l'on appellera l'« illuminisme théosophique ». Quoi qu'il en soit, au lieu de forcer une interprétation téléologique de ces deux termes et de risquer ainsi de ne pas aboutir à leur essence même, il nous semble plus important de voir comment la notion de lumière, dont l'autonomie est incontestable, structure et détermine les tendances de la pensée individuelle et collective des hommes du XVIIIe siècle – adeptes fervents du principe de la raison et de l'intellectualisme – et la pensée des illuminés. Cette démarche permettra non seulement d'échapper aux frustrations de ne pas pouvoir donner une définition exhaustive des concepts, d'une part, parce que cela supposerait des dénombrements multiples, d'autre part parce que les termes sont instables dans leurs sens, donc variables d'un contexte à l'autre. Ce qui nous intéresse plutôt, c'est de serrer de près la conversion de la notion de « lumière » vers des valeurs, mentales ou culturelles, nouvelles. À partir de là, nous analyserons l'« illuminisme », son contenu historique et la subjectivité de la pensée illuministe, et surtout le basculement qui s'opère entre un double rejet en quelque sorte oblique : les illuministes vont réhabiliter ce que les adeptes des lumières avaient rejeté et vont rejeter ce que les lumières imposent comme principe absolu de la connaissance rationnelle. Les implications de cette inversion sémantique, signe d'un refus explicite de l'idéal de mutation (au sens de progrès) que les lumières clamaient, nous les constatons dès qu'un double rejet et deux credos concurrents commencent à dominer les scènes sociale, politique, philosophique, religieuse et littéraire de la France du XVIIIe siècle. Il s'agit, d'un côté, du credo des rationalistes qui vise les valeurs comme la rationalité, l'émancipation intellectuelle, la modernité, le progrès et le matérialisme, d'un autre côté, du credo illuministe qui renvoie au droit de chacun

¹⁷ Roger, Jacques, « La lumière et les lumières », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1968, n. 20, p. 169.

¹⁸ On explique et interprète souvent cet emploi comme calque du syntagme « les lumières de la raison ».

à se déterminer sur sa propre lumière, revendiquant ainsi l'importance de la pensée mystique, du sentiment, de la révélation divine et du refuge dans l'« église intérieure ».

La raison, que les philosophes rationalistes prônent, commence à être divinisée à tout prix, de telle façon que « [...] tout dogme qui n'est point homologué, pour ainsi dire, vérifié au Parlement suprême de la Raison et de la lumière naturelle, ne peut qu'être d'une autorité chancelante et fragile comme le verre¹⁹ ». Le credo des rationalistes semble ainsi, au moins en apparence, être assez fructueux : l'orthodoxie perd sa valeur face au déisme, à la tolérance et à la morale laïque ; l'esprit critique détrône le sentiment en matière de religion chrétienne, les dogmes et les prêtres, provoquant ainsi une rupture – définitive selon les uns, ambiguë, voire inexistante selon les autres – entre lumières et christianisme²⁰. Cette soi-disant rupture qu'on met en discussion, considérée par certains exégètes comme étant le résultat de l'annihilation du christianisme par la raison, ne se manifeste, à notre avis, que sous forme de décalage de la raison par rapport aux valeurs dominantes de la religion chrétienne. Il est utile de rappeler que Georges Gusdorf se prononce d'une manière moins radicale par rapport aux enjeux qui s'opèrent entre religion, foi et raison et, particulièrement, à ce que l'on appelle le phénomène de désacralisation. Sa démarche interprétative s'appuie, en grande partie, sur l'idée que la question de déchristianisation au XVIIIe siècle est, au départ, une question mal posée :

Les statistiques attestent que les livres de théologie et les manuels de spiritualité, encore fort nombreux, sont sans doute moins nombreux à la fin du XVIIIe siècle qu'au début. Mais cette constatation perd beaucoup de sa rigueur si l'on reconnaît comme un des caractères significatifs de ce temps le fait que la religion vivante se situe souvent en dehors des théologies décadentes et plus ou moins discréditées²¹.

Les éléments que la sociologie des religions fournit et la distinction claire que l'on doit faire entre religion officielle et ses formes marginales sont pour Gusdorf

¹⁹ Mortier, Roland, *op. cit.*, p. 18.

²⁰ Voir *Phénoménologie de l'esprit*, Trad. de Jean Hyppolite, Paris, Bibliothèque philosophiques, vol. 2, 1999, p. 102, où le philosophe affirme que « la foi tient la Raison pour son contraire et réciproquement ».

²¹ Gusdorf, Georges, *Dieu, la Nature, l'Homme au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1972, p. 27 ; Voir Dermenghem Émile, « Auguste Viatte. Les sources occultes du romantisme, illuminisme. Théosophie (1770–1820) – Un ami de Ballanche : Claude-Julien Bredin (1776–1854). Correspondance philosophique et littéraire avec Ballanche », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 15, n. 67, 1929, p. 223 : « La critique rationaliste des Encyclopédistes avait bien pu ébranler en beaucoup d'esprit les dogmes du christianisme, elle n'avait pas supprimé au fond du cœur des hommes l'éternel besoin religieux. Rien ne le prouve mieux que la floraison d'illuminisme à la fin de ce XVIIIe siècle sceptique. Cette renaissance mystique, trouble, étrangement mêlée, où les plus nobles élévations coudoient les plus grossières superstitions et les plus cyniques charlatanismes, était malgré tout une protestation éclatante contre le matérialisme athée des philosophes. Elle a préparé la renaissance du catholicisme même (...) Elle doit enfin compter parmi les sources du romantisme, comme l'établit aujourd'hui Auguste Viatte (...) ».

deux arguments forts, qui viennent à l'appui de sa thèse. En outre, l'auteur met en discussion l'idée selon laquelle l'idéal d'une minorité, même représentative du XVIIIe siècle, ne peut pas représenter valablement un siècle ou l'idéal d'une société entière²². Pourtant, un problème épineux en découle : comment dissocier l'idéal d'un groupe lui-même hétérogène et ambivalent dans son credo et l'autonomie du jugement individuel qu'un illuminé théosophe, par exemple, veut à tout prix préserver ? Ensuite, le tirage des livres à contenu religieux est-il un indice pertinent qui puisse vraiment nous indiquer si une société est ou n'est pas religieuse, favorable ou non aux lumières ?

On a démontré maintes fois, dans diverses études consacrées au XVIIIe siècle²³, que la raison, clamée avec ardeur par les rationalistes, n'était ni si inattaquable ni si exclusive qu'elle paraissait l'être et que, dans la structure interne même de cette raison des Lumières, il y avait plusieurs contradictions et de nombreuses incohérences. Dès lors s'explique, peut-être, la présence de certains syntagmes moins optimistes qui circulaient parallèlement avec le syntagme « lumière naturelle », à savoir « lumières dangereuses », respectivement « lumières fausses ». C'est justement ce mécanisme de fonctionnement des contradictions et des « circonstances » de la raison qui a déterminé les exégètes à réviser leur herméneutique sur le XVIIIe siècle.

Dans un article qui porte sur Voltaire et le XVIIIe siècle, les auteurs remarquent bel et bien que « l'idéal de Raison des Lumières est souvent fantasmé²⁴ ». Libéré de ses préjugés, l'homme des lumières peut-il être tout entier raisonnable ? Une question simple que les rationalistes n'ont envisagée que dans une perspective favorable à eux.

Cela nous amène à faire référence aux autres espaces géographiques où la compréhension des lumières diffère de celle des Français. Les définitions que le

²² *Ibid.*, p. 23 : « On a dit que le siècle des Lumières avait été un siècle antichrétien, comme si cette expression avait une signification, et quels sont les individus qualifiés pour représenter valablement un « siècle » culturel. Ces questions simples suffiraient pour justifier l'ouverture d'un procès en révision de l'opinion reçue. On découvre alors la complexité quasi-irréductible du véritable problème, qui reviendrait à établir un *indice de religion* valable d'un individu et d'une période donnés ».

²³ À consulter *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 3–6 octobre 1983), Textes réunis par Mario Matucci, Pisa, Pacini Editore, 1983.

²⁴ Ferluc, de Agnès, Desarbres, Paul-Victor, « Le cas Voltaire », in *Sénevé, Journal d'aumônerie*, Équipe de rédaction Bruno Le Floch et David Perrin, mai 2008, p. 99 ; Voir aussi note 4, p. 99 : « Peut-être parce que le rationalisme du XVIIIe siècle est d'abord le rejet du rationalisme des systèmes métaphysiques du siècle précédent. À la suite de Descartes, qui part de la pensée et non des choses, les systèmes métaphysiques s'élaboraient a priori, sans tenir compte de l'expérience. Chez Descartes, c'est la métaphysique qui constitue les racines de l'arbre de la connaissance, dont le tronc (la physique), soutient les branches Morale, Médecine et Mécanique. La différence avec d'autres philosophes tient, pour simplifier, à leur point de départ : Spinoza part d'un Dieu cause de soi, Leibniz d'une substance simple et Wolf d'un être possible. » ; Voir Léon Cellier, *Parcours initiatiques*, Éditions de la Baconnière, 1977 (ch. « Voltaire et Saint-Martin », p. 23–32).

philosophe allemand Emmanuel Kant donne à ce terme, justement pour mettre face à face deux acceptions du même terme, qui naît et évolue donc dans ses acceptions dans deux cultures différentes : celle de la France et celle de l'Allemagne. Le critique de la raison pure, influencé, semble-t-il, dans une large mesure par les idées de morale et d'éthique que Rousseau a souvent exposées et développées dans ses écrits, encourage l'homme de l'*Aufklärung* à *sortir* de sa condition de « minorité²⁵ », condition qui, ajoutons-nous, lui permet de ne pas devenir la victime d'une raison anarchique et fantasmée, et de s'émanciper ainsi intellectuellement. Bien entendu, l'émancipation intellectuelle est aussi l'idéal des lumières en France, mais il faut voir tout d'abord en quoi la théorie de la raison de Kant se différencie des principes des lumières françaises et observer ensuite comment s'opère le détachement entre l'une et l'autre des perspectives par rapport au même idéal.

Pour rester dans le cadre de notre propos, nous nous en tiendrons à un seul des articles de ce philosophe allemand, à savoir « Was ist Aufklärung ?²⁶ ». Comme nous le voyons, le titre anticipe bel et bien le sujet autour duquel l'auteur tisse ses pensées. Dans les lignes qui suivent, on se propose seulement de dégager les idées force de son article, afin de pouvoir ensuite analyser leur portée dans l'ensemble de la problématique de l'illuminisme, phénomène européen avant d'être un phénomène français ou allemand. Pour une analyse plus développée de cet article sur l'*Aufklärung*, on renvoie aux études d'Ernest Cassirer²⁷ et de Michel Foucault²⁸.

En quelques mots, Kant pose comme point de départ l'entrecroisement entre raison individuelle et raison politique (de l'État), plus exactement entre l'usage privé (au sens de liberté de conscience) et l'usage public de la raison. Selon l'acception que ce philosophe donne à l'*Aufklärung*, l'homme du siècle des Lumières doit *sortir* de l'état de minorité de la raison et oser savoir (*sapere aude* kantien) de faire usage de son propre entendement. On se rend compte que sortir de cet état de minorité ne signifie pas rejeter le principe de la raison et vagabonder ainsi dans l'imagination, mais oser remettre toujours en question ce qui est bon et ce qui est mauvais dans l'*Aufklärung*, de toujours introduire des « nuances dialectiques » dans l'attitude

²⁵ La minorité est l'incapacité de se servir de son entendement sans les conseils de l'autre.

²⁶ Source : <http://www.uni-potsdam.de/u/philosophie/texte/kant/aufklaer.htm> (consulté le 3 février 2012) ; pour la traduction en français de l'article de Kant, voir Wismann, in *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1985. On recommande aussi la version bilingue Jean Mondot, *Immanuel Kant, « Qu'est-ce que les Lumières ? »*, Société française d'étude du XVIIIe siècle ; choix de textes, traduction, préface et notes de Jean Mondot, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1991.

²⁷ Cassirer, Ernest, *La philosophie des lumières*, traduit de l'allemand et présenté par Pierre Quillet, Tübingen, Fayard, 1932.

²⁸ Voir l'analyse riche de Michel Foucault, *Dits et écrits*, François Ewald, Daniel Defert (dir.) et Jacques coll. « Lagrange », t. IV, Gallimard, 2001, p. 562–578.

réflexive et critique que nous avons par rapport à nous-mêmes, dans notre autonomie, par rapport à ce qui nous a été donné comme obligatoire ou comme universel valable et, enfin, par rapport à notre possibilité de franchir ou non les limites de la connaissance rationnelle²⁹. Il nous semble que la philosophie de l'*Aufklärung* exposée par Kant s'articule très bien autour d'une dialectique entre le dehors et le dedans³⁰, de telle manière que *sortir de l'état de minorité de la raison* signifie, comme nous l'avons dit, ne pas quitter la raison et se positionner ainsi dans l'irrationnel ou dans la passion débridée de l'imagination, mais rester toujours à la frontière de deux espaces dialectiques (le mental individuel et le mental collectif, la morale individuelle et l'éthique de l'état, liberté de pensée et soumission à la loi, etc.) et échapper de la sorte à l'alternative de choisir entre l'une et l'autre de ses espaces³¹. Ce positionnement équilibré nous permet de dépasser les catégories et les paradoxes de l'*Aufklärung*. Soulignons pourtant que les choses ne sont pas très claires à l'égard de la définition de cette notion que le philosophe allemand donne. Foucault signale tour à tour la difficulté de comprendre la pensée de Kant à l'égard des Lumières, et cela à cause principalement de leur caractère qui, nous dit le philosophe français, est à la fois idéologique, historique et autonome.

Si les Lumières en France se manifestent contre la lumière divine, étant donc antireligieuses et anticléricales, Kant ne s'éloigne pas beaucoup de cette attitude ; il opère lui-même un glissement du théocentrisme vers l'anthropocentrisme dans ses théories et plaide pour l'émancipation de la pensée, critiquant chaque fois l'autorité³², dans toutes ses formes de manifestation, et encourageant la sortie de tout ce qui pourrait supprimer la liberté de conscience de chacun. Mais, ce qui fait que la pensée de Kant est originale par rapport à la pensée des lumières en France, c'est sa critique de la raison exclusiviste. Formulé d'une autre manière, Kant cherche à valoriser le droit de l'homme de se guider par son propre entendement et par le sen-

²⁹ Voir Nicolas Rouillot, « Que-est-ce que les lumières ? La critique de Kant à Foucault », 2008, p. 8 ; l'article est disponible en ligne : <http://www.lescontemporaines.fr/?Qu-est-ce-que-les-Lumieres-la> (consulté le 8 février, 2012).

³⁰ Kant donne les exemples suivants : payer ses impôts, mais pouvoir raisonner autant qu'on veut sur la fiscalité, assurer, quand on est pasteur, le service d'une paroisse, conformément aux principes de l'Église à laquelle on appartient, mais raisonner comme on veut au sujet des dogmes religieux.

³¹ Cette façon de concevoir la définition de l'*Aufklärung* nous permet non seulement d'échapper à l'alternative de choisir, mais aussi d'éviter que la raison individuelle devienne illégitime et illusoire à cause de son caractère hétéronome par rapport à la légitimité de la raison d'état consignée par le caractère d'autonomie des principes clairs. Foucault attire l'attention qu'il faut « définir les conditions dans lesquelles l'usage de la raison est légitime pour déterminer ce que l'on peut connaître, ce qu'il faut faire et ce qu'il est permis d'espérer » (Foucault, Michel, *op. cit.*, p. 70).

³² Voir Diderot, qui disait qu'« il faut secouer le joug de l'autorité et oser penser par soi-même » et la perspective complètement opposée de Joseph de Maistre qui rejetait l'illuminisme puisqu'il « anéantit fondamentalement l'autorité qui est cependant la base de notre système » (dans *Les soirées de Saint-Petersbourg*, Anvers, 1821, p. 242).

timent intérieur de son être humain, au détriment de la raison anarchique ou cartésienne ; contrairement aux lumières en France, l'*Aufklärung* demeura dans la foi chrétienne, cela étant favorisé en grande mesure par le contexte religieux où le protestantisme n'avait pas perdu son influence³³. Pour le dire brièvement, on cite Michel Delon qui affirme qu'« il faut en chercher la raison dans le caractère des Lumières françaises, qui se différencient de l'*Aufklärung* allemande par une césure plus profonde par rapport à la tradition, une critique plus acérée et des exigences plus rationnelles. Dépasant le déisme anglais, elles refusent toute théorie philosophique de la divinité³⁴ ». En somme, au-delà du fait que les deux termes ont leur géographie propre, la différence majeure entre eux s'impose par le fait que l'*Aufklärung* n'est pas hostile à la religion et à la foi en Dieu, mais à l'autorité exclusiviste ; libéré de tout préjugé et guidé avant tout par son entendement, l'homme des lumières allemandes peut devenir de même capable de trouver la logique de la révélation qu'il a vécue et de la sorte de ne pas s'égarer dans l'irrationalité.

Quoi qu'il en soit, ne perdons pas de vue que la philosophie de Kant est une construction épistémologique qui donne un statut spécifique à la métaphysique. C'est à partir de cette perspective que l'on devrait essayer de déchiffrer sa théorie sur les Lumières.

La raison pour laquelle nous avons choisi d'intégrer Kant et son article dans notre présentation est non seulement de mettre en évidence une autre façon de comprendre les « lumières », c'est-à-dire, en termes de « sortie » ou d'issue de l'état de minorité de la raison, de critique vis-à-vis de la pensée autoritaire, anarchique de l'état ou de rejet de l'intellectualisme cartésien, mais aussi de montrer la portée de ces idées dans la compréhension de l'illuminisme des théosophes et, notamment, de l'illuminisme que les écrivains « transposent » dans leurs écrits. Toute ambivalence de cette théorie kantienne est générée notamment par l'usage du mot « sortie ». Sans plus y insister, nous anticipons que ce mot sera directement lié à la notion d'excentricité, plus exactement au mécanisme de fonctionnement de l'excentricité, comprise dans sa dialectique entre centre et la « sortie » du centre.

³³ Voir Victor Delbós, *La philosophie pratique de Kant*, Paris F. Alcan, 1905, p. 678 ; voir Raymond Court « Qu'est-ce que les Lumières ? », consulté en ligne <http://www.contrepontphilosophique.ch/Philosophie/Pages/RaymondCourt/RCLesLumieres.pdf>, p. 2 : « Kant par contre, fait au christianisme une place absolument à part. L'image des deux cercles concentriques développée dans la *Préface de la seconde édition de la Religion* est à cet égard décisive. La révélation (en l'occurrence chrétienne) enferme en elle la religion rationnelle pure mais celle-ci, en tant que religion naturelle, ne peut pas contenir l'élément historique de la révélation. Ainsi il s'agit pour Kant de montrer que le christianisme est compatible avec l'élément rationnel de la religion naturelle mais qu'il déborde celui-ci car il ne saurait être déduit de la simple raison. Il importe donc de ne pas confondre « religion dans les limites de la simple raison » (c'est le titre de l'ouvrage kantien) et religion tirée de la simple raison (comme s'il s'agissait de déduire de la raison tout le contenu de la religion révélée) ».

³⁴ Voir Michel Delon, *op. cit.*, p. 1043-1046, (l'entrée du mot théologie).

Une perspective moins ambivalente et moins difficile, peut-être, à formuler par rapport aux lumières allemandes est adoptée par Friedrich Hegel et par les continuateurs des idées de celui-ci, à savoir Adorno et Horkheimer. Influencés fortement par la philosophie de Hegel, les deux philosophes vont reprendre la théorie de celui-ci sur les lumières et vont aussi la développer dans un ouvrage commun intitulé *La Dialectique de la Raison*, tout en essayant de décrire les lumières par ce qui est mauvais dans leur contenu idéologique. La pensée de ces deux philosophes est centrée sur une critique de la raison comprise au sens d'*Aufklärung*, plus précisément, sur le caractère totalitaire des lumières, qui, bien qu'elles se déclarent émancipatrices, finissent, paradoxalement, par être dominatrices et nocives à l'évolution d'une mentalité individuelle ou collective. Ils s'attachent de plus à décrire et à circonscrire leur critique en admettant que rejeter toute forme de dépendance de la foi et devenir ainsi indépendant de Dieu signifie finir s'autodétruire par accéder à une autosuffisance elle-même destructive. En même temps, soulignent les auteurs, le scepticisme que les philosophes des lumières embrassent au nom de la raison ne fait en fin de compte que laisser place aux préjugés qu'ils prétendent combattre. Dès lors, on peut mieux expliquer le sens de la critique de la raison qui s'inscrit non dans une liberté de la raison suffisante pour elle-même, mais dans une forme de rationalisme à même de permettre que les lumières soient mieux comprises, non comme autoritaires, mais comme liberté d'user de la raison consciemment³⁵.

Remarquons en passant que les illuminés théosophes, comme l'allemand Jacob Boehme et ses disciples, à savoir Pasqually et Saint-Martin, valorisaient eux-mêmes le droit de la connaissance subjective dont le philosophe allemand Kant avait parlé dans ses théories. Mais une chose doit être clarifiée : même si on trouve des correspondances entre Kant et les illuminés théosophes en ce qui concerne notamment le rejet de l'autorité de l'église matérielle et du clerc, ceux-ci ne rejettent pas l'autorité de Dieu, parce que celle-ci équivaut pour eux non pas à la soumission ou à la perte d'identité, mais à l'amour, à l'intelligence et à la lumière divine dont le siège est l'église intérieure.

De ce court parallèle entre l'*Aufklärung* et les *Lumières* en France, on pourrait utilement mettre en évidence l'ambiguïté de l'interpénétration qui s'établit entre l'*illuminisme* et l'*Aufklärung*. C'est à ce titre que nous pouvons nous demander s'il y a un illuminisme chrétien auquel s'oppose un illuminisme athée ou s'il s'agit désormais d'un arsenal sémantique de l'ambivalence et de l'ambiguïté, cette fois-ci,

³⁵ Voir Theodor Adorno et Marx Horkheimer, *La dialectique de la raison : fragments philosophiques*, traduit en français de *Dialektik der Aufklärung : philosophische Fragmente* (1a 2e éd. allemande) par Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974.

du terme illuminisme. De toute manière, il nous faudra reprendre et développer cette problématique et tous ses enjeux un peu plus loin.

Dans l'espace français, Rousseau, qui était peut-être la source réelle d'inspiration pour Kant, au moins dans les questions d'éthique et de morale, est considéré comme une véritable « arme contre les lumières », plus exactement, contre la raison dont les racines sont coupées de la morale et contre tout ce qui est subversif dans le contenu idéologique des lumières. Pour cet écrivain, la « raison sensitive », la connaissance sensible et la « conscience de soi par soi », la force du sentiment en matière de religion et d'éthique et surtout l'intention morale (morale de la bonté et de la vertu) sont des principes à même d'empêcher vraiment la déshumanisation mécanique de la société. C'est pourquoi il n'hésite pas à critiquer tout ce qui pourrait tuer ces principes, notamment le rationalisme des Lumières qui se manifestait comme force politique en dehors de toute morale. Ce qui est intéressant, à un premier niveau, c'est le fait que Rousseau ne se montre pas désintéressé par rapport à l'État et à la politique qu'il exerce ; il ne l'exclut pas de ses intérêts et de ses réflexions sur le sentiment et la morale humaine, au contraire, il essaie toujours de concilier la politique avec le religieux, de placer l'idée de salut et de providence, de la morale et de l'éthique sur le terrain même de la politique. C'est là peut-être que se révèlent le mieux la duplicité et les paradoxes de la pensée de Rousseau. Il n'en est pas moins vrai que cette pensée ambivalente vient principalement de sa philosophie de vie. Tous les aspects de la pensée philosophique de cet auteur ont été abondamment traités par les exégètes rousseauistes³⁶. Ernest Cassirer pour ne donner qu'un seul exemple consacre à cet auteur de très bonnes études situant la pensée de Rousseau dans un devenir de la pensée européenne :

Ce n'est pas une simple « sensibilité » qui se fait jour dans le sentimentalisme de Rousseau, mais une force morale et une nouvelle volonté morale. Grâce à cette inspiration fondamentale, la « sentimentalité » de Rousseau a pu gagner et entraîner dans son mouvement des esprits aussi profondément différents que, par exemple, en Allemagne, des esprits foncièrement non sentimentaux comme Lessing et Kant. [...] Rousseau n'a pas détruit l'univers du XVIIIe siècle, il en a seulement déplacé le centre de gravité. Par tout le travail de sa pensée, il a, mieux qu'aucun autre penseur de son siècle, préparé la voie de Kant. Celui-ci a pu s'appuyer sur Rousseau, se

³⁶ Voir Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957 ; Ernst Cassirer, *Le problème Jean-Jacques Rousseau*, Hachette, coll. « Pluriel Philosophie », 2006 ; Michel Coz, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Vuibert, 1997 ; Michel Coz, *La Cène et l'Autre Scène : Désir et profession de foi chez Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Honoré Champion, 1998 ; Jean-Luc Guichet, *Rousseau, l'animal et l'homme : l'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, Paris, Éditions du Cerf, 2006 ; Philibert Marjorie, *La Nouvelle Héloïse-Rousseau*, Bréal, coll. « Connaissance d'une œuvre », 2002 ; voir Sarga Moussa, « Nerval et la tombe de J.-J. Rousseau », *Revue de l'Institut de Sociologie*, Université libre de Bruxelles, 1998/1-2, 2000, p. 119-131.

réclamer de lui pour la construction systématique de son propre monde intellectuel : ce monde intellectuel qui a vaincu la philosophie des Lumières, et qui est pourtant sa dernière transfiguration et sa plus profonde justification³⁷.

Le progrès économique, technologique et la suprématie de la raison ne font que, paradoxalement, faire de l'homme des lumières un élément *marginal*. L'humanisme que proclamaient les hommes des lumières s'avère être en fait un antihumanisme. Le rejet de la lumière spirituelle et de l'autorité divine, le remplacement du christocentrisme par l'anthropocentrisme, mènent à la négation même de l'homme et de son principe pur humain. Le *surhomme* des lumières, qui prétend son autosuffisance et impose sa centralité, se positionne ainsi plus bas que l'humain justement parce qu'il nie l'humain³⁸.

La dialectique entre raison et « ténèbres » prépare le terrain à ce que l'on appellera l'illuminisme. Dans le chapitre qui suit, nous nous proposons en premier lieu de mettre en évidence le rapport dynamique – et non dénué de tensions et d'ambivalences – entre illuminisme et lumières. Nous estimons qu'en approfondissant la problématique des rapports des deux termes, il est fort possible de mettre en lumière quel est en fait le rôle que l'excentricité peut jouer, une fois que l'on intègre dans le trinôme « lumières-excentricité-illuminisme ».

1.2. Lumières, illuminisme et illuminé

Il sera difficile de relever clairement les caractéristiques de l'illuminisme, et cela à cause, principalement, de la complexité et des ambiguïtés qui planent autour de ce concept, c'est pourquoi nous choisirons plutôt de le faire par détours qui, nous l'espérons, s'avéreront révélateurs dans notre analyse. Faute de pouvoir donc étayer une synthèse transversale de tout ce courant³⁹, nous nous contentons de dégager les traits de l'illuminisme tout en le mettant en rapport direct avec les lumières et avec l'esprit de la pensée individuelle et collective du XVIII^e siècle.

L'illuminisme commence à devenir un sujet d'intérêt une fois que les historiens du XX^e siècle se sont rendu compte de sa richesse et de ses influences sur les romantiques. Par conséquent, il n'est pas pensé exclusivement par les lumières, qui niaient l'illuminisme en le considérant comme un courant de pensée excentré et

³⁷ Cassirer, Ernst, *La Philosophie des Lumières*, traduit de l'allemand et présenté par Pierre Quillet, Tübingen, Fayard, 1932, p. 64 ; Voir Jean Raymond, « Rousseau selon Nerval », *Europe*, n. 391–392, nov.-déc. 1961, p. 198–205.

³⁸ Voir Nikolai Berdiaev, *Cunoașterea de sine*, București, Humanitas, 1998, p. 246.

³⁹ Pour nos renvois à l'illuminisme, nous employons comme terme générique celui de « courant » même si l'illuminisme n'a pas été un courant ou un système de pensée, mais plutôt une tendance.

excentrique, à la fois mystique et spiritualiste, mais il constituera une véritable source de la conscience humaine par rapport à la vérité authentique et à l'anthropologie romantique.

Même si on peut dire que de tout temps les mystiques pourraient se tenir en relation avec la Divinité et la religion, indépendamment ou non de l'Église, on remarque cependant que le mouvement illuministe s'extériorisa d'une façon plus structurée dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, plus exactement, entre 1760 et 1770, quand la « rupture⁴⁰ entre lumières et christianisme, donc, entre raison et foi finit par être consommée⁴¹ ».

Avant d'être un phénomène français, l'illuminisme est un phénomène universel, c'est pourquoi lorsqu'on tente de définir l'illuminisme on le met en rapport non seulement avec les lumières du XVIIIe siècle français, mais aussi avec les diverses formes qu'il prend dans d'autres espaces culturels. Rappelons que le terme français d'*illuminisme* se distingue profondément non seulement de l'étymologie italienne du terme *illuminismo*, mais aussi du sens que l'on donne à ce terme, c'est-à-dire « tout le mouvement de pensée qu'inspire la philosophie des Lumières⁴² » ; de là, la tendance générale d'opposer l'illuminisme français à la pensée des Lumières en France et en Italie.

L'illuminisme, compris largement en termes de réaction face aux progrès de la raison, revendique les droits de l'« homme du désir » et le goût du mystère. Dans une société industrialisée et progressiste, fondée sur un idéal absolu des usages sociaux, l'« homme intérieur⁴³ » défend les droits de sa liberté de connaissance et de son « moi ». Cela anticipe non seulement une mutation de l'homme, mais aussi une mutation culturelle y compris, dans un champ plus restreint, une mutation littéraire.

Notons que la complexité de l'illuminisme, avec ses implications dans la pensée humaine, nous oblige à nouveau de dépasser le manichéisme du couple Lumières–Anti-Lumières. Cependant, ceux qui ont défini l'illuminisme en tant que réaction aux Lumières l'ont fait non pas en termes d'opposition, mais plutôt en raison des principes à valeur morale et épistémologique : « quand cette opposition a pu être formulée, elle a été ressentie comme l'équivalent de couples antithétiques abstraits

⁴⁰ On aura la même position vis-à-vis de cette « rupture » qu'on a eue lorsqu'on a parlé du couple lumière et lumières.

⁴¹ Marx, Jacques, « Problèmes de l'illuminisme », *Problèmes d'histoire du Christianisme*, Præaux, Jean (éditeur), éd. de l'Université de Bruxelles, vol. 5, 1976, p. 83.

⁴² Voir Marcel Raymond « Saint-Martin et l'illuminisme contre l'illuminismo », *Lettere italiano*, année XIX, n. 1, 1967.

⁴³ Marx, Jacques, *op. cit.*, p. 102.

tels que le bien et le mal, la vérité et l'erreur, le savoir et l'ignorance⁴⁴ ». Mais qu'est-ce qu'on entend par « bien », par « mal », par « vrai » ou par « vérité⁴⁵ » ?

Avant de montrer les aspects les plus intéressants de l'illuminisme et de la pensée des illuminés, commençons par présenter la terminologie du mot « illuminisme ».

Jean Roussel, dans « Illuminisme au hasard du discours historique », suit de près l'évolution lexicologique et historiographique de la notion d'« illuminisme ». Il observe par exemple que ce mot ne figure dans les dictionnaires qu'à partir de la fin du XVIIIe siècle imprégné alors d'une forte connotation ésotérique :

[...] il (l'illuminisme) sera attesté avec la valeur d'opinion chimérique, et pour désigner particulièrement la doctrine des disciples de Saint-Martin et de Swedenborg, ou encore de Weishaupt. **Littre**, plus tard, enregistra cet usage. Les mots *illumination* et *illuminé* (ou *illumineur*), eux, se rencontrent. Ils appartiennent exclusivement au domaine religieux. Pour le **Dictionnaire de l'Académie**, *illuminer* "signifie au figuré éclairer l'esprit, éclairer l'âme", et, de 1694 à 1740, les éditions successives donnent, avec cette définition, l'exemple suivant ; "l'univers était dans les ténèbres de l'ignorance quand Jésus-Christ le vint *illuminer*". Quant à l'*illumination*⁴⁶, "en terme de Dévotion", ce mot "se dit figurément de la lumière extraordinaire que Dieu répand quelquefois dans l'âme". C'est le seul sens figuré retenu par l'**Académie**⁴⁷.

Le critique continue :

Avec l'adjectif illuminé, un infléchissement apparaît. Ce mot " signifie un visionnaire en matière de la religion et alors on le fait substantif. C'est un homme qui a des visions ridicules sur la religion. C'est un illuminé". L'**Académie** ajoute : "On appelle aussi Illuminés certains hérétiques qui ont paru en ces derniers temps. Il est de la secte des Illuminés". Le mot illuminé est donc présenté comme une manière de redoublement de la valeur religieuse du mot lumière(s), jusqu'à l'excès, à l'abus et à l'hérésie. [...] Le dictionnaire de **Trévoux**, [...] mentionne aussi, pour l'action d'illuminer, un sens figuré différent de celui du **Dictionnaire de l'Académie** : "Se dit aussi des sciences humaines. L'étude de la philosophie ouvre l'esprit et l'*illuminé*, lui donne de belles connaissances, des facilités de raisonner. [...] L'**Encyclopédie**, elle ne propose pas un sens " philosophique" du mot illumination. Elle dévalue le sens religieux, en le reléguant dans un passé qu'elle abolit. À propos d'*illumination*, on lit ceci : "Au figuré, on appelait autrefois le sacrement de baptême l'*illumination*,

⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁵ Voir, entre autres, Nicolas de Malebranche, *Recherche de la Vérité*, Livres I-III, Paris, éd. J.-C. Bardout, Vrin, 2006.

⁴⁶ Nous mentionnons le sens que Rimbaud donne au terme illumination(s) ; le terme possède au moins deux acceptions : l'une objective comme « l'illumination de la terre par le soleil », l'autre symbolique qui renvoie au vocabulaire religieux : illumination divine, révélation immédiate, la lumière qu'on reçoit de Dieu ; notons aussi le terme « enluminure » qui dérive du terme illumination.

⁴⁷ Roussel, Jean, « Illuminisme au hasard du discours historique », in *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 3-6 octobre 1983), textes réunis par Mario Matucci, Pisa, Pacini Editore, 1983, p. 21 ; c'est nous qui mettons les mots en gras.

et nous nous servons de la même expression pour désigner ces inspirations d'en haut que quelques personnes privilégiées ont éprouvées." De même, pour *illuminé*, le rédacteur renvoie malignement au *Dictionnaire de Trévoux*, en son article catéchumène, et rappelle un aspect du rite baptismal d'autrefois, "qui consistait à mettre dans la main du néophyte qui venait d'être baptisé un cierge allumé, symbole de la foi et de la grâce qu'il avait reçue par ce sacrement". Mais l'*Encyclopédie*, d'autre part, rappelle les persécutions dont ont été victimes les sectes d'hérétiques appelés "illuminés", et l'auteur de l'article fait à loisir l'exposé des "principales erreurs" qui ont attiré sur ces hommes les foudres de l'Eglise. [...] L'illuminé se caractérise moins par l'excès mystique, l'abus des lumières surnaturelles, que par sa nature de persécuté et par un certain goût de la liberté. Il a sa propre voie dans la vérité⁴⁸.

Cet aperçu global que Roussel présente, et qui rassemble des définitions données par les dictionnaires du XVIIIe siècle, nous oblige à quelques précisions. Comme nous pouvons l'observer dans ces passages cités, l'étymologie du concept d'*illuminisme* reste assez difficile à cerner. Cela s'explique sans doute à cause de l'instabilité de deux autres termes, *lumière* et *lumières*, d'où l'illuminisme dérive incontestablement, de l'éclectisme dans lequel ce courant ou tendance de pensée apparaît et, à partir de là, de multiples tendances hétérogènes de l'évolution de l'esprit de la pensée dite « préromantique ». Cependant, l'imprudance des auteurs de mettre Weishaupt – l'initiateur de l'ordre occulte des *Illuminati* – à côté de Saint-Martin ou de Swedenborg fait que l'illuminisme évangélique est assimilé sinon abusivement, du moins injustement aux diverses pratiques marginales, contestées et accusées souvent d'imposture. L'illuminisme théosophique, que Saint-Martin théorise par exemple, n'a rien à faire avec les pratiques athéistes de l'illuminé Weishaupt et de ses adeptes – les illuminés de Bavière – qui se réclamaient tous de la philosophie des Lumières⁴⁹. Eloignés de la pensée mystique, les *Illuminati* de Bavière ne sont que des révolutionnaires qui usurpent le nom d'illuminé en se déclarant les auteurs d'un christianisme social utopique. C'est justement ce mélange d'idées théosophiques et illuministes, des thèmes apocalyptiques, des tendances révolutionnaires, de la religion spirituelle et de la religion naturelle qui rend difficile la tâche de celui qui tente de décrire et d'analyser l'illuminisme. De toute façon, il nous paraît erroné de ne pas distinguer entre ces attitudes, car autrement on ne peut pas comprendre

⁴⁸ *Ibid.*, p. 22–23.

⁴⁹ Voir Augustin Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Chez Ph. Le Boussonnier & Co, 1798 ; Voir aussi John Robinson, *Preuves de conspirations contre toutes les religions et tous les gouvernements*, Londres, 1798 ; Jean Joseph Mounier, *De l'influence attribué aux philosophes, aux franc-maçons et aux illuminés sur la Révolution de la France*, Tübingen, 1801 ; Voir aussi Le Forestier, René, *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste : aux XVIIIe et XIXe siècles*, Préface et éd. Antoine Faivre, Paris, Aubier-Montaigne, 1970 ; Nerval emprunte les idées de Barruel, qui soutenait que les illuminés avaient eu un rôle actif dans le déclenchement de la Révolution, leur objectif majeur étant d'enlever le christianisme et tous les trônes.

pourquoi et comment la lumière perdra sa valeur révélatrice et transcendantale dans les dernières phases de l'illuminisme, lorsque les illuminés de Bavière⁵⁰ attribueront à cette lumière une acception objective, c'est-à-dire, physique et artificielle⁵¹.

Auguste Viatte ajoute, pour sa part, que la différence entre les termes d'*illuminé*, de *théosophe*, d'*inspiré* et de *mystique* consiste dans des nuances et ne réside que dans leur caractère et l'étendue de leur esprit⁵². Il s'agit plus clairement de « dosages » différents d'enthousiasme et de lumière dans les traits et le comportement de chacun.

Comme le constate Jean Fabre, seul le *Dictionnaire de Trévoux* donne une description positive du mot *théosophe* en le décrivant comme étant une personne qui étudie la théologie et qui a une profonde connaissance des choses divines.

Dans les dictionnaires récents que nous avons pu consulter, nous n'avons pas trouvé d'aspects nouveaux à signaler. Les dictionnaires Larousse ou le dictionnaire du XIXe siècle européen⁵³ présentent des définitions sommaires des trois termes – *illuminisme*, *illuminé* et *théosophie* – sans pour autant mettre en discussion, par exemple, leurs particularités de sens. On y distingue pourtant la *théosophie* de la *théologie*, mais sans que soient mises en évidence les influences et les rapports entre les deux doctrines. Précisons, toutefois, que dans le *Dictionnaire des Lumières* on considère l'illuminisme et la théosophie dans un rapport de synonymie ; on trouve à l'entrée *l'illuminisme* : « illuminisme et théosophie ».

Le *Grand Larousse encyclopédique* décrit l'illuminé comme une personne qui « embrasse une idée ou soutient une doctrine avec une foi aveugle, un zèle fanatique, utopiste, visionnaire⁵⁴ ». Dès lors, circulent diverses acceptions du mot illuminé, à savoir *apôtre*, *théosophe*, *mystique*, *sectaire*, *élitiste*, *exalté*, *dissident*, *fou*, *excentrique*, *inspiré*, *prophète*, *mage*, *visionnaire*.

Reprenons la question de l'illuminisme et disons que Jacques Marx, l'auteur des « Problèmes de l'illuminisme », met en exergue la complexité de l'illuminisme dans une perspective plus large qui lui permet d'englober à la fois plusieurs aspects importants. Dans l'acception de cet auteur, l'illuminisme n'est pas

⁵⁰ Auguste Viatte, lorsqu'il présente les phases principales de l'évolution de l'illuminisme, rappelle la coupure de 1800 qui annonce la polémique de Barruel, concernant le rôle des illuminés de Weisshaupt dans le déclenchement de la révolution.

⁵¹ Voici la définition que Saint Martin donne pour la lumière : « La lumière d'un flambeau se communique à d'autres flambeaux sans décroître, et c'est ainsi que les esprits sont produits par Dieu. Ne déshonorez plus la lumière visible en ne nous parlant que de son mécanisme matériel [...] Mais il a voulu réveiller lui-même dans mon âme la sensation de la lumière invisible », Claude de Saint-Martin, *L'homme de désir*, p. 2. (Ouvrage consulté en ligne le 8 février, 2012, <http://ebookbrowse.com/l-homme-de-d%C3%A9sir-pdf-d117225607>) ; voir aussi Eckartshausen : « La Lumière qui luit dans les ténèbres me conduisit à la connaissance des choses cachées » (cité par Roland Mortier, *op. cit.*, p. 53).

⁵² Viatte, Auguste, *op. cit.*, vol. I, p. 7.

⁵³ Ambrière, Madelaine (dir.), *Dictionnaire du XIXe siècle européen*, vol. I, Paris, PUF, 1997.

⁵⁴ *Le Grand Larousse encyclopédique*, vol. 1/A, Knigsley, Larousse, 2007, p. 1232.

une opposition à autre chose, mais une sorte de lieu d'équilibration, un centre de gravité. Ce serait la raison pour laquelle l'Église officielle s'intéresse si peu à l'ésotérisme : celui-ci n'est pas son contraire, mais un lieu intermédiaire. Au demeurant, il faut insister sur le fait que les illuminés n'ont nullement cherché à contredire le dogme : ils ont seulement cherché à développer une réflexion originale sur certains points de doctrine que l'Église officielle tendait à négliger ou à passer sous silence. C'est aussi pourquoi aucune proposition de Martinès de Pasqually ou de Saint-Martin ne peut réellement passer pour hérétique⁵⁵.

C'est justement cette dialectique entre deux pôles qui, bien qu'ils soient apparemment distancés l'un de l'autre, communiquent, voire fusionnent. Le mysticisme de la pensée des illuminés évangéliques n'est pas un vagabondage spirituel, au contraire l'« âme pensante » dont parlait Saint-Martin est souvent la figure la plus explicite dans la compréhension du mécanisme de fonctionnement de cette harmonie des contraires, enfin de cette conciliation entre raison et sentiment. Excentrés des dogmes et de l'Église matérielle, les illuminés cherchent et trouvent de nouveaux espaces et méthodes pour se rapprocher de Dieu, à savoir l'ésotérisme (connu aussi sous la dénomination d'intériorisme), la théurgie, les pratiques visionnaires, mais cela ne signifie pas qu'ils rejettent les principes de la raison. Autrement dit, les lumières et l'illuminisme, même s'ils ont leur propre logique de fonctionnement en tant que mouvements de pensée, ils ne s'annulent pas réciproquement : « la raison et la folie se reconnaissent en eux : la raison quand ils sont les apôtres de l'expérience morale et religieuse individuelle, la folie, quand ils s'adonnent à des idées bizarres, à un sens de la nature brisant les cadres de la pensée commune⁵⁶. » Cette citation nous semble extrêmement révélatrice au moins d'un point de vue, à savoir celui de l'association que l'auteur fait entre folie et illuminisme. L'acception que Roussel donne à la folie et, implicitement, à l'illuminisme est tout à fait particulière : la folie, donc l'illuminisme, est une partie structurante de l'être humain. Nous pourrions rappeler, à cette occasion, le livre de Roland Jaccard où l'auteur explique, de manière convaincante que « l'être humain ne peut pas être compris au dehors de la folie, et qu'il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait en lui-même la folie comme limite de sa liberté⁵⁷ ». Comprendre l'illuminisme comme limite de la liberté de tous ceux qui adhèrent à ce système de pensée signifie, une fois de plus, comprendre l'être humain dans son essence profonde.

Antoine Faivre soulignait que « l'illuminisme n'apparaît aucunement comme "le contraire" des Lumières, mais comme un facteur d'équilibration entre des élé-

⁵⁵ Marx, Jacques, « Problèmes de l'illuminisme », in *Problèmes d'histoire du Christianisme*, vol. 5, Préaux, Jean (éd.), éd. de l'Université de Bruxelles, 1976, p. 576.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 576-577.

⁵⁷ Jaccard, Roland, *La folie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2004, p. 6.

ments contraires⁵⁸. » Comme nous le verrons par la suite, la compréhension de l'illuminisme, de sa philosophie, de ses valeurs, de ses tournures ou de ses contradictions, nous oblige non seulement de dépasser les définitions tranchées, qui, sans doute, finissent par entrer dans des catégories, mais aussi de toujours articuler l'analyse de ce mouvement d'idées autour d'une perspective double : d'une part, sa contextualisation (l'histoire, le social, le politique, le culturel), d'autre part, la mise en évidence de sa singularité. Il s'agit dès lors d'expliquer les diverses possibilités de définir l'illuminisme : soit qu'on l'envisage comme un courant d'idées lié à une époque donnée, soit comme système de pensée, on le fait toujours à travers une pensée dialectique. La citation qui suit pourrait bien être un exemple utile par rapport à cette dialectique. On se rend compte une fois de plus qu'aborder l'illuminisme d'une manière frontale est presque impossible :

Comment est-il possible que le même siècle ait été porteur de deux messages aussi radicalement antinomiques, Lumières d'un côté et ce qu'on est convenu d'appeler anti-Lumières de l'autre ? Ont-ils coexisté dès le début, comme semble le penser Jean Deprun⁵⁹, ou bien se sont-ils présentés en ordre successif, comme le suggère une lecture facile, mais peut-être superficielle de l'histoire ? [...] ces messages sont-ils aussi irréductibles l'un à l'autre qu'il n'y paraît ? La philosophie du dix-huitième siècle s'est-elle portée du premier au second par rupture ou par continuité ? Ou [...] le renversement dialectique que représente l'illuminisme ne serait-il pas la réponse aux contradictions internes dont la pensée des Lumières s'est trouvée riche à un moment donné de son histoire?⁶⁰

Jacques Marx met à son tour en évidence le statut profondément équivoque du concept et de l'image qu'on attribue à l'illuminisme en analysant parallèlement deux perspectives différentes formulées autour des termes « illuminé », respectivement, « illuminisme ». Tout d'abord, il tire un bref passage de l'*Histoire des sectes religieuses* où l'abbé Grégoire déclare :

À travers les siècles et les révolutions qui bouleversent les choses humaines, les langues aussi ont leurs phases ; et souvent l'acception primitive des mots ne se reconnaît plus dans celle de leurs dérivés. À partir de l'étymologie, le terme illuminé présente l'image gracieuse de lumière physique et morale, mais d'après le sens et par usage, arbitre suprême des idiomes, à cette dénomination se rattache en quelque

⁵⁸ Faivre, Antoine, *L'ésotérisme au XVIIIe siècle en France et en Allemagne*, Paris, Seghers, 1973, p. 59.

⁵⁹ Selon Jacques Marx, *op. cit.*, p. 87 : Jean Deprun, qui s'est penché sur la position de l'illuminisme par rapport au collectif idéologique des Lumières, disait que « les Lumières constituent une image et une notion associées à l'idée d'une mutation et que l'illuminisme, tout en l'inscrivant dans un contexte général ; les anti-Lumières sont définies comme « l'ensemble des systèmes de défense dont usent ceux qui refusent cette mutation » Dans cette perspective, l'illuminisme offrirait une image inversée des Lumières : à la philosophie des Lumières, futuriste, fondée sur l'idée d'un progrès cumulatif, l'illuminisme opposerait des options passéistes fondées sur l'idée de chute et de réintégration ».

⁶⁰ Chouillet, Jacques, *op. cit.*, p. 176.

sorte l'idée d'absence des lumières, de notions saines et accessoirement celle de croyance à l'inspiration immédiate du ciel, à la communication directe avec des êtres purement intellectuels, celle encore d'association mystérieuse pour un but quelconque⁶¹.

Ensuite, il cite Joseph de Maistre :

[...] c'est dans ce pays [Allemagne] que le nom de la grande secte a pris naissance. Les conjurés ont nommé dans leur langue Aufklärung l'action de la nouvelle lumière qui venait de dissiper les ténèbres des anciens préjugés et les français ont traduit ce mot par celui d'illuminisme⁶².

On ajoute un autre exemple qui pourrait lui aussi montrer le caractère équivoque de ces termes dont nous nous occupons :

L'illuminé c'est un homme dont la raison et les connaissances naturelles étaient rectifiées, soutenues, éclairées par l'Esprit Saint ; tels étaient les apôtres, tels étaient tous les véritables saints de l'Église chrétienne, tels ont été et tels sont encore tous les hommes effectivement religieux qui sont éclairés d'en haut, à proportion de la pureté de leur cœur et du sentiment profond de l'insuffisance et de bornes de leur propre raison⁶³.

Voici, d'un côté absence de lumière, de l'autre côté présence de lumière et l'ambiguïté entre « lumière naturelle » et « lumière surnaturelle ». S'agit-il de « circonstances » dans tout cet arsenal sémantique de confusion, de duplicité ou d'un malentendu, ou bien les deux termes contiennent-ils vraiment dans leur essence ce germe potentiel de nombreuses acceptions? À notre avis, les deux hypothèses pourraient être valables, mais écoutons Jean Marx, qui affirme que la pensée de Grégoire se manifeste, d'une part, en forme de paradoxe : « pour Grégoire, l'illuminisme est là où il débouche sur une absence de lumière. Retenons également [...] les termes-clefs du texte : inspiration immédiate, communication directe, qui suggèrent une négation du concept de transcendance en tant que coupure et association mystérieuse⁶⁴ », d'autre part, sous forme d'une confusion voulue, compte tenu que Joseph de Maistre était un incontestable connaisseur de la pensée des Lumières et

⁶¹ L'abbé Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, Paris, chez Badouin frères, 1828, cité par Jacques Marx, *op.cit.*, p. 83.

⁶² Maistre, Joseph, *Œuvres complètes*, Lyon, Vitte et Perussel, vol. VIII, 1884-1886, p. 331, cité par Jacques Marx, *op. cit.*, p. 83 ; Lire Robert Triomphe, « Contre-Révolution et mysticisme chez Joseph de Maistre », *Cahier de La Tour de Saint-Jacques*, « Aspects de l'Illuminisme au XVIIIe siècle », S. L., H. Roudil Editeur, 1960, p. 150.

⁶³ Lettre de Kirchberger à Marsanne, du 1^{er} novembre, 1796, cité par Viatte, Auguste, *op. cit.*, vol. 1, p. 1-7.

⁶⁴ Marx, Jacques, *op. cit.*, p. 83.

des illuminés politiques⁶⁵. Voici comment l'illuminisme joue à plein le contexte et, notamment, le principe d'analogie entre lumière et Lumières.

Quant aux définitions qu'Antoine Faivre donne de l'« illuminisme » et de l'« illuminé », cet « historien de l'ésotérisme » insiste sur les caractéristiques profondément ambiguës et contradictoires de la pensée illuministe ; il décrit l'illuminisme comme une forme d'irrationalité toujours liée à la rationalité. Loin de tirer des conclusions ou d'avoir la prétention d'épuiser l'herméneutique sur l'illuminisme, Faivre cherche vraiment à dépasser les distinctions nettes entre Lumières et anti-Lumières tout en définissant l'illuminisme à travers les doctrines ésotériques : « Rappelons-le : l'illuminisme du XVIIIe siècle, cela signifie l'ésotérisme de cette époque [...] L'illuminé insiste volontiers sur la destruction prochaine de l'Eglise matérielle, prophétise le règne à venir, se fait le porte-parole de l'Eglise invisible⁶⁶. » Il s'agit notamment d'une « voie cardiaque » que les illuminés théosophes parcouraient afin d'y localiser leur temple spirituel.

Kirchberger, quant à lui, revient plusieurs fois sur le topos illuministe l'« église intérieure », le seul vrai refuge des illuminés, et décrit l'illuminé comme un homme dont la raison et les connaissances naturelles sont rectifiées, soutenues et éclairées par l'Esprit Saint ; Quand il utilise le mot illuminé il a, sans doute, en vue exclusivement la figure de l'apôtre, du saint ou du religieux éclairé d'une lumière divine et « du sentiment profond de l'insuffisance et des bornes de leur propre raison⁶⁷ ». En concordance avec les significations que de Maistre donne à la figure de l'illuminé, Kirchberger semble prévoir les effets d'une dépréciation des sens du théosophe illuminé, c'est pourquoi il critique dès le départ les associations des mots illuminisme et illuminé avec tous ceux qui se prétendent illuminés, donc avec les « faux illuminés plutôt aveuglés qu'illuminés par la lumière ». C'est de loin l'acception la plus proche des sens non altérés du mot illuminé que Kirchberger nous donne.

Revenons à l'article de Roussel. Comment peut-on interpréter le fait que le mot « illuminé » désigne à la fois l'hérétique et l'apôtre éclairé (chez Joseph de Maistre ou chez Kirchberger) ? On peut se rendre compte que, chez Roussel, le mot avait déjà progressivement subi une évolution sémantique vers sa vulgarisation et altération des sens positifs. Joseph de Maistre, rejetant cette vulgarisation des pratiques des sectes formées au sens de la Franc-maçonnerie, choisit de passer du triangle (La Franc-maçonnerie rationnelle) au cercle (l'illuminisme). Il ne reste néanmoins qu'un théocrate intéressé de tout ce qui a à affaire avec l'illuminisme pur. Influencé par le contact qu'il a avec les théories du Philosophe inconnu, de Maistre critique

⁶⁵ On pense aux illuminés de Bavière.

⁶⁶ Faivre, Antoine, *L'ésotérisme au XVIIIe siècle en France et en Allemagne*, Paris, Seghers, 1973, p. 2–3.

⁶⁷ Faivre, Antoine, *Kirchberger et l'illuminisme du 18^e siècle*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1966, p. XIII–XIV.

tous ceux qui ont fait de l'illuminisme et de l'illuminé de simples étiquettes d'emprunt : l'illuminé sincère, le farceur ou le fripon portent, dit l'auteur, injustement la même étiquette. Celui-ci déplore, dans les *Soirées de Saint Petersburg*, l'emploi injuste des mots « illuminé » et l'« illuminisme » :

Vous avez donc décidément peur des Illuminés, mon cher ami! Mais je ne crois pas, à mon tour, être trop exigeant, si je demande humblement que les mots soient définis, et qu'on ait enfin l'extrême bonté de nous dire ce que c'est qu'un illuminé, afin qu'on sache de qui, de quoi l'on parle, ce qui ne laisse pas d'être utile dans une discussion. On donne ce nom d'illuminés à ces hommes coupables qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le Christianisme et la souveraineté. On donne ce même nom au disciple vertueux de Saint-Martin, qui ne professe pas seulement le Christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine⁶⁸.

Cet éventail de termes, difficile à ouvrir et à fermer, détermine Ehrard à se demander par exemple s'il est juste de parler de l'illuminisme au singulier : « N'y a-t-il pas *des* illuminismes ? Et par conséquent divers degrés d'antagonisme entre *les* Lumières et *la* Lumière⁶⁹ ». Sans parler en termes de degrés d'antagonisme entre raison et sentiment, on admettrait qu'il s'agirait plutôt d'un dosage des deux qui fait que l'illuminisme est l'expression originale d'une pensée à la fois rationnelle et excentrique. N'est-ce pas bien ici une préfiguration de la pensée romantique?

Comme nous l'avons déjà suggéré, lorsqu'on a abordé l'illuminisme en tant que phénomène unitaire, cohérent dans ses idées, donc comme une tendance de pensée homogène, on a commis inévitablement des erreurs. Même si l'illuminisme était un courant d'idées fondamentalement chrétien, il n'a pas eu un noyau stable, homogène ; son contenu mystique n'est que peu identique d'une théorie à l'autre même dans le cas des illuministes théosophes. Il nous reste encore à repérer quelques invariants du contenu des idées de ce courant mosaïque et multiforme, justement pour éviter de schématiser par des définitions univoques.

L'illuminisme de Saint-Martin, d'Eckartshausen ou de Swedenborg ne se ressemblent que dans les fondements ; de l'illuminisme mystique jusqu'à l'illuminisme visionnaire, voire à l'illuminisme politique plusieurs différences peuvent être repérées par rapport aux conceptions de Dieu, de l'homme ou de l'univers. Si analogie

⁶⁸ Joseph de Maistre, cité dans Kanters Robert, Amadou Robert, *Anthologie littéraire de l'occultisme*, Paris, éd. Seghers, 1975, p. 16 ; Certes, Joseph de Maistre vise dans sa critique les illuminés de Bavière, la secte politique et antichrétienne initiée par Weishaupt ; Voir aussi Mme de Staël dans *De l'Allemagne*, *loc. cit.*, p. 336 : « (...) il faut distinguer cependant les théosophes, c'est-à-dire ceux qui s'occupent de la théologie philosophique, tels que Jacob Boehme, Saint-Martin, etc., des simples mystiques ; les premiers veulent pénétrer le secret de la création, les seconds s'en tiennent à leur propre cœur ».

⁶⁹ Matucci, Mario, *op. cit.*, p. 271.

il y a entre eux et leurs idées, c'est donc plutôt une analogie de forme que de contenu. Or, si au sein même de l'illuminisme théosophique plusieurs contradictions internes interfèrent, il est plus facile d'admettre les nombreuses variations qui gravitent autour des définitions de l'illuminisme et de l'illuminé. Bien évidemment, leur point commun consiste toujours dans la reconnaissance de Dieu en tant que centre, unique et indivisible. C'est justement la foi dans le centre divin, qui fixe l'incertain, remplit du bonheur de l'intégrité et instaure un échange sans faille entre raison et cœur. La chute causée par le péché originel, la volonté de régénérer l'âme et de se réintégrer dans l'état initial originaire, le refuge dans l'« église intérieure » et la recherche de la vérité à travers la révélation propre sont quelques topos définitoires des théories des tous les théosophes illuminés.

Même si l'illuminisme pur est fondamentalement chrétien, les théosophes se détachent des dogmes non pas en les niant, mais en les intégrant et cherchant à les interpréter d'une manière propre, c'est-à-dire selon leur expérience révélatrice individuelle ; ils ne rejettent pas les dogmes, au contraire, il s'agit d'une extension du champ d'interprétation des idées et des concepts dogmatiques que les théologiens, disent-ils, ont laissés de côté. Pour résumer, les théosophes n'ignorent pas les dogmes, mais les dépassent tout en les intégrant ou en mettant en question certains aspects de la Bible, de la trinité, de l'androgynisme ou de la chute et la régénération de l'homme.

Saint-Martin, l'élève de Martines de Pasqually et traducteur de Jacob Boehme, a le mérite d'avoir fait connaître les théories que son maître lui avait enseignées. Cependant, il ne restera pas cantonné dans ces théories martinésistes, mais va consacrer son temps au développement de ses propres idées, réunies dans les nombreux livres qu'il écrit. Plus exactement, bien que ce Philosophe inconnu suive la plupart des idées de son maître, sa théosophie et ses réflexions riches concernant l'homme, l'univers et le Dieu, il se détache, principalement, de la théurgie – méthode externe et publique – que Pasqually utilisait afin d'obtenir la grâce de la lumière divine, de faire renaître Dieu dans son cœur et de connaître ainsi une vraie métamorphose de son moi.

À partir du moment où Saint-Martin découvre Jacob Boehme et ses ouvrages, il choisit de cultiver sa foi personnellement, en s'orientant vers ce qu'il nomme la « voie cardiaque », la seule direction à même de lui révéler la Divinité. Sans doute, Saint-Martin avait-il bien compris la portée positive des rituels ou des initiations que son maître Pasqually pratiquait, mais, à son avis, cette pratique que l'on appelait « théurgie opératoire cérémonielle » n'était qu'une phase préparatoire à la réintégration et ce qui faisait vraiment que cette réintégration puisse avoir lieu était l'effort individuel de l'être intime.

Notons pourtant que même si ces théosophes illuminés manifestent cette liberté d'interpréter d'une manière individuelle et ésotérique tel ou tel aspects bibliques, ils ne deviennent des chasseurs de l'imagination ou des transes mystiques comme on a eu tendance à croire. Au contraire, leurs recherches de la vérité authentique à travers la révélation individuelle ne supposent pas l'annihilation de la raison, mais aller au-delà d'elle. Tous les théosophes illuminés sont à la fois hommes des lumières et de lumière, tant dans leur vie pratique que dans leurs écrits. Il suffit de rappeler que tous sont de véritables savants dans différents domaines scientifiques⁷⁰. De plus, nous revenons à Saint-Martin, qui utilisait très souvent le syntagme « âme pensante ». Cela suggère que l'âme pensante n'est pas seulement une couche de fonctions mentales, une superstructure psychologique ou que le Logos opère seulement par le biais de ces fonctions, mais qu'il y a une collaboration, une coopération, enfin, une synergie entre raison et sentiment qui fait que toute connaissance vraie, de l'homme, de sa nature, de Dieu, est éclairée par la raison et par l'amour de Dieu. De surcroît, les lumières et la lumière s'équilibrent l'une l'autre de telle manière qu'elles sont en harmonie⁷¹. Ensuite, il suffit que nous fassions référence aux quelques titres de leurs livres pour qu'on puisse valider la pertinence de cette idée : *Des erreurs et de la vérité* (1775), le *Tableau naturel* (1782), *De l'esprit des choses* (1800) sont des exposés rationnels (au sens de scientifique) par excellence, tandis que *L'Homme de désir* (1790) ou *Le Ministère de l'homme-esprit* (1802) sont à leur tour l'expression d'une pensée poétique. Remarquons encore le volumineux *Traité de la Réintégration des êtres* de Pasqually dont le titre renvoie à la fois à l'idée de scientificité (traité) et à celle de mysticisme.

Partant de ces constatations, on pourrait dire que la raison est celle qui mène à la révélation et qu'il ne s'agit pas d'une instauration autonome de la révélation, mais que la raison est à la médiation de la lumière divine. Autrement dit, le théosophe reçoit les mystères divins, parce qu'il a raisonné avant, a réagi, a compris et a interprété ce qu'il a reçu ; la foi des théosophes n'est pas une intuition autonome, mais le résultat naturel de la compréhension, de l'acceptation intelligente et non pas du sentimentalisme diffus. Ils ont été éclairés et illuminés parce qu'ils ont su recevoir intelligemment la lumière révélatrice. C'est pourquoi leur foi et la raison se rejoignent dans ce qu'elles ont de plus profond et de plus originel, à savoir le rejet de l'idolâtrie et des faux dieux. Voilà comment les théosophes illuminés pouvaient laisser désarmés les rationalistes vigoureux face au scepticisme et à l'autorité de la raison exclusiviste, fantasmée, utopique et destructive. Il semble que les fidèles des

⁷⁰ Voir Pasqually, Swedenborg, Saint-Martin, Mesmer, Eckartshausen, Lavater, etc.

⁷¹ On renvoie à Fabre d'Olivet qui reproche à Auguste Viatte de ne pas voir dans la pensée de Saint-Martin cette tendance d'unir la raison et le mysticisme, donc les lumières et la lumière.

lumières en France, contrairement aux illuminés théosophes, qui ont su valoriser le mieux la raison, l'intuition, la foi et la lumière divine, n'aient pas pu voir dans le mysticisme un auxiliaire de la raison⁷², mais un signe de folie et d'irrationalité. Dans ce contexte, Bergson explique, d'une manière convaincante, que le mysticisme n'est pas « un outil extérieur et subordonné à la raison, mais un procédé interne qui continue la philosophie là où la philosophie seule ne peut plus aller ». Bref, le philosophe « tente d'introduire la mystique en philosophie comme procédé de recherche philosophique⁷³ ».

Pour résumer, le christianisme biblique⁷⁴ se retrouve dans les doctrines des théosophes de plusieurs points de vue étant imprégné des formes christianisées d'ésotérisme. Plus exactement, l'hermétisme, la kabbale, la cosmologie seront d'autres fondements sur lesquels l'exégèse biblique d'un Saint-Martin ou d'un Swedenborg prend appui. Toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, ce qui fait que ces théosophes ne soient accusés ni d'hérésie, ni d'imposture, c'est justement la reconnaissance d'un centre immobile, ontologique qui est la lumière et l'amour divin. Si des dehors excentriques peuvent être saisis dans leurs théories, ils ne sont pas le signe d'une excentricité de ce centre immobile, donc d'une négation de l'ontologie divine, mais d'une interprétation des aspects qui dépassent le dogme biblique. C'est justement cet évangélisme coloré par des nuances mystico-ésotériques, chez les uns en dosage calculé, chez les autres plus fantasmagorique, qui a laissé libre cours aux diverses spéculations dont chacun s'était nourri à son gré. De plus, les « luttes intestines », générées notamment par les contradictions et les attitudes les plus extravagantes ou par l'arbitraire de l'interprétation que certains membres de la Franc-

⁷² À consulter Mariafranca Spallanzani, « Entre la lumière et l'ombre. Blumenberg interprète de la philosophie des Lumières », *Revue de métaphysique et de morale*, n. 73, 2012, p. 89 : « La lumière est claire, mais elle est aussi instable et incertaine, plus ou moins nuancée, plus ou moins directe : son éclat ne parvient pas à dissiper toute l'obscurité, laissant entrevoir quelques objets, en effleurant d'autres et en laissant d'autres encore dans l'ombre. La lumière de la raison étant la condition nécessaire mais non suffisante de toute visibilité, son partenaire est l'univers, qui est souvent un livre "d'une obscurité sublime", selon l'image suggérée par d'Alembert que Blumenberg souligne et commente ».

⁷³ *Methodos. Savoirs et textes. Revue interdisciplinaire : Philologie, Histoire des sciences, Philosophie*, « Figures de l'irrationnel », 2003, n. 3, p. 150 ; Disponible en ligne : <http://methodos.revues.org/32> (consulté le 10 mars, 2012).

⁷⁴ Voir Antoine Faivre, *Mystiques, théosophes et illuminés au siècle des lumières*, New York, Georg Olms Verlag Hildesheim, 1976, p. 24 ; Faivre amène en discussion le *Journal dès 1787* de Franz von Baader, qui se prend aux critiques selon lesquels *Des erreurs* de Saint-Martin ne serait pas un livre chrétien : « La vérité ne saurait témoigner contre la vérité. Baader suggère que les adversaires de Saint-Martin sont des fanatiques : qu'il s'agisse de chrétiens sincères, des Rose-Croix, ou des Illuminés de Bavière, ceux qui attaquent tellement ces ouvrages ne peuvent nous inspirer que plus de respect pour ces derniers, dans lesquels ne peuvent pas trouver des vérités qui, pour être éclatantes (*glänzend*), n'en sont pas moins évangéliques, et qui sont si lumineuses (*belleuchtend*) qu'elles ne peuvent être l'ouvrage d'un inspiré de Satan ».

maçonnerie donnent aux faits réels, une fois qu'elles commencent à se multiplier, déterminent les plus sincères illuminés à quitter ce creuset commun (la Franc-maçonnerie). C'est le cas de Saint-Martin, de Willermoz ou de Kirchberger. Un creuset qui rassemble toutes sortes d'illuminés, les uns éclairés, les autres aveuglés par les rayons de la lumière.

L'évolution de l'illuminisme vers sa dégradation progressive a été analysée par Auguste Viatte dans son livre, en deux volumes, que l'on a cité au cours de notre analyse, et, particulièrement, dans « L'Illuminisme et la genèse du romantisme français ». Disons seulement que, présent de tout temps, sous une forme ou une autre, mais plus structuré à la fin du XVIIIe siècle, l'illuminisme devient un véritable refuge de toutes sortes de personnages –du théosophe éclairé jusqu'au charlatan – et de toutes sortes de pratiques plus ou moins sincères, à savoir le magisme, le magnétisme ou le spiritisme. Paradoxalement, l'Illuminisme commence à être partout et nulle part à la fin du XVIIIe siècle. Concurrencé par le syncrétisme, l'illuminisme évangélique de Saint-Martin ou de son maître Pasqually commence à se dégrader dans ses phases ultimes, c'est-à-dire lorsqu'il devient une simple « curiosité mondaine » ou lorsqu'on « écoute le prophète comme on regarde un être curieux » ou, pire, lorsque « les sociétés pullulent à prix réduit⁷⁵ ». De là jusqu'à la vulgarisation et à la parodisation de ce courant de tendances il n'y a qu'un pas. Le contexte social et politique dans lequel le contenu de l'illuminisme s'était ancré et développé ne lui est plus favorable.

L'illuminisme commence donc à perdre de son importance à la fin du XVIIIe siècle, plus précisément vers les années 1830, jusqu'à ce que « la légende de l'illuminisme s'élabore et son cadavre sert à nourrir les fictions des grands écrivains⁷⁶ ». À partir de là, tout commence à être transformé : le mesmérisme devient une sorte de spiritisme médiocre, le pythagorisme change dans une théorie des nombres presque délirante, la lumière divine est remplacée par une lumière phosphorescente, l'illuminisme évangélique se transforme dans une forme de fanatisme aveuglé. Ce glissement d'un extrême à l'autre, c'est-à-dire d'un illuminisme évangélique sincère vers une contrefaçon de l'illuminisme, ou ce que l'on appelle un illuminisme profane, a de plus été favorisé par de multiples facteurs : l'éclectisme autour duquel gravitent toutes sortes de curiosités religieuses, la prolifération de toutes sortes de sectes secrètes⁷⁷, le désir de faire de l'argent, l'orgueil de l'un ou de l'autre des

⁷⁵ Viatte, Auguste, « Illuminisme et la genèse du romantisme français », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 14, n. 65, 1928, p. 471.

⁷⁶ Viatte, Auguste, *Les sources occultes du romantisme*, vol I, *loc. cit.*, p. 86.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 54 : « Les profanes, que leur inquiétude ou leur curiosité religieuse aiguillent sur les voies de l'occultisme, narrent volontiers leurs expériences. Ils traversent mainte secte, sans s'y arrêter, et leurs récits créent autour d'eux une atmosphère de légende. [...] L'illuminisme perd en désintéressement,

« illuminés » de se déclarer le sauveur du monde, l'instabilité de l'histoire politique du XVIII^e siècle. Ainsi, le prestige de l'illuminisme théosophique prend le visage d'une usure qui devient une légende dont les résidus seront récupérés et retravaillés par les écrivains. Balzac, Sade, Hugo, Chateaubriand et Nerval imprègnent leurs œuvres des traits de l'illuminisme. *Louis Lambert*, *Séraphita*, *Traité de la prière*, *Consuelo*, le *Génie du Christianisme* ou *Les Illuminés* en sont quelques exemples.

Pour conclure, que peut-on retenir ou tirer de ce parcours? Remettre en discussion les acceptions multiples que les termes *illuminisme* et *illuminé* englobent dans leur essence, leurs usages différents en fonction de divers contextes, bref tout l'éventail d'utilisations lexicales, nous a aidé à expliquer, d'une part, pourquoi il est si difficile de définir ce mouvement de la fin du XVIII^e siècle, d'autre part, comment et pourquoi ce mouvement se vulgarise et se dégrade dans son essence. Une fois que l'on commence à dresser ces tournures sémantiques, qui ont déconcerté l'évolution des termes en discussion, il est moins difficile de savoir maîtriser tout ce brassage des connotations dont *illuminisme* et *illuminé* se parent.

1.3. À la recherche de la « lumière des lumières⁷⁸ »

Le XVIII^e siècle est le siècle des penseurs radicaux⁷⁹, mais aussi le siècle de Malebranche, de Diderot, de Swedenborg, de Saint-Martin, d'Eckartshausen, de Rousseau, de Joseph de Maistre ou de Madame de Staël. Et, curieusement ou non, dans le ventre du Crocodile⁸⁰ vont cohabiter, au moins pour un temps, les hommes à la recherche de la « prospérité dans la lumière », ceux à la recherche de la « lumière des lumières » et les « hommes du désir⁸¹ ». L'« étrange prodige que cette conjonction

en intimité, peut être en ferveur ; ses conciliabules se grossissent d'un cortège bigarré. Avant que cette cohue ne le ridiculise, elle attire sur lui l'attention, et l'impose aux lettres ».

⁷⁸ L'expression est empruntée de Mme de Staël : « (...) car s'il y avait une vérité philosophique ou naturelle, une vérité enfin qui combattit la religion, cette religion ne serait pas ce qu'elle est, la lumière des lumières. » (voir Mme de Staël, *De l'Allemagne*, Préface par M. X. Marmier, Paris, Charpentier, 1839, p. 521).

⁷⁹ Que l'on songe par exemple à : Voltaire, d'Holbach, Fontenelle, Bayle, Condorcet, etc.

⁸⁰ L'image symbolique qui représente la France du XVIII^e siècle et que l'on rencontre dans un livre signé par Louis Claude de Saint-Martin (1743–1803). *Le crocodile ou La guerre du bien et du mal arrivée sous le règne du Louis XV ; Poème épique-magique en 102 chants dans lequel il y a de longs voyages, sans accidents qui soient mortels ; un peu d'amour sans aucune de ses fureurs ; de grandes batailles, sans une goutte de sang répandue ; quelques instructions sans le bonnet de docteur ; et qui, parce qu'il renferme de la prose et des vers, pourrait bien en effet, n'être ni en vers, ni en prose*, Paris, Librairie du Cercle Social, 1976.

⁸¹ L.C. Saint-Martin, *L'homme du désir*, édition établie et présentée par Robert Amadou, Paris, Rocher, 1979.

des contraires : *siècle de désir et siècle de raison*⁸² » provoque-t-il l'indigestion au crocodile ou non ?

Diderot – défenseur de la raison et de l'esprit critique, et qui soutient vigoureusement de l'effort de « multiplier sur le terrain français les centres de lumières⁸³ », est à la fois le sympathisant et le critique acerbe des théosophes (au sens d'illuminés). Comme les critiques l'ont remarqué, Diderot des *Pensées philosophiques*, de l'*Interprétation de la Nature* ou de la *Promenade du Sceptique* n'est plus le même dans *Le rêve de d'Alembert* ou dans la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Pour que l'on puisse donner crédit à la pertinence de cette remarque, il fallait trouver et donner des exemples concrets dans son œuvre littéraire. Notre but n'est pas pourtant d'inventorier ou de multiplier les exemples, mais de dégager plutôt les traits spécifiques de la pensée de cet écrivain, c'est pourquoi nous nous penchons seulement sur quelques fragments, tirés de l'article « Théosophes », que Diderot rédige pour l'*Encyclopédie*. Il nous semble que ces passages sont assez suggestifs par rapport à ce que l'on entend par l'ambivalence ou par le dualisme de la pensée de cet auteur.

Théosophes, voici peut-être l'espèce de la philosophie la plus singulière. Ceux qui l'ont professée, regardaient en pitié la raison humaine ; ils n'avaient nulle confiance dans sa lueur ténébreuse et trompeuse, ils se prédisent éclairés par un principe intérieur surnaturel et divin qui brillait en eux, et s'y éteignait par intervalles, qui les élevait aux connaissances les plus sublimes lorsqu'il agissait, ou qui les laissait tomber dans l'état d'imbécillité naturelle lorsqu'il cessait d'agir ; qui s'emparait violemment de leur imagination, qui les agitait, qu'ils ne maîtrisaient pas, mais dont ils étaient maîtrisés, et qui les conduisait aux découvertes les plus importantes et les plus cachées sur Dieu et la nature : c'est ce qu'ils ont appelé la *théosophie* [...] Les théosophes ont passé pour des fous auprès de ces hommes tranquilles et froids, dont l'âme pesante ou rassise n'est susceptible ni d'émotion, ni d'enthousiasme, ni de ces transports dans lesquels l'homme ne voit point, ne sent point, ne juge point, ne parle point, comme dans son état habituel [...] Ils se croient inspirés, et ils le sont en effet, non par quelque puissance surnaturelle et divine, mais par une prudence particulière et extraordinaire [...] Les passions ont chacune leur physionomie particulière. Les traits s'altèrent sur le visage à mesure qu'elles se succèdent dans l'âme. Le même homme présente donc à l'observateur attentif un grand nombre de masques divers [...] L'enthousiasme est le germe de toutes les grandes choses, bonnes ou mauvaises [...] Le monde intérieur est la figure de l'homme ; l'homme est le monde occulte, car les choses qui sont visibles dans le monde, sont invisibles dans l'homme ; et lorsque ces invisibles dans l'homme se rendent visibles, les maladies

⁸² Gérard Gayot et Michel Pécheux, « Recherches sur le discours illuministe au 18^e siècle : Louis-Claude de Saint-Martin et les “circonstances” », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, n. 3–4, 1971, p. 681.

⁸³ Roger, Jacques, *op. cit.*, p. 174.

naissent [...] Socrate avait son démon, Paracelse le sien, et ce n'étaient l'un et l'autre ni deux fous ni deux fripons, mais deux hommes d'une pénétration surprenante, sujets à des illuminations brusques et rapides, dont ils ne cherchaient point à se rendre raison⁸⁴.

Retenons de ce fragment la « raison ténébreuse et trompeuse », le monde « intérieur et occulte », choses « visibles et invisibles », théosophes « éclairés, inspirés, fous » vs les « hommes tranquilles et froids » et l'enthousiasme comme « germe de toutes les grandes choses ». Il paraît que le « rationalisme froid » et les « hommes froids » se déterminent réciproquement, tandis que les théosophes et les illuminés, comme nous le verrons, sont plutôt caractérisés comme ayant un caractère plein d'émotion et d'enthousiasme⁸⁵.

Dans un autre ordre d'idées, on peut constater que Diderot n'utilise nulle part dans ce fragment, cité ci-dessus, la dénomination d'*illuminé*, mais celle de *théosophe*. Remarquons toutefois que le portrait du théosophe qu'il brosse est presque analogue au portrait qu'on donne couramment de l'illuminé dans les dictionnaires du XVIII^e siècle. Il faut prêter attention dans ce contexte au fait que l'on distingue trop rarement d'une manière claire les deux substantifs – illuminé et théosophe – pour qu'on puisse dégager et montrer les traits qui pourraient les séparer, du reste on les considère synonymes.

Il nous paraît également important de mettre en évidence la manière dont se définit l'illuminisme (en tant que théosophie) par rapport à la théologie et à la philosophie rationnelle, puisque, selon certains critiques, la confusion entre ces mots, si elle se produit, pourrait déplacer les cadres conceptuels de chacune d'elles, les superposer et générer ainsi des ambiguïtés. Fabre d'Olivet, et plus tard les adeptes de ses théories, soulignaient que la théosophie commence où cesse la philosophie rationnelle et finit là où commence la théologie. Nous avons l'impression que ces limites tracées par Fabre d'Olivet ne sont pas si tranchées, au contraire les doctrines s'intègrent et se nourrissent sans cesse.

⁸⁴ Diderot, Denis, *Œuvres complètes* III, 1^{er} partie contenant *Dictionnaire Encyclopédique*, JO-PO, Paris, A. Belin, 1818, p. 723–774 ; l'auteur français s'inspire presque littéralement du chapitre *De Philosophis mosaicis et christianis* de l'ouvrage en latin, signé par Jacob Brucker : *Historia critica philosophiae a mundi incunabulis ad nostram usque aetatem deducta*, Leipzig, 1741.

⁸⁵ On reviendra sur cet aspect lorsqu'on analysera de front les illuminés des *Illuminés* de Gérard de Nerval ; Voir Marina Mureșanu Ionescu, qui rapproche *Les Illuminés* aux *Filles du feu*, associant les illuminés aux fils du feu (*Pour une sémiotique du narratif. Une lecture de Nerval*, Iasi, Editura Junimea, 2007, p. 147) ; les théosophes illuminés sont « fils du feu » par le désir du cœur, par l'amour qu'ils cultivent, par l'enthousiasme parfois exalté ; Jean-Nicolas Illouz a également développé cette idée dans la préface au livre de Keiko Tsujikawa, *Nerval et les limbes de l'histoire. Lecture des Illuminés*, Droz, Genève, 2008, p. XIII.

Dans la première phrase de cet article de Diderot sur les théosophes, on trouve le mot « philosophie » : « Théosophes, voici peut-être l'espèce de la philosophie la plus singulière ». Comment faut-il comprendre cette association entre théosophe et philosophie ? Quelle est l'acception que Diderot aurait pu donner au mot philosophie ? S'agit-il d'une philosophie rationnelle (comme dans le cas de Fabre d'Olivet) ou d'une philosophie chrétienne qui l'une et l'autre sont les plus singulières ? Ou bien la philosophie et les philosophes comme la théosophie et les théosophes portent déjà en eux les signes de leur décadence ? Quoi qu'il en soit, l'ambivalence de la pensée de Diderot persiste. Car, si on prend le sens que les dictionnaires des Lumières donnent au mot *philosophie*, c'est-à-dire, celui de raison (contrairement au mot théologie qui désigne à la fois raison et sentiment) ou, plus récemment, le syntagme par lequel Viatte nommait la philosophie du XVIIIe siècle comme « l'implacable philosophie qui détruit les mythes consolants », alors la pensée contradictoire et ambivalente de Diderot peut derechef être mise en discussion et analysée.

Si nous admettons donc l'équivalence entre raison et philosophie, nous pouvons alors dire que c'est la raison elle-même qui, une fois devenue « la plus singulière », ouvre la voie aux théosophes à la folie que Diderot nommait. Ce malentendu que l'article de Diderot naît dans l'esprit du lecteur, pourrait être clarifié si on voit déjà dans l'usage des termes *philosophie* et *théosophes* le signe d'une dégradation. De plus, si on pense à la date de la publication de l'article écrit par Diderot pour l'*Encyclopédie*, on pourrait constater du point de vue historique et culturel que l'on était déjà en plein phénomène de décadence de certaines doctrines et significations des concepts.

Jean Yves Durand reprend, pour sa part, un passage d'un livre de Robert Darnton qui porte sur les Lumières et où l'on peut trouver à nouveau ce qualificatif de « froid » avec la même acception que Diderot lui donne. Durand situe la fin des Lumières une fois avec le mesmérisme et notamment « lorsque simultanément à la profusion des cosmologies populaires, les Français lettrés [...] ont tendance à rejeter *le froid rationalisme* [...] en faveur d'une nourriture intellectuelle plus exotique et aspirent à une science enveloppée de mystère qui dépasse la raison⁸⁶. » Comme nous avons pu le montrer, Saint-Martin, Jacob Boehme, Martinès de Pasqually ou Swedenborg valorisent, chacun à sa manière, le sentiment révélateur d'énergie et de lumière divine que l'espace intime, celui de l'« église intérieure », cache au détriment du « rationalisme froid ». En forçant un peu le contexte, on peut se demander si ce n'est pas ce rationalisme froid que les pré-romantiques – héritiers de l'illuminisme et des illuminés consacrés ou mineurs – rejettent en faveur de l'imagination explo-

⁸⁶ Robert Darnton, cité par Jean Yves Durand, *Des Lumières aux illuminés ? Le regain des ésotérismes*, Paris, Bayard, 1998, p. 519 ; c'est nous qui soulignons.

ratrice de nouveaux espaces géographiques plus exotiques ou des espaces mentaux excentrés de la raison et recentrés dans le rêve, l'hallucination, le délire plus au moins raisonnés? Sans développer cette idée, nous nous contenterons d'anticiper le livre, en deux volumes, d'Auguste Viatte qui porte sur les sources occultes du Romantisme. En gros, l'auteur y réussit à mettre en question et à montrer l'influence que l'illuminisme et les autres doctrines, parmi lesquelles l'occultisme, l'ésotérisme, le gnosticisme, ont eue dans l'inspiration de « petits romantiques » et, implicitement, dans le développement du romantisme français en tant que doctrine littéraire.

Dans l'une des études que Jean Fabre consacre à Diderot, on peut lire que même si cet auteur français s'est toujours laissé guider par la raison, il n'a pas pu rester insensible aux rêveries des illuminés sur l'unité de l'univers, sur l'« abolition des confins ou sur la réversibilité de la matière et de l'énergie⁸⁷ ». Paradoxalement ou non, c'est justement cette ambivalence subtile qui permet à la fois à l'écrivain français des *Pensées philosophiques* de sympathiser avec les théosophes et d'ironiser sur leurs chimères. Dans ce contexte, nous rappelons l'avis de Mortier qui affirme que Diderot se montre ironique envers les « chimères » des théosophes, mais qu'il apprécie pourtant ces théosophes « en ce qui les opposent à un rationalisme étriqué : leur faculté d'enthousiasme et d'émotion, leurs illuminations soudaines, leur sens de l'analogie universelle⁸⁸ ». L'enthousiasme⁸⁹ auquel Diderot accordait sans réserve son crédit et qui revient assez souvent sous la plume des critiques intéressés du XVIIIe siècle, définit très bien, à travers les diverses acceptions qu'on lui donne, le mouvement de pensée qu'on nomme illuminisme ; c'est un concept clé qui désigne le contraire de ce que les lumières de la raison visent. On peut d'ores et déjà noter que l'enthousiasme trouvera pleinement son importance et sera vraiment réhabilité dans les écrits de Mme de Staël, plus particulièrement, dans *De L'Allemagne* où l'écrivaine lui consacre d'ailleurs un chapitre entier.

Y. Belaval ajoute, pour sa part, que l'ironie de Diderot à l'égard de tout ce qui renvoie au mysticisme « n'est pas exclusive d'un intérêt passionné pour les manifestations d'enthousiasme, de l'imagination, du génie des illuminés allemands⁹⁰. » Cette ambivalence de la pensée de Diderot, stratégique ou non, pourrait être, au moins, la recherche d'adaptation au siècle et, implicitement, à une compréhension

⁸⁷ Fabre, Jean, « Diderot et les théosophes », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, 1961, p. 221.

⁸⁸ Mortier, Roland, *op. cit.*, p. 52.

⁸⁹ Su cette question voir l'article de Roland Mortier dans Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 403–407.

⁹⁰ Belaval, Yvon, « Lumière et illuminisme », in *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 3–6 octobre 1983), Textes réunis par Mario Matucci, Pisa, Pacini Editore, 1983, p. 14.

de la raison et du mysticisme défini, au sens le plus large, comme une relation de complicité. Cependant, si on admet que

l'illuminisme l'attirait, l'occultisme était condamné par lui et l'ésotérisme le rebutait [...] Car si l'attitude de Diderot en face de l'illuminisme et surtout des illuminés n'est pas celle d'un adepte, elle est comme nous dirions aujourd'hui d'un sympathisant. [...] C'est en toute lucidité d'esprit que Diderot a admis la convergence ou l'interférence en sa pensée de deux traditions, tendances ou exigences : celle du rationalisme expérimental et celle de l'illuminisme pré ou para scientifique⁹¹.

Définir l'attitude de Diderot envers l'illuminisme et les illuminés en termes de sympathie est, à notre avis, l'une des meilleures façons que Beleva a pu choisir pour réussir à mettre en évidence l'ambivalence de la pensée de l'écrivain français. Sympathiser, contrairement au sentiment d'empathie, signifie à la fois s'impliquer personnellement, donc avoir l'âme polarisée et rester pourtant centré, c'est-à-dire, vivre la sympathie intelligemment. Autrement dit, Diderot vit sa sympathie lucidement, ce qui lui permet de ne pas se perdre dans l'autre, mais de jouer à la fois avec deux tendances, non en relation d'opposition, mais dans une dialectique qui arrive à intégrer, comme dans un processus alchimique, l'une et l'autre de ces tendances dans un seul espace mental.

En revanche, si Fabre nie les sources occultes de la pensée de Diderot, son collègue M. Ehrard soutient exactement le contraire. Compte tenu de l'atmosphère intellectuelle dans laquelle se développe et s'épanouit la pensée de Diderot, Ehrard lance l'idée que « l'intuition maîtresse de Diderot n'est pas sans *affinités* avec les vieilles méditations alchimiques⁹² ». Même si on reconnaît l'impossibilité de valider l'idée d'une filiation directe entre Paracelse ou Francis Colonna par exemple et Diderot, on a cependant considéré qu'une « influence indirecte » entre les deux premiers et l'auteur français n'est pas exclue : « Quand, à la manière de Colonna, Diderot fait naître la *sensibilité active* de la *sensibilité inerte*, n'explique-t-il pas précisément le visible par l'invisible⁹³ ? » Si on réussit à pénétrer l'hermétisme des théories élaborées par Paracelse, on comprendra que l'invisible, avant d'être le générateur de toute naissance (« Tout émane du dedans et naît des invisibles et occultes⁹⁴ »), ne s'oppose pas au visible, donc au réel, au contraire, il est aussi bien le réel, la réalité visible ; il est dans le visible. Il nous reste à formuler l'idée que Diderot, loin de se proposer une démarche aussi théorique et aussi complexe que

⁹¹ Fabre, Jean, *op. cit.*, p. 220–222.

⁹² Ehrard, Jean, « Matérialisme et naturalisme : Les Sources occultes de la pensée de Diderot », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, n. 13, 1961, p.190 (c'est nous qui soulignons).

⁹³ *Ibid.*, p. 199.

⁹⁴ *Ibid.*

Paracelse ou Colonna avaient adoptée, cherche, lui-même, à sa manière, l'invisible dans le visible, donc, la lumière dans les lumières.

Un autre aspect qui attire vraiment notre attention, c'est la distinction que le critique Fabre fait entre « illuminisme », « occultisme » et « ésotérisme ». Cette démarche nous incite à revoir de plus près les définitions de ces trois termes, étant donné que cette distinction vient contredire les définitions ambiguës de l'illuminisme que l'on a trouvées soit dans des dictionnaires, soit dans des études consacrées exclusivement ou partiellement à ces trois termes. Plus précisément, l'une des tendances – plutôt sporadique que constante – c'est de mettre entre illuminisme, occultisme et ésotérisme un signe d'égalité et de couper ainsi les possibles nuances, susceptibles de les différencier. Nous renvoyons dans ce sens à l'ouvrage d'Antoine Faivre sur l'ésotérisme du XVIIIe siècle qui considère l'ésotérisme et l'illuminisme comme équivalents : « Rappelons-le : l'illuminisme du XVIIIe siècle, cela signifie l'ésotérisme de cette époque⁹⁵ ». Notons que les dictionnaires des XVIIIe et XIXe siècles parmi lesquels le *Dictionnaire des Lumières* dirigé par Michel Delon et le *Dictionnaire critique de l'ésotérisme* donnent une définition tranchante de l'illuminisme en distinguant ce courant de pensée des autres doctrines : « Souvent associé, voire abusivement confondu, avec d'autres orientations (ésotérisme, théosophie, hermétisme, mystique spéculative...) qui entretiennent avec lui des rapports certains, il convient, en effet de l'en distinguer⁹⁶ ». Ce mélange des termes, de leur superposition, juxtaposition, intégration, glissement, équivalence ou, enfin, de leur distinction nette, nous oblige à prendre une position critique par rapport au trinôme qui a été évoqué tout à l'heure. À notre avis, et l'une et l'autre de ces deux tendances opposées trouvent leur justification si nous faisons appel au contexte de l'évolution historique de ces trois termes, compte tenu de l'éclectisme qui était à la mode au XVIIIe siècle, de l'afflux des connotations qui circulaient synchroniquement et des cadres multiples dans lesquels ces trois termes étaient utilisés. La Franc-maçonnerie, comme nous l'avons dit, abritait toutes sortes de pratiques à la fois illuministes, ésotériques et occultes.

Joseph de Maistre et Mme de Staël, eux-mêmes fidèles à la raison, ne refusent pas d'explorer, avec une certaine fascination, les états limites du mysticisme, de l'enthousiasme, du songe, voire de la folie. Marqués encore par les lumières du XVIIIe siècle, les deux écrivains attendent « l'homme providentiel qui puisse

⁹⁵ Faivre, Antoine, *L'ésotérisme au XVIIIe siècle en France et en Allemagne*, Paris, Seghers, 1973, p. 2.

⁹⁶ Servier, Jean (dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, Paris, PUF, 1998, p. 638.

réunir dans sa tête la science et la religion⁹⁷ », c'est-à-dire, concilier la lumière naturelle avec la lumière divine.

Membre actif de la franc-maçonnerie, adepte du régime monarchique et opposant acerbe de la révolution, Joseph de Maistre porte en lui l'ambiguïté, ou si l'on préfère, la contradiction et les paradoxes des Lumières et de l'Illuminisme. Homme politique avant tout, de Maistre cherche à attribuer à la notion de « lumières » non une valeur philosophique ou littéraire, mais plutôt une valeur politique. Cependant, lorsqu'il parle d'une régénération sociale, il n'est pas du tout loin de l'idée de régénération spirituelle que les illuminés de la théosophie rappelaient souvent dans leurs théories.

Mme de Staël, quant à elle, disciple des penseurs « éclairés » et éduquée dans l'esprit sévère de la religion, occupe, aux dires de Mortier, une « position charnière entre le XVIIIe siècle et le XIXe siècle, entre *lumières et romantisme*⁹⁸ ». De nombreux passages de *Delphine* ou de ses livres sur les passions, la paix intérieure, l'enthousiasme, nous confirment ce refus de l'écrivaine de dissocier les lumières du sentiment ; on connaît bien son affirmation célèbre qu'il n'y a rien de réel dans le monde sauf l'amour. Intéressée toujours par les réalités politiques et par le progrès économique de son époque, cela ne l'empêche pas d'être aussi bien sensible aux sentiments du cœur, à la croyance en Dieu et aux mystères de la vie. Écrivaine curieuse, toujours à la recherche de nouvelles idées, Mme de Staël cherche, sans cesse, à élargir son champ de connaissances tout en conciliant deux tendances : la raison et l'imagination. Toujours centrée dans son mental, l'écrivaine n'admet pas les excès et condamne sans ménagements tant les positions excessives de la philosophie progressiste du XVIIIe siècle que la réticence des prêtres à l'égard des nouveautés scientifiques. Influencée par le piétisme allemand et, notamment, par l'esprit libre des écrivains et des philosophes allemands, Mme de Staël écrit un livre-manifeste *De L'Allemagne* où elle expose et analyse, entre autres, la découverte de la littérature allemande, de l'enthousiasme et de la prière et se montre, à cette occasion, assez critique par rapport à la culture française⁹⁹. L'enthousiasme, dont il a été question, joue un rôle décisif dans la pensée de cette écrivaine. Inspirée pleinement par les idées des philosophes allemands, Mme de Staël réserve une place assez large à

⁹⁷ Chouillet, Jacques, « Diderot à Saint-Martin : lumières et illuminisme », in *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 3-6 octobre 1983), Textes réunis par Mario Matucci, Pisa, Pacini Editore, 1983, p. 175.

⁹⁸ Mortier, Roland, *op. cit.*, p. 125.

⁹⁹ « Faut-il donc appeler du nom de folie tout ce qui n'est pas soumis à l'évidence matérielle ? » Mme de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, p. 114 ; ou « Quand le siècle est superstitieux, le génie de l'observation est timide et le monde physique est mal connu ; quand le siècle est incrédule, l'enthousiasme n'existe plus, et on ne sait plus rien de l'âme ni du siècle. », *Ibid.*, p. 94.

cette notion dans le dernier chapitre du livre *De l'Allemagne* intitulé explicitement « De l'enthousiasme » et aussi dans l'œuvre *Corinne ou l'Italie*¹⁰⁰. Contestée et rejetée au profit de l'« intellectualisme libérateur » par les antécédents fidèles au principe de la raison, la notion, dépourvue donc de toute imprégnation religieuse, sera réhabilitée dans ses valeurs positives et dans ses effets par l'écrivaine genevoise : « L'enthousiasme est tout pour les nations littéraires [...] Cette disposition de l'âme a de la force malgré sa douceur [...] Les orages des passions s'apaisent, les plaisirs de l'amour-propre se flétrissent, l'enthousiasme seul est inaltérable ; en un mot, il est inséparable du bonheur et des Lumières¹⁰¹ ». En découle la conclusion que l'enthousiasme définit ici, mais aussi dans les multiples passages que l'on pourrait tirer de l'œuvre entière, n'est pas coupé de la raison, au contraire, il est toujours mis en relation étroite avec le déisme mitigé ou sentimentaliste (le quiétisme) de l'écrivaine.

Même s'ils font partie de générations différentes, Diderot (traducteur de Shaftesbury¹⁰²) et Mme de Staël revendiquent et prônent, les deux, l'importance du rôle que l'enthousiasme joue dans leur vie et dans la littérature¹⁰³. Toutefois, au-delà du fait que le terme évolue constamment dans l'œuvre de Diderot vers des acceptions différentes, nous constatons que, même si les deux écrivains donnent à l'enthousiasme une acception sacrée (l'enthousiasme comme feu sacré, donc comme inspiration), une différence s'opère notamment dans la position qu'ils prennent par rapport au sacré. Si Mme de Staël lie toujours l'enthousiasme à Dieu et cherche à le maintenir tout en restant en permanente relation avec la Divinité, Diderot, en revanche, se confronte avec le problème de maintenir l'inspiration sans avoir recours à Dieu.

L'ambivalence et l'ambiguïté de la pensée des trois écrivains, dont j'ai parlé brièvement, constituent par ailleurs toute leur originalité. Leur besoin des Lumières de la raison, mais aussi de la dimension spirituelle, leur esprit critique, mais aussi leur quête du mystère s'unissent dans leur conduite de vie, à son tour, source génératrice de littérature. L'homme de la raison n'est pas exclusivement l'homme des barricades et du non-compromis, mais aussi bien « l'homme des frontières¹⁰⁴ ». Et

¹⁰⁰ Voir Hjortberg, Monica, « Enthousiasme et mélancolie, couple antonymique dans quelques ouvrages de Mme de Staël », *Romansk Forum XV Skandinaviske romanistkongress*, n. 16, 2002, p. 425 : « Gérard Gengembre a constaté que le terme se trouve soixante-neuf fois dans *Corinne* » ; Voir aussi Anne Amend, *Zwischen « Implosion » une « Explosion » – Zur Dynamik der Melancholie im Werk der Germaine de Staël*, Trier Wvt, 1991.

¹⁰¹ Delon, Michel, *op. cit.*, p. 407.

¹⁰² L'auteur anglais du livre *Lettre sur l'enthousiasme*, Le Livre de Poche, 2002.

¹⁰³ Voir Michele Newman, *L'enthousiasme chez Diderot et Mme de Staël*, New York, Fordham University, 1984.

¹⁰⁴ Voir Nicole Jacques-Chaquin, « Illuminisme/Théosophie », dans Michel Delon (édit.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 570–573.

pour que la liberté de pensée fonctionne et échappe à l'autorité que le philosophe allemand Kant évoquait, elle a besoin de ces frontières pures ou / et gravitationnelles.

En guise de conclusion, le Siècle des Lumières se désigne principalement à partir de son lexique, plus exactement à travers l'image de la lumière, c'est pourquoi, nous avons tâché dans ce chapitre de développer quelques réflexions critiques, qui nous serviront de base dans les chapitres suivants où nous traiterons les valeurs que la lumière, l'illuminé, l'illuminisme et l'excentricité prennent chez Nerval.

Faute de pouvoir donner une synthèse de ce que l'on a écrit sur le XVIIIe siècle, nous nous sommes contentés de dégager les aspects les plus intéressants et de suivre de près l'évolution des sens de la lumière, et des termes qu'elle enfantait¹⁰⁵, vers de nouvelles significations. Notre intention n'était pas d'ailleurs de donner une terminologie exhaustive des termes, mais de voir plutôt comment la lumière, qu'elle soit naturelle ou divine, structurait et déterminait les certitudes, les doutes ou les aspirations de la pensée individuelle et collective des hommes de la raison, des hommes du sentiment et, enfin, des « hommes des frontières ».

Le fait que ces notions évoquées n'étaient point étanches, à cause de leur coexistence dans un même espace culturel, politique, historique et mental, de leur superpositions et de leur intégration dans des discours ambigus, cela nous a obligé de recourir à une analyse intégratrice, c'est-à-dire non réductionniste ou dichotomique. Sans avoir donc parlé en termes de degrés d'opposition entre raison et sentiment, nous avons montré que de l'union de deux tendances, de leurs dosages, plus au moins harmonieux, et de l'expression originale d'une pensée, à la fois rationnelle et excentrique, était né l'illuminisme. Un illuminisme qui n'a pas eu de centre fixe, même si Dieu l'était, mais plutôt des foyers centraux, dispersés dans un réseau de centres sous-jacents. Dès lors s'expliquait l'apparition de plusieurs formes d'illuminisme, à savoir théosophique, athée, politique (ou révolutionnaire) et littéraire ; cette tendance de pensée, théosophique ou chimérique, ne fait de plus que mettre en questions tous les paradoxes de la raison totalitaire et de l'utopie. Enfin, l'illuminisme n'est-il pas une sorte de remède à la pathologie de la pensée idéologique ultra-rationaliste qui se trouve précisément aveuglée et étroite en raison de son incapacité de concevoir un *nulle part* ? C'est la raison pour laquelle les théosophes s'excentrent par rapport aux lumières exclusivistes et destructives, considérant la raison une faculté toujours prête à recevoir la révélation divine. C'est à partir de cela que l'on peut comprendre l'éloge de la folie que Nerval fait et pourquoi il réhabilite ses excentriques. Cet auteur lit aussi, dans le rapport difficile et précaire entre histoire et raison, les écarts et les échecs des Lumières en leurs plus hautes aspirations et leurs plus nobles intentions.

¹⁰⁵ Nous nous référons aux termes suivants : *lumières, illuminisme, illumination, enluminure, illuminé*.

Entre « lumières », « illuminisme » et « excentricité » il y a sans doute un lien. Si les deux premiers mots ont une étymologie commune renvoyant au terme de lumière, entre illuminisme et l'excentricité il a une proximité sémantique. L'excentricité, concept figuratif par excellence, renvoyant à une permanente dialectique entre centre et périphérie, y compris, bien entendu, les déplacements, les sorties et les recentrements, nous facilitera la compréhension du phénomène de coexistence, ou, pour mieux dire, de transition à la fois historique et esthétique des Lumières au Illuminisme, respectivement du Romantisme au Modernisme. C'est dire aussi que l'excentricité et l'illuminisme, par leur pouvoir de « transaction », nous aidera à dépasser les failles, leur donnant une continuité.

1.4. L'excentricité : approche terminologique

Le terme d'« excentrique » fut formulé pour la première fois dans le champ astronomique¹⁰⁶. Il entre, nous dit Miranda Gill, dans le vocabulaire technique français à partir de l'année 1375. Quant au mot d'« excentricité », il sera employé, toujours au sens scientifique, deux siècles plus tard, plus exactement en 1562¹⁰⁷.

Patricia Lojkine, qui consacre un livre à l'excentricité et à l'humanisme de la Renaissance, définit la notion d'« excentrique » en termes de déviance :

¹⁰⁶ « Emprunté au vocabulaire astronomique, le mot excentrique provient du latin médiéval *excentricus*, « hors du centre » (du grec *ek-kenon*), terme attesté au XIII^e siècle.

¹⁰⁷ Voir Patricia Eichel-Lojkine, *Humanisme et excentricité. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, coll. « Les Seuils de la modernité », 2002, p. 12–13 ; dans l'Introduction, l'auteure présente l'étymologie du mot « excentricité » faisant référence aux définitions données par *Nouveau Dictionnaire français* de Pierre Richelet, 1719 ou par le *Dictionnaire Trévoux*, 1771 ; Pour synthétiser les définitions données aux termes d'« excentricité » et d'« excentrique » par les dictionnaires français avant 1819, nous choisissons M.M Monge, Cassini, Bertholon, Hassenfratz, *L'Encyclopédie méthodique, ou par ordre de matières, par une société de gens de lettres, de savants et d'artistes. Précédée d'un vocabulaire universel, servant de table pour l'Ouvrage, ornée des Portraits de M. DIDEROT et D'ALAMBERT, premiers éditeurs de l'Encyclopédie*, t. III, Paris, 1819, p. 144 : « Anciennement on appelait *excentricité* la distance entre les centres de deux cercles ou de deux sphères ; mais ce mot n'est plus admis dans ce sens. Aujourd'hui on appelle *excentricité*, dans une ellipse, la distance [...] qui existe entre son centre et l'un de ses foyers F ou f. Toutes les planètes se meuvent dans des orbes elliptiques, dont le soleil occupe l'un des foyers F : d'où il suit qu'elles se trouvent dans leur mouvement à des distances différentes du soleil. La différence qui existe entre la plus grande distance FB et la plus petite distance AF, est exprimée par la ligne Ff, menée de l'un à l'autre foyer de l'ellipse, que l'on nomme *excentricité double*, et la moitié de cette différence, qui est CF, est l'*excentricité simple* de l'orbe de la planète. *Excentrique*, adjectif qui a une excentricité : corps ou figures qui n'ont pas le même centre ; Arc de cercle circonscrit à l'orbite compris entre l'aphélie et une ligne droite qui, passant par le centre de la planète, est tirée perpendiculairement à la ligne des absides. *Excentriques* : Cercles qui ont des centres différents » ; Voir aussi Miranda Gill, *Eccentricity & the Cultural Imagination in Nineteenth-Century Paris*, New York, Oxford University Press, 2009.

Au Moyen Age et à la Renaissance, la déviance se rapporterait plutôt au modèle cosmique des sphères qui se meuvent en ellipse en s'écartant d'un point donné [...] à la différence des sphères qui décrivent un cercle concentrique (comme la terre) [...] Le cercle *excentrique* de l'hypothèse de Ptolémée s'appelle aussi *déférent*, parce qu'il semble déferer c'est-à-dire porter, charrier la Planète dans sa circonférence. L'orbite du Soleil est excentrique à l'égard du globe de la terre. Mars est fort excentrique à l'égard du Soleil, c'est-à-dire, son mouvement ne se fait pas autour du même centre. L'opposé d'excentrique est concentrique¹⁰⁸.

Dans les domaines de la géométrie et de l'astronomie, les mots « excentrique » et « excentricité » désignent un cercle qui n'est pas concentrique avec d'autres cercles, respectivement l'écart par rapport à un point donné. Le terme d'« excentrique » arrive dès lors à être utilisé dans les domaines de la physique, de la botanique, ou de l'art militaire, ayant toujours une acception scientifique¹⁰⁹. C'est à partir de ces acceptions objectives, enfin, littérales que l'on accorde aux termes d'« excentricité » et d'« excentrique » une valeur symbolique.

Historiquement, le sens figuré de l'adjectif « excentrique » sera attesté au XVIIe siècle, désignant alors toute manière d'être en opposition avec les habitudes reçues. Quant au substantif « excentrique », il datera à partir du XIXe siècle, dénommant tout individu à caractère original qui s'écarte des habitudes reçues¹¹⁰.

Le terme d'excentricité est, lui-aussi, fréquemment employé dans le domaine de l'astronomie et de la géométrie, grâce notamment à son caractère figuratif et descriptif.

Pareille tournure dans le cas des mots techniques, tels que le *positionnement*, l'*éloignement* ou l'*écart*, termes décrivant, d'une manière objective, le mouvement, en cercle concentrique ou excentrique, des astres par rapport au soleil ou par rapport à un point donné. Une fois « transplantées » dans les domaines humanistes, particulièrement dans la littérature, ces notions se chargent d'une valeur symbolique, désignant largement la distance prise face aux codes rigides, imposés par la norme sociale. Proche parente de cette idée, vient se surajouter une autre : c'est bien le désir d'échapper à la banalité de la vie quotidienne et de manifester ainsi les droits de la liberté et l'individualité qui déclenche et entretient cette réaction de

¹⁰⁸ Patricia Lojkin, *op. cit.*, p. 11-12.

¹⁰⁹ *Ibid.* : « C'est toujours avec une valeur technique et sans nuance péjorative que le terme (excentrique) passe ultérieurement de la géométrie et l'astronomie à la physique (un choc excentrique), au lexique militaire (un mouvement excentrique), à la botanique (un ovaire, des couches ligneuses excentriques, selon le *Littré*. Le terme se diversifie mais il se vulgarise aussi : au sens commun, il signifie tout simplement « qui est loin du centre ».

¹¹⁰ Miranda Gill, *op. cit.*, p. 20 : « The word was used metaphorically from the 17th century to celebrate heroic individuals, characters out of the ordinary and following no predictable law, and it was more generally applied to men, as a form of individual genius Nevertheless its use remained rare until the mid-18th century ».

détachement. Cette attitude s'exerce presque à tous les niveaux : social, philosophique, politique, historique. Dans la littérature, le détournement des codes, compris en tant que pratique littéraire structurelle, se traduit chez les écrivains par une rhétorique de la déviance, de la subversivité, du refus du romanesque ou d'humour excessif.

Une fois littérisées et intégrées dans un modèle herméneutique, ces notions perdent leur valeur d'immutabilité et deviennent ainsi plus flexibles d'un discours à l'autre. Ce sont effectivement ces discours qui, à travers leurs confrontations et intersections, construisent et structurent ces deux notions prises et analysées, à leur tour, en tant qu'objets d'étude. Patricia Lojkin nous dit d'ailleurs que cette conversion connotative sert à la formulation et la mise en pratique d'« un modèle théorique pour appréhender l'excentricité symbolique dans les représentations culturelles¹¹¹ ». Rappelons, dans ce contexte, l'excellent livre de Miranda Gill qui décrit le Paris culturel du XIXe siècle, entre la Monarchie de Juillet et la *fin de siècle*, tout en faisant appel aux notions d'excentricité et d'excentrique. Pour abrégé, l'auteure réussit admirablement à reconstituer la trajectoire de différentes acceptions de ces termes et à montrer aussi l'ambivalence de leurs synonymes ou dérivés, pour montrer ensuite leurs portées dans la constitution d'une image complexe de la culture parisienne, populaire et élitiste.

Transférée dans l'espace français et travaillée par les « petits romantiques » de la littérature française du XIXe siècle, l'excentricité ne figure dans les dictionnaires français, avec un sens symbolique, qu'à partir de l'année 1830. Les dictionnaires français, édités après 1830, parmi lesquels *Le Littré*, *le Dictionnaire de l'Académie*, *le Bescherelle* ou *le Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième* – pour ne donner que quelques exemples – retiennent le sens symbolique de l'excentricité ; en fait, tous mettent l'accent sur le caractère quasi polyvalent des termes d'« excentrique », respectivement d'« excentricité ». Au-delà des différentes remarques ou des points de vue divergents que chaque dictionnaire a par rapport à la parenté du couple « excentricité-originalité » par exemple, les définitions de l'excentricité convergent, le plus souvent, vers un sens commun, à savoir celui d'*écart* (physique ou symbolique)¹¹². À partir de là, on définit généralement l'excentricité comme « manière d'être qui s'éloigne de celle du commun des êtres humains » ou « qui s'écarte des

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² Voir Peter Schulman, *The Sunday of Fiction. The Modern French Eccentric*, Indiana (West La Fayette), Purdue University Press, 2003, p. 14 : « The notion of the eccentric was best described not by looking under entries for excentrique in dictionaries such as *Bescherelle* or *Littré* (which do little more than define it in terms of *écart*) but rather under the word *original*. It is in fact in the *Grand dictionnaire universel* that the nuances of the concept are best clarified and illustrated ».

habitudes reçues de la bienséance commune¹¹³ ». On peut entendre par là que les connotations attachées au mot d'excentricité convergent toutes vers la notion d'écart. Cependant, nous sommes enclins à adopter une position différente par rapport à la parenté de ces deux termes, en observant que l'écart est plutôt la condition même de l'excentricité ou l'équivalent le plus adéquat de l'excentricité ; s'excentrer ou *sortir du centre* suppose effectivement un écart par rapport à un point donné. Une fois cette précision prise en compte, la perspective concernant la synonymie entre excentricité et écart devient bien évidemment différente.

L'excentricité et l'excentrique circulent et se développent au sens figuré sur le terrain anglais du XIXe siècle, parallèlement avec les termes plus usuels, à savoir *odd* et *original*. Cela est aussi valable pour les termes de *dandy* et de *dandysme*¹¹⁴ qui viennent s'ajouter à ces autres notions, désignant plutôt ce que l'on appelle en anglais *fashionable eccentricity*, respectivement *élégance* et *raffinement* en français.

La prolifération de ces concepts en Angleterre s'explique notamment grâce à l'impact de l'élite culturelle anglaise, dont les membres plaident pour le détachement des normes sociales en faveur d'une réaffirmation de la culture, de l'individualité et du caractère d'originalité¹¹⁵. Comme l'explique Miranda Gill, à la différence de l'Angleterre, les contextes social et politique de la France sont moins favorables aux changements : « In contrast, the French cultural elite did not possess a direct

¹¹³ *Trésor de la langue française informatisé* : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3526215990> (consulté le 3 avril, 2012).

¹¹⁴ Voir Barbey d'Aurevilly, *Du Dandysme et de George Brummell*, Balland, 1986, p. 34 ; l'auteur tracera une ligne claire de démarcation entre l'excentricité et le dandysme : « Ainsi, une des conséquences du Dandysme, un de ses principaux caractères – pour mieux parler, son caractère le plus général – est-il de produire toujours l'imprévu, ce à quoi l'esprit accoutumé au joug des règles ne peut pas s'attendre en bonne logique. L'excentricité, cet autre fruit du terroir anglais, le produit aussi, mais d'une autre manière, d'une façon effrénée, sauvage, aveugle. C'est une révolution individuelle contre l'ordre établi, quelquefois contre la nature : ici on touche à la folie. Le Dandysme, au contraire, se joue de la règle et pourtant la respecte encore » ; Voir Peter Shulman et son livre *The Sunday of Fiction. The Modern French Eccentric*, Indiana (West La Fayette), Purdue University Press, 2003 ; Voir aussi Daniel Sangsue « Vous avez dit excentrique », *loc.cit.*, p. 51 : « Comme le dandysme, elle [l'excentricité] a pour origine la crise d'identité subie par la génération qui arrive à l'âge d'homme après l'Empire. Mais, alors que les dandies réagissent au nivellement idéologique et politique bourgeois par des attitudes de détachement d'élitisme (restaurant sur un plan esthétique les valeurs aristocratiques disparues), les excentriques lui opposent une « révolution individuelle », le scandale et l'éclat » ; À consulter aussi Gilbert Pham-Thanh, *Du Dandysme en Angleterre au XIXe siècle et de ses répercussions en France*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1996.

¹¹⁵ Miranda Gill, *op. cit.*, p. 1 : « Writers in eighteenth-century England both built on these traditions and departed from them, as types such as the genius, original, and eccentric provided new ways of conceptualising individuals with a problematic relationship to social norms » ; À consulter aussi Sophie Aymes-Stokes et Laurent Mellet, *In and Out : Eccentricity in Britain*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2012 ; l'excentricité y est directement liée au caractère national de l'Anglais ou à ce que l'on appelle l'anglomanie : « A narrow definition relates eccentricity to the English national character as a historical and ideological construct, and more generally to Englishness as a defining feature of national identity ».

equivalent for the term ‘eccentric’ until the early nineteenth century, and remained notably suspicious of any departure from convention¹¹⁶ ». C’est dire, selon Miranda Gill, que la France du XVIIIe siècle n’est pas encore prête à ouvrir largement les portes à tout ce qui connote à l’idée d’originalité.

Pourtant, il faut nuancer les choses lorsqu’on amène en discussion l’originalité dans la littérature du XVIIIe siècle. Roland Mortier montre qu’il n’est pas facile de définir une fois pour toutes l’originalité et la mimésis compte tenu qu’elles ne sont pas des « idées claires et évidentes », mais des notions relatives de degré :

Tantôt elle se doit d’être radicale, aussi éloignée que possible de tout modèle ou de tout antécédent ; tantôt, elle se réduit à une différence, à un écart, qui suffit à témoigner de la singularité de l’œuvre¹¹⁷.

Mais ce qui nous semble plus important à préciser, c’est que l’originalité ne peut pas être conçue ni en dehors des lumières, ni contre elles, mais en leur sein même. Autant vaudrait dire que ce sont les lumières mêmes qui vont rendre possible l’émergence de l’originalité et du romantisme.

Le rapport entre l’« excentricité anglaise » et l’« excentricité française » a été amplement analysé par Peter Shulman, dans son livre *The Sunday of Fiction. The Modern French Eccentric*. Nous en avons retenu l’idée que l’excentricité française, à la différence de l’excentricité anglaise, n’est pas une « excentricité existentielle », mais plutôt une « excentricité intentionnelle », si nous voulons emprunter les syntagmes que Paul Moreau de Tours emploie dans son livre sur les excentriques. Autrement dit, l’excentricité française n’est pas un mode de vie, mais plutôt un phénomène à la mode ; si l’excentricité anglaise connote, à tort ou à raison, l’extravagance – spontanée et originelle – l’excentricité française n’est qu’une originalité artificielle poussée à l’excès.

Suite à un survol de quelques dictionnaires anglais et français des XIXe et XXe siècles, Daniel Sangsue et Peter Shulman tentent, chacun à sa manière, de mieux nous familiariser avec le contexte dans lequel l’excentricité devient une notion à employer et à exploiter dans la littérature française du XIXe siècle. Compte tenu de la dimension symbolique des mots et de leurs caractères extensifs et relatifs, les deux « excentricologues » montrent combien il est difficile d’établir les frontières nettes entre excentricité, respectivement excentrique, et les sens multiples que ces deux termes peuvent engendrer. Nous nous apercevons, dès lors, que les deux termes ne peuvent être saisis qu’à condition qu’ils soient analysés dans une discursivité

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 19.

¹¹⁷ Mortier, Roland, *L’originalité une nouvelle catégorie esthétique au siècle des Lumières*, Droz, 1982, p. 11.

plus large, susceptible de prendre en compte tous leurs synonymes, substituts et dérivés. C'est justement cette option méthodologique qui aide, à notre avis, l'hérméneute à dépasser les définitions *a priori* de ces deux termes. Mais, notre visée est toute autre, c'est-à-dire qu'au lieu de forcer une analyse exhaustive de ces deux termes ou d'essayer de donner des définitions établies une fois pour toutes, il est plutôt préférable de rester tout près de leur sens étymologique et de voir quel est leur mécanisme de fonctionnement.

Disons, d'ores et déjà, qu'aucune des nombreuses définitions que donnent habituellement les dictionnaires cités dans les études de ces deux excentricologues, ne permet de caractériser, de façon précise, l'*excentrique* et l'*excentricité*. Une longue série de termes¹¹⁸ sont évoqués pour définir les deux notions mais, selon Shulman, « la plupart des définitions tournent en rond et emploient des termes parallèlement vagues¹¹⁹ ». L'« excentricité » et l'« excentrique » sont deux termes difficiles à cerner :

Toujours est-il que la signification du mot "excentrique" nous échappe le plus souvent. Un survol des dictionnaires, par exemple, nous mystifie plutôt qu'il ne nous convainc [...] Le *Dictionnaire de l'Académie* n'offre aucun article pour le sens figuré du mot « excentrique » avant 1855 [...] En 1856, l'article de *Littre* consacré au sens figuré d'« excentrique » est placé au milieu de neuf définitions scientifiques¹²⁰.

Il en découle que définir l'« excentricité » et « l'excentrique » n'était pas si simple et cela, d'une part, parce que les mots étaient des néologismes pas encore enracinés sur le terrain français, d'autre part, parce qu'ils étaient trop riches de sens pour qu'ils soient concentrés dans une seule définition. Toutefois, au-delà des multiples significations qu'ils engendrent, les deux termes s'appliquent, au sens large, à tout ce qui s'éloigne de la norme ou sort de la normalité et du banal.

Daniel Sangsue, l'auteur du récit *excentrique*, semble avoir la même impression que celle de Peter Shulman, lorsqu'il analyse les dictionnaires traitant les concepts d'*excentrique* et d'*excentricité* :

Les dictionnaires de l'époque sont assez laconiques dans leurs définitions d'« excentrique » et d'« excentricité ». Pour *Littre*, est excentrique « qui pense et agit en opposition

¹¹⁸ Pour le mot « excentrique », on donne les synonymes suivants : *bizarre, original, étrange, insolite, extravagant, singulier, extraordinaire* ; Quant à l'excentricité on emploie souvent les synonymes tels que *l'originalité, le caprice, la fantaisie, l'extravagance, l'écart*.

¹¹⁹ Shulman, Peter « L'évolution du mot 'excentrique' en France du lexique à la métaphore », *Langues du XIXe siècle*, Textes réunis par Graham Falconer, Andrew Olivier, Dorothy Speirs, Toronto, Publications du Centre d'Études romantiques Joseph Sable, « À la recherche du XIXe siècle », 1998.

¹²⁰ Voir Shulman, Peter, *op. cit.*, p. 175 ; l'auteur analyse le mot « excentrique » faisant appel aux dictionnaires du XIXe et du XXe siècles ; peu sont les dictionnaires qui font la distinction entre l'adjectif « excentrique » et, implicitement, son substantif et *l'extravagant, l'insolite, l'original, la folie, l'extraordinaire, le singulier, l'étrangeté, le bizarre*, du reste on les considère comme synonymes se réunissant sous le même sens d'*écart*.

avec les habitudes reçues” ; pour le *Complément du Dictionnaire de l'Académie française* (éd. de 1862) “qui sort des bornes communes ; qui est doué d’une organisation supérieure, ou seulement d’une certaine bizarrerie”. Dans le *Grand Larousse du XIXe siècle*, excentrique est défini comme “singulier”, original, qui se place ou qui est en dehors des habitudes ordinaires”, et il faut se reporter à la partie encyclopédique des articles “originalité” et “original” pour trouver des définitions substantielles¹²¹.

La plupart des dictionnaires du XIXe siècle¹²² paraissent se mettre d’accord sur le fait que les deux notions entrent dans un inépuisable emboîtement de significations, sans pouvoir distinguer entre l’une et l’autre. En ce qui concerne le mot « excentrique », seul le *Grand Dictionnaire Universel* paraît faire clairement la distinction entre *excentrique*, *fou* et *singulier* par exemple¹²³.

J.-L. Diaz dans une étude sur les « grotesques », les « originaux » et les « excentriques » reconnaît la difficulté de donner une définition claire des termes « original » et « excentrique » :

Nous appelons un original l’homme que les Anglais appellent avec plus de raison un excentrique ; en empruntant cette expression à la géométrie, ils l’appliquent fort justement à l’homme dont les actions, les paroles, les gestes, la personnalité s’écartent du centre commun, c’est-à-dire des habitudes et des conventions sociales de son époque. Notre expression d’original ne peut avoir étymologiquement la même signification précise ; aussi avons-nous emprunté aux Anglais leur mot excentrique ; mais il y a une nuance entre ces deux termes, et l’excentrique chez nous est un original bien près d’être un extravagant. Quoi qu’il en soit, la ligne de démarcation reste difficile à tracer entre l’originalité et l’excentricité, l’une n’étant que l’autre poussée à l’excès¹²⁴.

¹²¹ Sangsue, Daniel, « Vous avez dit excentrique ? », *loc. cit.*, p. 50.

¹²² Liste des dictionnaires consultés par Shulman : Bescherelle, *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française*, Paris, Garnier Frères, 1854 ; E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1863 ; Boiste, Pierre Claude Victoire, *Dictionnaire universel de la langue française*, Paris, Firmin Didot, 1857 ; N. Landais, *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français*, Landais, 1857 ; R. Cotgrave, *A Dictionarie of the French and English tongues : reproduced from the 1st edition, London 1611*, Columbia, University of South Carolina Press, 1950 ; Larousse, *Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle*, Paris, Administration du *Grand Dictionnaire universel*, 1866–1890 ; Imbs, Paul (dir.), *Trésor de la langue française (TLF) : Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789–1960), (1971–1994)*, Paris, Editions du CNRS, 1971.

¹²³ Shulman, Peter, *The Sunday of Fiction. The Modern French Eccentric*, Indiana (West La Fayette), Purdue University Press, 2003, p. 16 : « An excentrique is distinguishable by behavior, lifestyle, or speech that is not harmful or destructive enough to be considered completely insane, but is amusing enough to be worthy of anecdotes and extraordinary enough to be singled out ».

¹²⁴ Diaz, J.-L. « Grotesques, originaux, excentriques : le spleen des fantaisistes », in *La Fantaisie post-romantique*, textes réunis par J.-L. Cabanès et J.-P. Saïdah, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 172.

Pareille situation peut être saisie dans le cas de la notion d'excentricité : les définitions des dictionnaires ne parviennent pas à expliquer ce terme, dans son autonomie, qu'en se tournant souvent vers d'autres termes plus usuels, à savoir l'« originalité » ou l'« extravagance ». Néanmoins, mettre le signe d'égalité entre ces deux mots et la notion d'« excentricité » cela donne cours, nous dit Daniel Sangsue, à une confusion. C'est pourquoi il est plus adéquat de voir en quoi consiste la singularité de chaque écrivain excentrique, du récit excentrique et, enfin, du personnage excentrique, par exemple¹²⁵.

Le Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle montre la distinction que l'on fait entre « excentricité » et « originalité » :

Notre expression d'original ne peut avoir étymologiquement la même signification précise ; aussi avons-nous emprunté aux Anglais leur mot excentrique ; mais il y a une nuance entre les deux termes, et l'excentrique chez nous est un original bien près d'être extravagant. Quoi qu'il en soit, la ligne de démarcation reste difficile à tracer entre l'originalité et l'excentricité, on trouvera autant de profils d'excentriques que d'originaux dans la série d'anecdotes qui suivent, le bon sens du lecteur fera aisément la différence des uns et des autres¹²⁶.

Miranda Gill met en évidence, elle aussi, l'ambivalence du rapport entre « excentricité » et « originalité » considérant que ces notions sont à la fois différentes et inséparables. Si l'excentricité apparaît comme une figure spatiale par excellence, renvoyant à la dialectique entre centre et périphérie, l'originalité est plutôt un concept temporel se rapportant toujours à la tradition que l'on intègre tout en la dépassant. Ces notions se ressemblent pourtant par le fait qu'elles mettent en question ce que l'on appelle le doxa¹²⁷. N'oublions pas de rappeler que, contrairement à ce qui se passe en Angleterre, le concept d'excentricité trouve un terrain politique et culturel français plus suspicieux à l'égard de l'originalité. Les normes classiques (*l'ordre, l'équilibre, le bel esprit, l'honnêteté, les bienséances, le bon goût*) constituent au début du XVIIIe siècle le paradigme dominant. C'est la raison pour laquelle l'ori-

¹²⁵ *Ibid.* : « De l'originalité à l'excentricité il y aurait donc une différence avant tout quantitative, ce que confirme le développement sur l'original (...) La difficulté avouée à distinguer originalité et excentricité, l'insistance sur la définition anglaise de l'excentrique et le rapprochement excentrique extravagant témoignent de l'embarras qu'éprouvent les contemporains à donner une acception précise à la notion d'excentricité. Elle ne sera jamais définie que par opposition à l'originalité, ou par référence à la folie et à la tradition anglaise ».

¹²⁶ P. Larousse, « Original » *Le Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle*, Paris, 1866–1890, p. 1469.

¹²⁷ Miranda Gill, *op. cit.*, p. 20 : « As a spatial concept which implicitly invokes a norm or 'centre' from which it diverges, eccentricity differs from originality, a temporal concept which suggests at once a tradition from which something departs and the founding of a new tradition. Both, however, are inseparable from that to which they opposed, just as the concepts of heterodoxy and paradox refer always to the 'doxa', or common opinion, which they reject ».

ginalité en littérature, au sens d'innovation, a longtemps été considérée suspecte aux yeux des conservateurs des traditions ou de ceux qui plaidaient pour l'imitation des anciens. Il suffit d'évoquer à ce sens les polémiques incessantes menées au sein de l'Académie française ou la Querelle entre des anciens et des modernes. N'oublions pas aussi les tensions générées par le fait que la littérature se trouve subordonnée longtemps à l'état¹²⁸. Plus tard, l'excentricité, lorsqu'elle peut être corrélée avec l'originalité, est conçue en tant qu'instrument sociocritique et comme un critère de sélection des textes et des auteurs¹²⁹. L'émergence de la presse oblige l'écrivain du XIXe siècle à s'affirmer et à se distinguer pour réussir à vendre ses livres. À ce titre, Champfleury connaissait bien les stratégies pragmatiques de l'écrivain : « Si je m'habillais comme tout le monde, dit le marchand de crayons, je ne vendrais pas mes crayons¹³⁰ ». Nerval recourt, lui-même, à ce type de stratégie : lorsqu'il voyage, soit en Valois (vu en tant que marge de Paris) soit en Orient (vu en tant que marge de l'Occident), Nerval aime éviter les itinéraires consacrés ; le narrateur du *Voyage en Orient*, en arrivant à Genève, écrit :

Me voici donc parvenu à Genève : par quels chemins, hélas ! et par quelles voitures ! Mais, en vérité, qu'aurais-je à t'écrire si je faisais route comme tout le monde, dans une bonne chaise de poste ou dans un bon coupé, enveloppé de cache-nez, de paletots et de manteaux, avec une chancelière et un rond sous moi ?... J'aime à dépendre un peu du hasard : l'exactitude numérotée des stations de chemin de fer, la précision des bateaux à vapeur arrivant à heure et jour fixes, ne réjouissent guère un poète, ni un peintre, ni même un simple archéologue, ou collectionneur comme je suis¹³¹.

On peut y donner encore un exemple, tiré cette fois-ci de l'œuvre de Gautier :

Et puis la civilisation est là réglant tout, prévoyant tout, qui rend l'aventure impossible et ne laisse presque pas prise au hasard sur notre vie. Or, comment voulez-vous qu'on soit poète dans une situation banale ? On n'est pas type sans y être amené par le train des choses ; il faut un coin à la médaille : l'événement c'est le coin. Il n'y a point d'événement chez nous. Le gouvernement constitutionnel, le

¹²⁸ Voir le traitement de cet aspect dans Miranda Gill, *op. cit.*, p. 29–31.

¹²⁹ « Cependant aucune de ces excentricités ne rebutait les innombrables lecteurs du *Paysan perversi*, des *Contemporaines* ou des *Nuits de Paris* ; c'était désormais le conteur à la mode, et rien ne peut donner une idée de la vogue qui s'attachait aux livraisons de ses ouvrages, publiés par demi-volumes, sinon le succès qu'ont obtenu naguère chez nous certains romans-feuilletons. » (CN, p. 1006).

¹³⁰ Voir Champfleury, Jules, *Les excentriques*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856, p. 6.

¹³¹ *Voyage en Orient*, NPI, II, p. 182 ; Voir aussi Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, p. 261 : « Nerval ne rentre pas directement en France, mais trace, ainsi qu'il l'écrit dans "Angleterre et Flandre", une curieuse "courbe parabolique" pour revenir à Paris. De ce voyage de retour, on ne connaît que des bribes. [...], Gérard est revenu sur le continent en prenant le bateau de Ramsgate à Anvers. [...] La ligne "courbe parabolique" qu'il décrit l'entraîne ensuite vers les bords du Rhin, puis le conduit à remonter la Moselle, de Coblenz à Metz. C'eût été mal connaître Nerval que de croire qu'il allait revenir à Paris en droite ligne. Ce voyage de 1846 en Angleterre est donc tout autant un voyage en Belgique et dans l'ouest de l'Allemagne ».

progrès des lumières, comme on dit, l'ordre public et les sergents de ville vous font aujourd'hui votre existence de demain pareille à celle d'hier¹³².

Sans nécessairement forcer les sens des mots, ce coin de la médaille n'est-il pas une (pré)figuration de l'excentricité ?

Par surcroît, le surgissement de l'excentricité dans la littérature du XIXe siècle est favorisé par le statut incertain de l'art et des artistes, par l'industrialisation de la littérature, l'émergence de la presse, par la revendication du sentiment et par le désir de se faire remarquer et gagner de sa plume. Disons de plus que l'excentrique devient une figure sociale critique, tandis que le récit excentrique est considéré un acte subversif de résistance ou d'opposition face à l'oppression de la césure. La notion d'excentricité fait ainsi l'objet d'analyses sur l'individu et sur l'histoire. Mais, comme l'excentricité a de multiples significations, elle n'est pas seulement un concept historique précisément, situé dans une période du XIXe siècle, mais, comme nous le verrons, sa portée est aussi bien transhistorique. Elle est, comme le montre très bien Miranda Gill, un phénomène à caractère universel avant d'être une notion directement liée aux terrains anglais et français.

C'est également Daniel Sangsue qui montre, dans *Le Récit excentrique*, mais surtout dans l'article « Fantaisie, excentricité et réalisme chez Champfleury », combien les liens entre « réalisme », « fantaisie » et « excentricité » sont étroits ; ces trois mots sont couramment employés l'un pour l'autre au XIXe siècle, souvent accompagnés de termes synonymes, comme sous la plume de Gautier par exemple. Pourtant, si ces notions paraissent à première vue être assez « compatibles ou assimilables » – si l'on veut employer les mots de Sangsue – la tension ne tarde pas à s'installer :

Dans cette perspective, il me semble intéressant de comparer la fantaisie à l'excentricité. À première vue, elles devraient être assimilables. Mais les assimiler serait faire trop peu de cas du pouvoir de transgression de l'excentricité, autrement plus marqué que celui de la fantaisie. Certes, j'ai parlé de forces de rupture à propos de cette dernière, mais elles me paraissent plus superficielles que la rupture impliquée par l'excentricité¹³³.

ou

[...] l'excentricité avec son refus de toute règle et de toute lisière. Rien de commun entre les mouvements centrifuges et décentrés de l'ex-centrique, et la concentration

¹³² Théophile Gautier, *De l'originalité en France suivi des préfaces à Albertus et aux Jeunes France*, Montpellier, L'archange Minotaure, 2003, p. 18.

¹³³ Daniel Sangsue, « Fantaisie, excentricité et réalisme chez Champfleury », in Jean Louis Cabanès, Jean-Pierre Saïdah, *La fantaisie post-romantique*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.198 ; Voir aussi Miranda Gill, *op. cit.*, p. 3 : "the very synonyms used to define [eccentricity] – bizarre, singular, original, peculiar, odd – suggest the frustration of rationality and the failure of the codes by which social and mental life is interpreted."

du réaliste sur les choses ou les petits faits vrais. Cependant, à y regarder ici aussi de plus près, il existe une parenté indéniable entre le réaliste et l'excentrique. Emile Bouvier l'avait déjà remarqué : après le reflux des tendances "artiste" et "fantaisiste", la tendance "excentrique" était celle qui persistait le plus longtemps chez Champfleury, car elle était celle qui "se rapprochait le plus du réalisme".¹³⁴

L'excentricité est souvent liée aux notions d'extravagance¹³⁵, de folie, d'excès ou d'écart. Mais comment peut-on dissocier effectivement entre tous ceux-ci ? Nous considérons que cette démarche de tracer une ligne de démarcation nette entre les termes est, au-delà de sa difficulté, inutile, au moins dans le texte de Nerval, puisque l'auteur, lui-même, recourt à plusieurs termes pour définir l'« excentrique », à savoir *singulier, fou, exalté, visionnaire, original, bizarre*. Ce qui compte pour nous c'est plutôt l'interprétation des deux concepts « excentrique » et « excentricité » à partir de leur étymologie latine. Un original ou un singulier de naissance ou par volonté pour qu'il soit défini tel quel, doit s'excentrer préalablement par rapport à un groupe de référence ou à un centre épistémologique ou ontologique, rejeter le sens commun et la banalité, osciller entre le choix d'une direction et de l'autre, bref s'excentrer par rapport à soi-même ou par rapport aux autres.

Sans reprendre l'analyse détaillée des rapports que les termes d'« excentrique » et d'« excentricité » entretiennent avec d'autres termes¹³⁶, nous observons finalement que ces deux mots deviennent eux-mêmes excentrés, dans le sens qu'ils ne peuvent pas être concentrés dans une définition établie une fois pour toutes. Par extension, c'est dès lors que s'explique l'impression des excentricologues ou de différents exégètes de se sentir, eux-mêmes, excentrés dans un réseau de significations, toujours élargie par d'autres réseaux de significations, lorsqu'ils tentent de définir l'excentricité. Disons que, et c'est ici le grand paradoxe de l'excentricité, même si les deux termes clé ne peuvent pas être circonscrits à une seule définition

¹³⁴ *Ibid.*, p. 200.

¹³⁵ À la fin du XVII^e siècle, le *Dictionnaire Universel* de Furetière donnait du mot « extravagant » la définition suivante : « Chose dite ou faite mal à propos, follement. Les emportements des jeunes gens leur font faire beaucoup d'extravagances ». L'extravagant est ainsi le « fou, l'impertinent, qui dit & fait ce qu'il ne faudroit pas qu'il dist ni qu'il fist » (Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel*, vol. I, Haye, Rotterdam, Chez Arnout & Reiner Leers, 1690, p. 1059) ; Voir J. Starobinski dans *Histoire du traitement de la mélancolie*, Bâle, Geigy, 1960, p. 11 : « Dans la langue classique, l'extravagance a partie liée avec la folie. L'étymologie du mot pointait déjà en direction de l'errance : « extravagans » ; *vagans* étant le participe présent du verbe *vagor, vagari*, au sens d'errer, de marcher sans but. Or, la folie est comprise depuis toujours comme une forme d'errance. Le fou s'égare, tel le mélancolique Bellérophon qui (...) errait seul dans la plaine d'Aleion, le cœur dévoré de chagrin, évitant les traces des hommes ».

¹³⁶ Voir Peter Shulman, *art. cité*, p. 176 : « *Le Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle* reconnaît le rapprochement des termes semblables à "excentrique", mais établit les distinctions entre "bizarre", "étrange", "extraordinaire", et "singulier" [...] En ce qui concerne « insolite » et "extravagant", leurs racines latines sont à la base de leur proximité à "excentrique" ».

ou coupés nettement des autres mots avec lesquels ils dialoguent, ils ont, grâce à leur caractère de flexibilité, le pouvoir de couvrir cette multitude de termes synonymes, substituts et dérivés. Au bout de compte, c'est grâce à cette perméabilité et à cette souplesse que l'on peut éviter la multiplication des essais de conceptualisation ou théorisation qui concourent généralement autour des notions et qui se proposent une analyse téléologique.

Même si nous avons l'impression de tomber sous le coup de la difficulté de donner une approche exhaustive de la notion d'excentricité, cela ne nous empêche pas de déterminer le mécanisme de fonctionnement de ces deux termes. Au lieu de chercher à distinguer entre excentricité / excentrique et originalité / original, singularité / singulier, extravagance / extravagant, bizarrerie / bizarre ou folie / fou, il nous semble plus important de nous arrêter sur les mots plus proches de leur étymologie, à savoir *centre* et *sortie* du centre ; bien évidemment, on s'intéresse aussi à l'*écart* psychique ou physique, synonyme de *dévi*ation, *déplac*ement, *gliss*ement ou *éloign*ement, que toute sortie du centre implique. Nous réunissons ces termes dans un axe lexical que l'on exploitera, afin de définir mieux l'excentricité. Ensuite, toute excentricité renverra à la figure d'un centre, d'un point concentré et à ce qui est au-delà de ceux-ci à savoir la marge, la périphérie, autres centres et autres points concentrés.

À la différence de l'interprétation poststructuraliste des textes littéraires, selon laquelle le monde est absorbé dans un réseau horizontal de signes linguistiques et le mirage métaphysique est disqualifié face au sens conçu comme l'effectivité réelle du référent, les textes du XIXe siècle ont un tout autre statut, qui leur permet de s'inscrire dans un paradigme différent. Le réseau de significations de l'excentricité ne présente pas l'arbitraire sémiotique comme unique modèle de cohérence sémantique. Si c'était ainsi, l'excentricité deviendrait elle-même impossible tant que le centre n'existe que sous forme d'une source anonyme. En d'autres termes, l'excentricité ne serait qu'un pur décentrage, une réactivité sans objet, tandis que l'excentrique ne serait que l'expression d'une identité lacunaire, spectrale, bref, un hologramme. L'excentricité fait sens justement parce qu'elle s'adresse toujours à un centre, ontologique ou physique, ou à une norme sociale, morale et littéraire¹³⁷.

Parmi les livres tissés autour des notions telles comme par exemple l'« excentricité », l'« énergie » ou le « grotesque », l'ouvrage de Régine Borderie, consacré

¹³⁷ Jacques Derrida, *La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines*, Conférence prononcée au Colloque international de l'Université Johns Hopkins, sur Les langages critiques et les sciences de l'homme, 1966 (consulté en ligne, le 12 janvier, 2012 : <http://www.jacquesderrida.com.ar/frances/structure.htm>) ; Même Jacques Derrida – l'auteur de la différence – si on le suit plus attentivement, considérerait que l'on ne peut pas rejeter l'existence du centre (la conscience, l'homme, dieu, l'idée, l'origine, le telos) ou du sujet, au contraire il lui donne une fonction absolument indispensable.

aux notions de « bizarre » et de « bizarrerie », occupe une place tout à fait à part. C'est une excellente étude qui nous permet de découvrir, à travers l'expérience esthétique du « bizarre » des auteurs du XIX^e siècle, les sens divers, mais aussi le problème de définition, de ces deux notions. Comme l'excentricité, le bizarre est une notion émergente au début du dix-neuvième siècle compte tenu de sa récurrence sous la plume de nombreux auteurs, à savoir Buffon, Boileau, Corneille Chamfort, La Bruyère, Condorcet, Diderot, Mercier, Pascal, Prévost, Racine Volney, Baudelaire, Champfleury, Flaubert, Fromentin, Gautier, Hugo, Lautréamont, Mallarmé, Maupassant, Nodier, Nerval, Rimbaud, Leroux, Valéry ou Radigue. Ce sont donc de différents corpus que l'auteure étudie afin de mieux relever la richesse des valences que le bizarre peut avoir et des domaines d'emploi de cette notion, à savoir l'onirisme, la psychologie, le fantastique, l'exotisme, la religion, le surnaturel. Le bizarre et l'excentricité sont très proches l'un de l'autre, compte tenu qu'ils ont en commun l'ouverture sémantique vers d'autres termes voisins tels que l'*écart*, la *bigarrure*, la *fantaisie*, le *fantastique*, l'*étrange*, la *singularité*, le *déconcertant* ou l'*irrégulier* et dès lors les infléchissements des sens. Quant au mot d'excentricité, l'auteure le définit d'une perspective disons ontologique ou métaphysico-épistémologique, telle que « basculement dans un autre monde¹³⁸ » (peut-être du rêve, du mystère, des chimères, de l'illusion ou de l'imagination). À partir de cette acception, on pourrait dire que l'excentricité est l'épanchement d'un monde à un autre. C'est un « autre monde » ou un « au-delà du centre » qui recouvre des éléments hétérogènes appartenant tant à la réalité qu'à l'imagination. Loin d'être un *artefact* théorique, la notion même d'excentricité propose ainsi un rapport sensible au monde extérieur et intérieur.

On peut bien entendu repérer des différences entre les deux termes qui consistent plutôt dans leur mécanisme de fonctionnement : à la différence de l'excentricité, la bizarrerie se fonde plutôt sur la notion d'« inexplicable » que sur celle d'écart.

Les incongruités des perspectives sur le rapport de l'excentricité avec les autres termes voisins ne font que nous déterminer à adopter une herméneutique globalisante. C'est à partir de ces fluctuations du lexique de l'excentricité et des multiples significations du terme « excentrique » que nous allons interpréter l'effet de la métaphore de l'excentricité. Révélateur des échanges des significations entre métaphore et concept, le lexique de l'excentricité et de l'excentrique devient une matrice sémantique de l'écart.

Dans la littérature roumaine, on trouve une approche extrêmement intéressante des concepts liés implicitement au terme d'excentricité, à savoir centre, concentration

¹³⁸ Borderie, Régine, « Bizarre », « bizarrerie ». De Constant à Proust, Grenoble, ELLUG, coll. « Bibliothèque stendhalienne et romantique », 2011, p. 44.

(concentration), encentration (centralisation), décentration (décentralisation). C'est Ion Heliade Rădulescu, auteur situé dans la période du romantisme, qui donne une ingénieuse théorie de ces termes, théorie exposée et analysée par Dorin Ștefănescu, dans son article intitulé explicitement *Centre et concentration. L'actualité d'une théorie romantique*. Sans reprendre les idées de cet herméneute dans ce cadre, on retient le fait que Rădulescu avait eu l'intuition de concevoir ces termes comme le fondement de la pensée romantique :

Mais Heliade propose une ingénieuse théorie de la concentration (ou de la concentration), termes qu'il distingue nettement de ceux d' "encentration" (centralisation) et de "décentration" (décentralisation). L'encentration (la centralisation) postule la primauté hiérarchique du centre par rapport aux parties dispersées. Encentrer ou centraliser suppose absorber ou annuler tout ce qui se trouve dans la sphère d'attraction d'un centre autarchique, le seul investi avec une valeur ontologique : "Centraliser ou ramener au centre toutes les parties (...) serait comme si on réduisait tout dans un point" ; "la centralisation est s'efforcer afin de ramener tout au centre, dans un seul point (...). La centralisation est une lutte pour tout détruire, et se détruire à la fin soi-même" ; "L'esprit centralisateur est l'esprit de l'unité, l'esprit de la centralisation" À l'encontre de l'encentration ou de la centralisation, la décentration (la décentralisation) signifie dissolution, l'absence du centre (ou sa pulvérisation dans les éléments), acte qui déforme le système, en le ramenant à l'état informe du chaos ou de l'anarchie. Mais c'est justement cette déconstruction qui pourrait rendre possible la reconstruction, la reformation de l'univers : "à partir de l'encentration, qui s'identifie au rien, on ne pourrait rien créer, tandis qu'à partir de la décentration ou de la dissolution des atomes on pourrait peut-être recréer le monde sous d'autres formes". Si la centralisation résout tout au rien d'un seul terme qui, à la fin, s'anéantit lui-même, la décentralisation n'annule pas toute création, mais – sans la transformer encore en acte – représente une possibilité créatrice, toujours actualisable (...) Quant à la concentration (concentration), elle représente l'union véritable de la dualité naturelle, où le centre, bien qu'il soit supérieur ontologiquement à l'élément antithétique (puisque'il est "le premier pas" dans cette relation dyadique), entretient avec celui-ci un rapport sympathique, de connaturalité qui assure l'harmonie de l'ensemble : "Rien n'est ni encentré, ni décentré dans l'univers, mais tout est concentré" ; et cela en vertu d'une sorte d'Aufhebung hégélienne : "concentrifier, c'est-à-dire faire exister, conserver et faire progresser"¹³⁹.

Notre propre théorie de l'excentricité croisera sans doute les définitions ci-dessus que l'auteur donne aux termes de concentration, respectivement décentration. C'est donc un repère critique important qui nous aidera à concevoir et à comprendre le concept d'excentricité.

¹³⁹ Dorin Ștefănescu, « Centre et concentration. L'actualité d'une théorie romantique », *Journal of Romanian Literary Studies*, vol. 3, 2013, p. 67–72.

1.5. Discours scientifique

L'étude de la littérature du XIXe siècle et, particulièrement, de l'excentricité ne peut pas négliger le discours médical. Nous le savons que ce siècle est marqué par un développement de la science, en particulier de la psychiatrie. De plus, ce siècle est aussi marqué par le mouvement romantique, où l'individu cultive et manifeste son goût de liberté, de l'originalité, de la connaissance des mystères de son moi psychique et de l'univers qui l'entoure. L'écrivain romantique découvre et vit les délices de l'imagination, foyer qui naît le goût d'originalité, devenue à son tour signe de génie individuel. L'analyse de l'excentricité à l'entrecroisement des discours, littéraires et scientifiques, nous aidera par exemple à mieux saisir le rapprochement ou l'écart entre l'« excentricité pathologique » et « l'excentricité littéraire ». Bien évidemment, et l'une et l'autre de ces distinctions ne sont pas tranchées : la parenté entre le discours médical et le discours littéraire a été signalée et amplement analysée par Juan Rigoli¹⁴⁰. Dans le premier texte des *Illuminés*, que nous allons étudier en temps voulu, Gérard de Nerval emprunte beaucoup au discours médical sur la folie pour mieux décrire la folie de Raoul Spifame.

Les noms tels qu'« excentricité », respectivement « folie », synonymes d'« états pathologiques », auront un très grand succès auprès de Charles Morel qui les applique à tous les aliénés, de J.-J. Moreau de Tours qui inclut l'excentricité dans la catégorie liminaire de la psychologie morbide et de Paul Moreau qui décrit et analyse largement les comportements et la pensée des excentriques. Particulièrement, ces trois aliénistes ont le grand mérite de frayer la voie d'une analyse complexe des rapports entre « folie » et « excentricité ».

Sans distinguer nettement l'« excentricité » et la « folie » ou présenter les deux comme équivalents parfaits, Paul Moreau de Tours¹⁴¹ les analyse en tant qu'états pathologiques héréditaires :

Folie, excentricité sont deux états pathologiques ayant une origine commune si l'on veut admettre que, héréditairement, un état de folie réelle ne peut se reproduire, se

¹⁴⁰ Rigoli, Jean, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIXe siècle*, Préface de Jean Starobinski, Genève, Fayard, 2001.

¹⁴¹ J. J. Moreau de Tours cite *Les Illuminés*, dont l'auteur, attentif à la sagesse des fous, a su montrer, dit-il, « comment on peut être un penseur à la fois sublime et extravagant » (*La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'influence de névropathies sur le dynamisme intellectuel*, Paris, Victor Masson, 1859, p. 224–225).

transmettre des ascendants aux descendants qu'avec des demi teintes, des tons radoucis, ne paraître que sous forme d'excentricité¹⁴².

L'excentricité ne serait, nous dit Paul Moreau de Tours, qu'une folie incomplète, distinguée par l'excentricité : « L'excentricité, avons-nous dit, doit être considérée comme une *folie incomplète*. Elle reconnaît, en effet, les mêmes conditions pathologiques, héréditaires et idiosyncrasiques que la folie confirmée¹⁴³ ». L'aliéniste décrit l'excentricité en termes de pathologie sans pour autant la confondre avec la folie.

Jean Jacques Moreau de Tours postulait que « la supériorité intellectuelle et les troubles névropathiques seraient des prédispositions d'esprit qui font d'un homme se distinguer [sic] des autres hommes par l'originalité de ses pensées et de ses conceptions, par l'excentricité et l'énergie de ses facultés affectives ou par la transcendence de ses facultés intellectuelles¹⁴⁴ ». Observons que l'aliéniste distingue entre l'« originalité » et l'« excentricité », l'une visant plutôt les facultés de l'esprit, l'autre les facultés affectives¹⁴⁵. Quant au rapport entre folie et excentricité, celui-ci ne les distingue pas : « [...] l'exercice désordonné de la faculté pensante, ses extravagances, ses excentricités qu'un seul mot résume, folie¹⁴⁶ ». Rappelons que cet aliéniste renvoie deux fois à Gérard de Nerval, particulièrement aux *Illuminés*, pour montrer la jonction étonnante entre folie et génie : « comment on peut être penseur à la fois sublime et extravagant¹⁴⁷ ». Comment comprendre cela, sans recourir à l'excentricité, qui est l'espace intermédiaire entre raison et la folie?

En ce qui concerne la notion d'« excentrique », Paul Moreau de Tours consacre une étude assez complexe. Dans ses réflexions sur la pensée et le comportement des excentriques, l'aliéniste évoque l'intérêt profond que ces individus exercent :

Depuis quelque temps, l'attention publique est attirée par une quantité relativement considérable d'individus dont les discours, les actes, les manières d'être et de vivre semblent indiquer, même aux yeux les moins prévenus, un état mental anormal et

¹⁴² Moreau de Tours, Paul, *Les excentriques. Étude psychologique et anecdotique*, Paris, Société d'Éditions Scientifiques, 1894, p. 18 ; En Angleterre du XIXe siècle, on distingue clairement l'excentricité de la folie. Voir à ce sens Sophie Aymes-Stokes et Laurent Mellet (éd.), *In and Out : Eccentricity in Britain*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2012, p. 9 : « In the early 19th century, explains Carroll, eccentricity was gradually distinguished from insanity : “eccentricity, she writes, “occupied a contested space at the juncture of madness and sanity, functioning as a foil against which both madness and ‘normality’ could be defined (Carroll 2008, 35). Hemming insists that changing attitudes were epitomised by the effect of King George III's illness from the late 1780s ».

¹⁴³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁴⁴ Moreau de Tours, Jacques Joseph, *Du haschisch et de l'aliénation mentale : étude psychologique*, Paris, Fortin Masson, 1845, p. 162.

¹⁴⁵ Nerval annonce, dans la préface des *Illuminés*, qu'il s'est proposé de décrire les « bigarrures de l'âme », donc les excentricités sentimentales ; il est vrai, qu'il ne néglige pas du tout les excentricités de l'esprit.

¹⁴⁶ Moreau de Tours, J. J., « De l'identité de l'état de rêve et de la folie », t. I, AMP, 3^e série, 1855, p. 387.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 37.

dont les facultés intellectuelles, sans être absolument lésées, ne sont cependant point intactes. Pour tous, ils ont quelque chose de « dérangé », et si, à un moment donné, les circonstances s'y prêtant, on vient à apprendre qu'ils sont véritablement devenus fous, nul ne s'en étonnera. [...] Les « Excentriques », pour leur donner le nom le plus compréhensible de tous, sont bien effectivement des gens dont le caractère nerveux laisse à désirer, et ce qui prouve bien que lui seul doit être déclaré responsable, c'est que si nous étudions attentivement l'état psychologique spécial d'un de ces individus, nous verrons sans surprise que le véritable excentrique est soumis aux lois névropathiques si connues de tous. Il n'échappe pas à leur empire ; il ne se distingue du véritable aliéné que par une différence de dose, de mesure, moindre il est vrai, très restreinte même, mais réelle cependant. En un mot l'excentrique est un candidat perpétuel à la folie, mais il n'y tombe pas ; ils s'arrêtent au bord de l'abîme [...] Véritables aliénés résonants, ces individus sont constamment dans un état intermédiaire à la raison et à la folie confirmée à laquelle il aboutit souvent en se transformant brusquement et passagèrement en manie simple ou ambitieuse [...] ceux dont l'excentricité se révèle par les idées, par une sensibilité morale exaltée, et ceux dont l'excentricité se révèle par les actes, par une sensibilité morale pervertie ou absente¹⁴⁸.

Comme nous pouvons le constater, le rapport entre l'« excentricité » et la « folie » est mieux explicité à travers le mot « excentrique ». L'excentricité ne peut pas être analysée dans son immanence ; l'excentrique donne sens à l'excentricité et sort à la surface ce qui est invisible et latent dans le phénomène de l'excentricité : « Il est impossible de donner de l'excentricité une définition dans l'absolu, valable pour toutes les sociétés, à n'importe quelle époque à moins de se contenter d'une définition aussi vide que, par exemple : est excentrique tout homme jugé tel par son groupe social. C'est donc à travers l'étude des excentriques qu'on cherchera à saisir le phénomène excentricité¹⁴⁹ ». La distinction entre un *aliéné* et un *excentrique* consiste donc dans une différence de dose et de mesure.

Cependant, l'« excentricité » et la « folie » ne sont des états pathologiques que sur le terrain de la médecine mentale, c'est pourquoi, l'excentrique et le fou seront différemment analysés par un aliéniste, par un écrivain ou par les « gens du monde » :

Pour le monde, l'excentrique est un individu d'un caractère original, sujet à des écarts. Pour le médecin, l'excentrique est un déséquilibré qui a le privilège de ne

¹⁴⁸ Moreau de Tours, Paul, op.cit., p. 19 ; Voir Sophie Aymes-Stokes et Laurent Mellet (éd.), op.cit., p. 10 : « Alternatively eccentricity may be seen as exclusive. It is a form of alienation, as underlined by Jean-Jacques Lecercle for instance, who argues that the discourse of medicine and nascent psychiatry turned eccentrics into objects of scientific and medical observation. He insists on their marginal status as voiceless objects of science gazed at and exhibited in the pages of illustrated magazines and eccentric biographies, or pinpointed in texts of nonsense such as limericks ».

¹⁴⁹ P. G. Boucé, R. Costa de Beauregard, P. Denizot, J. C. Dupas, J. Gury, G. Lamoine, D. Levier, M. Montabrut, F. Moreaux, C. Tournebize, *L'excentricité en Grande-Bretagne au 18e siècle*, Lille, Université de Lille éditions universitaires, 1976.

pas se faire renfermer. C'est un aliéné avec conscience, entraîné à des actes extravagants sans que sa raison elle-même soit pour cela altérée, mais aussi sans que sa volonté ait souvent la force de l'empêcher d'agir [...] L'excentricité est une folie incomplète [...] les excentriques sont dans un état intermédiaire à la raison et à la folie transformant brusquement et passagèrement en manie simple ou ambitieuse [...] Dans leur manière de se vêtir, dans leur dépenses, leur projets, la nature des objets, la qualité des personnes qu'ils jugent dignes de leur affection, dans la manière dont ils administrent leur fortune, gouvernent leur famille, élèvent leurs enfants, sous le rapport de leurs opinions politiques et religieuses, jusque dans l'aménagement, le mode de construction de leurs habitations, etc..., en tout et toujours ils font preuve d'excentricité¹⁵⁰.

Observons que toute une série de termes gravite autour des notions d'excentricité et d'excentrique : « caractère original », « écarts », « déséquilibre », « actes extravagants », « folie incomplète », « manie simple ou ambitieuse ». Cela relève le fait que tant les aliénistes que les littérateurs, comme nous le montrerons, recourent aux mots et aux syntagmes variés pour décrire et analyser l'« excentricité » et l'« excentrique ».

Charles Morel, quant à lui, distingue la « folie » et l'« excentricité », l'« original » et le « singulier », ainsi que les « aliénés » et les « caractères excentriques ». Il en résulte encore une fois que le terme d'excentricité est extensif :

Nous nous refusons de classer ces singuliers originaux parmi les aliénés, parce que nous ne remarquons pas chez eux l'anéantissement complet de la liberté morale. Mais nous devons néanmoins reconnaître, que la satisfaction exclusive de leur passion dominante les a rendus incapables de remplir une fonction utile dans la hiérarchie des êtres intelligents¹⁵¹.

Ce qui attire particulièrement notre attention, c'est l'évocation de l'*utilité*. À une époque de l'industrialisation et du progrès, l'utilité devient une valeur qui domine la France du début du XIXe siècle. Il n'est donc pas étonnant que la doctrine de l'art pour l'art, avancée par Théophile Gautier dans son roman *Mademoiselle de Maupin* (1836), soit rejetée avec force. Ainsi, toute « passion dominante », qui ne peut être cataloguée comme critère de hiérarchie de l'intelligence, est excentrique. Dès lors, la relation entre le réalisme et l'excentricité n'est pas sans signification¹⁵². Cette remarque prend sens si l'on se rappelle la définition que Nodier donne au

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 7–10.

¹⁵¹ Morel, Charles, *Études cliniques. Traité théorique et pratique des maladies mentales*, Paris, Victor Masson, 1853, p. 412 ; Voir aussi Jean Rigoli, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIXe siècle. Préface de Jean Starobinski*, Genève, Fayard, 2001, p. 199.

¹⁵² Voir l'analyse de la parenté d'entre l'excentricité, fantaisie et réalisme dans Daniel Sangsue, « Fantaisie, excentricité et réalisme chez Champfleury », in *La Fantaisie post-romantique*, textes réunis par J.-L. Cabanès et J.-P. Saïdah, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 191–207.

livre excentrique : « (...) il est impossible ou très difficile de deviner le but, quand il est arrivé par hasard que l’auteur eût un but en l’écrivant¹⁵³ ».

Alexandre Cullerre, dans *Les frontières de la folie*, nous offre une typologie généreuse du mot excentrique, énumérant une longue série de synonymes, à savoir *extravagants, aventuriers, lunatiques, instables, sordides, dissipateurs, orgueilleux, inventeurs, rêveurs et utopistes*. Les excentriques sont, aux dires de l’aliéniste, « les émotifs atteints de délire du doute et du toucher, les scrupuleux, les anxieux, qui ne peuvent s’empêcher d’attacher une valeur augurale ou symbolique aux actions les plus simples de la vie¹⁵⁴ ». L’auteur ajoute quelques lignes après : « l’excentrique est un individu exilé, dominé par un mysticisme d’autant plus singulier qu’il a en même temps des impulsions à la débauche, aux actes obscènes, et qu’il a éprouvé des impulsions irrésistibles¹⁵⁵ ». La citation ci-dessous nous permet de nuancer le sens des notions d’excentrique et d’excentricité :

d’une façon générale, l’instabilité mentale de l’excentrique, se traduit par l’impossibilité de se fixer dans la vie, de suivre une direction déterminée, d’embrasser aucune profession, de subir les conventions sociales, de se conformer aux lois et à une discipline quelconque¹⁵⁶.

On entend par là que tout excentrique est en permanent mouvement, sans pouvoir s’attacher à un centre fixe.

Sans formuler vraiment une définition de l’excentricité, Cullerre distingue généralement deux formes d’excentricité : celle qui se révèle par les idées et celle qui se manifeste presque exclusivement par les actes. Bien évidemment, cette bifurcation partage à son tour les excentriques en deux catégories :

la sensibilité morale qui le plus souvent n’est qu’exaltée chez les premiers, se montre chez les seconds ou absente, ou profondément pervertie. De là une conduite bizarre, inconséquente, immorale, [...], une instabilité anormale d’impressions et de sentiments chez des gens dont l’intelligence semble correcte et chez qui les facultés syllogistiques sont conservées. Beaucoup se font remarquer par un goût pour les voyages, les aventures, ou plus simplement par un besoin instinctif de déplacement, de locomotion, sans but précis¹⁵⁷.

Cette citation est extrêmement riche et peut constituer, sans réserve, le point de départ dans l’analyse de tous les textes des *Illuminés*. Il est étonnant pour nous de

¹⁵³ Nodier, Charles, *Bibliographie des fous. De quelques livres excentriques*, Paris, Editions des Cendres, 2001, p. 7.

¹⁵⁴ Cullerre, Alexandre, *Les frontières de la folie*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1888, p. 121.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 123.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 127–128.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 121–122.

remarquer combien cet aliéniste réussit à surprendre et à synthétiser si bien les définitions que les littérateurs donnent d'habitude à la notion d'excentrique.

Charles Nodier et Jules Champfleury entretiennent, dans leurs monographies sur les fous et les excentriques, un étroit dialogue avec le discours des aliénistes. Cela est également valable pour Gérard de Nerval, si nous prenons en compte le premier texte des *Illuminés*. Avec ces deux écrivains, nous ferons le passage vers les autres textes sur des excentriques, qui jouent moins avec la médecine mentale, mais qui ne manquent pas néanmoins d'un langage spécifique à la médecine.

1.6. Discours littéraire

Le terme d'*excentricité* a été employé pour la première fois à valeur symbolique, dans la littérature anglaise, lorsque Walter Scott caractérisait le comportement des personnages de son roman *St. Ronan's Well* en termes d'*excentricité* et d'*étrangeté*, les deux étant synonymes d'*écart* moral, comportemental ou psychique.

Dans la littérature française, le terme d'*excentricité* paraît au début sous la plume de Mme de Staël¹⁵⁸, avec le sens d'originalité :

Chez un peuple où tout est prononcé, comme en Angleterre, les contrastes sont d'autant plus frappants. La mode a un singulier empire sur les habitudes de la vie, et cependant il n'est point de nations où l'on trouve autant d'exemples de ce qu'on appelle l'*excentricité*, c'est-à-dire, une manière d'être tout-à-fait originale, et qui ne compte pour rien l'opinion d'autrui. La différence entre les hommes qui vivent sous l'empire des autres et ceux qui existent en eux-mêmes se retrouve partout ; mais cette opposition des caractères ressort davantage pour le mélange bizarre de timidité et d'indépendance qui se fait remarquer chez les Anglais¹⁵⁹.

L'*excentricité* littéraire se développe, selon Daniel Sangsue, en deux grandes phases¹⁶⁰ : la première phase, considérée comme l'âge d'or de l'*excentricité*, la

¹⁵⁸ Miranda Gill signale que l'emploi premier du mot « excentricité », dans la littérature française, on le trouve chez Mme de Staël ; (Voir Miranda Gill, *Eccentricity & the Cultural Imagination in Nineteenth-Century Paris*, New York, Oxford University Press Inc., 2009, p. 35).

¹⁵⁹ Madame de Staël, *Œuvres complètes*, tome XIV, *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, t. III, Bruxelles, Louis Hauman et C, libraires, 1830, p. 186.

¹⁶⁰ Sangsue, Daniel, « Vous avez dit excentrique ? », *loc.cit.*, p. 44 : « Il y a une première phase de l'excentricité, qui s'étend de 1830 à 1840 et qui voit simultanément l'apparition du mot, la définition de la catégorie par Nodier (1835) et une « vague » de récits, la plus importante : *L'Histoire du roi de Bohême* est de 1830, les récits de Gautier s'échelonnent de 1833 à 1838. L'excentricité se manifeste massivement une seconde fois entre 1850 et 1855 : les récits de Nerval sont représentatifs de cette phase que l'on pourrait appeler d'exploitation. Ils s'accompagnent d'un ouvrage de Champfleury, *Les Excentriques* (1852), symptomatique de l'intérêt qui pouvait s'attacher au problème, et de productions plus épiphénoménales comme les *Contes excentriques* (1855) de Charles Newil ou *Les Excentricités de la langue française* (1859) de Lorédan Larchey, titres qui, à défaut

deuxième étant plutôt une phase de relance de l'excentricité. Ce n'est pas par hasard que l'excentricité surgit en France autour de deux moments révolutionnaires. Sans être nécessairement liée aux événements politiques déroulés autour de ces deux périodes là, l'excentricité est pourtant une forme de révolte « contre l'ordre établi¹⁶¹ ». La notion d'excentricité survient sur un fond historique et une période extrêmement instables, voire désespérants. Les événements politiques défavorables et tendus obligent la France de la première moitié du XIXe siècle à repenser ses structures idéologiques ainsi que les représentations mentales et culturelles.

Le texte de Gérard de Nerval sur les illuminés, comme nous le verrons, se ressent de cet ébranlement. Nous disons d'emblée que l'analyse des *Illuminés* prendra en compte la dimension esthétique de cette instabilité sociale et politique, tout en la faisant remonter à ses présupposés ontologiques et métaphysiques. C'est pourquoi l'écriture de Nerval, imprégnée en profondeur par cette instabilité, nous invite à trouver les visages excentriques du désenchantement.

Les ouvrages dont nous allons nous occuper brièvement au cours de ce sous-chapitre ont un statut générique différent, à savoir des monographies sur les excentriques, portraits romanesques et non-romanesques des excentriques, fictions littéraires, biographies personnelles, « autobiographies déguisées », parfois, le mélange de tous ces genres dans un seul livre. Malgré ces statuts génériques différents, les textes que nous y présenterons entrent dans le même corpus ou dans la même série justement par l'attention que les auteurs accordent aux figures de l'excentricité (figures au sens d'individus). L'homogénéité du corpus tient de plus à une série de traits spécifiques : le choix aléatoire des excentriques, le refus du romanesque, l'effet de liste biographique et l'hétérogénéité des thèmes. Les textes des *Illuminés* ont eux aussi des statuts différents : *Le roi de Bicêtre* et *l'Histoire de l'abbé de Bucquoy* se présentent comme des histoires fictionnalisées ; *Les Confidences de Nicolas* relève plutôt de la biographie romancée ; *Jacques Cazotte* est un mélange de biographie de la vie et de l'œuvre de Cazotte ; l'étude consacrée à Cagliostro paraît plutôt un essai d'histoire littéraire sur l'illuminisme, tandis que le texte consacré à Quintus Aucler est une sorte de monographie de sa pensée.

Définir l'excentrique en termes d'original, de singulier, d'extravagant, de non-conformiste ou, tout simplement, comme un individu qui s'excentre par rapport à une norme ou par rapport aux règles établies n'est qu'un point de départ. Pour qui connaît les textes de Gautier, de Nodier ou de Nerval, force est de rappeler que

de pertinence (rien de moins excentrique que ces contes et que cette linguistique), prouvent au moins le succès du terme ».

¹⁶¹ Voir Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, Corti, 1973, p. 443 ; en analysant *Les Jeunes France*, le critique parle d'une coïncidence entre l'excentricité et la politique.

l'excentricité se manifeste différemment d'un texte à l'autre, d'un auteur à l'autre, d'un personnage à l'autre du même texte ou des textes différents. Des points communs dans la description du comportement d'un « excentrique » ou des figures de l'« excentricité » existent sans doute dans leurs textes, mais l'excentricité est chaque fois révélatrice de singularité, tant de la personnalité de l'écrivain, de son œuvre et de ses personnages. C'est pourquoi il s'impose, une fois de plus, de ne pas récuser *a priori* et de façon absolue l'excentricité, mais de toujours la chercher dans l'énergie interne de l'écriture à analyser, enfin dans la pensée de l'auteur, dans l'âme et l'esprit de chaque personnage.

Selon Daniel Sangsue, Nerval s'inscrit dans la deuxième vague de textes, de 1850 à 1855, qui exploitent la notion d'« excentricité ». De la première vague de textes jusqu'à la deuxième il y a, sans doute, une évolution historique et littéraire qui change les enjeux esthétiques et idéologiques du phénomène de l'excentricité. Toutefois, n'oublions pas que le recueil *Les Illuminés* de Gérard de Nerval, paru en 1852, est une réunion des textes publiés dans des revues à partir de 1839. Cela dit, nous nous demandons s'il est encore pertinent de situer ce texte nervalien dans la deuxième vague ou bien il se distingue par rapport aux autres textes, si l'on tient compte principalement de la genèse de cet œuvre ? La genèse des *Illuminés* est tout à fait particulière, mais c'est Nerval, lui-même, qui écrit : « ces analyses, ces biographies furent écrites à diverses époques, bien qu'elles dussent se rattacher à la même série¹⁶² ». Nous pouvons alors dire que son texte s'excentre chronologiquement par rapport à la deuxième vague, mais s'attache quand même à la même série de textes sur les excentriques. Alors, au-delà de cette particularité, rien ne nous empêche de voir comment Gérard de Nerval emploie les mots d'« excentricité » et d'« excentrique » par rapport aux autres auteurs, plus précisément de se rendre compte en quoi le champ sémantique de l'excentrique se superpose ou diffère des emplois des autres auteurs du XIXe siècle.

Précisons, dès le début, que nous analyserons le statut des textes et le discours sur l'*excentricité* et sur l'*excentrique*. Les récits excentriques, qui ont été minutieusement analysés par Daniel Sangsue, ne nous intéressent que dans la mesure où ils peuvent enrichir les acceptions des deux termes dont nous nous occupons prioritairement. En revanche, on abordera les textes des *Illuminés* en tant que récits excentriques, le cas échéant.

Les Excentriques de Champfleury, la *Bibliographie des fous* de Nodier, *Les Excentriques* de Philarète Chasles, *Les Grotesques* de Gautier, *Gens singuliers* de Lorédan Larchey, *Extravagants et originaux du XVIIe siècle* de Musset, *Oubliés et*

¹⁶² *BO, NPI*, II, p. 885.

dédaignés de Charles Monselet, *Les excentriques disparus* de Simon Brugal, *Originaux du XVIIe siècle* de Paul de Musset, *Galerie d'originaux* de Henry Monnier, *Excentriques et grotesques de l'Agenais* de Jules Andrieu, *Les Fous littéraires. Essai bibliographique sur la littérature excentrique, les illuminés, visionnaires* de Gustave Brunet, *Les réfractaires* de Jules Vallès, pour ne citer que les principaux, représentent un échantillon des ouvrages sur les excentriques¹⁶³ et, implicitement, sur l'excentricité. Comme nous pouvons le constater à première vue, les études se multiplient en rapport avec la marginalité : récits excentriques et textes sur l'excentricité vont de pair. Ces textes renforcent de plus l'idée que l'excentricité n'est pas une notion arbitraire, mais « l'émanation des préoccupations d'une époque¹⁶⁴ ». C'est dire également que la tendance majeure des écrivains est plutôt d'écrire sur les hommes excentriques que sur les femmes excentriques. Cela s'explique, sans doute, par l'influence de l'espace anglais, que Peter Shulman a observé et analysé d'ailleurs, soulignant que les dictionnaires du XIXe siècle montrent, eux-mêmes, cette tendance¹⁶⁵.

C'est dans cette série de textes que *Les Illuminés* de Gérard de Nerval prend place. L'auteur s'attache donc à une pratique littéraire qui tend à remettre en question le champ littéraire dans son ensemble et le romanesque en particulier. Tous ces livres paraissent sous forme de réunions de plusieurs biographies, plus ou moins romancées¹⁶⁶. L'effet de liste que l'enchaînement des biographies crée, et qui devient l'une des constantes de ces livres, met en question toute l'organicité intérieure ou le statut du livre en tant que « tout », unitaire et continu. Dans la plupart de ces livres sur des excentriques, il nous semble que le hasard préside le choix de réunir les textes. Ainsi, nous avons affaire à des textes et, implicitement, à des écritures excentriques dont le caractère principal semble être la perte de l'unité continue. Dans le cas de Nerval il faut nuancer les choses : à la différence des auteurs de ces livres excentriques, l'écrivain des *Illuminés* déjoue le genre de la biographie : ses textes sont à la fois des « biographies », des « vieilles toiles », (« dont la composition

¹⁶³ D'autres dénominations de ce mot que l'on a rencontré : les originaux, les fous, les toqués, les visionnaires, les illuminés.

¹⁶⁴ Daniel Sangsue, « Vous avez dit excentrique », *loc. cit.*, p. 44.

¹⁶⁵ Shulman, Peter, *art. cité*, p. 175 : « De Littré, on retiendra une tendance vers une typologie masculine, spécifiquement focalisée sur un stéréotype anglais, l'*Englishman* : « *Le Club des Excentriques* ». Cette identification masculine est renforcée par le *Dictionnaire universel de la langue française* (Boiste, 1857) où l'on propose : « Homme fantasque, original », et par le *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français* (Landais, 1857) où l'on ajoute : « en parlant des personnes d'un caractère original, sujettes à des écarts ; c'est un homme excentrique. *Bescherelle* avance une définition également masculine : « Excès d'humeur ou de franchise ; originalité de caractère. Cet homme se fait remarquer par ses manières ».

¹⁶⁶ Dans la préface de la deuxième édition des *Excentriques* de Jules Champfleury, « À proprement parler, ce livre n'est pas un livre, c'est une réunion d'articles que la critique a vivement reprochés à l'auteur lors de la première édition.

bizarre et la peinture éraillée font sourire l'amateur vulgaire»), des « portraits littéraires », des « récits » et des « analyses » (« Ces analyses, ces biographies furent écrites à diverses époques¹⁶⁷ »). De plus, n'oublions pas que ces soi-disant biographies ont été décrites par la plupart des exégètes en tant qu'« autobiographies déguisées » de l'auteur¹⁶⁸. Bref, Nerval transgresse les contraintes du genre biographique et ne fait que dissimuler parfois sa prise de distanciation par rapport à l'histoire de la vie et de l'œuvre de ses excentriques, d'où le manque des frontières entre histoire et fiction.

Nous allons montrer de même, dans le dernier chapitre de cette section, que *Les Illuminés* occupe une place singulière dans la série de ces textes récemment énumérés, justement par l'implication personnelle, donc subjective, de l'auteur dans la composition de chaque portrait d'excentrique. Nous montrerons, plus exactement, que plus Nerval parle de ses excentriques, plus son excentricité s'auto-récapitule. Autant vaudrait dire, que plus ses excentriques s'excentrent par rapport à un point donné, et une fois avec eux l'auteur lui-même, plus ils récupèrent le centre. Le traitement de l'excentricité par Gérard de Nerval est plus complexe que sous les plumes de ses contemporains qui consacrent des études aux excentriques. L'auteur des *Illuminés* ne se contente pas d'inventorier quelques noms d'excentriques, de décrire ou de grossir les folies de ses biographiés, de repérer les constantes ou de montrer combien l'excentricité affectionne les comportements des personnages les faisant être excessifs, risibles et grotesques. L'étude de Gérard est plus nuancée et les problématiques y sont diverses, étroitement liées à son écriture, à son système de pensée, à sa poétique personnelle de l'excentricité et de la folie. C'est pourquoi nous irons jusqu'à dire que l'ouvrage *Les Illuminés* occupe une position ex-centrique par rapport aux textes sur des excentriques que nous avons rassemblés dans le corpus. En somme, l'écriture nervalienne sur des excentriques est plus complexe, plus ambiguë et plus ambivalente. À la différence des autres auteurs, Gérard ne permet pas au lecteur de prendre une position critique stable par rapport à la raison ou à la folie des personnages, d'où la particularité de son discours ambivalent.

Dans les lignes qui suivent, nous allons tenter de redéfinir les constantes incarnées et véhiculées par de nombreuses biographies que les écrivains, certains consi-

¹⁶⁷ RS, NPI, II, p. 886.

¹⁶⁸ Voir Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. 36 : « On en voit un exemple frappant dans *Les Confidences de Nicolas*, où il transpose à la troisième personne les romans autobiographique de Restif de la Bretonne. Sous l'apparence d'une adaptation libre, il transcrit presque littéralement le texte de Restif, et peut ainsi entrant dans l'intériorité de ses personnages, décrire leurs monologues intérieurs sans recourir à la citation. Il transgresse ainsi les règles du genre biographique qui, comme l'analyse Dorrit Cohn, relève du genre historique et ne permet pas d'accès direct à l'intériorité des personnages. Chez Nerval, tout se passe comme si la vie d'un romancier du siècle précédent pouvait devenir la sienne ».

dérés eux-mêmes excentriques dans leurs vies réelles, dessinent et analysent. Il faut cependant prêter attention à un aspect épineux, mais essentiel, qui a été d'ailleurs abordé par Sangsue, à savoir le risque que le singulier soit généralisé ou typologisé¹⁶⁹. Mentionnons que ces constantes de l'excentricité ne supposent pas l'annulation des différences entre les excentriques. Nous pourrions, bien sûr, argumenter qu'étant donné la similitude des catégories de classement d'un livre à l'autre, tous les individus excentriques subissent le même traitement ; autrement dit, plus on parle des excentriques, plus on les généralise. Si c'était ainsi, le concept d'excentrique deviendrait fragile, voire inopérable. C'est pourquoi pour échapper à cette dilution du terme, il s'impose, une fois de plus, de ne pas récuser *a priori* et de façon absolue l'excentricité, mais de toujours la chercher dans l'énergie interne de l'écriture du texte à analyser¹⁷⁰. Des constantes existent, sans doute, mais disons que l'excentrique ne devient, ni chez Nerval, ni chez Champfleury, ni chez Huysmans un type. Et cela non seulement parce que le premier choisit un titre nominal ambigu – *Les Illuminés* –, mais parce que ses excentriques échappent à tout encadrement. En peu de mots, il ne s'agit pas, chez Nerval, de typologiser l'excentrique, mais de faire le relevé de ses impressions et de poursuivre ses excentricités, ses fantasmes et ses obsessions dans un jeu permanent de distanciation et d'identification ; les personnages de Nerval ne sont ni tout à fait illuminés, ni tout à fait excentriques. C'est pourquoi ils échappent à toute catégorisation ou généralisation justement parce qu'ils ne se laissent décemment pas soumettre à une interprétation fermée, ni à une explication catégorique ; leur marginalité ne peut être réduite à un motif stable, leur déviance étant sujette à des reconfigurations au sein d'une permanente dialectique entre centre et marge, entre général et singulier.

L'écrivain qui a pleinement exploité l'« excentricité » fut Théophile Gautier¹⁷¹. Il est d'ailleurs étonnant de constater que la plupart des dictionnaires des XIX^e et XX^e siècles illustrent les définitions de l'« excentricité » par des exemples tirés de l'œuvre de cet auteur. Il est vrai que les récurrences graphiques du mot excentricité ne sont pas très nombreuses chez lui, mais cette notion est souvent évoquée par le biais d'autres termes, tels que *bizarrierie*, *écart*, *anormalité*, *folie*, *divagation*, *extra-*

¹⁶⁹ Dans ce contexte, nous nous appuyons sur l'affirmation de Daniel Sangsue qui considérerait que « L'excentrique représente la limite des pouvoirs de la typisation. Il ne peut y avoir de Physiologie de l'excentrique : singularité irréductible, l'excentricité ne saurait faire l'objet d'une généralisation, sauf à perdre son essence. Pour lui rendre justice, il faudrait autant de Physiologies que d'excentriques ! » (Daniel Sangsue, « Vous avez dit excentrique ? », *Romantisme*, vol. 18, n. 58, 1988, p. 54).

¹⁷⁰ Voir Jean-Louis Cabanès, Jean-Pierre Saïdah (textes réunis et présentés par), *La fantaisie post-romantique*, Presses Universitaires du Mirail, p. 15 : « peut-on mettre sur le même plan les excentriques qui se rencontrent si nombreux chez Nodier et les excentriques, les illuminés ou les grotesques qui hantent la littérature dans les années 1840–1860, de Nerval à Champfleury ? ».

¹⁷¹ Voir *Mademoiselle de Maupin*, *Caprices et Zigzags*, *Fortunio*, *Les Jeunes France*, *Les Grotesques*.

vagance, non-conformisme, originalité, fantaisie, caprice, singularité, fantastique ou grotesque. Pour ne pas reprendre chaque fois tous ces termes, on les réunit dorénavant dans ce que l'on appellera brièvement l'axe lexical de l'excentricité.

Chez Théophile Gautier, l'excentricité et le grotesque sont indissolublement liés, se fécondent et s'enrichissent réciproquement. Celui-ci, considéré lui-même un excentrique dans sa vie réelle¹⁷², semble concevoir et placer ses excentriques en dehors des règles communes. Le personnage excentrique des *Jeunes France* et des *Grotesques* suscite presque toujours le rire, participant ainsi à une pratique de caricaturisation, d'humour carnavalesque et d'exhibitionnisme. Les héros de Gautier « veulent à la fois *marquer, se faire remarquer et se démarquer*¹⁷³ », écrit Daniel Sangsue. Il est utile d'y donner la définition de l'excentricité, formulée par Mikhaïl Bakhtine : « l'excentricité est une catégorie spéciale de la perception du monde carnavalesque¹⁷⁴ ». Le théâtre, comme mode opératoire d'excentricité et d'illusion, apparaît souvent dans les œuvres de Gérard de Nerval. On reviendra sur ce thème surtout lorsque nous nous occuperons des « Confidences de Nicolas » des *Illuminés*.

Ancrée dans le contexte historique et politique de la France de la première moitié du XIXe siècle, l'excentricité est, chez Gautier, synonyme de refus des convenances et de la banalité. Comme Champfleury, l'auteur des *Grotesques* accorde un grand intérêt à l'aspect extérieur de ses excentriques parce que, nous dit Lavater lui-même, l'extérieur dévoile l'intérieur. Excentrique rime dans les œuvres de Gautier avec mineur, car c'est dans les écrivains mineurs qu'il trouve le plus d'intérêt : « C'est dans les poètes du second ordre, je crois pouvoir l'avancer sans paradoxe, que se trouve le plus d'originalité et d'excentricité¹⁷⁵ ». En somme, l'excentricité est une partie structurante de la poétique de Gautier. Tout ce qui est banal et régulier n'intéresse pas : « Et partant dans le monde que l'artiste recrée par son art, ce ne sont pas le naturel, le raisonnable, la clarté, l'ordre qui tiennent le premier rang, selon Gautier,

¹⁷² Charles de Spaelberch de Lovenjoul décrit Gautier comme une personne excentrique : « Aucun écrivain n'a emprunté plus que Théophile Gautier à son individualité propre. On peut dire qu'il respire et se produit tout entier dans ses ouvrages [...] On admira fort cet hiver son burnous noir à glands soyeux, et ses cheveux gigantesques sont un sujet inépuisable pour les passants. Mais s'il porte ce burnous étrange et cultive cette longue chevelure, ce, n'est pas qu'il veuille paraître excentrique » cité par Peter Shulman, *op. cit.*, p. 2.

¹⁷³ Sangsue, Daniel, *Le Récit excentrique : Gautier, de Maistre, Nerval, Nodier*, Corti, 1987, p. 306 ; Voir aussi Daniel Sangsue, « Fantaisie, excentricité et réalisme chez Champfleury », *loc. cit.*, p. 173 : « Originaux, singuliers, extravagants, grotesque, illuminés, excentriques : sous divers appellations, nous avons là réunis en bandes plus ou moins nombreuses des « déviants », comme nous dirions aujourd'hui : des gens en coquetterie avec la folie, qui tranchent sur la grisaille commune, qu'on remarque et qui se font remarquer ».

¹⁷⁴ Bakhtine Mikhaïl, *La poétique du Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970, p. 170 ; Voir aussi Patricia Lojkine, *op. cit.*, sur la liaison entre excentricité, grotesque, burlesque et humanisme.

¹⁷⁵ Gautier, Théophile, *Les Grotesques*, Texte établi, annoté et présenté par Cecilia Rizza, Paris, Schena-Nizet, 1985, p. 45.

mais l'étrange, l'excès, le pittoresque, les rêves fantasques et extravagants engendrés par l'imagination la plus débridée¹⁷⁶ ».

Nodier emploiera et enrichira le terme d'excentricité dans sa *Bibliographie des fous. De quelques livres excentriques*. Celui-ci définit l'« excentricité » en termes de critère esthétique :

J'entends ici par un livre excentrique un livre qui est fait hors de toutes règles communes de la composition et du style, et dont il est impossible ou très difficile de deviner le but, quand il est arrivé par hasard que l'auteur eût un but en l'écrivant¹⁷⁷.

Contrairement à Champfleury, Charles Nodier n'accueille dans sa *Biographie* que des « fous bien avérés » :

Ce serait très mal juger Apulée, Rabelais, Sterne, et quelques autres que d'appeler leurs ouvrages des livres excentriques. Dans les brillantes débauches de leur imagination, la raison n'est pas un guide éclairé qui les précède ou les accompagne, mais c'est une esclave soumise qui les suit en souriant¹⁷⁸.

Alors, si les « fous littéraires » sont exclus de son projet, cela signifie que les livres excentriques sont écrits par les « fous bien avérés ». Cette ambiguïté réside dans le titre lui-même. Il est étonnant de voir que Nodier réunit dans son livre deux notions : la folie, décrite en termes d'état pathologique, et l'excentricité analysée dans une perspective littéraire. La relation de ces deux notions, que l'auteur n'explique pas de façon exacte, pourrait être interprétée selon une perspective double : l'une interne, jugeant de l'excentricité à partir des textes, l'autre externe visant la biographie de l'auteur. Si l'écrivain distingue entre « fou confirmé » et « fou littéraire », le rapport entre « excentrique » et « fou » n'est pas aussi clairement montré. On notera que Brunet, reprenant et développant l'entreprise de Charles Nodier, distinguera entre ces deux derniers termes, mais sans insister vraiment sur leurs acceptions : « On comprend (...) qu'il aurait fallu plus d'un gros volume si nous avions tenté d'énumérer tous les fous littéraires, tous les écrivains excentriques, tous les visionnaires (...) »¹⁷⁹.

Champfleury dans *Les excentriques* tente de décrire l'excentrique et l'excentricité d'un point de vue réaliste, même si en fait son analyse dépasse le réalisme¹⁸⁰.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 24.

¹⁷⁷ Nodier, Charles, *op. cit.*, Paris, Éditions des Cendres, 2001, p. 7.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 19.

¹⁷⁹ Brunet, Gustave, *Les Fous littéraires. Essai bibliographique sur la littérature excentrique, les illuminés, visionnaires, etc.*, Genève, Slatkine Repr., 1970, p. 56.

¹⁸⁰ Champfleury, Jules, *Le réalisme*, Paris, Michel Lévy Frères, 1857, p. 92 : « La reproduction de la nature par l'homme ne sera jamais une reproduction, ni une imitation, ce sera toujours une interprétation » ; Voir Michel Brix, *De Hugo à Champfleury, ou d'un réalisme à l'autre*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 72 : « Champfleury n'a cure de reproduire fidèlement le réel et il ne conteste

Évoquant le trinôme – excentricité, folie et raison –, l'auteur se demande « Où est la route qui sépare la raison de l'excentricité, l'excentricité de la folie?¹⁸¹ » Sans répondre à cette question, Champfleury nous laisse entendre que distinguer les trois notions est presque impossible.

Même si l'auteur précise que ses « sujets d'observation » mériteraient une place « dans des livres de médecine plutôt que de littérature¹⁸² », le côté anthropologique et esthétique de son projet n'est pas délaissé. Par l'analyse détaillée des traits de ses personnages, Champfleury cherche à mettre en évidence le côté pathologique des doctrines et des credos de ses excentriques¹⁸³, vivants dans un monde instable. Tous les excentriques veulent, chacun à sa manière, sauver l'humanité ou contribuer au renouvellement social et éthique : « chaque révolution amène après elle un troupeau de réformateurs, d'apôtres, de dieux, qui, tous, ont un petit drapeau dans la poche : "SAUVONS L'HUMANITÉ!"¹⁸⁴ ». La mégalomanie et l'orgueil vont de pair presque chez tous ses excentriques.

Influencé, semble-t-il, par les théories de Lavater sur la physionomie, Champfleury voit dans l'excentrique « un curieux sujet d'observation¹⁸⁵ » dont le visage unit l'« extérieur » et l'« intérieur », plus exactement la dimension physique et la dimension psychologique. L'écrivain paraît surprendre, telle une caméra externe, les gestes des observés et les signes imprégnés sur leurs visages, devenus des indices de folie et du caractère bizarre. Mais ces indices ne seraient pas porteurs de signification si l'auteur ne s'avérait être un fin interprète des physionomies et des outils de l'analyse psychologique : « Quelquefois ces personnages », précise l'auteur dès les premières lignes du texte, « n'ont rien de surprenant ni d'étrange dans leur costume ; tout est dans leur physionomie, que leurs utopies, les rêves, les idées ont rendue bizarre¹⁸⁶ ». Champfleury paraît connaître bien les méthodes d'observation des

pas à l'artiste la faculté de transformer le monde. C'est au contraire dans une telle interprétation que réside la grande richesse de toute démarche esthétique ». De cette idée, on retient qu'il est impossible de décrire un type d'excentrique réel et que l'on a affaire, même chez Champfleury, à une fictionalisation de ce personnage.

¹⁸¹ Champfleury, Jules, *op. cit.*, p. 13.

¹⁸² *Ibid.*, p. 4 ; Il note aussi : « le cynique sait que l'étude n'est pas perdue et qu'elle profitera à la science » ou « les livres du genre des Excentriques seront les traités spéciaux des maladies graves de notre intelligence, ou plus modestement, pour les critiques difficiles, de simples mémoires à consulter, des thèses de médecine ».

¹⁸³ « On appuyait fortement surtout sur la bizarrerie des personnages, sur leur condition de bas étage et surtout sur le côté malsain de leur intelligence. ».

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 191.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 11.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 3 ; Voir Peter Shulman, « L'évolution du mot 'excentrique' en France du lexique à la métaphore », *Langues du XIXe siècle*, Textes réunis par Graham Falconer, Andrew Olivier, Dorothy Speirs, p. 178 : « Effectivement, il (Champfleury) tenait à l'idée que l'excentricité est surtout un processus interne qui remonte à la surface du monde externe comme une série de bulles effervescentes ».

aliénistes, qui prennent des notations médicales au fur et à mesure qu'ils analysent le malade : « Quand on a bien vu ces drôles qui semblent des pièces artificielles d'anatomie artistement construites, ils remettent leurs veines, leur sang, leur chair, leurs habits. Ils sont charmants. On les quitte, la tête de notes précieuses : on les rencontre dans la rue ; on ne les salue pas¹⁸⁷ ».

Contrairement à Champfleury, Gérard de Nerval ne se veut pas l'observateur ou l'analyste clinicien des gestes de ses excentriques, mais plutôt des « bigarrures de l'âme » : « Analyser les bigarrures de l'âme humaine, c'est de la physiologie morale, – cela vaut bien un travail de naturaliste, de paléographe, ou d'archéologue¹⁸⁸ ». La méfiance de l'auteur envers ceux qui peignent les marginaux et les aliénés sous une apparence positiviste et scientifique s'exprime bien dans ces mots : « Il serait insensé d'établir sur ce qui n'est que décomposition efflorescente et malade, ou mélange stérile de substances hétérogènes, une base trompeuse, où les générations croiraient pouvoir poser un pied ferme¹⁸⁹ ». Nerval s'oppose en fait à tous ceux qui étudient l'esprit humain afin d'« établir » une « base » sûre pour des études futures. De toute façon, l'auteur d'*Aurélia* définit différemment le réalisme par rapport à Champfleury :

Il en est de même de cette école si nombreuse aujourd'hui d'observateurs et d'analystes en sous-ordre qui n'étudient l'esprit humain que par ses côtés infimes ou souffrants, et se complaisent aux recherches d'une pathologie suspecte, où les anomalies hideuses de la décomposition et de la maladie sont cultivées avec cet amour et cette admiration qu'un naturaliste consacre aux variétés les plus séduisantes des créations régulières¹⁹⁰.

Balzac est un autre auteur qui s'arrête maintes fois sur la notion d'excentricité, qu'il définit toujours par rapport à l'excentricité anglaise. Fin connaisseur de l'excentricité et de la folie anglaises, l'auteur souligne l'équivalence entre fou et excentrique : « Vous ne savez peut-être pas qu'il y a dans la société anglaise beaucoup de fous que l'on n'enferme point et nommés excentriques ; ce sont des gens à idées bizarres (...)»¹⁹¹ ». L'auteur renforce cette idée dans *La Cousine Bette* lorsqu'il écrit : « La jalousie formait la base de ce caractère plein d'excentricités, mot trouvé par les Anglais pour les folies non pas des petites, mais des grandes maisons¹⁹² » et aussi dans *Le Cousin Pons* « Paris est la ville du monde qui recèle le plus

¹⁸⁷ Champfleury, Jules, *op. cit.*, p. 9.

¹⁸⁸ *RS, NPI*, II, p. 886.

¹⁸⁹ *CN, NPI*, III, p. 1074.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 1126.

¹⁹¹ Balzac, Honoré de, *La Comédie humaine*, t. XII, Bibl. de la Pléiade, 1981, p. 738, cité par Daniel Sangsue, « Vous avez dit excentrique », *loc. cit.*, p. 51.

¹⁹² *Ibid.*

d'originaux en ce genre, ayant une religion au cœur. Les excentriques de Londres finissent toujours par se dégoûter de leurs adorations comme ils se dégoûtent de vivre ; tandis qu'à Paris les monomanes vivent avec leur fantaisie dans un heureux concubinage d'esprit¹⁹³». L'excentricité a donc sa propre géographie. Et, de surcroît, l'excentrique n'est pas excentrique comme il veut, l'histoire et la culture ont tout prévu, c'est-à-dire que les deux espaces culturels et la société fixent différemment les limites à la folie, d'où le relativisme de l'excentricité et de la folie d'une culture à l'autre.

Charles Monselet, dans *Les oubliés et les dédaignés. Figures littéraires de la fin du 18e siècle*, décrit l'excentricité en tant que source d'imagination ou d'énergie dans l'acte de l'écriture : « La banalité m'irrite, tandis que l'excentricité touchée elle-même au vertige m'ouvre des horizons de rêverie et suscite en moi de très justes idées à côté¹⁹⁴ ». Dans ce cas là, l'excentricité ne peut pas être séparée du désir d'explorer les interstices de la liberté éthique et esthétique ; dans l'exploration de ces interstices l'imagination de l'auteur se vivifie.

Jules Andrieu, comme Champfleury d'ailleurs, vise dans son étude sur des excentriques à donner l'ébauche de quelques types disparus « promenant dans Paris leurs "binettes" extravagantes, l'œil fermé aux soins vulgaires, le cœur détaché des basses affaires de ce monde, laissant leur esprit glisser avec insouciance au courant de la Chimère, ainsi que la paille au fil de l'eau¹⁹⁵ ». Ce sont les mêmes chimères qui, nous dit l'auteur-narrateur de *Sylvie*, « charment et égarent au matin de la vie ».

Avant de multiplier les exemples de *fous*, de *toqués*, de *grotesques*, d'*abstrac-teurs* ou de *détraqués*, cet auteur nous fournit des échantillons variés, « inouïs de toutes les aberrations, de toutes les incohérences possibles¹⁹⁶ », sans oublier d'attirer notre attention sur la nécessité de distinguer entre « cas pathologiques », « excentriques » et « grotesques ». En ce qui concerne l'excentricité, Andrieu nous invite à la chercher plutôt dans le fond que dans la forme¹⁹⁷. Michel Jeanneret, en analysant des textes nervaliens, attire l'attention, lui-aussi, que la folie et l'excentricité doivent être cherchées dans le contenu de l'écriture nervalienne et non pas dans sa forme sensée¹⁹⁸.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 598.

¹⁹⁴ Monselet, Charles, *Les oubliés et les dédaignés. Figures littéraires de la fin du 18*, Paris, Michel Lévy Frères, 1864, p. 11.

¹⁹⁵ Simone Brugal dans l'Introduction des *Excentriques disparus*, *loc. cit.*, p. 2.

¹⁹⁶ Andrieu, Jules (1839–1895), *Excentriques et grotesques littéraires de l'Agenais*, Paris, Alphonse Picard et Fils Editeurs, 1895, p. 2.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 24 : « L'excentricité, ici, est donc plutôt dans le fond que dans la forme. La pensée, fruste, un peu confuse et que la traduction exténue, s'éparpille en un flot de réminiscences de lectures ».

¹⁹⁸ Michel Jeanneret, *La lettre perdue. Écriture et folie dans l'œuvre de Nerval*, Paris, Flammarion, « Sciences humaines », 1978, p. 8 : « Discours de la folie ? Il faut croire qu'il se cache bien, puis-

Le recueil rarissime de Simone Brugal, promis à la recherche des excentriques disparus, s'inscrit dans la tradition des livres énumérés ci-dessus, surtout dans la ligne des *Gens singuliers* de Lorédan Larchey ou des *Oubliés et dédaignés* de Paul Musset¹⁹⁹. L'attention y est surtout portée sur des illuminés et ésotéristes. Une chose intéressante à constater est, qu'au delà du fait que Simone Brugal signe – comme Nerval – avec un pseudonyme (le vrai nom Firmin Boissin), celui-ci consacre dans son livre un chapitre entier aux illuminés. Ainsi, les excentriques servent comme dénomination générique pour tous les types de singuliers, tels que les *mystiques*, les *rêveurs*, les *visionnaires* et les *illuminés*²⁰⁰. Diverses figures de l'excentricité habitent les pages des *Excentriques*, faisant certainement le délice de tout lecteur parti à la découverte des têtes extravagantes. Des « excentriques de la rue », des « illuminés », des « mystiques de la science », des « candidats toqués », des « bohémiens littéraires », tous animent la galerie d'excentriques. Nous y rencontrons aussi les « fervents apôtres de la métempsychose », les « ennemies des jésuites »²⁰¹, les « hégéliens », les hétérodoxes, les convertis, les socialistes ainsi que les communistes qui cachent eux-mêmes leur identité sous des pseudonymes²⁰². Sans pouvoir accorder beaucoup d'espace aux excentriques disparus²⁰³, nous nous contentons de mettre en évidence

que la question même n'a pas été posée. Au niveau des formes, il est vrai, nulle trace d'égarement, nul symptôme de schizographie. Les dispositifs narratifs, l'axe syntagmatique et l'appareil lexical témoignent d'une telle maîtrise que l'hypothèse tombe alors à faux. C'est à un autre niveau, celui des contenus, que la folie se laisse au contraire appréhender » ; Consulter aussi Michel Jeanneret, « La folie est un rêve : Nerval et le docteur Moreau de Tours », *Romantisme*, vol. 10, n. 27, 1980, p. 59–75.

¹⁹⁹ Martine Lavaud, « Ratés, oubliés et mineurs : sur quelques fictions excentriques de l'histoire littéraire du XIXe siècle », in *Fictions d'histoire littéraire*, Jean-Louis Jeannelle (études réunies et présentées par), Presses universitaires de Rennes, collection « La Licorne », 2009, p. 158 : « L'exhumation des mineurs et des oubliés alimente un corpus excentrique et dix-neuviémiste qui, lui aussi, a parfois envisagé que la fantaisie puisse damer le pion à la philologie ».

²⁰⁰ Simone Brugal, *op. cit.*, p. 1 : « Sans fausse honte, j'avoue mon faible pour les mystiques, les rêveurs, les visionnaires et les illuminés. » ; Tous les personnages que l'auteur collecte et expose dans sa galerie d'excentriques sont, à l'exception peut-être de Paulin Gagne et de Tapon-Fougas, des inconnus : Poulalion, Petra-Protensis, Cirier, Mme Cornélie, Naüendorff et Eugène Vintras, Varney, Egger, Anna-Marie, Arca d'Orient, Lapasse, Van Ktout, Paulin Gagne, Bertron, Pradier-Bayard, Tapon-Fougas, L'Abbé Cotton, Trapadoux, Thérion.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 21 : « L'ennemi des Jésuites, l'hégélien, qui devait plus tard publier, sous le pseudonyme de Camille Ledoux, un opuscule aussi curieux qu'hétérodoxe contre « l'Eternité des peines de l'Enfer », et finir, dit on, par être curé parmi les Vieux-Catholiques de la Suisse ».

²⁰² *Ibid.*, p. 25 : « Une rédaction nouvelle fut constituée sous la direction de M.C.-F. Chevé. C'était un converti. Ancien volontaire polonais de 1830, il avait collaboré au *Peuple*, de Proudhon, et au *Bien public*, d'Émile de Girardin. Buhez le ramena au christianisme. Brave homme, excellent cœur, ami de l'abbé Gabriel et du Père Gratry, Chevé n'avait pas pu complètement abandonner ses idées socialistes : il les avait seulement épurées au creuset des idées évangéliques. On lui doit entre autres ouvrages : *Du communisme dans l'Église, Christianisme et Démocratie, Les communistes* ».

²⁰³ Une étude consacrée à une analyse comparée des *Illuminés* de Nerval et des *Excentriques disparus* de Brugal pourrait être révélatrice de plusieurs points de vue.

quelques similitudes entre ce livre de Brugal et ceux de Champfleury et de Nerval. Sans grand effort de recherche, on peut saisir, au fur et à mesure que l'on tourne les pages, maintes ressemblances entre les excentriques de ces trois auteurs. Et commençons par dire que leurs personnages semblent laisser « leur esprit glisser avec insouciance au courant de la Chimère²⁰⁴ ». Brugal, comme Champfleury, suit et observe les excentriques de la rue ; l'excentrique fascine les deux auteurs de telle manière qu'il devient un vrai objet d'observation et d'analyse :

Il (Petra-Pratensis) portait toujours sur lui un carnet, suffisamment crasseux, où les gros bonnets de l'Université étaient, l'un après l'autre, étiquetés, définis, fixés par l'épingle de la colère comme des taons dans la boîte d'un zoologiste. Il me permit d'en prendre note, et je détache aujourd'hui du carnet des haines du Chodruc-Duclos²⁰⁵.

En revanche, chez Nerval, les postures d'observé et d'observateur paraissent ne plus se distinguer clairement. On sait déjà bien que cet auteur a une conception différente par rapport au réalisme, au réel et au vrai ; c'est à propos de Restif de la Bretonne que Nerval déclare ironiquement « que l'on ne peut pas pousser trop loin le réalisme littéraire ».

Force est de constater que certains thèmes récurrents des *Illuminés* apparaissent également sous la plume de Brugal : la généalogie fantastique, les tendances mégalomaniaques, le socialisme utopique, l'illuminisme et l'imprimerie²⁰⁶. Partant de cette remarque, il est facile de repérer les coïncidences entre les excentriques disparus de Simone Brugal et les illuminés de Gérard de Nerval. Rétif de la Bretonne, Raoul Spifame et Quintus Aucler des *Illuminés* se construisent, tous les trois, des généalogies fantastiques et se donnent des identités royales. On peut repérer, toujours chez les deux auteurs, des similitudes entre Cazotte (des *Illuminés*) et Pierre Michel

²⁰⁴ Simone Brugal, *op. cit.*, p. 1.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 18.

²⁰⁶ *Ibid.* : « Dupré se disait être le vingt et unième incarnation de Cornélius Nepos » ; Naüindorff se prend pour le messie : « Son titre de Roi ne lui suffisant plus, il ambitionna de jouer le rôle d'un messie, d'un fondateur de religion. Coup sur coup, par les soins de M. Gruau de La Barre et de M. Charles de Cosson, il publia : *La Doctrine céleste, ou l'Evangile dans toute sa pureté primitive* [...] et il s'y déchaîne avec une violence inouïe contre la Papauté, les cardinaux, les évêques et les prêtres de l'Église romaine » (p. 42-43) ou « il s'improvisa Roi Prophète comme Jean de Leyde » (p. 47) ; « Vintras changea de nom : il se fit appeler Pierre-Michel, et pour les intimes Strathanaël. Plus tard, il se posa comme le Grand Prophète des derniers temps, et, tout en s'affirmant ultracatholique, inventa, lui aussi, une sorte de religion, connue dans l'histoire des excentricités contemporaines sous la qualification d'*Œuvre de la Miséricorde*. » (p. 44) ; « Où logeait ce vieillard illuminé (Louis XVII) qui, sérieusement, se croyait le descendant de quatorze générations de Rois ? » (p. 50) ; c'est nous qui soulignons ; Quant à l'imprimerie : « Cirier a laissé beaucoup de manuscrits [...] Il a publié aussi un grand nombre de brochures, devenues aujourd'hui, à tous les points de vue, des singularités littéraires – car, à l'exemple de Restif de la Bretonne, il les imprimait lui-même, et toutes portent des titres bizarres. » (p. 25).

(des *Excentriques disparus*) : ce dernier a le don de prédire pour la France, avant la Révolution, des malheurs terribles, comme le faisait Cazotte (la prophétie de La Harpe). La fin des leurs destins est tout à fait semblable : les deux individus sont jugés face au tribunal de la Révolution et finissent par être condamnés à mort²⁰⁷. Brugal renvoie d'ailleurs plusieurs fois au *Diable amoureux* de Cazotte, plus précisément à la prophétie de La Harpe, ainsi qu'à l'amitié d'Anna-Marie avec la famille de Cazotte, l'épouse Marquise de la Croix et le fils Scévole Cazotte²⁰⁸. On sait bien que Nerval, dans sa biographie sur Cazotte des *Illuminés*, s'inspire beaucoup des écrits d'Anna-Marie sur Cazotte et sa famille.

Une dernière chose à remarquer : la scène, dans laquelle Raoul Spifame est salué ironiquement par ses collègues avec l'appellatif de « Majesté », semble se répéter parfaitement dans le texte de Brugal. L'un des excentriques de Brugal se donne, comme Raoul Spifame, tous les privilèges d'avoir une identité royale, au risque de perdre et d'oublier son identité réelle. Victime de ses fantasmes, ainsi que de sa mégalomanie, le Dauphin de Brugal arrive à être appelé aussi ironiquement « Sa Majesté » : « Les habitués du lieu connaissaient bien le Dauphin, et tous (Jules Vallès lui-même) s'inclinaient respectueusement devant sa Royauté chimérique. Ils lui formaient comme une petite cour, et, en entrant, le saluait en ces termes : « “Bonjour, Sire ! Comment se porte aujourd'hui Votre Majesté” ?²⁰⁹ ».

Baudelaire consacre, lui-aussi, quelques pages aux excentriques anglais dans *Les excentriques*²¹⁰. L'écrivain met, en tête de sa liste d'excentriques, le poète Byron auquel « il serait injuste de refuser un brevet d'excentricité ²¹¹ ». Ce texte sur les excentriques n'apporte pas quelque chose de nouveau par rapport aux autres textes

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 45 : « Ses fidèles avaient en lui une foi entière et le considéraient comme un véritable envoyé de Dieu. Ce qui ne l'empêcha pas d'être bel et bien condamné comme escroc, le 20 août 1842, par le tribunal correctionnel de Caen ».

²⁰⁸ Voir Simone Brugal, *op. cit.*, p. 65–66 : « L'amie de Cazotte (Anne-Marie) regardait aussi la Révolution comme l'œuvre de Satan, et elle se vantait d'avoir détruit un talisman en lapis-lazuli que le duc d'Orléans avait reçu en Angleterre du Grand-Rabbin Faleck-Scheck [...] Anne-Marie, dans sa *Famille Cazotte*, a fait revivre la physionomie de cette marquise (Marquise de la Croix) étonnante – en même temps qu'elle nous explique la genèse du *Diable amoureux*, et nous expose les relations de l'auteur de cet étrange roman avec les kabbalistes de son époque et les adeptes du célèbre Martinez Pasqualis. C'est un de ses ouvrages les plus curieux. » ou « Anne-Marie avait, dans sa jeunesse, connu Scévole Cazotte, mort bibliothécaire du Palais de Trianon, et fils de ce Jacques Cazotte que le *Diable amoureux* et le prophétique dîner décrit par La Harpe, à propos de la Révolution, ont rendu immortel. Scévole transmet à Anne-Marie les secrets de la vieille marquise de la Croix, qui fut sa seconde mère. Veuve d'un grand seigneur attaché à la Cour d'Espagne, cette marquise de la Croix était entichée de théosophie et mauvais esprit comme la cause du plus grand nombre des infirmités qui affligent l'espace humaine. »

²⁰⁹ Brugal, Simone, *op. cit.*, p. 54.

²¹⁰ Baudelaire, Charles, *Les excentriques*, dans *Œuvres posthumes*, Paris, Mercure de France, 3^e éd., 1908, (dans le chapitre « Variétés »).

²¹¹ *Ibid.*, p. 363.

sur les excentriques, sauf peut-être l'intention visible de l'auteur de grossir excessivement les excentricités et les excès de ses personnages. À travers un style détaché, l'auteur expose dans sa galerie des individus dont leurs comportements, leurs styles de vie, leurs certitudes et leurs credos sont l'expression d'une excentricité, synonyme d'excès ou de folie (considérés, dans certains cas, pathologiques). Fin connaisseur de l'excentricité anglaise, le poète donne les portraits de plusieurs singuliers : le marquis de Briquerville, « personnage fort riche, qui passa pour fou, et qui l'était peut-être un peu²¹² » ; Edouard Montagne, mentionné parmi les originaux illustres, « qui embrassait le culte de Mahomet, se conformant à toutes les pratiques que recommande le Coran²¹³ » ; Lord Baltimore²¹⁴, le comte de Lauragais²¹⁵, le marquis de Brunoy occupent les dernières pages de la liste des excentriques²¹⁶ inventoriés dans *Les excentriques*. Chose intéressante à préciser est que Baudelaire, lorsqu'il amène en discussion les singuliers de la France et de l'Angleterre, choisit d'appeler les excentriques de la France plutôt en termes d'« originaux » : « La France est loin d'être aussi riche en excentriques que l'Angleterre, et l'on ne parviendrait pas à remplir deux ou trois volumes de l'histoire de nos originaux nobles²¹⁷ ».

Philarète Chasles, l'auteur des *Excentriques anglais*, semble emprunter de Champfleury la méthode d'analyse des excentriques, de grand chemin ou d'érudition, ainsi

²¹² *Ibid.*, p. 369.

²¹³ *Ibid.*, p. 365.

²¹⁴ *Ibid.* : « Lord Baltimore (...) il adopta sur un point bien délicat les idées des Orientaux ; il se fit construire un harem en tout point semblable à l'un des plus somptueux que renferme Constantinople ; il le remplit de beautés qu'il n'envoya point acheter en Circassie, et qu'il soumit à la clôture la plus sévère. La chose fit grand bruit ; elle parut dépasser les limites de l'excentricité ».

²¹⁵ *Ibid.*, p. 371 : « Le comte de Lauragais (...) il eut aussi la manie des expériences, mais il se borna à chercher les moyens d'opérer la combustion du diamant. Pair de France, il se fit recevoir avocat à Londres. Frondeur impitoyable, il se fit exiler et emprisonner maintes fois ; il s'amusa, dans un mémoire lu à l'Académie sur l'inoculation, à cribler d'épigrammes la faculté et la magistrature ; il en fut puni par un séjour à la Bastille. Il soutint un procès contre son secrétaire qui l'accusait d'avoir porté le trouble dans son ménage, et il se défendit par un factum, sous ce titre bizarre : Mémoire pour moi, par moi. Quoiqu'il pût faire, il n'atteignit pas à la célébrité du marquis de Brunoy ».

²¹⁶ *Ibid.*, p. 371–372 : « Le marquis de Brunoy celui-ci qui dépensa dans les extravagances les plus étranges ; il donnait aux paysans de ses terres les repas les plus splendides. La femme d'un boursier mourut ; il lui fit faire un enterrement tel qu'une princesse en aurait été vaine : 50.000 livres y passèrent. Il épousa Mil* d'Escars, l'un des plus beaux noms de la noblesse française ; il donna à sa fiancée pour 700.000 livres de bijoux, de parures, et, le jour des noces, il disparut, s'enfuit dans un de ses châteaux. Il ne voulut jamais revoir sa femme [...] La manie des cérémonies du culte devient chez lui une fureur ; il se fait le parrain de tous les enfants, le fossoyeur de tous les morts [...] il s'agit de conquérir la Terre-Sainte ; le marquis invite tous les gens de cœur à se réunir chez lui afin de partir sous ses ordres ; il promet 400 livres de rente à tous ces volontaires. La police s'opposa à la formation de cette armée. Le marquis avait déjà dépensé 20 millions en pareilles fohes ; sa famille veut le faire interdire, le parlement ne le trouve pas fou ; une lettre de cachet le fait enfermer dans un monastère ; il y mourut d'ennui à trente-trois ans ».

²¹⁷ *Ibid.*, p. 369.

que l'esprit d'observateur attentif. Dans sa description des excentriques, cet auteur s'appuie sur les données de la théorie de Lavater, afin de décrire mieux ses personnages : « Ta figure seule (il s'agit de Sterne) est un excellent emblème de l'excentricité²¹⁸ ». *Gens bizarres, baroques, fous, pathétiques, burlesques, hétéroclites, excentriques religieux, humoristes*, tous se rencontrent sous la même plume et sous le même abri textuel. Chose importante à remarquer est que, parmi les figures de l'excentricité analysées par Chasles, Cazotte occupe une place significative, étant qualifié d'humoriste, à côté de Sterne, de Charles Nodier, de Cervantès et de Gozzi.

Quant à l'excentricité, Chasles la définit inséparablement du terme de l'originalité et de la folie :

[...] comprendre quelle importance nous attachons à l'excentricité, à l'originalité, au mouvement imprévu, indépendant et spontané d'une existence qui se fait elle-même, qui vit en dehors de toutes les sphères et qui ne doit rien à personne ? Chez vous (les français) l'originalité est synonyme de folie ; chez nous (les anglais) c'est un éloge et un honneur²¹⁹.

Quelques pages après, l'auteur ajoute que l'excentricité est « le cercle dont le centre est partout, et la circonférence nulle part²²⁰ ». Georges Poulet, dans ses *Métamorphoses du cercle*, nous aide à mieux comprendre la dialectique des figures de l'excentricité. Nous y reviendrons.

Les Extravagants et originaux du XVIIe siècle de Paul de Musset (1863), *Gens singuliers* de Lorédan Larchey (1867) et *Galerie des originaux* d'Henry Monnier (1858) s'inscrivent dans une tradition des exhumations des individus singuliers. Tandis que les livres des deux premiers paraissent sous forme d'un inventaire, où chaque individu porte son étiquette de fou, d'original, d'excentrique et de singulier²²¹, le troisième livre n'est qu'un essai de troisième main, en matière des textes sur des excentriques.

En guise de conclusion, nous pourrions dire que les flottements, les ambivalences, l'instabilité et les errements sont les caractéristiques de cette génération d'écrivains, les uns étant eux-mêmes des excentriques dans la vie réelle, qui, à défaut d'un centre, se jettent dans l'excentricité et choisissent ainsi à faire connaître leurs livres à travers un discours marginal.

²¹⁸ Chasles, Philarète, « Les Excentriques anglais », *Revue des deux mondes*, 1834, p. 524.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 506.

²²⁰ *Ibid.*, p. 556.

²²¹ Larchey, Lorédan, *Gens singuliers*, Paris, F. Henry, 1867–1868, p. VII : « À mon sens, l'épithète de singuliers revient de droit à tous les personnages qui, par goût ou par calcul, s'écartent habituellement des conventions sociales de leur époque [...] On ne saurait croire combien d'hommes remarquables se sont abandonnés aux bizarreries qui sont le seul titre de tant de simples maniaques à l'admiration de leur postérité ».

1.7. Illuminés, excentriques et précurseurs

Ce parcours, dans lequel nous avons tâché de présenter les sens que l'on attachait aux mots de « lumière(s) », « illuminisme », « illuminé », « excentrique » et « excentricité », vient éclairer les acceptions que Nerval donne ou aurait pu donner à ces notions dans ses *Illuminés*. Ce faisant, nous tenterons de répondre à l'une des questions épineuses que les contemporains de Nerval et aussi les exégètes nervaliens ont formulées, à savoir si les illuminés du livre éponyme de Gérard de Nerval sont ou ne sont pas des illuminés ou des précurseurs du socialisme. Ceux qui contestent le choix du titre *Les Illuminés* et des sous-titres *Les précurseurs du socialisme*, respectivement *Récits et portraits*, les considèrent hâtifs et en contradiction avec ce que l'intérieur du livre présente²²². Les exégètes actuels des *Illuminés* sont aussi

²²² Voir Charles Asselineau, « Les *Illuminés*, ou les précurseurs du socialisme », *L'Athenaeum français*, 28 août 1852, p. 132 : « Comment expliquer, par exemple, dans une galerie d'illuminés, la présence de Raoul Spifame, ce fou du XVIe siècle, qui s'imaginait être le roi Henri II ? L'auteur serait-il d'avis que tous les fous sont des illuminés ? [...] L'abbé de Bucquoy, ce Latude en soutane, qui passa sa vie à s'évader des prisons où on le renfermait par malentendu, peut-il être classé parmi les précurseurs du socialisme pour avoir écrit un pamphlet contre l'autorité de Louis XVI ? » ; Paul Limayrac, dans la *Presse* du 31 juillet 1853, affirme de ne pas voir aucune liaison entre titre du livre et le caractère des personnages ; Jules Barbey d'Aureville, dans *Le Pays* du 20 mars 1853, Feuilleton reproduit dans *Criques diverses*, 1909, reproche lui-aussi à Nerval que le titre du recueil est souvent « déplacé » dans les six biographies : « [...] Mais que dirait-on si on montrait que dans ce livre intitulé *Les Illuminés*, il n'y a pas plus d'illuminés que d'illuminisme, et qu'excepté le récit d'une véritable « parade » chez Cagliostro et quelques mots sans aperçu des hommes qu'il aurait fallu étudier, il n'y a dans le titre de M. de rien de plus qu'une spéculation sur la curiosité publique [...] Ainsi, par exemple, quel illuminé était-ce donc que cet aventurier d'abbé de Bucquoy dont M. de Nerval nous raconte la vie ? ce païen Quintus Aucler, plus Grec et plus Romain, à lui seul, que tous les révolutionnaires, et qui voulait dans un pays chrétien de tradition séculaire, rétablir officiellement le culte de Jupiter ? Quel autre illuminé que ce Rétif de La Bretonne, dont l'immortalité tua le génie en le souillant ? Etaient-ce de pareils hommes dont nous attendions les biographies, quand l'illuminisme a pour représentants dans le monde des esprits de la force de Raymond Lulle, d'Albert le Grand, de Roger Bacon, de Paracelse, de Cardan, de Van Helmont, [...] de Swedenborg, de Boehm, de Saint-Martin, etc. ? » ; Barbey d'Aureville cité par Jean-Luc Steinmetz, Chotard, Loïc, *Nerval*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 1997, p. 47 : « Mais tracer le mot d'Illuminés sur la première page d'un ouvrage, c'était promettre un travail des plus graves, car il dépend de la solution de questions qui ne sont pas résolus encore ! Quelle académie, en Europe, mettra sérieusement au concours la question de savoir si l'illuminisme est un développement définitif de l'être mental, ou bien si c'en est une aberration ? Sur ce point-là, comme sur tant d'autres, il y a des jugements superficiels, des préjugés, mais nulle conclusion véritablement scientifique. » ; Dermenghem Émile, « Auguste Viatte. Les sources occultes du romantisme, illuminisme. Théosophie (1770–1820) – Un ami de Ballanche : Claude-Julien Bredin (1776–1854). Correspondance philosophique et littéraire avec Ballanche », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1929, vol. 15, n. 67, p. 224 : « Ce jugement est peut-être un peu trop tranché. En effet, nous l'avons dit, ce mouvement d'illuminisme est très mêlé. On ne doit pas confondre la mystique très noble et très pure somme toute d'un Saint-Martin, et la théosophie audacieuse mais profondément orthodoxe d'un Joseph de

réticents par rapport à la pertinence du titre. Presque la plupart d'entre eux se mettent d'accord sur l'idée que, sauf Cazotte, les autres personnages, à savoir Raoul Spifame, l'abbé de Bucquoy²²³, Restif de la Bretonne²²⁴, Cagliostro et Quintus Aucler, ne sont ni illuminés théosophes, ni précurseurs du socialisme dans le sens propre des mots²²⁵. En gros, disent les exégètes, Raoul Spifame n'est qu'un fou, l'abbé de Bucquoy – un exalté révolté, Restif de la Bretonne – un communiste panthéiste, Cazotte – un mystique, Cagliostro – un charlatan²²⁶, Quintus Aucler – un adepte du paganisme.

Nerval répond aux reproches de ses contestataires que « le *faux titre* est un titre très réel ». Alors, comment comprendre le faux titre – mis en italique – très réel ? Ce n'est pas du tout nouveau de dire que le faux et le réel sont interchangeables dans l'esthétique nervalienne. De plus, cette affirmation ambiguë renforce l'idée que, chez Nerval, les frontières entre le faux et le réel, entre le moi et le non-moi, entre la réalité et la fiction, entre la foi et l'incrédulité se trouvent déplacées de telle manière qu'elles deviennent difficiles à repérer, à distinguer et à fixer. Dans les

Maistre, avec le néo-paganisme d'un Restif, d'un Quintus Aucler, voire d'un Fabre d'Olivet, encore moins avec les superstitions clinquantes d'un Cagliostro, les manies maçonniques d'un Gustave IV ».

²²³ On trouve le nom de l'abbé de Bucquoy dans Gustave Brunet, *Les Fous littéraires, essai bibliographique sur la littérature excentrique, les illuminés, visionnaires*, Paris, Gay et Doucé, 1880.

²²⁴ Voir Michel Dansel qui intègre Rétif de la Bretonne dans son livre *Les excentriques*, paru chez Robert Lafont, en 2012.

²²⁵ Dans Peter Dayan, *Nerval et ses pères portrait : en trois volets avec deux gonds et un cadenas*, Genève, Droz, 1992, p. 58, l'auteur comprend le mot « illuminé » au sens restreint et alors les illuminés sont « quelques sectes ou quelques sociétés secrètes, ayant des doctrines ésotériques et recherchant une certaine influence dans la société, se sont appelés Illuminées. » ; il y cite la secte des Illuminés de Bavière, fondée par Weishaupt en 1767 et supprimée en 1787, et les Illuminés d'Avignon. Au sens large, on désigne par illuminé « tout adepte d'une secte à doctrine ésotérique, qu'on peut rattacher à la Tradition cabalistique, ce qui englobe aussi bien les martinistes, les Rose-croix, les Francs-maçons ; au sens restreint illuminé désigne tout individu éclairé par la lumière divine. Nerval crève les limites même du sens large [...] Ni Raoul Spifame, ni l'abbé de Bucquoy, ni Restif n'appartiennent, selon ce qu'en dit Nerval, à une secte d'illuminés. Dans les deux premiers récits du recueil, il n'est jamais vraiment question de doctrines ésotériques [...] Nerval ne dresse le portrait d'aucun des grands Illuminés du siècle » (p. 59) ; Rappelons la définition de Jacques Marx, « Problèmes de l'Illuminisme », in *Problèmes d'histoire du Christianisme*, vol. 5, Préaux, Jean (éd.), éd. de l'Université de Bruxelles, 1976, p. 91 : « L'illuminé est quelqu'un qui se dit « éclairé » directement par la divinité, et qui a fait de cette illumination un principe de vie. En accord avec cette théorie de l'émanation, les illuminés déclarent que si les choses sont illuminées, ce n'est pas par elles-mêmes, mais comme reflets d'une source de lumière plus haute. L'illuminisme repose donc sur une image-clef, celle d'une lumière stable, fixe, venue d'en haut, rayonnant du soleil des esprits, et donnée d'abord aux hommes. » ; Le volume a pourtant reçu une critique positive de la part des frères Goncourt, de Charles Asselineau, de Gautier ou de Georges Bell.

²²⁶ Précision importante à faire : Les critiques des *Illuminés* montrent que l'étude sur Cagliostro est sortie d'une erreur dans le choix de la documentation : Gérard copie et plagie plusieurs passages du livre *Essai sur la secte des Illuminés* (1789) de la Roche du Maine, marquis de Luchet, l'adversaire acerbe des illuminés et l'accusateur des pratiques magiques de Cagliostro ; pour Luchet, Cagliostro n'est qu'un charlatan ridicule et odieux.

trois lettres envoyées peu avant et après la publication du volume *Les Illuminés*, les messages de Gérard de Nerval ne manquent pas d'ironie et d'ambiguïté²²⁷. Les exemples sont nombreux dans cette direction, mais ceux-ci suffisent pour se rendre compte que l'auteur joue consciemment avec les mots, justement pour mystifier son choix.

Étant donné que les titres ont, chez Nerval, un rôle très important dans l'ensemble du livre, nous ne pouvons pas les négliger. Le paratexte, présence concrète du texte et de ses interstices, qui se situe toujours en marges, a un rôle important dans l'orientation de la lecture et de la réception. Ainsi, il fonctionne comme une zone intermédiaire qui permet le dialogue entre le texte et les prospections du lecteur. Dans *Les Illuminés*, comme nous l'avons montré, les titres, les sous-titres, les inter-titres nominaux, les notes de bas de page, la préface renvoient plus ou moins au contenu de l'œuvre ; certains de ces éléments réussissent bien à synthétiser et à anticiper le contenu (c'est le cas du premier texte, sur Raoul Spifame), certains autres ne font que mystifier le choix (voir les textes sur l'abbé de Bucquoy, respectivement Cagliostro). Nous développerons, dans ce chapitre, cette problématique du titre choisi par Gérard de Nerval, afin de clarifier divers aspects de l'illuminisme et de l'excentricité.

Sans doute, ceux qui contestent le choix de Nerval de qualifier ses personnages d'illuminés pensaient-ils, avant tout, aux théosophes illuminés. Mais, les illuminés de Nerval échappent à ce schématisme et à toute tentative de classification. Ils sont assez différents entre eux et assez saillants pour s'inscrire dans une seule des définitions formulées, et données ci-dessus, par rapport au mot illuminé. Disons, d'ores et déjà, que les illuminés de Nerval ne ressemblent pas aux illuminés théosophes ou aux illuminés révolutionnaires que par intermittence, voire par hasard. L'illuminé de Gérard de Nerval n'est ni un pur illuminé théosophe, ni un pur illuminé athée, ni un éclairé, ni un "charlatan mystique des derniers siècles" (voir la définition du *Dictionnaire National de Bescherelle*), ni un illuminé révolutionnaire²²⁸, mais tient

²²⁷ « Je vous promets *Les Illuminés* qui vont apparaître et contiennent plusieurs biographies curieuses de précurseurs du socialisme actuel » (Lettre à Jules Janin du 27 décembre 1851 ; voir *NPI*, II, p. 1296) ; « Je n'ai pas besoin de vous avertir qu'il y a quelque ironie dans la préface sur ce sujet semi-politique du socialisme – à moins que vous ne lisiez pas l'ouvrage » (Lettre à Emile de Girardin du 1 juin 1852 ; voir *NPI*, II, p. 1307) ; « Le titre *Précurseurs du socialisme* est un faux titre très réel. Je l'avais donné à l'éditeur, dans la pensée d'un ouvrage plus considérable, avec d'autres biographies qui étaient au livre le caractère que vous supposez : il ne se montre pas à l'intérieur des pages. » (Lettre à Paulin Limayrac, du 31 juillet 1853 ; voir *NPI*, III, p. 807).

²²⁸ Joseph de Maistre, *Les soirées du Petersburg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, tome second, Paris, Librairie grecque, latine et française, 1821, p. 20 : « On donne ce nom d'illuminés à ces hommes coupables qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le Christianisme et la souveraineté. » ; Selon cette idée de Joseph de Maistre, Quintus Aucler des *Illuminés*, un

un peu de tous ces types à la fois. Force est de préciser que la conviction monarchique de Cazotte l'écarte clairement des illuminés républicains et révolutionnaires. Si un geste d'opposition ou de résistance il y a chez chacun des illuminés de Nerval, ils sont différents entre eux. On pourrait dire que chaque personnage pourrait représenter une facette de toutes les formes d'illuminisme que l'on avait énumérées.

C'est pourquoi l'illuminé de Nerval est plutôt un excentrique²²⁹, compte tenu que les portraits qu'il brosse de ses personnages empêchent le lecteur de prendre une position stable. L'auteur, lui-même, relativise leurs folies, sans pouvoir s'identifier ou se détacher complètement avec/de leurs pensées et excentricités. C'est justement cette ambivalence qui caractérise le projet de Nerval de donner un espace de visibilité aux figures oubliées dans la galerie d'excentriques. Le propos de Gérard de Nerval, annoncé dès la préface des *Illuminés*, est assez clair : « Dans ce temps-ci, où les portraits littéraires ont quelques succès, j'ai voulu peindre certains *excentriques* de la philosophie²³⁰ ». Le mot « excentrique » revient dans la même préface : « Ces

ennemi du christianisme, pourrait être appelé « un illuminé de Bavière ». Voir aussi *Angélique*, *NPI*, III, p. 522–523 : « Ce qui relève les mystiques, c'est le détail rapporté par Beaumarchais, que les Prustiens, – arrivés jusqu'à Verdun, – se replièrent tout à coup d'une manière inattendue d'après l'effet d'une apparition dont leur roi fut surpris, [...] Les illuminés français et allemands s'entendaient par des rapports d'affiliation. Les doctrines de Weishaupt et de Jakob Böhme avaient pénétré, chez nous, dans les anciens pays franks et bourguignons, par l'antique sympathie et les relations séculaires des races de même origine. Le premier ministre du neveu de Frédéric II était lui-même un Illuminé. Beaumarchais suppose qu'à Verdun, sous couleur d'une séance de magnétisme, on fit apparaître devant Frédéric-Guillaume son oncle, qui lui aurait dit : Retourne ! comme le fit un fantôme à Charles VI. » ; Voir aussi, *NPI*, II, p. 100–101 : « Quelques années avant la Révolution, le château d'Ermenonville était le rendez-vous des illuminés qui préparaient silencieusement l'avenir. Dans les *soupers* célèbres d'Ermenonville, on a vu successivement le compte de Saint-Germain, Mesmer et Cagliostro, développant, dans des causeries inspirées, des idées et des paradoxes dont l'école dite de Genève hérita plus tard [...] peut-être encore plus tard Senancour, Saint-Martin, Dupont de Nemours et Cazotte, vinrent exposer, soit dans ce château, soit dans celui de Le Peletier de Morfontaine, les idées bizarres qui se proposaient les réformes d'une société vieillie, laquelle dans ses modes même, avec cette poudre qui donnait au plus jeunes front d'un faux air de la vieillesse, indiquait la nécessité d'une complètes transformation. Saint-Germain appartient à une époque antérieure, mais il est venu là. C'est lui qui avait fait voir à Louis XV dans un miroir d'acier son petit-fils sans tête, comme Nostradamus avait fait voir Marie de Médicis les rois de sa race, dont le quatrième était également décapité [...] Les Illuminés français et allemands s'entendaient par des rapports d'affiliation. Les doctrines de Weishaupt et de Jacob Boehm avaient pénétré, chez nous, dans les anciens pays francs et bourguignons, par l'antique sympathie et les relations séculaires des races de même origine » ; Voir *HB* dont le personnage éponyme est « l'un des précurseurs de la révolution française ».

²²⁹ Voir Ann Jefferson, *Biography and the Question of Literature in France*, ch. « The Virtues of Marginality in Nerval's *Illuminés* », Oxford University Press, 2007, p. 191 : « If Nerval's heroes are off-centre as Illuminists – or if they are eccentrics rather than Illuminists – they constitute a decidedly odd set of choices when considered purely as biographical subjects. The story of Raoul Spifame is that of a man who is not the person he thinks he is. The Abbé de Bucquoy is arrested on the grounds of mistaken identity, and his biographer also has difficulty distinguishing between him and a variety of namesakes ».

²³⁰ *BO*, *NPI*, II, p. 885.

réflexions m'ont conduit à développer surtout le côté amusant et peut-être instructif que pouvaient présenter la vie et le caractère de mes *excentriques*²³¹ ». N'oublions pas à mentionner que les éditeurs de la première édition de la Pléiade trouvent une note de travail appartenant à Nerval qui confirme que l'auteur avait pensé à un ouvrage en deux volumes dont l'un des titres devrait être « Excentriques de la F[rance] »²³². Barbey d'Aurevilly, dans un compte rendu qu'il fait aux *Illuminés*, se montre indigné par rapport au choix du titre par Nerval : « Si Gérard de Nerval avait seulement écrit *Les Excentriques* au front du livre où sont réunis les articles faits pour les journaux ou pour des revues, ces biographies, tout au plus spirituelles, qui n'ont que l'intérêt raccourci des anecdotes et dont le titre, *souvent déplacé*, semblait promettre davantage, on n'aurait peut-être rien à objecter contre son titre, souvent déplacé, quoiqu'il pût trouver sans grand peine des types d'excentricités plus frappants, plus dramatiques, plus exceptionnels enfin, que les types qu'il nous a décrits²³³ ». Corinne Bayle, se référant aux *Illuminés* de Nerval, souligne :

Nerval reprenait un terme (excentriques) mis à la mode la même année par une publication de Champfleury, de même les « portraits littéraires » rappelaient ceux de Sainte-Beuve publiés à partir de 1836. La démence n'est pas loin de l'excentricité, le mot lui-même exprimant l'idée de sortir des sentiers tout tracés : comme le récit peut-être, qui emprunte des détours pour parvenir jusqu'à soi²³⁴.

Si on reprend les définitions données, une par une, au mot « illuminé », aucune d'elles ne peut définir une fois pour toutes l'illuminé de Gérard de Nerval. Comme nous avons vu, l'une des acceptions larges de ce mot était tout adepte d'une secte à doctrine ésotérique ou tout individu qui reçoit la lumière divine et s'illumine de l'intérieur. Sauf Cagliostro, aucun personnage des *Illuminés* n'appartient à une secte. Les critiques nervaliens ont bien montré que Nerval n'avait pas respecté les vrais données historiques par rapport à l'attachement de Cazotte à une secte, celui-ci n'adhérant en fait que beaucoup plus tard au martinisme, plus précisément après avoir écrit *Le Diable amoureux*. De plus, les témoignages d'Anne-Marie, de Cazotte,

²³¹ *Ibid.*, p. 886.

²³² Voir Richer et Béguin, *NPI*, II, p. 1475–1458 : « Voici d'abord une note de travail pour cette préface, conservée à la collection Lovenjoul (D. 741, f° 118) dont le début confirme que Nerval avait pensé à un ouvrage en deux volumes. Excentriques de la F[rance]. Complément aux études du 18^e siècle. Ce n'est pas un ouvrage de gr[and format ?], autrement il faudrait deux in – 4°. Lapeyrière. P. W. D...St Evremond. Tout le m[onde] ne sait pas le plaisir qu'il y a à nett[oyer] des médailles. Un livre par[faitemment] sensé s[ur] des folies ».

²³³ Jules Barbey d'Aurevilly, « Compte rendu des *Illuminés* », cité dans Steinmetz, Jean-Luc, Chotard, Loïc, *Nerval*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 1997, p. 47 (c'est nous qui soulignons).

²³⁴ Bayle, Corinne, *Gérard de Nerval : la marche à l'étoile*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2001, p. 61 ; Lui (l'abbé de Bucquoy) aussi peut être qualifié d'excentrique, car il est devenu chef de la ligue des *Faux Saulniers*, alors que son état le destinait à plus de sagesse. » (*Ibid.*, p. 64)

lui-même, dans sa correspondance, ainsi que les notes sur Cazotte, parues chez Bastien, montrent que l’auteur du *Diable amoureux* était un croyant convaincu, fort attaché à l’orthodoxie. Nerval n’en tient vraiment compte et présente Cazotte comme une figure des lumières et ombres.

Les personnages des *Illuminés* échappent à toute définition tranchée et à toute typologie justement par leur caractère excentrique. La polyvalence du terme « illuminé » dans *Les Illuminés*, à savoir *fou, excentrique, théosophe, rationnel, exalté, sceptique, réactionnaire, pacifiste, crédule, libertin, prophète, républicain* ou *magicien*, nous conduit à dire que l’illuminé n’est, dans l’acception de Nerval, qu’un excentrique. Un excentrique qui peut être, au moins par intermittence ou par hasard, un illuminé théosophe, un illuminé de Bavière ou un socialiste mystique. Leurs portraits mosaïques et kaléidoscopiques (et non daguerréotypiques) des excentriques que Nerval a voulu peindre²³⁵ semblent être des portraits impressionnistes où la lumière tombe dans l’ombre et illumine aléatoirement quelques éléments de la peinture²³⁶. Cela dit, les excentriques, peints par Nerval, ne sont-ils pas illuminés par les rayons de lumière? Gérard Schaeffer paraît saisir ironiquement, bien entendu, les rapports entre lumière extérieure et illumination ; c’est comme dans la peinture impressionniste où la lumière tombe et illumine les têtes des excentriques de Nerval :

Du soleil, extérieur et intérieur, qui éclaire Raoul Spifame, avatar d’Apollon, au Dieu antique promis par Aucler, en passant par le génie qui illumine “des vifs rayons de son éclat” (Restif) par le Cazotte rêvant ses récits à la Martinique, “ loin de l’Asie, sans doute mais sous son éclatant soleil ” ; par le Cagliostro descendu “sur une grosse boule d’or”, tenant dans sa main un serpent et portant sur sa tête une “flamme brillante”, comment mieux affirmer, à travers les vicissitudes de l’histoire et les malheurs de l’âme, la persistance de la lumière, comment mieux donner toute sa signification au titre même du volume, en accord profond avec l’idéologie nervalienne ?²³⁷

²³⁵ *BO, NPI*, II, p. 885 : « j’ai voulu peindre certains excentriques de la philosophie ».

²³⁶ Il nous semble que la citation suivante est très liée à ce que nous venons de dire. Voir Théophile Gautier, *L’Hirondelle & Le Corbeau. Écrits sur Gérard de Nerval*, Introduction et notes de Michel Brix et Hisashi Mizuno, coll. « L’Atelier du XIXe siècle », Bassac, Éditions Plein Chant, 2007, p. 103 : « Singuliers figures, physionomies bizarres et tourmentées, ébauchées dans l’ombre par quelque vif rayon de lumière, tantôt errants dans les carrefours, et laissant leur silhouette grimaçantes sur les murs des cabarets, tantôt accroupis sur l’ombre de l’escalier à vis de Rembrandt, et blanchissant à la recherche de quelque problème insoluble de physique ou de morale, foule mêlée et diverse, où Callot et Goya revendiqueraient bien des types, grands hommes mal venus, dignes à la fois du portique et de l’hôpital des fous, qui font sourire et qui attristent ».

²³⁷ Schaeffer, Gérard, *Une double lecture de Gérard de Nerval : Les Illuminés et Les filles du feu*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1977, p. 70 ; Voir *NPI*, II, p. 1697 : « [...] Raoul Spifame, dont l’illumination est aussi illusoire que l’« étincelant collier d’ordres tout de verroteries et de clinquant qu’on lui laissait porter dans sa prison pour flatter sa manie incurable ».

Rappelons que Champfleury caractérise Nerval en termes d'excentrique : « Comme homme, Gérard est un excentrique. Comme littéraire, Gérard est un essayiste. Par excentricité, j'entends la vie d'un écrivain qui aime la tranquillité, la liberté, qui ne sacrifie pas aux niaiseries de la société, qui a de douces manies et qui ne veut pas être chagriné²³⁸ » ou « Il y avait dans la physionomie de Gérard quelque chose de bienveillant qui faisait que la jeunesse s'attachait volontiers à lui, sans ombre de critique. Peut-être plaisait-il aux jeunes gens par le manque absolu de contraintes dans son extérieur et ses habitudes ! L'excentricité de sa vie poussait chacun à une amicale curiosité : sa vie errante, les aventures singulières qu'on racontait de lui dans Paris, l'avaient transformé de son vivant en personnage légendaire²³⁹ ! » ou, ici encore, « Quoique ses bizarreries fussent d'accord avec une vie de noctambule, des absences un peu trop prolongées hors de Paris et mille caprices auxquels les plus intimes du poète ne prenaient pas garde, des excentricités un peu trop marquées obligèrent de faire entrer l'humoriste dans une maison de santé²⁴⁰ ».

N'est-ce pas encore Nerval qui se déclarait, lui-même, à la fois *illuminé*, *prophète* et *inspiré* ?

Moi, je m'étais brodé sur toutes les coutures. – Du moment que j'avais cru saisir toute la série de mes existences antérieures, il ne m'en coûtait pas plus d'avoir été prince, roi, mage, génie et même Dieu, la chaîne était brisée et marquait les heures pour des minutes [...] Renonçant par la suite à la renommée d'inspiré, d'illuminé ou de prophète, je n'ai à vous offrir que ce que vous appelez si justement des théories impossibles, un *livre infaisable*, dont voici le premier chapitre, qui semble faire suite au *Roman comique*, de Scarron... jugez-en²⁴¹.

Nerval répondait ainsi aux accusations de Dumas : « Tantôt il est le roi d'Orient Salomon, il a retrouvé le sceau qui évoque les esprits, il attend la reine de Saba [...] tantôt il est sultan de Crimée, comte d'Abyssinie, duc d'Égypte, baron de Smyrne. Un autre jour il se croit fou et il raconte comment il l'est devenu²⁴² ». À cette « série d'existences antérieures », Gérard de Nerval ajoute d'autres « métaphores attributives », fluctuante et mobiles : « Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé » ; cette dernière série de dénominations renvoie, nous dit Nicolas Illouz, à l'altération et la

²³⁸ Champfleury, Jules, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui* Balzac, Gérard de Nerval, Gagner, Courbet, Paris, Poulet-Malassis et de Broise 1861, p. 472.

²³⁹ *Ibid.*, p. 163–164.

²⁴⁰ Champfleury, Jules, *Les Vignettes romantiques*, Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, 1883, ch. XVIII, p. 165.

²⁴¹ Voir la préface aux *Filles du feu*, NPI, III, p. 451 ; Voir aussi M. Edouard Champion, « Un illuminé : Gérard de Nerval », *Le Magasin pittoresque* de 1833–1938, tome troisième, série III, Paris, 1902, p. 429 : « On serait presque tenté de dire que cette mort violente, avec le mystère qui l'entoure, termine à souhait une biographie de l'auteur des Illuminés. Il était bien dans le caractère de la destinée de Gérard de finir mystérieusement sa vie ».

²⁴² Préface des *Filles du feu*, NPI, III, p. 450.

dépersonnalisation du sujet²⁴³. Comme l’auteur, l’illuminé des *Illuminés* a une identité plurielle, c’est-à-dire qu’il porte plusieurs masques à la fois et tour à tour, sans pouvoir se décider entre l’une et l’autre. C’est justement ce métissage de masques qui se manifeste comme reformulation de l’identité de chaque personnage et, par projection oblique, de l’écrivain Gérard de Nerval.

L’auteur des *Illuminés* a, sans doute, connu le contexte historique, politique et religieux du XVIII^e siècle, particulièrement l’illuminisme évangélique des théosophes ou l’illuminisme athée des Bavière. Il est cependant peu probable qu’il ait su tout l’arsenal des ambiguïtés, des contradictions, des ambivalences, des superpositions ou des fusions des sens d’illuminé. Certes, cet auteur ne se veut l’historien ni de l’illuminisme, ni de l’évolution des termes illuminé et lumière, d’autant moins de la théosophie ou de ce que l’on appelle « théosophe illuminé²⁴⁴ ». Il n’est intéressé que par des aspects qui pourraient, suite à un art combinatoire, répondre à ses préoccupations et à son esthétique personnelle. Quoi qu’il en soit, n’oublions pas que l’on est sur le terrain de la littérature, où la réalité et la fiction, le réel et l’imagination changent de portée et signification.

Si Gérard de Nerval avait voulu faire travail d’historien, il aurait, peut-être, réservé son attention aux illuminés consacrés, comme Saint-Martin, Swedenborg, Jacob Boehme, et non aux marginaux. De même pour les socialistes utopiques, il ne réserve pas place dans son ouvrage qu’aux « précurseurs du socialisme ». Mais ce choix est stratégique et plus confortant, dans le sens qu’il est plus facile d’inscrire ses propres excentricités, ses fantasmes, enfin, ses principes moraux et esthétiques dans un discours marginal censé à exhumé des illuminés et des excentriques mineurs ; écrire sur des illuminés moins connus et plutôt excentriques, et les intégrer ingénieusement dans son propre système moral et esthétique, donne à Nerval plus de liberté dans la fictionalisation des individus ou de l’histoire et dans la poursuite de ses excentricités.

Peter Dayan soulignait qu’« au début de toute tentative pour établir une Religion ou une Vérité, il y a un certain nombre de démarches folles et bizarres²⁴⁵ ». N’oublions pas de mentionner que Gérard de Nerval annonce dès le début, dans la préface des *Illuminés*, son éloge de la folie : « Et puis, n’y a-t-il pas quelque chose

²⁴³ Voir Jean-Nicolas Illouz, « “La lyre d’Orphée” » ou Le Tombeau des Chimères », *Littérature*, « L’oreille, La Voix », n. 127, 2002, p. 73.

²⁴⁴ Voir l’analyse de Anne-Marie Jaton dans « Nerval historien des *Illuminés* », in *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 3–6 octobre 1983), textes réunis par Mario Matucci, Pisa, Pacini Editore, 1983 ; Voir aussi Guy Dupré, « Les Illuminés ou les précurseurs du socialisme », *L’Infini*, n. 38, 1992, p. 94–115 ; le critique soutient que seuls Cazotte et Cagliostro peuvent être appelés des illuminés.

²⁴⁵ Dayan, Peter, *Nerval et ses pères. Portrait en trois volets avec deux gonds et un cadenas*, Genève, Droz, 1992, p. 18.

de raisonnable à tirer même des folies ! ²⁴⁶ ». L'auteur semble nous dire que derrière toutes les excentricités et folies, il y a une vérité qui impose sa logique et sa légitimité. C'est de cette manière que Nerval critique subtilement la raison cartésienne. La folie ou le rêve se manifestent, chez Nerval, comme principe de la connaissance, bien entendu autant que la raison n'y manque pas. Et celle-ci ne manque pas, autant que la folie et le rêve sont traduits et fixés par l'écriture. C'est à partir de cette « légitimité » de la folie que les illuminés peuvent être appelés des illuminés.

Michel Brix nous dit que :

Si les "illuminés" de Nerval ne se confondent pas avec les "illuministes", en revanche, les six biographies qui composent le recueil de 1852 insistent toutes sur les aspects marginaux, irrationnels et souvent déments, des existences décrites. Raoul Spifame – un véritable fou, un des plus élastiques cerveaux que réclamaient les cabanons de hôpital". Dans *Les Confidences de Nicolas*, l'auteur souligne à maintes reprises le désordre mental de Restif de la Bretonne, qui a des "pensées incohérentes" ; des "ardeurs délirantes", des "hallucinations fiévreuses" ; Nicolas tombe amoureux jusqu'à la "folie", souffre "d'hypocondrie" et de monomanies diverses. Si l'on en croit le témoignage de ses contemporains, Jacques Cazotte est insensé, lui aussi. Au cours de la "parade" que rappelle Barbey d'Aurevilly, Cagliostro ressemble à un bonimenteur de foire. Enfin, Quintus Aucler est un "esprit exalté" et sa pensée "semble aujourd'hui toucher à la folie"²⁴⁷.

À partir de là, il est moins difficile d'analyser le rapport que Nerval et ses personnages entretiennent avec la/les lumière(s) et l'illuminisme. La folie, la raison et la sagesse sont les visages de leurs identités, parties structurantes de leurs âmes et esprits, c'est pourquoi ils sont en permanent flottement entre celles-ci, sans pouvoir jamais se décider entre l'une et l'autre ou, au moins, trouver leur équilibre harmonieux. Dès lors, nous pouvons comprendre l'ambivalence et les ambiguïtés tissées autour du mot « illuminé ».

La préface des *Illuminés*, le seul lieu où l'auteur inscrit ses mots d'une manière transparente quoique fonctionnalisée, constitue la première référence qui nous permet de montrer et d'analyser la dialectique entre raison et folie et l'ambivalence du discours de Nerval à la fois neutre, excentrique et mystifiant.

²⁴⁶ *BO, NPI*, II, p. 886.

²⁴⁷ Brix, Michel, « Nerval Les Illuminés et le scepticisme », *Romanische Forschungen, Vierteljahresschrift für romanische Sprachen und Literaturen Herausgegeben von Wido Hempel*, Band 106, Heft 1–4, 1994, p. 245 ; Voir toujours Michel Brix, « Enjeux et significations de l'ésotérisme nervalien », *Verbum Analecta Neolatina*, vol. 1, n. 2, 1999, p. 184 : « Assassins ou victimes, les illuminés de Nerval sont des fous en ce sens que l'extrême dévotion qu'ils manifestent envers un ensemble de présupposés théoriques les a éloignés de la vie réelle, laquelle ne se laisse pas réduire à un système, aussi séduisant fût-il ; Voir encore Peter Shulman, *The Sunday of Ficition*, loc. cit., p. 5 : « In the early-nineteenth-century representations, eccentricity was closely associated with a benign form of madness, not dangerous enough to be « fou à lier » but entertaining enough to be talked about ».

L’auteur dresse une image mystifiante de son personnage fou. La raison inclut ainsi la folie et l’installe dans son intimité. C’est l’excentricité, par la potentialité de son espace intermédiaire, qui semble relever que la raison et la folie ne sont deux catégories immuables. Le personnage s’excentre de la raison et de soi-même sans perdre pour autant la raison, mais remet en question ses limites. Ainsi, l’excentricité du personnage équivaut à la connaissance d’une expérience limite. Roland Jaccard, dans son livre intitulé *La folie*, affirmait que « l’être humain ne peut pas être compris au dehors de la folie, mais qu’il ne serait pas l’être de l’homme s’il ne portait en lui-même la folie comme limite de sa liberté [...] Là où le psychiatre n’existe pas, la folie n’est pas une maladie... Ce qui est normal dans une civilisation ne pourrait-il être considéré comme pathologique dans une autre et vice versa ?... Se pourrait-il que des psychiatres habitant un pays hautement conformiste décèlent des traits paradoxes là où les britanniques ne voient que de l’idiosyncrasie ou une *légère excentricité*²⁴⁸ ». Sans insister davantage, il convient de dire que « raison » et « folie » sont deux termes dialectiques interchangeables. Nous analyserons cette préface, plus en détails, dans le chapitre « Écriture et excentricité », afin de montrer le positionnement excentrique de l’auteur vis-à-vis de la raison et de la folie. Disons que tant l’auteur que ses personnages sont plutôt des excentriques que des illuminés, dans le sens que leurs raisons et folies ne réussissent pas à s’accommoder harmonieusement comme dans le cas des théosophes illuminés. En ce point, il est utile de citer Gérard de Nerval : « Notre siècle n’a pas encore rencontré l’homme supérieur par l’esprit comme par cœur, qui, saisissant les vrais rapports des choses, rendrait le calme aux forces en lutte et ramènerait l’harmonie dans les imaginations troublées²⁴⁹ ».

D’autre part, comme l’avait montré Jean Roussel,

Les illuminés de Nerval ne sont pas décrits par rapport aux lumières, mais par rapport à l’histoire de la pensée humaine [...] l’illuminé se caractérise moins par l’excès mystique, l’abus des lumières surnaturelles, que par sa nature de persécuté et par un certain goût de la liberté. Il a sa propre voix vers la vérité [...] les Illuminés entrent dans l’histoire de l’esprit humain. La raison et la folie se reconnaissent en eux : la raison quand ils sont les apôtres de l’expérience morale et religieuse indi-

²⁴⁸ Jaccard, Roland, *La folie*, Paris, PUF, « *Que sais-je ?* », 2004, p. 6 ; c’est nous qui soulignons ; Dumas avait peint les crises de folie de Nerval comme une *sortie hors de soi de la raison consciente*.

²⁴⁹ *NPI*, II, p. 1074.

viduelle, la folie, quand ils s'adonnent à des idées bizarres, à un sens de la nature brisant les cadres de la pensée commune²⁵⁰.

C'est donc par ce goût de liberté et par la condition de persécuté que les illuminés de Nerval peuvent être appelés des illuminés. C'est peut-être aussi par une certaine résistance contre les préjugés et les mœurs de leur époque, contre le sens commun et finalement contre l'Histoire que les personnages de Nerval sont des illuminés.

Force est de dire qu'aucune des dénominations que l'on donne, chez Nerval, à l'illuminé ne sont incompatibles entre elles et chacune avec la lumière naturelle et le mysticisme. Comme nous l'avons dit, les excentriques de Nerval peuvent, par intermittences, par illumination spontanée, voire par hasard (c'est le cas de Cazotte) ressembler aux théosophes illuminés. C'est le cas de tous les personnages : Raoul Spifame endure, entre autres, la prison pour le bien du peuple et il semble prendre, à un moment donné, la figure de Dieu prêcheur²⁵¹. L'Abbé de Bucquoy se rend compte qu'il faut cultiver son âme et « cherche à démontrer, contre les philosophes matérialistes que la *matière* n'est pas en possession de son existence et de son mouvement par sa propre vertu et semble critiquer les idées cartésiennes²⁵² ; d'un militaire précurseur de la Révolution, le personnage devient un métaphysicien ; Nicolas est attiré par le spiritualisme de Loiseau, vit des extases spirituelles et semble plaider pour l'amour non-charnel ainsi que pour la moralité²⁵³ ; Cazotte meurt fidèle à Dieu ; Cagliostro encourage que l'on « ouvre l'âme à la tendresse pure, que l'amitié annonce ce qui se passe dans les cœurs²⁵⁴ » ; Quintus Aucler plaide pour l'amour mutuel et

²⁵⁰ Roussel, Jean, « Illuminisme au hasard du discours historique », In *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 3–6 octobre 1983), Textes réunis par Mario Matucci, Pisa, Pacini Editore, 1983, p. 21–23.

²⁵¹ « – Écoutez bien le roi, qui veut vous parler en personne, ajouta Claude Vignet criant de toute la force de ses poumons. Tous deux étaient montés déjà sur une pierre haute, qui supportait une croix de fer : Spifame debout, Claude Vignet assis à ses pieds. » (*RS, NPI*, II, p. 899) ; Voir Meryl Tiers, *Critical Fictions Nerval's les Illuminés*, Oxford University Press, 1999 ; l'auteur y affirme que Raoul Spifame représente une *imitatio Christi*.

²⁵² « Chacune des parties de la matière, dit-il, a-t-elle l'existence par elle-même ? Il y aurait donc autant d'être nécessaires que de parties... Cela produirait des dieux sans nombre, comme dans les imaginations des païens. Les corps n'ont, selon l'abbé, ni existence, ni mouvement par eux-mêmes... Prétendra-t-on qu'au centre de la matière un atome pousse l'autre, et que l'ordre résulte de leur action réciproque ? Voilà ce que l'abbé ne peut admettre sans l'intervention d'un Dieu [...] "O mon Dieu, on vous confesse assez de bouche ; mais qui est-ce qui vous avoue de cœur ? N'y aurait-il que vous, Seigneur, qui n'auriez aucun crédit parmi les hommes, si ce n'est comme prétexte à leur injustice ?" » (*HB, NPI*, II, p. 942)

²⁵³ Voir Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. 156 : « C'est par cette lutte et cette capacité de rêver une société meilleure que Restif appartient de loin aux fils du feu. Sous l'apparence confuse et « désordonnée » de son système social et de sa réflexion universelle, il laisse à la postérité suffisamment de matière pour qu'elle y trouve « les germes d'un monde ».

²⁵⁴ *CG, NPI*, II, p. 1131.

encourage aussi la lutte pour l'harmonie universelle et la régénération. Mais, le décalage entre les théosophes et les illuminés nervaliens se produit lorsque la raison n'est pas prête à recevoir et à comprendre le sentiment en matière de religion et à s'harmoniser ainsi avec lui ; elle est pour remettre en doute la lumière divine. Dès lors, le permanent va-et-vient des personnages entre la volonté de croire à la lumière divine et l'impossibilité de croire : Nicolas est déchiré entre le rationalisme cynique de Gaudet d'Arras et le spiritualisme de Loiseau ; Cazotte oscille entre l'occultisme et le martinisme ; l'Abbé de Bucquoy qui, évoquant la lutte entre Fénelon et Bossuet, se trouve dans l'impossibilité de défendre les idées de l'un ou de l'autre (il décide de s'appeler « un simple déiste ») ; Cagliostro se situe à la frontière entre le spiritualisme et le panthéisme matérialiste ; Quintus Aucler oscille entre le christianisme primitif et le polythéisme. Pour cette raison, leur illuminisme n'est qu'une opinion chimérique ; leur illuminisme chimérique n'est autre chose qu'une permanente oscillation entre lumières et ténèbres, entre paganisme et christianisme, entre raison et folie (folie qui prend souvent les formes du rêve, de l'hallucination et de la vision délirante), sans pour autant se décider entre l'une et l'autre. Ce statut d'excentrique permet aux illuminés de Nerval d'échapper, bien évidemment, à la fixité d'un centre, d'une idée ou d'un dogme régulier, mais cette liberté de l'alternative ne manque pas de tension, d'anxiété et de conflit qui déstabilisent le psychique et l'âme des personnages. La paradoxale « raison insensée » ou « folie raisonnée ²⁵⁵ », à laquelle correspondrait l'illuminisme chez les personnages des *Illuminés*, perturbe plutôt l'âme et l'esprit qu'il ne les remplit d'harmonie. Nerval saisit les risques de cette oscillation permanente, c'est pourquoi, toujours dans la préface de son livre, il veut se « délivrer de ce qui charge et qui embarrasse l'esprit », sans vraiment réussir. Le grand paradoxe est justement là : se débarrasser de toute « nourriture indigeste et malsaine » signifie parcourir ou récapituler toute folie et excentricité qu'il nous fait découvrir dans son ouvrage. Pour le dire autrement, se débarrasser de tout ce qui a chargé son esprit n'est possible qu'en se situant à l'intérieur de cette folie. Nerval ne peut pas comprendre la folie et l'excentricité de ses excentriques de l'extérieur, sans y participer ; il ne comprendra rien. C'est pourquoi le positionnement neutre ou détaché, qu'il nous feint de prendre vis-à-vis de ses excentriques, n'est que très ambivalent, sinon un leurre. On a souvent dit que cet auteur « ne fait pas un portrait

²⁵⁵ Voir Anne-Marie Jaton qui considère que l'illuminisme de Nerval pourrait être l'indice d'un état pathologique (« Nerval historien des Illuminés », Matucci, *op. cit.*, p. 31). Voir aussi Peter Dayan, *Nerval et ses pères, Portrait en trois volets avec deux gonds, et un cadenas*, Genève, Droz, 1992, p. 20 : « On pourrait même dire que le symptôme le plus caractéristique de ce qu'on appelle folie, chez Nerval, paraît être précisément ce symptôme premier de l'illuminisme : soit il se dit dépositaire de révélations divines, anciennes et cachées depuis des siècles, soit il se donne des ancêtres impériaux romains ou français ».

qu'il ne s'y mire²⁵⁶ », d'où l'idée que parlant de ses illuminés, l'auteur des *Illuminés* parle, d'une façon détournée, de lui-même. De cette manière, l'écrivain essaye d'éluider sa propre excentricité ou de s'accommoder avec elle à travers son écriture sur ses excentriques.

Henri Scepi soulignait qu'« il n'est un personnage parmi ceux qui composent la galerie de portraits des *Illuminés* qui n'échappe au jugement sévère du narrateur, lequel s'applique, avec une insistance bien évidemment suspecte, à dénoncer leurs insuffisances et leurs travers, convaincu que la raison doit triompher "de cette nourriture indigeste ou malsaine pour l'âme"²⁵⁷ ». Ce « jugement sévère » est à la fois mystifiant et valorisant : l'auteur n'ironise sur les personnages et ne clame leurs excentricités que pour pouvoir restituer ses personnages et faire ainsi l'éloge de leur folie²⁵⁸. En outre, n'est-ce pas ici une nouvelle réponse aux accusations dures de Jules Janin ou de Dumas qui cataloguaient, les deux, Gérard de Nerval comme fou?

Si pour les théosophes illuminés le centre divin était immobile, accepté tant de point de vue ontologique qu'épistémologique, chez les illuminés de Nerval, ce centre est difficile à repérer, à fixer et à accepter, d'où leur scepticisme et implicitement de l'auteur qui, une fois qu'il entre en conjonction avec les formes de crédulité, donne naissance à un oxymore difficile à expliquer, à savoir « crédulité incrédule » ; c'est le doute qui détermine Nerval à dire qu'au lieu de ne croire à rien il vaut mieux de croire à tout. Mais toujours lui-même nous dit que « croire à tout signifie croire à rien²⁵⁹ », donc manquer d'un socle d'identité spirituelle. C'est à ce titre que les personnages des *Illuminés* sont toujours excentrés et en dérive par rapport à eux-mêmes et par rapport au centre divin. Dès lors, l'anxiété religieuse et les « bigarrures de leurs âmes », les distances spirituelles et physiques qu'ils parcourent. Et leurs diverses montées et descentes ne semblent être que les réflexes d'un centre *a priori* originaire et immobile. Bref, chez les personnages de Nerval, ce centre n'est pas fixé ou récupéré que partiellement ou il se pulvérise dans un réseau de centres sous-jacents, toujours élargi par l'apparition d'autres centres qui, à leur tour, se divisent dans un permanent jeu des substitutions. C'est ainsi que s'expliquent les syncrétismes religieux, féminin et littéraire chez Gérard de Nerval. Les dérives des personnages par rapport à un centre (Dieu, conscience, identité ontologique), leurs extravagances et

²⁵⁶ Scepi, Henri, « Dire le réel : détours et recours biographiques (à propos des *Illuminés*) », *Littérature*, n. 158, 2010, p. 94.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 99.

²⁵⁸ André Guyaux (sous la direction de), *Les chimères de Nerval* In *Nerval*, Actes du Colloque de la Sorbonne du 15 novembre 1997, Presses de l'Université de Paris – Sorbonne, 1997, p. 118 : « un Eloge de la folie, de cette folie mystico – littéraire du moins qu'on appelle l'illuminisme [...] *Les Illuminés* semble de ce fait – à M. Marchal – un excellent document pour aborder les *Chimères* dans leur dimension psychique ».

²⁵⁹ *Isis, NPI*, III, p. 619.

écarts par rapport à une norme, par rapport au réel, au réalisme ou au dogme chrétien restent pour autant concentrés autour de leurs déterminations, ainsi qu'il ne s'agit pas d'une multiplication des centres à l'infini. À partir de là, nous pouvons dire que l'illuminisme synchrétique des excentriques a un caractère rhizomique. Les intermittences du cœur, les bizarreries de l'esprit, les combinaisons étranges, les folies, les excentricités et les chimères sont toutes des lignes de fuite des individualités singulières, qui se fient plutôt à leurs propres lumières qu'à la lumière divine.

En ce qui concerne la pertinence du sous-titre *Les précurseurs du socialisme*, qui d'ailleurs n'apparaît plus dans les éditions de la Pléiade, il faut comprendre avant tout que le socialisme, dans la vision de Nerval, est aussi chimérique que l'illuminisme, parce qu'il est rattaché à la pensée fantaisiste, imaginaire et utopique²⁶⁰. Les précurseurs du socialisme que Nerval intègre dans son livre n'adhèrent pas à un groupe ou à une doctrine socialiste ; ils ne sont que marginaux par rapport aux socialistes consacrés tels que les fouriéristes ou les saint-simoniens. Raoul Spifame élabore des lois et des réformes, visant particulièrement la vie publique et le gouvernement²⁶¹ ; Bucquoy lutte contre l'autorité monarchique et l'anarchie, se proposant ainsi de « réveiller dans le peuple ce qui y semble assoupi » ; Cagliostro et Quintus Aucler proposent un nouvel ordre social (Cagliostro prétend « réparer les maux qu'avait causés la société ²⁶² ») ; Cazotte propose des réformes sociales à caractère théocratique ; Restif de la Bretonne veut apprendre à l'homme à « régler les rapports des êtres et des choses relativement à son intérêt et à celui de sa race²⁶³ » et élabore une forme originale de communisme. Tous ces illuminés excentriques proposent des réformes, mais ils restent en marge de toute idéologie ne s'affiliant pas à une communauté des penseurs socialistes ou communistes. De toute façon, la notion de « précurseur » est forte ambiguë et problématique. C'est une notion qui renvoie à la fois à un devenir ou à l'idée de transition et à un finalisme ou à une

²⁶⁰ Gérard de Nerval, *Les Illuminés*, Gallimard, 1976, préface de Max Milner : « Est-ce à dire que le lien entre illuminisme et socialisme suggéré par le sous-titre soit tout-à fait factice? Reconnaissons au moins que les rêveurs dont Nerval nous raconte l'histoire ont tous, ou presque tous, rêvé de réformes sociales. Si ces rêves ont un caractère théocratique chez Cazotte et se limitent chez Raoul Spifame à de mesures concernant la justice, les finances, la guerre et surtout la police intérieure de Paris, l'abbé de Bucquoy combat l'absolutisme royal et se propose de « réveiller dans le peuple ce qui semble assoupi », Restif de la Bretonne se fait fort, suivant les leçons de Gaudet d'Arras, d'apprendre à l'homme à « régler les rapports des êtres et des choses relativement à son intérêt et à celui de sa race et élabore une forme originale de communisme, et les "païens de la république" nourrissent leur foi révolutionnaire, à l'exemple des Philalètes, des idées qu'ils ont puisées dans l'illuminisme" ».

²⁶¹ Voir Jules Mathorez, « Un radical-socialiste sous Henri II : Raoul Spifame », *Revue politique et parlementaire*, n. 237, 1914, p. 538–559.

²⁶² *NPI*, III, p. 1131.

²⁶³ *CN*, *NPI*, II, p. 1067.

téléologie, or Nerval ne se propose pas de dresser un arbre généalogique harmonieux des précurseurs du socialisme, mais plutôt de greffer des branches imaginaires.

Pour conclure, le sens d'illuminé, fondé sur la définition de l'illuminisme, doit être pris en considération. Si l'illuminisme, comme la folie, cache et dévoile en même temps (il est la lumière naturelle et les ténèbres) alors l'illuminé n'est-il pas lui-même à la fois le rationnel et le fou ?

CHAPITRE 2

ÉCRITURE ET EXCENTRICITÉ

2.1. *Les Illuminés* : de l'article au volume

Dans ce deuxième chapitre, notre propos majeur vise à démontrer que l'excentricité, comprise au sens littéral (en tant que sortie du centre qui suppose, bien évidemment, un décentrement, un écart par rapport à une norme littéraire ou à un point donné, concentré, fixe et repérable), ainsi qu'au sens métaphorique (en tant que *totalité digressive, structure dissipative, concentré d'excentricité, excentricité concentrée, centre disséminé*) ; tous ces syntagmes, qui renvoient à la dialectique entre dispersion / déconcentration et unité / concentration, nous aideront à montrer que l'excentricité est constitutive des *Illuminés*, analysé en tant que texte, œuvre et discours narratif. Constamment travaillée par les écrivains de la première moitié du XIXe siècle, l'excentricité permet une réévaluation des rapports entre le livre, la presse et l'institution littéraire, entre littérature et culture, entre le mouvement romantique et le roman et, d'une manière plus restreinte, entre œuvre, texte et discours. L'intégration et l'analyse de l'écriture excentrique nervalienne ne peuvent pas négliger les contextes historique, littéraire et idéologique de la première moitié du XIXe siècle. C'est donc autour d'une perspective double – la contextualisation et la mise en évidence de la singularité de l'écriture nervalienne – que notre analyse s'articulera. Pour le dire brièvement, ce que nous voulons faire dans cette partie c'est de voir de quelle manière le processus d'écriture, qui renvoie étroitement aux techniques et aux stratégies de l'écriture et de la production du texte, aux relations inter et intratextuelles, ainsi qu'à la dialectique entre dissipation et unité, devient le miroir de la crise d'identité psycho-littéraire et du manque de l'unité organique et continue, auxquels se confronte l'auteur Gérard de Nerval. Cela ne signifie pas, bien entendu, de renfermer le texte de Nerval dans une grille caractérolgique classique et arborescente, tout en le mettant en rapport direct avec un texte traditionnel, dont la structure et le contenu sont, originairement, classiques, unitaires et ordonnés. Nous sommes vigilants, et cela parce que *Les Illuminés* de Gérard de Nerval est un ouvrage dont la genèse lui confère un statut tout autre, à la différence d'un ouvrage traditionnel, dont la composition suit l'intention projective de l'auteur de faire un « tout » fluide, unitaire et cohérent. Nerval n'a pas visé une continuité préalable de

ses articles, publiés *en marge* du journal ou de la revue (dans la rubrique du feuillet) et réunis ensuite dans le volume ; l'écriture de ces articles n'a pas été déterminée par la préexistence d'un *pattern* ou d'un plan de type architectural, c'est pourquoi l'œuvre, prise dans son ensemble, a une structure rhizomique dont aucun centre n'est plus repérable ou privilégié. L'écriture nervalienne est en fait une réécriture hétérogène qui manque d'un ancrage fixe et solide, comme dans le modèle hydraulique, où tout s'écoule et se développe d'une façon excentrique. Les flux et les reflux, les déplacements et les recentrements²⁶⁴ sont les consistances mêmes de la pensée et de l'écriture de Gérard de Nerval. Pour cette raison, on ne peut pas aborder l'ouvrage comme unité, sans tenir compte de sa genèse, de toutes les formes d'intertextualité auxquelles recourt l'auteur ou des relations que son œuvre entretient avec ses propres textes ou avec les textes sources des autres, devenus, comme nous le verrons, de véritables terrains sur lesquels Gérard de Nerval pratique un « nomadisme » le plus actif possible.

La genèse du texte *Les Illuminés* est, comme nous l'avons déjà suggéré, tout à fait intéressante, comme d'ailleurs toute genèse de l'œuvre nervalienne. Elle a déjà été présentée par les exégètes nervaliens²⁶⁵, ce qu'il nous y restera à faire c'est de donner une synthèse de l'histoire du recueil, pour pouvoir ensuite mieux mettre en évidence le fonctionnement de l'excentricité, de ses figures ou de ce que nous appellerons un *texte* et une *écriture excentriques*.

Publié en 1852, peu avant *Aurélia*, l'ouvrage, dont nous allons nous occuper, réunit six études indépendantes, parues fragmentairement dans la presse, entre 1839–1852. Comme on peut se rendre compte, entre la publication de la première étude, consacrée à Raoul Spifame (en 1839) et la publication du volume *Les Illuminés ou Les Précurseurs du socialisme*, en 1852, s'écoulaient treize années, fait qui

²⁶⁴ Voir Dagmar Wieser, « Nerval et la science des déplacements », *Littérature*, n. 158, 2010 : l'auteur de cet article tisse ses idées autour du mot déplacement et la dynamique qui s'y dégage, avec tous les verbes et les synonymes que celui-ci peut engendrer. La notion de déplacement, dit l'auteur, « sous-tend l'œuvre comme une matrice sémantique. De l'amour à la religion, du savoir à l'esthétique, aucun champ de l'expérience et de la connaissance n'en reste indemne. L'œuvre nervalienne procède d'une énergie centrifuge – plutôt que centripète. » (p. 34) L'emploi de la paire centripète-centrifuge et la dialectique d'entre les deux termes apparemment opposés, nous intéresse de près, vu qu'ils sont directement liés à la compréhension et à la formulation des sens de l'excentricité dans l'œuvre de Nerval ; Yves Bonnefoy, « La poétique de Nerval » dans *La vérité de la parole*, Mercure de France, 1988, p. 42 : « [...] il y a dans le texte nervalien, désormais visibles, tant de passages en apparence furtifs, excentrés et secondaires, mais qui comptent immensément ».

²⁶⁵ Voir l'exposition *Gérard de Nerval*, Paris, Bibliothèque nationale, 1955, organisée pour le centième anniversaire de sa mort, Paris, Bibliothèque nationale, [24 octobre-novembre], 1955 (pour *Les Illuminés*, les pages à consulter sont de 48 à 53.) ; Frank Bowman, *La conquête de soi par l'écriture*, Orléans, Paradigme, 1997, p. 102–106 ; Jean Senelier, *Bibliographie nervalienne 1981–1989 et Compléments antérieurs*, Nizet, 1991 ; Michel Brix, *Manuel bibliographique des œuvres de Gérard de Nerval*, Presses Universitaires de Namur, 1997.

nous détermine à dire que le projet de restauration « de vieilles toiles » – annoncé dans la préface du livre – vise aussi ses écrits dans la presse. À la différence de ces études, qui connaissent donc une publication antérieure, seule la préface – *La Bibliothèque de mon oncle* – paraît pour la première fois dans *Les Illuminés*.

En gros, Nerval se propose avec ce volume de restaurer les figures curieuses et oubliées des six « excentriques de la philosophie », qui se sont distingués tous par des idées, comportements et conceptions bizarres et singuliers :

Il n'est pas donné à tout le monde d'écrire l'Eloge de la folie ; mais sans être Erasme, – ou Saint-Evremond, on peut prendre plaisir à tirer du fouillis des siècles quelque figure singulière qu'on s'efforcera de rhabiller ingénieusement, – à restaurer de vieilles toiles, dont la composition bizarre et la peinture éraillée font sourire l'amateur vulgaire. Dans ce temps-ci, où les portraits littéraires ont quelque succès, j'ai voulu peindre certains excentriques de la philosophie²⁶⁶.

Le premier texte, *Le Roi de Bicêtre (XVIe siècle). Raoul Spifame*, qui ouvre *Les Illuminés*, est publié avant dans *La Presse* des 17–18 septembre 1839, sous le titre de « Biographie singulière de Raoul Spifame, seigneur Des Granges ». Cinq années plus tard, ce texte sera republié dans la *Revue pittoresque*, cette fois-ci sous un autre titre, à savoir « Le Meilleur Roi de France ». Treize années plus tard, plus précisément en 1852, le texte prendra définitivement place dans le volume.

Le deuxième texte, intégré dans le volume sous le titre d'*Histoire de l'abbé de Bucquoy*, paraît initialement dans *Le National* de 1850, sous le titre de *Faux Saulniers, Histoires de l'abbé de Bucquoy*. Dans le volume, Nerval ne conserve des *Faux Saulniers* que le récit des aventures de l'abbé de Bucquoy. Cette figure d'excentrique intéresse et inspire beaucoup Nerval, du moment qu'elle occupera une place importante dans *Angélique*, texte introduit dans *Les Fille du feu*, lorsque le narrateur raconte la recherche d'un livre rare intitulé *Histoire de l'abbé de Bucquoy*, trouvé et feuilleté à Francfort.

Les Confidences de Nicolas, le texte le plus étendu des *Illuminés*, est tiré dans la *Revue des deux mondes*, paru sous le titre d'*Histoire d'une vie littéraire du XVIIIe siècle*. Nerval y reprendra et réunira dans le volume les articles publiés les 15 août, le 1^{er} et le 15 septembre. Ce sont des articles dans lesquels l'auteur écrit sur la vie et l'œuvre de Restif de la Bretonne.

L'étude sur Cazotte, la quatrième que l'on peut lire dans *Les Illuminés*, paraît tout d'abord, en 1845, comme préface au *Diable amoureux* de Cazotte, sous le titre *Diable amoureux précédé de sa vie, de son procès et de ses prophéties et révélations par Gérard de Nerval*. L'auteur va disperser ce texte, consacré à l'œuvre et à

²⁶⁶ BO, NPI, II, p. 885.

la vie de Cazotte, dans plusieurs fragments publiés dans *La Sylphide* et dans *L'Artiste*. La même préface sera republiée partiellement dans *L'Almanach prophétique*. L'auteur y insistera sur le récit de la célèbre prophétie de Cazotte et sur l'initiation de cet auteur dans les pratiques et les rituels mystiques. Certains aspects de ces fragments sur le mysticisme seront laissés de côté, de sorte qu'ils n'apparaissent plus dans *Les Illuminés*. Mais, lorsque l'auteur intégrera l'étude sur Cazotte dans le recueil c'est donc le texte de la préface qu'il reprendra.

L'avant-dernier texte, consacré à Cagliostro, est le résultat de la réunion de plusieurs articles publiés, en octobre 1845, dans *Le Diable rouge* et dans l'*Almanach cabalistique*. L'auteur s'y intéresse aux croyances mystiques, à l'illuminisme, aux religions du monde et aux idées mystiques de certains penseurs socialistes contemporains, parmi lesquels Towianski, Jean Journet, le père Enfantin, le Mapah, Cheneau. Cinq des articles publiés dans *Le Diable rouge* vont être repris et rédigés pour *Les Illuminés*. Par rapport aux autres études insérées dans le volume, ce chapitre sur Cagliostro connaîtra le plus de changements, opérés surtout au niveau des éléments paratextuels. Plus exactement, l'auteur modifie d'une publication à l'autre les noms des intertitres. Ainsi, le premier chapitre de Cagliostro publié dans *Le Diable rouge* sous le titre de « Doctrines des génies » devient dans *Les Illuminés* « Du mysticisme révolutionnaire ». Le deuxième chapitre, dont le titre est « Du mysticisme révolutionnaire, 1^{re} époque », paraîtra, dans *Les Illuminés*, cette fois-ci sous un autre titre, à savoir « Les précurseurs ». Nerval présentera dans ce chapitre le rapport entre la religion et la philosophie, les sources de l'illuminisme, les religions de l'Orient et le syncrétisme. Le troisième chapitre garde le titre « Saint-Germain-Cagliostro », tant dans la presse que dans l'ouvrage *Les Illuminés*.

L'étude sur *Quintus Aucler*, qui clôt la série des textes des *Illuminés*, paraît pour la première fois dans la rubrique « Curiosités littéraires » de la *Revue de Paris* (novembre 1851), sous le titre « Les Païens de la République. Quintus Aucler ». Entre le texte publié dans la presse et le texte intégré dans le volume, la seule différence consiste dans la division, par chapitres, du contenu. Les notes riches de Max Milner, présentées dans la deuxième édition de la Pléiade, facilitent beaucoup la comparaison entre les études publiées dans la presse et le recueil *Les Illuminés*²⁶⁷.

²⁶⁷ Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, II, 1989, p. 1696 : « Les Illuminés, que Nerval fait paraître en mai 1852, sont un recueil composite, où se trouvent rassemblés des textes dont les dates de publication s'étagent de 1839 (*Le Roi de Bicêtre*) à 1851 (*Quintus Aucler*), le seul ajout important étant constitué par le prologue, « La Bibliothèque de mon oncle ». On pourrait donc s'attendre à ne trouver que peu d'unité dans cette œuvre, à la genèse de laquelle les préoccupations alimentaires ne furent certes pas étrangères. Ce manque d'unité serait d'autant moins surprenant qu'à l'exception du *Roi de Bicêtre*, aucun des articles rassemblés dans *Les Illuminés* n'est une création proprement originale : tous les chapitres du livre brodent sur des textes rencontrés par Nerval au hasard de ses lectures ou de ses déambulations,

Ce récapitulatif de l'histoire de la genèse du texte nous amène à dire que l'écriture nervalienne – à l'origine journalistique – a un caractère morcelé et discontinu. Une première remarque à faire c'est qu'entre ces articles de la presse et les articles qui entrent dans *Les Illuminés*, il ne s'agit pas d'une réécriture ; les changements opérés sont insignifiants, se manifestant plutôt au niveau du paratexte. Et les fluctuations des titres, repérables dans toute l'œuvre de Nerval, particulièrement dans « Le roi de Bicêtre. Raoul Spifame » et « Cagliostro » sont les indices, parmi plusieurs autres, de l'inconstance ou de l'instabilité de l'écriture nervalienne.

Bien sûr, Nerval laisse partout son empreinte de journaliste, mais une fois les textes réunis dans le recueil ils semblent tenir plutôt d'un Nerval qui se veut auteur des œuvres littéraires qu'un journaliste des articles donnés pour la presse. Autant vaudrait dire que l'écriture journalistique, référentielle et de vulgarisation, change de portée une fois que l'auteur choisit de réunir divers morceaux dans une unité soumise à une vision subjective de l'auteur sur le monde, l'œuvre et la littérature.

Les Illuminés, le corpus principal de notre analyse, paraît pour la première fois dans le *Feuilleton du Journal de la Librairie*, du 8 mai 1852²⁶⁸, étant mentionné parmi les « nouvelles publications » de l'éditeur Victor Lecou. Gérard de Nerval ne s'est pas contenté, semble-t-il, d'une publication de ses textes dans la presse. Il a eu besoin d'un livre qui peut réunir ses écrits dans un « tout », dans une unité au moins matérielle, sinon d'autre nature. L'emploi du terme « corpus » n'est pas du tout hâtif : il peut être justifié, compte tenu que toutes les parties, qui composent le recueil, ont d'abord été publiées dans des revues ou des journaux reconnus de la première moitié du XIXe siècle. Gérard de Nerval est un « travailleur » par excellence, qui construit ses *Illuminés*²⁶⁹. C'est effectivement dans ce livre que chaque

soit qu'il en cite mot à mot de larges fragments, comme il le fait pour *La Thracie* de Quintus Aucler, soit qu'il les résume, les adapte et les anime, ainsi qu'il procède, dans l'Histoire de l'abbé de Bucquoy, avec les trois ouvrages dont il tisse l'histoire de la quatrième partie de Cagliostro, où le marquis de Luchet est pillé sans être nommé. Même dans les études consacrées à Restif de la Bretonne et à Cazotte, où il s'écarte un peu plus de ses sources, la part de la citation textuelle ou quasi textuelle, du résumé et de la contraction de texte demeure considérable » ; Nous recommandons aussi l'étude de Fumiko Endô-Satô, « Sur l'unité du recueil *Les Filles du Feu* », in André Guyaux (sous la publication de), *Gérard de Nerval*, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 1997, p. 41–69.

²⁶⁸ Max Milner, dans *NPI*, III, p. 1709 : « On ne sait pas exactement quand Nerval eut l'idée de réunir en un volume un certain nombre d'essais qu'il avait consacrés à des personnages excentriques, ou entretenant quelques rapports avec le monde d'illuminisme. La première des lettres qui nous soient parvenues où il est question de ce projet date du 31 octobre 1851, et précède donc de peu la publication de l'ouvrage. Nerval y parle de Buloz de son article sur Quintus Aucler, « qui fait partie d'un livre que M. Lecou va publier ». Ce livre, il l'annonce à Janin le 17 décembre suivant : « Je vous promets *Les Illuminés*, qui vont paraître et contient plusieurs biographies curieuses de précurseurs du socialisme actuel ». Le titre lui-même, cependant, reprend un projet beaucoup plus ancien et tout différent ».

²⁶⁹ Voir Jacques Bony, *L'esthétique de Nerval*, Sedes, 1997 (le chapitre « Écriture comme métier »).

unité minimale (le texte), reprise dans des revues fait sens. Il nous reste à voir si ce recueil est un corpus, compris en tant qu'organisme à une organicité intérieure ou c'est « un corpus sans organes ²⁷⁰ », si les six textes se soumettent ou non à un ordre ou à une logique centrale et cohérente, à un principe d'hierarchie ou à une telle articulation et, enfin, s'il y a un lien qui rend possible la communication entre les six chapitres du volume.

Sans entrer dans l'exploitation de la notion de « corpus » du point de vue linguistique (c'est le terrain sur lequel le terme génère les opinions les plus contradictoires), il nous reste à mieux comprendre si tout regroupement de textes mérite le nom de corpus. *Les Illuminés* est-il un *ouvrage corpus* ? Nous avons l'intuition que cette question n'est pas si futile qu'elle paraît. Si nous comprenons par « corpus » un ensemble homogène et cohérent, *Les Illuminés* est-il alors, implicitement, un texte homogène justement parce qu'il paraît dans un livre, compris en tant qu'objet d'étude, ou s'agit-il plutôt d'un texte bigarré autour duquel nous pourrions tisser une poétique de l'écriture et du texte excentrique qui définit l'œuvre ?²⁷¹ Les textes, insérés dans le volume, suivent-ils une thématique homogène ou se soumettent-ils à une organicité interne ?

La publication des écrits dans la presse et le regroupement ultérieur des ceux-ci dans le volume n'étaient pas une pratique isolée au XIXe siècle, au contraire, la plupart des écrivains contemporains à Gérard de Nerval se sont fait remarquer par l'intermédiaire de la presse. C'est d'ailleurs le siècle qui connaît une extraordinaire

²⁷⁰ Expression empruntée de Deleuze et Guattari ; Voir Deleuze, Gilles, et Guattari Félix, *Capitalisme et Schizophrénie – Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 10 : « un corps sans organes qui ne cesse de défaire l'organisme, de faire passer et circuler des particules asignifiantes, intensités pures, et de s'attribuer les sujets auxquels il ne laisse plus qu'un nom comme trace d'une intensité. Quel est le corps sans organes d'un livre ? Il y en a plusieurs, d'après la nature des lignes considérées, d'après leur teneur ou leur densité propre, d'après leur possibilité de convergence sur un "plan de consistance qui en assure la sélection. Là comme ailleurs, l'essentiel, ce sont les unités de mesure : quantifier l'écriture. » ; le livre rhizome, qui « n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde régi par des principes de connexion et de multiplicité, dont les lignes ne cessent de se renvoyer les unes aux autres. » ; La représentation de la littérature comprise comme palimpseste universel, comme réécriture sans cesse reprise et excluant toute éventualité d'un livre nouveau et l'impossibilité d'un réel commencement dans *Les Faux Saulniers*, *NPI*, II, p. 118–119 : « – Vous avez imité Diderot lui-même. – Qui avait imité Sterne... – Lequel avait imité Swift. – Qui avait imité Rabelais. – Lequel avait imité Merlin Coccaïe. – Qui avait imité Pétrone... – Lequel avait imité Lucien. Et Lucien en avait imité bien d'autres... » ; Philippe Sollers, *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, p. 75 : « [...] tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, [...] la condensation, le déplacement et la profondeur ».

²⁷¹ Voir Jules Champfleury, *Les excentriques*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856, p. 4–5 : « Il s'agit de recueils de textes naissant au sein des journaux qui, pour cela, conservent des affinités avec leurs supports originaires. »

émergence de la presse²⁷². Ce sont le format du journal, au sens de sémiotique visuelle, et l'esthétique du journal qui font que l'écriture historico-fictionnelle, réservée à la *rubrique marginale* du feuilleton, est marginale, fragmentée et périodisée. Une nouvelle conception de la culture et de l'œuvre commence à changer le statut du livre une fois avec la révolution et l'industrialisation de la littérature. Théophile Gautier, dans la préface de la *Mademoiselle de Maupin*, paraît avoir l'intuition que l'œuvre littéraire et le livre seront menacés, voire tués par la presse :

Le journal tue le livre, comme le livre a tué l'architecture, comme l'artillerie a tué le courage et la force musculaire. On ne se doute pas des plaisirs que nous enlèvent les journaux. Ils nous ôtent la virginité de tout ; ils font qu'on n'a rien en propre, et qu'on ne peut posséder un livre à soi seul [...] Si Louis-Philippe, une bonne fois pour toutes, supprimait tous les journaux littéraires et politiques je lui en saurais un gré infini²⁷³.

L'œuvre monolithique, donc classique, semble ne plus résister face au feuilleton et à la prolifération des tirages des produits journalistiques et à la politique de commercialisation de ces produits²⁷⁴ ; le roman feuilleton change ainsi non seulement la notion de lecture, de la littérature, mais aussi de la culture.

À la différence de l'esthétique moderne ou postmoderne, où le fragment apparaît comme signe d'authenticité, respectivement comme volonté de déconstruction rationnelle et ludique, les fragments ou les morceaux de textes, publiés par les « petits romantiques » dans la presse, tiennent directement de l'esthétique du journal et de

²⁷² Voir Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty, Alain Vaillant (sous la direction de), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2012.

²⁷³ Gautier, Théophile, *Mademoiselle de Maupin : double amour*, Bruxelles, Société Belge de Librairie, Hauman, 1837, p. 65–66 ; Goethe définit la littérature « le fragment des fragments », *Écrits sur l'art*, trad. J. M. Schaeffer, Klincksieck, 1983, p. 278 ; Voir Judith Lyon-Caen « Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, Coll. « Lieux littéraires », n. 6, 2003, *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n. 31, 2005, p. 3 : « Barbey avait une vision très sombre du « boulet » du journalisme et il professait le plus grand cynisme à l'égard d'une pratique qu'il disait tenir pour exclusivement alimentaire (« le journalisme pour moi, vous le savez, c'est la vie, c'est les mémoires acquittés du tailleur et du bottier »). Il se préoccupa pourtant très tôt de la conservation de ses articles, confiant à son ami Trébutien le soin de recueillir et classer ses « griffonnages » : ainsi parallèlement à son œuvre de romancier, et sans lien apparent avec elle, ce grand réactionnaire nostalgique du temps passé édifia-t-il un monument de modernité journalistique, une mosaïque critique qui devait être le pendant de la *Comédie humaine : Les Hommes et les Œuvres*. La manière dont Barbey qualifiait cette entreprise est significative de toutes les tensions propres au statut d'écrivain-journaliste au milieu du siècle : méprisant la presse, Barbey voulait en même temps composer autre chose qu'un recueil d'articles – « un livre qui a son architecture et non pas des feuilletons enfilés comme des perles » ; il ambitionnait d'édifier une cathédrale critique, toute en cohérence, où l'ensemble des productions artistiques et intellectuelles de son temps serait évalué ».

²⁷⁴ Voir Daniel Sangsue, « Démonstrations du livre », *Romantisme*, n. 69, 1990, p. 43–60.

la sérialité du feuilleton, de l'esthétique du romantisme et aussi de l'écriture excentrique, dont le fragmentarisme, l'hypertrophie du discours narratif et le refus du romanesque sont quelques constantes. Bien évidemment, maints écrivains, contemporains de Gérard de Nerval, recourent à une écriture fragmentaire, journalistique soit pour parodier l'acte de l'écriture, soit pour critiquer de l'intérieur la dégradation du champ littéraire, soit clamer la position marginale que l'écrivain journaliste est obligée à accepter. Bien entendu, il y a aussi une pratique volontaire, et non critique, du fragment. Ainsi, l'auteur d'une écriture fragmentaire et excentrique a moins l'intention de se différencier qu'une volonté de critiquer, de l'intérieur du texte, d'une part, le statut incertain et le rôle diminué de l'écrivain, menacé par la quasi-industrialisation de la presse, d'autre part le statut de l'écriture fictionnelle, ainsi que les notions de temps, d'espace et d'originalité.

Marie-Ève Thérénty, l'auteur d'un excellent livre portant sur les rapports entre écriture journalistique du XIXe siècle et écriture littéraire, montre combien les pratiques du texte périodique influencent le statut de l'œuvre littéraire ou du livre en tant qu'objet. La circulation rapide des textes, la prolifération des tirages et la multiplication des copies, les collaborations collectives (littérature collective), les compilations jusqu'au plagiat, l'écriture sérielle sont des manifestations caractéristiques du phénomène d'industrialisation de la littérature²⁷⁵. L'écriture disséminée et fulgurante,

²⁷⁵ Thérénty, Marie-Ève, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman* (1829–1836), Paris, Honoré Champion, 2003, p. 139 : « Le journal avec son modèle typographique (caractères disparates, rubriques variées) influence l'écriture qui se voit aussi-selon la métaphore de la mosaïque – comme un tissu fait de pièces et de morceaux accolés. Le journal est montage, juxtaposition, syncope de fragments disjoints et l'écriture de fiction par des mécanismes mimétiques tente de retrouver dans son énoncé la superposition de plusieurs énonciations. L'écriture se veut géologique avec multiplication des espaces et des plans ». À consulter également Marie-Ève Thérénty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007 ; Voir Michel Brix, « Critique d'authenticité ou critique d'attribution? Le cas des *Œuvres complètes* de Gérard de Nerval », *Revue belge de philologie et d'histoire*, « Langues et littératures modernes – Moderne taalen letterkunde », vol. 76, fasc. 3, 1998, p. 797 : « Nerval entrait dans la postérité sous de funestes auspices. Les éditeurs se copiant les uns les autres et ne se référant que rarement aux originaux [...] La précision n'est pas innocente, car Nerval publie parfois comme siens des textes traduits : ainsi une description des « Universités d'Allemagne », en 1839 (le texte original appartient à Eduard Kollofi), ou, en 1843, le récit « Jemmy », adapté de l'écrivain autrichien Karl Pörtl et qui prend place, dix ans plus tard, dans le recueil des *Filles du Feu*. Et ce n'est pas tout : Nerval a publié, en deux occasions, des traductions ou des adaptations qui doivent, en réalité, être regardées comme des textes originaux. Claude Pichois a montré que « Le Bonheur de la maison, traduit de Jean-Paul Richter », dans *Le Mercure de France* de 1831, n'avait pas d'équivalent dans l'œuvre de l'écrivain allemand, pas même dans les apocryphes. « Le Bonheur de la maison » serait un texte à mettre au crédit du seul Nerval, de même que « Le Point noir », poésie que notre auteur dit avoir imitée de Gottfried August Bürger. Paul Bénichou a cherché vainement le texte original de ce poème dans les œuvres de Bürger. » ; Voir encore « L'Éditeur du *Nouvel Almanach des Muses*, au lecteur », *Nouvel Almanach des Muses pour l'An Grégoire 1802*, p. 6–7, cité par Jean-Marie Roulin, « Quand Calliope s'éclate. Éléments pour une poétique du fragmentaire au tournant des Lumières », in *Théorie et pratique du fragment* (Actes du colloque de la SUSLLF (Venise, 28–30 novembre

synonyme de fragmentaire, parodique et mosaïque, qui qualifie bien le dispositif des revues et des journaux dans lesquels Nerval publie ses études, correspond à l'hétérogénéité et aux digressions des *Illuminés*. Cela nous amène à dire que la presse est une sorte de mise en abîme ou le miroir de l'œuvre hypertrophiée et a-centrée. La mosaïque du texte nervalien, que l'on peut saisir à tous les niveaux, semble incorporer, elle-même, cette écriture protéiforme du journal et la décomposition ou la dissolution des cadres de référence et de l'idée d'originalité. Cette écriture fulgurante transforme aussi les notions d'organicité et de totalité, devenant par conséquent le signe d'une ossature, menacée elle-même par la brisure.

Une mise en parallèle des articles publiés dans la presse et la structure formelle des *Illuminés* est très révélatrice. Plus concrètement, il s'agit d'étudier les jeux d'échos et les relations dialectiques entre l'ensemble du journal et la polyphonie de l'œuvre pour se rendre compte que la mosaïque de l'écriture de cette œuvre relève directement de l'esthétique et de la rhétorique du journal, qui impose à l'œuvre une certaine esthétique discursive. Autrement dit, la pratique du journalisme modifie l'écriture littéraire et fait incertaine l'identité de l'œuvre et de l'écrivain ; la disparte, synonyme de fragmentaire, qui qualifie bien le dispositif des revues et des journaux dans lesquels Nerval publie ses études, correspond à l'hétérogénéité et aux digressions de l'œuvre *Les Illuminés*.

Si nous prenons chaque texte de cet ouvrage que nous analysons, il n'est pas difficile de constater, même à une première vue, que les sections du contenu, par parties ou par chapitres, relèvent directement de l'écriture journalistique. Un bref survol au niveau du paratexte de chaque texte²⁷⁶ suffit pour nous rendre compte que

2002), études réunies par L. Omacini et L. Este Bellini, Genève, Slatkine, 2004, p. 92–93 : « Un libraire ! – Faut-il, pour cette opération, que j'emploie un homme de lettres ? Je ne me servais que... d'un petit instrument que vous connaissez bien. – Ceci est pour moi une énigme... – Qu'il faut vous expliquer. N'ai-je pas dans ma boutique quinze ou vingt recueils de vers nouvellement publiés ? N'ai-je pas la collection de tous les journaux littéraires de l'année ? – Eh bien ? – Eh bien ! J'emprunterai une épître à l'un, une chanson à l'autre ; un conte à celui-ci, une fable à celui-là, etc... Transcrire tout cela, serait ennuyeux et long. Je serais *tranchant* : j'enlèverai les pages ; la besogne est facile, et pour l'exécuter, vous voyez qu'il suffit... – D'une paire de ciseaux. [...] Ainsi soit-il ! Vous me fournissez l'idée d'un chapitre à faire. Il portera le titre : *De l'utilité des ciseaux dans la littérature*. » ; Lié à cette technique littéraire, voir Gérard de Nerval, *Les Confidences de Nicolas, Histoire d'une vie littéraire au XVIII^e siècle*, édition établie, annotée et présentée par Michel Brix, Paris, Éditions du Sandre, 2007, p. 9 : « il semble que Nerval lise les mémoires de Nicolas avec le crayon et les ciseaux du censeur moral » (Nerval coupe les passages licencieux de Nicolas et aussi les épisodes d'orgie dans Cagliostro, supprime et rajoute beaucoup).

²⁷⁶ Voici la pléthore de titres et d'intertitres des *Illuminés* : *Le roi de Bicêtre. Raoul Spifame* : I. L'image, II. Le reflet, III. L'évasion, IV. Le marché ; *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy* : I. Un cabaret en Bourgogne, II. Le for l'évêque, III. Autre évasions, IV. Le capitaine Roland, V. L'enfer des vivants, VI. La tour du Coin, VII. Autres projets, VIII. Dernières tentatives, IX. Conclusions ; *Les Confidences de Nicolas* : Première partie I. L'hôtel de Hollande, II. Ce que c'était que Nicolas, III. Premières années, IV. Jeannette Rousseau, V. Marguerite, VI. L'apprentissage, VII. L'étoile de Vénus, VIII. La

les textes manquent d'une totalité continue, et cela justement parce que ceux-ci ont connu une publication antérieure disparate et hétérogène. Il s'agit en fait d'une hypertrophie paratextuelle qui caractérise d'ailleurs les récits excentriques.

Étant donné que les titres ont, chez Nerval, un rôle très important dans l'ensemble du livre, nous ne pouvons pas manquer de les négliger. D'habitude, le paratexte fonctionne comme une zone intermédiaire qui permet le dialogue entre le texte et les prospections du lecteur. Mais, dans *Les Illuminés*, les titres, les sous-titres, les intertitres nominaux et la préface renvoient plus ou moins au contenu de l'œuvre ; certains de ces éléments réussissent bien à synthétiser et à anticiper le contenu (c'est le cas du premier texte, sur Raoul Spifame), certains autres ne justifient pas le choix (voir les textes sur l'abbé de Bucquoy, respectivement Cagliostro). On ne peut pas dire qu'ils orientent et organisent la cohérence de l'œuvre, au contraire le démembrement d'un tout en parties fractionne le monde, le sens et le rythme de la lecture.

M.-È. Thérénty analyse amplement les rapports, les échanges et les enjeux entre journal et livre, mettant graduellement en évidence les rapports entre ce qu'elle appelle « matrice littéraire de la presse » et « matrice médiatique ». L'auteure souligne exemplairement les rapports entre journal et le récit excentrique :

Ce lien entre pratique excentrique et journal est d'ailleurs mis en abyme au sein de la plupart des récits excentriques et le récit excentrique se conduit, à la façon d'un article critique de journal, comme une écriture hypertextuelle contemporaine²⁷⁷.

Celle-ci considère aussi qu'entre l'excentricité et la dégradation du champ littéraire il y a un rapport de coïncidence²⁷⁸. C'est l'analyse de l'excentricité, comprise comme catégorie esthétique, à même de décrire le mieux la dégradation du champ littéraire, qui nous intéresse le plus dans le parcours herméneutique de cette auteure. C'est pourquoi les correspondances que l'auteure trouve entre l'écriture journalistique, l'œuvre mosaïque et l'esthétique excentrique constitueront le point de départ de notre analyse²⁷⁹.

surprise, IX. Epilogue de la jeunesse de Nicolas, Deuxième partie : I. Septimanie, II. Episode, III. Zéfire, IV. Sara, V. Les mariages de Nicolas, Dernière partie : I. Le premier roman de Restif, II. Le roman philosophique de Restif, III. Les œuvres confidentielles de Restif, IV. Restif communiste sa vie pendant la révolution, V. Une visite à Mirabeau, VI. La vieillesse du romancier ; *Cazotte* : Le texte sur Jacques Cazotte est sectionné en cinq chapitres, notés en chiffres romanes, sans avoir des titres ; *Cagliostro* : I. Du mysticisme révolutionnaire, II. Les précurseurs, III. Saint-Germain. – Cagliostro, IV. Madame Cagliostro, V. Les païens de la République ; *Quintus Aucler* : I. Saint Denis, II. La fête de l'Être suprême, III. Les mois, IV. Les rites.

²⁷⁷ Marie-Ève Thérénty, *Mosaïque. Être écrivain entre presse et roman (1829–1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 482.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 480.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 355 : La littérature se voit menacée et perd du terrain face à l'« hégémonie médiatique ».

Gérard de Nerval appartient donc à une génération d'écrivains qui entrent dans le champ littéraire et se font un renom par le biais de la presse. Comme nous avons montré, tous les textes réunis dans *Les Illuminés* connaissent une publication dans la presse. Mais, cette œuvre nervalienne n'est un cas singulier, et Michel Brix le montre d'une manière remarquable dans son livre sur Nerval journaliste : « à l'exception de quelques œuvres de jeunesse et de quatre sonnets, toutes les œuvres de Gérard de Nerval ont d'abord paru dans des périodiques [...] La production journalistique de Nerval, si l'on nous permet cette image, c'est la partie cachée de l'iceberg ; la partie visible, ce sont les volumes publiés par Gérard entre 1851 et 1854. Il s'agit bien d'un même corps : *Voyage en Orient*, *Les Illuminés*, *Lorely*, *Souvenirs d'Allemagne*, *Contes et Facéties*, *Petits Châteaux de Bohême* et *Les Filles du Feu* [...] dont *Pandora*, *Aurélia*, *Promenades et Souvenirs* diront les points d'arrivée²⁸⁰ ».

La publication des articles dans la presse et leur réunion dans le volume annonce une *totalité digressive* ou une *structure dissipative* significantes. Pour comprendre mieux ces syntagmes synonymes, très utiles dans le développement de l'argumentation de nos idées, nous ferons appel à une analogie simple : on s'imagine *Les Illuminés* comme étant une armoire à six tiroirs, dont le « constructeur » et le « possesseur », bien qu'il emprunte le matériel des autres, ne peut être autre que Gérard de Nerval. Ainsi, son texte, qui fonctionne dans un réseau où la partie s'intègre au tout, est très généreux : il donne la possibilité d'une pluralité d'entrées, de sorties et de traversées, sans que l'un des « tiroirs » soit, d'une certaine façon, privilégié. On n'est pas très loin de la métaphore picturale que Nerval utilise pour décrire son projet : « on peut prendre plaisir à tirer du fouillis des siècles quelque figure singulière qu'on s'efforcera de rhabiller ingénieusement, – à restaurer de vieilles toiles, dont la composition bizarre et la peinture éraillée font sourire l'amateur vulgaire²⁸¹ ». Les portraits mosaïque, (la mosaïque, qui est une technique figurative par excellence²⁸²) que l'auteur semble, suite à un art combinatoire, leur donner une image d'ensemble sont pareils aux textes rassemblés dans le volume. À partir de là, il est intéressant de comprendre le mobile du rassemblement et de l'enchaînement des textes, bien entendu, au cas où nous pouvons parler d'un enchaînement. L'assemblage des « récits et portraits » dans le même cadre influence implicitement les pratiques de lecture qui n'est plus continue, donc acquisition ou connaissance progressive, mais discontinue, alinéaire et analogique. Mais c'est peut-être cette dernière qui éveille

²⁸⁰ Michel Brix, *Nerval journaliste (1826–1851 Problématique. Méthodes d'attribution, Études nervaliennes et romantiques*, sous la direction de J. Guillaume et Claude Pichois, XVIII, Presses universitaires de Namur, 1986, p. 2.

²⁸¹ *BO, NPI*, II, p. 885.

²⁸² Voir Lucien Dällenbach, *Mosaïque. Un objet esthétique à rebondissements*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2001.

le plus l'attention du lecteur. Entre « tiroirs », « cases » et portraits²⁸³ (dénomination générique que Nerval utilise dans la préface des *Illuminés*) il y a une très proche analogie. Chaque élément des « vieilles toiles » paraît être lié de près ou de loin aux autres éléments de la même « peinture éraillée », fragmentaire et fragmentée, dans laquelle ils se positionnent, sans aucune forme d'hierarchie et centricité (ou véritable centre de gravité), mais qui contribuent, pour autant, à l'image d'ensemble de la peinture. Tous les éléments se trouvent dans des structures (les portraits), mais la composition de la peinture de ces structures reste bizarre, hétérogène et subjective. Cela dit, le modèle structural n'impose pas implicitement une organisation de la matière, mais celle-ci paraît suivre un tout autre principe plutôt interne qu'externe ; le dérèglement de la hiérarchie entre les parties et les éléments de l'ensemble créent l'image bigarrée des portraits d'excentriques.

Allons plus loin et disons que chez Nerval l'écriture fragmentaire relève bien entendu de l'écriture journalistique²⁸⁴, mais aussi intrinsèquement de sa poétique, de son identité fracturée et ex-centrée de son foyer ontologique et épistémologique. *Les Excentriques* de Champfleury, pour ne donner qu'un seul exemple, est une réunion des textes publiés tous dans la presse, mais, à la différence de Nerval, ce geste n'est pas définitoire, c'est-à-dire qu'il n'a pas grande portée dans l'ensemble de l'esthétique de cet auteur ; ce geste ne tient pas directement d'une identité fracturée, comme c'est le cas de Nerval, c'est pourquoi ce qui emporte pour nous c'est de montrer que la réunion des études, leur déplacement, leur recomposition, enfin la réécriture deviennent pour Nerval l'instrument principal de son esthétique, parties structurantes de son écriture, de son système de pensée et de son identité psycho-littéraire.

Lire les études qui composent *Les Illuminés* dans des revues et ensuite dans le volume suppose une lecture sémantique excentrée ; la vision sémiotique de l'écrit est elle aussi excentrée. Dispersées dans des revues, chacune à caractère spécifique, sous formes de fragments, reprises et republiées dans d'autres revues, sous diverses formes, (voir l'étude sur Cazotte qui paraît pour la première fois comme préface au *Diable amoureux*) ou mélangées avec les rubriques du journal, les études sur les illuminés seront autrement interprétées une fois intégrées dans le volume²⁸⁵. De

²⁸³ Voir Meryl Tyers, *Critical fictions : Nerval's Les Illuminés*, Oxford, 1999 ; l'auteure fait l'association entre portraits (des *Illuminés*) et enluminures dans le sens rimbauldien.

²⁸⁴ Guyaux, André, *Poétique du fragment*, Neuchâtel, La Baconnière, 1985.

²⁸⁵ Il est très utile de consulter à cet égard Marie-Ève Thérénty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman* (1829–1836), Paris, Honoré Champion, 2003, p. 139 : « Le journal avec son modèle typographique (caractères disparates, rubriques variées) influence l'écriture qui se voit aussi selon la métaphore de la mosaïque – comme un tissu fait de pièces et de morceaux accolés. Le journal est montage, juxtaposition, syncope de fragments disjoints et l'écriture de fiction par des mécanismes mimétiques tente de retrouver dans son énoncé la superposition de plusieurs énonciations. L'écriture se veut géologique avec multiplication des espaces et des plans ». À consulter également Marie-Ève

même, les textes insérés dans *Les Illuminés*, plus concrètement dans un nouveau support matériel, dans de nouveaux contextes et espaces historiques, littéraires, culturels et sémiotiques et « matrice littéraire », ne sont plus des textes de vulgarisation, mais deviennent œuvre littéraire et aussi les facettes de l'identité fracturée de l'auteur.

2.2. Fragment et totalité digressive

Chaque texte des *Illuminés* est dans sa structure formelle assez classique, mais toute la série des textes, qui deviennent éloignés l'un de l'autre, surtout au niveau du contenu, fait que l'œuvre est assez rhapsodique, incongrue et excentrique. Bien entendu, il ne s'agit pas des analepses, des ellipses ou des inadvertances de l'écriture (voir *Les Confidences de Nicolas*), mais du caractère fragmentaire et mosaïque qui caractérisent celle-ci. Autant voudrait dire que l'on a affaire, dans le cas de certains textes du recueil (voir surtout *Le roi de Bicêtre*), à un récit centré dont le commencement ou la fin sont immédiatement repérables. On ne peut pas dire la même chose pour les autres textes des *Illuminés* qui ne sont ni purs récits, ni des portraits, ni pures biographies (réelles ou fictionnelles), ni pures analyses, mais un mélange de tous ces genres. Cette poétique de fabrication par mélange générique et l'hybridation ignorent tout principe créateur ordonnateur et toute méthode : « Nerval avait été journaliste. Aurait-on oublié que le journalisme est la clé de la liberté ? Et qu'un grand journaliste vaut un écrivain ? Nerval a été aussi un grand journaliste²⁸⁶ », disent les éditeurs de la préface de la deuxième édition Pléiade. Le syncrétisme littéraire, qui se conjugue avec le syncrétisme religieux ou mystique, ne privilégie aucun modèle ou centre et aucune forme stable. Dans ce contexte, il est utile de citer Jean Richer :

Le syncrétisme nervalien est souvent une mosaïque d'emprunts assez disparates. Le poète ne vise pas à exprimer des théories cohérentes, mais à créer, à suggérer, une certaine atmosphère de mystère et d'originalité essentielle. Le lien entre toutes ces études variées est dans la personnalité de l'auteur, dans son tempérament d'artiste²⁸⁷.

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, ce centre repérable « dans la personnalité de l'auteur, dans son tempérament d'artiste » est au dehors ou à l'ailleurs de l'œuvre, de sa totalité, c'est pourquoi la structure reste a-centrée, donc ex-centrique.

Thérenty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, coll. « Poétique », Paris, Seuil, 2007.

²⁸⁶ *NPI*, III, p. XXI.

²⁸⁷ Jean Richer, *Nerval, expérience et création*, Hachette, 1963, p. 400.

Nous pourrions encore dire que même le centre identitaire de l'auteur n'est pas stable, vu qu'il oscille en permanence entre son identité et l'identification avec ses personnages, c'est pourquoi il n'y a vraiment aucun centre unique autour duquel l'œuvre se tisse. L'auteur le cherche, peut-être qu'il le trouve par intermittences, mais il n'y reste jamais attaché. C'est pourquoi « tendue entre la recherche problématique d'un centre et la reproduction du discontinu, l'écriture se découvre relative, fêlée ; elle fonctionne tant bien que mal, en quête d'un équilibre douteux²⁸⁸ ». C'est ainsi que le volume est dépourvu d'originalité et de l'empreinte d'une singularité²⁸⁹. L'ambivalence, l'ironie et la sympathie de l'auteur sont des figures désignant toujours un « entre deux ».

C'est effectivement cette fragmentation qui nous oblige à une lecture excentrique et tabulaire et qui nous impose, qu'on le veuille ou non, un rythme fragmenté et anarchique. Les multiples emprunts, les découpages, les tournures ou les changements de sens, que Nerval opère par rapport à ses sources principales, les fragments cités ou plagiés, la reprise de thèmes rendent difficiles notre lecture et notre analyse. C'est au lecteur que revient le rôle de trouver les sens pour les faire ensuite unifier, les concentrer dans une totalité signifiante. Nerval ne vit seulement le sentiment de se « nourrir de sa propre substance » ou la crise de renouveler ses idées, de son imagination stérile ou de l'impossibilité d'écrire face à la page blanche, mais aussi, d'une manière plus tragique, le deuil de l'unité, de la *totalité continue et intelligible*. Chez Nerval, l'écriture incongrue ou morcelée, comme nous le voyons, ne s'oppose pas nécessairement à l'idée de complétude ou d'unité, mais à l'idée de *totalité continue*, de *tissu continu*²⁹⁰, de *continuité discursive*, enfin d'*organicité intérieure*. Ce qui rompt en fait le fragment dans *Les Illuminés*, ce n'est pas l'idée

²⁸⁸ Michel Jeanneret, « Narcisse, Prométhée, Pygmalion : trois figures de la folie selon Nerval », *Romantisme*, n. 24, 1979, p. 118.

²⁸⁹ Max Milner, dans ses notes aux *Illuminés* affirme : « Ce manque d'unité serait d'autant moins surprenant qu'à l'exception du Roi de Bicêtre (où il se trouve justement que l'apport de Nerval est indiscernable de celui d'Auguste Maquet), aucun des articles rassemblés dans *Les Illuminés* n'est une création proprement originale : tous les chapitres du livre brodent sur des textes rencontrés par Nerval au hasard de ses lectures ou de ses déambulations, soit qu'il en cite mot à mot de larges fragments [...] soit qu'il les résume, les adapte et les anime, [...] soit qu'il se livre au pur et simple plagiat » (*NPI*, II, p. 1696). Partant de quelques indices, de différentes nature, que l'on repèrera dans le texte, on montrera que le texte sur Raoul Spifame est, sans doute, le résultat d'une collaboration que Nerval ignore une fois qu'il signe tout seul le texte, même si Auguste Maquet l'avait revendiqué publiquement.

²⁹⁰ Rae Beth Gordon, « Dentelle : métaphore du texte dans *Sylvie* », *Romantic Review*, vol. LXXIII, n. 1, 1982, p. 54-69 : « C'est ainsi que l'on a pu établir la similitude, dans *Sylvie*, entre le travail de dentelière effectué, dans sa jeunesse, pour l'héroïne de la nouvelle, et la poétique nervalienne, qui consiste à récupérer des morceaux de textes anciens pour les recopier et tisser un texte fragile, aux motifs ajourés et répétitifs. » ; Voir *Émilie*, *NPI*, III, p. 628 : « [...] l'autre qui se nommait Émilie, et qui avait pour occupation de broder des ornements d'or sur de la soie ou du velours ».

de totalité, puisque le fragment ou le texte sont, dans leur matérialité, une unité de sens, mais l'idée de totalité continue. Et cela réside dans la fragmentation de l'écriture à laquelle subsiste une discontinuité de la pensée, donc d'une pensée fragmentaire et excentrée. C'est à travers la pensée rhizomique, dont parlent Deleuze et Guattari²⁹¹, que Nerval inscrit ses mots et les mots d'autrui sur son terrain. C'est pourquoi la spontanéité performative (comme dans la folie) et l'écriture contre-discursive caractérisent son œuvre sur des illuminés. D'autre part, l'écriture de Nerval est le miroir d'une histoire à plusieurs facettes, marginale et subversive, qui ne se donne pas à lire ou ne peut être comprise que dans cette contre-discursivité, dans une discontinuité presque délirante, donc dans son manque de linéarité. « C'est l'éclatement de l'œuvre, incapable de se fixer, dispersée en une série de ramifications, qui prennent chacune une résonance particulière²⁹² », nous dit Corinne Bayle se référant à l'écriture nervalienne.

Cependant, malgré ce manque de continuité et d'organicité, les exégètes nervaliens se demandent d'où vient l'impression que les textes des *Illuminés* peuvent néanmoins dialoguer entre eux, qu'il n'y a en fait si grande difficulté de lier un texte à l'autre et que la vérité du tel illuminé n'est pas si incompréhensible par rapport à la vérité d'un tel autre ? Est-ce que c'est vraiment la préface, comme les uns le disent, qui réunit ces textes et les fait se soumettre à une vision personnelle, donc subjective de l'auteur ou bien le fait que tous les personnages sont des excentriques, qui se rencontrent tous dans « les limbes de l'histoire », dans un espace (le grenier) et dans un temps marginaux aussi bien que dans les limbes de la pensée et du souvenir de l'auteur ? Ensuite, d'où vient ce pouvoir de centrer le sujet de notre recherche sur un *texte et une écriture ex(-)centriques* comme *Les Illuminés* ou de faire possible la transition d'un texte à l'autre, posant comme principe la fine corrélation entre eux, de même qu'ils ont préalablement un statut autonome ?

Michel Brix se demandait lui aussi : « peut-on risquer à interpréter une œuvre (*Les Illuminés*) aussi mouvante ?²⁹³ ». Comment dépasser les failles entre ces textes pour aboutir à une vision d'ensemble de la logique de leur enchaînement, si nous supposons qu'il y a, répétons-le, une telle logique ou un tel enchaînement ? C'est ici que nous ferons appel désormais à la notion d'excentricité. S'il y a une certaine cohérence et impression unitaire dans *Les Illuminés*, c'est justement parce que l'auteur ne cesse pas d'inscrire et de poursuivre dans le texte de l'autre ses propres préoccupations et excentricités. D'une manière paradoxale, les excentricités

²⁹¹ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *op. cit.*

²⁹² Corinne Bayle, *Gérard de Nerval. La marche à l'étoile*, Champ Vallon, 2001, p. 49.

²⁹³ Michel Brix, « Le vertige du sens. Leçons nervaliennes de la variante », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 72, fasc. 3, 1994, p. 9.

deviennent le centre de l'écriture. Pour se chercher dans l'autre, il faut à la fois s'excentrer de lui²⁹⁴, mais Nerval ne s'excentre dans la pensée de l'autre que pour se recentrer mieux sur soi-même ; se perdre dans l'autre signifie s'habituer mieux à sa propre pensée et identité. On pourrait aussi bien dire que l'auteur se centre et essaie de fixer ses chimères sur le mouvement, lui-même, d'excentricité, sur l'égarément et l'écart par rapport à soi-même et par rapport aux autres. C'est aussi grâce aux thèmes récurrents, presque obsessifs, et aux relations intratextuelles subordonnées à une vision d'ensemble de l'auteur – sur le monde, sur l'être ou sur l'acte de création que l'on peut repérer une certaine cohérence. Mais, pour paradoxal que cela puisse paraître, le centre – au sens d'origine – est hors du texte et de l'écriture des *Illuminés* : la cohérence, que l'on peut sentir à une lecture transversale de l'œuvre, et qui est justement dégagée par l'existence ou la récurrence de certains motifs comme le double, la folie ou la religion, a l'origine ailleurs, c'est-à-dire dans la pensée de l'écrivain.

Sachant que toute lecture est étymologiquement opération de *ligature*, il est intéressant de voir comment Gérard de Nerval, qui, avant d'être écrivain, est un lecteur par excellence, lie les fragments, les emprunts, les citations, les souvenirs. En fonction de quels critères ? Suit-il certains thèmes, certains motifs ou certaines obsessions ? Dans la préface des *Illuminés*, celui-ci nous invite à lire son œuvre comme si les textes qui la composent appartenaient à la même série²⁹⁵, même s'ils furent écrits à des périodes chronologiques différentes. Toutefois, même si le titre, qui s'avère lui-même problématique, voire déplacé, pourrait faire converger les textes autour d'une certaine idée d'illuminisme ou de folie, cela ne suffit pas pour qu'il soit fondu dans une seule matrice thématique. Chaque texte représente une facette thématique. À une lecture transversale, nous pouvons découvrir, bien entendu, nombreuses ressemblances, des points de convergence ou de ralliement, enfin des indices qui pourraient nous permettre de déchiffrer ou de relier les intentions de l'auteur ; ceux-ci résident dans les thèmes des thèmes récurrents, tous étant en fait le miroir par le biais duquel l'auteur projette subtilement sa propre image.

Aucun fragment ou texte composant *Les Illuminés* n'a été pensé dans une forme stable, c'est pourquoi l'écriture est reconnue comme étant une masse textuelle flottante ou un véhicule en permanent déplacement qui s'inscrit toujours dans un

²⁹⁴ Georges Gusdorf, *Fondements du savoir romantique*, Payot, 1982, p. 64 : « Dire que l'homme est tenu de rechercher le centre ne signifie pas qu'il pourra atteindre ce centre et s'y établir. La quête du centre est un second mouvement, réaction contre un premier mouvement d'échappement à soi-même, d'excentricité ».

²⁹⁵ Dans la collection Lovenjoul, D 741, Nerval emploie initialement le mot « pensée » au lieu de celui de « série », mais il le biffe gardant le dernier ; voir à ce sens *NPl*, t. II, p. 1711.

devenir, jamais prévisible²⁹⁶. Nerval ne s'arrête jamais à un scénario fixe ou un sujet unique, son œuvre se conjuguant toujours avec ce mouvement, synonyme de déplacement, de décentrement ou d'ex(-)centricité. Bien entendu, cela ne veut pas dire *écriture anarchique*, parce que Nerval sait, mieux que d'autres, poursuivre toujours un noyau fixe de thèmes. Ce sont les signifiances – cosmoïdes c'est vrai – de ces thèmes souvent flexibles, superposables, souvent fusionnelles, d'un contexte à l'autre, qui égarent le lecteur, mais qui restent pour autant concentrées autour de leurs déterminations ou autour d'un champ gravitationnel ; c'est ainsi que l'on parle d'une telle cohérence²⁹⁷. Dans ce contexte, il est utile de citer Kurt Shärer à l'appui de ce que nous venons de dire : « Il y a une pluralité simultanée de thèmes en grappe ou en constellation, un réseau d'images de l'une à l'autre desquelles l'esprit se déplace en procédant par un mouvement essentiellement ramificateur²⁹⁸ ». Dans un espace-physique, textuel ou mental manqué d'un centre – compris en tant que gravitation ou concentration – rien ne se passerait, c'est pourquoi l'écriture ne signifie pas différence ou anarchie. L'écriture n'est autre chose que la concrétisation de la pensée, le visible de l'invisible, c'est pourquoi avant d'être textuelle, elle est mentale. C'est dans cet espace dématérialisé (de l'idéal, de l'imagination, du rêve et de la folie) que les idées se forment, se mélangent, se croisent et se déforment. La folie et le rêve nous arrivent comme des pièces décachetées, comme des lignes de fuite, justement parce que le trajet n'y préexiste jamais. Et pour que l'écriture mentale devienne lettres mises en récit, elle doit s'excentrer de sa source

²⁹⁶ Mureșanu Ionescu, Marina, *Pour une sémiotique du narratif – Une lecture de Nerval*, Editura Junimea, Iași, 2007, p. 53 : « On peut remarquer dans son œuvre un phénomène intéressant et singulier qu'on pourrait appeler la technique de la permutation ou de "circulation – vers, strophes, groupes de strophes ou même des fragments entiers en prose sont repris et réemployés dans de nouveaux contextes où la même unité acquiert des fonctionnalités différentes [...] On a affaire à un procédé spécifique de syntaxe compositionnelle, propre à la technique de Nerval, principe de base de son écriture", le mouvement, relevant de la conception de l'œuvre mobile et ouverte, mentionné ci-dessus ».

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 39–40 : « Donc cohérence de l'incohérence-cesti est l'une des règles fondamentales de l'écriture nervalienne, en d'autres mots (et ce n'est pas un simple jeu), construction de la destruction, logique de l'illogique, ordre du chaos. L'équilibre textuel réside dans le jeu de ces forces contraires, comme nous tenterons de le démontrer par l'analyse de quelques exemples concrets ».

²⁹⁸ Kurt Shärer, *Thématique de Nerval ou le Monde recomposé*, Minard, 1968, p. VII-VIII ; Voir ici encore, p. 96 : « Mais la dynamique centrifuge de la projection possède un autre mérite : elle concourt à redéfinir l'écriture du moi en la situant dans le champ excentré d'une écriture *de soi*, nécessairement dépendante par conséquent des reflets et ricochets qui assurent aux modèles de l'altérité une propriété éminemment objectivante [...] Les textes deviennent chez Nerval des territoires mobiles que forment en se déplaçant, en se renouant et en se détissant continuellement, les rapports fantasmés de la vie et de l'écriture ; À consulter Gérard Schaeffer, *Une Double Lecture de Gérard de Nerval : Les Illuminés et Les Filles du feu*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1977 ; Gabrielle Chamarat-Malandain, *L'Incendie du théâtre. Identité et écriture dans l'œuvre en prose de Gérard de Nerval*, José Corti, 1986.

et sortir au dehors. Le passage que l'on donne ci-dessous est très proche de ce que nous avons dit tout à l'heure :

Des systèmes complexes, animés d'une sorte de mouvement corpusculaire, s'organisaient et se défiaient sans cesse dans son esprit. Un mouvement perpétuel régnait aussi bien au centre qu'à la périphérie, figurant une pensée qui se défaisait à tous les niveaux, dont les structures étaient mobiles et mal assurées. Seules surnageaient quelques grandes images, toujours les mêmes, noyaux solides représentant une possibilité d'organisation, de cristallisation d'une masse en fusion²⁹⁹.

Le récit excentrique, nous dit Sangsue, sera toujours un *concentré d'excentricité*³⁰⁰. Les textes, dont la dimension narrative est plus présente, à savoir *Le roi de Bicêtre*, *l'Histoire de l'abbé de Bucquoy* et *Les Confidences de Nicolas* peuvent être analysés dans cette clé herméneutique. Nous le montrerons d'une manière plus concrète dans les chapitres consacrés à l'analyse de ces textes. La formule de Sangsue, citée plus haut, est aussi valable et utile dans l'analyse des *Illuminés* et de l'écriture en tant que performance ou production des nouvelles significations. Le texte est par définition un concentré, une clôture dans sa matérialité, mais ce n'est pas seulement dans ce sens que nous comprenons cette affirmation. Il est un *concentré d'excentricité*, puisque l'excentricité est elle-même une limite gravitationnelle. Autrement dit, l'excentricité sera toujours une liberté d'écart, de sortie du centre, d'expansion ou dispersion du centre, d'excentration du moi, mais elle reste pour autant concentrée autour de ses déterminations. Autant vaudrait dire que ce sont justement ces limitations qui rendent possible cette liberté d'excentration. L'excentricité, pour qu'elle fonctionne, a besoin d'un foyer, d'un centre, d'une limite, autrement on ne l'appellerait pas excentricité. Tous les « noyaux-brouillons » thématiques fonctionnent comme dialectique entre centre, sortie du centre, recentrement, excentration, dispersion et concentration. Nous nous inspirons encore de cette formule de Sangsue, pour dire que nous avons aussi affaire dans le cas des *Illuminés* non seulement à un *concentré d'excentricité*, mais aussi à une *excentricité concentrée*. À la poussée centrifuge qui caractérise l'écriture de Nerval, et qui se manifeste par la pulvérisation ou par la dispersion d'un « tout » (compris en tant que centre ou concentration) dans des morceaux, répond une force centripète, alimentée par un besoin de recomposition, d'unité et d'identité ou par la nostalgie du centre, de l'ordre et de la totalité signifiante³⁰¹. C'est justement cette dialectique permanente entre deux

²⁹⁹ Richer, Jean, *Nerval. Expérience et création*, Hachette, 1963, p. 20.

³⁰⁰ Sangsue, Daniel, « Vous avez dit excentrique ? », *Romantisme : marginalités. Revue de la Société des Études romantiques*, n. 59, Paris, Éditions C.D.U. et Sedes, 1988, p. 46.

³⁰¹ Voir Jérôme Thélôt, Hisashi Mizuno, *Quinze études sur Nerval et le romantisme. En hommage à Jacques Bony*, Éditions Kimé, 2005, p. 59 : « positions frontalières chez Nerval, « constante vo-

forces qui caractérise le fonctionnement de l'excentricité ; c'est ainsi que « texte excentrique » et « écriture excentrique » vont de pair dans l'ouvrage nervalien consacrés aux illuminés excentriques.

Le texte *Les Illuminés* est le miroir d'une écriture excentrique dans le sens que le centre, même s'il existe, est à peine repérable parce qu'il a perdu son intégrité ; on a affaire à un centre pulvérisé qui, comme nous l'avons souligné, signifie autre chose qu'anarchie. Pulvérisation équivaut dans l'œuvre de Gérard de Nerval à dissémination : des œuvres sources, comprises en tant qu'archétype, mais aussi de ses propres textes, que Nerval réutilise massivement, ne restent que quelques morceaux d'archétypes, retravaillés, plagiés ou cités à sa guise. Autrement dit, des textes sources que Nerval exploite, voire jusqu'au plagiat, dans le processus de composition du volume, plusieurs changements sont opérés.

2.3. Citation, plagiat et réécriture

Ce sous-chapitre a pour objet le traitement des pratiques intertextuelles auxquelles Gérard de Nerval recourt dans la constitution de ses textes, particulièrement des *Illuminés*. Une série de questions attire notre attention : Quel est l'impact du choix des textes, que l'auteur réécrit, sur son système moral et éthique ? Comment a-t-il collecté, classifié, hiérarchisé et, enfin, interprété les textes sources auxquels il a recouru ? Comment a-t-il valorisé la « matière brute » ? Qu'est ce que Gérard de Nerval a sélectionné et qu'est-ce qu'il a abandonné des textes source au texte *Les Illuminés* ? L'auteur a-t-il suivi une logique de ce rassemblement des fragments, articles, textes ? Comment ses pratiques de la citation, du plagiat et de la réécriture prennent corps dans l'œuvre ? Où et comment se situe l'auteur parmi les écrits des autres ? C'est à partir de ces questions, de l'étude de la genèse des *Illuminés* et de l'analyse de la structure de ce volume que l'on définira, redéfinira et affinera l'un des objectifs majeurs de l'étude, à savoir l'analyse de la poétique textuelle de l'excentricité.

Nous nous proposons d'y montrer que les formes d'intertextualité sont, chez l'auteur des *Illuminés*, des figures essentielles de l'excentricité, dans le sens qu'ils deviennent les signes d'une identité psycho-littéraire excentrée, d'un manque d'originalité, voire des symptômes de la folie littéraire. Pour le formuler d'une autre manière, nous tenterons de comprendre comment les pratiques d'intertextualité (surtout la réécriture³⁰² et le plagiat), terme générique désignant toutes formes d'allusions,

lonté de renouvellement », « hésitation entre le fragment et l'ensemble », « hésitation à s'engager dans un genre, ce qui fait échapper nombre de récit à toute tentation ».

³⁰² Nous intégrerons la réécriture parmi les formes d'intertextualité, même si certains des exégètes font de celle-ci une forme à part disant que l'intertextualité met l'accent par la relation entre les textes,

de citations, des déplacements ou des détournements des sens, sont employées par Nerval. Ce qui nous retiendra donc le plus, c'est de mettre en évidence la complexité du processus de l'écriture chez Gérard de Nerval, écriture qui se pose principalement comme dialectique entre soi et soi (l'auto-plagiat) ou entre soi et l'autre-soi (le plagiat ou, en termes plus euphémistiques, le « bricolage intertextuel » et la réécriture).

Si l'auteur des *Illuminés* mentionne généralement les sources qu'il consulte et exploite dans ses propres textes, il ne donne toujours pas les pages référentielles, ni ne montre graphiquement les suppressions opérées concernant les passages pris – cités ou plagiés – des textes source. C'est pourquoi ceux qui se sont penchés de près sur l'analyse de cet ouvrage se sont confrontés inévitablement avec la difficulté de montrer ce qui est de Nerval et ce qui appartient à l'autre. Chose curieuse à remarquer à cet égard c'est le fait que l'auteur intervient même dans les passages cités, plus précisément il ajoute ou supprime des mots, change des verbes et des adjectifs, transforme les affirmatives en négatives. C'est surtout le cas des textes sur Cagliostro et sur l'abbé de Bucquoy.

Dans *Les Illuminés*, mais aussi dans d'autres de ses textes, l'auteur réutilise massivement des textes anciens, des autres ou de lui³⁰³. C'est ainsi que l'on parle du texte littéraire de Gérard de Nerval comme palimpseste inversé, somme d'emprunts et de réécriture³⁰⁴. La mise en parallèle des textes sources avec les textes de Nerval a exemplairement été entreprise par Keiko Tsujikawa³⁰⁵, c'est pourquoi nous n'insisterons pas trop. Nous commençons par dire que Nerval recourt et abuse de toutes formes de stratégies intertextuelles dans son texte *Les Illuminés*.

Nerval réécrit ou cite des fragments entiers : le texte sur *Quintus Aucler* emprunte beaucoup de *La Thrécie* de Gabriel André ; *Cagliostro* tient étroitement des *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro* de La Roche du Maine ; Dans *Cazotte*, Nerval emploie dans la production de son propre texte plusieurs sources : *Le Diable amoureux* de Cazotte, le texte de Nodier « Monsieur Cazotte », les notices sur Cazotte, tome premier des *Œuvres de Cazotte* paru chez Bastien, *Le*

tandis que la réécriture tient plutôt de la notion de texte, pris dans son entité (voir Douwe Fokkema, *The Concept of Rewriting, Cercetarea literară azi*, Editura Polirom, Iași, 2000). Voir aussi Roland Barthes, qui distingue entre texte et œuvre considérant l'intertextualité comme tissu ou relation entre les textes, ainsi que l'espace d'entre eux, et la réécriture qui renvoie à la notion d'œuvre. Les polémiques et les terminologies comptent moins dans ce cas et dans le développement de notre analyse, le but étant plutôt de décrire le texte et l'écriture de Nerval à travers les mots d'excentricité et d'excentrique.

³⁰³ Nous nous référons aux textes écrits en collaboration dont la paternité reste incertaine (*Le Prince des sots*, *Le Roi de Bicêtre*, *Emilie*) aux textes composés à partir de citations des autres textes ou de ses propres textes (*Jemmy*, *Jacques Cazotte*, *Quintus Aucler*), à l'auto-citation (*Octavie*, *À Alexandre Dumas*).

³⁰⁴ Sur ce sujet voir le livre important de Jean Nicolas Illouz, *Nerval, Le « rêveur en prose », Imaginaire et écriture*, PUF, 1997, p. 41–47 (surtout le chapitre « Nerval-palimpseste : l'auteur imaginaire »).

³⁰⁵ Voir Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, 2008.

neveu de Rameau de Denis Diderot, *La Biographie universelle* de Michaud, *La famille Cazotte* de Mme de Hautefeuille, le récit d'Anne Marie sur Cazotte, ainsi que la Correspondance de Cazotte par lui-même ; *Les confidences de Nicolas*, le plus étendu des textes des *Illuminés*, est une réécriture des œuvres de Restif de la Bretonne, telles que *Monsieur Nicolas, ou le cœur humain dévoilé, Drame de la vie, Contemporaines* ou *Lettres du tombeau, ou les Posthumes*. C'est plutôt un travail de réécriture et de condensation du matériel que Nerval y fait. Keiko Tsujikawa compare les deux derniers textes de Nerval – *Les Confidences de Nicolas et Cazotte* – avec leurs textes sources et montre que les emprunts de Nerval touchent un pourcentage de 80%. Ensuite, il faut souligner que Nerval plagie des passages entiers : c'est le cas de *Cagliostro* où l'auteur pille la dernière partie de l'œuvre de La Roche du Maine, marquis de Luchet, mais aussi du texte sur Cazotte, compte tenu que le texte de Cazotte, *Mon songe de la nuit du samedi au dimanche de devant la Saint-Jean 1791*, est transcrit, mot à mot, sans guillemets. Nerval réutilise des textes qu'il avait publiés une fois : c'est le cas de *l'Histoire de l'abbé de Bucquoy*, partie tirée des *Faux Saulniers*, dont les sources principales sont Constantin de Reneville, *L'inquisition française, ou l'Histoire de la Bastille* et *Événement des plus rares ou l'Histoire du Sr Abbé comte de Bucquoy* de Mme de Noyer (1719)³⁰⁶. Sauf quelques pages (la scène passée dans la boutique d'orfèvre, les renvois aux faux saulniers, les dialogues de Bucquoy avec d'autres personnages) Nerval suit de près le texte de Mme de Noyer de telle façon que l'on peut qualifier son texte comme étant le résultat d'un plagiat de proximité, voire, par ci par là, de pure plagiat. Nous en reprendrons cette problématique de la réécriture de ce texte lorsque nous allons nous occuper de ce texte analysé individuellement. Encore une précision à faire par rapport à *l'Histoire de l'abbé de Bucquoy* : chez Gérard de Nerval, la permutation des frag-

³⁰⁶ Suivons les observations de Jacques Berchtold, « Énergies des « Récits d'évasion » au XVIIIe siècle : L'abbé de Bucquoy, le baron de Trenck, l'ingénieur Latude », *Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n. 39, 2007, p. 189–190 : « [...] Or en 1719 Bucquoy réfugié à Hanovre (ou un proche soucieux de conserver l'anonymat) ré-exploite le texte de Mme Du Noyer, le recycle, se le réapproprie et lui confère à la fois un statut d'indépendance et un dessein militant nouveaux : les six lettres concernant sa vie, ses séjours en prison et ses évasions, sont republiées séparément et à peine complétées par quelques autres textes de Bucquoy sans rapport avec l'expérience carcérale. Le nouvel opuscule de deux cent quinze pages est intitulé *Événements des plus, ou l'Histoire du Sieur Abbé Comte de Bucquoy, singulièrement son évasion du Fort – l'Évêque [sic] et de la Bastille* et paraît à une adresse fictive (chez Jean de la Franchise, rue de la Réforme, à l'Espérance, Bonnefoy, 1719). Les notices des dictionnaires répéteront bientôt abusivement, en se recopiant les unes les autres, que Bucquoy a rédigé une *Histoire de mon évasion*. L'ouvrage, qui devient un pamphlet anti-Bastille, est aussi recentré sur le personnage central : il est complété par sept textes de fatrasie religieuse insipide de Bucquoy. On observe un premier hiatus entre sa grossière misogynie et les luttes éminentes menées par sa biographie éclairée. On observe un second hiatus entre le soin presque pédantesque de la forme de Mme Du Noyer et l'intention séditieuse « brute » que Bucquoy (et/ou son acolyte) donne(nt) à cet ouvrage : rien n'a été retranché ni retouché, et même des scrupules sur le style, le goût ou la galanterie, pourtant quelque peu étranges à cette place, sont conservés ».

ments d'une œuvre à l'autre ne reste jamais sans portée, ainsi qu'une fois ceux-ci intégrés dans des matrices et des configurations nouvelles, ils changent implicitement de sens et de signification. C'est pourquoi il faut prêter attention au fait que ce texte sur Bucquoy se lit, certainement, d'une manière différente, d'une part, dans *Les Faux Saulniers*, d'autre part, dans *Les Illuminés*. Les répétitions des fragments ou des textes, enfin leur reprise presque telle quelle et leur réutilisation, ne sont jamais redondantes chez cet auteur, surtout lorsque le contexte thématique et la matrice textuelle d'accueil changent³⁰⁷. Reprendre un texte, c'est-à-dire le détacher de son objet et le coller tel quel dans une autre œuvre, signifie, dirions-nous à première vue, redire même ou dupliquer le contenu ou le tracé de signifiés. Les choses ne sont pas si simples, si on tient compte que la situation et l'acte d'énonciation ne peuvent jamais se redupliquer. Bref, il ne faut pas perdre de vue la recontextualisation et la refunctionalisation du texte sur Bucquoy une fois intégré dans le volume.

Les thèmes abordés par Gérard dans *Les Illuminés* apparaissent aussi dans d'autres textes signés par cet auteur, c'est pourquoi nombreux sont les reflets d'un texte à l'autre. Concrètement, *Les Illuminés* renvoie implicitement à *Sylvie* (voir *Les Confidences de Nicolas*), à *Isis* (voir *Cagliostro*), à certaines scènes du *Voyage en Orient* (le thème du double de *L'histoire du calife Hakem* et du *Roi de Bicêtre*, *Raoul Spifame* ; *La Messe de Vénus*, *Songe de Polyphile*, *Cagliostro et Cazotte*), à *Aurélia* et aux *Chimères*.

Pour synthétiser, les six textes, intégrés dans le volume *Les Illuminés* sont le résultat de diverses formes d'écriture employées par l'auteur, à savoir la réécriture, la reprise, la republication, l'emprunt, le plagiat, l'auto-plagiat. Max Milner a remarqué la faculté extraordinaire de Gérard de Nerval d'absorber la pensée d'autrui et de l'adapter à ses propres besoins. Aucun portrait que l'auteur brosse et aucun fragment, qu'il cite ou plagie, n'est sans portée dans le système de pensée de Nerval. Dans *Nerval et les limbes de l'histoire*, Keiko Tsujikawa résume très bien ces diverses formes d'écriture dont Nerval fait usage :

Souvent, il n'hésite pas à glisser un large morceau du texte d'un autre, sans songer à le dissimuler. C'est ainsi qu'il a recours à tout l'éventail du travail de seconde main : citation, collage (quand la citation prend des proportions exorbitantes),

³⁰⁷ Voir Marina Muresanu Ionescu, *op.cit.*, p. 37 : « Les exemples sont nombreux dans l'œuvre nervalienne où il se plagie lui-même : il reprend ses propres textes sous de nouveaux titres, il en refond la substance, en combine des parties et obtient des textes nouveaux qui ne sont pas lus comme des variantes mais comme des œuvres indépendantes. » ; Voir Geneviève Mouillaud, « L'auteur et l'autre », Jean Richer, (sous la direction de), *L'Herne. Gérard de Nerval*, Éditions de l'Herne, « La quête de l'identité personnelle : Je, Moi et l'Autre », n. 37, 1980, p. 246 : « Compositions chargées de sens, où les textes se regroupent avec une extrême nécessité, les livres de Nerval sont en même temps des ensembles précaires, toujours autrement combinables, chaque texte pouvant être considéré comme fragment d'un autre ensemble, détruit, existant ou possible. »

emprunts diffus, simple renvoi (quand l’auteur signale l’emprunt en note ou par l’italique) ; plagiat, compilation de plusieurs livres à la fois, condensation, adaptation libre, proximité d’inspiration (quand la présence des textes étrangers n’est pas clairement signalée) [...] Toutes ces techniques font de l’ouvrage une véritable mosaïque textuelle, comme s’il n’y avait vraiment pas de rupture, chez Nerval, entre lecture et écriture, et entre écriture et réécriture³⁰⁸.

Ce qui est assez étonnant à remarquer c’est que l’auteur ne se contente pas d’employer toutes ces pratiques d’écriture sans faire sien ce qui appartient à l’autre³⁰⁹. Si on compare les textes sources avec *Les Illuminés*, il est facile de repérer de nombreuses modifications et modalisations opérées par l’auteur d’un texte d’autrui jusqu’à son propre texte. Hisashi Mizuno, qui consacre plusieurs études à l’œuvre nervalienne, remarquait que Gérard de Nerval adoptait, dans son ouvrage sur les illuminés, une stratégie dissimulée par l’intermédiaire de laquelle il se cachait derrière les autres et se disait à travers ceux-ci. L’intertextualité est, chez Nerval, d’une part, la preuve de son savoir, d’autre part le constituant de la production de l’écriture. Mizuno accorde plus d’espace à la notion de dialogisme, la considérant très opérante surtout lorsqu’on aborde l’ouvrage de Nerval sur des illuminés :

Gérard de Nerval aime à composer des mosaïques de fragments issus de son œuvre ou de celle d’autres auteurs. Ainsi pour rédiger les biographies des six *excentriques* qui sont recueillies dans *Les Illuminés*, il a recouru à un nombre important de documents citant ou incrustant dans son texte des éléments pris ailleurs. Le biographe nervalien serait un écrivain du « copier-coller », modifiant ses sources à sa guise. Ce qui est curieux, c’est que Nerval emploie la même stratégie pour se raconter, et cela particulièrement lorsqu’il est question de la folie (...) Nous pouvons ainsi avancer que Gérard de Nerval crée une écriture dialogique, à partir de textes de ses amis, pour dire sa folie³¹⁰.

« Braconnier sur les terres d’autrui³¹¹ », Gérard de Nerval s’arroge la liberté de choisir les textes qu’il veut travailler et dans lequel il trouve les éléments dont il a

³⁰⁸ Tsujikawa, Keiko, *Nerval et les limbes de l’histoire. Lecture des Illuminés*, Préface de Jean Nicolas Illouz, Genève, Droz, 2008, p. 34.

³⁰⁹ Voir Mizuno, Hisashi et Thélôt, Jérôme, *Quinze Études sur Nerval et le romantisme*, Paris, Kimé, 2005, p. 52 : « Nerval ne se contente-t-il pas d’articles ou de brochures séparés sur Rétif de la Bretonne, Cazotte, Cagliostro, il compose *Les Illuminés* ».

³¹⁰ Mizuno, Hisashi, « L’écriture dialogique de la folie dans les écrits autobiographiques de Gérard de Nerval avant *Aurélia* », *Romantisme*, n. 149, 2010, p. 111.

³¹¹ Steinmetz, Jean-Luc, Chotard, Loïc, *op.cit.*, p. 31 ; cette image de braconnier n’est pas éloignée de l’image de bricoleur que Lévy Strauss donne à tout auteur qui collectionne et réarrange les études dans de nouveaux ensembles : « Regardons-le à l’œuvre : excité par son projet, sa première démarche pratique est pourtant rétrospective : il doit se retourner vers un ensemble déjà constitué, formé d’outils et de matériaux ; en faire, ou en refaire, l’inventaire ; enfin et surtout, engager avec lui une sorte de dialogue, pour répertorier, avant de choisir entre elles, les réponses possibles que l’ensemble peut offrir au problème qu’il lui pose. (...) » On dirait que les univers mythologiques sont destinés

besoin. C'est justement la liberté de l'écart que l'écrivain prend, qui lui permet de jouer sur une marge étroite et d'opérer ainsi divers changements et modalisations du texte source jusqu'aux *Illuminés*. Le sens du texte se constitue, chez Nerval, intrinsèquement dans sa relation à d'autres textes³¹². Toutefois, même si on qualifie Nerval de « braconnier sur les textes d'autrui », il faut mentionner que l'auteur ne se contente pas de prendre un modèle littéraire sans se l'approprier ; il n'omet pas, pour autant, de générer sa propre « originalité » car, il est avant tout ancré dans son propre univers qui participe à sa procréation et à sa genèse. Toute une dialectique entre les deux forces, l'une centripète, l'autre centrifuge, se manifeste chez Nerval, lorsqu'il cherche à trouver dans l'autre son propre reflet. L'auteur s'excentre de son univers – mental, temporel et spatial – pour se recentrer dans l'univers de l'autre, mais celui-ci ne s'excentre que pour se rapprocher mieux de sa propre conscience, enracinée dans une expérience historique, psychologique et culturelle. La lecture que Nerval fait de l'œuvre de Restif de la Bretonne, de Raoul Spifame, de Quintus Aucler, de Jacques Cazotte ou de l'Abbé de Bucquoy est sans doute une lecture personnelle. L'illuminisme, les illuminés, la folie, les fantasmes des personnages, leurs credos, leurs espoirs, leurs certitudes et leurs doutes n'intéressent Gérard de Nerval que s'ils correspondent ou résonnent avec son propre système de pensée moral et éthique.

La dialectique entre l'autre et le *moi*, que suppose la pratique de l'intertextualité, fait jouer une certaine présence de la voix poétique de Gérard de Nerval. C'est justement cette pratique qui se manifeste, à un niveau de profondeur, comme reformulation de l'identité de l'auteur, ressentie comme fragmentée et protéiforme. Max Milner, dans les notes amples consacrées aux *Illuminés*, observait :

On voit que la lecture, la transcription et le montage des textes de Restif révèlent de manière frappante la facilité avec laquelle Nerval se livre à l'identification et à la projection de soi. Un tel recours aux matériaux hétérogènes montre sans doute

à être démantelés à peine formés, pour que de nouveaux univers naissent de leurs fragments », dans Claude Lévy Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1976, p. 58 ; Voir aussi Hisashi Mizuno, *art. cit.*, p. 112 : « Gérard de Nerval aime à composer des mosaïques de fragments issus de son œuvre ou de celles d'autres auteurs. Ainsi pour rédiger les biographies des six *excentriques* qui sont recueillies dans *Les Illuminés*, il a recouru à un nombre important de documents, citant ou incrustant dans son texte des éléments pris ailleurs. Le biographe nervalien serait un écrivain du « copier – coller », modifiant ses sources à sa guise ».

³¹² Voir Philippe Sollers, « Écriture et révolution », in Tel Quel, *Théorie d'ensemble*, Le Seuil, 1968 ; rééd. coll. « Points », p. 75 : « Tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur. » ; Voir Julia Kristeva « Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman », *Critique*, avril 1967, p. 84 : « Tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte ».

la volonté de Nerval de décrire le personnage à travers sa voix, au lieu de le mettre à distance comme un objet à examiner et à décrire de l'extérieur³¹³.

Maurice Blanchot dit que « ce qu'il importe, ce n'est pas de dire, c'est de redire, et, dans cette redite, de dire chaque fois, encore une première fois³¹⁴. C'est ce qui fait, au bout de compte, Gérard de Nerval³¹⁵. Les exégètes nervaliens n'ont pas prêté attention à cet aspect particulier de l'écriture nervalienne, c'est pourquoi chaque fois que l'on a analysé l'*Histoire de l'abbé de Bucquoy*, insérée donc dans *Les Illuminés*, on n'a fait que reprendre et analyser le texte *Les Faux Saulniers*. De plus, on n'a pas insisté sur le travail de réécriture de cet auteur dans le cas de ce texte montrant comment Nerval « redit » ce que Mme de Noyer avait dit avant lui. Un retour aux *Faux Saulniers* – texte source de l'*Histoire de l'abbé de Bucquoy* –, est incontournable dans la vision d'ensemble du texte aussi que dans la compréhension des sens et des intentions énonciatives initiales de l'auteur. Néanmoins, il faut essayer de prendre le texte à analyser, dans son autonomie, se pencher, plus concrètement, sur la nouvelle perspective énonciative et le nouvel itinéraire que ce *texte copie* acquiert dans *Les Illuminés*³¹⁶. N'oublions pas, dans ce contexte, la formule célèbre « Je suis l'autre » que Nerval écrit de sa main sous l'un de ses portraits et implicitement tous les enjeux de cette affirmation dans l'acte de l'écriture³¹⁷. « Je suis l'autre » s'oppose à « Je suis un moi » ou, pour le mieux formuler, l'incongruité entre « je » et « moi », synonyme d'excentration du moi ailleurs, s'oppose donc à l'intériorité concentrée. Dans les deux situations – de l'identité ailleurs et de la reprise d'un texte et de sa réutilisation – il est question de double, de dédoublement, et même de doublure. Il n'en est pas moins important de dire que l'extirpation de cette partie de texte d'un tout initial nous fait penser à l'idée qu'entre l'abbé Bucquoy fugitif et excentrique et la circulation du texte, sa délocalisation, déplacement et recentrement, il n'y a pas une simple coïncidence³¹⁸. Voici comment les répétitions, les doublures, les substitutions, les transformations, les permutations sont toujours prises dans une existence d'origine et du sens.

³¹³ *NPI*, II, p. 1706.

³¹⁴ Blanchot, Maurice, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 459.

³¹⁵ Rappelons que les éditeurs de la deuxième édition Pléiade reprochent aux premiers de ne plus reprendre les passages qui se répètent ignorant ainsi l'une des particularités essentielles de l'écriture nervalienne.

³¹⁶ Voir Gérard Genette qui analyse la pratique de la répétition, définissant celle-ci comme « l'autre du même », car, nous dit-il encore « toute répétition est déjà variation » ; À consulter Gérard Genette, « L'autre du même », *Figures IV*, coll. « Poétique », Seuil, 1999, p. 101–107.

³¹⁷ Gérard de Nerval écrit à travers les pensées c'est pourquoi il aurait pu dire : « Soi même comme un autre » ; Voir l'étude de Gérard Macé, *Je suis l'autre*, Paris, Gallimard, 2007 ; Voir Philippe Lejeune, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980.

³¹⁸ Daniel Sangsue, *Le Récit excentrique : Gautier, de Maistre, Nerval, Nodier, Corti*, 1987, p. 394 : « le texte [HB], condamné au déplacement, se transforme en « terrain mobile et glissant ».

Dans toute la « série » des textes des *Illuminés*, *Le roi de Bicêtre* a un statut à part, d'une part, parce qu'il est une création originale, manquée d'emprunts, de citations ou des passages copiés-collés, d'autre part, parce que sa paternité reste incertaine. Bien qu'Auguste Maquet, le collaborateur de Nerval pour *Emilie* et *Le prince des sots*, revendique publiquement ce texte, Nerval semble ignorer cette revendication, enfin ne pas reconnaître la collaboration avec Maquet³¹⁹. Toujours concernant ce texte, bien que l'auteur dépasse l'histoire réelle de cet individu du XVIe siècle, que son écriture est donc finctionnalisée ou romancée, celui-ci nous invite à consulter *Dicaearchiae Henrici regis christianissimi progymnasta* (connu aussi sous le nom d'*Arrêts royaux*) de Raoul Spifame, pour nous assurer qu'il a respecté les données de la vraie histoire. Il est peu probable en fait que Nerval ait lu ce livre, mais il a sans doute pu consulter les notes de Secousse³²⁰ et celles de la *Bibliographie universelle* de Michaud³²¹. Nous rappelons que l'Hôpital de Bicêtre est construit en 1634 et Raoul Spifame était mort en 1563. En outre, nulle part dans l'histoire réelle, on ne trouve des indices sur la ressemblance entre l'avocat Spifame et le roi Henry II³²². N'oublions pas non plus le texte de Louis-Sébastien Mercier, qui consacre dans son *Tableau de Paris*, un chapitre intitulé « De Raoul Spifame ». De toute façon, on sait bien que le rapport entre histoire et fiction est toujours problématique sous la plume de cet auteur.

L'écriture est en fait, chez Nerval, une réécriture, lorsqu'il ne recourt pas directement aux citations ou au plagiat. Ce sont ces diverses stratégies intertextuelles qui permettent à l'auteur de resémantiser, refunctionnaliser, enfin, « nervaliser » les matériaux de construction littéraire pris des autres livres, qui étaient, nous dit l'auteur, « la plupart attaqués par les rats, pourris ou mouillés par les eaux pluviales passant dans les intervalles des tuiles ³²³ ». Réécrire signifie, dans le cas de Nerval, arracher le discours de son objet original, le séparer et l'insérer – tel quel, cité ou retravaillé – dans une matrice nouvelle. La réécriture signifie aussi renouveler, réhabiliter et revivifier un monde de signes voué à l'oubli et à la perte. Ces procédés supposent, bien entendu, un travail de délocalisation, donc de dislocation et de remontage. Les

³¹⁹ Voir sur cet aspect Jean Céard, « Raoul Spifame, Roi de Bicêtre. Recherche sur un récit de Nerval », *Études nervaliennes et romantiques*, III, Namur, 1981, p. 25–50.

³²⁰ Secousse, « Notice d'un livre singulier et rare, intitulé, *Dicaearchiae Henrici regis Christianissimi progymnasmata* », Académie des inscriptions et belles-lettres (France). Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette académie, t. 23, Imprimerie royale, Paris, 1756.

³²¹ Jean Céard, « Raoul Spifame, Roi de Bicêtre. Recherches sur un récit de Nerval », *Études nervaliennes III*, Presses universitaires de Namur, 1981.

³²² Voir Michel Brix, « Récit biographique et création littéraire : le cas des *Illuminés* de Nerval », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n. 52, 2000, p. 183–199.

³²³ *BO, NPI*, II, p. 886.

textes des *Illuminés* sont construits à partir des mosaïques de citations, des « absorptions » de passages, pour donner le verbe que Nerval lui-même emploie dans la préface de son œuvre, et de leur réécriture. La juxtaposition, l'intégration des passages, le montage des citations se subordonnent à un travail de construction, précédée, bien entendu, par une phase de déconstruction et des prélèvements des passages des textes sources. L'originalité de cet ouvrage que nous analysons consiste tout d'abord dans ce travail d'assembler les pièces de mosaïque dans une matrice textuelle et leur donner une nouvelle portée. Sans exagérer, nous pouvons affirmer que l'originalité de cet œuvre nervalienne consiste même dans la contestation de l'originalité.

Pourtant, Frank Paul Bowman, se référant aux pratiques de la réécriture, qui suppose l'exploitation et l'utilisation des autres textes, notait, à juste titre, que l'« on ne doit pas considérer l'assemblage des emprunts et citations comme simple travail alimentaire, mais plutôt insister sur le fait que, lorsque les textes de Nerval ou des passages tirés des autres textes circulent et sont repris sous de nouvelles formes, ils changent de genre et même de portée, imposant, parfois, une nouvelle lecture [...] »³²⁴. En somme, publiées dans des revues à vocation référentielle et consacrées surtout à la vulgarisation de tels ou tels aspects, les études signées Gérard de Nerval changent de signification une fois intégrés dans le recueil. Le texte sur Raoul Spifame, nous dit Frank Bowman, change de sens une fois introduit dans le volume, compte tenu que l'auteur avait subis entre temps trois crises de folie (en 1841, en 1845 et en 1848), qui mènent à son internement dans la clinique du docteur Blanche. Le geste de Nerval de faire réunir les fragments ou de « recomposer la gamme dissonante »³²⁵ est intimement lié à sa personnalité, à son besoin d'être et d'altérité, d'excentration du moi et de centricité.

Nicolas Illouz saisit, lui-aussi, les enjeux de l'excentricité de l'écriture nervalienne, particulièrement de l'ouvrage *Les Illuminés* :

³²⁴ Bowman, Frank Paul, *op. cit.*, p. 187.

³²⁵ *NPI*, III, p. 724 : « Toutefois, me disais-je, il est sûr que ces sciences sont mélangées d'erreurs humaines. L'alphabet magique, l'hiéroglyphe mystérieux ne nous arrivent qu'incomplets et faussés soit par le temps, soit par ceux-là mêmes qui ont intérêt à notre ignorance ; retrouvons la lettre perdue ou le signe effacé, recomposons la gamme dissonante, et nous prendrons force dans le monde des esprits » ; Voir Meryl Tyers, *Critical Fictions. Nerval's Les Illuminés*, Oxford, 1999, p. 15 : « [...] to prepare readers for what may turn out to be a very heterogeneous collection, *itself eccentric*, varying from purely imaginative narrative to pure plagiarism, describing a series of figures » (c'est nous qui soulignons) ; Claude Pichois et Michel Brix, *Dictionnaire de Nerval*, Tusson (Charente), Du Lérot éditeur, 2006, avec la collaboration de Jacques Bony et Hisashi Mizuno, p. « Le terme possède également une signification esthétique et, au milieu du XIXe siècle, renvoie aux débats sur le réalisme. Ouverts aux digressions, aux surprises, aux bizarreries, aux divagations apparentes, un récit « réaliste » est « excentrique » dans la mesure où les événements donnent l'impression de s'y suivre pêle-mêle, sans mise en ordre, et où cette impression rend " l'effet des combinaisons bizarres de la vie (*NPI*, III, p. 314) ».

Dans l'enchaînement des six portraits que rassemble le recueil [...] il semble *a priori* difficile de saisir un principe organisateur : la variété, la disparité, l'excentricité ou tout simplement le hasard, semble avoir présidé à ces choix ou à ces associations. Mais c'est peut-être précisément dans ce désordre apparent que réside le caractère le plus novateur de la pensée nervalienne du temps et de l'histoire³²⁶.

La définition que Nodier donne du livre excentrique³²⁷, même si elle paraît à première vue valable aussi bien pour *Les Illuminés* de Nerval, ne l'est plus à une analyse plus ample et plus en profondeur. Les textes intégrés dans l'œuvre paraissent agencés aléatoirement, générés par un hasard objectif, sans aucun ordre ou hiérarchies dans les idées³²⁸, mais songeons que l'enchaînement est subordonné avant tout à une vision d'ensemble que l'auteur a du monde, de l'écriture, du rêve et de la folie.

Daniel Sangsue nous aide à mieux comprendre le rapport entre excentricité – synonyme de déplacement et d'instabilité – et écriture :

Ces déplacements et recompositions de textes, courants chez Nerval, révèlent une conception du livre intéressante dans la perspective qui est la nôtre : sujet à être réutilisé, remanié, modifié, retaillé, maquillé même, le texte nervalien se montre instable, évanescent, « imaginaire » dans son essence car voué à une existence fugitive, au gré de compositions et recompositions éphémères. Ou, pour le dire autrement, ce texte apparaît comme une toile susceptible d'être défaits à volonté, un grand tissu dans lequel des livres peuvent être taillés ad libitum, en particulier lorsque le livre désiré reste infaisable, et ces livres sont eux-mêmes provisoires, ne faisant que recueillir un état transitoire du désir du livre ou du livre rêvé³²⁹.

Rien ne reste chez l'auteur des *Illuminés* sans portée : c'est dans les moindres détails et gestes que celui-ci cache ses intentions et ses secrets³³⁰. Le changement d'une seule lettre d'un énoncé, tiré du texte source et inséré dans son propre texte (voir « musique » en « tunique » dans *Cagliostro*), suffit pour détourner le sens et pour manifester ainsi son pouvoir d'empereur, qui règne sur tout, même sur les terrains des autres.

L'analyse d'une perspective comparatiste des éditions consacrées à l'œuvre de Nerval pourrait éclairer elle-aussi le statut du texte et de l'écriture excentriques. Les défauts, les incertitudes ou les erreurs, qui s'opèrent d'une édition à l'autre, sont principalement provoqués par le fait que les textes, chez Nerval, se recomposent en

³²⁶ Nicolas Illouz, Préface à Keiko Tsujikawa, *op.cit.*, p. XV-XVI.

³²⁷ Nodier, Charles, *Bibliographie des fous. De quelques livres excentriques*, Paris, Éditions des Cendres, 2001, p. 7 : « J'entends ici par un livre excentrique un livre qui est fait hors de toutes règles communes de la composition et du style, et dont il est impossible ou très difficile de deviner le but, quand il est arrivé par hasard que l'auteur eût un but en l'écrivant ».

³²⁸ Max Milner, notes aux *Illuminés*, *NPI*, II, p. 1696.

³²⁹ Sangsue, Daniel, « Nerval et le livre infaisable », *Revue des Sciences humaines*, 2002, p. 78.

³³⁰ À consulter L. H. Sebillotte, *Le secret de Gérard de Nerval*, José Corti, 1948.

permanence. Les déplacements au niveau des titres, l'insertion de morceaux de textes de l'auteur ou des autres, le renoncement aux sous-titres sont quelques changements opérés d'une édition à l'autre. Mentionnons que les travaux consacrés à l'histoire des éditions de l'œuvre de Gérard de Nerval ne manquent pas, c'est pourquoi on ne s'y arrête plus³³¹.

Arrêtons-nous quelques instants sur les débats, les polémiques et les points divergents qui ont eu lieu entre les premiers et les deuxième éditeurs de l'édition Pléiade, consacrée à Gérard de Nerval. Plus concrètement, les éditeurs de la deuxième édition, Claude Pichois et Jean Guillaume, reprochent, principalement, aux premiers, d'une part, de ne pas reprendre les fragments qui se répètent dans l'œuvre de Nerval, d'autre part d'introduire dans l'œuvre de cet auteur des textes dont l'appartenance a pu être ensuite sinon niée, au moins contestée ou déclarée incertaine. Dans ce sens, Michel Brix, collaborateur actif de l'édition et l'un des plus décidés « défricheurs » des textes non-nervaliens affirmait : « l'œuvre de Nerval se trouverait en fait trahie par une édition qui refuserait de tenir compte de ces reprises et retrancherait tout passage dont une publication postérieure est connue. Gérard compose en partant d'éléments plus anciens³³² ; d'une œuvre à l'autre, les textes sont réutilisés et modifiés, chacun servant de matrice au suivant. La question des variantes touche au mode même de la création nervalienne ; l'œuvre s'organise autour d'un morceau antérieur, combiné avec de nouveaux éléments [...] Sous prétexte qu'ils étaient encore utilisés ensuite, des éditeurs se sont crus en droit de réduire les occurrences de ces « refrains » et ont, en fait ôté aux lecteurs toute possibilité de comprendre les recueils ainsi démembrés, dont était brisée la fragile économie³³³ ».

³³¹ Voir Jean Senelier, *Bibliographie nervalienne 1981–1989 et Compléments antérieurs*, Nizet, 1991 ; Voir Michel Brix, *Manuel bibliographique des œuvres de Gérard de Nerval*, Presses Universitaires de Namur, 1997.

³³² Voir par exemple Kan Nozaki, « Emprunt et transformation chez Nerval : le cas de Cythère », *Cahiers Gérard de Nerval*, n. 10, 1987, p. 74–78.

³³³ Michel Brix, « Le vertige du sens. Leçons nervaliennes de la variante », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 72, fasc. 3, 1994, p. 8–9 ; Michel Brix, « Critique d'authenticité ou critique d'attribution? Le cas des *Œuvres complètes* de Gérard de Nerval », *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 76 fasc. 3, 1998, *Langues et littératures modernes – Moderne taalen letterkunde*, p. 795–801 ; Voir encore Michel Brix, *Les déesses absentes. Vérité et simulacre dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Klincksieck, 1997, p. 17–18 : « Plus encore que par son retard, cette édition des *Œuvres complètes* (de Michel Lévy) desservit Gérard par sa piètre qualité critique. Peu d'écrits nervaliens sortirent indemnes de l'entreprise. *Le voyage en Orient* était défiguré (la première moitié de « Vers l'Orient » se trouvant rejetée après les appendices du Voyage) ; *Lorely* et *Les Filles du Feu* étaient incomplets : la première œuvre, de Léo Burckart ; la seconde, d'Angélique et des Chimères. Les éditeurs avaient amalgamé à Aurélia le texte de « lettres d'amour » manuscrits, et aux *Faux Saulniers* celui d'Angélique. Quant à l'intitulé *La Bohème galante*, il rassemblait les contes de *La Main enchantée* et du *Monstre vert*, *Petits châteaux de Bohème* (privés des textes poétiques), *Les Nuits d'octobre* ainsi que *Promenades et Souvenirs*. Plus grave encore : les éditeurs avaient substitué aux premières pages de *Petits châteaux de Bohème* les lignes correspondantes de *La Bohème galante*,

Au-delà de ces points divergents, tant les premiers éditeurs de l'édition Pléiade que les deuxièmes choisissent de ne plus conserver les deux sous-titres, *Les précurseurs du socialisme*, respectivement *Récits et portraits*, en les considérant une erreur perpétuée par l'édition inaugurale de Lévy et par la *Biographie* d'Aristide Marie.

Le fait que les textes chez Nerval se recomposent en permanence, devenant ainsi facilement permutable d'une œuvre à l'autre ou qu'ils sont signés parfois par des pseudonymes proches du nom de l'auteur, cela a posé de difficultés particulières aux éditeurs, surtout dans leur travail d'assembler ces textes et de « démêler, dans les articles attribués à Nerval, ceux dont il était, sans doute possible, l'auteur, et d'écarter soigneusement ceux qui ne résistaient à l'examen critique³³⁴ ». Cette rigueur philologique est admirable, mais pas tout à fait réalisable, nous semble-t-il, si nous restreignons l'analyse à des textes pris dans leur singularité. Comment « démêler » entre ce qui *appartient* vraiment à Nerval et ce qui est de l'autre, compte tenu que tous les textes des *Illuminés* sont des réécritures, parsemées de nombreux fragments – cités ou plagiés – des textes d'autres auteurs ? L'écriture nervalienne est indispensable du travail de la réécriture et de la mise en scène des pratiques et stratégies intertextuelles. Lisons attentivement le propos des éditeurs de la deuxième édition Pléiade :

NERVAL, TOUT NERVAL SEULEMENT NERVAL [...] Donner à lire Nerval, rien que Nerval nous a conduit à des solutions que d'aucuns jugeront cruelles, mais qui étaient dictées par la rigueur. Ont été écartées de ces trois volumes toutes les pièces écrites en collaboration³³⁵ [...] Notre but est atteint si nous offrons aux lecteurs et aux interprètes une édition exempte de tout élément non nervalien, décapée des excroissances qu'on avait admises et qui défiguraient l'œuvre. Si impuretés ou

lesquelles faisaient la part plus belle à Arsène Houssaye. Qui servait-on ? Le volume de *Poésies complètes*, en 1877, ne mérite pas plus d'éloges, les éditeurs ayant confondu Nerval avec le père Gérard, auteur de couplets politiques, et avec le poète Gustave Le Vavas seur. L'appellation « complètes », enfin, ne se justifiait aucunement pour une édition oubliant *Le Marquis de Fayolle*, *Léo Burckart* et les feuilletons de théâtre ».

³³⁴ Gabrielle Malandain, « Nerval journaliste », *Romantisme*, vol. 20, n. 69, 1990, p. 147–149 ; Voir Michel Brix, *Nerval journaliste (1826–1851). Problématique, méthodes d'attribution, Études nervaliennes et romantiques*, sous la direction de J. Guillaume et Claude Pichois, XVIII, Presses universitaires de Namur, 1986 ; Voir toujours Michel Brix, *Nerval. Glanes et miettes de presse*, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », n. 140, série « Bibliothèque nervalienne », 2013 ; Voir Christophe Charle, *Le Siècle de la presse (1830–1939)*, Seuil, coll. « L'univers historique », 2004 ; Voir Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995 ; N'oublions pas aussi que le propos des éditeurs de la deuxième édition Pléiade qui était « Nerval, tout Nerval, seulement Nerval » (la deuxième édition Pléiade, I, p. XI) ; À consulter Jacques Bony, « Claude Pichois et Michel Brix, Gérard de Nerval », *Romantisme*, n. 93, 1996, p. 112–114.

³³⁵ *L'Imagier de Harlem*, Piquillo, *Les Monténégrins*, écrits en collaboration, ont été écartés de la deuxième édition. En revanche, *Léo Burckart*, écrit d'abord avec Dumas, est reproduit par les éditeurs de cette même édition.

mixtes il y a, ce sont impuretés ou mixtes voulus par lui, par lui signés et donc acceptés³³⁶.

Comment expliquer le fait que les nouvelles traduites de l'allemand par Nerval, à savoir *Isis* et *Jemmy*³³⁷ prennent place dans *Les Filles du feu*, même si de manière pas intégrale? Pareille situation pour le texte *Emilie*, écrit en collaboration avec Auguste Maquet. Voici comment les éditeurs de la deuxième Pléiade se contredisent dans leurs propos³³⁸. Quoiqu'il en soit, comment pourrait-on comprendre les mots – assez euphémistiques et ambigus d'ailleurs – de « collaboration », « impuretés », « mixtes » ou « excroissances », si on les restreint à un seul texte par exemple, dans notre cas *Les Illuminés*? Ces questions, qui ne sont point commodes, incitent beaucoup notre désir d'analyser l'écriture de Gérard de Nerval plus exactement le fonctionnement d'un texte et d'une écriture ex(-) centriques. Il est évident que ces réflexions, tout à l'heure exprimées, ne visent autre chose que la compréhension du processus de l'écriture et des pratiques que Nerval emploie dans son ouvrage. La réécriture des textes source, le plagiat et l'auto-plagiat sont, à un autre niveau micro-textuel, parsemées des « mixtes » ou des « excroissances ». Ce sont justement *ces figures* de l'écriture que l'on met en corrélation avec l'excentricité. La réécriture, associée chez Nerval à un palimpseste inversé, n'est-elle pas en fin de compte un « mixte » et le plagiat une « ex(-)croissance » ?

Rappelons que le texte sur Raoul Spifame, le premier des *Illuminés*, est sinon une revendication problématique de la part de Nerval, au moins le résultat d'une collaboration avec Auguste Maquet, qui avait d'ailleurs revendiqué publiquement le texte³³⁹. Pareille situation pour *Le prince des sots* et *Emilie*, textes que Nerval les

³³⁶ *NPI*, I, p. XIX–XX.

³³⁷ *Jemmy* est l'adaptation d'un texte allemand de Charles Sealsfield alias Karl Postl.

³³⁸ *NPI*, III, p. XX : « On regardait quelques chapitres des *Filles du Feu*, obligé de négliger « Jemmy » et « Emilie », omis dans des éditions de ce recueil, bien que Nerval leur ait conféré l'authenticité de son nom. On devinait qu'il y avait une telle quantité d'articles qu'on n'était pas coupable de négliger deux nouvelles. Et ces articles étaient de si peu d'importance qu'il arrivait qu'on en trouvât, dans des éditions modernes, un coupé en une moitié et deux quarts » ; Geneviève Mouillaud, « L'auteur et l'autre », *L'Herne. Gérard de Nerval*, Éditions de l'Herne, n. 37, 1980, p. 243 : « Nerval a pratiqué le plagiat pur et simple : l'insertion clandestine dans *Les Filles du feu* d'une nouvelle traduite de l'allemand, *Jemmy*, paraît encore si gênante qu'on allègue généralement pour l'excuser l'urgence et la nécessité matérielle. [...] *Emilie*, autre nouvelle du même recueil, est revendiquée par Maquet, ainsi que *Le Roi de Bicêtre*, dans *Les Illuminés*, où apparaissent quelques-unes des constantes essentielles de l'œuvre de Nerval : le double, le retournement du mot « folie » selon l'époque de l'émetteur, le rapport entre le rêve et la vie ».

³³⁹ Voir Richer et Béguin, *NPI*, II, p. 1460 : « Bien que Maquet ait explicitement revendiqué ce texte comme sien, nous pensons que l'idée première en revient à Nerval et nous le maintenons donc ici » ; Voir Gustave Simon, *Histoire d'une collaboration. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, Georges Crès et Cie*, 1919, p. 15, cité dans *NPI*, III, p. 1261 : « J'ai encore écrit pour Gérard, qui ne pouvait arriver à tenir ses engagements : « Raoul Spittaine [sic], nouvelle. *Le Fort de Bitche*.

fait sien. De plus, des morceaux de ce premier texte qui ouvre le volume paraissent dans *La Presse*, sous la signature d'« Aloysius ». Si l'on veut être aussi rigoureux au niveau micro-textuel, comment analyser l'écriture des *Illuminés* compte tenu du propos des éditeurs de la deuxième Pléiade? L'œuvre *Les Illuminés* est-elle une œuvre qui nous permet vraiment de « lire Nerval et rien que Nerval » ? On dirait peut-être non, étant donné que tous les textes qui composent le volume empruntent beaucoup d'autres textes. À cet égard, il est très utile de renvoyer à nouveau à Nicolas Illouz qui se montre vigilant à la formulation selon laquelle telle ou telle œuvre est *de* Gérard de Nerval ; il prend pour exemple même *Les Illuminés* « de » Gérard de Nerval³⁴⁰. En approfondissant cette question d'appartenance, nous nous confrontons inévitablement à une difficulté dans le traitement des textes signés Gérard de Nerval. Par conséquent, nous nous rendons compte que cette impasse critique peut être dépassée, si cette problématique est intégrée et analysée dans un discours plus globalisant qui puisse impérativement prendre en considération la complexité de l'esthétique nervalienne, de son système de pensée, de son individualité et identité littéraire.

Sans entrer dans les détails, si nous avons en vue que Nerval réussit admirablement à inscrire les éléments des autres, cités ou plagiés, dans une nouvelle configuration, leur donnant ainsi un sens nouvel, ou à « recomposer » étonnement telle ou telle œuvre³⁴¹, nous pourrions dire, sans trop risquer, que telle ou telle œuvre est *de* Nerval. C'est pourquoi il nous paraît plus pertinent en outre de proposer l'emploi des syntagmes tels qu'*œuvre nervalienne* ou *écriture nervalienne*. Nerval emploie le texte d'autrui comme instrument, afin de construire sa poétique personnelle d'écriture. Celui-ci déconstruit plus exactement le texte de l'autre, afin de choisir les éléments dont il a besoin et de les insérer dans son propre texte. L'excentricité se manifeste ainsi comme éclatement ou dispersion de ces textes source, ou comme totalité disloquée en ruines. De cet éclatement, Nerval prend les restes et reconfigure les ruines

Dans ce dernier travail, dont Gérard fournissait le plan, il me fut aisé de comprendre combien ce cerveau surexcité avait pris de vertige et d'ombres noires. Son plan confinait à la folie, le dénouement était insensé. Je le lui dis, Gérard persista. Il signait, je le laissais faire » ; Bowman, Frank, *La conquête de soi par l'écriture*, Orléans, Paradigme, 1997, p. 58 : « On ne sait trop jusqu'à quel point l'œuvre résulte de la collaboration de Nerval avec Maquet. D'un côté, le style et le comique parfois un peu lourd font penser à Maquet ; d'un autre, s'y énoncent de manière quasi prophétique des hantises et des problèmes qui marqueront Nerval, surtout au sujet du double, du rêve, de la folie-ce qui fait de cette histoire un pivot dans sa carrière d'écrivain ».

³⁴⁰ Voir Nicolas Illouz, préface à Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. XIII : « Or quiconque s'emploie à élaborer une poétique *de* Nerval se trouve confronté à une étrangeté gageure : une bonne partie des textes *de* Nerval ne sont pas, en un sens, *de* Nerval, si du moins on s'en remet à une conception de l'auteur (qu'il faudrait en réalité historiciser) que toute l'œuvre de Nerval essaie précisément de déjouer ».

³⁴¹ Jacques Bony analyse l'habileté de Nerval le « recompositeur » dans *Esthétique de Nerval*, Sedes, 1997, p. 98.

dans un nouveau réseau des signes et des contenus³⁴². Autant vaudrait dire que l’auteur prend ces restes pour reconstruire le palimpseste, lui conférant un statut tout autre une fois que les signes et les contours se moulent dans une nouvelle écriture et dans un nouveau contexte. C’est ainsi que l’on peut parler d’une poétique des restes ou d’une poétique de la trace que l’écriture des autres laisse sur Nerval. En outre, toute citation, allusion ou fragment pillés ou retravaillés par Gérard de Nerval dans son ouvrage est le moment d’un choix et de ce fait porte la trace d’une coupure d’avec le texte source.

La sortie de son centre identitaire, pour se centrer dans l’identité littéraire de l’autre continue pourtant l’existence de ce centre, sinon volontairement, au moins involontairement. Il est plus facile, à partir de là, de comprendre le fonctionnement du texte, de l’écriture et de la réécriture ex(-)centriques : Nerval ne s’excentre dans le texte de l’autre que pour y trouver les déclencheurs nécessaires à l’aider à fixer mieux son identité psycho-littéraire et continuer, répétons-le, au moins inconsciemment, la poursuite de ses fantasmes et préoccupations. Sarah Kaufman explique admirablement la relation entre écriture excentrique et écriture narcissique :

Si une écriture “autobiographique”, menée jusqu’au bout, épuise les “réserves” fantasmatiques du sujet, expose au danger de la folie narcissique, une écriture “excentrique” est elle aussi, redoutable : il saurait y avoir écriture pour Nerval sans une identification de “l’auteur” à ses personnages et elle conduit, si elle est vraiment sérieuse, à la perte complète du sentiment d’une identité “propre” ; l’écriture excentrique reste, elle aussi, narcissique ; le mouvement centrifuge hors de “soi ” est seulement une manière de s’approprier le sang d’autrui, de l’introjecter, afin de revêtir son identité. “L’auteur” ne fait qu’un avec ses personnages, apparenté en cela à l’acteur : comme l’acteur “l’auteur ” n’existe que dans “la peau” des autres³⁴³.

³⁴² Voir Max Milner, Préface aux *Illuminés*, Gallimard, 1976, p. 7 : « L’utilisation des restes, souci quotidien de la cuisinière bourgeoise, joue dans l’œuvre de Nerval le rôle d’un principe créateur étrangement fécond [...] Le souci alimentaire a certes sa part dans la désinvolture avec laquelle il se plagie lui-même, quand ce n’est pas un autre qu’il pille » ; Voir aussi Monique Streiff Moretti qui nous dit que, chez Nerval, il y tout un « art d’accommoder les restes » (Voir Monique Streiff Moretti, *Nerval : l’autre discours*, Napoli, Edizioni scientifiche, 1991, p. 101).

³⁴³ Voir Sarah Kofman, *Nerval et le charme de la répétition*, Editions L’Age d’Homme, Lausanne, 1979, p.17 ; Voir Shoshana Felman, *La Folie et la chose littéraire*, Seuil, 1978 [« Gérard de Nerval, folie et répétition », p. 59–96] ; Voir aussi Michel Jeanneret, Narcisse, « Prométhée, Pygmalion : trois figures de la folie selon Nerval », *Romantisme*, n. 24, 1979, p. 111 : « Pour tenter, au moins, d’ébaucher une vérification, j’emprunte une définition à un psychanalyste, Béla Grunberger : Le narcissisme est toujours à orientation double , c’est-à-dire centrifuge et centripète, dans le sens où plus l’homme est capable d’investir son propre Moi sur un certain mode et plus il dispose de libido pour le monde objectal ! Donc deux mouvements complémentaires : le moi tend d’abord à s’approprier l’ensemble des phénomènes, pour les forcer dans l’espace subjectif ; il n’y découvre que soi-même et l’occasion d’une satisfaction égotiste. Mais du même coup, il s’expose à mille identités indifférenciées ; d’où une seconde phase, d’hypertrophie et de morcellement, où le sujet, au lieu d’absorber les objets, se laisse absorber par eux. À force de modeler le monde à l’image de son désir, il se

Le sentiment de tourner toujours dans un « cercle étroit » et de vivre ainsi l'aridité de ses propres idées et de l'imagination, semble déterminer Gérard de Nerval à aller chercher dans les textes d'autrui une source d'inspiration et de renouvellement. On a d'ailleurs dit souvent qu'il ne peut écrire que ce qui a déjà été écrit³⁴⁴, c'est pourquoi son écriture n'est en fait qu'une réécriture. Dans sa correspondance, on peut trouver nombreux passages dans lesquels Nerval témoigne cette difficulté d'écrire et de se sentir angoissé face à la page blanche³⁴⁵. C'est pourquoi le texte de l'autre, travaillé ou tout simplement plagié par Nerval, devient un véritable instrument à l'aide duquel l'auteur construit ses textes et enrichit sa poétique personnelle.

L'intertextualité, conçue comme excès du texte³⁴⁶, pratique de réécriture et de plagiat, enfin d'expansion et d'excentration, est chez Gérard de Nerval signe d'excentricité, synonyme de folie et d'hallucination, et d'un trouble d'identité. Mais, l'auteur ne vit pas l'angoisse de l'emprunt de la parole d'autrui, au contraire, il sait ingénieusement faire sien tout ce qui appartient à l'autre, c'est-à-dire qu'il s'excentre de son propre foyer et devient nomade³⁴⁷ sur les textes des autres justement pour se recentrer mieux sur sa propre individualité et renouveler ses fantasmes personnels. Dit d'une autre manière, l'auteur ne chasse sur les terrains des autres et n'inscrit

confond avec lui et risque de s'y perdre. Ces deux aptitudes simultanées – concentration et expansion, intégration et déperdition –, je voudrais, sommairement, en indiquer maintenant l'application ».

³⁴⁴ Voir Philippe Destruel, « Angélique et la bibliothèque de Babel », *Romantisme*, 1985, n. 48, p. 21 : « Les textes de Nerval se constituent à l'aide d'une pratique de la citation, de la reprise, d'auto-plagiat. Nerval semble affirmer par son écriture qu'il ne peut écrire que ce qui a déjà été écrit c'est pourquoi son travail se manifeste plutôt comme réécriture. L'acte d'écriture est directement lié au problème d'identité auquel Nerval paraît se confronter. Inscrivant les mots de l'autre dans son propre écriture sans les citer d'une manière transparente, Nerval devient le fantôme qui se cache derrière les mots d'autrui. D'ici l'expérience tragique de la désintégration et du sentiment de peur face à la page blanche. Comment se situe Nerval dans les signes des autres ? Où est-il ? L'imaginaire, l'irréel, le rêve, la folie ont conduit Gérard de Nerval à cette esthétique dont le principal danger est justement de ne pas pouvoir se retrouver et d'échouer à l'entretien d'une relation maîtrisée et salvatrice avec soi. », respectivement p. 29 : « La réécriture devient une pratique d'écriture consciente. Nerval crée alors une structure et des procédures qui vont symboliser la multiplicité des livres dans le livre, puisque c'est la seule manière, pour lui, de faire œuvre "originale" ».

³⁴⁵ « Je travaille beaucoup, mais cela tourne un peu dans le même cercle. » (Lettre envoyée à son père, le Dr. Etienne Labrunie, 2 décembre 1853, *NPI*, I, p. 832) ; « Ce que j'écris en ce moment tourne trop dans un cercle restreint. Je me nourris de ma propre substance et ne me renouvelle pas. » (Lettre à G. Bell de 4 décembre, 1853, *NPI*, I, p. 834) ; « Une fois débarrassé de ces inquiétudes, je sortirai, selon le conseil d'Antony, de cette disposition à n'écrire que des impressions personnelles, qui vient de ce que je tourne dans un cercle étroit. » (Lettre au Dr. E. Blanche, 10 décembre 1853, *NPI*, I, p. 836).

³⁴⁶ Voir Hisashi Mizuno, *Nerval. L'écriture du voyage. L'expression de la réalité dans les premières publications du Voyage en Orient et de Lorely, Souvenirs d'Allemagne*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme » et modernité, 2003, p. 12 : l'auteur y emploie le syntagme d'*intertextualité* « excentrique ».

³⁴⁷ Nerval est décrit comme un « infatigable flâneur », un « vagabond sans domicile fixe », introuvable même par ses amis, car « son logis est partout et nulle part » (Cité par Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, p. 255).

dans son texte que les mots qui l'aident à mieux se chercher, prolonger ses obsessions, et revenir à sa source identitaire, à son intériorité concentrée³⁴⁸. Bien évidemment, dans la pensée et l'écriture nomade, le centre – qu'il soit identitaire, mental ou physique – n'existe pas comme retour définitif, comme repos et fixité, mais chaque fois comme un point d'où repartir ; il devient support, relais de mouvements, de déplacements et de lignes de fuite, des mouvements de déterritorialisation et de déstratification. Certes, ces lignes de fuites seront toujours suivies des lignes d'articulation ou de segmentarité, des strates ou des territorialités. C'est ici que l'on peut mettre en relief le caractère polyphonique de l'excentricité. C'est pourquoi Michel Jeanneret avait parfaitement raison de dire que, chez Nerval, le centre existe, mais il ne peut pas être touché.

L'excentricité, en liaison avec la pratique de l'intertextualité, sera par conséquent envisagée comme décentrement, synonyme de déviation par rapport aux textes sources. On peut y évoquer les citations détournées de leurs sens ou les interventions visant à changer des lettres ou des énoncés. En somme, ce qui est plus évident dans le cas de Gérard de Nerval que dans le cas des autres auteurs contemporains est que son œuvre ne peut pas être lu comme une enclave ; on ne peut pas confiner l'ouvrage *Les Illuminés* dans son immédiateté ou dans son immanence, au contraire, il faut procéder toujours à sa délocalisation pour le mettre en relation permanente avec d'autres textes, de lui ou des autres. La pratique de l'intertextualité fantasmée, y compris aussi le plagiat, renvoie directement à une identité décentrée, dispersée, à une pensée mal positionnée par rapport à son centre et par rapports aux autres³⁴⁹. C'est ainsi que les notions d'excentricité, d'intertextualité, de dialogisme, d'hétérotextualité, de transtextualité sont révélatrices dans l'analyse du texte de Nerval. Toutefois, l'intertextualité n'est pas chez Nerval une pratique neutre, mais un moyen

³⁴⁸ Voir Ross Chambers, *La Poétique du Voyage*, José Corti, 1969, p. 288 : Nerval « obéit en même temps au principe qui régit toute démarche initiatique : se découvrir, [...] en marchant très exactement dans les traces d'autrui ».

³⁴⁹ Voir Philippe Destruel, « Angélique et la bibliothèque de Babel », *Romantisme*, n. 48, 1985, p. 32 : « Un tel monde sans centre est dangereux car je risque de m'y perdre. Il faut, tâche absurde finalement, participer à la folie du livresque. Tout en comprenant cela aux confins de la déraison, Nerval va construire une œuvre folle, une métaphore du texte des textes. L'entreprise était délirante ; mais elle était aussi affaire de tout ou rien » ; Voir aussi Gabrielle Malandain, *Nerval ou L'incendie du théâtre. Identité et littérature dans l'œuvre en prose de Gérard de Nerval*, Corti, 1986, p. 199 : « L'œuvre de Nerval (*Les Illuminés*), dont on a proposé ici une lecture, s'écrit au postulat d'une identité mal assise et qui se cherche à travers des images disant le sujet au miroir, selon un écart qui toujours reste à combler. On a souvent remarqué l'ampleur du phénomène intertextuel dans cette œuvre, le souci permanent qu'elle manifeste de se « référer, de s'appuyer sur, de se masquer derrière le texte de l'autre. Ce faisant, cependant, l'écrivain à la fois dévoile sa protéiforme et l'endigue ; car se situer par rapport à l'autre, c'est aussi enraciner sa parole, l'inscrire dans une tradition, se faire individu écrivant dans la société des individus qui ont écrit » (c'est nous qui soulignons).

censé lui permettre d'écrire. Elle est le constituant de son écriture, l'instrument structurant de sa poétique.

Regis Mikail fait une remarque intéressante et originale vis-à-vis du rapport entre illuminé et écrivain. Celui-ci prend la définition de l'illuminé, que l'on donne à la fin du texte sur Quintus Aucler, c'est-à-dire « tout illuminé qui peut avoir des communications », observant que ces communications, invisibles et spirituelles disons-nous, deviennent des réalités pures textuelles, des correspondances – immédiates et concrètes – avec les autres par l'intermédiaire des pratiques intertextuelles : le plagiat, la réécriture, la citation, la pastiche³⁵⁰. C'est ici, dans cette idée, que l'on trouve le point de départ majeur capable à nous guider dans la compréhension de l'écriture intertextuelle excentrique.

Quant à la pratique du plagiat, il ne faut pas perdre de vue que celle-ci ne peut pas être analysée en dehors des contextes historique, culturel, politique et littéraire dans lesquels elle naît, évolue et s'enrichit, vu que les perceptions sur cette notion changent tout au long de l'Histoire. Comme on le sait déjà, le plagiat et l'imitation font l'objet d'importantes évolutions littéraires. Nous nous y référons, plus exactement, aux poètes les plus connus de la Renaissance, Ronsard et Du Bellay, qui recommandaient de « piller » et de « saccager » les lieux antiques de trésors anciens³⁵¹. Mais, dès le XVIIIe siècle, la pratique de plagiat, mise en rapport avec celle de contrefaçon, acquiert une acception moderne, renvoyant directement à la moralité et à la légitimité ; on commence à reprocher à cette pratique usurpatrice et excentrique qu'elle disqualifie les notions d'originalité, de moralité et de propriété individuelle. Même si le plagiat est mal vu au XIXe siècle, Nerval n'est pas le seul des écrivains qui « pillent » les textes des autres. On connaît bien les pratiques de plagiat dans le

³⁵⁰ Regis Mikail Abud Filho, « Gérard de Nerval e a narrativa excêntrica. Crítica, ficção e biografia em *Les Illuminés* », *Remate de Males*, Campinas-SP, n.1, 2011, p. 184 : « No final de Quintus Aucler ele escreve [...] tout illuminé peut avoir des communications [...]. Do ponto de vista da intertextualidade, Nerval mostra aqui que tais comunicações não são simplesmente as correspondências no sentido místico de Swedenborg. Elas são também, polissemicamente, uma realidade textual : Nerval corresponde-se com seus iluminés através de citações, plágios, palimpsestos e pastiches. »

³⁵¹ Voir par exemple la perception de Michel de Montaigne, *Essai* II, Gallimard, 1962, p. 104–105 : « Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse. Et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont tous, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens qu'ils me semblent se nommer assez sans moi. Es raisons et inventions que je transplante en mon solage et confondus aux miennes, j'ai à escient omis parfois d'en marquer l'auteur, pour tenir en bride la témérité de ces sentences hâtives qui se jettent sur toute sorte d'écrits, notamment jeunes écrits d'hommes encore vivants, et en vulgaire, qui reçoit tout le monde à en parler et qui semble convaincre la conception et le dessein, vulgaire de même. Je veux qu'ils donnent une nasarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'échaudent à injurier Sénèque en moi. Il faut musser (cacher) ma faiblesse sous ces grands crédits. »

cas d'Hugo, de Lautréamont ou de Stendhal, cela pour rappeler quelques exemples³⁵². Marie-Ève Thérénty souligne même que le plagiat est une pratique courante au début du XIXe siècle :

Le même écrivain, dénonciateur-théoricien du plagiat, Charles Nodier, est aussi certainement l'un des plagiaires les plus éhontés de notre histoire. [...]. On pourrait étudier ici le plagiat de dérision qui fait partie de l'écriture de l'excentricité et qui une fois de plus permet de mettre en scène l'acte d'écriture avec ironie et de se moquer de soi-même, ouvrier d'un champ dévasté. La parodie et le pastiche, figures détournées et perverses du plagiat, sont encore des marques esthétiques du roman de 1830³⁵³.

Bien entendu, cela ne disculpe pas l'immoralité du geste de ces écrivains plagiaires. Mais procédons pas à pas dans le cas de Nerval. Celui-ci pratique le plagiat et la réécriture massivement, tant dans *Les Illuminés* que dans d'autres textes signés par lui, voire s'arroge certains textes écrits en collaboration ou traduits. Voici pourquoi Jules Janin avait raison d'affirmer que Nerval « se passionne pour les livres d'autrui bien plus que pour ses propres livres ». Michel Brix n'est pas loin, lorsqu'il dit que Nerval cannibalise certains textes des autres, y compris, dirions-nous, les auteurs mêmes de ces textes source qu'il exploite. Entre cannibaliser et phagocyter (verbe qui trouve sa résonance dans la préface des *Illuminés* : « j'ai tout jeune absorbé beaucoup de cette nourriture indigeste ou malsaine pour l'âme ») il n'y a pas grande différence.

Le plagiat massif auquel Gérard de Nerval recourt dans *Les Illuminés* (surtout dans *Cagliostro* et *l'Histoire de l'abbé de Bucquoy*) n'a été que sporadiquement signalé par les exégètes nervaliens, qui ne se sont pas arrêtés par exemple sur la nature ambiguë et polémique que cette pratique prend sous la plume de cet auteur. Notons pourtant l'étude de Tsujikawa qui touche plus en détails les questions du plagiat et de la réécriture, tout en les corrélant avec la question d'autobiographie.

³⁵² Jacques Finné, *Des mystifications littéraires*, José Corti, 2010, p. 101–102 : « Il serait vain d'aligner les écrivains qui, à coup sûr, se sont vu accusés de picorer dans l'écuelle du voisin : Euripide, Aristophane, Horace, Virgile (qui tirait gloire de ses emprunts), les poètes de la Renaissance, qui prouvaient un peu trop leur amour de l'Antiquité, Rabelais, aspirateur de miettes, voire de quignons, les élisabéthains, club de joyeux drilles qui jonglaient avec les textes comme des échangistes avec les femmes, Corneille (qui aurait, juste retour des choses, écrit quelques pièces de Molière), Racine, Pascal, Molière, La Fontaine (qui n'aurait rédigé que quelque vingt fables de son cru), La Rochefoucauld (mais son style vitriolé n'appartient qu'à lui), Lesage, Beaumarchais, Jean-Jacques Rousseau, Voltaire (...), Dumas père (qui ne se contentait pas d'employer une cargaison de nègres), Baudelaire (dont les *Œuvres complètes*, en prime, comportaient des nouvelles de Poe qu'il a traduites), Balzac, Zola, Apollinaire, Alphonse Daudet (il suscita la haine viscérale de Léon Bloy, qui ne mâchait ni ses mots ni ses syllabes : C'est l'homme-orchestre de la littérature qui s'assimile tous les instruments). Hors concours avec prix d'excellence : Nodier et Stendhal ».

³⁵³ Thérénty, Marie Ève, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman* (1829–1836), Paris, Honoré Champion, 2003, p. 150.

Nous prendrons l'analyse de cette auteure comme point de départ et nous tenterons, à partir de là, de prolonger, voire d'enrichir, quelques aspects moins abordés, rapportant le plagiat à l'excentricité et à la folie, les deux étroitement liées à la notion d'identité psycho-littéraire.

Sans avoir la prétention d'éclairer ou d'épuiser cette problématique dans le cas de Nerval, notre objectif est plutôt d'offrir quelques pistes d'analyse des pratiques intertextuelles, choisissant de montrer ainsi leurs différentes portées stratégiques et, notamment, leurs rapports avec l'excentricité. Nous ne nous proposons pas, bien entendu, de discréditer Nerval en tant que plagiaire (on a vu que le plagiat était une pratique excentrique courante parmi les écrivains collaborateurs de presse de la première moitié du XIXe siècle), mais de montrer quelle pourrait être la valeur qu'il attribue au plagiat, comment il s'inscrit dans le texte d'autrui, ce qu'il sélectionne, modifie et déplace par rapport au texte d'autrui ou pourquoi tels passages des *Illuminés* sont cités, d'une manière transparente, tels autres sont copiés-collés purement et simplement, sans plus donner la source. S'agit-il tout simplement d'une omission ? Nous en doutons, vu que tel passage, prélevé d'une source et donné avec guillemets dans *Les Illuminés*, est suivi tout de suite d'un tel autre, pris de la même source, et planté dans son texte, cette fois-ci, sans guillemets. C'est le cas du texte sur Cagliostro et sur l'abbé de Bucquoy. S'agit-il d'une économie de temps, d'une commodité ou d'un besoin urgent d'honorer ses engagements éditoriaux qui auraient pu déterminer Nerval à « piller » des passages ou des textes entiers?³⁵⁴ Nous pouvons le prendre en compte, mais les choses ne sont si simples et si tranchées, surtout lorsqu'on analyse l'œuvre de Gérard de Nerval. Compte tenu du fait que chez cet auteur le plagiat n'est jamais stérile, qu'il devient un réel instrument de la construction d'une poétique personnelle, l'explication de la portée de cette pratique doit être cherchée plus en profondeur. Nous pourrions aller jusqu'à parler d'une phénoménologie de la pratique de la réécriture ou du plagiat, tel comme le concevait Antoine Compagnon, où ce qui compte c'est la production des sens et l'énonciation et non le produit ou l'énoncé. Si le plagiat est pratiqué consciemment par Nerval, l'auteur, toujours consciemment, trouve, dans les paroles des autres, son identité et fait de celles-ci ses propres paroles. Nerval ne plagie pas pour parodier ou pour

³⁵⁴ Voir Michel Brix, « Le vertige du sens. Leçons nervaliennes de la variante », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n. 73, 1994, p. 9 : « Sur les raisons qui poussent Nerval à réutiliser, lorsqu'il compose, des textes plus anciens, on peut formuler divers hypothèses. D'impérieuses nécessités de copie ont sans doute joué un rôle non négligeable. D'autre part, Nerval semble avoir toujours craint l'impuissance littéraire : la reprise de fragments déjà composés suffisait peut-être à conjurer le spectre de la page blanche. Le mode de création nervalienne peut également être mis en relation avec l'identité vacillante et fugitive de l'auteur : les éléments de l'œuvre se combinent à l'infini, comme les fragments d'un moi divisé, qu'on tenterait de reconstituer. »

discréditer l'acte de l'écriture, au contraire cette pratique tient étroitement de ses besoins d'identification avec la pensée et les mots des autres. En revanche, si le plagiat est pratiqué inconsciemment par Nerval, l'auteur vit, toujours inconsciemment, l'illusion ou la confusion qu'entre ses paroles et les paroles d'autrui il n'y a aucune différence, comme il arrive dans l'état d'hallucination ou de folie. C'est ainsi que l'on pourrait expliquer que le texte « Mon songe de la nuit du samedi au dimanche de devant la Saint-Jean 1791 » de Cazotte, inséré dans *Les Illuminés*, est marqué aléatoirement par des guillemets. Ainsi, tels passages sont cités, tels autres sont donnés comme s'ils appartiendraient à Nerval³⁵⁵. La folie littéraire, elle-même figure de l'excentricité par excellence, est, chez Nerval, inséparable du plagiat³⁵⁶. Compris donc en termes de folie, de substitution, voire de fusion totale avec l'identité littéraire de l'autre, le plagiat semble, à côté des autres formes d'intertextualité, devenir pour l'auteur des excentriques un instrument du processus d'écriture et de la construction de sa propre poétique. Pour renforcer les idées, n'est-ce pas Nerval qui avait répondu à Dumas qu'il ne pourrait pas écrire sans s'identifier avec les rôles des personnages de son imagination ou qu'il compte au nombre des écrivains dont la vie tient intimement aux ouvrages qui les ont fait connaître ? N'est-il pas aussi, sans le vouloir, « le sujet de biographies directes ou déguisées³⁵⁷ » Dans *Aurélia* on peut aussi lire : « Ceci est la faute de mes lectures ; j'ai pris au sérieux les inventions des poètes, et je me suis fait une Laure ou une Béatrix d'une personne ordinaire de notre siècle³⁵⁸ ... ». On peut donner un autre exemple, tiré cette fois-ci de « El Desdichado » : « Le Prince d'Aquitaine [...] / Suis-je Amour ou Phébus ?

³⁵⁵ Rappelons le titre de la préface que Nerval donne au *Diable amoureux* de Cazotte : *Le Diable amoureux, roman fantastique par J. Cazotte. Précédé de sa vie, de son procès et de ses prophéties et révélations par Gérard de Nerval*, illustré de 200 dessins par Edouard de Beaumont, Ganivet, 1845. Voir l'article de M. Georges Kliebenstein, « Une mystification absolue – Sur le « souper de Cazotte », *Romantisme*, n. 116, 2002, p. 23 : « Comment la prophétie est-elle rendue acceptable ? Grâce, notamment, au travail du style. Le « souper » est d'autant plus vrai qu'il s'inscrit dans une série de vaticinations : c'est ce que dit prophétie au pluriel, mot lui-même justifié (phonologiquement, rythmiquement, sémantiquement) par pré-cédé suivi de : vie + procès. Le titre est, à la fois, objectif et truqué : paronomase, anagramme, tautologie légitiment l'illuminisme. De même, par l'effet d'un léger trouble syntaxique, les « révélations » sont, en même temps, celles de Cazotte et celles de Nerval : « révélations par Gérard de Nerval » suggère, fugitivement, la fusion des auteurs, et l'apparition d'un genre scandaleux : la « critique fantastique ».

³⁵⁶ Voir Antoine Compagnon, *Brisacier, ou la suspension d'incrédulité*, consulté en ligne le 18 février 2012 <http://www.fabula.org/colloques/frontieres/PDF/Compagnon.pdf>, p.7–8 : « Il n'est donc pas curieux que ces deux écrivains (Nerval et Coleridge) qui ont, plus et mieux que d'autres, défini la folie littéraire, aient été par ailleurs – mais est-ce bien par ailleurs ? – les deux plus grands plagiaires du siècle, c'est-à-dire les plagiaires de la plus belle envergure [...] il (Nerval) cite et se cite partout – sans donner ses sources. La folie littéraire est inséparable du plagiat, peut-être identique au plagiat. » ; Voir aussi Antoine Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Seuil, 1979.

³⁵⁷ *Promenades et souvenirs*, NPI, III, p. 685–686.

³⁵⁸ *Aurélia*, NPI, I, p. 696.

Lusignan ou Biron?³⁵⁹ Encore ici, dans *Les Confidences de Nicolas*, Gérard de Nerval écrit : « L'intérêt des mémoires, des confessions, des autobiographies, des voyages même, tient à ce que la vie de chaque homme devient ainsi un miroir où chacun peut s'étudier, dans une partie du moins de ses qualités ou de ses défauts³⁶⁰ », « l'expérience de chacun est le trésor de tous³⁶¹ » ou « Je suis encore obligé de parler de moi-même et non de l'abbé de Bucquoy. La compensation est mince. Il faut cependant que le public admette que l'impossibilité où nous sommes d'écrire du roman nous oblige à devenir les héros des aventures qui nous arrivent journellement, comme à tout homme, – et dont l'intérêt est certainement fort contestable le plus souvent³⁶². » Léon Cellier a énuméré toutes les identifications de Nerval : celui-ci s'est identifié tour à tour à Faust, à Werther, à W. Meister, à Fr. Colonna, au héros de *l'Elixir du Diable*, à Charles VI, au calife Hakem, à Adoniram, à Spifame, à Cazotte, à Restif, au Biron de Shakespeare et au Christ de Jean-Paul, à Lucius et à Saint-Germain, à Mausole, à Astolphe, à Thésée, à Orphée, à Dante, à Virgile. Bien entendu, nous pourrions encore allonger cette liste. L'identification n'est plus avec les personnages d'invention, mais avec des figures historiques. Ensuite, n'est-ce pas bien le même besoin de s'identifier avec les paroles des autres pour pouvoir écrire et se mirer à travers les autres ? L'identification avec ses personnages – historiques ou fictionnels – n'est pas sans effet : celle-ci et l'écriture participe également au brouillage de l'identité de l'auteur ou de l'auteur-narrateur. Et lorsque cette identification avec les paroles des autres est menée jusqu'au bout c'est ici que nous appelons la folie littéraire. L'écriture pose ainsi, d'un côté, le mouvement, la projection, l'excentration et l'évacuation de la personne comme nécessaires, de l'autre côté, l'actualisation d'une projection narcissique. Pour résumer, entre le phénomène d'identification et la pratique littéraire il y a un lien étroit : c'est le texte d'autrui qui révèle à l'auteur-narrateur que son sujet est multiple ; c'est, autrement dit, par le texte qu'il tisse autour de lui que l'on peut identifier le réseau de projections et de ressemblances.

Dans « Raoul Spifame. Le roi de Bicêtre » des *Illuminés* il y a un passage lié directement à la question de plagiat. Claude Vignet, l'un des personnages du *Roi de Bicêtre*, accuse Mellin de Saint-Gelais³⁶³ d'avoir volé ses vers :

[...] Sire, vengez-moi d'un traître, du bourreau de mon honneur ! de Mellin de Saint-Gelais ! – Hé quoi ! de mon poète favori, du gardien de ma bibliothèque ? –

³⁵⁹ *El Desdichado*, NPI, III, p. 645.

³⁶⁰ *CN*, NPI, II, p. 1038.

³⁶¹ *Châteaux de Bohême*, NPI, III, p. 679.

³⁶² *FS*, NPI, II, p. 28.

³⁶³ Voir NPI, II, p. 1717 : « Mellin de Saint-Gelais, qui fut effectivement bibliothécaire du roi, avait la réputation de laisser circuler sous son nom beaucoup de poésies qui n'étaient pas de lui ».

Il m’a volé, sire ! il m’a volé mon sonnet ! il a surpris vos bontés... – Est-ce vraiment un plagiaire !... Alors je veux donner sa place à mon brave Spifame, de présent en voyage pour les intérêts du royaume³⁶⁴.

ou

– Ce sont, disait Vignet, les divines poésies traitreusement pillées, soustraites et gâtées par Pierre de Ronsard et Mellin de Saint-Gelais³⁶⁵

Claude Vignet, « *l’un de la Pléiade* », qui « se croyait, lui, le roi des poètes, et dont la folie était surtout de déchirer tout papier ou parchemin non écrit de sa main, parce qu’il croyait y voir les productions rivales des mauvais du temps qui lui avait volé les bonnes grâces du roi Henri et de la cour³⁶⁶ », nous aide à renforcer l’idée selon laquelle le plagiat et la folie vont assez souvent de pair. Mais, à la différence de Nerval, Vignet, « le poète royal » n’est que la victime du vol, si on pourrait l’en croire. Dans « il m’a volé, sire ! il m’a volé mon sonnet » on ne voit pas seulement la mise en fonction d’un style expressif et savoureux ; le vol des textes suppose aussi bien le vol d’identité. Mais le problème surgit lorsqu’on tente de fixer l’identité de ce poète : qui est-il ? un personnage fictif avant tout, l’être de papier, le fou, le poète royal, le double de Spifame, *l’un de tous*, le ministre délégué par Spifame (Spifame devenu entre temps le roi Henri II).

Pierre Champion se demandait comment expliquer que Nerval se montre à la fois le défenseur le plus acerbe de la propriété de l’écrivain³⁶⁷ et le pratiquant du

³⁶⁴ RS, NPI, II, p. 893.

³⁶⁵ Ibid., p. 900.

³⁶⁶ Ibid., p. 893.

³⁶⁷ Voir l’article « De la propriété littéraire », publié dans le « Feuilleton » du *Journal des Débats politiques et littéraires*, paru le 23 mars 1841 ; À consulter l’article de Jules Janin, signé “J. J.”, consacré à la folie de Gérard de Nerval et à la question de propriété littéraire, à savoir « Gérard de Nerval », paru le 1 mars 1841, dans le feuilleton du même *Journal des Débats* ; Voir aussi Michel Brix, *Nerval journaliste (1826–1851) problématique méthodes d’attribution*, Presses Universitaires de Namur, 1986, p. 277–280 : Michel Brix argumente que l’article du 23 mars, signé “G.”, n’appartient pas à Gérard de Nerval. Le témoignage d’Alphonse Karr, que l’auteur serait Roux de Laborie, renforce le doute de Brix, de telle façon que l’article en cause est écarté, tant des *Œuvres complètes*, que de la biographie de Nerval. Juste une réflexion à formuler : pourquoi de Laborie, qui sonne aussi bien que « Labrunie », aurait signé cet article avec “G.” ? Avait-il l’habitude de signer ses articles par un pseudonyme ? Encore ici, avait-il signé auparavant ses articles avec “G. Quoi qu’il en soit, Nerval, qu’il aurait pu être l’auteur ou pas, il est assez clair qu’il ne tient pas compte de la propriété de l’écrivain, lorsqu’il pratique le plagiat ou emploie le texte de l’autre ; Voir aussi Ross Chambers, *La Poétique du voyage*, José Corti, 1969, p. 286 : « Nerval a été en même temps l’un des défenseurs les plus convaincus de la propriété littéraire et l’un des écrivains qui ont le plus vécu, par l’imitation, la traduction, la collaboration avouées ou non avouées, et même par le plagiat pur et simple, du bien d’autrui » ; Voir, enfin, Françoise Sylvos, « Malaise social et crise individuelle dans la correspondance de Gérard de Nerval », dans *Difficulté d’être et mal du siècle dans les correspondances et journaux intimes de la première moitié du XIXe siècle*, textes réunis et présentés par Simone Bernard-Griffiths et Christian Croisille, Nizet, 1998, p. 231 : « Piquillo, opéra dont il

plagiat. Plagier suppose non seulement de s'excentrer dans le texte d'autrui, d'y sélectionner tels ou tels passages pour les inscrire ensuite tels quels, sans préciser la source, sur le propre terrain, déguisant ainsi le vol, mais aussi « vider » les identités : l'auteur pillé est tué, tandis que le plagiaire reste le fantôme, qui se cache derrière les paroles d'autrui ; il se cache et donc il n'est plus ; il n'y a plus personne pour fermer les guillemets ; le fantôme, désigné métaphoriquement, devient un mode d'être de l'écrivain. Même lorsqu'il est là, dans le cas du plagiat, il n'est pas vraiment là. Allons plus loin et disons que l'identification de Nerval avec les personnages de son imagination et l'identification avec l'écriture de l'autre vont de paire de telle manière que l'auteur ne peut plus distinguer entre le réel et l'imaginaire, entre rêve et réalité, entre réalité et fiction, entre les paroles de l'autre et ses paroles. Et cela parce que Nerval n'arrive pas toujours à maintenir l'écart de ceux-ci, entre leurs identités littéraires et son identité, entre ce qui est sa production et ce qui est produit par l'autre. C'est encore ici que l'excentricité se manifeste exemplairement.

2.4. La « Bibliothèque de mon oncle »

Paratexte ultérieur et tardif, la préface des *Illuminés*, intitulée « La Bibliothèque de mon oncle », paraît pour la première fois dans le volume, en 1852.

Ce qui nous intéresse dans cette préface, c'est de suivre de près le discours excentrique, ambivalent et ambigu, de l'auteur par rapport au couple « raison et folie » et par rapport à l'excentricité de ses illuminés. Plus concrètement, nous voulons savoir comment l'auteur a pu prendre distance par rapport à ce qu'il écrit, c'est-à-dire nous donner une biographie des ses excentriques, dès qu'il se « nourrit » des écrits qu'il parcourt ? Et pour « tirer quelque chose de raisonnable des folies », il faut être à l'intérieur de ces folies, les disséquer et les comprendre, alors comment aurait-il pu « peindre certains excentriques » se montrant à la fois tout prêt d'analyser les « bigarrures de l'âme³⁶⁸ » des personnages, pareil à un travail de paléographe, de naturaliste et d'archéologue. Comment Nerval, en tant que biographe, aurait-il pu saisir la vie de ses excentriques sans faire un travail de paléographe ?

raconte à son père avoir écrit les vers dans son lit, est signé du seul nom de Dumas. Il en va également ainsi pour *L'Alchimiste* écrit en collaboration avec le même (...) On constate un clivage entre l'écrivain et l'homme privé en ce qui concerne les droits d'auteur. Si le premier exalte le travail en collaboration et se joue de la propriété littéraire, le second revendique sa paternité et ses prérogatives auctoriales. » ; Rappelons que *Léo Burckart* a été rédigé avec Dumas, mais signé par Gérard de Nerval.

³⁶⁸ Nerval dit « bigarrures de l'âme » et non « bigarrures de l'esprit » et cela parce que, comme l'affirme Marie-Rose Carré, les cartésiens se sont efforcés d'incarcérer « la folle du logis » dans « les prisons de l'âme ». (voir Marie-Rose Carré, *La folle du logis dans les prisons de l'âme. Études sur la psychologie de l'imagination au dix-septième siècle*, Paris, Klincksieck, 1998, p. 15)

Ensuite, comment aurait-il pu se saisir de son esthétique sur la vie des autres s'il aurait fait un simple travail de biographe? C'est à partir de ces réflexions que nous allons tenter de comprendre le statut de cette préface des *Illuminés* et les infléchissements du discours dialectique que l'auteur emprunte. Un discours qui joue à la fois avec la dénégation et la revendication de la folie de ses excentriques.

Qualifiée comme étant une « fiction à demi autobiographique³⁶⁹ », cette partie introductive, souligne Arsène Houssaye, « sert de cadre à une observation élargie à tout le dix-huitième siècle³⁷⁰ ». Un XVIII^e siècle qui se donne à la fois séduisant et destructeur, aussi comme les livres que l'auteur trouve dans le *grenier de son oncle*.

Les exégètes des *Illuminés* ont montré que cette bibliothèque, dont parle Nerval, n'est qu'un *topos* symbolique, sans référence dans la réalité factuelle, compte tenu que celui-ci avait quitté la maison de son oncle, Antoine Boucher, à l'âge de sept ans et qu'il est difficile à croire que Gérard ait pu lire à cet âge des livres portant sur le mysticisme et sur l'ancienne révolution. C'est pourquoi le *grenier bibliothèque* doit être compris comme figure ou comme métaphore d'un discours *marginal* et subversif³⁷¹. Dans la masse des livres « attaqués par les rats, pourris ou mouillés par les eaux pluviales passant dans les intervalles de tuiles » découverts dans ce grenier, Nerval choisit et retient quelques références. Ce sont des livres *marginiaux* qu'il y trouve, non seulement parce qu'ils ont été « entassés et oubliés » dans cet espace *marginal*, mais parce qu'ils n'ont pas trouvé de place, à l'époque révolutionnaire, dans les bibliothèques publiques, là où l'on classe et enregistre dans des catalogues tous les exemplaires existants :

Il avait relégué depuis dans son grenier une foule d'ouvrage, – publiés la plupart sans noms d'auteur sous la Monarchie ; ou qui, à l'époque révolutionnaire, n'ont pas été déposés dans les bibliothèques publiques³⁷².

Dès lors les *savoirs marginaux*³⁷³ que les auteurs de ces livres interdits détiennent et que l'auteur des *Illuminés* « absorbe » tout jeune, nourrissant ainsi son imagination.

³⁶⁹ Voir Dagmar Wieser, *Nerval une poétique du deuil à l'âge romantique*, Droz, 2004, p. 54.

³⁷⁰ Arsène Houssaye « Galerie des portraits. Le Dix-huitième siècle », in Jérôme Thélôt et Hisashi Mizuno (éd.), *Quinze études sur Nerval et le romantisme, en hommage à Jacques Bony*, Kimé, 2005, p. 55.

³⁷¹ Martin Zimmermann, « La Bibliothèque de l'oncle : Un motif et ses significations », *Cahiers Gérard de Nerval*, n. 14, 1991, p. 56–62 ; Voir de même auteur : *Nerval lecteur de Heine. Un essai de sémiotique comparative*, L'harmattan, 1999, p. 71–78.

³⁷² RS, NPI, II, p. 886 ; Voir Jean-Nicolas Illouz, *Nerval le « rêveur en prose ». Imaginaire et écriture*, PUF, 1997, p. 50 : « Dans la bibliothèque de « la science régulière », consacrée au Savoir, « l'écrivain fantaisiste »-« exposé à perpétuer un roman-feuilleton »-se place au cœur de la Raison qui classe, qui ordonne, qui sépare ; mais là, il défait l'ordre apparent, simplificateur et rationnel ; il met la bibliothèque sans dessus dessous, il la « remue » de fond en comble, il la « retourne » de la cave au grenier, il la « dérange » ; Voir Michel Foucault, « La Bibliothèque fantastique », Travail de Flaubert, Seuil, Points, 1993, p. 103–122.

Comme ces livres trouvés ne sont ni étagés, ni classés, ni hiérarchisés, aucun d'entre eux ne peut occuper une position centrale et aucun ne peut être classable. Le choix de ces livres que Nerval explora et exploitera, afin de produire ses articles, correspond sans doute à un moment d'une curiosité, mais aussi à une affinité pour tout ce qui est interdit, « entassé », « oublié » et marginal. L'auteur construit ainsi, à partir de ses lectures, une bibliothèque textuelle – *Les Illuminés* – composée de six livres « rhabillés ingénieusement » ; ce sont six « vieilles toiles, restaurées », nous dit l'auteur, dont la « composition bizarre et la peinture éraillée font sourire l'amateur vulgaire³⁷⁴ ».

Le topos de la bibliothèque revient maintes fois dans l'œuvre nervalienne, toujours avec une portée symbolique, Gérard de Nerval s'inscrivant ainsi dans un rapport intertextuel avec les œuvres de Heine, de Töpffer, de Goethe, de Balzac ou de Cervantès qui abordent tous le motif de la bibliothèque. Pour exemple, nous citons un passage d'*Aurélia* où la bibliothèque décrite ne diffère pas de la « bibliothèque de son oncle » :

Une table antique à trépied aux têtes d'aigles, une console soutenue par un sphinx ailé, une commode du XVIIe siècle, une bibliothèque du XVIIIe, un lit du même temps, dont le baldaquin, à ciel ovale, est revêtu de lampas rouge [...]. Je me suis plu pendant quelques jours à ranger tout cela, à créer dans la mansarde étroite un ensemble bizarre qui tient du palais et de la chaumière, et qui résume assez bien mon existence errante. [...] Mes livres, amas bizarre de la science de tous les temps, histoire, voyages, religions, cabale, astrologie à réjouir les ombres de Pic de la Mirandole, du sage Meursius et de Nicolas de Cusa, – la tour de Babel en deux cents volumes, – on m'avait laissé tout cela !³⁷⁵

Dès les premières lignes de sa préface, l'auteur annonce ses modèles littéraires, Érasme et Saint-Évremond³⁷⁶, et dès lors son éloge de la folie :

³⁷³ Voir Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. 30.

³⁷⁴ *BO, NPI*, II, p. 885.

³⁷⁵ *Aurélia, NPI*, III, p. 742–743 ; Voir Martin Zimmermann, *Nerval lecteur de Heine : un essai de sémiotique comparative*, Paris, Harmattan, 1999 ; Monique Streiff-Moretti montre que les mots « bibliothèque » et « oncle » sont chargés de références culturelles ; l'auteur analyse la bibliothèque comme topos symbolique en se reportant au roman de Töpffer, qui est pourvu du même titre, mais dont Nerval inverse la signification ; Voir Monique Streiff-Moretti « Portraits dans une bibliothèque : Nerval, Töpffer et quelques autres », *Cahier Gérard de Nerval*, n. V, 1982 ; Voir *NPI*, II, p. 1713–1714 : « Plus haut que les encyclopédistes, sur le rayon de Tantale, qui touche presque le plafond, il y a toute la famille des romanciers et des pamphlétaires qui ont accompagné ou précédé la Révolution. L'enfant grimpé à l'échelle, les joues tout empourprées par le reflet brûlant du fruit défendu. Il met la main et retire l'échelle. Où irait-il se cacher pour lire à son aise ces auteurs reprouvés, Crébillon, Louvet, Mercier, Laclos, Rétif, Cazotte, et tant d'autres célébrités du moment, qui ne sont aujourd'hui qu'un objet de curiosité historique ? »

³⁷⁶ Il serait très utile d'accorder plus de place au choix de ces deux noms dans cette préface. Pourquoi Érasme et Saint-Évremond et non pas d'autres figures ? Compte tenu du titre que Nerval donne à son ouvrage, aux références à la folie, à la sagesse et à la raison, à la thématique de la religion c'est évident pourquoi l'auteur donne ces références ; Saint-Évremond n'a pas le renom d'intellectuel

Il n'est pas donné à tout le monde d'écrire l'Éloge de la Folie ; mais sans être Érasme, – ou Saint-Evremond, on peut prendre plaisir à tirer du fouillis des siècles quelque figure singulière qu'on s'efforcera de rhabiller ingénieusement, – à restaurer de vieilles toiles, dont la composition bizarre et la peinture éraillée font sourire l'amateur vulgaire³⁷⁷.

L'éloge de la folie est aussi l'éloge de l'excentricité, compte tenu que ses illuminés ou ses fous sont avant tout des excentriques. Chose intéressante à remarquer, les excentriques sont, sous la plume de Gérard de Nerval, « mes *excentriques* ». Ce déterminant possessif n'est point anodin : c'est comme l'auteur enfanterait, lui-même, les personnages. Cela s'explique mieux si on comprend l'identité de l'auteur comme l'espace d'identification, de projection et de distanciation avec ses personnages. Mais basculement intéressant à l'intérieur du discours : de l'éloge qu'il fait de la folie, l'auteur veut se « délivrer de tout ce qui charge et qui embarrasse l'esprit », parce que tout jeune il « a absorbé beaucoup de cette nourriture indigeste ou malsaine pour l'âme ». Il en découle que l'auteur fait aussi l'éloge de la raison, mais quelques lignes plus loin, il poursuit : « Et puis, n'y a-t-il quelque chose de raisonnable à tirer même des folies ! ». Ce n'est pas nécessairement la raison qu'intéresse Nerval, mais surtout l'élément sensé de l'insensé. Voici comment l'auteur exprime à la fois sa consubstantialité avec les livres (lecture comme « nourriture ») et son désir cathartique (se « délivrer de ce qui charge »). L'objet ne se livre que par fragments ou pièces décachetées aussi comme les âmes des excentriques qui se donnent en « bigarrures », c'est pourquoi le travail de reconstitution que l'auteur entreprend est semblable à celui d'un « archéologue », d'un « naturaliste » ou d'un « paléographe ». Un archéologue qui, avant de retrouver les reliques, doit saper attentivement pour descendre ensuite, pas à pas, là où il a repéré le

européen et la reconnaissance qu'avait Érasme, mais il est aussi une figure multiple contradictoire qui invente une philosophie moraliste, introduit la psychologie dans l'histoire et propose un épicurisme reformaté ; Certes ils sont les deux des individus singuliers dans leur époque, promoteurs d'une pensée moderne sur le christianisme, la folie, la vérité et la liberté ; Érasme : figure singulière, christianisme épicurien, pensée moderne, pacifiste, grand voyageur, (il circule beaucoup ayant un renom d' intellectuel européen), né d'un père inconnu, prêtre anticlérical, le rire (arme contre l'église), « le christianisme authentique est une folie », « il faut être fou pour être sage », critique chrétienne du christianisme, de l'église et des prêtres, jubilation dans l'imitation du Christ, hédonisme, plaideur de l'humanisme, critique contre l'idée de culpabilité, critique contre les reliques et les pèlerinages, conteste la virginité de la Mère du Dieu, le plaisir du corps vs le plaisir chrétien (l'ataraxie chrétienne ; le plaisir n'entre pas en contradiction avec l'esprit de l'Évangile , déculpabilise la sexualité (il n'aime pas l'idée de faute considérant que celle-ci trouble l'esprit et le cœur, contre la « mauvaise conscience »), le christianisme fondé sur le paganisme ; Saint-Évremond : figure multiple, homme d'action et de méditation (militaire, diplomate, philosophe, compositeur de la musique, chasseur), embastillé deux fois, goût excessif pour la conversation dans les salons ; exilé en Hollande, adepte de l'épicurisme, philosophie moraliste, auteur du livre *Sur les plaisirs* (L'abbé de Bucquoy et Saint-Evremond sont les deux militaires, embastillés et exilés en Hollande).

³⁷⁷ BO, NPI, II, p. 885.

terrain à explorer. Comment un biographe peut analyser les « bigarrures de l'âme » autant que le biographe ne peut raconter la vie intérieure du biographié ?³⁷⁸ L'auteur, lui-même, nous donne la clé, déjouant le terme de biographie qui est à la fois « analyse », « récit ou portrait littéraire » ou « vieille toile ». Cela nous amène d'emblée à dire que le rapport de Nerval face aux genres biographique et autobiographique est très problématique, d'où ses permanents balancements entre écriture de soi et écriture de l'autre. C'est pourquoi sa position idéale est excentrique, toujours entre-deux, plus précisément entre distance et participation, entre éloge et critique, entre lumières et illuminisme.

Kurt Shärer synthétise très bien ce que nous venons de dire :

Nerval tantôt entraîné par son discours, tantôt capable de le juger à distance. Et c'est grâce à ce don du flottement – sa seule véritable souveraineté – qu'il réussit à suspendre l'œuvre et à l'isoler en l'écartant à la fois de la réalité vécue et de l'irréalité totale qui teint le héros atteint de folie. Ainsi le narrateur parvient-il à situer l'œuvre dans son lieu particulier, qui est un entre deux jamais donné ni définitivement atteint, mais qu'il s'agit de créer sans cesse ou de rétablir, comme l'équilibre précaire d'une âme qui, dans un « état de rêverie super-naturaliste », se voit déchirée³⁷⁹.

Dans ce déchirement et flottement réside toute tension dans l'écriture nervalienne menacée par l'instabilité d'une identité psycho-littéraire.

³⁷⁸ Voir, par exemple, François Dosse, *Le Pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2007.

³⁷⁹ Shärer, Kurt, « À Alexandre Dumas », *L'Herne. Gérard de Nerval*, Édition de l'Herne, 1980, p. 235–236.

CHAPITRE 3

HOMO DUPLEX ET L'EXCENTRICITÉ

3.1. Folie, double, sosie et narcissisme

Dans ce troisième chapitre, notre visée est de montrer que le double, le sosie, le miroir, le regard, la folie – étroitement liée au rêve, à l'illusion et à l'hallucination – sont, par leur mécanisme de fonctionnement, ainsi que par leurs implications et enjeux complexes, des figures de l'excentricité par excellence.

Le double est l'un des thèmes récurrents³⁸⁰, beaucoup exploité par les écrivains du XIXe siècle, non seulement dans la littérature française, mais aussi dans d'autres littératures. Hoffmann, Byron, Jean Paul, Goethe sont à ce sens quelques références, parmi les dizaines, connus comme les explorateurs, fidèles et passionnés, des potentialités nombreuses que la thématique du double présente. Le traitement du double, y compris les enjeux psychiques et psychologiques de ce thème, remplit les pages de presque tous les ouvrages de ces écrivains, accaparant ainsi l'univers psychique de leurs personnages et, par projection oblique, des auteurs eux-mêmes. Nerval connaissait bien les écrivains allemands et leurs œuvres, particulièrement celles de Goethe qui s'est montré, lui-aussi, captivé par le thème ou le mythe du double. Dans la littérature française, Honoré de Balzac, Charles Nodier, Alfred de Musset, Théophile Gautier et Huysmans ont réservé une place considérable à la figure du double de sorte que Nerval ne manque pas des sources d'inspiration dans cette direction. N'oublions pas Guy de Maupassant qui exploitera, plus tard, les thèmes du double et de la folie. C'est donc un thème romantique par excellence que les écrivains explorent et analysent sur le terrain de la littérature, le mettant presque toujours en rapport direct avec le fantastique, le rêve et la folie. Notons pourtant que l'auteur des *Illuminés* ne se contente pas de traiter le double comme simple thème romantique en vogue. Chez lui, le double doit être lu, inséré et analysé

³⁸⁰ Voir Otto Rank, *Don Juan. Une étude sur le Double*, Paris, Denoël et Steele, 1932 ; Voir aussi Vladimir Troubetzkoy, *L'ombre et la différence : le double en Europe*, Paris, PUF, 1996 ; *Figures du double dans les littératures européennes*, textes réunis par dirigés par Gérard Conio, « Cahiers du cercle l'âge d'homme », Lausanne, Éditions L'Age d'Homme, 2001 ; Pour le double dans Raoul Spifame voir W. Kasell, « Nerval's innocent double : 'Le roi de Bicêtre' », *Stanford French Review*, n. 2, 1978, p. 39–46.

toujours dans un ensemble d'autres thèmes, agencés d'une manière particulière dans une poétique personnelle. La figure du double – là où elle est présente – renvoie souvent à la problématique de l'identité, à l'excentration du moi, à la projection, au reflet, à l'identification irréductible ou aux généalogies fantastiques. De plus, le double est chez cet auteur des *Illuminés* étroitement lié à la quête d'unité, à la notion de biographie et d'autobiographie, à l'impossibilité d'être, au rêve et à l'hallucination, à la folie mégalomane et à l'excentricité de son foyer mental et spirituel intime. C'est pourquoi nous pourrions dire que cette figure littéraire du double génère tout un mythe personnel de Gérard de Nerval³⁸².

Notre objectif n'est autre que de montrer quel est le rapport entre les figures du double et l'excentricité, c'est pourquoi nous ne nous arrêtons plus sur l'histoire et l'évolution de ce thème dans la littérature. Les études ne manquent pas dans cette direction, mais, c'est vrai, qu'elles se concentrent moins – sinon point – sur les relations entre le double et l'excentricité.

Dans *Les Illuminés*³⁸³, l'auteur met en scène le motif du double surtout dans le texte « Le roi de Bicêtre. Raoul Spifame » que nous tenterons donc d'aborder dans ce chapitre. Le choix des mots et leur composition sont chez Nerval assez souvent porteurs d'une symbolique cachée. En ce sens, le mot de Bicêtre, lu Bis/être (deux fois être) est très suggestif en ce qui concerne la figure du double, de la double identité du personnage Spifame.

Toute attraction tient, dans les œuvres de Gérard de Nerval, à une ressemblance physique³⁸⁴. C'est à travers le double, réel (le sosie) ou imaginaire, que les personnages manifestent leurs désirs de pouvoir, leurs angoisses, leurs fantasmes et

³⁸² Voir Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, Corti, 1964.

³⁸³ Voir aussi le double du narrateur dans *Aurélia*, Yousouf dans *L'Histoire du Calife Hakem*, « le grand Frisé » dans *Sylvie*, dans *Les Faux Saulniers*.

³⁸⁴ Jeanneret, Michel, *La lettre perdue. Écriture et folie dans l'œuvre de Nerval*, Flammarion, 1978 p. 9 : « deux réseaux se dégagent, dont les images connotent, sans mystère, des troubles profonds de la personnalité. Le premier s'organise autour des motifs de la ressemblance et module les divers degrés de fusion et de confusion, jusqu'à l'abolition de toute différence ; les identités s'enchevêtrent, le moi et l'autre se brouillent, frappés par l'hypertrophie délirante du même. Dans le second réseau gravitent les images de la dérive et du vide – autre représentation d'une faille existentielle. Les situations types sont ici l'errance, le déracinement, l'éclatement ou, symboles de la substance vaporisée, les motifs de la pénurie, de la déperdition et de l'absence. Ces indices équivalent à autant de fantasmes élémentaires et pourraient bien se situer à ce point central où convergent la dictée du psychisme et de la convention littéraire » ; La figure du double apparaît dans « L'Histoire du calife Hakem » : Yousouf est le sosie presque parfait de Hakem ; à son tour, Hakem a son double intérieur, il est à la fois calife et dieu. Dans « L'Histoire de la reine du Matin et de Soliman, prince des Génies » du *Voyage en Orient*, Balkis est le double féminin d'Adoniram. Le narrateur de *Sylvie* a son double ; on évoque la ressemblance physique entre Aurélie et Adrienne. Dans *Aurélia* le double est conçu soit comme le frère mystique du narrateur, soit comme le double hostile ; Dans *CN des Illuminés* les ressemblances féminines sont un motif central ; Dans *Corilla*, on évoque la ressemblance de la comédienne et de la bouquetière.

obsessions, leurs folies mégalomaniaques, leurs besoins d'être et d'altérité et leurs quêtes identitaires.

Bruno Tritsmans souligne que le « je nervalien, pour se fixer, emprunte donc le nom d'autrui, bref, il s'identifie à un rôle [...] l'emprunt de l'identité à autrui peut être un gain d'identité, un supplément d'être, mais peut aussi se dégrader en multiplication incontrôlée de l'identité, en vertige³⁸⁵ ». Rien à nier dans l'idée que l'être humain est, par la nature des choses, ex-centrique, son ex-centricité devenant un mode d'existence hors, toujours en relation avec soi-même (l'excentricité comme moyen de réflexivité, de prise de conscience sur soi-même ; il faut s'excentrer pour pouvoir s'analyser à distance) et avec les autres (s'excentrer de soi-même pour se centrer dans les autres ; on manifeste le besoin de se projeter, de s'identifier, de vivre l'expérience de l'altérité, simultanée ou multiple, pour pouvoir mieux se définir en relation avec soi-même et avec les autres).

Le projet de Nerval, annoncé dans la préface des *Illuminés*, est de réhabiliter les excentriques, et, implicitement, l'excentricité en tant qu'instrument de connaissance non pas « en soi », mais à travers une dialectique entre centre et marge, entre raison et folie, entre conscience lucide et hallucination, entre moi et non-moi, entre rêve et vie, entre soi et autre. L'identification projective est constituante de l'identité réelle ; on se construit une identité dans la relation avec les autres, c'est pourquoi on pourrait dire, à vrai tort, que la projection dans l'autre, donc la connaissance de l'altérité, ne signifie pas une dissolution de l'identité, une pulvérisation dans une multitude de relations ou une dispersion, mais un « gain d'identité, un supplément d'être », comme le précisait Bruno Tritsmans, cité tout à l'heure. La relation avec les autres ne met pas en péril l'identité ou ne génère pas un brouillage d'identités, au contraire, elle est forme de cette identité excentrée dans l'identité de l'autre. Pour le dire autrement, les métamorphoses indéterminées, qui peuvent avoir lieu suite à l'ouverture vers l'autre, à l'identification donc avec les autres, à l'emprunt de l'identité de l'autre ou à l'imitation de l'autre, ne peuvent pas mettre en péril le centre identitaire de celui qui expérimente toutes ces « mutations » et devenir. Nous sommes tout à fait d'accord que l'intuition du besoin des transferts ou des métamorphoses est nécessaire, mais le problème commence lorsque les relations ou les identifications avec

³⁸⁵ Voir Bruno Tritsmans, *Écritures nervaliennes*, Tübingen, Narr, 1993 ; Brisacier joue le rôle de l'empereur Néron et s'identifie à ce rôle jusqu'à ce qu'il ne peut plus distinguer entre son identité réelle et le rôle auquel il s'identifie : « Oui, depuis cette soirée, ma folie est de me croire un Romain, un empereur ; mon rôle s'est identifié à moi-même, et la tunique de Néron s'est collée à mes membres qu'elle brûle, comme celle du centaure dévorait Hercule expirant. [...] Mes amis ! Comprenez surtout qu'il ne s'agissait pas pour moi d'une froide traduction de paroles compassées ; mais d'une scène où tout vivait, où trois cœurs luttèrent à chances égales, où comme au jeu du cirque, c'était peut-être du vrai sang qui allait couler. » (Préface des *Filles du feu*, NPI, III, p. 456).

les autres n'ont pas de limitations, c'est pourquoi l'expérience d'altérité, menée jusqu'au bout, devient le signe d'une folie perturbatrice³⁸⁶. C'est le cas des généalogies ou des descendance fantasmées, des doubles et dédoublements des personnages des *Illuminés* et de l'auteur lui-même : Raoul Spifame, le « descendant de Charles VI », se prend pour le roi Henri II, sans plus pouvoir distinguer entre son identité réelle et l'identité royale empruntée ; Claudius Vignetus, « l'un de la Pléiade » et le « poète royale », est l'alter ego ou le double de Raoul Spifame ; L'abbé de Bucquoy, même s'il ne descend pas directement d'une race royale, appartient à une lignée de nobles étant le *comte* abbé de Bucquoy³⁸⁷ ; Cazotte, faute d'une origine noble, s'attache au roi ; il est le double littéraire ou « le frère mystique » de Nerval ; Quintus Aucler s'auto-déclare le descendant d'une race des prêtres hiérophantes de Rome et se donne le nom romain de Quintus Nantius ; Nicolas des *Confidences de Nicolas* se présente comme le descendant de l'empereur Pertinax ; il est aussi le double littéraire de Gérard de Nerval ; Cagliostro se dit le Grand Cophite. On a déjà montré les nombreuses titres et descendance que Nerval se donnait à travers ses écrits.

L'entité du centre ontologique, que l'on reconnaît ou que l'on refuse, reste immobile tout au long des transformations et altérités, mais celui qui tombe, répétons-le, dans la folie et dans l'imagination, ne peut plus accéder à son centre intime, unique et définitoire, et refaire son socle identitaire ; c'est pourquoi, faute d'une lucidité de l'expérience de l'altérité, les personnages de Nerval arrivent à ne plus distinguer entre rêve, imagination et réalité, entre leurs identités réelles et les identités des autres. Dit autrement, au-delà de l'équivoque et de la terminologie, de ses limitations ou de sa polysémie, nous postulons que le centre ontologique reste ce qu'il est, c'est-à-dire la substance immobile et définitoire de l'être humain. Dire entre les parenthèses, une mutation ontologique spirituelle est possible sans mettre en danger l'identité, puisqu'elle suppose non pas une dérive du centre, mais un devenir de l'être intime. Mais, lorsqu'il s'agit d'une déchéance mentale, le dérèglement produit n'est plus si inoffensif pour l'intégrité de l'être. Et la folie est justement

³⁸⁶ Dumas affirme que la folie de Nerval n'est autre chose qu'une identification excessive avec l'autre, réel ou fictif.

³⁸⁷ L'abbé de Bucquoy a un faux double : « On m'écrit [...] qu'il a existé deux abbés de Bucquoy, un vrai et un faux[...] Nous tenterons plus tard de démasquer l'intrigant qui se serait substitué au descendant du seigneur comte de Bucquoy, généralissime des armées d'Autriche dans la guerre de Bohême » (*NPI*, II, p. 66) ; Le narrateur de l'*Angélique* et des *Faux Saulniers* s'identifie avec ce personnage ; Voir Michel Brix, « Nerval et la réflexion politique. Une lecture des Faux Saulniers », *Sborník Prací Filozofické Fakulty Brněnské Univerzity*, L 21, 2000, p. 29 : « l'abbé de Bucquoy est jeté en prison, à Sens, à la place d'un autre (l'abbé de La Bourlie) ; le narrateur est attaqué à deux reprises par des confrères journalistes. Personnage sans passeport, ils sont menacés de perdre leur nom et leur identité, voire leur place : il existe deux Bucquoy ; le narrateur se trouve confondu par un rédacteur du Corsaire avec un autre Gérard ; pendant l'absence d'Angélique, une demoiselle de Picardie a tenté d'usurper son identité ».

l'impossibilité de pouvoir assumer une identité stable. La vraie identité s'obtient par le recentrement, par le retour à soi-même, mais Raoul Spifame réussit-il à réabsorber la rupture de son identité ou mieux dire intégrer l'altérité dans sa propre identité, sans perdre son intégrité? Réussit-il ou non à reconstruire son sujet double intègre? Dit autrement : le personnage réussit-il à rester intègre par rapport à ses projections, à ses dédoublements ou à ses identifications? C'est ce qui nous proposons de voir au cours de notre analyse.

Comme nous l'avons montré dans les chapitres antérieurs, réunis dans la partie « Écriture et excentricité », la déconstruction des notions de *centre* et de *sujet* n'était pas une annihilation totale de celles-ci, au contraire le père du deconstructivisme visait leur repositionnement dans une discursivité plus large. D'ailleurs il nous est difficile de croire que l'on peut se dispenser de toute idée de centre soit-il une idée, Dieu, morale, conscience ou intériorité concentrées. La syntaxe des relations ne devrait pas mettre en danger la notion d'immobilité ou d'immuabilité du centre ontologique, si celui qui vit l'expérience d'altérité maintient l'écart entre la conscience lucide ou la mémoire de ce qu'il était avant l'institution de l'état de folie et de ce qui est après la crise d'aliénation. Or, chez Nerval, particulièrement dans le cas de Raoul Spifame, c'est justement le jeu mutuel et permanent entre l'identification fantasmée, survenue, c'est vrai, sur le fond d'une ressemblance objective (le sosie), de l'impossibilité d'être³⁸⁸ et de la tentation narcissique qui brouillent les frontières entre le réel et l'imaginaire, entre la conscience de soi et l'identification irréductible avec le roi. Les personnages oublient leurs singularités en les multipliant jusqu'à ce qu'entre l'original et la copie il n'y ait plus de différence. Ce qui pourrait rendre possible la communication entre les fantasmes du double vécus par les personnages et par l'auteur (« Je suis l'autre³⁸⁹ », écrivait Nerval de sa main) et les altérités successives des ceux-ci et surtout de l'auteur³⁹⁰ (je suis le roi, le dieu, le prince, le prophète, l'empereur, le fou, l'excentrique, le ténébreux, l'illuminé, le veuf, l'inconsolé,

³⁸⁸ David Martin, « D'un certain phénomène de la lecture, ou Nerval et l'autobiographie impossible : à propos d'Alexandre Dumas », *Cahiers Gérard de Nerval*, « L'Autobiographie », Mulhouse, 1988, p. 36.

³⁸⁹ « Je suis l'autre » est l'expression du double (Nerval se confronte, sans doute, à une confusion folle et tragique qui entraîne la désintégration de son moi, perméable à toutes identifications), tandis que « Je est un autre » rimbaldeen est l'expression d'altérité. Voir Jacques Huré, « Je suis l'autre », *Cahier Gérard de Nerval*, « L'Autobiographie », Mulhouse, 1988 ; Voir Gérard Macé, « Je suis l'autre », Pierre-Albert Jourdin, *Europe revue mensuelle Gérard de Nerval*, Aigui, mars 2007.

³⁹⁰ Gérard de Nerval, qui témoignait ne pas pouvoir écrire sans s'identifier avec les rôles de ses personnages, semble être un Philip Roth, qui, dans *La contrevie*, Paris, Gallimard, 2004, p. 400, nous dit : « M'en tient lieu tout un éventail de rôles que je peux jouer, et pas seulement le mien ; j'ai intériorisé toute une troupe, une compagnie permanente à laquelle faire appel en cas de besoin, un stock de scènes et de rôles qui forment mon répertoire ».

témoignait l'auteur) c'est la mémoire. Henri Lemaître disait que l'expérience littéraire de Nerval fut qu'il rêva toujours d'être ce qu'il n'était pas.

C'est à partir de cela que nous pourrions comprendre pourquoi Raoul Spifame ne réussit plus à conserver la cohérence entre ses doubles, c'est-à-dire à contrebalancer son identité réelle et son identité idéale, revenant ainsi à un état de fonctionnement équilibré et harmonieux.

Le récit sur Raoul Spifame se développe grâce aux nombreuses accumulations de dérives et de recentrements des deux personnages, Spifame et Claude Vignet, qui mènent, les deux, une existence excentrée de leurs identités réelles : l'un est le roi, l'autre le poète royal, ministre du faux roi. Raoul Spifame ne demeure pas centré dans sa conscience ; il se décentre, se perd dans l'image de l'autre et il n'est plus celui qu'il est. Son dédoublement ne se manifeste pas comme un phénomène d'autoscopie, d'avoir le sentiment de se dédoubler et de se voir ainsi au fond de soi, mais comme un phénomène d'*excentroscopie* : il n'a pas d'accès à son foyer intime ; l'homme extérieur tue l'homme intérieur, de telle manière que le personnage ne réussit plus à faire la navette entre la conscience de sa ressemblance physique et de son fond intime.

3.2. L'espace excentrique ³⁹¹

Présent à l'assemblée du conseil des avocats, Spifame, qui « *tenait une modeste place aux derniers rangs de l'assemblée* mêlé à la tourbe des légistes inférieurs, et portant pour toute décoration sa brassière de docteur en droit³⁹² », suit attentivement le discours latin du chancelier. Le roi Henri II est là, « assis plus haut que le premier président », portant sa « robe d'azur semée de France ». Chacun pouvait admirer « la noblesse et l'agrément de sa figure (d'Henri), malgré la pâleur malade qui distinguait tous les princes de cette race. » Spifame, « *placé à l'extrémité de la salle*³⁹³ », et dont « un rayon de soleil illuminait en plein la figure originale », paraît aux yeux des autres membres de l'assemblée comme le portrait idéalisé du roi. Le discours très long du chancelier fatigue le roi Henri de telle façon que celui-ci ne réussit plus à le suivre. Ses yeux distraits, qui admirent les « solives sculptées du plafond », se dirigent du haut en bas vers les assistants de la salle, et s'arrêtent longtemps sur un « point », qui « semblait exciter l'attention du prince ». C'est le point qui désigne la personne de Raoul Spifame, nous dit le narrateur. L'emploi du mot « point », que le prince « examine », n'est pas, nous semble-t-il, anodin : il paraît

³⁹¹ Pour une analyse générale de l'espace dans l'œuvre de Nerval, on recommande Dominique Tailleur, *L'espace nervalien*, Nizet, 1975.

³⁹² RS, NPI, II, 887 ; c'est nous qui soulignons.

³⁹³ *Ibid.*, p. 886 ; c'est nous qui soulignons.

concentrer la personne toute entière de Raoul Spifame, mais aussi le statut inférieur presque insignifiant du personnage.

Les indices spatiaux mettent en évidence le rapport entre la position centrale du roi et la marginalité du Spifame. Assis au centre de l'assemblée, plus haut que les autres assistants, le « successeur de son glorieux père François », Henri II, est le symbole du pouvoir, de la noblesse et de la richesse, tandis que Spifame, l'avocat « envoyé très jeune à Paris » avec « peu de fortune » que son père lui avait laissée, a un statut marginal et inférieur. Mais tournure intéressante et séduisante sous la plume de l'auteur, lorsque les différences des statuts – du roi et de Spifame – seront inversées ; le personnage, dont la figure illuminait plus que la figure pâle du roi, devient le centre des regards non seulement du roi, mais de tous les membres de l'assemblée : « tous les regards se dirigèrent aussi vers le point qui semblait exciter l'attention du prince³⁹⁴ ». C'était à cause de la ressemblance physique « prodigieuse » entre Spifame et le roi que les regards se focalisaient sur ce point là. Dès ce moment-là, le sosie du roi, Raoul Spifame, va être appelé *Sire* et *Votre Majesté*. Cette ressemblance se montre parfaite de telle façon qu'« il semblait au roi Henri II qu'un portrait fût placé en face de lui, qui reproduisait toute sa personne, en transformant en noir ses vêtements splendides³⁹⁵ ». Peu à peu, l'avocat remplace le roi. Spifame n'est plus ex(-)centrique, il est au centre ; il est le centre, l'« unique rayon de soleil » de la salle, mais ce centre n'est pas son centre, d'où le permanent flottement entre un être et un non-être.

Les avocats plaisants, qui appellent Spifame *Majesté* et ironisent la ressemblance de celui-ci avec le prince, ne font que dérouter davantage le héros et le confirmer dans sa folie, dans ses bizarreries et dans son obsession de se prendre dorénavant pour le vrai roi³⁹⁶. Henri II, lui-aussi, choisissant de protéger son sosie, ne fait que le déstabiliser et l'abîmer dans la confusion et dans sa folie, de telle façon que Spifame se chercha dans l'assemblée, regrettera de ne point se voir, s'informa de sa santé, et toujours se mentionna à la troisième personne, se qualifiant « Notre amé Raoul Spifame, dont tous doivent bien parler³⁹⁷ ». Ce passage est ingénieusement interprété par Jean-Louis Bonnat : Spifame « cherche dans l'assemblée la personne de son ancienne identité : celle de Raoul Spifame, son propre double, réel, détaché

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 888.

³⁹⁵ *Ibid.*

³⁹⁶ Dans ses *Arrêts royaux*, Joseph Balsamo (Raoul Spifame) considérait que le roi « est supérieur à toutes les institutions et à tous les hommes. Il est le centre d'impulsion et de direction de tout ce qui existe dans son royaume. Il commande et est obéi : il est la tête d'un corps dont les officiers sont les membres. » (cité par Anne Dubourg, « Première agitations politique. – Raoul Spifame : les Arrêts royaux. – La Boétie : Discours de la Servitude volontaire. – », dans Lenient, Charles, *La satire en France ou La littérature militante au XVI^e siècle*, Paris, Hachette, tome premier, 1886, p. 284.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 889.

de cet autre double, image idéale, le roi Henri II, qu'il incarne désormais³⁹⁸. » Cette prise de distance correspond, comme on l'observe, au passage du « je » (le moi) au « il » (le non-moi). C'est donc une excentricité radicale que Spifame opère, inconsciemment, par rapport à soi-même³⁹⁹. Nous pourrions de même dire que le vrai roi, Henri II, vit lui-même une sorte de folie hypocondriaque qui l'empêche de vivre lucidement son statut réel et l'image qui parât usurper son identité. Mais, celui qui devient le complice de la folie de Spifame, et entretient les fantasmes de celui-ci de se prendre pour le roi, est Claude Vignet, « le poète royal », « l'un de la Pléiade », l'alter ego de l'avocat, devenu entre temps « le vrai roi ». Les deux fous deviennent, nous dit le narrateur, « inséparables » ce qui renforce l'idée du double l'un pour l'autre : « Il faut dire que ne voyant guère qu'eux seuls au monde, les deux compagnons s'occupaient sans relâche, l'un à demander des faveurs, l'autre à le prodiguer⁴⁰⁰. » Les folies narcissiques des deux personnages se réfléchissent l'une dans l'autre comme dans un miroir. On a affaire donc à des emboîtements des doubles, si on prend en compte aussi que Spifame pourrait être le double de l'auteur : « Gérard de Nerval, on le sait, à quelque temps de là, sombrera dans une "chimère semblable". La correspondance avec A. Dumas, et les échos que ce dernier en répandra au sujet de Nerval, contribuant à éclairer cet intérêt pour l'histoire de Spifame⁴⁰¹ ».

Le récit de cette folie du XVIe siècle préfigure un nouveau déclenchement de la psychose de l'auteur⁴⁰². Nerval est le clinicien de son double Raoul Spifame. Le manque d'un socle identitaire permet à Spifame, mais aussi à Claude Vignet de s'excentrer mentalement, d'échapper à eux-mêmes pour se centrer illusoirement dans d'autres identités. L'expérience de l'identification n'est pas une possibilité de se reconnaître mieux en relation avec les autres, mais une possibilité de recentrage face aux autres centres existants. Ce qui singularise les motifs de dédoublement et d'identification, chez Gérard de Nerval – motifs déclencheurs parfaits de l'intrigue et de nombreuses situations de confusion – c'est qu'ils deviennent syndrome de folie.

³⁹⁸ Jean-Louis Bonnat, « Gérard de Nerval » un précurseur du « stade du miroir » (ou l'irraison de la psychose, au service de la raison du gouvernement politique, « Le Roi de Bicêtre », *Cliniques méditerranéennes*, n. 64, 2001, p. 276.

³⁹⁹ Georges Gusdorf, *L'homme romantique*, Paris, Payot, 1984, p. 302 : « De là l'intérêt manifesté par la pensée romantique pour le phénomène du double ; cette hallucination spéculaire, où le sujet se voit à distance, et comme séparé de lui-même, dans une existence excentrée, a été souvent évoquée dans les contes fantastiques. Les délires et obsessions, les dédoublements de la personnalité évoquent aussi une existence seconde surchargeant la vie du sujet. ».

⁴⁰⁰ *RS, NPI*, II, p. 896.

⁴⁰¹ Jean-Louis Bonnat, *art. cit.*, p. 277.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 280.

3.3. Regard et miroir

Le récit, qui offre donc l'aventure d'un « cerveau malade⁴⁰³ » fort singulier, est traversé par ce jeu duel entre extérieur et intérieur, entre cadre et miroir, entre regard extérieur et regard intérieur, entre lieu et non lieu. Force est de dire que dualité ne signifie pas opposition tranchée, au contraire ces binômes entrent dans un mécanisme de fonctionnement tout particulier. Ce qui nous intéresse le plus, dans ce sous-chapitre, c'est de mettre en évidence le rôle que le regard joue dans le fonctionnement de la figure du double, figure, elle-même, à l'orientation double : centrifuge et centripète. Concrètement, dans le cas du double, extérieur et intérieur (le sosie ou le double comme fantôme ou fantasme), celui qui rencontre son sosie s'excentre de soi pour se centrer dans l'autre, se retrouver ou se (re)connaître dans l'autre. Cette « mutation » lucide sera suivie, conformément à un principe logique, d'une réaction, synonyme de retour chez soi, donc de recentrement ou repositionnement sur soi-même. Assurément, celui qui rentre chez soi est plus affecté et plus déboussolé que lorsqu'il était parti vers l'autre. Malgré cela, il reste intègre, bien entendu s'il ne tombe pas dans le pathologique. Dans le cas de Spifame, le péril commence lorsque celui-ci, en tant que sujet observé, absorbe le sujet observateur (Henri II) ; au lieu de conjurer ou d'intégrer son double et le regarder à distance, l'avocat se confond à sa doublure, devient sa victime et s'y perd sans plus réussir à revenir à son identité réelle et à refaire ainsi son unité. À la différence d'Henri II, qui « paraît soucieux tout le reste de la séance » d'avoir vu, juste en face de lui, son « fantôme » lui annonçant, semble-t-il, la mort prochaine⁴⁰⁴, Spifame n'arrive pas à maintenir l'écart entre le réel et l'imaginaire, entre le rêve et la réalité, entre son identité réelle et son sosie. Chose curieuse à remarquer c'est que Raoul annonce la mort, mais il est lui-même un mort, un fantôme⁴⁰⁵ qui tue son identité réelle, pour faire place à l'identité royale illusoire.

⁴⁰³ Voir Anne Dubourg, *art. cit.*, p. 285.

⁴⁰⁴ RS, NPI, II, p. 888 : « Chacun fit de même cette remarque, que le jeune avocat ressemblait prodigieusement au roi, et, d'après la superstition qui fait croire que quelque temps avant de mourir on voit apparaître sa propre image sous un costume de deuil » ; Voir le roman *Sibenkäs* de Jean Paul dans lequel l'auteur invente le mot de « doppelgänger », désignant le spectre qui annonce la mort ; Voir « L'Histoire du calife Hakem » du *Voyage en Orient*, NPI, II, p. 557 : « Il crut que c'était son ferouer ou son double, et, pour les Orientaux, voir son propre spectre est un signe du plus mauvais augure. L'ombre force le corps à le suivre dans le délai d'un jour. » ; Voir *Aurélia*, NPI, III, p. 701 : « [...] puis je frémis en me rappelant une tradition bien connue en Allemagne, qui dit que chaque homme a un double, et que, lorsqu'il le voit, la mort est proche. ».

⁴⁰⁵ Jean Richer, « Nerval et ses fantômes », *Mercure de France*, 1^{er} juin 1951 ; Daniel Sangsue, *Fantômes, esprits et autres morts-vivants*, José Corti, 2011 ; Daniel Sangsue, « Revenance et

La première rencontre entre Spifame et le roi Henri a lieu dans l'espace du regard, un espace phénoménologique comme lisière entre réalité et imaginaire : « Les yeux distraits du prince » s'arrêtent sur Spifame et tout d'un coup tous les regards se dirigent vers le même « point » que le prince examinait longuement. De même, celui qui attire dorénavant l'attention n'est plus le véritable roi, mais l'avocat Spifame, le sosie du roi. C'est aussi, nous dit le narrateur, une fascination magnétique⁴⁰⁶ qui attire les regards des deux figures ressemblantes :

On a toujours pensé depuis, en recueillant les détails de cette existence singulière, que l'infortuné était victime d'une de ces fascinations magnétiques dont la science se rend mieux compte aujourd'hui. Tout semblable d'apparence au roi, reflet de cet autre lui-même et confondu par cette similitude dont chacun fut émerveillé⁴⁰⁷.

Raoul Spifame, à son tour, « en plongeant son regard dans celui du prince, y puisa tout à coup la conscience d'une seconde personnalité⁴⁰⁸ » ; c'est pourquoi, après s'être assimilé par le regard, Spifame « s'identifia au roi dans la pensée, et se figura désormais être celui qui, le seizième jour du juin 1549, était entré dans la ville de Paris⁴⁰⁹ ». L'avocat plonge dans le regard du roi, prend ce regard et le fait venir de loin jusqu'aux frontières excentriques de ses prunelles pour le faire sien, pour l'intérioriser dans son esprit⁴¹⁰ ; son regard porte déjà en lui l'image de l'autre et c'est bien à l'intérieur de l'autre qu'habite Spifame aussi bien que l'autre habite à l'intérieur de lui ; le regard est à la fois extérieur et intérieur, excentrique et concentrique, donc centrifuge et centripète. Le même Louis Bonnat, influencé par les théories

morts-vivants chez Nerval » dans H. Mizuno & J. Thélôt (éd.), *Quinze études sur Nerval et le romantisme (hommage à Jacques Bony)*, Paris, Kimé, 2005, p. 143–169.

⁴⁰⁶ Voir Franz-Anton Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, 1779 ; Voir Michel Brix « Nerval et le mesmérisme », *Traces du mesmérisme dans la littérature européenne du XIXe siècle / Einflüsse des Mesmerismus auf die europäische Literatur des 19. Jahrhunderts*, actes du colloque international organisé les 9 et 10 novembre 1999, Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 2001, p. 213–226 ; J. P. F. Deleuze, *Histoire critique du magnétisme animal*, Paris, Belin-Leprieux, tome second, 1819 ; Il serait intéressant à exploiter les associations entre le magnétisme est la politique ; Le « fluide universel », disait Mesmer, explique l'attraction ou les fascinations magnétiques, unifie les hommes et les rend égaux au-delà de leurs statuts sociaux ; Voir Robert Darnton, *La fin des Lumières, le mesmérisme et la Révolution*, Paris, Perrin, 1984 ; Voir l'analyse du « regard pénétrant » chez Juan Rigoli, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIXe siècle*. Préface de Jean Starobinski, Genève, Fayard, 2001, p. 18–26 ; Gérard de Nerval travailla à un livret d'opéra comique sur le sujet « Magnétiseur amoureux ». Il fait également une place importante à Mesmer dans « Cagliostro » des *Illuminés* lorsque Saint-Germain est comparé avec Mesmer.

⁴⁰⁷ *RS, NPI*, II, p. 890–891.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 890.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 891.

⁴¹⁰ Voir Keiko Tsujikawa, *op.cit.*, p. 56 : « Curieusement, la folie de Spifame n'est pas tant une identification à la personnalité du roi, qu'une intériorisation de son regard, qui va jusque à le conduire, dans la scène du tribunal, à se chercher lui-même à l'extérieur de lui avec le regard du roi posé sur lui ».

de Lacan, explique admirablement la scène de rencontre entre les regards des deux personnages :

Le point d'où l'autre regarde devient, ainsi, le point d'appel, réel, et de sa jouissance et de l'image de celle-ci...que le sujet vient ainsi soutenir. Cette localisation de la jouissance en ce regard de l'autre, et par les insignes de sa gloire qu'il confère au sujet, permet de renouer par un dé-et redoublement de l'image ce rapport à l'Autre qui basculait dans l'angoisse et la confusion. Mais l'effet de cette position, J. Lacan nous le confirme : "On peut dire qu'à s'effacer progressivement jusqu'à une position de 90° de son départ, l'Autre comme miroir en A, peut amener le sujet S1 à venir occuper, par une rotation *presque double* (nous soulignons), la position S2 en I, d'où il n'accédait que virtuellement à l'illusion du vase renversé...". Or « dans ce parcours l'illusion doit défaillir avec la quête qu'elle guide : où se constate que des effets de dépersonnalisation, constatés dans l'analyse [...] doivent être considérés moins comme signes de limite, que comme signes de franchissement⁴¹¹ ».

Voir c'est déjà penser, mais aussi pouvoir ; c'est l'énergie du pouvoir et du désir qui mobilise le personnage à dépasser et à oublier la frontière du réel et du vrai. Pris dans le piège de la puissance suggérée à la lettre par les insignes, qui décoraient sa brassière de docteur en droit, le personnage n'arrive pas à maintenir l'écart entre « être » et « penser être ». Et la folie est justement là, lorsque l'image réelle et l'image virtuelle perdent leurs limitations et les déterminations s'opacifient ; c'est au for intérieur de la pensée que l'imagination naît et dont l'excès fait tomber le personnage dans un état d'hallucination auditive. Comme il traversait le vestibule de la chambre des procédures, il entendit cent voix murmurer :

"C'est le roi ! voici le roi ! place au roi !" Ce sobriquet, dont il eût dû apprécier l'esprit railleur, produisit sur son intelligence ébranlée l'effet d'une secousse qui détend un ressort fragile : la raison s'envola bien loin en chantonnant, et le vrai fou, bien et dûment *écorné du cerveau*, comme on avait dit de Triboulet, fin son entrée dans la salle, la barrette en tête, le poing sur la hanche, et s'alla placer sur son siège avec une dignité toute royale⁴¹².

ou encore :

[...] il crut voir tout à coup le roi venir à lui lorsqu'il se releva, en jetant les yeux sur le prétendu prince, il vit distinctement l'image se relever aussi, signe certain que le roi l'avait salué, ce dont il conçut une grande joie et honneur infini⁴¹³.

⁴¹¹ Jean-Louis Bonnat, *art. cit.*, p. 276.

⁴¹² *RS, NPI*, II, p. 889.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 891 ; Voir Pierre Ouellet, *Poétique du regard. Littérature, perception, identité*, Presses universitaires de Limoges, 2000, p. 12 : « L'univers est égocentrique, et notre pensée, à l'instar de notre activité perceptive, est fondamentalement égotiste, dirait Stendhal, dont le « grand miroir promené le long des chemins, [...] n'est autre chose que notre propre œil, où c'est un jeu qui se re-

Notons que l'attraction magnétique et la folie dépassent, chez Nerval, l'explication scientifique, puisqu'elles ont leur siège dans l'âme ; elles sont déjà transformation et identification. Conscient de la ressemblance physique avec le roi, donc des traits de son propre visage, Spifame n'est plus conscient de la singularité de son esprit et de son être intérieur, c'est pourquoi toute une instabilité, entre ce qu'il est réellement et ce qu'il se prend pour être, s'installe dans son mental. Le dérangement de l'esprit et la confusion dans laquelle Spifame vit, le conduisirent à nombreuses actions imprudentes et bizarres : il critique les lois du royaume, juge le gouvernement et l'autorité royale, fait des remarques hardies ou soumet les passants à ses idées de réforme. Ce comportement détermine les magistrats supérieurs à proposer l'exclusion de l'avocat de sa fonction. Plus tard, les membres de sa famille demandent son « interdiction civile ». Cette punition déstabilise le plus Spifame et « produisit une grave révolution dans toute sa personne, car sa folie n'était jusque là qu'une espèce de bon sens et de logique⁴¹⁴ ». Une fois usurpée l'identité du vrai roi de France, Spifame demande partout que sa « dignité royale » soit respectée. Le personnage arrive à croire dans l'identité fantasmée plus que dans sa propre identité réelle. Clément Rosset a le mérite de saisir les enjeux paradoxaux du double et des projections en affirmant que « le réel n'est pas du côté du moi mais bien du côté du fantôme : ce n'est pas l'autre qui me double, c'est moi qui suis le double de l'autre. À lui le réel, à moi l'ombre⁴¹⁵ ».

La folie de Spifame, alimentée par divers moqueries et « sobriquets » de la part de ses collègues, s'aggrave et bascule dans la « fièvre du délire », synonyme d'hallucination la plus angoissante. Spifame est emmené dans une maison des fous. Ici, commence toute l'aventure de l'esprit malade qui n'arrive pas à distinguer entre son reflet et l'image du roi. Bien que les murs de la chambre et l'instant de veille, nous dit le narrateur, forcent Spifame « de croire à son identité réelle », le personnage, regardant dans le miroir d'acier de sa chambre,

crut voir tout à coup le roi venir à lui, d'abord d'une galerie éloignée, et lui parler par un guichet comme compatissant à son sort, sur quoi il se hâta de s'incliner

flète, jusque dans les réfractions les plus hallucinantes, les plus illusionnistes du monde extérieur. » ; Voir Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, coll. « Idées », Paris, Gallimard, 1968, p. 215–216 : « Dans la nuit, tout a disparu. C'est la première nuit [...] Mais quand tout a disparu dans la nuit, "tout a disparu" apparaît. C'est l'autre nuit. La nuit est apparition du "tout a disparu". Elle est ce qui est pressenti quand les rêves remplacent le sommeil, quand les morts passent au fond de la nuit, quand le fond de la nuit apparaît en ceux qui ont disparu. Les apparitions, les fantômes et les rêves sont une allusion à cette nuit vide [...] Ce qui apparaît dans la nuit est la nuit qui apparaît, et l'étrangeté ne vient pas seulement de quelque chose d'invisible qui se ferait voir à l'abri et à la demande des ténèbres : l'invisible est alors ce que l'on ne peut cesser de voir, l'incessant qui se fait voir ».

⁴¹⁴ RS, p. 889.

⁴¹⁵ Rosset, Clément, *Le Réel et son double. Essai sur l'illusion*, Paris, NRF Gallimard, 1976, p. 91.

profondément. Lorsqu'il se releva, *en jetant les yeux* sur le prétendu prince, *il vit* distinctement l'image se relever aussi, signe certain que le roi l'avait salué, ce dont il conçut une grande joie et bonheur infini [...] il tendit la main ; Spifame avança la sienne, le miroir, rudement frappé, se détacha de la muraille, et roula à terre avec un bruit terrible qui fit accourir les gardiens⁴¹⁶.

Cette « scène bizarre », qui eut lieu le soir⁴¹⁷, a le rôle de mettre en évidence les flottements du personnage entre réel et imaginaire, perception et illusion, être et paraître. Les morceaux de miroir brisé représentent, symboliquement, le rêve détruit et le retour à la réalité.

L'importance du miroir dans la littérature romantique a été amplement discutée et analysée au long des années⁴¹⁸. Dans notre cas, cet objet ne fait autre chose que renforcer ou mettre en abîme la figure du double. Symbole du double et de l'illusion, le miroir – l'espace à la fois du réel et du virtuel – est par soi-même trompeur : il ne montre jamais un moi, mais un autre, non pas un corps, mais un reflet. Il devient la métaphore de la voyance illusoire et de l'indistinction, lorsque les plans du réel et de l'imaginaire perdent leurs repères et distinctions dans l'esprit de celui qui se regarde dans cet espace illusoire. Un espace atopique, vide, d'ici et d'ailleurs, dont le centre et les marges n'ont pas des limitations. Rappelons aussi que le miroir, évoqué maintes fois par Gérard de Nerval dans ses œuvres, est le lieu de lecture, d'écriture et d'identification avec divers auteurs et leurs œuvres (voir par exemple le texte sur Rétif de la Bretonne).

Philippe Destruel explique le fonctionnement du miroir :

Le miroir reflète ; c'est-à-dire qu'il montre que ce qui est et ce qui pourrait être sont naturellement solidaire. Mais il peut être la métaphore d'une indistinction dramatique, et source d'aveuglement. Le moment de la contemplation spéculaire est proprement celui où le reflet lie Spifame à la temporalité d'Henri II ; instant où les moments des uns et des autres s'échangent et s'indifférencient. Comme le miroir qui scinde la personnalité en inversant en fait l'image du moi dans le reflet, le temps quotidien de Spifame va interchanger le sens des alternances diurne/ nocturne⁴¹⁹.

⁴¹⁶ RS, *NPI*, II, p. 892 ; c'est nous qui soulignons.

⁴¹⁷ Ross Chambers, « Les nuits mal employées de Gérard de Nerval », *Revue des Sciences humaines*, n. 126, 1967 ; le critique y parle de l'imagination nervalienne, d'un complexe de la nuit mal employée et la fuite vers le rêve.

⁴¹⁸ Voir Jurgis Baltrusaitis, *Anamorphoses*, Flammarion, coll. « Champs », n. 623, 1997 ; Jonathan Miller, *On Reflection*, National Gallery Publications Limited, 1998 ; Régor-Robert Mougeot, *Le Miroir, symbole des symboles*, Éditions Dervy, 1995 ; Sabine Melchior-Bonnet, *Histoire du miroir*, éd. Imago, 1994.

⁴¹⁹ Destruel, Philippe, *L'écriture nervalienne du temps, L'Expérience de la temporalité dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Saint-Genouph, Librairie Nizet, 2004, p. 154 ; Voir Bettina L. Knapp, *Gerard de Nerval the mystic dilemma*, The University of Alabama Press, 1980, p. 71 : « The mirror,

Spifame, lorsqu'il regarde dans le miroir, rencontre un reflet qu'il perçoit non pas comme appartenant à son image réelle, mais comme l'image corporelle du roi se rapprochant vers lui. La vue crépusculaire de l'image dans le miroir devient vision euphorique mouvante, vision qui se transforme, à son tour, en hallucination. La vision est donc la modification de la perception sensorielle qui se produit dans l'esprit du personnage. Dit autrement, l'hallucination de Spifame fonctionne comme une vision du rêve et c'est l'ambiguïté visuelle qui, en tant que principe inhérent de la perception hallucinatoire, jette le personnage dans un état d'incertitude, ne lui permettant pas dorénavant de distinguer entre ce qu'il voit objectivement, et ce qu'il s'imagine voir. En fait, l'hallucination, souligne A. Brierre de Boismont⁴²⁰, n'est autre chose que l'égalité entre perception objective ou réelle et perception imaginaire, illusoire et fantasmatique ; elle n'est autre chose que la transformation de l'idée en sensation, l'incarnation de l'idéal dans une forme visible. Etienne Esquirol nous dit, à son tour, que l'hallucination est un rêve à l'état de veille. C'est pour cette raison que nous appellerons Spifame un héros de fantasme ou d'hallucination qui rêve éveillé, transformant ainsi les formes et opacifiant la frontière entre le dehors et le dedans⁴²¹. Son hallucination n'est pas spéculaire ; il ne voit en face de lui, dans le miroir, son reflet ou son double royal qu'il avait usurpé, mais le roi, Henri II, en personne se dirigeant vers lui. Le rêve finit une fois que le miroir éclate « avec un bruit terrible ». Quelques lignes après, une phrase curieuse nous fait penser que le récit change de narrateur ou bien que le narrateur, lui-même, s'empare de la folie du personnage de telle manière qu'il oublie ce qu'il avait mentionné auparavant :

Spifame, devant un miroir ou dans le sommeil, se retrouvait et se jugeait à part, changeant de rôle et d'individualité tour à tour, être double est distinct pourtant, comme il arrive souvent qu'on se sent exister en rêve. Du reste, comme nous disions tout à l'heure, l'aventure du miroir avait été suivie d'une crise très forte, après laquelle le malade avait gardé une humeur mélancolique et rêveuse qui fit songer à lui donner une société⁴²².

Le miroir, espace atopique par excellence, déclenche le voyage en dehors du miroir dans un autre espace, imaginaire et illusoire, où les formes perçues flottent et se transforment en permanence. C'est ainsi que cet objet fonctionne avant tout

which paved the way for such unification, has become synonymous with his conscious mind : it is also a passive instrument ».

⁴²⁰ A. Brierre de Boismont, *Des hallucinations ou Histoire raisonnée. Des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme*, Paris, Germer Baillière, 1862.

⁴²¹ Voir *NPI*, I, p. 1198 : Rappelons-nous les mots de Dr Blanche : « sa raison (de Nerval) s'est de plus en plus égarée [...] parce qu'il voyait sa folie face à face » ; Spifame, lorsqu'il regarde dans le miroir, paraît lui-même voir sa folie hallucinatoire face à face.

⁴²² *RS*, *NPI*, II, p. 892–893.

comme métaphore ou comme mise en abîme des bigarrures de l'esprit et de l'âme du personnage.

3.4. « La vie n'est qu'un rêve »

Il n'est pas difficile de se rendre compte que Gérard de Nerval, au moins inconsciemment, n'hésite pas à revenir sur ses préoccupations et justifications concernant sa propre folie et prédisposition pour le rêve. On connaît bien les accusations de Dumas et de Janin qui, les deux, stigmatisaient la folie de Nerval, l'excluant ainsi de la société une fois qu'ils le qualifient de « fou ». On connaît aussi bien les crises de folie et les internements de Gérard de Nerval dans la clinique-prison de Dr. Blanche. C'est pourquoi le récit sur Spifame, sur la folie et les bizarreries de ce personnage, a certainement une portée autobiographique pour Gérard de Nerval.

La vie comme rêve paraît pour la première fois non dans *Aurélia*, mais dans « Le roi de Bicêtre. Raoul Spifame » des *Illuminés*. Et, on sait bien qu'au XIX^e siècle le rêve était déjà folie⁴²³. Nous pourrions mieux dire que la vie de Spifame est l'épanchement de la réalité dans le rêve et du rêve dans la réalité⁴²⁴. La réalité et le rêve fonctionnent, eux-mêmes, comme dans un jeu de miroir : franchir l'une de ces frontières signifie faire de la réalité un rêve et du rêve une réalité. Gérard de Nerval, même s'il emprunte une rhétorique médicale pour décrire la folie de son personnage, sait parfaitement dépasser l'analyse scientifique de la folie tout en l'intégrant :

Nous avons relevé avec intérêt tous les singuliers périodes de cette folie, qui ne peuvent être indifférents pour cette science des phénomènes de l'âme, si creusée par les philosophes, et qui ne peut encore, hélas ! réunir que des effets et des résultats, en raisonnant à vide sur les causes que Dieu nous cache!⁴²⁵

Le rêve ex-centrique par rapport à la réalité (compris en tant que marge ou séjour des limbes) et la folie sont les figures de l'excentricité au sens d'extravagance, de bizarrerie et d'écart, déclenchés le plus souvent par une idéologie obstructive à

⁴²³ Voir Michel Brix, « Le rêve dans la problématique du romantisme français », in Sheila Dickson and Mark G. Ward (éd.), *Romantic Dreams. Proceedings of the Glasgow Conference*, Glasgow, University of Glasgow French and German Publication, 1997, p. 2 ; Voir aussi Albert Béguin, *L'âme romantique et le rêve*, José Corti, 1939.

⁴²⁴ Nerval, *Aurélia, Les Nuits d'octobre, Pandora, Promenades et Souvenirs*, préface de Gérard Macé, édition établie et annotée par Jean-Nicolas Illouz, Gallimard, coll. « Folio », 2005, p. 128 : « la formule de l'épanchement du songe désigne le phénomène de l'hallucination où le rêve fait retour, hors de sa scène propre, dans le réel ».

⁴²⁵ *RS, NPI*, II, p. 891.

laquelle les personnages doivent se conformer⁴²⁶. Chez Nerval, la frontière entre réalité et folie ne peut pas être tracée nettement ; Spifame nous est décrit comme un « fou par un seul endroit du cerveau, et fort sensé quant au reste de sa logique ; on voit bien qu'il avait conscience de lui-même, contrairement aux insensés vulgaires qui s'oublent et demeurent constamment certains d'être les personnages de leur invention⁴²⁷ ». Gérard de Nerval pense à la soi-disant *folie partielle* ou *folie raisonnée* qui permet à l'excentrique Spifame de jouer à la fois avec la folie et la raison⁴²⁸. Mais, quatre pages après, dans la section « Le marché », lors de la rencontre de Spifame – « le roi de la France » – et le vrai roi Henri II, le narrateur change d'opinion soulignant que :

L'impression que produisit sur le pauvre fou l'aspect de Henri lui-même, lorsqu'il fut amené devant lui, fut si forte qu'il retomba aussitôt dans une de ses fièvres les plus furieuses, pendant laquelle il confondait comme autrefois ses deux existences de Henri et de Spifame, et ne pouvait s'y reconnaître, quoi qu'il fit⁴²⁹.

Ce balancement permanent entre l'un et l'autre des positionnements critiques perturbe sans doute le lecteur, générant inévitablement dans son esprit non seulement de la confusion, mais aussi de la suspicion.

Dans la prison, Spifame change de rôle jour et nuit :

S'il demeurait dans sa chaise, le jour, à se rendre compte de sa triste identité, s'il parvenait à se reconnaître, à se comprendre, à se saisir, la nuit son existence réelle lui était enlevée par des songes extraordinaires, et il en subissait une toute autre, entièrement absurde et hyperbolique ; pareil à ce paysan bourguignon qui, pendant son sommeil, fut transporté dans le palais de son duc, et s'y réveilla entouré de soins et d'honneurs, comme s'il fût le prince lui-même. Toutes les nuits, Spifame était le véritable roi Henri II ; il siégeait au Louvre, il chevauchait devant les armées, tenait de grands conseils. Alors, quelques fois, il se rappelait un avocat du palais, seigneur des Granges, pour lequel il sentait une vive affection [...] Spifame avait la conviction que ses rêves étaient sa vie et que la prison n'était qu'un rêve⁴³⁰.

La chimère est le monument du jour et de la nuit, de lumière et d'obscurité. La scission de l'être, au niveau de l'esprit, de l'affectif et de la (re)connaissance permet une série de permutations entre rêve et réalité, entre nuit et jour. L'unité de la personne est rompue et décentrée. Même si Raoul Spifame reconnaît son identité réelle, le jour, cela n'est que par intermittences, puisque le personnage ne revient

⁴²⁶ Pour Michel Foucault, la folie n'est qu'une des formes de déviance de la « raison ». Voir Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

⁴²⁷ *RS, NPI*, II, p. 892.

⁴²⁸ Aux dires de Moreau de Tours, rappelons-nous, l'excentricité ne serait qu'une *folie incomplète*.

⁴²⁹ *RS, NPI*, II, p. 901.

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 890.

pas à soi-même que pour repartir. C'est pourquoi la folie n'est autre chose que le flottement permanent entre raison et déraison, sans pouvoir rester dans l'une de celles-ci. Dépersonnalisant, le rêve impose un va-et-vient de l'instance du « je », produisant par conséquent un « je » sous autre forme.

La scission du personnage entraîne avec elle une instabilité des plans du réel et de l'imaginaire : les personnages, les lieux et les événements historiques cohabitent avec les personnages, les lieux et les événements fictifs, ainsi qu'une ligne de démarcation entre histoire et fiction ne semble plus exister. Même si Spifame est un personnage historique fictionnalisé, l'auteur mystifie le lecteur : « Rien ne saurait prouver mieux que l'histoire de Spifame combien est vraie la peinture de ce caractère, si fameux en Espagne [...] »⁴³¹. C'est ainsi à partir de cette ambivalence et mélange des plans (histoire et fiction) que l'on peut comprendre le dérèglement que le dédoublement entraîne.

Mais, ce qui frappe et déconcerte le plus dans ce récit sur Raoul Spifame c'est le mélange permanent entre les styles direct, indirect et indirect libre, entre donc la subjectivité et l'objectivité du discours rapporté, de telle manière que nous avons l'impression que l'écriture narrative est, elle-même, dédoublée et excentrée. Le narrateur semble, lui-même, être en état d'immersion imaginaire ou vivre dans deux mondes simultanés, celui de la folie de l'excentrique Raoul Spifame et de la réalité, suggérée par la distanciation critique face à la folie et aux excentricités du personnage. Suivons attentivement le passage ci-dessous, qui n'est d'ailleurs que l'un parmi plusieurs à aller dans ce sens :

Lorsqu'il se releva, en jetant les yeux sur *le prétendu prince*, il vit distinctement l'image se relever aussi, *signe certain* que le roi l'avait salué, ce dont il conçut une grande joie et honneur infini [...] Il pleura même, le pauvre gentilhomme, en protestant de son innocence, et demandant à confondre ses ennemies ; ce dont *le prince parut singulièrement touché*⁴³².

Le style indirect libre nous intéresse justement par cette immixtion ou interférence entre les paroles du personnage et les paroles rapportées par le narrateur, entre, plus exactement, « je » et « il ». Nous avons choisi une définition qui semble mettre très bien en évidence le brouillage des marques énonciatives, voire jusqu'à la substitution entre les paroles de l'autre et les paroles du narrateur :

Mais, par ailleurs, le discours indirect libre permettant de manifester le discours du personnage par l'intermédiaire du discours du narrateur, le « je » de la proposition originale continuera malgré tout à parler, mais un je se confondant, comme dans un camouflage, avec le « il » du soi-disant discours rapporté. [...] Qu'est-ce donc

⁴³¹ *Ibid.*, p. 892.

⁴³² *Ibid.*, p. 891 ; c'est nous qui soulignons.

ce « il » dénué de toute personne, ce « il » impersonnel, ce « il » qui parle comme « je » alors que lui-même n'est pas un « je », puisque précisément, le « je » qu'il était au départ a été transformé en un « il » [...] dans le discours indirect libre, grâce à l'omission du verbe introductif, l'auteur présente l'énonciation du héros comme si lui-même la prenait en charge, comme s'il s'agissait des faits et non simplement des pensées ou de paroles. Cela n'est possible, dit, Lerch, que si l'écrivain s'associe avec toute sa sensibilité aux produits de sa propre imagination, s'il s'identifie complètement à eux⁴³³.

Dans ce discours indirect libre, que le narrateur emploie à chaque pas dans le récit sur Raoul Spifame, réside toute instabilité de ces marques énonciatives, toute ex(-)centricité et toute la compréhension du rapport entre raison et folie, réalité et fiction. Plus précisément ce sont la contradiction, l'incohérence et l'instabilité de ce discours qui permettent que l'excentricité soit mise en discussion.

À partir de là, nous pouvons comprendre aussi bien le fonctionnement des actes de langage, illocutoire et perlocutoire, que l'auteure Ora Avni avait traités dans son étude consacrée, entre autres, au texte nervalien sur Raoul Spifame. Nous ne reprendrons plus les idées que l'auteure y énonce et développe, préférant plutôt se pencher sur ce qui est directement liée à la notion de l'excentricité.

Analysant la genèse de l'étude sur Raoul Spifame, Avni observe non seulement le changement des titres d'une publication à l'autre, et dès lors l'oscillation de l'auteur de fixer un titre (jusqu'à ce que, bien entendu, les articles seront réunis dans le texte introduit dans *Les Illuminés*), mais aussi le rapport entre « la parole jamais fixée » et le « discours ex-centrique, mobile et relatif ». Rappelons les trois titres que ce texte connaît au cours de ses publications : « Biographie singulière de Raoul Spifame, seigneur Des Granges », « Le Meilleur Roi de France » et « Le Roi de Bicêtre (XVIe siècle). Raoul Spifame ». L'auteure se demande comment il est possible qu'un récit comporte trois titres et, à partir de là, elle tisse ses arguments autour de la théorie des actes de langage⁴³⁴. C'est en ce point qu'elle montre que la folie des personnages se manifeste par une série ininterrompue de *speech actes*, dans le sens performatif du terme ; dans la performativité des actes de parole, souligne l'auteure, réside toute leur folie. Citons l'un des passages qui nous intéresse de près :

⁴³³ François, Alain, « Comment dans l'œuvre de Gilles Deleuze, le discours indirect reprend et élargit le champ de la description », *Collège international de philosophie*, n. 10, 199 ?, p. 5–6.

⁴³⁴ Voir Ora Avni, « À Bicêtre : Austin, Searle, Nerval », *Modern Language Notes*, 98, n. 4, 1983, p. 630 : « on n'est pas le meilleur roi de France ou même roi de France tout court quand on se réclame de Bicêtre, c'est-à-dire fou, et l'on ne loge pas à Bicêtre quand on est roi de France. Ces difficultés brouillent la lisibilité du titre et, à sa suite, celle du texte. » ; Voir aussi Ora Avni, « Nerval's "King of Bicêtre", *The Resistance of Reference. Linguistics, Philosophy and the Literary Text*, Baltimore-London, The Johns Hopkins University Press, 1990, p. 202–226.

la démarcation entre folie et raison ne passe donc pas par la distinction entre le discours sérieux, tel que le définit Searle, et le parasitaire ; ni même entre l'échec et la réussite d'une énonciation illocutoire ; elle passe plutôt entre la parole pleine, sans reste, à jamais fixée et possédée d'une part, et le discours ex-centrique, mobile, relatif, qui relève de négociations, de compromis et d'échanges. Et la folie n'est pas où on la croit car c'est à Bicêtre que l'on tient le discours *sérieux* de la philosophie, de l'autorité et de l'origine, et c'est à l'extérieur que l'on appelle Spifame "Votre Majesté", qu'on lui fait force courbette, qu'on le traite comme un roi, que l'on inspire, flatte, et confirme sa folie. C'est là l'histoire d'un monde en apparence (et en apparence seulement) renversé, où la raison, le vrai, l'authentique, l'original, l'unique et l'irremplaçable roi de France, deviennent des valeurs d'échange dont la force ne se manifeste plus que sur le monde de la dérobaie, du déplacement, de la dépossession, de la rhétorique, bref du parasitaire ; alors que le discours du propre, de la conscience et de la transparence, se trouve confié à la folie⁴³⁵.

L'avocat Raoul Spifame, qui doit normalement respecter les lois, donc les *paroles fixées*, attaque et conteste celles-ci, proposant ses propres lois et idées de réforme. En forçant un peu les choses, ne peut-on pas affirmer que c'est aussi Nerval, lui-même, qui conteste subtilement les lois de la censure en choisissant tout un discours mobile, relatif à l'histoire et à la vérité et déjouant ainsi l'autorité de la parole fixée ? Il est intéressant que de ces commandements il naît le récit excentrique des *Faux Saulniers*. Gérard de Nerval a besoin de cette fixité dans les lois parce que seulement de cette manière il peut multiplier ses écarts et « imaginations bizarres ».

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 631–632.

CHAPITRE 4

ERRANCE ET RÉCIT

4.1. Déplacements et reconfiguration

L'Histoire de Bucquoy, insérée dans *Les Illuminés*, fait partie initialement des *Faux Saulniers. Histoire de l'abbé de Bucquoy*. Elle a paru dans le feuillet du *National* de 1850. De ce récit, l'auteur va redistribuer des fragments pour composer « Angélique » des *Filles du Feu*, *Les Illuminés* et *La Bohême galante*. C'est grâce aux éditeurs de la deuxième édition de la Pléiade que ce « récit excentrique », analysé par Daniel Sangsue, connaît une variante intégrale correcte⁴³⁶. Le propos principal dans ce chapitre est de montrer que l'ex-centricité, au sens propre qu'au sens symbolique, est constitutive du texte sur l'abbé de Bucquoy. Nous avons déjà abordé la question du changement de portée de ce texte une fois déplacé – avec des modifications minimales – d'une matrice (con)textuelle à l'autre, déplacement qui confère une nouvelle configuration au texte. Il nous semble fondamental de souligner que toute « transplantation » des signes d'une unité textuelle et discursive, dans un autre espace (con)textuel, sous un autre titre, amène un changement d'intention et de signification. C'est pourquoi nous considérons qu'il n'est pas pertinent d'analyser *Les Faux Saulniers* ou *Angélique*, lorsqu'il s'agit de traiter l'*Histoire de Bucquoy* des *Illuminés*. La plupart des exégètes nervaliens analyse cette partie des *Faux Saulniers* et non des *Illuminés*, sans tenir compte du choix de l'auteur et des implications du découpage de ce texte et de son insertion dans un autre ouvrage. Rappelons que les éditeurs de la première édition avaient considéré comme redondant de reprendre les textes ou les passages qui se répètent dans les œuvres de Gérard de

⁴³⁶ Michel Brix, « Nerval et la réflexion politique. Une lecture des *Faux Saulniers* », *Sborník Prací Filozofické Fakulty Brněnské Univerzity*, L 21, 2000, p. 23 : « *Les Faux Saulniers*, qui portent comme sous-titre *Histoire de l'abbé de Bucquoy*, ont paru dans le feuillet du *National*, entre le 24 octobre et le 22 décembre 1850. Nerval n'a jamais repris tel quel ce récit dans l'un de ses volumes postérieurs et *Les Faux Saulniers* sont restés longtemps mal connus : reproduits avec des erreurs nombreuses au tome IV (1868) des *Œuvres complètes* de Gérard de Nerval procurées par Michel Lévy, le texte dut attendre l'année 1984 pour faire l'objet d'une publication correcte, dans la nouvelle édition des *Œuvres complètes* de la « Bibliothèque de la Pléiade ». Les précédents éditeurs ne jugeaient pas nécessaire de reprendre un texte dont Gérard avait distribué des fragments dans quelques-uns de ses ouvrages majeurs, *Lorely*, *La Bohême galante*, *Les Illuminés* et la nouvelle *Angélique* des *Filles du Feu* ».

Nerval. Erreur majeure, signalée d'ailleurs par les éditeurs de la deuxième édition, compte tenu que la plupart des œuvres de cet auteur se recomposent à partir des mêmes fragments. C'est justement ici, dans cette reprise des fragments, que réside toute la particularité de l'écriture nervalienne et de sa poétique. Il ne s'agit pas, bien entendu, de négliger le texte source de l'*Histoire de l'abbé de Bucquoy*, mais de se focaliser beaucoup plus sur la singularité de cette unité textuelle et sur sa portée nouvelle, une fois donc intégrée dans *Les Illuminés*. C'est pourquoi ce récit sur l'abbé sera, plus exactement, analysé plutôt dans sa nouvelle matrice (con)textuelle que dans les matrices qu'il a quittées. Bref, notre intention est de privilégier une approche herméneutique fortement ancrée dans le texte à analyser, relevant à la fois la place que celui-ci occupe, d'une part, parmi les autres textes qui composent *Les Illuminés*, d'autre part, dans l'ensemble de l'œuvre. C'est donc dans ce choix qu'une lecture fidèle au texte, pris dans sa singularité et dans l'ensemble, sera à notre avis possible. Certes, ce texte arraché de son objet initial n'a pas le même centre de gravité, ni la même intentionnalité une fois collé à un autre objet. Nous n'oublions pas, bien entendu, les recherches continues du livre sur l'histoire de ce personnage, les esquives du narrateur face à la censure répressive et à la réalité historique, l'anticonformisme et le caractère excentrique du récit source, la mise en abîme des errances de l'abbé dans *Angélique*⁴³⁷ ou la ressemblance entre la liberté que s'arroge Angélique face à l'autorité de son père et la liberté de Bucquoy de lutter contre l'autorité monarchique. L'écriture excentrique déroutante des *Faux Saulniers* est, semble-t-il, la meilleure solution ou stratégie de Gérard de Nerval pour échapper aux lois de la censure, exercer une résistance contre un modèle hiérarchique qui traduit, épistémologiquement, une structure sociale oppressive, et pour écrire un livre qui s'annonçait, dès le début, infaisable. Dans *Les Illuminés*, à la différence d'*Angélique*, où l'on cherchait encore le livre introuvable, l'auteur arrête sa recherche obstinée ayant déjà en possession l'histoire de l'abbé de Bucquoy. Cette possession doit être comprise, avant tout, au sens propre du mot, compte tenu qu'il exploite le texte de Mme de Noyer. En clair, le texte nervalien portant sur l'abbé est en fait une réécriture de l'œuvre de cette auteure, y compris le pur plagiat. C'est la raison pour laquelle lorsque nous évoquons cette « transplantation » des signes d'un contexte ou d'une matrice à l'autre nous songeons aussi à ce texte source que l'auteur des *Illuminés* exploite massivement. Quoi qu'il en soit, comme nous avons tâché de le montrer dans le deuxième chapitre, la réécriture – sous toutes ses formes – tient intimement à la poétique personnelle de Gérard de Nerval.

⁴³⁷ Voir Marina Muresanu Ionescu, « Mise en abyme et niveaux narratifs dans "Angélique" de Gérard de Nerval », *Dialogue, Revue d'études roumaines*, Montpellier, Université Paul Valéry, no.7, 1981, p. 83–94.

Ce qui nous importe dans le cas de ce texte c'est de montrer, entre autres, qu'entre l'errance du personnage, la mobilité interne du récit et les mutations externes pré-alables des signes il y a tout un déterminisme. Par rapport au texte source de Mme de Noyer, où l'errance du personnage n'est pas, nous semble-t-il, nécessairement mise en évidence, dans le texte nervalien les épisodes à caractère narratif (les évasions et les incarcérations) sont beaucoup plus dynamisés et condensés. D'ailleurs, si Mme de Noyer insiste plutôt sur les excentricités spirituelles de l'abbé⁴³⁸, Nerval se montre plus captivé par les évasions du personnage, qualifiant celui-ci d'excentrique, de fugitif et d'anticonformiste⁴³⁹. Ensuite, il nous paraît également important à souligner que Gérard de Nerval exploite et emprunte non seulement le texte de cette auteure, mais aussi la technique de celle-ci de la réécriture et du réemploi⁴⁴⁰. Plus exactement, le texte de Mme de Noyer sur l'histoire de l'abbé de Bucquoy connaît trois publications, à savoir dans le bihebdomadaire intitulé *Quintessence des nouvelles* (1689–1730), dans *Les lettres historiques et galantes* et dans *L'Événement des plus rares*⁴⁴¹. Comme on le sait Nerval réemploie son texte sur l'abbé trois fois : dans le *National*, dans *Les Faux Sauniers* et dans *Les Illuminés*. Il y aurait encore plusieurs points communs à signaler entre ces deux auteurs, notamment en ce qui concerne le traitement ambigu des notions de l'histoire et de la fiction, mais nous nous focalisons pour le moment sur le texte à analyser.

⁴³⁸ Comte tenu de cette remarque, c'est peut-être ainsi que l'on pourrait mieux justifier l'intégration du texte réécrit par Nerval sous l'égide du titre *Les Illuminés*.

⁴³⁹ *HB, NPI*, II, p. 945 : Cet écrivain nous a paru remarquable, tant par ses évasions que par le mérite relatif de ses écrits.

⁴⁴⁰ Voir Marion Brétéché, « Faire profession de témoignage : les pratiques d'écriture d'Anne-Marguerite Dunoyer (1707–1719) », consulté en ligne le 6 mars, 2013, <http://revue.etudes-episteme.org/?faire-profession-de-temoignage-les> : « Ces différents procédés mis en œuvre par Dunoyer apparaissent de façon très nette dans le fonctionnement en miroir de la Quintessence du 20 avril 1711 et de la lettre 74. Le récit de l'arrestation et de l'emprisonnement à la Bastille d'un prétendu alchimiste, au début de la livraison du périodique, est ainsi repris par la Parisienne dans les Lettres : si dans cette seconde version, l'anecdote est un peu plus détaillée, on retrouve néanmoins la même structure, la même conclusion sous forme de morale et souvent des expressions similaires. La mise en perspective du fait divers est également semblable puisque, dans les deux passages, la comparaison avec le cas de l'abbé Bucquoy, embastillé célèbre, est mobilisée [...] Mettre en évidence cette écriture de la réécriture permet de comprendre comment Dunoyer a pu vivre de sa plume, c'est-à-dire subvenir à ses besoins grâce à ses publications sans bénéficier de charge ou de pension. En multipliant les réécritures, et ainsi les manuscrits rétribués, elle est parvenue à accroître ses sources de revenu. C'est sans doute cette dimension alimentaire de son écriture qui explique ses réutilisations en chaîne des mêmes écrits. Alors que le journalisme était la seule pratique de librairie assurant des revenus réguliers, Dunoyer a appliqué à d'autres objets éditoriaux les procédés d'écriture liés à la périodicité. Néanmoins, cette pratique de la réécriture n'allait pas de soi : encore fallait-il exercer sa plume dans un domaine et selon des configurations énonciatives qui la rendait possible. C'est finalement sa spécialisation dans l'actualité, doublée d'une diversification des supports mobilisés et soutenue par une figure de témoin, qui lui a permis de développer cette écriture de la réécriture et par là-même, de vivre de sa plume. »

⁴⁴¹ Nerval pensait que l'abbé était l'auteur de ce récit.

Ce que nous proposons de faire, c'est de nous engager dans une analyse micro-textuelle de l'*Histoire de l'abbé de Bucquoy*, afin de montrer, d'une manière plus concrète, comment ce récit se noue, se renoue et avance une fois avec les déplacements physiques et mentaux du personnage errant. Aux évasions de l'abbé de Bucquoy correspondent, sans doute, les esquives de l'auteur face aux contraintes imposées par la loi de la censure et du réalisme ou son évasion hors des préceptes du roman-feuilleton. Les déplacements, de quelque nature qu'ils soient, ne déterminent pas seulement les digressions ou les progressions du récit, mais ils constituent symboliquement l'attitude de fronde de l'auteur face aux lois rigides et univoques de l'amendement Riancey, ainsi que la critique subtile d'un régime autoritaire.

Une poétique du centre et de la sortie du centre (sortie synonyme d'opposition face à une idéologie répressive), du déplacement, d'errance, d'entrées, de montées, de traversées et de descentes, en un mot, d'ex(-)centricité est à formuler⁴⁴². La métaphore de la *limite* dans l'espace carcéral, entre dedans et dehors, entraîne la prolifération des lieux clos (cachots, chambres, tours, cellules⁴⁴³) et nourrit un imaginaire protecteur, matrice des projets et des gestes futurs. En jouant un peu les mots, ce sera plutôt une po(ï)étique de l'*excentricitérologie*⁴⁴⁴, renvoyant à l'exil, aux voyages excentriques et à tous les formes de déplacement, physiques ou symboliques, à formuler et à développer à travers notre analyse du récit de Gérard de Nerval. La carte magique⁴⁴⁵ de l'espace carcéral, à multiples entrées et sorties, manque de centre stable. Cet espace concentré de la prison, à plateaux intérieurs multiples, qui correspond au plateau parcellé de la structure du récit nervalien, y compris la forme et le contenu est, en fin de compte, l'espace de l'expérience de l'écriture de Gérard de Nerval. C'est pourquoi notre intention est de suivre de près, d'un côté, comment s'inscrit l'auteur dans les paroles de l'autre (de Mme de Noyer) et comment l'écriture de l'histoire lui sert à nourrir son imaginaire subversif.

L'errance doit être comprise, avant tout, comme une forme de résistance aux lois oppressives d'où naît toute l'esthétique nervalienne de la lisière et de la cynégétique :

On peut admettre que, de tout temps, Nerval fut hanté par l'idée d'une mouvance infixable, protéiforme, de la personne, mais qu'il parvint mal à s'en rendre compte

⁴⁴² Voir Jacques Bony, « Frontières, limites, seuils... », in Pierre-Albert Jourdin, *Europe revue mensuelle Gérard de Nerval*, Aïgui, 2007 ; l'exégète fait une analyse statistique des mots comme *passer, traverser, limite, lisière, rive, rivage, frange*, récurrents dans l'œuvre de Gérard de Nerval.

⁴⁴³ Victor. H. Brombert, *La prison romantique : essai sur l'imaginaire*, José Corti, 1975.

⁴⁴⁴ Nous forgeons ce mot tout en employant le mot d'*itérologie*, inventé par Michel Butor ; Voir Michel Butor, *Répertoire IV*, Paris, Minuit, 1972, chapitre « Le Voyage et l'écriture », p. 9–29.

⁴⁴⁵ Voir Jean Pierre-Richard, *Poésie et profondeur*, ch. « Géographie magique de Nerval », Seuil, 1955.

à l'intérieur des formes fixes proposées par l'usage littéraire de son époque ; et qu'en conséquence il passa d'abord par des représentations figurées de cette plasticité⁴⁴⁶.

La fixité et la mobilité ne s'opposent pas, au contraire elles entrent dans un jeu dialectique permanent, à notre avis, très intéressant. Il nous est difficile de croire que la fixité peut échapper à la mobilité et vice-versa, c'est pourquoi les errances du narrateur censées l'aider à trouver le livre apparemment introuvable sur l'abbé de Bucquoy et à fixer ou maîtriser ainsi le sujet historique et, implicitement, l'identité du protagoniste, ne sont qu'un désir qui lui permet ensuite de multiplier les divagations, les digressions, les ex(-)centricités et les fuites face à la réalité historique et aux autres contraintes du réalisme ou de la censure. Aux évasions physiques du personnage suivent toujours les détentions, c'est pourquoi entre poussées centrifuges et stagnations il y a toujours un déterminisme : aux limitations et aux privations de la mobilité du corps (« on lui mit *fort civilement* les fers aux mains et aux pieds, puis on le *fourra* dans une *chaise*, escortée d'une douzaine d'archers [...] On le mit au lit, en l'enchaînant par un pied à l'une des colonnes [...] On le lia plus étroitement⁴⁴⁷ ») l'abbé riposte avec d'autres évasions et agitations, mais ce sont justement ces agitations mêmes qui déterminent le personnage à arrêter ses écarts. Rappelons dans ce contexte l'épisode dans lequel l'abbé veut délibérément retourner à la prison⁴⁴⁸. Nous pourrions, dès lors, dire que l'ex(-)centricité même, en tant qu'écart ou mobilité physique ou narrative, peut ordonner un comportement exalté, mais l'ordre ne tient pas le personnage trop de temps en place. Gérard de Nerval a besoin de fixer son personnage, mais il sait en même temps que la fixité peut agiter sa pensée et saper en même temps l'avancée du récit, c'est pourquoi il fait appel, de temps en temps, à la stratégie de mettre son personnage « en route », de divaguer ou « d'interrompre le récit principal ». Nous pouvons nous rendre compte que l'auteur saisit certainement la force créatrice de la fixité des actes, des images et des idées, parce qu'au bout de compte c'est la fixité qui lui permet vraiment de s'arrêter sur ses idées, d'écrire et de multiplier ensuite les écarts et les ex-centricités, afin d'augmenter son récit. Mais, il saisit à la fois la force nocive de la fixité de ses idées, c'est pourquoi il nous présente un personnage hanté par des pulsions centrifuges, évasionnistes et oppositionnelles. En résumé, le repos ou la fixité sont à la fois créateurs d'un espace

⁴⁴⁶ Malandain, Gabrielle, *Nerval et l'incendie du théâtre. Identité et littérature dans l'œuvre en prose de Gérard de Nerval*, Paris, José Corti, 1986, p. 32.

⁴⁴⁷ *HB, NPI*, II, p. 909.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 916 : « – Monsieur le sergent, dit l'abbé de Bucquoy, des gens que je ne connais pas et dont je ne puis comprendre les intentions m'ont, par un accord secret, fait échapper de la prison de Soissons. Je me suis aperçu que ces gens étaient des malfaiteurs, et, étant moi-même un honnête homme, je ne puis consentir à me faire leur complice... Je sais que la Bastille m'attend ; arrêtez-moi... et reconduisez-moi en prison. »

qui laisse la place à l'écriture et nuisibles à l'imagination et à la progression du récit. On peut mettre en discussion la logique et le même mécanisme de fonctionnement dans le cas de la mobilité comprise en tant que figure d'écriture : la multiplication des écarts et des mouvements n'est pas possible à l'infini, c'est pourquoi le narrateur ramène le personnage à la prison concentrationniste. En clair, dans cette dialectique permanente entre fixité et mobilité réside, nous semble-t-il, tout le mécanisme de fonctionnement de l'ex(-)centricité dans l'écriture nervalienne, particulièrement dans ce récit sur l'abbé.

Les digressions, l'hypertrophie du discours narratif, l'antiromanesque, le mélange des éléments hétéroclites (au niveau des genres, des instances narratives, de l'espace et du temps), les déjouements permanents des notions de vérité, d'histoire, de fiction, de faux et de réel font des *Faux Saulniers* un récit excentrique inclassable qui remonte aux récits excentriques et anti-romanesques de Laurence Sterne, de Denis Diderot et de Charles Nodier. Daniel Sangsue nous offre une analyse ample et savoureuse du récit excentrique, y compris *Les Faux Saulniers* de Gérard de Nerval. C'est donc dans ce récit excentrique que l'« Histoire de l'abbé » trouve son origine initiale. Et c'est justement ce caractère digressif du récit qui a permis à l'auteur d'en découper une partie sans dommage pour les sens.

Les pulsions centrifuges du personnage, ses errances d'un lieu à l'autre, la dynamique des entrées et des sorties, l'artifice des intertitres⁴⁴⁹ sont à leur tour quelques éléments qui traduisent le caractère excentrique de l'écriture et de la composition du récit sur l'abbé.

4.2. Autorité, résistance et liberté

La figure de l'excentrique, désignant l'abbé de Bucquoy, ne prend sens que dans une réalité historique, idéologique, religieuse et sociale de la France du XVIII^e siècle. C'est pourquoi il convient de jeter les passerelles entre ces contextes, afin de nous situer mieux par rapport au texte à analyser. Ainsi menée, l'analyse du récit sur Bucquoy nous autorisera de formuler ensuite un point de vue beaucoup plus complexe par rapport à notre sujet de l'étude, particulièrement à notre objet d'étude –

⁴⁴⁹ « Autres évasions », « Autres projets », « Dernières tentatives », « Conclusions » ; Le titre de l'« Histoire de l'abbé de Bucquoy » connaît plusieurs variantes au long du récit, à savoir *Abbé de Bucquoy* (NPI, II, p. 5 ; p. 114) ; *Vie de l'abbé de Bucquoy* (Ibid., p. 33) ; *Histoire des évasions de l'abbé de Bucquoy* (Ibid., p. 49) ; *Aventures de l'abbé de Bucquoy* (Ibid., p. 90) ; *Histoire de l'abbé de Bucquoy* (Ibid., p. 114 ; p. 169) ; *Histoire du sieur abbé comte de Bucquoy* (Ibid., p. 120) ; Étroitement lié de ces observations, nous rappelons que le nom de l'abbé de Bucquoy est, lui-même, instable et changeant, fait qui relève l'identité difficile à fixer, ainsi que la relativité des notions de réel, de vérité, d'histoire, sous la plume de Gérard de Nerval.

l'ex(-)centricité –, y compris ses figures métaphoriques comme la prison, le déguisement, le centre, la marginalité et le langage codifié.

Les exégètes nervaliens se sont demandés maintes fois pourquoi Nerval a choisi d'écrire sur un embastillé fugitif – peu connu – qui se situe en marge de l'histoire et de la littérature. Assurément, l'auteur des *Illuminés* a trouvé entre lui et Bucquoy des affinités et des préoccupations communes, à savoir l'anticonformisme, l'intérêt pour les relations entre la politique et la religion, la résistance face aux règles et au pouvoir despotique et la critique subtile des actes punitifs arbitraires. C'est l'auteur, lui-même, qui témoigne d'ailleurs que le nom de l'abbé de Bucquoy a toujours résonné dans son esprit comme un souvenir d'enfance⁴⁵⁰. Dans ce contexte, il faut dire que l'origine valoisienne de Bucquoy est, bien évidemment, un artifice de la part de Nerval, lui-même issu du Valois. De surcroît, l'anticonformisme de Bucquoy, ses incarcérations et évasions vont de pair avec l'anticonformisme de Gérard de Nerval face aux lois imposées au roman-feuilleton et à la pression de la censure, avec ses internements dans la « clinique prison » du docteur Blanche, avec son goût pour le voyage et pour les errances physiques et mentales. Michel Brix justifie l'intérêt de Nerval pour l'histoire de l'abbé soulignant qu'entre la marginalité sociale de l'auteur, stigmatisé comme fou, et le pouvoir d'opposition et de résistance de l'anticonformiste Bucquoy il y a une étroite liaison :

On sait que Nerval était lui-même un être socialement *en marge* : sa folie, connue de tous à cause de l'indiscrétion de quelques journalistes, constituait la déviance qui le rejetait *aux limes* du monde social. Dans ces *espaces excentriques*, au premier sens du terme, il a rejoint Rousseau, l'abbé de Bucquoy, Angélique de Longueval et toute la lignée de ceux qui s'écarterent des normes et s'opposent aux pouvoirs. C'est là, *dans les marges* de la société, que Nerval a composé une œuvre hétérodoxe en son temps, mais néanmoins fondatrice de la modernité littéraire, et que notre XXe siècle finissant, pour paraître orthodoxe, s'applique à comprendre et à imiter – Sous des dehors trompeurs de fol délicieux et de doux rêveur, Nerval cachait une pensée littéraire et idéologique empreinte d'un anticonformisme radical. De cet anticonformisme, les feuilletons des *Faux Saulniers* constituent, dans l'œuvre de Gérard, la revendication la plus éclatante⁴⁵¹.

⁴⁵⁰ Voir *FS, NPI*, II, p. 52.

⁴⁵¹ Brix, Michel, « Nerval et la réflexion politique. Une lecture des *Faux Saulniers* », *loc. cit.*, p. 46–47 ; c'est nous qui soulignons ; Voir *Les Faux Saulniers, NPI*, II, p. 52 : « Bucquoy dont le nom a toujours résonné dans mon esprit comme un souvenir d'enfance » ; Chang Hwa Park, *Nerval, écrivain voyageur : une nouvelle forme de voyage littéraire*, p. 232 : « Sa vie (de Bucquoy) marquée par l'errance perpétuelle et maints emprisonnements évoque indirectement celle de Nerval, elle aussi marquée par d'incessants déplacements et plusieurs internements. » (Thèse de doctorat consultée en ligne, le 9 mars 2013 : <http://bdr.u-paris10.fr/theses/internet/2012PA100046.pdf>).

N'oublions pas non plus que l'histoire marginale d'un personnage peu connu a toujours suscité la curiosité de l'auteur. Le livre sur l'histoire de l'abbé trouvé et feuilleté par l'auteur à Francfort n'était pour lui qu'un exemplaire parmi d'autres « bouquins » et une fois retrouvé et acquis à Paris, après maintes déambulations et recherches, l'objet tant désiré ne correspond plus à ses attentes et aux espérances fabuleuses qu'entretenait son absence. Celui-ci n'est en fait qu'un bien pauvre livre, « cruellement rogné » : sa reliure a été restaurée, le prix élevé ne se justifie que par ses « trois maigres brochures » et, par-dessus de tout, ses marges étaient coupées jusqu'au texte. Nous y retrouvons la même rhétorique et le même artifice auxquels recourt l'auteur dans la préface des *Illuminés* pour décrire les livres oubliés dans le grenier de son oncle.

La vie de l'abbé de Bucquoy sert ainsi de miroir pour Nerval, étant en même temps une mise en abyme de l'instabilité historique et d'un socle identitaire de l'auteur toujours en mouvement ou en fuite. Nous allons voir, dans « Les Confidences de Nicolas », que l'auteur évoque à nouveau ce miroir universel édificateur, mais qui fonctionne autrement que celui-ci ou que le miroir magique dans lequel regardait Raoul Spifame.

On a considéré maintes fois que Nerval a toujours été apolitique, mais certaines de ses œuvres montrent bien le contraire. L'auteur n'est pas isolé dans sa « tour d'ivoire » et, par conséquent, indifférent aux réalités politiques, idéologiques et sociales de son époque, au contraire, Michel Carle⁴⁵² nous fait découvrir un Nerval préoccupé des idées révolutionnaires, surtout dans ses écrits de jeunesse. *Léo Burckart* est, peut-être, le meilleur exemple dans ce sens⁴⁵³. Françoise Gaillard insiste, elle aussi, sur l'idée que même lorsque Gérard de Nerval rêve, il « emprunte à la réalité les éléments constitutifs de ses rêves [...] S'il se réfugie dans le rêve, c'est, il le dit lui-même, en raison d'une conjoncture historique qui l'exclut⁴⁵⁴ ».

La première réflexion qui nous est venue juste après la lecture du texte de Nerval sur l'abbé de Bucquoy fut de comprendre quelle pourrait être la relation entre l'histoire de l'abbé et l'histoire des faux saulniers. Plus clairement, nous nous sommes demandés pourquoi Nerval a inventé et conservé la scène d'orfèvre et les références aux faux saulniers dans l'Histoire des *Illuminés*? À notre avis, l'évocation

⁴⁵² Michel Carle, *Du Citoyen à l'artiste. Gérard de Nerval et ses premiers écrits*, Canada, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992 ; Voir Claude Pichois, « Aspects de la politique nervalienne dans le *Voyage en Orient* », *Lendemain* IX, 33, 1984, p. 7–9.

⁴⁵³ Jacques Bony nous dit que « Léo Burckart est avec Cromwell, Lorenzaccio et le Don Carlos de Verdi le témoignage de la réflexion romantique sur la politique et sur le pouvoir, telle qu'elle peut s'exprimer sur scène ». (Voir Gérard de Nerval, *Léo Burckart suivi de L'imagier de Harlem*, Introduction, notes, annexes, bibliographie et chronologie par Jacques Bony, Flammarion, 1996, p. 449).

⁴⁵⁴ Voir Françoise Gaillard, « Nerval ou les contradictions du romantisme », *Romantisme*, n. 1–2, 1971, p.128–130.

des faux saulniers, même si ceux-ci ne constituent pas en vérité le sujet principal des *Faux Saulniers*, d'autant moins de l'« Histoire de l'abbé », peut être expliquée si nous considérons l'écrivain comme un « frère d'arme » de Bucquoy et des faux saulniers. Par sa « mission » de protéger la population, au risque d'être persécuté par le pouvoir arbitraire ou forcé d'obéir aux lois contraignantes, l'écrivain peut être considéré un « frère d'arme » du militaire Bucquoy et des excentriques faux saulniers⁴⁵⁵.

L'auteur ouvre son texte sur l'histoire de l'abbé en présentant l'état général de désenchantement de la France, sous le règne de Louis XIV, évoquant les dérives du régime politique – dictatorial et tortionnaire –, les guerres perdues, les problèmes économiques, les vices et les conduites libertines des souverains, le scepticisme du roi et la dégradation des valeurs morales et spirituelles⁴⁵⁶. Sur ces fonds, historique et politique, extrêmement instables, surviennent les mécontentements des protestants et leurs actes excentriques. De nombreuses « provinces » françaises, « des ligues » et « des frondes » se solidarisent afin de protester, « sous diverses formes, soit sous le voile des idées religieuses, soit sous la forme évidente des jacqueries⁴⁵⁷ », contre le régime autoritaire louis-quatorzien. Une fois avec la révocation de l'édit de Nantes, les répressions cruelles, les tortures et les massacres augmentent annonçant ce que l'un des personnages du récit nervalien appelle, à un moment donné, la terreur monstrueuse. Dès lors s'explique l'exil des « protestants », des « déserteurs » et des « paysans réduits à la misère », forcés de s'expatrier ou de s'excentrer de leur pays originaire à cause des tortures qui les menacent⁴⁵⁸.

Le pouvoir arbitraire du régime surveille et punit même les innocents⁴⁵⁹. L'abbé, confondu avec La Bourlie (impliqué dans les révoltes des Cévennes) est incarcéré et, même si celui-ci prouve son identité réelle et réclame cette confusion, on ne le libère pas⁴⁶⁰. Pas même les placets envoyés au roi par sa tante ne suffisent pour que l'incarcéré échappe de la prison, ainsi que « voyant toutes ses sollicitations restées

⁴⁵⁵ Je remercie Michel Brix d'avoir m'éclaircir dans ce sens.

⁴⁵⁶ *HB, NPI*, II, p. 903 : « Le grand siècle n'était plus : – il s'était en allé où vont les vieilles lunes et les vieux soleils » ; Voir *Quintus Aucler, NPI*, II, p. 1135 : « Il a certes, quelque chose de plus effrayant dans l'histoire que la chute des empires, c'est la mort des religions [...] Le croyant véritable peut échapper à cette impression, mais avec le scepticisme de notre époque, on frémit parfois de rencontrer tant de portes sombres ouvertes sur le néant. »

⁴⁵⁷ *HB, NPI*, II, p. 903.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 924 : « [...] trois *hoquetons* qui nous accompagnaient et qui portaient brodée sur leur cote d'armes la représentation d'une masse hérissée de pointes avec cette devise : *monstrorum terror* ».

⁴⁵⁹ Voir Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Editions Gallimard, 1975.

⁴⁶⁰ Bucquoy, confondu avec l'abbé de La Bourlie, est arrêté arbitrairement, comme l'auteur-narrateur des *Faux Saulniers*, qui fût confondu par le rédacteur du *Corsaire* à un autre Gérard : *Les Faux saulniers, NPI*, II, p. 29 : « Il y a eu, dans les renseignements qu'a pu prendre le rédacteur du *Corsaire*, confusion entre deux noms. Je ne suis pas le même que M. Gérard qui faisait partie du bureau de l'*esprit publique*, et qui sans doute, écrivait d'après ses opinions personnelles ».

sans effet, (le personnage) dut se résoudre à sortir de la France⁴⁶¹ » (il quitte à la fin ce pays pour se loger en Hollande). Mais jusqu'à ce qu'il sorte de ce pays, Bucquoy doit faire face aux incarcérations et au régime pénitentiaire essayant de trouver toujours les interstices de sa liberté et de son pouvoir de résistance dans le cadre desquels naît une alternative tant éthique qu'esthétique. Et ceux qui résistent face au pouvoir absolu, y compris Bucquoy, le font grâce à une lutte plutôt subversive que frontale. Les communications secrètes⁴⁶², les déguisements, les dissimulations, les feintes, les évasions répétées, les illusions et les rêveries deviennent indispensables à la survivance et aux actes d'opposition⁴⁶³.

Bucquoy est un excentrique révolté, mais il a des raisons pour se comporter ainsi. Les réalités historiques et religieuses ne le satisfont pas. Le pacte entre le « trône » et l'« autel » le révolte, d'où ses nombreuses allusions et critiques par rapport à la religion auxquelles nous reviendrons en temps voulu⁴⁶⁴. Son opposition est à la fois manifestée, active, sourde et patiente, mais, comme nous l'avons dit, elle consiste moins dans ses actes de fronde (il incendie, par exemple, l'une des portes de la prison pour s'en sortir) que dans sa résistance face à ses multiples incarcérations et l'insistance de ses tentatives d'évader. Rappelons Ross Chambers qui note que l'opposition reste, dans le cas de Nerval, plutôt du côté de la subversivité que du côté de la réactivité manifestée :

L'opposition n'est pas un acte de *résistance* si par là on entend le geste d'opposer la force à la force, la colère d'un Hugo à la répression, par exemple. Il s'agit d'une réaction aux forces aliénantes dont le geste est à la fois plus isolé, moins ouvertement politique, moins conscient de soi, aussi – et, souvent, plus rusé. L'opposition ne cherche pas à changer les conditions régnantes, à renverser un régime par exemple, mais à y créer des circonstances permettant d'y vivre, ou d'y survivre ;

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 913–914.

⁴⁶² *Ibid.*, p. 928 : « C'était un alphabet (inventé par Reneville) des plus simples qu'il avait créé, et qui consistait à frapper, avec un bâton de chaise, en comptant un coup pour a, deux pour b... ainsi de suite. » ; « Seulement ses précédents traverses l'avaient rendu méfiant, et il voulut encore que chacun s'engageât, par les serments les plus forts, à ne point trahir les autres. Il écrivit des passages de l'Evangile avec une plume de paille et de la suie délayée, et fit jurer solennellement tous ses compagnons. » (*Ibid.*, p. 937) ; on dresse les animaux pour passer des billets, on écrit sur des planches noires pour communiquer à l'extérieur, etc.

⁴⁶³ Voir Keiko Tsujikawa, *op.cit.*, p. 85 : « L'opposition ainsi renouvelée nécessite les pratiques du secret : le déguisement, le pseudonyme, le masque et la dissimulation. C'est dans ce contexte que l'abbé est soupçonné d'être « l'abbé de La Bourlie, se disant marquis de Guiscard, et que le rapport de la police l'appelle « le prétendu comte de Bucquoy ». Roland et ses troupes, selon Nerval, cachent leurs identités, se déguisant « en fausse patrouille », et utilisent même « des signes de reconnaissance, – motif qui renforcent la nature secrète des résistances [...] ».

⁴⁶⁴ Il est important de rappeler l'histoire du For l'Évêque, l'un des intertitres du récit nervalien dont le nom vient de *Forum Episcopi*, pour montrer les renvois à la religion et à la politique : avant de devenir une prison royale séculière, le For l'Évêque était le tribunal inquisitorial de l'évêque ou le siège de la juridiction épiscopale.

c'est une affaire d'improvisation spontanée (ou du moins peu réfléchie) et, comme le dit Michel de Certeau, de qui je m'inspire, de „tactique” plutôt que de „stratégie” (la stratégie impliquant la maîtrise d'un terrain, la tactique „étant manœuvre sur un terrain occupé par l'autre). L'opposition ne (se) théorise donc pas, ou (se) théorise peu ; c'est un faire, ou mieux un savoir-faire, car le geste oppositionnel se révèle à l'analyse infiniment savant et plein de ressources, sachant profiter des circonstances du moment et changer de tactique selon des exigences elles-mêmes changeantes⁴⁶⁵.

L'abbé de Bucquoy, de prêtre devenu militaire, est un excentrique qui refuse de se conformer à toute obéissance arbitraire et totalitaire, c'est pourquoi on l'appelle un révolté, mais mentionnons qu'il se déclare indépendant de tout groupe dissident et par conséquent en marge de toute formation homogène :

un de ces fils de grandes familles militaires qui ont lutté contre les rois, et qui sont toujours soupçonnés de rébellion. Je n'appartiens pas aux protestants, mais je suis de ceux qui protestent contre la monarchie absolue et contre les abus qu'elle entraîne... Ma famille avait fait de moi un prêtre... j'ai jeté le froc aux orties et je me suis rendu libre⁴⁶⁶.

Comme nous l'avons vu dans la première partie de l'étude, l'excentricité est une forme de révolte contre l'ordre établi et contre toute forme radicale et oppressive. C'est donc en tant qu'exalté, mais surtout en tant qu'anticonformiste qui rejette tout encadrement et obéissance, que nous pouvons appeler l'abbé de Bucquoy un excentrique. D'ailleurs, c'est l'auteur-narrateur, lui-même, qui considère l'abbé un « précurseur de la Révolution⁴⁶⁷ » qui se montre critique envers la royauté de Louis,

⁴⁶⁵ Chambers, Ross, *Mélancolie et opposition. Les débuts du modernisme en France*, José Corti, 1987, p. 99 ; Jean-Nicolas Illouz, *Nerval, Le « rêveur en prose », Imaginaire et écriture*, Paris, PUF, 1997, p. 30–47.

⁴⁶⁶ HB, NPI, II, p. 906 ; Voir Daniel Sangsue, *Le récit excentrique. Gautier – De Maistre – Nerval – Nodier*, Corti, 1987, p. 33 : « sans être révolutionnaire, l'excentricité a des racines politiques » ; Paul Bénichou partage la même idée de Sangsue (voir Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, Corti, 1973, p. 443) ; Bucquoy, comme l'auteur-narrateur d'*Aurélia* n'accepte de porter aucun joug : « Mes premières années ont été trop imprégnées des idées issues de la Révolution, mon éducation a été trop libre (...) pour que j'accepte facilement un joug qui sur bien des points offenserait encore ma raison. Je frémis, en songeant quel chrétien je ferais si certains principes empruntés au libre examen des deux derniers siècles (...) ne m'arrêtaient sur cette pente ». » (*Aurélia*, NPI, III, p. 730.)

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 942 : « [...] indiquer l'abbé de Bucquoy comme un des précurseurs de la première révolution française. » ; « dans sa voiture (de Bucquoy) on avait trouvé des livres qui ne traitaient que de révolutions, un masque et quantité de petits bonnets, et de plus encore des tablettes toutes chiffées. » (*Ibid.*, p. 908) ; il est en possession des « papiers compromettants » (*Ibid.*, p. 909) ; il fréquentait « les hôtels du Marais, le dernier asile de l'opposition bourgeoise et parlementaire » (*Ibid.*, p. 911) ; il avait fait des connaissances au café Laurent « où se réunissaient les modernes épicuriens qui, sous le voile du scepticisme et de la gaieté, cachaient les débris d'une opposition sourde et patiente, comme Harmodius et Aristogiton cachaient leurs épées sous des roses » (*Ibid.*, p. 912) ; il fait partie du groupe des néo-frondeurs, appelés des cabalistes ; Sans doute, Nerval partage la thèse de Barruel selon laquelle les associations mystiques secrètes ont influencé le déclenchement de la Révolution. Cette affirmation tient de preuve : « Peut-être a-t-on exagéré l'influence des illuminés tant en France

le substitut terrien de l'autorité divine. Et cette critique menée contre la « couronne » inviolable a certainement une double portée : Bucquoy est un excentrique révolté, mais aussi un « fils du feu » qui, par ses critiques du régime et du pouvoir absolu, préserva la seule autorité de Dieu. Son illuminisme est à la fois politique et religieux, à précision que ni l'une, ni l'autre de ces « disciplines » (la religion et la politique) ne peuvent lui imposer leur joug d'autorité ou d'appartenance ; il n'accepte pas l'autoritarisme, c'est pourquoi il propose « un plan de république applicable à la France, qui donnait les moyens de supprimer la monarchie⁴⁶⁸ ». Mais, il reconnaît en même temps que « le pouvoir monarchique entre les mains d'un sage serait le plus parfait de tous, mais où trouver ce sage ?⁴⁶⁹ » Dans ce double statut (prêtre et militaire ou illuminé et précurseur de la Révolution) réside, nous semble-t-il, toute l'originalité, l'excentricité et la singularité de ce personnage :

L'abbé n'est-il pas bien davantage, dans le récit de Gérard, un hors-la-loi, conspirateur présumé et spécialiste de l'évasion, qu'un « illuminé » ? Encore l'illuminé est-il représenté par son écrit « sur l'autorité en général et le pouvoir arbitraire en particulier » et par son « projet pour faire de la France une république et y détruire le pouvoir arbitraire » que par ses systèmes métaphysiques?⁴⁷⁰

Jacques Bony saisit bel et bien l'ambivalence et les contradictions de cet excentrique qui, s'illumine jusqu'à la fin en traversant les ténèbres et éloignant ainsi les chimères⁴⁷¹. Les références subtiles à la lumière et aux ténèbres reviennent constamment dans le texte de Nerval, ce qui nous détermine à voir dans l'« enfer des vivants », qui résonne avec les mots comme « La Fer », le « fer », « enfermer » ou l'« enfermement », et « le tombeau noir » non seulement deux métaphores de la Bastille, mais aussi une mise en abyme de l'enfer spirituel dans lequel baignent non seulement le héros Bucquoy et les prisonniers, mais aussi une société menacée par le culte des lumières et par l'altération des valeurs morales.

4.3. L'abbé « fugitif » : prison et évasion

On a abordé ce texte sur l'abbé, le plus souvent, dans une perspective historique et politique, moins dans une perspective littéraire ou religieuse, c'est pourquoi notre

qu'en Allemagne, mais on ne peut nier qu'ils n'aient eu une grande action sur la Révolution française et dans le sens de son mouvement. » (CZ, *NPI*, II, p. 1100).

⁴⁶⁸ *HB*, *NPI*, II, p. 941.

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 942.

⁴⁷⁰ *NPI*, II, p. 1316.

⁴⁷¹ Voir Mme de Noyer, *op. cit.*, p. 10 : « [...] et sur ce qu'ayant vécu jusque-là comme un saint, il n'avait embrassé qu'une chimère : sa foi s'en ébranla ; et résolut de rentrer dans le monde ».

visée est de suivre ici les deux pistes. Disons d'emblée que les épisodes concernant les détentions et les évasions successives, qui constituent la substance majeure du récit, sont extrêmement révélateurs de l'imaginaire de l'espace carcéral discontinu et du temps que Nerval explore et exploite une fois avec les déambulations de son personnage ; l'auteur-narrateur se nourrit, consciemment ou non, de toute l'imagination de liberté, de rêverie et de « divertissement » face à toute règle et autorité.

Dans les lignes qui suivent, notre propos est de nous engager dans une micro-analyse des évasions du personnage. Le morceau de texte que nous donnons ci-dessous est, plus concrètement, une contraction du contenu des épisodes d'incarcération et d'évasion dont le protagoniste est principalement Bucquoy. Les mots en gras nous aideront à montrer comment le récit est révélateur du point de vue de l'excentricité comprise, à travers ses dérivés et synonymes, tant au sens propre qu'au sens symbolique. Notre intention majeure est donc de démontrer que ce fragment contrasté ne doit pas être lu *ad literam*, mais qu'il est un terrain narratif riche en significations.

Précisons aussi nombreux sont les indices qui nous invitent à lire ce morceau non seulement dans une perspective symbolique, mais aussi religieuse. Nous allons montrer plus exactement que le plan de surface de l'enfer carcéral renvoie à un plan de profondeur qui cache un enfer spirituel, social et politique de cette époque là. Ensuite, ce qui nous semble extrêmement intéressant, c'est de comprendre comment Nerval réussit à glisser d'un récit à caractère historique (le faux saulnage des faux saulniers, la révolte des camisards, les incarcérations dans la Bastille, etc.) vers un récit fictionnel qui cache un imaginaire souterrain tout à fait à part. C'est, nous semble-t-il, dans cette exploitation de l'imaginaire de l'espace carcéral que consiste tout l'investissement personnel de l'auteur.

La pluralité d'entrées, de sorties et de traversées, au delà du fait qu'elles constituent le tissage même du récit, mettent en évidence, avant tout, un centre identitaire précaire, presque toujours en fuite. Et cette identité précaire renvoie aussi à l'identité instable de l'auteur lui-même, compte tenu qu'il supprime toute frontière entre écriture de soi et écriture sur l'autre :

– Pardon de vous parler encore de moi. Mais de même que la vie de l'abbé de Bucquoy me semble pouvoir éclairer toute une époque, – d'après le procédé bien connu d'analyse qui va de simple au composé, il me semble que l'existence d'un écrivain étant publique plus que celle des autres, qui cachent toujours des recoins obscurs, c'est sur lui-même qu'il doit au besoin donner exemple des faits ordinaires qui se passent dans une société⁴⁷².

⁴⁷² *FS, NPI*, II, p. 95.

La mise en parallèle de ce passage avec un autre, nous aide à montrer encore une fois combien Nerval déjoue la notion de biographie :

Notre travail, maintenant, ne peut être que le complément d'une biographie, où nous devons seulement indiquer l'abbé de Bucquoy comme un des précurseurs de la révolution⁴⁷³.

Voici le texte que nous tentons d'analyser :

Sa **descente** à travers les grilles hérissées de fer [...] L'abbé, grâce à cette diversion qui retenait en outre les sentinelles dans leur guérite, **prit** par la rue des Bourdonnais, **gagna** le quartier Saint-Eustache et **arriva** enfin près de la halle, où il **trouva** un cabaret ouvert. [...] L'abbé de Bucquoy, voyant toutes ses sollicitations restées sans effet, du se résoudre à **sortir** de France. Il **prit** la route de Champagne [...] Il s'**échappa** du For Évêque [...] on le **déposa** à la prison de La Fère [...] Avant d'**entrer** dans la cellule, il pria le concierge de lui aller chercher à boire, et, en son absence, se mit à grimper jusqu'à bastion d'où il se précipita dans un **fossé** plein d'eau [...] on le **ramena** épuisé et tout couvert de boue. On prit soin cette fois de le **mettre** au cachot. On avait eu de la peine à **faire revenir** le pauvre abbé de Bucquoy d'un **long évanouissement** [...] on l'**envoya** donc à Soissons, dont la prison était plus sûre que celle de La Fère [...] L'abbé **fut mis** dans une tour [...] L'Abbé **redescendit** et **trouva la porte ouverte** du **mur de ronde**. [...] l'abbé, qui savait tous les exercices, **descendit** en s'aidant de la sellette à la manière des peintres en bâtiment. Il se trouva dans le **fossé**, qui était à sec et pleines d'herbes. Le **mur du dehors** était trop haut pour qu'il pût songer à **remonter**. Seulement, en cherchant quelque point dégradé qui permit l'**ascension**, il se trouva près d'une **ouverture d'égout** [...] se mit à **descendre** par une **échelle** dans ce réduit assez fétide. L'homme le conduisit silencieusement jusqu'à un **escalier en limaçon**, et lui dit. **Montez** maintenant jusqu'à ce que vous trouviez une résistance... [...] L'abbé **monta** bien trois **cent marches** [...] et l'abbé se trouva sur un plancher solide, mais dans la plus profonde nuit. En **tâtant à droite et à gauche** sentit des tables qui se prolongeaient, et ne comprit pas davantage **dans quel lieu il se trouvait**. [...] L'abbé de Bucquoy, plus fortement soupçonné que jamais, **prit** de chemin de la Bastille [...] L'abbé avait été placé dans la tour de la Bretignière. [...] **On mit** l'abbé de Bucquoy dans une chambre plus élevée et plus aérée où se trouvaient d'autres prisonniers. C'était à la tour du Coin [...] En **entrant** dans la salle commune [...] – **Je ne suis pas si bien logé !** dit l'abbé de Bucquoy [...] Corbé donna des ordres, et l'abbé **se vit transporté** à une chambre du second étage dans la tour de la Bretauidière [...] on **descendait** naturellement dans les **fossés** du côté de la rue Saint-Antoine. Ils se mirent à travailler tous deux avec ardeur, et le **mur était déjà entièrement troué**... [...] L'abbé de Bucquoy **fut remis** dans une autre chambre qui faisait partie de la tour de la Liberté [...] Du Puits **sortait la nuit** de sa chambre [...] Il avait fini par s'**échapper** de Vincennes. [...] Il était parvenu à **descendre** dans un **fossé** [...] on le **ramena** dans la Bastille [...] il fit enfoncer le plancher, dont les solives étaient

⁴⁷³ *HB, NPI*, II, p. 942.

pourries, de sorte qu'il **tomba**, dans la chambre inférieure, avec le baron de Peken, qui était habitée par un jésuite [...] On **les remit** dans leur chambre. [...] Quant à eux, ils devaient **être transportés** dans une chambre plus belle... [...] l'abbé **fut transporté**, non au cachot, mais dans un de ces étages des tours qu'on appelait *calottes*. [...] L'abbé et Grandville travaillait à **percer le mur**, et y réussissaient en démolissant une ancienne **fenêtre bouchée** par la maçonnerie [...] Il s'agissait simplement de **limer les grilles de la fenêtre** et de **descendre**, la nuit, dans le **fossé** [...] L'abbé penchait pour la contrescarpe voisine du quartier Saint-Antoine ; d'autres étaient d'avis « de **passer** par la demi-lune dans le **fossé** qui donne **hors de la porte**. [...] Comme on risquait d'être vu en **passant** devant l'étage inférieur [...] L'abbé de Bucquoy **descendit** le premier [...] Deux des prisonniers finirent **par descendre** [...] L'abbé, qui n'abandonnait jamais une opinion, resta seul dans le même lieu, attendit que la sentinelle fût éloignée, et **se mit à gravir le mur**, au-delà duquel il trouva encore **un autre fossé**. Le **fossé** fut encore **franchi**, et il se trouva de l'autre côté sur une **gouttière** donnant dans la rue Saint-Antoine. Il n'eut plus qu'à **descendre** le long du toit d'un pavillon [...] **descendit** vite la rue Saint-Antoine, puis il **gagna** celle de Tournelles ; **traversant** Paris, il **arriva à la porte de Conférence** [...] et parvint, avec un déguisement, à **gagner** la Suisse par la Bourgogne. [...] Nous avons montré l'abbé de Bucquoy s'**échappant** de la Bastille, ce qui n'était pas chose facile

Bucquoy et Raoul Spifame sont des marginaux incarcérés – l'un par confusion d'identité et pour ses actes ultérieures imprudents, l'autre pour la hardiesse de ses critiques, pour ses comportements et folie excentriques et pour ses gestes incontrôlés – qui luttent afin de s'échapper de la prison. C'est à l'intérieur de cet espace qu'une critique fervente à l'adresse du souverain et de ses partisans prend forme.

Le thème de la prison revient maintes fois sous la plume de Nerval avec une portée autobiographique compte tenu qu'il a, lui-même, séjourné dans la clinique du docteur Blanche⁴⁷⁴. La prison est à la fois le lieu concentrationnaire et excentrique⁴⁷⁵, ainsi que la métaphore d'un discours subversif et marginal. Elle est, de plus, le lieu où l'espace et le temps ont une toute autre valeur, étant soumis aux

forces centripètes (réduction, rétraction, intériorisation...) en butte aux forces centrifuges (expansion, extension...) au point de rupture mais aussi de suture entre le dehors et le dedans, le fermé et l'ouvert, l'infinitude du temps et l'éternité de l'instant. C'est dans la dynamique qui met en jeu l'espace du dehors et l'espace du

⁴⁷⁴ Le calife Hakem est emprisonné au Moristan, l'auteur d'*Aurélia* se désigne l'un des prisonniers de la clinique du Dr. Blanche (voir Michel Brix, « Nerval et la prison heureuse », in André Guyaux (sous la publication de), *Gérard de Nerval*, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 1997, p. 141 : « À maintes reprises, l'écrivain s'est trouvé confiné entre les murs de maisons de santé parisiennes, que l'auteur d'*Aurélia* ne craignait pas d'assimiler à de véritables prisons »).

⁴⁷⁵ La prison comme espace géographique et social marginalisé.

dedans avec toute la douleur du seuil [...] Si tout est prison, rien n'est prison, puisqu'il n'est de liberté que ramenée au lieu même de sa négation⁴⁷⁶.

L'abbé de Bucquoy dépasse, au moins pour un temps, l'angoisse et les douleurs provoquées par la détention, franchissant physiquement les murs de la prison, contrecarrant ainsi le pouvoir despotique. Son intelligence, ses aptitudes pratiques, le hasard, mais aussi les bonnes opportunités le servent le meilleur possible pour échapper aux « surveillances parfaites⁴⁷⁷ ».

Le déplacement du texte sur l'abbé de Bucquoy va de pair avec l'errance continue du personnage, qualifié de fugitif⁴⁷⁸. Le héros est presque toujours « en route », c'est-à-dire en déplacement ; il n'est jamais à sa place, même s'il est parfois physiquement⁴⁷⁹. En d'autres termes, même lorsque Bucquoy est à l'intérieur de la prison, il est, en même temps, ailleurs⁴⁸⁰, rêvant toujours comment mettre en pratique ses « projets d'évasions », franchir les murs, traverser les corridors, les quais et la « limite de la forêt », dissimuler les douleurs du corps, mimer un comportement ou comment faire attention aux opportunités d'échapper. C'est dire brièvement que Bucquoy est toujours entre-deux, c'est-à-dire entre *ici* (réel, localisé, immédiat) et *ailleurs* (possible et futur), entre sur place et déplacement, entre immobilité et mobilité. L'auteur narrateur voyage, lui-même, dans son écriture, une fois avec le personnage,

⁴⁷⁶ Voir Aïcha El Basri, *L'imaginaire carcéral de Jean Genet*, Paris, L'Harmattan, 2013.

⁴⁷⁷ Voir Mme de Noyer, *op. cit.*, p. 22 : « Contre la promesse qu'on lui avoit faite d'adoucir ses fers, il fut doublement enchaîné : on lui fit mille insultes, le traitant de sorcier, parce qu'on ne pouvoit pas comprendre par quel moyen il avoit pu arracher sa chaîne de la colonne du lit ».

⁴⁷⁸ *FS*, *NPI*, II, p. 10 : « Ce personnage excentrique et éternellement fugitif ne peut échapper toujours à une investigation rigoureuse » ; Bruno Tritsmans, *Textualité de l'instable. L'écriture du Valois de Nerval*, Berne, Peter Lang SA, 1989, p. 58 : « La qualification de l'abbé comme „personnage excentrique et éternellement fugitif se réfère à ses évasions au sens littéral du terme, mais prend également son sens par rapport aux démarches entreprises par le narrateur pour le fixer. L'évasion de la prison est la dérobade face aux recherches. » ; Voir Antoine Compagnon, « Nerval à la chasse », in André Guyaux et Sophie Marchal (textes réunis par), *La Vie romantique. Hommage à Loïc Chotard*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 169–177 ; Le narrateur de *HB* introduit son personnage sans avoir connaître ni son origine, ni son trajet, à la manière de Denis Diderot dans *Jacques le fataliste* (roman excentrique par excellence : « D'où venait-il ?... On ne le sait pas trop... Où allait-il ? Nous le verrons plus tard... ») (*HB*, *NPI*, II, p. 904) ; Dès lors, nous pourrions dire que ni le récit de Nerval n'a pas un scénario préalable, un trajet fixe et préétabli. À comparer ce passage avec l'une des répliques du *VO* « Tu ne m'as pas encore demandé où je vais : le sais-je moi-même ? Je vais tâcher de voir des pays que je n'aie (sic) pas vus ; et puis, dans cette saison, l'on n'a guère le choix des routes » (*VO*, *NPI*, II, p. 178).

⁴⁷⁹ Voir *Pandora*, *NPI*, III, p. 659 : « Je ne pouvais tenir en place. J'échappai à la joie tumultueuse de la taverne, et j'allais prendre mon café au Graben. En traversant la place Saint-Étienne... ».

⁴⁸⁰ Daniel Lançon et Patrick Née (sous la direction de), *L'ailleurs depuis le romantisme. Essais sur les littératures en français*, Hermann Éditeurs, 2009.

son voyage devenant évasion dans l'imaginaire et dans les interstices de la liberté de l'écriture proprement dite⁴⁸¹.

Nous ne sommes pas les premiers à signaler la parenté entre voyage et écriture dans le cas de Nerval, particulièrement dans le *Voyage en Orient*. En approfondissant ce rapport entre écriture et voyage (intérieur, excentrique ou réaliste), nous nous apercevons que l'auteur accroît son territoire narratif en localisant et délocalisant en permanence son personnage, l'instabilité devenant, paradoxalement, le moteur constant du récit. Les déplacements, tant physiques que mentaux, deviennent la source principale d'action et de transgression, mais aussi l'avancée de l'écriture ; l'armature du récit dépend des errances physiques du protagoniste l'abbé de Bucquoy, de ses évasions et de ses réincarcérations, enfin de toute la dynamique d'accumulations des écarts et des répétitions des gestes.

Force est de dire que le récit des ces épisodes d'évasions et d'incarcérations est homogène et concentré, mais c'est dans cette concentration même que l'auteur multiplie les lieux, déplace les lignes, les points de ralliement et de cristallisation, évitant ainsi tout enracinement solide. Pour synthétiser cette idée centrale, et en jouant un peu les mots, on peut dire que le récit que nous analysons est tout à fait *co-errant*. La mobilité du personnage va de pair avec l'écriture errante en spirale qui s'érige, chez Nerval, en esthétique personnelle. Les verbes de mouvement et le registre sémantique des mots renvoyant au déplacement abondent dans ce texte contrasté : « descente », « l'ascension », « entrée », « remonter », « évanouissement », « franchir (les murs en ronde) », « entrer », « (tâtant) à droite et à gauche », « traverser », « sortir », « tomber », « passer », etc. Les figurations spatiales de l'errance perdent de cette façon leur substance et repères, Bucquoy se déplaçant sans guide et sans itinéraire connu, sans savoir, le plus souvent, la direction exacte qu'il prendra pour sortir de la prison ou sans connaître toujours les lieux où il se trouve à un moment donné. Chaque fois quelque chose intervient et rend difficile ses évasions :

⁴⁸¹ Voir Ross Chambers, *Gérard de Nerval et la poétique du voyage*, José Corti, 1969 ; Dagmar Wieser, dans l'un de ses articles consacré à Nerval et dont le titre renforce l'actualité du sujet que nous traitons, ainsi que la problématique de l'excentricité, tisse ses idées autour du mot déplacement, y compris tous les verbes et les synonymes que celui-ci peut engendrer, et analyse toute la dynamique des sens qui s'y dégage ; La notion du déplacement, dit l'auteur, « sous-tend l'œuvre comme une matrice sémantique. De l'amour à la religion, du savoir à l'esthétique, aucun champ de l'expérience et de la connaissance n'en reste indemne. L'œuvre nervalienne procède d'une énergie centrifuge – plutôt que centripète. » (Voir Dagmar Wieser, « Nerval et la science des déplacements », *Littérature*, n. 158, 2010, p. 34) L'emploi de la paire centripète-centrifuge et la dialectique qui s'opère entre les deux termes apparemment opposés, nous intéresse de près vu qu'ils sont directement liés à la compréhension et à la formulation des sens de l'excentricité dans l'œuvre de Nerval. » ; les déplacements – physiques ou mentales – des personnages dans l'espace et la « dromomanie de l'auteur se présente comme le versant visible d'un tropisme secret de l'écriture. » (*Ibid.*, p. 33) ; Dans *CN*, Nerval évoque la soi-disant *littérature ambulante* de Restif de la Bretonne qui remonte à celle de Rousseau.

une porte à incendier, une trappe à forcer, une mansarde à ouvrir, une fenêtre bouchée à déboucher ou à démolir, un fossé plein d'eau à traverser à la nage, un escalier à monter ou à descendre, un mur à trouser ou à graver, un plancher à enfoncer, un corps-de-garde à soudoyer, des grilles à limer, une corde à fabriquer ou à cacher, etc. Et par-dessus tout, l'obscurité de la nuit n'est pas favorable au fugitif. Ses lignes de fuites et ses trajets aléatoires, horizontaux, verticaux et zigzagants sont, le plus souvent, livrés au hasard des rencontres et des situations.

La spirale, suggérée par l'image de l'« escalier en limaçon », est peut-être la meilleure figure de l'ex-centricité, de l'errance, de la répétition des mêmes actes, du passage périodique dans les mêmes lieux symboliques ou vides de toute signification. Ceci dit entre les parenthèses, la réitération des actes et des gestes n'a rien à voir avec le rituel religieux où le geste hiératique a une fonction liturgique. Le temps cyclique, de l'éternel retour s'oppose au temps biblique linéaire et irréversible. C'est pourquoi l'évasion du héros n'est pas vraiment évasion, ni liberté, mais le retour incessant au point de départ : on le ramène dans la prison chaque fois qu'il réussit à s'évader ; il en sort et y rentre, dans un permanent va-et-vient. C'est dans cette dialectique tendue entre fixité, mobilité et répétition que consiste toute la poétique de l'ex-centricité et du récit qui augmente grâce à cette dynamique entre déplacement et parcours en circulaire. Nerval s'est, lui-même, senti presque toujours menacé par la répétition cyclique, c'est pourquoi il s'est évertué à lutter contre cette fatalité d'une manière excentrique : « La treizième revient... c'est encore la première. Et c'est toujours la seule moment⁴⁸² ». On pourrait dire que l'abbé de Bucquoy semble être un Sisyphe voué à un permanent recommencement, mais le personnage de Nerval dépasse pour autant cette condition tragique par son geste répétitif d'échapper à la détention ; évader, au risque d'être réincarcéré, semble être pour Bucquoy la meilleure solution de vivre la vie, de s'opposer et de faire usage de sa résistance face au despotisme.

Henri Scepti observait, pour sa part, le rôle que le motif de la répétition joue dans *Les Illuminés* :

La répétition agit à tous les niveaux du texte nervalien, elle en contamine la périphérie comme le centre et s'institue en véritable principe d'organisation du discours et mode de formalisation de l'objet à dire, à inventer. Mais la répétition n'est pas la reprise rigoureuse du Même, qui dès lors serait constitué en essence, posé déjà ou toujours antérieurement *sub specie aeternitatis*, elle consiste au contraire à favoriser un fonctionnement spécifique de la récurrence structurelle et de la mise en circuit

⁴⁸² Sylvie, *NPI*, III, p. 539.

des figures et des motifs qui postulent le Même dans un schéma de superposition et de dissémination au sein du texte⁴⁸³.

Nous savons que le thème de l'errance abonde dans les œuvres nervaliennes. Dans *Aurélia* le narrateur erre partout, dans les salles du « vaste édifice », dans « les labyrinthes de la grande ville », mais surtout dans le rêve ou dans les interstices de l'« épanchement du songe dans la vie réelle ». Chaque évasion et chaque arrêt sont à la fois une nouvelle sortie et entrée, un aller et un retour, le départ étant toujours plus intéressant que le retour. Les traversées des couloirs, les montées et les descentes des escaliers, des étages et des cellules et les écarts que le personnage fugitif exerce sont tant à l'intérieur de la prison qu'à l'extérieur de celle-ci. Dans *Les nuits d'octobre*, il a un passage très proche de ce que nous venons de dire :

Des corridors, – des corridors sans fin ! Des escaliers, – des escaliers où l'on monte, où l'on descend, où l'on remonte, et dont le bas trempe toujours dans une eau noire agitée par des roues, sous d'immenses arches de pont [...] – Monter, descendre, ou parcourir les corridors, – et cela pendant plusieurs éternités... Serait-ce la peine à laquelle je serais condamné pour mes fautes?⁴⁸⁴

Voir aussi dans *Aurélia* :

– J'errais dans un vaste édifice composé de plusieurs salles [...] Je me perdais plusieurs fois dans les longs corridors, et en traversant une des galeries centrales, je fus frappé d'un spectacle étrange⁴⁸⁵.

En tout point d'arrêt fleurissent plusieurs points d'arrivée et de sortie, mais ni l'une, ni l'autre de ces arrivées et de ces sorties ne rendent l'abbé de Bucquoy vraiment libre. Ni excentriquement, ni concentriquement, ni à gauche, ni à droite, ni en haut, ni en bas, le héros ne réussit à trouver sa vraie liberté, ni à échapper de la prison facilement. Ses issues sont chaque fois bloquées, les portes et les fenêtres sont parfois bouchées. Le refus de l'incarcération est, avant tout, le refus de se soumettre à un régime autoritaire et absurde, dont les lois de punition et d'arrestation sont pour la plupart arbitraires. Son errance incessante annule tout enracinement et repliement sur soi, c'est pourquoi il reste en dehors de soi. Nous connaissons bien l'histoire des individus célèbres qui ont fait de l'incarcération une occasion de conversion ou de travail intellectuel⁴⁸⁶. Bucquoy se réjouit, en revanche, de la liberté de pensée.

⁴⁸³ Scepi, Henri, *Poésie vacante. Nerval, Mallarmé, Laforgue*, ENS Éditions, 2008, p. 23.

⁴⁸⁴ *Les Nuits d'octobre*, NPI, III, p. 337.

⁴⁸⁵ *Aurélia*, NPI, III, p. 698.

⁴⁸⁶ Voir Jacques Berchtold « Énergie des « récits d'évasion » au XVIIIe siècle. L'abbé de Bucquoy, le baron de Trenck, l'ingénieur Latude », *Cahiers du Centre de Recherches historiques*, n. 39, 2007 : Marie Durand enfermée pour avoir refusé de renoncer à sa foi et à sa religion ; Louis-Isaac de Sacy

Dans une époque centralisée, à géométrie fixe, Bucquoy cherche à varier et à multiplier les centres et les espaces physiques et symboliques, à trouver des interstices subversifs de résistance et à imposer sa singularité comme centre. Et la mouvance physique du personnage est un réflex à la stabilité et à l'anarchie des choses ; les déplacements du personnage, même s'ils paraissent eux-aussi arbitraires à première vue, ne sont que la réponse à l'autorité arbitraire qui « ne se sert que trop de Dieu, mais à quoi? à couvrir son injustice⁴⁸⁷ ». La critique contre l'alliance entre la politique et la religion y est évidente.

Tant qu'il peut franchir les murs réels de la prison, qu'il peut ne pas laisser son corps concentré dans un espace fermé, qu'il peut donc s'échapper et vagabonder au dehors des murs, Bucquoy ne se sent pas contraint de convertir son incarcération dans une liberté spirituelle. Et pouvoir signifie, avant tout, savoir-faire et ensuite vouloir faire. Cependant, force est de rappeler que la liberté du corps, gagnée suite aux franchissements des murs carcéraux, ne rend pas le personnage libre une fois pour toutes, parce qu'il est chaque fois arrêté et incarcéré. De toute manière, ce n'est pas, nous semble-t-il, la liberté pour être libre qui constitue le mobile des évasions du personnage⁴⁸⁸, mais le désir de mettre en pratique ses « projets d'évasion » et de résister à toute retenue arbitraire. Dès lors la révolte de Bucquoy compte beaucoup plus dans le fait de se révolter que dans les droits ou les causes défendus. Les ratages comptent moins, le geste de se rendre libre étant plus important que la liberté proprement dite. C'est pourquoi la prison n'est plus, apparemment, le milieu d'isolement et de torture, mais le lieu de la théâtralisation des gestes, des déguisements, des feintes et des rôles devenant ainsi un mode opératoire d'excentricité, de survivance et de rêveries⁴⁸⁹. Ici, dans la prison, les prisonniers sont plus libres qu'au dehors :

traduit la Bible pendant son incarcération à la Bastille ; Voltaire rédige la tragédie *Œdipe* et les chants de *La Henriade* à la Bastille, Diderot traduit de Platon au château de Vincennes.

⁴⁸⁷ *HB, NPI*, II, p. 943, « ne se sert que trop de Dieu, mais à quoi? à couvrir son injustice. Ô mon Dieu, on vous confesse assez de bouche ; mais qui est-ce qui vous avoue de cœur? N'y aura-t-il que vous, Seigneur, qui n'auriez aucun crédit parmi les hommes, si ce n'est comme prétexte à leur injustice? »

⁴⁸⁸ *HB, NPI*, II, p. 908 : « [...] ennuyé du séjour de la prison, il eut l'idée de s'évader ».

⁴⁸⁹ Voir Michel Brix, « Nerval et le thème de la "prison heureuse" », André Guyaux (éd.), *Nerval : actes du colloque de la Sorbonne*, Université de Paris IV : Paris-Sorbonne, 1997 ; Écoutons l'abbé de Bucquoy : « – Je ne suis pas si bien logé ! » dit l'abbé de Bucquoy. – Aussi je ne me plaignais que de manquer de serviettes et de draps, lorsque je vis arriver le porte-clefs Ru du linge, des couvertures, des vases, des chandeliers et tout ce qu'il fallait pour que je pusse m'établir honnêtement dans ce pavillon. » (*HB*, p. 925) ; Encore ici : « Mais on est très bien ici, et, avec la perspective d'en sortir prochainement, qui voudrait tenter de s'en échapper ? – La chose serait impossible, dit Reneville... Mais, quant à juger du traitement que l'on reçoit dans ce château, attendez encore. – Ne vous y trouvez-vous pas bien ? Très bien pour le moment... J'en suis revenu à la lune de miel, où vous êtes encore... » (*Ibid.*, p. 921) ; « J'ai souffert un peu dans le cachot... mais maintenant, sous cette tonnelle, appréciant la chaleur d'un vin de Bourgogne assez généreux, je me sens disposé à prendre patience. » (*Ibid.*, p. 923) ; On rappelle que le thème de la « prison heureuse » apparaît aussi dans *RS, NPI*, II, p. 894 : « Il n'y avait plus de prison, mais un palais ; plus de haillons, mais

on a des communications secrètes, on a des vices, on soudoie les gardiens et les geôliers, on a des privilèges, des rangs, des fonctions et « hautes relations », on favorise certains cercles de prisonniers, on critique le régime politique, on diffame la figure du roi et de Dieu, on blasphème, on écrit des épigrammes, on se moque des règles, on tue, on v(i)ole, on trahit, on se déguise. La prison devient ainsi un théâtre de l'excès, des dissimulations et de l'imaginaire.

Après son évasion définitive l'abbé de Bucquoy quitte la France et, nous dit l'auteur, « resta soit en Hollande, soit en Allemagne, et n'alla pas aux Indes⁴⁹⁰ ». Sans domicile fixe, comme Nerval d'ailleurs, l'abbé a probablement continué ses errances d'un pays à l'autre.

4.4. Religion et l'enfer des vivants

Nombreux sont les renvois, implicites ou explicites, à la religion d'état, particulièrement au scepticisme du roi et des gens de cette époque. Les polémiques entre Bossuet et Fénelon occupent le devant de la scène. Dieu est remplacé par le roi terrien qui s'arroge le pouvoir et la majesté absolus⁴⁹¹. Le trajet spirituel excentrique de l'abbé de Bucquoy ne peut pas être compris en dehors de son temps, dont la moralité est en décalage par rapport aux valeurs de la religion, de la justice et de l'éthique. De prêtre (c'était la famille qui avait fait de Bucquoy un prêtre) l'abbé de Bucquoy devient un déiste et ensuite un simple quiétiste, depuis surtout qu'il a lu dans *Le Mépris du Monde* d'où il a appris

qu'il est plus profitable pour l'homme de se cultiver, lui-même, en vue de Dieu que de cultiver la terre, qui ne nous ait de rien [...] Qui est-ce qui cultive ?... On se bat, on chasse, on fait un peu de faux saulnage... ; on introduit des marchandises d'Allemagne et d'Angleterre, on vend des livres prohibés. Ceux qui ont de l'argent spéculent sur le bon des fermes ; mais la culture, c'est un travail de fainéants!⁴⁹²

des parures étincelantes ; l'ordinaire des repas se transformait en banquets splendides où, parmi les concerts de violes et de buccines, montait l'encens harmonieux des vers. » ou *Ibid.*, p. 890 : « Spifame avait la conviction que ses rêves étaient sa vie et que sa prison n'était qu'un rêve ».

⁴⁹⁰ *HB*, *NPI*, II, p. 945.

⁴⁹¹ Voir *HB*, *NPI*, II, p. 923.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 906 ; Voir Jean Richer, Fonds Lovenjoul, D 741, fol. 125 cité par Béatrice Didier, « Nerval et la philosophie des Lumières ou le deuil de la Foi », in *Nerval : une poétique du rêve*, Actes du Colloque de Bâle, Mulhouse et Fribourg des 10, 11 et 12 novembre, Honoré Champion, 1989, p. 104 : « Vous en êtes à vous occuper de Dieu. Occupez-vous donc d'agir. Occupez-vous de vous-mêmes. Vous êtes des fainéants qui comptez sur le ciel comme une loterie. Il est difficile de trouver quelque chose qui éternise davantage la bêtise humaine que la diversité des langues, des coutumes, des religions. Voilà ce que disait mon oncle, homme imprégné des idées de Voltaire » ; Voir la préface des *Illuminés*, *NPI*, II, p. 885 où l'on évoque le déisme mitigé de l'oncle de Gérard de Nerval.

De plus, le séjour à la Trappe, où on « ne le mit trop en rapport avec le monde⁴⁹³ », et où on lui demanda de respecter la loi de silence, détermine le héros à renoncer à la « discipline » monastique. Mais comme une ironie, le personnage n'échappe pas de ce qu'il fuit : la prison l'éloigne du monde et les austérités sont plus dures qu'à la Trappe. La liberté de la parole ne lui est non plus toujours accordée : « L'abbé de Bucquoy, réduit au silence par le bâillon et la poire d'angoisse, ne comprenait pas que l'orfèvre volé eût reçu le même traitement⁴⁹⁴. » Son indépendance de toute forme cléricale obéissante et son goût de liberté ne débouchent que sur l'isolement dans la prison.

Sans « s'inquiéter plus de la religion chrétienne⁴⁹⁵ », Bucquoy jette « le froc aux orties » et se rend libre restant pour autant un simple déiste. Ainsi, il manifeste sa liberté d'*entrer* et de *sortir* de la religion aussi facilement qu'il change ses habits d'officier en habits de prêtre :

En route, il eut une querelle et fit une blessure à un homme qui l'avait insulté. Ce hasard malheureux *le fit rentrer* dans la religion [...] épris des doctrines de saint Paul, il fonda à Rouen une communauté ou séminaire, qu'il dirigea sous le nom de *Le Mort*. Ce nom symbolisait pour lui l'oubli des douleurs de la vie et le désir du repos éternel⁴⁹⁶.

Le hasard⁴⁹⁷ domine partout dans le récit et on sait qu'il était au centre de la doctrine déiste à laquelle le personnage s'attache, où Dieu et sa Providence n'ont plus de place⁴⁹⁸. La prison que nous présente Mme de Noyer et Nerval et par le biais desquels nous pouvons nous en faire une image, est le lieu où se côtoient toutes sortes d'individus : des fanatiques, des francs-maçons, des prêtres libertins, des déistes, des convertis et des athées aussi comme dans les loges maçonniques, où les illuminés théosophes se croisaient avec des illuminés révolutionnaires, des charlatans, des spiritualistes, des matérialistes athées, des déistes et des quiétistes.

Les distances que Bucquoy parcourt, les diverses montées et descentes, les errances et les allers-retours permanents sont, sur le plan métaphysique, les reflexes d'un

⁴⁹³ *HB, NPI*, II, p. 908.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 916.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 908.

⁴⁹⁶ *Ibid.*

⁴⁹⁷ Bucquoy rencontre par hasard les faux saulniers ; par hasard on le confond avec l'abbé de La Bourlie ; par hasard il réussit à évader, etc.

⁴⁹⁸ Yvon Belaval, Dominique Bourel (sous la direction de), *Le siècle des Lumières et la Bible*, Paris, Editions Beauchesnes, 1986, p. 313 : « Le déisme est généralement défini comme la conviction que Dieu n'exerce plus aucune influence sur la marche du monde après sa création (deux otiosus), ce qui implique pour l'homme une religion naturelle commune à toute l'humanité. Le Dieu des déistes est souvent comparé à un horloger qui, après avoir fabriqué une montre puis l'avoir remontée, la laisserait fonctionner par elle-même. » ; Voir Dominique Tailleur, *L'espace nervalien*, Nizet, 1975.

centre ontologique immobile, auquel le personnage ne peut pas s'attacher facilement ; ils dénotent, en outre, la difficulté de fixer son identité ou, pour mieux dire, de retrouver son intériorité concentrée, mais aussi les signes d'une perte de la fonction de la réalité transcendante. Dit autrement, derrière les poussées centrifuges et le désir d'évasion de Bucquoy, nous décelons non seulement sa révolte et ses critiques ferventes, mais aussi l'impossibilité de celui-ci de se réfugier dans son for intime pour y trouver sa liberté intérieure, plus vraie et plus durable que la liberté du corps.

Les descentes répétées dans les fossés pleins d'eau, d'herbe ou purement et simplement secs, les entrées par les portes souterraines, les déambulations, en pleine obscurité, sur des plateaux, des tables et des terrasses qui paraissaient se prolonger, l'incendie provoqué par le personnage, afin de brûler l'une des portes intérieures de la prison, la fumée, le brouillard, les chemins barrés et les ponts à traverser, peuvent être interprétés comme une descente dans l'enfer spirituel, mais aussi dans l'inconscient de la pensée, dans le rêve et dans la folie du personnage et de l'auteur lui-même.

À la fin du récit, Nerval cite des passages tirés de *l'Extrait du traité de l'existence de Dieu*, dont l'auteur est l'abbé de Bucquoy, et nous présente Bucquoy comme un redoutable métaphysicien. L'abbé ne croit plus au déisme et combat la philosophie matérialiste considérant que la matière ne peut pas exister sans l'intervention de Dieu :

“Chacune des parties de la matière, dit-il, a-t-elle l'existence par elle-même ? Il y aurait donc autant d'êtres nécessaires que de parties... Cela produirait des dieux sans nombre, comme dans les imaginations des païens” Les corps n'ont selon l'abbé, ni existence, ni mouvement par eux-mêmes... Prétendra-t-on qu'“au centre de la matière un atome pousse l'autre, et que l'ordre résulte de leur action réciproque ?” Voilà ce que l'abbé ne peut admettre sans l'intervention d'un Dieu. “ Les corps ont aussi peu par eux-mêmes le mouvement et la régularité du mouvement, que l'existence. À ce compte le hasard est-il quelque chose de tout cela ? Par là même il dépend. Subsiste-t-il par lui-même sans être rien de ce qu'on vous a dit ? Alors c'est Dieu. N'est-il ni l'un ni l'autre ? Ce n'est rien !”⁴⁹⁹

Voici comment l'abbé aurait pu combattre Restif de la Bretonne et Quintus Aucler, les deux adeptes de la religion païenne, mais aussi comment le déiste s'illumine mettant Dieu et non pas la science au centre, faisant de lui la volonté qui ordonne le mouvement des astres et les corps leur conférant une régularité dans leur mouvement.

⁴⁹⁹ HB, NPI, II, p. 942–943.

CHAPITRE 5

ENTRE SOI ET L'AUTRE

5.1. (Auto)biographie et réalisme ex(-)centriques

Les Confidences de Nicolas est le plus long des textes intégrés dans *Les Illuminés*, s'étendant sur plus de cent pages. Gérard de Nerval reprend et y insère ses articles sur la vie et l'œuvre de Restif de la Bretonne, publiés initialement dans la *Revue des Deux Mondes*.

Dans ce chapitre, notre visée est de proposer un nouveau trajet herméneutique, afin d'essayer d'analyser les rapports entre l'amour, l'(auto)biographie, le réalisme, le socialisme, le théâtre, la religion, la ressemblance, le fétichisme et l'excentricité. Le texte riche des *Confidences de Nicolas* nous permettra de démontrer combien tous ces thèmes se font écho et se correspondent sous la même plume de Gérard de Nerval.

On a écrit maintes pages sur ce texte « à demi nervalisé », cela s'expliquant, d'une part, en raison des thèmes riches y abordés par Gérard de Nerval, récurrents d'ailleurs dans ses œuvres⁵⁰⁰, d'autre part, en raison du dialogue que ce texte entretient particulièrement avec le *Voyage en Orient*, *Les nuits d'octobre*, *Les filles du feu* et *Aurélia*⁵⁰¹. Quant à notre analyse, elle s'inscrira dans la lignée des études critiques consacrées jusqu'à présent à ce texte, en essayant, en même temps, de proposer quelques réflexions tissées autour de la notion d'excentricité et de ses figures.

Gérard de Nerval emploie souvent dans *Les Confidences de Nicolas* des adjectifs ou des substantifs synonymes de l'excentricité, pour qualifier la conduite, les croyances et les idées politiques de son personnage, à savoir *extravagance*, *bizarrierie*, *caprice*, *fantaisie*, *errance*, *folie*, *singularité*, *originalité*. Dans le chapitre théorique

⁵⁰⁰ Kurt Shärer, *op.cit.*, p. VII : « Rien dont de plus désordonné, de plus proliférant, et, dans un sens, de plus aberrant, que la poursuite habituelle des thèmes, faite par le critique nervalien. » ; Frank Paul Bowman relevé toute une série de thèmes nervaliens : l'enthousiasme pour le débit naturel chez les chanteurs, l'onirisme de la vision de la femme, l'intérêt pour la typographie, le culte de Napoléon, l'invention de généalogies imaginaires (*Gérard de Nerval. La conquête de soi par l'écriture*, Paradigme, 1997, p. 171).

⁵⁰¹ Voir Jacques Bony, qui met en parallèle du texte *CN* et *Sylvie* et repère les similitudes entre ces deux textes.

de notre étude, nous avons réuni tous ces termes dans ce que nous avons appelé l'axe lexical de l'excentricité. Mais, au-delà de cette approche lexicale, l'excentricité se montrera, espérons-le, à nouveau efficace et opérationnelle notamment en tant qu'instrument d'analyse de ce texte nervalien. Nous procéderons pas à pas, afin de réussir à mettre en valeur l'utilité de cette notion dans la compréhension du discours et du positionnement ex(-)centriques, toujours *entre deux* du narrateur, de l'âme indécise de Nicolas, tiraillée entre l'amour spirituel et l'amour charnel, entre repentance et débauche, entre religion chrétienne, panthéisme et pratiques hérétiques, de l'écriture réaliste et excentrique, à la fois biographique et autobiographique, et du syncrétisme féminin.

Restif de la Bretonne et ses écrits ont suscité et suscitent encore l'intérêt des exégètes : Michel Dansel consacre une place importante à cette figure singulière du XVIIIe siècle, dans son livre récent, intitulé *Les excentriques*⁵⁰². J. J. Moreau de Tours, beaucoup plus avant, avait introduit cet auteur dans *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire*, le qualifiant, lui-aussi, d'excentrique⁵⁰³. Gérard de Nerval, quant à lui, s'arrête sur la vie et l'œuvre de cet auteur dont les excentricités et le caractère original rappelle les excentriques anglais : « On sait maintenant sur la vie étrange de Restif tout ce qu'il faut pour le classer assurément parmi ces écrivains que les Anglais appellent *excentriques*⁵⁰⁴. » Le mot d'*excentricité* revient deux fois dans le texte nervalien, consacré à Restif de la Bretonne⁵⁰⁵.

Nous avons tenté de montrer, dans les chapitres antérieurs, les rapports que l'auteur des *Illuminés* entretient avec les notions de biographie, d'autobiographie, de réel et de vérité. En prolongeant les réflexions sur ces notions, notre intention est

⁵⁰² Voir Michel Dansel, *Les excentriques*, Robert Lafont, 2012.

⁵⁰³ Voir J. J. Moreau de Tours suit de près Gérard de Nerval lorsqu'il dit que : « les singularités de Restif ne ressemblaient guère aux singularités en manchette de Haydn et de Buffon. Entre autres excentricités de Rétif de la Bretonne, nous citerons les suivantes : « Tantôt il se condamnait au silence, faisant vœu de ne parler à personne, tantôt il laissait croître sa barbe et disait à quelqu'un qui le plaisantait : « Elle tombera que lorsque j'aurai achevé mon roman. – Et s'il a plusieurs volumes ? – Il en aura quinze. – Vous ne vous raserez donc que dans quinze ans ? – Rassurez-vous, jeune homme, j'écris un volume par jour. » (Voir J. J. Moreau de Tours, *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire*, Victor Masson, Paris, 1859, p. 542–543).

⁵⁰⁴ CN, NPI, II, p. 1056.

⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 1040 : « étrange nature, vie littéraire dans ses écarts et bizarreries reflète le cynisme du XVIIIe siècle et présage les excentricités du XIXe siècle », respectivement NPI, II, p. 954 : « D'ailleurs, il ne *composait* que ses propres ouvrages, et telle était sa fécondité, qu'il ne se donnait plus la peine de les écrire : debout devant sa casse, le feu d'enthousiasme dans les yeux, il assemblait lettre à lettre dans son *compositeur* ces pages inspirées et criblées de fautes, dont tout le monde a remarqué la bizarre orthographe et les excentricités calculées [...] Cependant aucune de ces excentricités ne rebutait les innombrables lecteurs du *Paysan perversi*, des *Contemporaines* ou des *Nuits de Paris* ».

de comprendre cette fois-ci comment réussit l'auteur des *Confidences* à s'identifier avec le discours et les quelques *lignes de vie* de son biographié et à mettre, en même temps, à distance son analyse, adoptant un discours critique par rapport au libertinage des personnages et à tout ce qui pousse à l'extrême leur conduite. S'agit-il d'un regard critique rétrospectif sur un soi-même qu'il a été, dans son enfance ou dans sa jeunesse mais qu'il n'est plus le même les années passant? Dit d'une autre manière, comment Nerval réussit-il à la fois à s'approprier le discours de l'autre (on connaît bien l'ampleur des emprunts de l'auteur de l'œuvre rétivienne) et mettre à distance son analyse ou enlever ce qui ne s'accommode plus avec ses credos et systèmes de valeurs morales ? Au cours des pages qui suivent, nous tenterons donc de montrer, entre autres, combien le discours ambivalent de la préface des *Illuminés* résonne dans *Les Confidences* : Nicolas, comme Nerval, avait « tout jeune absorbé beaucoup de nourriture indigeste ou malsaine pour l'âme⁵⁰⁶ ».

Pour Restif de la Bretonne les expériences réelles de sa vie sont celles qui lui fournissent la matière pour la *composition* de ses romans, contrairement à Gérard de Nerval, qui prétendait mettre à part sa « vie réelle » et sa « vie poétique⁵⁰⁷ ». Si pour Restif les frontières qui séparent la vie de l'écriture, ainsi que le réel de la fiction ou de la convention s'opacifient, voire s'effacent, l'écriture transparente et confessionnelle de soi et de la vie réelle semble pour Gérard de Nerval n'être possible à pratiquer qu'à travers l'indirect, la déviance, l'oblicité et l'ex(-)centricité. Faire de sa vie une œuvre, comme Chateaubriand, Proust ou Gide l'ont bien fait, n'était pour Nerval qu'une permanente tentation et une fantaisie, mais qui l'aidaient, sans doute, dans son acte de création. Les détours face au réel, les projections, les altérités expérimentées, les identifications déguisées et les avancées masquées tiennent, avant tout, aux choix esthétiques de l'auteur, à ses conceptions de l'art, de l'autobiographie, de la réalité, de la fiction et de l'invention en littérature. Les dissimulations et les fuites de Gérard ont aussi une portée autobiographique, étant, plus précisément, d'une part, sa réponse à l'impuissance d'écrire – sans détours – sur soi-même, de concentrer ou de fixer son identité psycho-littéraire, d'autre part, son avancée camouflée face aux regards insistants des autres ; on connaît bien les indiscretions de Jules Janin et d'Alexandre Dumas par rapport à Gérard de Nerval, leur stigmatisation de la folie de cet auteur et les répliques désespérées de Nerval aux accusations,

⁵⁰⁶ *NPI*, II, p. 886.

⁵⁰⁷ Voir la Lettre au docteur Labrunie, 12 juin 1854, *NPI*, III, p. 864 : « c'est plein d'exagérations, bienveillantes sans doute, et d'inexactitudes qui m'importent fort peu du reste puisqu'il s'agit d'un personnage conventionnel... On ne peut empêcher les gens de parler et c'est ainsi que s'écrit l'histoire, ce qui prouve que j'ai bien fait de mettre à part ma vie poétique et ma vie réelle. » ; Voir Michel Brix, « L'autobiographie et la problématique du réalisme », in *Écritures de soi : secrets et réticences*, Bertrand Degott et Marie Miguet-Ollagnier (éd.), Paris, L'Harmattan, 2002, p. 29–47.

afin de convaincre ses deux contemporains de sa raison⁵⁰⁸. Nerval ne s'identifie pas, cette fois-ci, avec les héros de son imagination, mais avec des individus historiques. En fait, il s'identifie et se démarque en même temps ; c'est l'identification à la fois oblique et à distance qui lui permet d'écrire sur soi-même et sur les autres.

Suivons de près Marina Mureșanu Ionescu qui peut nous aider à comprendre les rapports entre biographie et autobiographie, entre identification et distanciation, bref entre objectivité et subjectivité dans l'acte de l'écriture :

La situation est ambiguë et assez indécidable dans *Les Illuminés* par le fait que la distance est à la fois zéro et maximale-le il de l'énoncé, étant un substitut du *je*, une autre hypostase du *je*, il est identifiable au *je* de l'énonciation. Si l'on empruntait un procédé genettien, on pourrait dire que l'essence des *Illuminés* est résumable dans (ou est une expansion de) la phrase : " Je suis à la fois et tour à tour Raoul Spifame, l'abbé de Bucquoy, Restif de la Bretonne, Jacques Cazotte, Cagliostro et Quintus Aucler dont je raconte la vie"6"par là donc je me raconte."⁵⁰⁹

Si l'on en croit Daniel Sangsue, c'est l'ambiguïté même qui caractérise l'excentricité⁵¹⁰. En résumé, le rapport de ces deux hypostases, l'une objective, l'autre subjective, ne réussit, chez Nerval, jamais à se stabiliser, dans le sens que les marques du « je » et du « il » restent presque toujours indéterminés ; ils changeant continuellement de place et de rôles, s'entremêlent, se superposent et fusionnent tout en restant séparés. C'est ici, dans cette dynamique complexe des instances du « je » et du « il », que consistent tout le paradoxe et toute la difficulté de comprendre l'écriture nervalienne, ses inflexions incessantes, ses lignes de convergence, de cristallisation et de fuite. « Je suis l'autre » qu'avait écrit Gérard de Nerval de sa main *en marge* d'un frontispice pourrait aussi renvoyer à l'autobiographie et à la biographie.

Dans l'analyse de la préface, nous avons tenté de mettre en évidence le discours ex(-)centrique et ambivalent de l'auteur. C'est dans ce jeu mutuel, générateur sans

⁵⁰⁸ Keiko Tsujikawa choisit les passages éloquentes à ce sens : *NPI*, III, p. 457 : « [...] c'est bien assez de se laisser clouer ce masque au visage dans les endroits où l'on ne peut faire autrement. » et *NPI*, III, p. 685–686 : « Qu'on nous pardonne ces élans de personnalité, à nous qui vivons sous le regard de tous, et qui, glorieux ou perdus, ne pouvons plus atteindre au bénéfice de l'obscurité ! »

⁵⁰⁹ Mureșanu, Ionescu, Marina, *op.cit.*, p. 203 ; Voir *Promenades et souvenirs*, *NPI*, I, p. 139 : « N'est-on pas aussi, sans le vouloir, le sujet de biographies directes ou déguisées ? » ; Il nous semble que Paul Sartre nous aide, lui-aussi, à expliquer ce que nous venons de dire, même si ses paroles ne visent directement Gérard de Nerval ou son œuvre : « le *soi* ne peut être saisi comme un existant réel : le sujet ne peut être *soi*, car la coïncidence avec soi fait, nous l'avons vu, disparaître le soi. Le soi représente donc une distance idéale dans l'immanence du sujet par rapport à lui-même, une façon de ne pas être sa propre coïncidence, d'échapper à l'identité tout en la posant comme unité, bref d'être en équilibre perpétuellement instable entre l'identité comme cohésion absolue sans trace de diversité et l'unité comme synthèse d'une multiplicité. C'est ce que nous appellerons la *présence* à soi. » (Sartre, Paul, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 119.)

⁵¹⁰ Voir Daniel Sangsue, « Vous avez dit excentrique ? », *Romantisme*, n. 59, 1998, p. 52 : « C'est l'ambiguïté même de toute excentricité ».

doute de tension, entre participation et distanciation, entre « un désir d'affirmer son individualité et le besoin de souligner son appartenance à une communauté⁵¹¹ », que le récit se tisse tout en englobant cette dynamique des oppositions, des acceptations, des négations, des compromis et des dévoilements.

La plupart des exégètes nervaliens se mettent d'accord sur l'idée que la vie de l'autre, que Gérard de Nerval prétend biographier, devient souvent le terrain où celui-ci dévoile et re-voile ses propres préoccupations, ou le miroir dans lequel il peut regarder et étudier sa propre individualité : « L'intérêt des mémoires, des confessions, des autobiographies, des voyages mêmes, tient à ce que la vie de chaque homme devient ainsi un miroir où chacun peut s'étudier, dans une partie du moins de ses qualités ou de ses défauts⁵¹² ».

Le *miroir textuel* n'est plus le miroir magique et trompeur dans lequel Spifame perdait ses reflets et voyait son double réel se dirigeant vers lui, mais le miroir scopique et édificateur, où Nerval peut étudier ses défauts et ses qualités. Mais pour s'analyser et prendre ensuite distance par rapport aux propres reflets dans ce miroir, il faut tout d'abord être ou se trouver *dans* le miroir ; cela ressemble au geste du spectateur du théâtre qui, pour libérer ses pulsions, fantasmes et passions, doit s'éloigner de la scène. C'est de cette manière que le miroir est à la fois concentrique et excentrique, intérieure et extérieure. Le texte nervalien est, lui-aussi, une scène, l'autre scène ou la scène elle-même ; le texte miroir de Restif est, pour Nerval, l'espace de sa propre lecture, de ses reflets, de son expérience d'altérité, mais aussi l'espace où l'intériorité du texte et l'extériorité du discours critique, les effets de lecture, générés par le texte, et les effets d'autoanalyse se croisent. C'est en ce point à rappeler que la plupart des exégètes nervaliens conclue que *Les Confidences de Nicolas*, brodé sur le roman autobiographique de Restif, *Monsieur Nicolas, ou Le cœur humain dévoilé*, n'est que l'« autobiographie déguisée, mais claire⁵¹³ » de Gérard de Nerval.

L'autobiographie romancée de Rétif de la Bretonne représente pour Nerval non seulement une occasion de s'étudier, de se taire sur soi-même et de se dire à travers les autres, de fuir face au réalisme transparent ou face à l'enchaînement logique des événements, mais aussi de corriger les excroissances de l'imagination, les défauts et la conduite libertine du jeune Nicolas, qui peuvent aussi bien être les mêmes pour l'auteur des *Confidences*. Ici, dans le miroir de l'autre, Nerval réfléchit sur soi-même,

⁵¹¹ Tsujikawa, Keiko, *op. cit.* p. 125.

⁵¹² CN, *NPI*, II, p. 1038 ; Voir *Châteaux de Bohême*, *NPI*, III, p. 679 : « l'expérience de chacun est le trésor de tous » vie d'un poète est celle de tous ».

⁵¹³ Voir Gérard Schaeffer, *Une double lecture de Gérard de Nerval*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1977, p. 40.

s'offre donc à un exercice d'introspection, et se juge⁵¹⁴. Comment analyser ses propres qualités et défauts sinon à distance ? Comment purifier l'âme et l'esprit sinon intérioriser la parole de l'autre, s'identifier avec elle jusqu'à ce que l'auteur fixe ses visions, son rêve et ses chimères ? Ensuite, traversant le miroir, l'auteur fait le retour, hors du cadre spéculaire, à la vie de l'autre. Entre ces deux mouvements, l'un centré et l'autre décentré, Nerval tente de marquer la zone intermédiaire ou les failles et de mettre à part les convergences, les jonctions et les points de ralliement, ainsi que les divergences et les disjonctions entre lui et l'autre. Dès lors son écriture ex-centrique est soumise à une permanente fluctuation entre rejet et identification, entre la critique des « bigarrures de l'âme » et la validation de l'excentricité ou de la démesure :

Pratique déviante, oblique, excentrique : l'écriture de soi suit un orbe capricieux dont le tracé diffracté reconfigure, dans l'optique d'une accommodation graduelle et changeante, le profil insaisissable de l'écrivain. Que dit Nerval de lui, c'est-à-dire de son rapport à soi et au réel, de cette vérité-là, entière, décisive, qui ne soit en mesure d'être formulé, exposé et clarifié par la prose de la confession, par la logique de l'autobiographie directe ? [...] l'écriture se doit d'inventer des conduites de contournement, des espacements et des déplacements, en somme toute une économie de la dispersion et de la multiplication-à l'image de ce personnage de Rétif, Multipliandre, que Nerval se plaît à évoquer en rappelant qu'il " a trouvé le secret d'isoler son âme et son corps et de visiter les astres sans perdre la possibilité de rentrer à volonté dans sa *guenille* humaine ". En sorte que parler de soi par le truchement habile des autres – biographies, portraits – n'est rien qu'une manière de faire silence sur soi, de fondre le moi dans la taciturnité d'un dire impossible⁵¹⁵.

L'on est déjà habitué de ne pas prendre les paroles de Gérard de Nerval telles quelles, notamment lorsqu'il affirme que ce qu'il a écrit n'était guère une invention, mais qu'il suivait de près les documents réels qu'il avait consultés. C'était le cas de Raoul Spifame et de l'*Histoire de l'abbé de Bucquoy*, mais c'est aussi le cas des *Confidences de Nicolas* : « Nous essaierons de raconter cette existence étrangère, sans aucune prévention comme sans aucune sympathie, avec les documents fournis par l'auteur lui-même, et en tirant de ses propres confessions le fait instructif des misères qui fondirent sur lui comme la punition providentielle de ses fautes⁵¹⁶ ». Il y aura certainement d'autres exemples à donner dans ce sens, mais pour l'instant

⁵¹⁴ Jean Richer (sous la direction de), *L'Herne. Gérard de Nerval*, Édition de l'Herne, n. 37, 1980, p. 235–236 : « Toujours visible dans l'œuvre elle-même, et pour ainsi dire parallèle à son développement, ce processus d'assimilation continue explique aussi l'identité vague et instable du narrateur, qui est tantôt héros, tantôt spectateur, tantôt entraîné par son discours, tantôt capable de le juger à distance. Et c'est grâce à ce don du flottement-sa seule véritable souveraineté – qu'il réussit à suspendre l'œuvre et à l'isoler en l'écartant à la fois de la réalité vécue, vers laquelle tend l'auteur doué de raison et de l'irréalité totale, qui teinte le héros atteint de la folie ».

⁵¹⁵ Scepi, Henri « Dire le réel : détours et recours biographique », *Littérature*, n. 158, 2010, p. 97.

⁵¹⁶ *CN, NPI*, II, p. 957.

on s'y arrête. On sait bien que les textes qu'il consulte et exploite ne sont pas des documents scientifiques ou historiques, mais plutôt des histoires fictionnalisées. Keiko Tsujikawa et Jean-Louis Bonnat nous font découvrir le travail de recomposition de Nerval en montrant que l'auteur se détache souvent du texte-source de Restif : il cite, emprunte et plagie beaucoup, mais il supprime aussi des éléments, détourne les sens, ajoute des lieux, des personnages et des situations nouveaux⁵¹⁷. Bref, la biographie que Nerval prétend nous donner n'est en fait qu'une *biographie détournée*. De plus, aux dires de François Dosse, le biographe ne peut raconter la vie intérieure du biographié, or Gérard de Nerval s'excentre de cette règle du genre, sa « biographie » étant plutôt une physiologie morale. Cela nous amène à dire qu'écrire une biographie est, pour Nerval, aussi difficile qu'écrire une œuvre autobiographique, d'où son ambivalence et flottement permanents.

Michel Brix, toujours le même, nous fait découvrir par exemple un Gérard de Nerval qui lit les mémoires et les confidences de Nicolas rétivien avec le crayon et les ciseaux du censeur moral à la main⁵¹⁸, édulcorant ainsi les scènes d'orgie⁵¹⁹ et de viol et effaçant celles d'onanisme et d'inceste ; de plus, Nerval, à la différence du texte rétivien, préfère plutôt de dramatiser l'histoire de la vie singulière du personnage. Ainsi, le travail de biographe-analyste de l'auteur s'avère complètement sélectif, dirigé certainement en fonction de son système moral et esthétique, et de ses préoccupations personnelles.

La censure des passages licencieux, que Nerval applique sur le texte autobiographique de Restif, n'est-elle, avant tout, sa réaction envers le réalisme littéraire poussé très loin ? C'est de cette manière que l'on s'étonne de rencontrer dans *Les Confidences de Nicolas* une voix ex(-)centrique, ambivalente et ambiguë, à la fois sympathisante, neutre et critique par rapport à la religion chrétienne répressive, aux conduites hérétiques, aux débauches, aux dépravations et par rapport aux vices des personnages. Nicolas est toujours décrit d'une manière ambivalente puisqu'il est, lui-même, une « âme indécise, énergique seulement dans son amour de la nature et

⁵¹⁷ Voir Keiko Tsujikawa, *op.cit.*, p. 110–112 ; voir Jean-Louis Bonnat, Hélène Girard, « Gérard de Nerval : lecteur et biographe de Nicolas Restif de la Bretonne : (un essai sur les modalités de l'auto-analyse et de son élaboration, à travers biographie et autobiographie, du point de vue du genre littéraire), Université de Nantes, 1980.

⁵¹⁸ Gérard de Nerval, *Les Confidences de Nicolas. Histoire d'une vie littéraire au XVIIIe siècle*, édition établie, annotée et présentée par Michel Brix, Paris, Éditions du Sandre, 2007, p. 9.

⁵¹⁹ Voir Frank-Paul, Bowman, « Corps et orgie chez Nerval, *L'Imagier de Harlem* », Corps/décors, Femmes, orgie, parodie. Hommage à Lucienne Frappier-Mazur, sous la direction de Cathérine Nesci, en collaboration avec Gretchen Van Slyke et Gerald Prince, Amsterdam, Atlanta, Ga, Radopi, 1999, n. 22, p. 221–235.

du plaisir⁵²⁰», un « esprit de paradoxe, illuminé parfois d'un éclair de vérité⁵²¹ », une « nature la plus fortement électrisée de son siècle⁵²² ».

5.2. Confidences et dissimulations

Nerval critique les égarements du cœur et du corps de Restif, mais il n'hésite pas à reconnaître en lui « une sorte de génie désordonné, mais incontestable⁵²³ », le comparant ainsi avec Hegel et Jean Jacques Rousseau⁵²⁴. C'est effectivement ce discours de l'*entre-deux* qui convient le plus à l'auteur et qui empêche implicitement le lecteur de prendre une position claire et stable vis-à-vis de l'excentricité de Nicolas, de sa conduite et de ses idées bizarres. Un *entre-deux* que nous le concevons non comme un non lieu, mais comme un espace flou.

La poursuite des mêmes thèmes, les passions et les affinités pour le théâtre, pour les généalogies fantastiques, pour la vision onirique de la femme idéale, pour l'imprimerie, pour l'aventure, pour les déambulations dans le Paris obscur et pour le culte de Napoléon sont communes à Nerval et à Restif⁵²⁵. C'est à partir de là, nous semble-t-il, que l'on pourrait expliquer la raison principale pour laquelle Nerval a choisi de se pencher sur la vie et l'œuvre démesurée de cet auteur du XVIIIe siècle, trouvant en lui le lieu parfait pour prolonger et expurger en même temps ses fantasmes, ses chimères, ses hantises et ses défauts. De plus, ce choix a été motivé par le fait que les préoccupations de Restif pour le réalisme, pour l'autobiographie et pour le socialisme sont les mêmes pour la génération d'écrivains de l'âge romantique, y compris bien entendu Gérard de Nerval.

Pour Michel Brix, le « texte (de Nerval) évoque plusieurs fois la folie de l'auteur des *Nuits*, les hallucinations dont il aurait souffert, les fièvres que ses passions lui auraient communiquées. Ainsi, écrire l'histoire de Nicolas revenait clairement, pour

⁵²⁰ CN, *NPI*, II, p. 1030.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 1012.

⁵²² *Ibid.*, p. 1040.

⁵²³ *Ibid.*, p. 955.

⁵²⁴ *Ibid.* : « C'est ce même procédé de récit haletant, coupé de dialogue à prétention dramatiques, cet enchevêtrement d'épisodes, cette multitude de types destinés à grands traits, de situations forcées, mais énergiques, cette recherche continuelle des mœurs les plus dépravées, des tableaux les plus licencieux que puisse offrir une grande capitale dans une époque corrompue, le tout relevé abondamment par des maximes humanitaires et philosophiques et des plans de réforme où brillait une sorte de génie désordonné, mais incontestable, qui fit qu'on appela cet auteur étrange le *Jean-Jacques des halles*. »

⁵²⁵ Voir Frank Paul Bowman, *Gérard de Nerval. La conquête de soi par l'écriture*, Orléans, Paradigme, 1997, p. 171.

Nerval, à mettre à distance sa propre folie et à l'analyser⁵²⁶ ». Gérard de Nerval devient ainsi l'aliéniste de soi-même à travers le texte qu'il réécrit. C'est de cette manière que Restif – personnage dans son roman⁵²⁷ – trouve sa place dans la galerie⁵²⁸ des excentriques que Nerval nous invite, dès sa préface, à découvrir. C'est dans ce sens que l'excentricité paraît, disons-nous, doublement valorisée : Nerval s'excentre de lui dans la pensée de Restif de la Bretonne, justement pour se recentrer mieux sur soi-même et pour reprendre, revivifier et mettre à distance ses propres questions et excentricités. Force est de dire que mettre à distance ne signifie pas échapper complètement à la subjectivité ou à la tentation de se laisser séduire par son discours, au contraire on pourrait dire que c'est dans l'éloignement même qu'il peut mieux se rapprocher de la pensée de l'autre.

Toutefois, la différence majeure entre les deux auteurs consiste dans le fait que l'auteur des *Confidences* se montre réticent face au réalisme que pratiquait Restif :

Avant Restif, cinq hommes seulement avaient formé le projet hardi de se peindre : saint Augustin, Montaigne, le cardinal de Retz, Jérôme Cardan et Rousseau. [...] On a abusé depuis de ce procédé tout réaliste qui consiste à faire de l'homme lui-même une sorte de sujet anatomique ; nous chercherons ici à en faire tourner l'enseignement vers l'étude de certains caractères, chez qui la personnalité atteint aux plus tristes illusions et provoque les plus inexplicables aveux⁵²⁹.

⁵²⁶ Michel Brix, « Nerval, lecteur et biographe de Restif de la Bretonne », *Études rétiviennes*, vol. 38, 2006, p. 187.

⁵²⁷ Dans l'introduction de son roman autobiographique Restif écrit : « Or cet homme, dont je vais anatomiser le moral, ne pouvait être que moi » (*Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé*, éd. Pierre Testud, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989, t. I, p. 3)

⁵²⁸ Voir la définition de « galerie » donnée par Corrado Bologna, « Le retour des dieux anciens : Giulio Camillo et Fontainebleau », *Italique*, « Varia », 2002, p. 119 : La Galerie est un Lieu qui condense nombre de « lieux ». Espace unitaire et articulé, c'est un corps tout « intérieur » (car son sens plein est hermétiquement renfermé en lui-même), mais constitué de membres entre eux « extérieurs » (puisqu'ils vivent d'hermétique réciprocité, et n'assument pleinement leurs valeurs potentielles que s'ils sont raccordés fonctionnellement). Le signifié de la Galerie ne consiste pas tellement, ou non seulement, dans la somme des signifiés des parties singulières, mais dans leur dialectique, dans la *transformation des images* l'une dans l'autre (mieux de leurs « signifiés » l'un dans l'autre), et dans la capacité de signification nouvelle que gagne l'observateur des images lui-même en leur affectant des valeurs et des sens toujours nouveaux, mais suivant une rigoureuse procédure d'affinité métonymique : et de ce fait en se transformant lui-même grâce à cette *ordonnée métamorphose des deux espaces mentaux « intérieur » et « extérieur »*. Le sentiment diffus de dépaysement qu'engendre la Galerie [...] dérive donc du fait qu'elle met à la disposition de l'observateur un système complexe de signes qui ne sont qu'apparemment compréhensibles au regard, et en exhibe un à un tous les moments constitutifs, les disposant en une série muette, hétéroclite, fascinante mais dépourvue d'évidence, et en même temps qu'elle impose de rechercher la cohérence au sein d'une telle série, travaillant dans l'enchaînement « intérieur » mais « explicite » des parties singulières, en vue de la restitution de leur totalité « extérieure » mais « implicite » déjà dans chacune des parties.

⁵²⁹ *CN, NPI*, II, p. 957.

C'est justement contre cette manière *égocentrique* de se peindre et de se dire que Nerval se montre réfractaire. De plus, comme le remarque Henri Scepi, le

“projet hardi de se peindre” ne poursuit plus le gain de la vérité, dont les lecteurs pervers ne veulent plus et auquel Rousseau pourtant, au nom même de sa devise *vitam impedere vero*, s'était attaché, mais le plaisir de l'étalage, le goût gratuit et immodéré de l'exhibition des mœurs dévoyées [...] le réalisme incriminé concerne ici directement un certain mode d'exposition ou d'énonciation par quoi le sujet se donne sans détours ni délais, en une espèce d'offrande qui est *mutatis mutandis* de l'ordre de la prostitution⁵³⁰.

Le réalisme se transforme dans un hyper-réalisme, lorsque « Restif insiste dans ce livre sur la nécessité d'admettre la vérité absolue au théâtre, et de renoncer au système conventionnel de la tragédie et de la comédie [...]. On se convaincra de l'excès de réalité qu'il voulait introduire en sachant qu'il se proposait, pour augmenter l'unité, la moralité et la volupté du théâtre, de faire jouer les scènes d'amour par de véritables amants la veille de leur mariage⁵³¹. » Ce réalisme « trop absolu » et l'objectivité scientifique qui décrivent l'homme comme un « animal multiple », et qui sont critiqués et rejetés par Nerval, ne deviennent-ils excentriques justement par leur exclusivisme et prétention absolutiste? C'est, nous semble-t-il, ce que l'auteur des *Nuits d'octobre* et des *Confidences* critique ci-dessous :

Nous avons donné, avec trop de développement peut-être, le récit d'une existence dont l'intérêt ne réside sans doute que dans l'appréciation des causes morales qui ont amené nos révolutions. Les grands bouleversements de la nature font montrer à la surface du sol des matières inconnues, des résidus obscurs, des combinaisons monstrueuses ou avortées. La raison s'en étonne, la curiosité s'en repaît avidement, l'hypothèse audacieuse y trouve les germes d'un monde. Il serait insensé d'établir sur ce qui n'est que décomposition efflorescente et malade, ou mélange stérile des substances hétérogènes, une base trompeuse, où les générations croiraient pouvoir poser un pied ferme. L'intelligence serait alors pareille à ces lumières qui voltigeaient sur les marécages et semblent éclairer la surface verte d'une immense prairie, qui ne recouvre cependant qu'une bourbe infecte et stagnante. Le génie véritable aime à s'appuyer sur un terrain plus solide, et ne contemple un instant les vagues images de la brume que pour les éclairer de sa lueur et les dissiper peu à peu des vifs rayons de son éclat⁵³².

Il n'est pas moins vrai que le « subjectivisme absolu », coupé des repères factuels, naît des images fantasmées et des chimères.

⁵³⁰ Scepi, Henri « Dire le réel : détours et recours biographique », *Littérature*, n. 158, 2010, p. 96.

⁵³¹ *CN, NPI*, II, p. 1046.

⁵³² *Ibid.*, p. 1074 ; Voir aussi p. 1052 : « [...] mais quelle est donc cette singulière philosophie qui, sous prétexte de vivre selon la nature, abaisse l'homme au niveau de la brute, ou plutôt ne l'élève qu'à la qualité d'*animal multiple* ? ».

Nerval atténue sa critique envers le réalisme « poussé très loin » par Restif, situant ce dernier dans une tradition de son siècle : « ce pauvre vieillard qui [...] vient, avec le courage et l'énergie du désespoir, exhumer les fautes de sa jeunesse, les vices de son âge mûr, et qui peut-être les exagère pour satisfaire le goût dépravé d'une époque qui avait admiré Faublas et Valmont⁵³³ ». Ce goût des confessions, manifesté fréquemment dans le XVIIIe siècle, se « rencontre de temps à autre dans notre siècle⁵³⁴ », dit Nerval, mais « il est impossible de mieux s'exposer en sujet de pathologie et d'anatomie morale. Et malheur à ceux-là mêmes qui assistaient complaisamment à ce dangereux spectacle!⁵³⁵ ». Ce réalisme pratiqué par Restif qui se rapproche du socialisme justement par la description des tréfonds d'une société, viciée et corrompue, ne convient pas à Nerval.

Si Restif multiplie les mémoires, les confessions et les autobiographies, c'est donc aussi dans un but moral qu'il le fait. Le discours de Nerval infléchit à nouveau, lorsque celui-ci se montre à la fois ironique et indigné par rapport au goût des secrets et des confidences que manifeste presque obsessivement tout romancier moraliste, y compris, bien entendu, Restif de la Bretonne :

Il pénétra dans vos hôtels princiers, dans vos alcôves, dans le secret de ces petites maisons si bien fermées, dont il aura su toute l'histoire en séduisant votre femme de chambre, ou en se rencontrant au cabaret avec votre suisse ou votre grison. Tel était l'homme, soutenu jusqu'au bout, il est vrai, par cette étrange illusion qui ne lui montrait que le devoir d'un moraliste dans ce métier d'espion romanesque et sentencieux⁵³⁶.

Pour rendre à la surface *toute* la vérité, les mœurs et les misères du monde qui l'entoure, l'écrivain moraliste ne se sert seulement de son œil d'observateur réaliste, mais aussi de son goût démesuré. De toute façon, on n'est pas excentrique comme on veut, aurait pu dire Restif, mais la société – viciée, corrompue et libertine⁵³⁷ – prépare le terrain de l'émergence des excentriques.

⁵³³ *Ibid.*, p. 956 ; voir aussi p. 952 : « Les *confessions* étaient alors à la mode. Celle de Nicolas fut rapide, enthousiaste, avec certains traits d'une naïveté immoralité, qui charmaient alors les auditeurs vulgaires ; mais, arrivé à l'élément vraiment humain de son récit, il se montra ce qu'il était au fond, noble et sincèrement passionné ; il pénétra d'émotion cette société frivole, et dans tous ces cœurs perdus il sut réveiller une étincelle du pur amour des premiers ans. »

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 995 : « Le goût des biographies des autobiographies, des mémoires et des confessions ou confidences, – qui, comme une maladie périodique, se rencontre de temps à autre dans notre siècle, – était une fureur dans les dernières années du siècle précédent » ; Voir Michel Delon, *Le savoir-vivre libertin*, Paris, Hachette, 2000.

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 996.

⁵³⁶ *Ibid.*, p. 966.

⁵³⁷ *Ibid.* : « étrange dépravation de la société du XVIIIe siècle, dont certains romans, tels que *Manon Lescaut* et *Les Liaisons dangereuses*, offrent un tableau qui paraît ne pas trop s'éloigner de la réalité. »

Nerval, à la différence de Restif, se situe au pôle opposé par rapport au goût exacerbé de dévoiler les détails intimes de l'autre, d'où le contraste évident entre les programmes esthétiques de ces deux auteurs :

Je respecte la vie intime de mes voisins, et ne suis pas de ceux qui examinent avec des longues-vues le galbe d'une femme qui se couche, ou surprennent à l'œil nu les silhouettes particulières aux incidents et accidents de la vie conjugale. – J'aime mieux tel horizon "à souhait pour le plaisir des yeux", comme dirait Fénelon, où l'on peut jouir, soit d'un lever, soit d'un coucher de soleil, mais plus particulièrement du lever⁵³⁸.

Cette citation nous permet de saisir, d'ores et déjà, quelle est l'attitude de Nerval par rapport à la violation de l'intimité des autres et par rapport au libertinage, d'où Restif faisait la matière pour ses romans. Certes, répétons-le, le refus de pénétrer et de dévoiler l'intimité de l'autre est, avant tout, le refus de Nerval d'exhiber ses intimités face à l'autre ou, pour mieux dire, de permettre à l'autre de le prendre pour un « sujet d'anatomie ».

Le libertinage et l'amour platonique, thèmes autour desquels le récit nervalien se tisse et augmente, sont-ils la « nourriture indigeste ou malsaine » que Nerval avait absorbée tout jeune des livres trouvés dans le grenier de son oncle ? En se détaillant des conduites libertines de son modèle biographié et analysé et en critiquant les dangers et les chimères de l'amour platonique et libertine, l'auteur se délivre-t-il, comme le dit dans sa préface des *Illuminés*, de ce qui avait chargé et embarrassé son esprit ?

5.3. « Faits réels » et « faits vrais »

Le réel et le vrai ne sont jamais stables ou dissociables sous la plume de Gérard de Nerval ; le réel est ce qu'il peut, tandis que le vrai est le faux, du moins en art et en poésie, déclare l'auteur⁵³⁹. Daguerriéotyper la réalité et la reproduire objectivement n'est qu'une hantise idéale et chimérique : « Dans une série de pièces et de scènes dialoguées qu'il intitule *Le Drame de la vie*, il a eu l'idée bizarre de représenter, comme dans une lanterne magique, les scènes principales de son existence [...] ⁵⁴⁰ ». Tous ces marqueurs de la réalité objectivante s'avèrent impuissants et illusoires : la « lanterne magique », le daguerriéotype, le « binocle poétique », la fenêtre transpa-

⁵³⁸ *Promenades et souvenirs*, *NPI*, III, p. 667.

⁵³⁹ *Un roman à faire*, *NPI*, I, p. 700 : « [...] on ne peut mêler le faux au vrai sans risquer une sorte de profanation » ; Voir Marillia Marchetti, « Le rôle du hasard dans l'élaboration du "vrai" nervalien », Nerval. Une poétique du rêve, actes du colloque de Bâle, des 10, 11, 12 nov. 1986, Honoré Champion, 1989, p. 121–131.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 956.

rente et les « lunettes d'approche » déforment, grossissent, encadrent et découpent la réalité laissant toujours de côté tel ou tel élément⁵⁴¹. De plus, comme le remarquait très bien Michel Brix, ces appareils ne fonctionnent pas durant la nuit⁵⁴² ; dans le rêve, souligne Nerval d'*Aurélia*, on ne voit jamais la lumière et le soleil. Charles Baudelaire se montre, lui aussi, réticent vis-à-vis de ces « objets machines », de la mimésis et du réalisme objectifs :

Ce que je vois entre dans ma tête, descend dans ma plume et devient ce que j'ai vu [...] L'homme, n'étant pas machine, ne peut rendre les objets machinalement. Le romancier choisit, groupe, distribue ; le daguerréotype se donne-t-il tant de peine ?⁵⁴³

Ce qui compte pour ce poète, et pour tous ceux qui se reconnaissent dans ses paroles, ce n'est pas le réalisme de « faits vrais » qu'il cherche à décrire, mais la réalité de sa pensée et de son art. Gérard de Nerval assurément s'y reconnaissait ; c'est lui qui avouait que « le métier de réaliste est trop dure à faire⁵⁴⁴ », préférant plutôt de chercher la réalité au delà des modèles mimétiques, c'est-à-dire à travers son expérience propre, ancrée souvent dans les tréfonds de la nuit, de ses rêves, de ses fantasmes, de ses illusions, de ses hallucinations et de sa folie. Cela ne veut pas dire qu'il s'isole de tout ce qui l'entoure dans sa « tour d'ivoire » imaginaire et onirique, mais que sa vision par rapport au réalisme et à la vérité est toute différente de celle des partisans de l'école du vrai et du réalisme⁵⁴⁵.

Il faut noter que dans *Les Illuminés*, c'est surtout la notion de vérité beaucoup plus que celle de réalité qui préoccupe Gérard de Nerval. De même, Nerval concurrence le daguerréotype : il imite, à la manière de Dickens, « les imaginations bizarres qui constituent aujourd'hui l'école du vrai⁵⁴⁶ ».

⁵⁴¹ Voir Philippe Antoine, « Ceci n'est pas un livre. Le récit de voyage et le refus de la littérature », *Nouveau Monde éditions. Sociétés Représentations*, 2006, n. 21, p. 54–55 ; Curieusement, Edmond et Jules de Goncourt décrivent *CN* comme « un des plus charmants daguerréotypes littéraires que nous ayons ». (Voir Edmond et Jules de Goncourt, « Les Illuminés, ou les précurseurs du socialisme, I vol., Paris, Victor Lecou, *L'Eclair*, 10 juillet, 1852, p. 8–9 ; *Les Nuits d'octobre*, *NPI*, III, p. 322 : « [...] le daguerréotype, instrument de patience qui s'adresse aux esprits fatigués, et qui, détruisant les illusions, oppose à chaque figure le miroir de la vérité. »).

⁵⁴² Michel Brix, « L'autobiographie et la problématique du réalisme », in *Écritures de soi : secrets et réticences*, éd. Bertrand Degott et Marie Miguet-Ollagnier, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 33.

⁵⁴³ Baudelaire, Charles, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, II, p. 28 ; voir Michel Brix, « Autour de Nerval et Baudelaire : Littérature et vérité », *L'Année Baudelaire*, vol. 5, 2000, p. 31–43.

⁵⁴⁴ *Les Nuits d'octobre*, *NPI*, III, p. 342.

⁵⁴⁵ Michel Brix touche du doigt le problème du réalisme subjectif : « S'il y a autant de mondes de vérités qu'il y a d'individus qui voient le monde, s'il y a même plusieurs mondes par individus comment l'écrivain pouvait-il sortir de son irréductible singularité et affirmer quelque chose de durable? Autre difficulté : si le réalisme est impossible, à quoi peut bien servir l'art? » (Voir Michel Brix, « L'autobiographie et la problématique du réalisme », in Bertrand Degott et Marie Miguet-Ollagnier (éd.), *Écritures de soi : secrets et réticences*, loc. cit., p. 38.

⁵⁴⁶ *Ibid.*

Le réalisme, la fiction et l'imaginaire ne peuvent jamais être, chez Nerval, étanches, au contraire ils s'entremêlent, se superposent et se complètent. Daniel Sangsue insiste sur le fait que le réalisme, le fantastique et l'excentricité peuvent cohabiter dans la vie et les préoccupations littéraires d'un auteur ; le goût d'imiter la réalité, la tentation pour le fantastique, l'excentricité, qui l'aide à se démarquer et se faire remarquer, peuvent cohabiter, sans s'exclure l'un l'autre. En analysant les œuvres de Jules Champfleury – l'auteur du *Réalisme* et des *Excentriques* – Sangsue vient éclairer certains aspects de la théorie du réalisme, élaborée par cet auteur, contemporain de Gérard de Nerval :

Apparemment en effet, il n'y a rien de commun entre le réalisme, avec sa recherche du vrai, la discipline à laquelle il s'astreint, sa soumission au réel, et l'excentricité avec son refus de toute règle et de toute lisière. Rien de commun entre les mouvements centrifuges et décentrés de l'ex-centrique, et la concentration du réaliste sur les choses ou les petits faits vrais. Cependant, à y regarder ici aussi de plus près, il existe une parenté indéniable entre le réaliste et l'excentrique. Émile Bouvier l'avait déjà remarqué : après le reflux des tendances « artiste » et « fantaisiste », la tendance « excentrique » était celle qui persistait le plus longtemps chez Champfleury, car elle était celle qui « *se rapproch[ait] le plus du réalisme* »⁵⁴⁷.

L'écriture excentrique et la représentation des faits vrais et réels se donnent souvent la main dans les textes de Restif, confirmant ainsi les réflexions de Sangsue et annonçant un « réalisme inconnu jusqu'alors »⁵⁴⁸. Même si Restif prétend décrire

⁵⁴⁷ CN, *NPI*, II, p. 952–953 : « Quelques enthousiastes ne craignaient pas d'affirmer qu'on avait à faire à un romancier plus brillant que Prévost d'Exile, plus tendre que d'Arnaud, plus sérieux que Crébillon fils, avec des passages d'un réalisme inconnu jusqu'alors » ; Voir Sangsue, Daniel, « Fantaisie, excentricité et réalisme », in *La fantaisie post-romantique*, textes réunis par Jean Louis-Cabanès et Jean-Pierre Saïdah, Actes du colloque de Bordeaux de novembre, 1999, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Essais de littérature », « Cribles », 2003, p. 200.

⁵⁴⁸ CN, *NPI*, II, p. 954 : « D'ailleurs, il ne *composait* que ses propres ouvrages, et telle était sa fécondité, qu'il ne se donnait plus la peine de les écrire : debout devant sa casse, le feu d'enthousiasme dans les yeux, il assemblait lettre à lettre dans son *composteur* ces pages inspirées et criblées de fautes, dont tout le monde a remarqué la bizarre orthographe et les excentricités calculées. ». Il avait pour système d'employer dans le même volume des caractères de diverses grosseurs, qu'il variait selon l'importance présumée de telle ou telle période. Le cicéro était pour la passion, pour les endroits à grand effet, la gaillarde pour le simple récit ou les observations morales, le petit-romain concentrait en peu d'espace mille détails fastidieux, mais nécessaires. Quelquefois il lui plaisait d'essayer un nouveau système orthographe ; il en avertissait tout à coup le lecteur au moyen d'une parenthèse, puis il poursuivait son chapitre, soit en supprimant une partie des voyelles, à la manière arabe, soit en jetant le désordre dans les consonnes, remplaçant le c par l' s, l's par le t, ce dernier par le ç, etc., toujours d'après des règles qu'il développait longuement dans ses notes. Souvent, voulant marquer les longues et les brèves à la façon latine, il employait, dans le milieu des mots, soit les majuscules, soit des lettres d'un corps inférieur ; le plus souvent il accentuait singulièrement les voyelles, et abusait surtout de l'accent aigu. Cependant aucune de ces excentricités ne rebutait les innombrables lecteurs du *Paysan perversi*, des *Contemporaines* ou des *Nuits de Paris* » ou *Ibid.*, p. 1061 : l'écriture se « ressent du désordre de son imagination » ; elle est « irrégulière, vagabonde,

objectivement les faits réels, son implication subjective n'y manque pas : dans la scène de la tentative de viol, l'hallucination et la double illusion s'emparent des personnages⁵⁴⁹. Mais la coexistence du réalisme, de la fantaisie et de l'excentricité est plus facile à repérer sous la plume de l'auteur des *Illuminés*. Nous avons tenté de le montrer dans le deuxième chapitre de notre étude, intitulé « Écriture et excentricité ». Le passage que nous citons toute suite nous semble synthétiser, d'une certaine manière, le caractère de la poétique de l'écriture nervalienne :

Que te dirai-je encore, mon ami ? Quel intérêt auras-tu trouvé dans ces lettres heurtées, diffuses, mêlées à des fragments de journal de voyage et à des légendes recueillies au hasard ? Ce désordre même est le garant de ma sincérité ; ce que j'ai écrit je l'ai vu, je l'ai senti. Ai-je eu tort de rapporter ainsi naïvement mille incidents minutieux, dédaignés d'ordinaire dans les voyages pittoresques ou scientifiques?⁵⁵⁰

L'authenticité des faits écrits consiste, pour Nerval, dans le désordre même, dans le hasard, dans la disparate des idées et dans le récit des « incidents minutieux ».

5.4. « Fantaisiste, réaliste, et essayiste »

Le mouvement romantique est fondé sur des préoccupations réalistes, c'est pourquoi entre les œuvres de Restif et les œuvres de Nerval il y a à repérer une continuité. Nous songeons surtout aux *Nuits de Paris* de Restif et aux *Nuits d'octobre* de Nerval. Cette transition ou continuité on peut aussi la repérer à l'intérieur des œuvres de Nerval : du *Voyage en Orient* jusqu'aux *Nuits d'octobre*, les définitions de réalisme et de vrai diffèrent significativement⁵⁵¹. Nerval change en permanence son discours, compte tenu que sa prose se soumet et se soustrait ironiquement à la vérité et à la transparence : « si tous ces détails n'étaient exacts, écrit Nerval, et si je ne cherchais ici à daguerréotyper la vérité, que de ressources romanesques me fourniraient ces deux types du malheur et de l'abrutissement !⁵⁵² » ou « Tirons-nous de cet affreux mélange de comédie, – de rêve, – et de réalité⁵⁵³. » La frontière entre

illisible [...] les idées « se présentent en foule, pressent la plume, et l'empêchent de former les caractères ».

⁵⁴⁹ Nerval saisit dans l'écriture rétrospective, les traces de la présence du je même dans les descriptions référentielles : « Nicolas Restif a conservé ces détails minutieux pour marquer plus vivement son dernier jour de bonheur et d'illusions. » (*CN, NPI*, II, p. 1025) ; Keiko Tsujikawa montre, elle aussi, combien l'hyper-réalisme envahit, par son excès, la « scène intérieure » de Restif. (Voir Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. 133–134.)

⁵⁵⁰ *VO, NPI*, II, p. 790–791.

⁵⁵¹ Voir Hisashi Mizuno, « Nerval face au réalisme : *Les Nuits d'octobre* et l'esthétique nervalienne », *Revue d'histoire littéraire*, vol. 105, nr. 4, 2005, p. 817–842.

⁵⁵² *Les Nuits d'octobre*, III, p. 102.

⁵⁵³ *Ibid.*

le réel et le rêve s'opacifie, l'observation subjective et les « combinaisons bizarres de la vie » laissant porte ouverte à l'intrusion de toute déviation, dérive, extravagance et bizarrerie. C'est justement ce mélange entre le réalisme, le fantastique et l'excentricité qui qualifie l'excentricité du texte *Les Nuits d'octobre*. La dynamique productrice de ce récit lie, relie et fixe les « faits réels » ou les « nervures » réalistes au fur et à mesure que le narrateur se situe « en retrait du réel et en marge de l'Histoire », qu'il s'oppose aux règles du réalisme. Le passage que l'on extrait des *Nuits d'octobre* est dans ce sens édificateur et susceptible de soutenir nos arguments :

Les trois spectres accusateurs me jetaient ces mots méprisants : – *Fantaisiste! réaliste! ! essayiste! !* Je saisis quelques phrases de l'accusation, formulée à l'aide d'un organe qui semblait être celui de M. Patin : – Du *réalisme* au crime il n'y a qu'un pas ; car le crime est essentiellement réaliste. Le *fantaisisme* conduit tout droit à l'adoration des monstres. L'*essayisme* amène ce faux esprit à pourrir sur la paille humide des cachots. On commence par visiter Paul Niquet, – on en vient à adorer une femme à cornes et à chevelure de mérinos, – on finit par se faire arrêter à Crespy pour cause de vagabondage et de troubadourisme exagéré !... J'essayai de répondre : j'invoquai Lucien, Rabelais, Érasme et autres fantaisistes classiques. – Je sentis alors que je devenais prétentieux. Alors, je m'écriai en pleurant : – *Confiteor ! plangor ! juro !...* – Je jure de renoncer à ces œuvres maudites par la Sorbonne et par l'Institut : je n'écirai plus que de l'histoire, de la philosophie, de la philologie et de la statistique... On semble en douter... eh bien, je ferai des romans vertueux et champêtres, je viserai aux prix de poésie, de morale, je ferai des livres contre l'esclavage et pour les enfants, des poèmes didactiques... des tragédies ! – Des tragédies !... Je vais même en réciter une que j'ai écrite en seconde, et dont le souvenir me revient... Les fantômes disparurent en jetant des cris plaintifs⁵⁵⁴.

Nerval joue et déjoue en permanence la notion de réalisme ; il mélange les registres du rêve, de la fantaisie et du réalisme. Rappelons l'ironie assez évidente qui clôt le récit des *Nuits d'octobre* : « Voilà l'histoire fidèle de trois nuits d'octobre, qui m'ont corrigé des excès d'un réalisme trop absolu ; – j'ai du moins tout lieu de l'espérer⁵⁵⁵. » Le réalisme et l'excentricité, au-delà de leurs usages ambigus, leur partialité et leur connivence, sont loin de se contredire. Hoffmann, qui pratiquait intensément la forme hybride de réalisme fantaisiste, a certainement pu influencer

⁵⁵⁴ *Ibid.*, ch. « Autre rêve », p. 348 ; Voir Jules Champfleury, *Grandes figure d'hier et d'aujourd'hui*. Balzac, Gérard de Nerval, Wagner, Courbet, Slatkine Reprints, Genève, 1968, p. 472 : « Comme homme, Gérard est un excentrique. Comme littérateur, Gérard est un essayiste » ; Voir Gabrielle Malandain, *Nerval. Réalisme et Invention*, Paradigme, 1997.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 351 ; Voir Richard Chadbourne, « Gérard de Nerval's 'Essayism' », *The French Essay*, ed. A. Maynor Hardee, Colombia, SC : U South Carolina, 1982, p. 35–42.

Jules Champfleury et Gérard de Nerval dans cette direction⁵⁵⁶. On sait bien que les deux écrivains traduisent de l'œuvre de cet auteur allemand.

Henri Scepi soutient que ces trois termes – réalisme, fantaisie et essayisme – reflètent avant tout le programme esthétique de Nerval :

Nerval s'efforce de résumer sa propre situation d'écrivain, par le biais d'une fiction onirique qui condense les condamnations et les anathèmes propres à une querelle d'époque. Réalisme, fantaisie et essayisme désignent des options inconciliables que Nerval s'ingénie à faire cohabiter dans *Les Nuits d'octobre* : la poursuite du "vrai absolu" n'interdit pas l'immixtion de l'imagination et de son prisme déformant ou de son "verre de couleur" – de même que l'amalgame des deux esthétique – qui se partagent alors le champ de la littérature – induit nécessairement la pratique de l'essai, c'est-à-dire aussi bien le recours à la divagation libre, subjective et désordonnée, que la mise en œuvre de formes et de genres extrêmement diversifiés [...] Voilà qui fait indiscutablement de l'auteur des *Nuits d'octobre* un humoriste ou un ironiste, dans la lignée de Swift, Sterne ou Rabelais, pour qui le récit est *le lieu mobile de l'excentricité*, un espace réversible et déroutant, en état de redéfinition permanente, où le sujet trouve une scène pour l'exploitation libre de ses illusions et de ses chimères⁵⁵⁷.

L'excentricité ne s'oppose pas au réalisme ou à la réalité, ni ne rompt pas avec ceux-ci, mais dépasse la réalité tout en la récupérant, relevant ce qu'il y a en deçà et au-delà de la réalité et de la saisie immédiate, directe et objective. Autrement dit, la fantaisie et l'excentricité ne sont, chez Nerval, ni extérieures, ni subordonnées, ni dominantes en rapport avec le réalisme ou à la réalité objectifs, mais ce sont des procédés internes qui continuent ceux-ci là où ils ne peuvent plus aller⁵⁵⁸.

L'auteur pratique un « réalisme sérieux » qui fonctionne selon ses propres règles et qui s'invente selon les désirs, les fantasmes, les rêves d'une individualité subjective, se situant ainsi à la charnière des deux mondes, l'un visible, l'autre invisible. De l'interférence de ces deux univers naît toute la poétique nervalienne, les « combinaisons bizarres » et les chimères de son écriture. Disons que le rêve ne se donne jamais comme édifice, mais comme des ruines ou comme des pièces décachetées ; pour reconstruire l'édifice, il faut « imposer une règle aux esprits des nuits qui se jouent de notre raison⁵⁵⁹ », dit Nerval, et « dominer ses sensations au lieu de

⁵⁵⁶ Voir Barine Arvède, *Poètes et névrosés : Hoffman, Quincey, Edgar Poe, G. de Nerval*, Hachette, 1908 ; voir aussi Gabrielle Malandain, « Récit, miroir, histoire. Aspects de la relation Nerval-Hoffmann », *Romantisme*, vol. 8, 1978, p. 79–93.

⁵⁵⁷ Scepi, Henri, *Poésie vacante. Nerval, Mallarmé, Laforgue*, ENS Éditions, 2008, p. 55–56 ; c'est nous qui soulignons.

⁵⁵⁸ Voir Michel Brix, « Pour un réexamen des cadres de l'histoire littéraire du XIXe siècle : l'opposition romantisme/réalisme », *Studi francesi*, vol. XLV, n. 2, 2001, p. 268–283.

⁵⁵⁹ *Aurélia*, NPI, III, p. 749.

les subir⁵⁶⁰ ». Mais pour ce faire, il faut avant tout fixer les images et les faits rêvés, refaire le trajet, trouver les ruines du rêve, ses lignes de fuite et ses configurations, concentrer et assembler les fragments de souvenir et des images, pour qu'ensuite, au retour hors de la scène onirique, les mettre en œuvre, bref, les refunctionaliser dans le récit. Tout ce travail de paléographe – de « recomposer la gamme dissonante » – nécessite à la fois imagination, rigueur, déplacements, détournements, espacements et mouvements à la fois centripètes et centrifuges. Mais, toute fixation, des faits réels ou imaginés, s'avère pour Nerval une hantise menacée à tout moment par l'éclatement⁵⁶¹. Dès lors s'explique la relation problématique que l'auteur entretient avec le réel, l'histoire, la fiction ou l' (auto)biographie, la dialectique permanente entre fragment et unité, entre concentration et dispersion ainsi que les centrages, les décentrages et les recentrages incessants du sujet et de la voix énonciative.

5.5. Érotisme et libertinage

Au tournant des *Lumières* le libertinage et l'amour platonique constituent deux paradigmes amoureux dominants, survenus dans un contexte historique, religieux et politique vicié et en dérive par rapport aux valeurs spirituelles et aux principes moraux⁵⁶². Le texte de Nerval sur Restif et le libertinage se ressent de la dégradation des valeurs comme le vrai, la moralité et le sacré. L'excès de fantaisie, la passion, le vice, la débauche se multiplient, générés et entretenus par les principes d'une religion naturelle du plaisir et de la volupté, où les idées de péché et de morale n'ont plus de place, la sexualité devenant ainsi la déesse de la jouissance⁵⁶³. Bien

⁵⁶⁰ *Ibid.*

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 22 : « fixer revient constamment dans le métadiscours nervalien, comme pour indiquer que là réside précisément la tâche infinie d'invention du sens. Fixer, arrêter, immobiliser, cerner, concentrer, tels sont les termes permutables qui disent, dirons-nous, la hantise d'une menace : celle de la dispersion, de l'éparpillement, du discontinu – surtout lorsqu'il se manifeste sous ses faux airs de liaison ».

⁵⁶² Voir Michel Brix, *Éros et littérature. Le Discours amoureux en France au XIXe siècle*, Louvain-Paris-Sterling (Virginia), Peeters, « La République des Lettres », 2001 ; Voir du même auteur « Maladies d'amour : Balzac, Nerval, Flaubert », *Cuadernos de Filología Francese*, vol. 12, 2000, p. 121–128.

⁵⁶³ Voir Michel Brix, *L'Amour libre : histoire d'une utopie*, Paris, Molinari, 2008 ; De même auteur : *Éros et littérature : le discours amoureux en France au XIXe siècle*, Peeters, 2001 ; *L'utopie pétrarquaisante en France : De la Renaissance à l'époque romantique*, M. Lamberti, Mexico, 2006 ; « Nerval et l'érotisme du romantisme », Mizuno, H., Thélôt, J. (éd.), *Quinze études sur Nerval et le romantisme : En hommage à Jacques Bony*, Paris, Kimé, 2005, p. 195–214 ; « Stratégies amoureuses masculines : du libertinage : des Lumières au pétrarquisme romantique », Astbury, K., Plagnol-Diéval M. E. (éd.), *Le Mâle en France, 1715–1830 : Représentations de la masculinité*, Peter Lang, 2004, 177–191 ; « Libération sexuelle et libération de la femme : d'un mirage à l'autre ? », in

évidemment, il ne faut pas schématiser le « libertinage matérialiste » tout en le passant par le filtre de la vision chrétienne. Les matérialistes et les fouriéristes encouragent la satisfaction des plaisirs sexuels et la sortie des préjugés chrétiens, élevant au rang de religion naturelle la sexualité et le libertinage. Mais, chez Nerval, la sexualité est convertie plutôt dans volupté et sensualité, raison pour laquelle nous parlons d'érotisme.

Écrire sur des aventures amoureuses libertines et sur des fantasmes sexuels, enfin, raconter une vie amoureuse « sans détours et sans voile », que Restif de la Bretonne prétend raconter dans son roman autobiographique – *M. Nicolas ou Le cœur humain dévoilé* – n'était certainement un exercice facile pour Gérard de Nerval ; l'auteur s'est toujours montré réticent par rapport aux conduites libertines, aux confidences ou aux confessions amoureuses qui ne pouvaient plus correspondre à son culte pour l'amour platonique et à son idéalisation de la femme aimée. De plus, écrire sur une œuvre tellement démesurée⁵⁶⁴ n'était qu'une preuve de courage et d'un pouvoir de synthèse remarquables. Certains des exégètes, qui ont articulé leurs interprétations autour des analogies entre Restif et Nerval, n'ont pas hésité d'affirmer que Restif représente le « double pervers⁵⁶⁵ » de Gérard de Nerval, certains autres, parmi lesquels Michel Brix, se démarquent de cette lecture préférant plutôt mettre en évidence les écarts que l'auteur des *Confidences* prend par rapport au libertinage de Nicolas, et la dualité entre l'amour charnel et l'amour platonique⁵⁶⁶. Le parcours herméneutique mené jusqu'à maintenant nous oblige de ne pas trancher les hypothèses. Nous ne pouvons savoir ou dire avec certitude si Nerval censure ses propres fantasmes ou pulsions libertines, édulcorant ou renonçant à certaines scènes réti-viennes, si le fétichisme était son propre fantasme⁵⁶⁷, si Restif était son « double

Christa, E., Delphine, D., Gaëlle, M. (éd.), *Penser le sexe... de l'utopie à la subversion ?*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 2004, p. 19–30 ; *L'Héritage de Fourier : Utopie amoureuse et libération sexuelle*, La Chasse au Snark, 2001.

⁵⁶⁴ Voir Daniel Sangsue, « Démesures du livre », *Romantisme*, vol. 20, 1990, p. 43–60.

⁵⁶⁵ Voir Louis Bonnat, Hélène Girard, *Gérard de Nerval. Lecteur et biographe de Nicolas Restif de la Bretonne : (un essai sur les modalités de l'auto-analyse et de son élaboration, à travers biographie et autobiographie, du point de vue du genre littéraire)*, Université de Nantes, 1980, p. 29.

⁵⁶⁶ Voir Gérard de Nerval, *Les Confidences de Nicolas. Histoire d'une vie littéraire au XVIII^e siècle*, édition établie, annotée et présentée par Michel Brix, Paris, Éditions du Sandre, octobre 2007 ; Michel Brix y affirme que le texte de Nerval est en fait un portrait anti-Nicolas ou anti-Restif de la Bretonne ; Voir aussi Michel Brix, « Nerval, lecteur et biographe de Rétif de la Bretonne », *Études réti-viennes*, vol. 38, 2006, p. 179–190.

⁵⁶⁷ Aristide Marie, *Gérard de Nerval, Gérard de Nerval. Le poète. L'homme*, Hachette, 1914, p. 214 : « On sait quelle empreinte reçut Gérard de ses premières lectures, quelles préférences voisinant au fétichisme il montra toujours pour Cazotte et Restif de la Bretonne ; mais on ne saurait imaginer à quel degré les romans autobiographiques de Restif ont modelé l'âme et influencé la vie de Gérard de Nerval. Ces deux existences sont marquées de tant de traits communs qu'on doit se demander si l'obsession des mémoires de ce sosie n'a pas déterminé chez Gérard pareil enchaînement de destinées. »

pervers », si Nerval rejette complètement la sexualité ou le libertinage parce qu'ils ne correspondaient pas à ses credos ou parce qu'il n'ose pas dévoiler ses propres secrets et obsessions ou si sa discrétion n'est en fait qu'un leurre. En somme, nous ne pourrions dire jusqu'où et combien le « biographe », l'« analyste », le « portraitiste », le « peintre », l'« archéologue », le « paléographe », le « naturaliste » et l'écrivain Gérard de Nerval se laisse ou ne se laisse pas *possédé, altéré et transformé* par le sujet qu'il traite. La projection et l'appropriation du texte rétien sont nécessaires, même si elles plongent le « biographe » au sein de l'univers qu'il explore et exploite ; on a vu que celui-ci pouvait, en même temps, s'en sortir, lorsqu'il n'y trouvait plus sa place.

Michel Brix souligne que « *Les Confidences de Nicolas* sont peut-être à lire, avant tout, comme les confidences, voire les aveux de Gérard de Nerval⁵⁶⁸ ». C'est un point de départ, mais ce qui compte le plus, c'est de voir et d'analyser de près les relations complexes entre biographie et autobiographie, entre vie de l'autre et vie de soi-même, entre l'écriture de l'autre et l'écriture de soi. Les choses ne sont pas tranchées surtout dans le cas de cet auteur où le discours énonciatif est en permanence fluctuant et ambigu, où les nombreux infléchissements et détournements de sens ne cessent de dérouter le lecteur. C'est pourquoi notre propos est d'analyser les « bigarrures de l'âme », les inflexions du discours narratif et métanarratif tels qu'ils se donnent à lire, et non pas chercher à affirmer ou à infirmer telles ou telles suppositions, exactitudes ou réflexions. Notre visée est donc de nous pencher sur les deux formes d'amour – platonique et la débauche –, sur le thème de la ressemblance et du fétichisme qui, comme nous le verrons, se montrent, par leurs excès, très proches de l'excentricité.

Bref, notre intention est de mettre en parallèle la désinvolture de Restif de la Bretonne par rapport au libertinage et à l'écriture confidentielle et la vision de Nerval vis-à-vis de la pratique des confessions amoureuses. Nous allons nous pencher sur quelques passages, les plus suggestifs, tirés du *Voyage en Orient* et des *Nuits d'octobre*, plus exactement des « Amours de Venise », ainsi que d'*Aurélia*. Dans ce contexte, il convient de rappeler l'intention de Gérard de Nerval d'écrire un roman portant sur *Les Confessions galantes de deux gentilshommes périgourdiens*, mais, malheureusement, ce projet ne se concrétisera jamais.

Comme nous le verrons, le positionnement de l'auteur-narrateur face à l'écriture confessionnelle est très ambivalent, voire contradictoire. Dans les « Amours de Vienne », par exemple, le narrateur se montre à la fois prêt à raconter à son ami ses aventures et ses expériences personnelles et réticent envers le dévoilement de sa vie

⁵⁶⁸ Brix, Michel, « Nerval, lecteur e biographe de Rétif de La Bretonne », *Études rétiennes*, n. 38, 2006, p. 190.

intime, y compris ses relations libertines entretenues avec les Viennoises. Quant au *Voyage en Orient*, le narrateur choisit soit de raconter seulement certains aspects de ses escapades amoureuses, soit d'autocensurer l'écriture autobiographique, soit de demander à son ami de ne pas « révéler les secrets » de ses confidences, voire de mystifier la réalité, c'est-à-dire de présenter les « faits réels », avoués volontairement dans les lettres qu'il envoie, comme s'ils étaient nés de la « pure imagination ». Parfois, le narrateur se sent incapable de raconter ses aventures telles quelles, c'est pourquoi, pour ne pas devenir susceptible d'avoir trop exagéré la réalité des « petits faits » et de les transformer ainsi en mensonge, il renonce à sa « sincérité absolue » et choisit de se créer plutôt un drame dont le héros principal soit lui-même⁵⁶⁹.

Le morceau que nous donnons ci-dessous est important de plusieurs points de vue : il nous aide, tout d'abord, à mettre en évidence, une fois de plus, la réticence et l'ambiguïté de Nerval face à l'écriture autobiographique et face au réalisme objectif, ses camouflages et fuites incessants ; deuxièmement, il nous permet de voir quelle est la vision de l'auteur par rapport à la femme aimée, à l'amour platonique et au libertinage. Force est de préciser que certaines idées exposées dans ces passages cités reviennent dans *Les Confidences de Nicolas*.

Rappelons, avant tout, que le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, d'où nous allons extraire l'un des fragments, n'est pas un récit des voyages réels, mais un mélange de réalité et de fiction. Plus clairement, l'auteur brode des itinéraires fictifs sur deux voyages qu'il a réellement faits, ainsi que du voyage réel, extérieur et excentrique, le narrateur épistolier glisse facilement sur le voyage littéraire, intérieur et concentrique⁵⁷⁰. Autant vaut dire que ses voyages fictifs sont à la fois concentriques et excentriques. La superposition des deux formes de voyages, d'ici et de l'ailleurs, mobiles et immobiles, est aussi à repérer sous la plume de l'auteur, prépondéramment dans le *Voyage en Orient* :

⁵⁶⁹ VO, NPI, II, p. 506 : « Tu le sais, et c'est ce qui a peut-être donné quelque intérêt jusqu'ici à mes confidences, j'aime à conduire ma vie comme un roman, et je me place volontiers dans la situation d'un de ces héros actifs et résolus qui veulent à tout prix créer autour d'eux le drame, le nœud, l'intérêt, l'action en un mot. Le hasard, si puissant qu'il soit, n'a jamais réuni les éléments d'un sujet passable, et tout au plus en a-t-il disposé la mise en scène ; aussi, laissons-le faire, et tout avorte malgré les plus belles dispositions. Puisqu'il est convenu qu'il n'y a que deux sortes de dénouements, le mariage ou la mort, visions du moins à l'un des deux... car jusqu'ici mes aventures se sont presque toujours arrêtées à l'exposition : à peine ai-je pu accomplir une pauvre péripétie, en accolant à ma fortune l'aimable esclave que m'a vendue Abd el-Kerim ».

⁵⁷⁰ Voir Aki Taguchi, *Nerval. Recherche de l'autre et conquête de soi : contribution au suivi d'une genèse du Voyage en Orient*, Peter Lang, 2010 ; Voir aussi Chang Hwa Park, *Nerval, écrivain voyageur : une nouvelle forme de voyage littéraire*, thèse consultée en ligne, le 12 février 2013 : <http://bdr.uparis10.fr/theses/internet/2012PA100046.pdf> ; On conserve dans les collection Spoelberch de Lovenjoul et de Sardou (Marsan) le « petit roman en journal intime » de Gérard de Nerval sous le titre « Lettres d'amour ».

Mon ami, je t'ai décrit jusqu'à présent fidèlement mes liaisons avec des beautés de bas lieu ; pauvres amours ! Elles sont cependant bien bonnes et bien douces. La première m'a donné tout l'amour qu'elle a pu ; puis elle est partie comme un bel ange pour aller voir sa mère à Brünn. Les deux autres m'accueillaient fort amicalement et m'ouvraient leur bouche souriante comme des fleurs attendant les fruits [...] J'hésite à te continuer ma confession, ô mon ami ! comme tu peux voir que j'ai longtemps hésité à t'envoyer cette lettre [...] Ne va pas révéler, à des Parisiens surtout, *le secret de nos confidences*, ou bien dis-leur que tout cela est de *pure imagination* ; que d'ailleurs cela est si loin ! (comme disait Racine dans la préface de *Bajazet*), et enfin, que les noms, adresses et autres indications sont suffisamment déguisées pour que rien, en cela, ne ressemble à une indiscretion. Et d'ailleurs, qu'importe après tout ?... nous ne vivons pas, nous n'aimons pas. Nous étudions la vie, nous analysons l'amour, nous sommes des philosophes, pardieu ! [...] Mais...il me semble que je vais te raconter l'aventure la plus commune du monde. M'en vanter ? Pourquoi donc ? Je t'avouerai même que cela a mal fini. Je m'étais laissé aller avec complaisance à décrire mes amours de rencontre, mais ce n'était que comme étude de mœurs lointaines ; il s'agissait de femmes qui ne parlent à peu près aucune langue européenne...et, pour ce que j'aurais à dire encore, je me suis rappelé à temps le vers de Klopstock : "Ici la *Discretion* me fait signe de son doigt d'airain"⁵⁷¹.

Comment interpréter les ambivalences, les contradictions, les fuites, mais surtout les réticences de l'épistolier, si on les compare avec la désinvolture et la franchise des confidences de Restif de la Bretonne ? Les renvois à la « *Discretion* » ou à la « *sincérité* » à l'égard des aventures amoureuses du narrateur du *Voyage en Orient* sont trop insistants pour qu'ils soient anodins. Le discours transparent sur son moi ou l'écriture objective sur des faits vécus apparaissent généralement, pour Nerval, comme des lieux qui s'imposent à être voilés ou mystifiés. Le voile ou l'autocensure dont Nerval se sert pour opacifier ou édulcorer son récit des aventures licencieuses trouveront aussi leur utilité dans *Les Confidences de Nicolas*. Bien que Restif de la Bretonne décrive dans son roman ses expériences et dévoile ses intimités, sans pudeur et sans détours, Nerval préfère de ne plus suivre l'écriture rétive dans cette direction et de ne pas donner cours aux scènes d'obscénité et de libertinage. Mais, le voile, que l'auteur jette pour couvrir les impudicités, n'a-t-il une double fonction, dans le sens qu'il cache et dévoile en même temps, occulte et rend transparents le discours, les obsessions et les désirs cachés ? Bruno Tritsmans souligne parfaitement ce que nous venons de dire :

L'œuvre autobiographique nervalienne relève, comme le veut le genre, d'un régime de l'aveu : face à l'autre, Nerval (ou du moins le narrateur des récits) se dévoile, se révèle. Mais ce moment de révélation de soi s'accompagne d'une tentative de dissimulation : tout en divulguant sa vie (amoureuse)-ou du moins tout en prétendant

⁵⁷¹ VO, NPI, II, p. 227 ; c'est nous qui soulignons.

le faire-Nerval exclut le destinataire et se dérobe au regard d'autrui. Son œuvre autobiographique répond donc à la fois à un goût de la révélation et à un désir de dissimulation : comme la carte de Derrida, c'est une "lettre ouverte" qui se veut en même temps "illisible"⁵⁷².

Une analyse psychanalytique sera certainement révélatrice si elle est articulée autour du fonctionnement de cet objet métaphorique – le voile –, souvent rencontré dans les œuvres de Gérard de Nerval. Mais, cet auteur n'aurait pas été content si nous le prenons comme « sujet anatomique » ou analysons ses *Confidences* tout en empruntant les théories freudiennes concernant la castration, le fétichisme ou le complexe œdipien.

La folie érotique de Nicolas est d'aimer la même femme dans toutes les femmes qu'il rencontre et avec lesquelles il a des relations d'amitié ou amoureuses. Poursuivre l'un(e) dans le multiple et voir des ressemblances dans toutes les figures féminines que le héros croise, sans distinguer entre unique et universel, entre singulier et pluriel, entre âme et corps c'est ici que l'on définit l'excentricité du personnage. Le syncrétisme féminin, la théorie de ressemblance, le fétichisme (compris symboliquement) et la contradiction seront les figures de l'excentricité que nous essayerons d'analyser de près. Pour ce faire, nous reprenons les séquences les plus suggestives de chaque tableau consacré à une figure féminine, afin de greffer notre discours interprétatif sur tels ou tels aspects.

« L'amour seul occupait ses pensées et il lui eût sacrifié même la gloire, dont il était digne peut-être, mais qu'il n'obtint jamais⁵⁷³ ». C'est ainsi que Nerval débute la série des aventures, auxquelles le héros des *Confidences* s'adonne, et des belles figures féminines qu'il rencontre au long de sa vie.

Le récit s'ouvre par une première partie coupée en neuf chapitres, chacun d'entre eux se focalisant sur la jeunesse du personnage : son début dans la littérature, mais surtout sur ses aventures amoureuses. Dès les premières pages, l'auteur-narrateur inscrit le récit sous le topos de *theatrum mundi* :

Rien n'est plus dangereux pour les gens d'un naturel rêveur qu'un amour sérieux pour une personne de théâtre ; c'est un mensonge perpétuel, c'est le rêve d'un malade, c'est l'illusion d'un fou. La vie s'attache tout entière à une chimère irréalisable qu'on serait heureux de conserver à l'état de désir et d'aspiration, mais qui s'évanouit dès que l'on veut toucher l'idole. Il y avait un an que Nicolas admirait Mlle Guéant

⁵⁷² Tritsmans, Bruno, « Lettres d'amour, récits d'amour. Figures de l'énonciation amoureuse chez Nerval », *Romantisme*, 1989, vol. 19, p. 51–52.

⁵⁷³ CN, *NPI*, II, p. 946.

sous le faux jour du lustre et de la rampe, lorsqu'il lui vint à l'esprit de la voir de plus près⁵⁷⁴.

Lire le récit des aventures exhibées, des drames et des passions de chaque personnage des *Confidences* comme l'épanchement du théâtre dans la vie réelle et vice-versa sera une clé de lecture susceptible de nous aider à proposer au texte plusieurs pistes d'analyse ; entre le réel et le songe, entre la réalité et l'illusion, entre la lumière et l'ombre, il n'y a pas de faille précise, mais une continuité : « Vous nous savez des poètes à prendre le théâtre pour la réalité, et la réalité pour la pièce qu'on joue », déclare Gérard de Nerval, dans *Le Carrousel*, en 1836. Le théâtre a toujours fasciné Gérard de Nerval même si ses projets dramaturgiques, individuels ou en collaboration, n'ont pas lui apporté beaucoup de succès et de satisfaction⁵⁷⁵.

Gabrielle Malandain, dans son livre *Nerval, ou l'incendie du théâtre*, explore toutes les formes du théâtre (social, intérieur, extérieur, autobiographique, individuel, du siècle, textuel, amoureux) sur les scènes desquelles Nerval joue le théâtre de sa vie ; il joue et déjoue ses fantasmes, ses monodies et panoplies, ses distances, projections, rôles et identifications⁵⁷⁶.

Nicolas, un passionné du théâtre et futur écrivain, qui « brûlait d'un feu pudique pour telle ou telle demoiselles », pût voir, il y a une année, l'actrice Mlle Guéant « sous le faux jour du lustre et de la rampe⁵⁷⁷ ». Comme il ne se permettait plus de regarder les spectacles de cette belle actrice, il se contentait du « bonheur stérile » de l'attendre à l'entrée du théâtre, d'où il pouvait admirer au moins la « taille élancée, le teint éblouissant et le pied charmant⁵⁷⁸ » de l'actrice, lorsqu'elle sortait du théâtre ; seuls les « gentilshommes, les robins, les commis des fermes et les gazetiers n'étaient pas réduits à cette extrémité. Ils pénétraient dans le théâtre, soit par faveur, soit par finance, et le plus souvent accompagnaient les actrices jusque chez elles, au grand

⁵⁷⁴ *Ibid.*, 947.

⁵⁷⁵ Le thème du théâtre paraît dans *Sylvie, L'Imagier de Harlem, Pandora, Léo Bruckart*.

⁵⁷⁶ Voir Gabrielle Malandain, *Nerval, ou l'incendie du théâtre*, p. 12 : « Le texte nervalien de la dernière période se joue dans l'interaction de la subjectivité et de la réalité. C'est en ce point que le « théâtre », cette fois au sens symbolique, investit la vision ; car le monde et la représentation où se font et se défont les identifications, où l'imagination trouve ou non son compte [...] Devant ce théâtre social est placé le je, héros et narrateur d'une aventure intérieure dont la théâtralité n'est pas moindre : elle se joue dans la fascination à se représenter, à se composer en personnage, à modeler les autres selon son désir, à les mettre en scène selon son rêve. Ce théâtre personnel, en marge de l'autre auquel il permet d'échapper, mais qui trouve des complicités dans l'idéalisme de « l'air du temps », se referme dans le cercle clos du « vrai » théâtre et dans l'espace du rêve et du délire ; Voir H. Bonnet, « Nerval et le théâtre Sombres », *Romantisme*, n. 4, 1972, p. 54-64.

⁵⁷⁷ *CN, NPI*, II, p. 947 ; Voir *Sylvie*, p. 537 : « belle comme le jour aux feux de la rampe qui l'éclairait d'en bas »

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 947.

désespoir⁵⁷⁹ ». Chaque fois, le personnage suit l'actrice jusqu'à ce qu'il peut voir cette « statue adorée descendue de son piédestal, vivre et sourire un instant pour lui seul⁵⁸⁰ » ; il la voit tout près, mais elle lui paraît cette fois-ci sans grâce, sans cœur, tellement changée⁵⁸¹ ; des fois, il a même le courage de se promener la nuit sous les fenêtres où habite l'actrice adorée, « épiant le jeu des lumières et des les ombres sur les rideaux⁵⁸² ». Voici comment la scène de théâtre change de cadre et de décor, mais pas d'actrice et de spectateur ; l'espace du réel devient l'espace scénique du regard, des illusions et des fantasmes de l'« insensé spectateur », tout curieux de s'informer sur les activités nocturnes de la belle Guéant :

C'est donc une femme idéale qu'il aimait, puisqu'il n'avait songé d'ailleurs à se rapprocher d'elle ; mais le cœur humain est fait de contradictions. De ce jour, Nicolas se sentait amoureux de la femme et non plus seulement de la comédienne. Il osait pénétrer un de ses secrets, il se sentait résolu à se mêler au besoin à cette aventure, comme il arrive quelquefois que dans les rêves le sentiment de la réalité se réveille, et que l'on veut à tout prix les faire aboutir⁵⁸³.

Introduit dans les cercles des « princes et des poètes » (Nicolas n'était-il pas « un peu prince », descendant de l'empereur Pertinax ?) par Mlle Guéant, le personnage raconte, les yeux pleurant et la « voix étouffée », l'histoire de son premier amour, ses aventures, ses sentiments et ses émotions vécus. Sans nous éloigner de notre trajet, il faut s'arrêter sur la remarque de Nerval faite par rapport à la généalogie fantastique que se donnait Nicolas : « Il est permis de croire que la généalogie qu'il avait dressée à cet effet n'était qu'un jeu d'esprit destiné à ridiculiser les prétentions de quelques gentilshommes, ses voisins, qu'il recevait à sa table ». Comment lire ces paroles de l'auteur-narrateur des *Confidences*, vu qu'il croyait lui-même dans ses origines impériales, qu'il se présentait comme le descendant de Napoléon. De plus, pourquoi l'auteur n'a-t-il pas été aussi ironique et tranchant par rapport aux généalogies fantastiques que se donnaient Raoul Spifame, Cagliostro et Quintus Aucler ? S'agit-il d'une autocritique lucide de l'auteur ou d'un dévoilement de ses propres excentricités ? Nous y reviendrons.

Reprenons le fil rouge du premier récit portant sur Mlle Guéant. Quant à la personne qu'il avait aimée, elle ressemble – avoue Nicolas – à Mlle Guéant : « elle

⁵⁷⁹ *Ibid.* ; c'est nous qui soulignons.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 949.

⁵⁸¹ *Sylvie, NPI*, III, p. 539 : « Vue de près la femme réelle révoltait notre ingénuité ; il fallait qu'elle apparût reine ou déesse, et surtout n'en pas approcher. Quelques-uns d'entre nous néanmoins prisait peu ces paradoxes platoniques, et à travers nos rêves renouvelés d'Alexandre agitaient parfois la torche des dieux souterrains, qui éclaire l'ombre un instant de ses traînées d'étincelles. »

⁵⁸² *CN, NPI*, II, p. 947.

⁵⁸³ *Ibid.*, p. 948.

vous ressemblait, elle avait beaucoup du moins de vos traits et de votre sourire, et rien ne peut me consoler de sa perte sinon de vous admirer⁵⁸⁴. »

La pièce de théâtre (le texte-scène), que nous avons eu l'impression, en tant que lecteur, de regarder finir : « À un signal donné, les lumières s'éteignirent, et une sorte de Colin-Maillard commença dans l'obscurité ». Gérard de Nerval, à la différence de Restif, préfère prolonger cette *scène* dans les coulisses.

Mlle Guéant meurt de la poitrine, provoquant ainsi beaucoup de tristesse dans l'âme de Nicolas ; il avait pleuré longtemps cette disparition. Mais une autre « figure idéale », la religieuse Jeannette Rousseau, d'une « beauté céleste » et d'un « teint virginal » va attirer l'attention de Nicolas et lui inspirer « une flamme platonique ». Il n'osait pas témoigner à Jeannette l'amour platonique qu'il nourrissait pour elle, mais il se contentait de la « regarder tout fixe », lorsqu'il la rencontrait à l'église qu'elle fréquentait, de toucher sa main, d'aller la voir participer à la messe, de réciter la prière favorite de cette femme, de s'appuyer aux mêmes endroits qu'elle, de s'asseoir à genoux, là où elle s'était assise, et de baiser la pierre « qu'avaient touché[e] les pieds de cette jeune fille⁵⁸⁵ ». « Se serait-elle aperçue qu'à l'église son regard était toujours fixé sur elle⁵⁸⁶ » ? Marguerite, la gouvernante du curé de Courgis, assurait le jeune homme que les gens de l'église avaient observé l'insistance de son regard fixé sur Jeannette.

Le cœur vide – mais intéressé toujours de Jeannette Rousseau –, le jeune Nicolas va chercher la compagnie de Marguerite Pâris et va lui confesser ses souffrances, ses désirs et amours. Mais, parlant de Jeannette, le personnage sent son cœur battre pour Marguerite :

– Je ne sais, dit Nerval ; en parlant de Jeannette, en vous regardant, en vous embrassant, j'ai senti le cœur me manquer... Je ne pouvais m'empêcher de contempler votre cou si blanc où tombent vos cheveux dénoués ; votre œil mouillé de larmes m'attirait, Marguerite, comme une vipère qui regarde un oiseau ; l'oiseau sent le danger et ne peut le fuir... – Mais si vous aimez Jeannette dit Marguerite d'un ton sérieux. – Oh ! c'est vrai, je l'aime !... En disant ces mots, Nicolas fut pris d'une sorte de frisson et se sentit glacé" [...] – Jeannette ! oh ! oui, Marguerite... vous avez raison ; mais je ne sais pourquoi ma pensée est à elle, et c'est vous cependant qui m'agitez le cœur si fort que je ne puis respirer...⁵⁸⁷.

Mais basculement immédiat dans le discours de Nicolas : Marguerite, si l'on en croit le narrateur, n'avait pour ce jeune homme qu'une sensibilité et une bonté maternelles. Les confessions et les larmes des deux confidents ne cessent pas de

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p. 952.

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 965.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 966.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 967 ; 971–972.

couler, l'un et l'autre se souvenant de leurs amours échoués et perdus, de leurs nostalgies, refoulements, chagrins et douleurs. Marguerite aimera toujours M. Rousseau, le père de Jeannette Rousseau, même s'il avait épousé une autre femme. Les souvenirs renaissent et se vivifient : la femme se rappelle d'un autre jeune homme, M. Denesvre, qui l'avait aimée, mais qui fût tué par l'oncle jaloux de Marguerite (qui avait conçu pour sa nièce un amour coupable) avant de la faire demander officiellement en mariage. En racontant son histoire d'amour,

Marguerite pleurait à chaudes larmes [...] elle passait ses mains dans les cheveux de Nicolas et ne pouvait s'empêcher de le regarder avec attendrissement, car il lui rappelait M. Rousseau par son amour pour Jeannette, et le pauvre Denesvre par son exaltation, par ses regards ardents, par la douceur même qu'elle sentait à se voir par instants l'objet d'un trouble qui détournait sa pensée de Jeannette. D'ailleurs, si ces peines d'autrefois la rendaient indulgente, la différence des âges lui donnait de la sécurité⁵⁸⁸.

Les confessions de Marguerite excitent l'imagination de Nicolas de telle façon qu'il s' imagine être lui-même Denesvre :

bravant le danger pour voir Marguerite [...] qu'il y a quelque chose de beau à répandre son sang pour un entretien d'amour, et, moitié éveillé, moitié soumis à une hallucination fiévreuse, il se glissa hors de son lit puis parvient à gagner le jardin par la porte de la cuisine. Le voilà devant la fenêtre de Marguerite, qui l'avait laissée ouverte à cause de la chaleur. Elle dormait, ses longs cheveux dénoués sur ses épaules ; la lune jetait un reflet où se découpait sa figure régulière, belle et jeune comme autrefois dans ce favorable demi-jour. Nicolas fit du bruit en enjambant l'appui de la fenêtre. Marguerite rêvant murmura entre ses lèvres : "Laisse-moi, mon cher Denesvre, laisse-moi !" O moment terrible, double illusion qui peut-être aurait eu un triste lendemain. "La mort, s'il le faut !" s'écria Nicolas en saisissant les bras étendus de la dormeuse... Il ne manquait à la péripétie que le coup de fusil de l'oncle jaloux [...] Marguerite tout effarée croyait voir se renouveler la scène à vingt ans de distance⁵⁸⁹.

Le narrateur n'hésite pas à saisir le malheur et le risque des confidences : « Le pauvre Nicolas ignorait comme elle tout le danger qui existe dans ces confidences, dans ces effusions, où les sens participent avec moins de pureté à l'exaltation de l'âme⁵⁹⁰ ». Les conduites extravagantes du jeune homme et de Marguerite seront fortement critiquées et punies par les membres d'un conseil familial : « le dangereux séducteur » est envoyé à Auxerre pour faire l'apprentissage dans l'imprimerie de M. Parangon, tandis que Mme Pâris est remplacée par sœur Pilon, « une dévote

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 973.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 973–974.

⁵⁹⁰ *Ibid.*

à la taille robuste ». Ainsi, une fois arrivé à l'imprimerie du M. Parangon, une nouvelle beauté paraît susciter l'intérêt au jeune apprenti. C'est Mme Parangon, que Nicolas rencontrera, une autre belle femme, rappelant la figure de Vénus à laquelle « on ne pouvait résister ». Il la croise un jour et la beauté « lui vint rappeler un souvenir évanoui. Cette femme, il l'avait vue autrefois, mais non pas telle qu'elle lui apparaissait maintenant ; son image se trouvait à demi noyée dans une de ces impressions vagues de l'enfance qui reviennent par instants comme le souvenir d'un rêve⁵⁹¹ ». Ils se connaissent, s'amusent et s'entretiennent avec des lectures diverses, chacun partageant ses préférences en matière des livres (*L'Adrienne*, *Zaïre*, *Lettres du marquis de Roselle*, *La Pucelle*, *La Mérope*, *l'Alcyone*, *Bohémienne*, *La Gouvernante*, *Les Dehors trompeurs*, *Arlequin sauvage de Mme de Villedieu*, *La Princesse de Clèves*, *Le Cid*), sans échapper à la tentation de se prendre pour tel ou tel personnage fictif, rencontré au cours de leurs lectures. La fiction envahit peu à peu la vie réelle de ces deux amants amoureux, jusqu'à ce qu'elle occupe le devant de la scène de leurs illusions, idéaux et fantasmes.

Les deux dernières parties concernant Zéfîre et Sara – deux autres femmes que Nicolas rencontre au long de ses déambulations aventureuses – sont plus imprégnées de ce mélange entre fiction et réalité ou de ce que l'on appellera le bovarysme. Nous y reviendrons en temps voulu.

La tentative de viol (Nicolas pénètre une soirée dans la chambre de Mme Parangon), le vol de Nicolas de l'une des mules – appartenant à Mme Parangon – (objet fétiche qui revient excessivement tout au long des *Confidences de Nicolas*), et à l'intérieure de laquelle le jeune homme écrit « Je vous adore »⁵⁹², ou le repris du motif de la ressemblance (« J'ai une sœur beaucoup plus jeune que moi ... qui me ressemble un peu⁵⁹³ », dit cette femme à Nicolas) sont les aspects les plus importants à mettre en évidence dans la partie consacrée à l'amante de Nicolas. La femme meurt, regrettant fortement ses fautes et surtout le fait que Nicolas n'a pas voulu « être son frère⁵⁹⁴ ». Depuis que Nicolas, connu comme l'ouvrier compositeur et le séducteur des femmes, reçoit la nouvelle de la mort de son amante passagère,

⁵⁹¹ *Ibid.*, p. 977.

⁵⁹² *Ibid.*, p. 981.

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 987.

⁵⁹⁴ *Ibid.*, p. 989–991 : « L'amour longtemps contenu, la pudeur vaincue par la surprise, tout conspira contre la pauvre femme, si bonne, si généreuse, qui tomba presque aussitôt dans un évanouissement profond comme la mort [...] Tu n'as pas voulu être mon frère ! s'écria Mme Parangon, hélas ! tu auras été l'amant d'une morte ; je ne survivrai pas à cette honte [...] J'ai outragé la divinité dans sa parfaite image... Je n'ai plus le droit de vivre... » ; voir aussi p. 992 : « La pauvre femme n'avait survécu que peu de mois aux scènes douloureuses que nous avons racontées. La vie insoucieuse et frivole que Nicolas menait à Paris ne lui avait pas été cachée, et jeta sans doute bien de l'amertume sur ses derniers instants ».

nul épisode de sa vie ne pouvait égaler les souffrances générées par cette autre femme perdue. Il se marie avec Agnès Lebègue, « l'une des filles les plus décriées de la ville⁵⁹⁵ », mais celle-ci s'enfuit avec son cousin. Se voyant quitté et trompé par son épouse, Nicolas consacre son temps à l'écriture du roman *La Femme infidèle*, suivi peu après du *Paysan pervers*. Comme « tout objet nouveau exerçait de l'influence sur cette âme ardente, envahie par des passions violentes, imprégnée d'électricité⁵⁹⁶ », l'apparition de Zéfîre, avec son « sourire divin », qui semblait rappeler du « sourire athénien » de Sylvie, son « air vif et doux » et sa « taille guêpée », fait le romancier oublier la mort de Mme Parangon, mais seulement pour l'instant parce qu'en fait « les traits de Zéfîre lui avaient rappelé de la femme qu'il avait perdue, comme celle-ci lui avait rappelé de Jeannette Rousseau, son premier amour⁵⁹⁷. » Zéfîre meurt, elle aussi, regrettant ses fautes et sa vie désordonnée. La vie de cette femme prostituée fera l'objet de l'ouvrage rétrovien, intitulé *Le Pornographe*.

L'amoureux des « onze mille vierges » n'est plus jeune, mais, à quarante cinq ans, « il n'est pas vieux encore » et son cœur est de plus « beaucoup plus tendre ». Le mariage avec Jeannette Rousseau, nous dit le narrateur personnage « c'était le bonheur peut-être ! Epouser Jeannette, passer sa vie à Gourgis, en brave laboureur, n'avoir point eu d'aventures et n'avoir pas fait des romans, telle pouvait être ma vie, telle avait été celle de mon père...⁵⁹⁸ ». Il n'est pas difficile de saisir la résonance de ce passage dans *Sylvie*, où l'auteur-narrateur regrette le bonheur qu'il aurait pu sentir en épousant la « petite paysanne ».

Nicolas rencontre Sara, une belle fille timide, éduquée dans la rigueur de la religion janséniste, qui souffre à cause de l'autorité de sa mère, qui ne l'avait laissée pas libre de choisir ce qu'elle voulait et ce qu'elle aimait. Elle trouve toute la compassion dans l'écrivain Nicolas, son « père et ami », auquel elle confesse ses douleurs et ses tristesses. Et une fois que les confessions de la femme se multiplient, Nicolas sent son cœur plein d'amour « battre plus que jamais » pour cette jeune fille, quoi qu'il n'ait pas pu s'abstenir de se rappeler, de temps en temps, de Mme Parangon :

Nicolas pencha la tête dans sa main, réfléchit un instant, puis s'écria rempli de pitié : « Et il (Delarbre) t'a quittée ! Il n'a pas compris que la pureté de ton âme... rachetait mille fois, pauvre victime, l'infâme lâcheté commise envers toi ! » En s'arrêtant sur cette idée, Nicolas pensa involontairement à Mme Parangon. Cette

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 994.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 992.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 1011.

⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 1036.

fatalité de sa vie revenait encore une fois, sous une forme nouvelle, retourner le fer vengeur dans son éternelle blessure⁵⁹⁹.

Le « cœur flétri par la douleur et les regrets », l'écrivain aime Sara, mais il l'aime « d'une autre manière ; je t'aimais comme on aime ces étranges visions que l'on voit passer dans les songes, si bien qu'on se réveille épris d'une belle passion, faible souvenir des impressions de la jeunesse...dont on rit un instant après !⁶⁰⁰ ». Le charme, dit Nicolas, l'avait fait céder, beaucoup plus avant de rencontrer Sara, à l'amour

pour une image que je me créais en moi-même, pour une chimère, fugitive comme un rêve, et que je ne songeais même pas à réaliser, pour une de ces impossibilités que j'ai poursuivies toute ma vie, et que je ne sais quel destin a quelques fois rendues possibles ! [...] Nous ne vivons pas, nous ! nous analysons la vie !... Les autres créatures sont nos jouets éternels...et elles s'en vengent bien aussi. [...] Les images du jour sont pour moi comme les visions de la nuit ! Malheur à qui pénètre dans mon rêve éternel sans être une image impalpable !... Comme le peintre, froid à tout ce qui l'entoure, et qui trace avec calme le spectacle d'une bataille ou d'une tempête, nous ne voyons partout que des modèles à décrire, des passions à rendre, et tous ceux qui se mêlent à notre vie sont victimes de notre égoïsme, comme nous le sommes de notre imagination ! [...] Sais-tu ce que nous faisons, nous autres, de nos amours ?... Nous en faisons des livres pour gagner notre vie. C'est ce qu'a fait Rousseau le Genevois...C'est ce que j'ai fait moi-même dans mon *Pauvre* perversi. J'ai raconté l'histoire de mes amours avec une pauvre femme d'Auxerre qui est morte ; mais plus discret que Rousseau, je n'ai pas tout dit...peut-être aussi parce qu'il aurait fallu raconter...⁶⁰¹

L'écrivain est le prisonnier de son écriture qui sacrifie sa vie et sa présence au monde pour garder intactes ses chimères. La réalité est convertie en fiction et en chimères : Sara devient *Adeline* dans les *Contemporaines*, tandis que son bien aimé, Delarbre, reçoit le nom de *Chavigny*, et auquel se substitue en fait le narrateur lui-même :

Je me figurais que j'étais à sa place, et que c'était moi qui t'aimais [...] Alors j'exprimai en moi-même, j'exprimai tout seul à sa place les sentiments que tu

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. 1018–1019.

⁶⁰⁰ *Ibid.*, p. 1020.

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 1020–1021 ; Des échos semblables on les rencontre dans *Sylvie*, *NPI*, III, p.566 : « Elle m'écoutait sérieusement et me dit : "Vous ne m'aimez pas ! Vous attendez que je vous dise : La comédienne est la même que la religieuse ; vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne crois plus ! Cette parole fut un éclair. Ces enthousiasmes bizarres que j'avais ressentis si longtemps, ces rêves, ces pleurs, ces désespoirs et ces tendresses, ...ce n'était donc pas l'amour ? Mais où donc est-il ? » ou *Ibid.*, p. 539 : « Vue de près, la femme réelle révoltait notre ingénuité ; il fallait qu'elle apparût reine ou déesse, et surtout n'en pas approcher. » ; voir aussi *Corilla*, *NPI*, III, p. 437 : « Le seigneur Fabio n'adore en moi que l'actrice peut-être, et son amour a besoin de la distance et de la rampe allumée [...] il est trop poète » ; Voir *Aurélia*, *NPI*, III, p. 699 : « Nous ne vivons pas, nous n'aimons pas. Nous étudions la vie, nous analysons l'amour ».

m'auras inspirés. Ce qui n'était pour lui que de l'amour était pour moi de l'adoration ; j'eusse jaloux pour lui, au besoin... j'aurais tué son rival !... Je t'aurais épousée, moi, à sa place... [...] Reparlons de cet amour bizarre où je me substituais en pensée à celui qui me paraissait plus digne de toi que moi-même ; tu ne sais pas jusqu'où allait ma folie...⁶⁰².

Voici comment les frontières entre la réalité, la mimesis et la représentation se montrent poreuses. L'usurpation ou le remplacement d'identité – jusqu'à la substitution en pensée –, l'imagination du non vécu et la représentation théâtrale touchant la folie sont les signes flagrants d'un « amour bizarre » et chimérique que Nicolas portait pour Sara ; comme dans le théâtre, la durée et les failles n'existent plus.

Sara se marie avec M. de La Montette (c'était un mariage de raison), tandis que l'écrivain épouse Jeannette Rousseau, « la seule des femmes qu'il a aimées et à laquelle il n'a jamais osé de dire un mot⁶⁰³. » L'union de ces deux, qui se voulait, jusqu'à un point, la réitération du mariage mystique de Polyphile et Polia⁶⁰⁴, finit dans la contingence néfaste : Jeannette meurt. Gaudet, suspecté d'avoir empoisonnée cette femme se tue, tandis que Nicolas est condamné aux galères.

Ce qui les personnages des *Confidences* ont en commun, au-delà des échecs, des douleurs, des regrets et fautes, ce sont les chimères qui habitent dans leurs théâtres intérieurs. Les chimères de Nicolas, qui sont également celles de Nerval, sont les plus dévastatrices : il est captif de l'image fixe, obsessionnelle d'une seule femme ; il pense à la même femme en même temps qu'il s'écarte de lui, mais sans pour autant cesser vraiment d'y penser. Dit autrement, Nicolas se décentre de cette image fixe et se recentre sur celle-ci tout en la faisant surgir à travers le multiple, c'est-à-dire à travers les rencontres d'autres femmes. Il voit la même femme dans toutes les femmes qu'il croise et se donne ainsi au vertige des ressemblances et des fantasmes, vertige qui porte atteinte non seulement à sa façon d'être au monde, mais aussi à sa *présence au monde*.

Chaque personnage vit ses chimères du passé sans s'en échapper. Nicolas de Nerval est tiraillé entre l'amour platonique et l'amour charnel, entre la spiritualisation des sentiments d'amour et la poussée pulsionnelle charnelle qui s'épuise dans la débouche. Ni l'une, ni l'autre de ces formes d'amour ne sauvent le personnage de ses douleurs, regrets et angoisses. Et l'excentricité consiste justement dans l'impossibilité de trouver un équilibre harmonieux entre âme et corps, entre l'idéal

⁶⁰² *Ibid.*, p. 1021 ; Voir ce mélange entre réalité et fiction dans *Sylvie*, *NPI*, III, p. 555 : « Les gravures du livre présentaient aussi les amoureux sous de vieux costumes du temps passé, de sorte que pour moi vous étiez, Saint-Preux, et je me retrouvais dans Julie. Ah ! que n'êtes-vous revenu alors ! »

⁶⁰³ *Ibid.*, p. 1036.

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 1037 : « Puisque nous ne pouvons plus nous marier pour être heureux, épousons-nous pour mourir ensemble » ; voir « Le songe de Polyphile », *NPI*, II, p. 237.

et le réel et non dans le choix de l'une ou l'autre de ces formes d'amour parce que les deux sont exclusives ; elles hypertrophient et atrophient le sentiment d'amour conduisant à « tous les désordres, toutes les corruptions, tous les crimes⁶⁰⁵ » et d'ici au dérèglement. L'amour de Nicolas est un fantasme de l'amour où l'unique se multiplie chaque fois qu'il veut le remplacer. La concentration de l'idée fixe, l'amour platonique et la débauche tuent l'équilibre. L'excentricité existe autant que le mouvement se passe réellement dans le for intérieur du personnage, autant qu'il y a une permanente oscillation entre débauche et conscience du péché ou de la faute.

Les épisodes et les personnages s'enchaînent, se déchaînent, se répondent et correspondent dans la scène textuelle qui semble correspondre à celle du théâtre où l'hétérogène fusionne avec le particulier, où l'illusion et la transfiguration, l'un et le multiple font l'un.

5.6. (Néo)platonisme, ressemblance et chimères

Le thème de la ressemblance, qui est plutôt de la main de Gérard de Nerval que de celle de Restif de la Bretonne, a bien influencé le système de pensée de l'auteur, de son écriture des *Confidences* et d'autres ouvrages dans lesquels ce thème apparaît. Comme nous avons vu dans les chapitres antérieurs, toute attraction était fondée sur une ressemblance physique. Dans la théorie des ressemblances rétivienne, que Gérard de Nerval énonce, on apprend que c'est sur la « forme extérieure » que toute analogie se fonde :

est une des idées favorites de Restif, qui a construit plusieurs de ses romans sur des suppositions analogues. Ceci est particulier à certains esprits, et indique un amour fondé plutôt sur la forme extérieure que sur l'âme ; c'est pour ainsi dire une idée païenne, et il n'est guère possible d'admettre, comme Restif le prétend, qu'il n'a jamais aimé que la même femme... en trois personnes⁶⁰⁶.

Nerval parle, sans doute, dans son nom, quoi qu'il le fasse d'une façon dissimulée. Ce passage est redit sous une autre forme, mais gardant la même essence, dans *Sylvie*, où le narrateur reconnaît qu'il superpose les images et les strates temporelles, mêlant la femme de théâtre au souvenir de la religieuse :

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 1051.

⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 1011–1012.

Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice !... et si c'était la même ! – Il y a de quoi devenir fou ! c'est un entraînement fatal où l'inconnu vous attire comme le feu follet fuyant sur les joncs d'une eau morte...⁶⁰⁷.

La ressemblance et la multiplication de l'archétype dans des copies sont les hantises nervaliennes les plus folles et excentriques : suivre la même femme dans les milles autres signifie ne pas pouvoir sortir de la prison du fantasme et de l'imaginaire. Dans son monde habité par des formes errantes et irrégulières, où tout varie, s'altère et se décompose, Nicolas poursuit la même image. Il trouve partout, dans les gestes, les voix, les traits et les conduites des femmes qu'il rencontre *les signes* de ressemblance avec la femme idéale⁶⁰⁸. C'est autour de cette dialectique entre l'un et le multiple, qui se superposent, voire fusionnent, que s'articule la doctrine néo-platonicienne où l'on apprend que les différences se confondent ou s'estompent.

L'image fixe d'un archétype féminin, qu'il soit la mère, Adrienne, Sylvie, Aurélia ou Jeannette Rousseau, constitue le mobile même de la poussée du personnage à transgresser les interdits et les frontières qu'il les avait tout seul tracés. Sans plus reprendre les idées, nous rappelons qu'entre fixité et mobilité (transgression) il y a tout un déterminisme. La femme idole, toujours la même, que Nicolas aime n'est que la chimère enfantée par son imagination. Autrement dit, c'est la figure archétypale en morceaux de la femme aimée qui constitue la « brique » de la construction fantasmatique, d'un univers de chimères ou d'un *mundus imaginalis*. Et les chimères ne sont autre chose que les combinaisons ou les coïncidences bizarres et imprévisibles, nées dans l'esprit du personnage.

Ce que Gérard de Nerval apporte de nouveau à son récit par rapport à celui de Restif de la Bretonne, c'est la coprésence des deux variantes différentes : l'amour platonique et la débauche, respectivement le christianisme et le panthéisme. C'est ainsi que Nicolas est tiraillé entre ces deux chemins. Influencé, d'un côté, par les théories matérialistes et libertines de Gaudet d'Aras⁶⁰⁹, de l'autre côté par le spiri-

⁶⁰⁷ Sylvie, *NPI*, III, p. 543 ; voir aussi Aurélia, *NPI*, III, p. 13 : « ... sous la multiplicité apparente des personnes aimées ou adorées, se cachait une divinité unique » ou « Il me semblait que la déesse m'apparaissait, me disant : " Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes que tu as toujours aimée. A chaque de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis... »

⁶⁰⁸ Voir Aurélia, *I*, p. 376–377 : « [...] à tout moment quelque chose de l'une passait dans l'autre ; le sourire, la voix, la teinte des yeux, de la chevelure, la taille, les gestes familiers, s'échangeaient comme si elles eussent vécu de la même vie, et chacune était aussi un composé de toutes, pareille à ces types que les peintres imitent de plusieurs modèles pour réaliser une beauté complète. »

⁶⁰⁹ Les entretiens avec Gaudet d'Aras, le « mentor funeste de Nicolas », le matérialiste et le libertin pervers avaient bien tourmenté le cœur et l'esprit du jeune Nicolas. C'est Gaudet qui enseigne à Nicolas que « pour être heureux il faut tout connaître, user de tout, et satisfaire ses passions sans trouble et sans enthousiasme, puis se tarir le cœur progressivement, pour arriver à cette insensibilité contemplative du sage, qui devient sa vraie couronne et le prépara aux douceurs futures de la mort,

tualisme et l'idéalisme de Loiseau, le jeune homme, qui avait l'« âme et esprits bien intentionnés jusqu'alors⁶¹⁰ » et « dont les écarts n'étaient que dans son imagination dévergondée⁶¹¹ », se voit en permanence obligé de lutter contre l'une et l'autre de ces théories. S'il s'adonne à la débauche, l'amour chaste n'est pas exclu, au contraire il reste toujours présent et valable dans un arrière-plan de l'esprit et de ses intentions. L'alternative est à la fois une bifurcation et un dédoublement.

Mais, influencé par Gaudet qui vulgarise la relation amoureuse et profane le sentiment pur, la « passion toute chrétienne qu'il (Nicolas) n'aurait jamais avouée, et qui n'avait d'autre but que la pure union⁶¹² » s'ébranle et « le cœur innocent⁶¹³ » du jeune dévie et dérive désormais vers la débauche ; le héros oublie les « positions qu'il faut respecter », les divinités qu'il adore, l'« éternelle justice » et les « punitions réservées au vice et au crime⁶¹⁴ » se jetant dans le « désordre d'esprit » et dans les « ardeurs délirants ». En se référant à la religiosité de Sylvie, Michel Jeanneret met en évidence combien le sacré se laïcise et se dégrade. Il nous semble que ses paroles conviennent aussi au cas de Nicolas :

La spiritualité dont elle s'entoure n'est qu'un simulacre, où l'authentique et l'apparence reviennent au même [...] Le sacré est captif des fantasmes [...] Le monde fantastique menace de contaminer les signes du sacré, de les vider de leur valeur référentielle. Camouflée, médiatrice, la transcendance s'y dégrade jusqu'à tomber au niveau de l'artifice et du fétiche... Elle ne redresse pas la dérive du sujet, mais s'y laisse entraîner ; elle ne maintient pas une signification stable, mais contribue à son éclatement. Mirage des ressemblances, décor où feignent de coïncider le rêve et le réel, distorsion de l'objet dans le miroir d'une subjectivité envahissante : tout contribue à désigner la nuit napolitaine comme une vaste métaphore de la folie⁶¹⁵.

Disons que tant l'amour charnel que l'amour platonique ne sont que deux formes poussées à l'extrême et à l'excès ; c'est pourquoi l'amour platonique est aussi odieux que la débauche. Et c'est justement cet excès qui caractérise tout acte et comportement excentrique. Dit plus clairement, c'est l'amour platonique même, idéal et poétique, que Nicolas nourrissait pour la femme unique, l'angoisse de l'absence et les fantasmes

son unique récompense ». (*CN, NPI*, II, p. 1051) ; Loiseau, en revanche, est un sage condamnant le vice qui déprave ses victimes mais n'oublie la chance de l'expiation et du repentir (*Ibid.*, p. 1007) ; voir *Ibid.*, p. 985 : Gaudet jetait dans le cœur de Nicolas un germe d'idées dangereuses, qui par leur philosophie apparente, détruisaient les derniers scrupules dus à l'éducation chrétienne ».

⁶¹⁰ *CN, NPI*, II, p. 1024.

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 955.

⁶¹² *Ibid.*, p. 980.

⁶¹³ *Ibid.*, p. 982.

⁶¹⁴ *Ibid.*, 984 ; voir p. 992–993 : « Né avec tous les instincts du bien, mais toujours entraîné au mal par le défaut de principes solides [...] Les mœurs sont un collier de perles ; ôtez le nœud, tout défile. »

⁶¹⁵ Jeanneret, Michel, *La lettre perdue. Écriture et folie dans l'œuvre de Nerval*, Flammarion, 1978, p. 95.

de cette absence qui poussent à la débauche. L'hypertrophie et l'atrophie de l'amour et de la passion menacent l'équilibre harmonique.

Mais ce qui retient le plus l'attention dans le récit des *Confidences*, c'est la reprise obsessionnelle de l'objet fétiche ou de l'image fétichisée. Cela peut sans doute réveiller des suspicions⁶¹⁶, mais il nous semble que le fétichisme est investi d'une forte valeur littéraire. De plus, il nous semble que le fétichisme devient l'un des thèmes chers aux romantiques. Si on lit, par exemple, les récits de Gautier, l'objet fétiche revient souvent sous la plume de cet auteur lui donnant une importante portée significative⁶¹⁷.

Au-delà des implications psychanalytiques, sexuelles, libérales et morales du fétichisme⁶¹⁸, ce qui nous intéresse le plus à l'égard de cette notion ce sont notamment les rapports que le fétichisme entretient avec le réel, le vrai et le faux. Et disons d'emblée que l'objet fétiche, comme la femme idéale fétichisée, qui s'offre en se retirant ou s'absente en se montrant, renvoie à la fois au réel, au fantastique et au fantasme. Dominique Fisher, qui a consacré un livre au fétichisme dans les œuvres de Théophile Gautier, observe bel et bien le fonctionnement symbolique de l'objet fétiche :

Or c'est justement en tant que fabrication, artefact, artifice, parure, c'est-à-dire objet qui manipule le réel, que l'objet-fétiche se fait générateur de fantastique. Plus vrai que le vrai et moins vrai que le vrai ; l'objet-fétiche, selon Baudrillard a pour fonction de servir un système de différences factices. Dans le cas des contes de Gautier, à l'instar de ceux d'Hoffmann, l'objet-fétiche dévoile le caractère artificiel de la différence entre réalisme et fantastique⁶¹⁹.

⁶¹⁶ Voir Louis Bonnat, Hélène Girard, *op.cit.*, p.19 : « Une première remarque : Nerval a maintes fois mis ce trait de caractère de Restif, y portant apparemment un grand intérêt – ou alors pourquoi en parler tant ? – alors que ce trait est absent de sa psychologie, de moins comme aussi explicite, dans le reste de son œuvre. En quoi cela le concerne donc puisqu'on ne trouve rien de semblable dans ses écrits ou histoires auto-biographiques transposées ? [...] Le rapprochement de Nerval avec son personnage de Restif ne peut se faire que par le biais de cette fétichisation diffuse qui connote les désirs amoureux de Nerval et que l'on retrouve si explicites ici » ; Il faut noter que les allusions au fétichisme ne manquent pas dans les œuvres de Nerval ; voir à ce sens *Corilla*, *NPI*, p. 435 :

⁶¹⁷ Voir à ce sens *Caprices et Zigzags*, *Le pied de momie*, *Le roman de la momie*.

⁶¹⁸ Voir Charles Fourier qui s'inspire d'ailleurs massivement des idées rétiviennes : « Favoriser les manies c'est affirmer et dans les domaines réputés scandaleux, le droit pour l'individu de définir lui-même son système d'échanges, sa manière d'accéder aux choses et à autrui. Incestes, pédérastie, saphisme, gratte-talons, pince-cheveux, etc., toutes ces modulations des passions primitives sont louables et utiles. Elles sont des exceptions, des transitions, des liens possibles. En Harmonie l'individu n'est plus jamais ligoté par les vertus d'autrui, subordonné à de goûts étrangers ; il s'intègre au tout social avec ses particularités. » (*Théorie des quatre mouvements suivi de Nouveau Monde amoureux*, Dijon, Les Presses du Réel, 1998.)

⁶¹⁹ Fisher, Dominique, « Jettatura : la comédie de l'impensable ou les masques du démon descriptif », *Bulletin de la société Théophile Gautier*, Montpellier-Université Paul Valéry, n. 18, 1996, p. 274 ; Voir aussi Jean Baudrillard, « Fétichisme et idéologie : la réduction sémiologique », Pour une critique de l'économie politique du signe, Gallimard, 1972 ; Voir aussi Roger Dorey, « Contribution

La valeur indéterminée de la signification de l'objet fétiche, qui permet le va-et-vient entre réel et imaginaire, le pouvoir de l'image sur le regard et sur l'esprit du fétichiste, la manière d'accéder à l'autre et à soi-même, l'ouverture aux échanges et aux relations avec les êtres et les choses, l'effort de l'imagination et de la refunctionalisation de l'objet fétiche, le découpage métonymique de la réalité corporelle de la femme, pourraient constituer quelques points de départ dans le développement des rapports entre image, imagination et fantasme, entre avoir en possession et être possédé, entre vouloir et pouvoir, entre angoisse et fascination et surtout entre réalisme, fantastique et folie.

La femme apparaît souvent chez Restif, ou chez Nerval des *Confidences*, comme fétichisée, c'est-à-dire fabriquée, fantasmée, surestimée ou statuée. Et cette fétichisation a son repoussoir dans l'amour platonique où l'union n'a pas lieu ; ni dans le fétichisme, ni dans l'amour platonique le fétichiste n'a d'accès au corps désiré, d'où la survivance des fantasmes et des chimères.

5.7. Restif et le panthéisme mystique

Le panthéisme a son repoussoir dans la figure difforme, mi-humaine, mi-animale, et donc chimérique du dieu Pan. Le panthéisme de Restif de la Bretonne est, aux dires de Gérard Nerval, une forme de philosophie marginale qui ne trouve pas un terrain favorable à l'époque révolutionnaire :

Quant au *panthéisme*, qui donc y pensait, sinon un petit nombre d'illuminés ?... On était généralement athée. La fête donnée par Robespierre à l'Être suprême lui parut une tendance bien faible vers une rénovation philosophique⁶²⁰.

Spiritualiste païen, « tout en proie du matérialisme de l'époque⁶²¹ » Restif de la Bretonne tire la plupart des idées et des arguments de son mysticisme ou de sa

psychanalytiques à l'étude du fétichisme », Nouvelle revue de psychanalyse, n. 2, Gallimard, 1970.

⁶²⁰ *CN*, *NPI*, II, p. 1068.

⁶²¹ *Ibid.*, p. 979 ; Ce sont nombreuses les idées bouffonnes de Restif vis-à-vis du panthéisme, mais Nerval ne les reprend pas dans ses *CN* ; Voir à ce sens Bettina L. Knapp qui souligne les excentricités du panthéisme de Restif : "Whereas the Illuminists and Theosophists spiritualized Divinity, Restif materialized God, defining Him in terms of man. God, Restif stated categorically, is the "source of all intelligence and all matter" ; He excretes these entities by means of a type of "crystallization" or "densification" of His own "essentially active-volatile" substance. Restif endowed God with man's anatomy : "The Sun is that Great Animal's Mind, the Moons are his testicles ; in the planets repose his intestines...The tail of the comets is the Great Animal's urine. Now, God calls for the comet as frequently as he has to piss ; he pisses at irrevocably fixed times. Because life's goal, according to Restif, " is the production and conservation of life," and because life could be maintained only through copulation-each being bears part of divinity with him-physical union

cosmogonie de la doctrine des Hindous, des Egyptiens, de Swedenborg et des néo-platoniciens d'Alexandrie, bien qu'il n'hésite pas à interpréter et à modeler ces théories en fonction de sa propre vision des idées du communisme, du désir de la synthèse universelle ou de la théorie de la réincarnation⁶²².

Mais, ce qui importe principalement ici, c'est de constater que le panthéisme de Restif est étroitement lié à ses théories syncrétistes de l'amour, de la femme et de la religion, ainsi qu'à son communisme, à sa cosmogonie et à sa poursuite de la synthèse universelle. C'est pourquoi il n'y a pas grande différence, d'une part, entre voir Dieu dans tout et voir la même figure féminine dans toutes les femmes rencontrées, d'autre part entre la déification de la nature et de l'univers cosmogonique et la déification de la créature aimée. Tant dans l'« amour syncrétique », tel que le conçoit donc Nicolas, mais aussi Nerval, que dans le panthéisme spiritualisé, les implications morales ne tardent pas de monter à la surface : et l'un et l'autre brouillent, déplacent, voire effacent les frontières entre le bien et le mal⁶²³. Bref, si Dieu est tout ou dans tout, comment alors distinguer entre ce qui est bon et ce qui est mauvais dans l'être humain et au dehors de lui ou comment discerner entre le bien et le mal?⁶²⁴ Ensuite, si Dieu est le monde ou la nature même, alors qui est le créateur du monde et de la nature? Il est évident que l'on est très loin de la doctrine chrétienne qui nous apprend à séparer l'âme du corps, de spiritualiser Dieu et de le concevoir comme unique et indivisible ; c'est pourquoi le panthéisme se trouve excentré, voire en dehors du christianisme non seulement par la matérialisation de la divinité et de l'univers – l'Astre-Dieu ou le Soleil central – mais aussi par la

must be looked upon as an expression of godliness : a union between man and God. God created his solar world in the same way that man brings forth his progeny. Religious rituals must therefore be planned for the worship of God in a satisfactory manner : on a mountain summit where the sun and the earth – the sacred parents of all beings – may be worshipped.”, Gérard de Nerval the mystic dilemma” (*Gérard de Nerval : The Mystics' Dilemma*, The University of Alabama Press, 1980, p. 181–182).

⁶²² *Ibid.*, p. 1070 : « Tantôt l'âme repasse dans un autre corps après mille ans, comme chez les anciens ; tantôt elle s'élève dans les astres et y découvre des paradis innombrables, comme dans Swedenborg ; tantôt elle s'éthérise et passe à l'état d'ange ailé, comme dans Dupont de Nemours ; mais après toutes ces hypothèses, le véritable système se démasque, et on arrive à une cosmogonie complète, qui présente la plupart des suppositions du système de Fourier ».

⁶²³ *Aurélia*, *NPI*, III, p. 696 : « il me semblait que je déplaçais les conditions du bien et du mal ; les termes, pour ainsi dire, de ce qui est sentiment pour nous autres Français » ou *CN*, *NPI*, II, p. 1049 : « Désormais cette âme si jeune encore ne se sent plus innocente ; c'était la minute indécise entre le bien et le mal, marquée dans la vie de chaque homme, qui décide de toute sa destinée. Ah! Si l'on pouvait arrêter l'aiguille et la reporter en arrière! Mais on ne ferait que déranger l'horloge apparente, et l'heure éternelle marche toujours ».

⁶²⁴ Voir Michel Brix, « Du panthéisme au surnaturalisme : Nerval traducteur de Goethe », Ballard, M., (éd.), *Europe et Traduction*, Arras et Ottawa, Presses de l'Université d'Artois et Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 5 ; Voir Brian Juden, « Visages romantiques de Pan », *Romantisme*, 1985, n. 50, p. 27–40 ; voir aussi Brian Juden, « Nerval et la crise du panthéisme », *L'Herne. Gérard de Nerval*, Édition de l'Herne, 1980, p. 275–287.

croissance dans la théorie de la réincarnation et dans la circulation d'un « fluide universel » ou des « molécules de vie » qui unissent les êtres, les astres et la nature entière⁶²⁵. La « synthèse universelle », à laquelle rêvaient Goethe et Gérard de Nerval, préoccupe également Restif de la Bretonne :

Quelque faible que puisse être la valeur des idées philosophiques de Monsieur Nicolas, il était impossible de ne pas les indiquer dans l'appréciation de ses œuvres littéraires, car Restif est de ces auteurs qui n'écrivent pas une ligne, vers ou prose, roman ou drame, sans la nouer par quelque fil à la synthèse universelle⁶²⁶.

Sans doute, Goethe, admirateur du panenthéisme de Hegel et du panthéisme de Spinoza⁶²⁷, et attiré par l'idée de conciliation entre la matière et l'esprit, a certainement pu influencer Nerval qui renvoie d'ailleurs maintes fois au panthéisme moderne de l'auteur du *Faust*⁶²⁸. Mais ni Gérard de Nerval, ni Restif de la Bretonne n'arrivent pas à trouver l'équilibre, entre les variations de la philosophie matérialiste et le christianisme, que le poète allemand avait trouvé. Pourtant, à la différence de Restif qui croit dans la reproduction des astres et dans la puissance régénératrice du fluide universel, Nerval trouve l'univers pâlisant et le ciel désert, froid et abîmé⁶²⁹.

Le contexte politique et idéologique dix-huitiémiste n'est pas favorable à la religion orthodoxe ou aux idées illuministes, c'est pourquoi le démontage du statut de Dieu personnel, sa décomposition en morceaux, en soleils, en atomes et en molécules et sa personnification en nature, où tout se transforme, se multiplie et se hiérarchise, vient sur une toile de fond instable où les théories matérialistes et libérales prennent contour, ne laissant ainsi place à l'idée de transcendance métaphysique, de bonheur céleste, de création et de révélation spirituelle ; en revanche, les rationalistes matérialistes de l'époque laissent la porte ouverte à l'immanence, à l'émanation, au refus

⁶²⁵ On pourrait renvoyer, dans ce contexte, à Swedenborg et à sa théorie de la correspondance, selon laquelle tout vit, tout agit, tout se correspond, qui s'approche du panthéisme même si son panthéisme est plutôt cabaliste que matérialiste.

⁶²⁶ *Ibid.*, 1049 ; Voir Kurt Shärer, *Thématique de Nerval, ou le monde recomposé*, Minard, 1968, p. 203–204 : « Mais tandis que pour Restif, élève de Gaudet d'Arras, le secret de cette synthèse réside dans « une bonne organisation sociale », – à laquelle il contribue avec ses livres à « tendances réformatrices » et par « la critique des mœurs », – « le principe des générations futures devient pour Nerval l'objet et le but de la création littéraire même. »

⁶²⁷ Voir le panenthéisme hégélien « Dieu est en tout » hégélien et la formule spinoziste « Dieu est tout ».

⁶²⁸ Voir *NPI*, I, p. 502 : « Suivant dans ses ouvrages les progrès ou du moins la dernière transformation de la philosophie de son pays, ce poète a donné à tous les principes en lutte une solution complète, qu'on peut ne pas accepter, mais dont il est impossible de nier la logique savante et parfaite. Ce n'est ni de l'éclectisme ni de la fusion ; l'Antiquité et le Moyen Âge se donnent la main sans se confondre, la matière et l'esprit se réconcilient et s'admirent ; ce qui est déchu se relève ; ce qui est faussé se redresse ; le mauvais principe lui-même se fond dans l'universel amour. C'est le panthéisme moderne : Dieu est dans tout. »

⁶²⁹ Kurt Shärer, *op.cit.*, p. 40–43.

de la représentation anthropomorphique de Dieu, à la métempsychose, respectivement à l'accomplissement du bonheur humanitaire.

Entre le panthéisme de Restif, sa théorie cosmogonique vitaliste et son communisme il y a une forte liaison. L'ex(-)centricité de son panthéisme ne consiste pas seulement dans les idées extravagantes, voire bouffonnes exposées (voir la copulation des astres, par exemple), ou dans le flottement entre le matérialisme et le christianisme, mais aussi dans la sortie du Centre divin unique :

L'Être suprême n'est qu'un immense soleil central, cerveau du monde, duquel émanent tous les soleils ; chacun d'eux vivant et raisonnant et donnant le jour à des cométo-planètes, c'est-à-dire les secouant dans l'espace, à peu près comme l'aster de nos jardins secoue ses graines⁶³⁰.

Si Goethe réussit à concilier le panthéisme et le christianisme, Nicolas, est dans un mouvement continu entre l'amour chrétien de Mme Parangon ou l'illuminisme de Loiseau et la vulgarisation du sentiment pur ou le matérialisme de Gaudet d'Arras ; Nerval est, lui aussi, dans un permanent flottement dû aux « éducations contraires » qu'il a reçues :

Enfant d'un siècle sceptique plutôt qu'incrédule, flottant entre deux éducations contraires, celle de la révolution, qui niait tout, et celle de la réaction sociale, qui prétend ramener l'ensemble des croyances chrétiennes, me verrais-je entraîné à tout croire, comme nos pères les philosophes l'avaient été à tout nier?⁶³¹

La Révolution déclenche l'affaiblissement des dogmes et des croyances chrétiennes, affaiblissement qui est à la fois collectif et personnel.

⁶³⁰ *CN, NPI*, II, p. 1070.

⁶³¹ *NPI*, III, p. 619.

CHAPITRE 6

ENTRE LUMIÈRES ET ILLUMINISME

De tous les visages du mysticisme, que l'on a du mal à distinguer l'un de l'autre, l'illuminisme évangélique de Saint-Martin paraît influencer, indirectement ou « par pénétration », l'auteur du *Diable amoureux*⁶³². Dès Lumières au romantisme se manifestent de nombreuses croyances différentes, plus ou moins « sérieuses », qui promettent, chacune à sa manière, de régénérer la race et la société humaines ou d'obtenir le salut du genre humain.

Comme nous avons vu, les discours des panthéistes, des païens, des catholiques, et des déistes (purs ou mitigés) se rencontrent, au XVIIIe siècle, dans un même creuset qui est, le plus souvent, la loge maçonnique. De ce mélange, parfois hétéroclite d'idées et de credos, naît une forte tendance de réunir toutes ces formes de croyance dans ce que l'on appelle la « synthèse universelle » ou le syncrétisme religieux⁶³³.

La plupart des exégètes nervaliens reconnaissent en Cazotte un illuminé, préoccupé des mystères de l'âme, de réunir le passé et l'avenir et de trouver la coïncidence des événements terrestres et des événements du monde surnaturel. Le discours contradictoire de Nerval par rapport au mysticisme de cet auteur du *Diable amoureux* ne permet pas vraiment de trancher entre la lumière et les lumières de la pensée de cet auteur ; d'une part, Nerval décrit Cazotte comme étant « plus superstitieux que croyant, préoccup[é] fort peu d'orthodoxie », d'autre part, il admire le « cœur religieux » de cet auteur, entraîné au mysticisme « le plus sincère et le plus ardent ». Certes, on peut reconnaître certaines des idées martinistes dans le discours mystique de Cazotte, telles que la régénération de l'âme, la lutte contre le mal et le péché, la rédemption de la condition de l'homme après la chute, la communication entre la terre et le ciel, le pouvoir occulte de l'homme sur les esprits, le pouvoir des nombres, la volonté, les fatalités de l'existence, mais celui-ci ne peut pas être considéré un porte-parole du martinisme. Aux dires de Nerval, les implications révolutionnaires des illuminés

⁶³² Jean Richer mentionne les sources possibles du *Diable amoureux* de Cazotte : « Nous avons signalé que ce récit peut avoir été inspiré par une histoire que rapporte un manuel d'exorcismes, l'*Alexicacon*, du R. P. Candidus Brognolus, reproduit par Görres dans sa *Mystique naturelle*. » (*Nerval, expérience et création*, Hachette, 1976, p.104)

⁶³³ Voir Pierre Moreau, « Romantisme français et syncrétisme religieux », *Symposium*, vol. 8, 1954, p. 1-17.

avaient déterminé Cazotte et Saint-Martin de rompre avec les sectes des illuminés⁶³⁴. Ceci dit entre les parenthèses, la thèse de l'abbé Barruel concernant le complot des illuminés dans le mouvement révolutionnaire a souvent été infirmée par les historiens de l'illuminisme. Comme nous l'avons montré au premier chapitre de l'étude, l'illuminisme théosophique se distingue de loin de l'illuminisme révolutionnaire initié par Bavière. Gérard de Nerval relate, par exemple, un épisode de la visite qu'aurait reçue Cazotte d'un initié franc-maçon, venu reprocher à cet auteur d'avoir dévoilé, dans son *Diable amoureux*, les mystères et les secrets accessibles seulement aux initiés de premier ordre⁶³⁵. Comme le montre Michel Brix en analysant cet épisode, Cazotte n'adhère au martinisme que plus tard, plus précisément après avoir écrit en fait son ouvrage sur le diable amoureux⁶³⁶. N'oublions pas, cependant, que Nerval relate cet épisode sous forme de légende et décrit Cazotte comme n'étant pas encore initié aux mystères des cabalistes et des illuminés (« Pourtant, l'on raconte que peu de temps à la publication du *Diable amoureux*, Cazotte [...] »⁶³⁷), ainsi qu'il ne s'agit pas vraiment d'une intention de sa part de falsifier ou non les données historiques. Si Cazotte a appartenu ou non à une loge ou à une secte mystique, s'il s'est réclamé ou non d'une telle ou telle forme d'illuminisme ou s'il avait reçu réellement ou non telle ou telle visite, compte à notre avis moins. Il n'est pas obligatoire d'appartenir à une secte pour avoir des idées communes avec tel ou tel illuminé ou avec tel ou tel groupe de croyants. Cazotte aurait pu, « soit par pénétration, soit par hasard⁶³⁸ », s'intéresser aux idées mystiques semblables à celles des

⁶³⁴ CZ, *NPI*, II, p. 1100 : « Peut-être a-t-on exagéré l'influence des illuminés tant en Allemagne qu'en France, mais on ne peut nier qu'ils n'aient eu une grande action sur la Révolution française et dans le sens de son mouvement » ou *Ibid.*, p. 1105 : « Personne n'ignore l'importance que prirent les illuminés dans les mouvements révolutionnaires. Leurs sectes, organisées sous la loi du secret et se correspondant en France, en Allemagne et en Italie, influaient particulièrement sur de grands personnages plus ou moins instruits de leur but réel. » ; Voir Anne Marie Jaton, « Nerval et Saint-Martin », *Saggi e ricerche di letteratura Francese*, n. 15, 1976, p. 231–262 [article en italien].

⁶³⁵ CZ, *NPI*, II, p. 1086 : « Cazotte dut être d'autant plus porté à réparer la faute qui lui était signalée, que ce n'était pas peu de chose alors que d'encourir la haine des illuminés, nombreux, puissants, et divisés en une foule de sectes, sociétés et loges maçonniques, qui se correspondaient d'un bout à l'autre du royaume. »

⁶³⁶ Voir Michel Brix, « Récit biographique et création littéraire : le cas des *Illuminés* de Nerval », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2000, n. 52. p.188 : « si l'on en croit *Les Illuminés*, un cabaliste aurait même cru, à la lecture de la nouvelle, que l'auteur comptait parmi les initiés et il serait venu congratuler Cazotte, chez lui, dans sa demeure de Champagne. C'est en tout cas ce que rapporte Nerval et ce qu'ont cru, de bonne foi, les éditeurs de Cazotte pendant les deux premiers tiers du XXe siècle. On a eu tort de prendre le récit de Nerval au pied de la lettre. Une telle visite d'un illuminé à Cazotte est en fait hautement improbable, et par surcroît l'intention du *Diable amoureux* est plutôt parodique que didactique. Nerval a ainsi instauré, contre l'esprit de la nouvelle et contre la vérité historique, une tradition de lecture du *Diable amoureux* comme un traité d'occultisme. En fait, Cazotte n'inclina à l'ésotérisme et au mysticisme que bien après 1772 ».

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 1084.

⁶³⁸ CZ, *NPI*, II, p. 1085.

initiés martinistes. D'ailleurs, l'illuminisme de Cazotte nous est décrit par Nerval d'une manière forte ambivalente et contradictoire, et cela parce que les idées mystiques de cet auteur du XVIIIe siècle ne sont ni cohérentes, ni constantes ; son mysticisme des premières phases est plutôt une sorte de mélange de crédulité et d'incrédulité, de scepticisme matérialiste et d'orthodoxisme, bref, des lumières et de lumière. Dès lors s'explique, la coexistence de la fascination pour le rêve et le surnaturel et la distanciation critique dans l'écriture de Cazotte. Nerval n'oublie pas de renvoyer dans ce contexte à Apulée dont l'*Âne d'or* représente l'un des hypotextes du *Diable amoureux* et de *Smarra* de Nodier :

Apulée, l'initié du culte d'Isis, l'illuminé païen, à moitié sceptique, à moitié crédule, cherchant sous les débris des mythologies qui s'écroulent les traces de superstitions antérieures ou persistantes, expliquant la fable par le symbole, et le prodige par une vague définition des forces occultes de la nature, puis, un instant après, se raillant lui-même de sa crédulité, ou jetant ça et là quelque trait ironique qui déconcerte le lecteur prêt à le prendre au sérieux, c'est bien le chef de cette famille d'écrivains qui parmi nous peut encore compter glorieusement l'auteur de *Smarra*, ce rêve de l'Antiquité, cette poétique réalisation des phénomènes les plus frappants du cauchemar⁶³⁹.

Sans trop développer cette idée, c'est justement le va-et-vient entre critique et identification qui constitue la condition de l'imaginaire dans l'écriture fantastique et de la modernisation de la littérature. Comme nous avons tenté de le montrer, entre le réel, l'imaginaire, le fantastique et l'excentricité il y a des liens étroits. Ce qui attire Nerval ce n'est pas seulement la capacité de Cazotte de rêver, de fantasmer ou d'inventer ses écrits, mais aussi son talent de faire parler ses rêves et ses inventions. C'est sûr que l'auteur de *Jacques Cazotte* cherche à reconnaître dans les écrits de l'autre ses hantises et ses préoccupations poétiques. Ainsi, outre cette préoccupation commune pour le rêve et pour le fantastique, on peut également rappeler les goûts de ces deux auteurs pour les chansons populaires, pour les ballades, pour les romances ainsi que pour le mysticisme. Jean Richer montre à son tour qu'il y a de profondes affinités entre ces deux auteurs : « artistes au langage clair, ils étaient l'un et l'autre de grands inquiets, attentifs aux intersignes. Leurs vies se déroulèrent comme des poèmes allégoriques, on y remarque des lointains voyages, figure d'une complexe aventure spirituelle. L'un et l'autre devaient périr tragiquement⁶⁴⁰ ».

De toute façon, ce qui nous y importe le plus, c'est de concéder que la croyance aux choses surnaturelles de Cazotte est plutôt innée qu'instruite ; le goût pour le fantastique le détournait sans doute d'une voie tracée et régulière : « J'ai lu beaucoup,

⁶³⁹ *Ibid.*, 1082–1083.

⁶⁴⁰ Richer, Jean, *Nerval expérience et création*, loc.cit., p. 398.

mais sans doctrine, sans méthode particulière⁶⁴¹ » ou « Il avait reçu de la nature un don particulier pour voir les choses sous leur aspect fantastique⁶⁴² » et avoir « la triste destinée pour pressentir tous les malheurs⁶⁴³ » ou, encore ici, « il faut dire que l'intention dogmatique y manque généralement⁶⁴⁴ », écrit Nerval à l'égard de Cazotte. Dans ce contexte, disons pourtant qu'il est fort possible que toute pensée systémique, inscrite dans un système, ne soit pas implicitement systémique, au sens d'objective, comme aussi toute pensée rhapsodique, inscrite dans une écriture fragmentaire, ne soit pas dépourvue de cohérence et de régularité. Bref, à y regarder de près, le discours de Gérard de Nerval est extrêmement contradictoire par rapport à l'illuminisme de Cazotte ou par rapport à l'adhésion à une doctrine illuministe ; tant les lumières que le romantisme portent en eux leurs contradictions, et lorsque dans les idées règnent les contradictions et le difforme l'hétérogénéité s'y installent manifestement. Nerval rattache l'illuminisme de Cazotte à « une doctrine », certainement le martinisme, quoique le martinisme n'ait pas été vraiment une doctrine, mais plutôt un courant de pensée mystique (« Le vague que des études faites sans méthode répandaient dans sa pensée le fatiguait lui-même, et il avait besoin de se rattacher à une doctrine complète⁶⁴⁵. ») Mais c'est toujours lui qui conclut : « Cazotte ne paraît pas avoir pris part aux travaux collectifs des illuminés martinistes, mais s'être fait seulement, d'après leurs idées, une règle de conduite particulière et personnelle⁶⁴⁶. » Cazotte avait rêvé ses récits et idées « sous son éclatant soleil⁶⁴⁷ », signe qu'il se fiait à sa propre lumière. Certes, les contradictions de Nerval sont aussi les contradictions internes du XVIII^e siècle, mais elles tiennent aussi au choix de cet auteur de tirailler Cazotte entre lumières et lumière⁶⁴⁸. En outre, le parcours de cet auteur dans son activité littéraire et dans son mysticisme connaît, comme l'observe Keiko Tsujikawa, au moins trois étapes, c'est pourquoi le discours est assez déconcertant :

Nerval retrace plusieurs phases bien distinctes qui correspondent à chacune des époques de la vie de l'écrivain. Il y a d'abord le Cazotte « littéraire » du début

⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 1085 ; Voir Jean Richer, « Nerval et ses fantômes », *Mercur de France*, juin, 1951, p.173 : « Nourri de conversations, de lectures sans instructions graduées et méthodiques, l'écrivain (Nerval) sera exposé aux courants périlleux des effets du double ».

⁶⁴² *Ibid.*, p. 1092.

⁶⁴³ *Ibid.*, 1079.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 1100.

⁶⁴⁵ *Ibid.*, p. 1086.

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 1100.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 1076 ; c'est nous qui soulignons.

⁶⁴⁸ Dans sa correspondance consacrée à Cazotte, Anna-Marie, amie proche de la famille de Cazotte, insiste sur l'adhésion sincère de cet auteur à la religion orthodoxe ; À la différence de Nerval qui place l'auteur du *Diable amoureux* dans un monde du rêve perpétuellement habité par des chimères et où le réel est envahi par l'onirique et le cauchemar, Nodier, qui consacre une place à Cazotte dans ses *Contes de la veillée*, considère Cazotte un éclairé, une figure savante et un prophète toujours lucide.

jusqu'à la parution du *Diable amoureux*, ensuite le Cazotte "mystique" dont est décrite la vision illuministe et mystique, et enfin le Cazotte "visionnaire" confronté aux fantasmagories du rêve⁶⁴⁹.

Nous ajoutons une quatrième phase du parcours littéraire et de la vie de l'auteur que nous appelons d'isolement ou d'une sorte d'ascétisme dans laquelle Cazotte se nourrit de ses convictions chrétiennes. Finalement, avant d'être martiniste ou non, Cazotte est un littérateur et, comme souligne Nerval, « toute religion qui tombe dans le domaine des poètes se dénature bientôt, et perd son pouvoir sur les âmes⁶⁵⁰ ». Autrement dit, le sacré se laïcise ; le diable perd les signes religieux, devenant aux yeux des sceptiques une figure pittoresque (« le pauvre diable ») ; Dieu est conçu plutôt comme un personnage conceptuel ; la « parole » saine est convertie en « parole » mythologique et fantastique.

La poursuite et l'analyse de l'imaginaire mystique nous semblent être plus importantes que de questionner l'attachement de Cazotte à une secte ou à une forme d'illuminisme.

Précisons avant tout que le texte sur Cazotte ne peut pas être isolé des contextes historique, idéologique et religieux de la France du XVIIIe siècle, du culte pour la raison (l'agnosticisme rationaliste) ou du scepticisme triomphant, des tendances spirituelles, de l'illuminisme évangélique et de sa dégradation, (dégradation qui ouvre le chemin aux pratiques des plus extravagantes et aux idées mystiques des plus excentriques par rapport au christianisme⁶⁵¹), bref, de l'éclectisme des formes de croyances et des tendances plus ou moins illuministes, frivoles ou charlatanesques. C'est Nerval lui-même qui demande à porter attention au contexte dans lequel cet auteur s'inscrit (« Cette imitation des vieilles légendes catholiques, qui serait fort dédaignée aujourd'hui, était alors d'un effet assez neuf en littérature⁶⁵² »). Soumis à la rigidité de la pensée rationaliste, aux principes de la réalité ou aux catégories réductionnistes d'une idéologie et d'un credo politique absurdes, l'illuminisme, comme la folie mystique, deviennent les expressions les plus discréditées et marginalisées en rapport avec les idéaux du rationalisme. Mais, on a montré que ces lumières, qui se voulaient émancipatrices et éclaircissantes, indépendantes de Dieu et de la lumière divine (lumière que les ultra-rationalistes qualifiaient de ténébreuse), contenaient « beaucoup plus d'idoles que de réalité, beaucoup plus de mirages que

⁶⁴⁹ Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. 173.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 1079.

⁶⁵¹ Voir Alexandre Erdan, *La France mystique. Tableau des excentricités religieuses de ce temps*, Amsterdam, R. C. Meijer, 1858, vol. 1, 2 ; Voir aussi Frank Paul Bowman, « La marginalité en religion », *Romantisme*, n. 59, 1988, p. 31–40.

⁶⁵² CZ, *NPI*, II, p. 1079.

de certitudes, beaucoup plus de fétiches que de raisonnements⁶⁵³ ». N'hésitons pas aussi à dire que les formes mystiques, qui veulent, à leur tour, s'émanciper des lumières pour privilégier le sentiment, l'irrationnel, l'onirique ou la folie, se présentent, elles-mêmes, les plus souvent, comme des contenus, des principes et des visions extravagants, voire fantasmagoriques⁶⁵⁴. C'est pourquoi il est si difficile de trouver une cohérence ou une logique à ce XVIII^e siècle pris dans ses multiples facettes, à savoir politique, religieux, idéologique et littéraire⁶⁵⁵ et dans cette dialectique entre lumières et lumière. C'est ainsi que l'on pourrait comprendre le regret de Gérard de Nerval de n'avoir pas trouvé dans son siècle l'« homme supérieur, par esprit comme par le cœur, qui saisissant les vrais rapports des choses, rendait le calme aux forces en lutte et ramènerait l'harmonie dans les imaginations troublées⁶⁵⁶. » Lui-même, réticent à toute forme de pensée régulière, Nerval rehausse et légitime la folie et les excentriques à une position centrale dans ses écrits, mais il n'hésite pas, en même temps, à critiquer les dérives dans les comportements et dans la pensée de ses illuminés. C'est la raison pour laquelle, l'auteur des *Illuminés*, soutenons-nous, a une position excentrique, charnière entre les Lumières et l'illuminisme : il réhabilite Cazotte, mais il critique et ironise, en même temps, les tares de la pensée de ce personnage. Ce qui est le plus intéressant à remarquer, c'est que Nerval montre, à travers l'œuvre de ce « frère mystique⁶⁵⁷ », le rapport difficile et précaire entre l'histoire, le mysticisme et la raison, les écarts et les échecs des Lumières et de l'illuminisme, en leurs plus hautes aspirations, et surtout l'état de la dégradation des valeurs morales et spirituelles de la société de cette époque là. Nerval n'est pas vraiment impartial lorsqu'il écrit sur ce monde instable, des lumières et d'illuminisme, qui portait les signes de la déchirure et de la division, provoquées, en grande mesure, par la Révolution française, bien au contraire, il ne cesse pas de méditer aux causes et aux malheurs de cet événement néfaste :

Qu'avait donc fait cette société qui venait de vivre en paix tant d'années pour aboutir à de telles fureurs ? Pourquoi tous ces esprits choisis, toutes ces délicates intelligences qui avaient passé leur vie dans les salons des grands et dans les demeures royales, pourquoi ces poètes, ces artistes, ces philosophes, ces romanciers, se retournent-

⁶⁵³ François-Emmanuel Boucher, *Les révélations humaines. Mort, sexualité et salut au tournant des Lumières*, Éditions scientifiques européennes, Berne, 2005, p. 12.

⁶⁵⁴ Catherine Secrétan, Tristan Dagron, Laurent Bove (sous la dir.), *Qu'est-ce que les lumières radicales : libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Éditions Amsterdam, 2007.

⁶⁵⁵ Max Milner, *Le Diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire, 1772–1861*, 1960, Corti, 2007, p. 19 : « Plus on étudie le XVIII^e siècle, plus il apparaît insaisissable, contradictoire, déconcertant » ; Voir Pierre Mariel, *Le Diable dans l'histoire*, Éditions Galic, 1961.

⁶⁵⁶ CN, NPI, II, p. 1074.

⁶⁵⁷ Dagmar Wieser voit dans le texte sur Cazotte une « autobiographie spirituelle » de Nerval (*Nerval : Une poétique du deuil à l'âge romantique*, Genève, Droz, 2004, p. 191).

ils tous à la fois contre une aristocratie bienveillante, contre une royauté souvent hospitalière, et convoquent-ils les classes inférieures à des bruyantes saturnales ? Voilà ce que l'ancienne société n'a pu comprendre un seul instant, et ce que les héritiers qu'elle a laissés ont peine à concevoir encore⁶⁵⁸.

C'est d'ailleurs lui-même qui témoigne que son époque, du début du XIXe siècle, connaît un mélange le plus incohérent d'opinions politiques, sociales et religieuses⁶⁵⁹. Charles Nodier décrit un début du XIXe siècle qui ressemble réellement au siècle de Cazotte. L'une des traductions du *Vampire* de Byron, fournit à Nodier les mots, et les idées qui s'en dégagent, censés lui servir dans son manifeste littéraire :

Cette dernière ressource du cœur humain, fatigué des sentiments ordinaires, c'est ce qu'on appelle le genre romantique ; poésie étrange, mais très-bien appropriée à l'état moral de la société, aux besoins des générations blasées qui demandent des sensations à tout prix, et qui ne croient pas les payer trop cher du bonheur même des générations à venir. L'idéal des poètes primitifs et des poètes classiques, leurs élégants imitateurs, était placé dans les perfections de notre nature. Celui des poètes romantiques est dans nos misères. Ce n'est pas un défaut de l'art, c'est un effet nécessaire des progrès de notre perfectionnement social. On sait où nous en sommes en politique ; en poésie nous en sommes au cauchemar et aux vampires⁶⁶⁰.

Cazotte est présenté, dès le début, comme le « poète qui croit à sa fable, le narrateur qui croit à sa légende, l'inventeur qui prend au sérieux le rêve éclos de sa pensée⁶⁶¹ ». Il n'est pas besoin d'insister sur l'implication personnelle de Gérard dans ces mots, compte tenu que l'auteur des *Illuminés* se voyait, lui-même, captivé par les sujets qu'il traitait ou bien que les écrits, de lui et des autres, l'ont créé et changé plus qu'il a créé en fait ses ouvrages. Cazotte se rapproche aussi de Brisacier le comédien qui prenait au sérieux non seulement les rôles qu'il devait jouer sur

⁶⁵⁸ *NPI*, I, p. 897, cité par Keiko Tsujikawa, *op.cit.*, p. 159.

⁶⁵⁹ Voir *NPI*, II, p. 1383.

⁶⁶⁰ Nodier, Charles, *Le Vampire*, nouvelle traduite de l'anglais de lord Byron, par H. Faber, dans Id., *Mélanges de littérature et de critique*, Genève, vol. I., 1973 (reprint de l'édition Paris, 1820), p. 411–412 ; Mais, en même temps, Nodier ressent la difficulté de faire usage de l'irrationnel : « Que signifierait, au reste, dans l'état de nos mœurs et au milieu de l'éblouissante profusion de nos lumières, l'histoire crédule des rêveries d'un peuple enfant, appropriée à notre siècle et à notre pays ? Nous sommes trop perfectionnés pour jouir de ces mensonges délicieux, et nos hameaux sont trop savants pour qu'il soit possible d'y placer avec vraisemblance aujourd'hui les traditions d'une superstition intéressante. Il faut courir au bout de l'Europe, affronter les mers du Nord et les glaces du pôle, et découvrir dans quelques huttes à demi sauvages une tribu tout à fait isolée du reste des hommes, pour pouvoir s'attendrir sur de touchantes erreurs, seul reste des âges d'ignorance et de sensibilité ». (Voir Charles Nodier, *Trilby ou le lutin d'Argail*, Paris, Le Livre de poche, 1995, 20–21.)

⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 1075–1076.

la scène, mais aussi les rôles des autres⁶⁶². En tant que biographe – analyste de l'« œuvre-vie » de Cazotte, Nerval attire l'attention, dès le début, sur les facettes multiples de cet auteur qui est à la fois littérateur, mystique, visionnaire, prophète, conteur naïf, spirituel et merveilleux », « écrivain singulier », « poète gracieux », fabuliste didactique, poète du fantastique, « fléau des inspirés », administrateur colonial, maire de son village, antirévolutionnaire, monarchiste, commerçant actif et propriétaire avisé, commissaire général de la marine et bon stratège. On pourrait dire que Nerval met bien à part la vie réelle et la vie poétique de Cazotte, mais on a vu que la fiction emporte beaucoup cet écrivain fantastique dans sa vie réelle : « Il ne faut pas croire, du reste, que l'auteur de ces fantaisies ne prît point au sérieux sa position administrative⁶⁶³ ». Cinq pages après, le même Nerval note en passant que « Cazotte, qui comme on le verra, devait plus tard appliquer ces idées, non plus à ses livres, mais à sa vie, et qui s'en montra convaincu jusqu'à ses derniers moments⁶⁶⁴ ». C'est ainsi que cet auteur, nous dit Nerval, « s'est laissé aller au plus terrible danger de la vie littéraire, celui de prendre au sérieux ses propres inventions. Ce fut, il est vrai, le malheur et la gloire des plus grands auteurs de cette époque ; ils écrivaient avec leur sang, avec leurs larmes...⁶⁶⁵ ». Si Restif de la Bretonne s'est laissé aller au danger de prendre la réalité pour la fiction, Cazotte s'est laissé aller au danger d'avoir prolongé la fiction dans la vie réelle. La fiction est ainsi la marge où la raison, l'irrationnel et le fantastique se rencontrent. En outre, les choix, de Cazotte et de Nerval, de prolonger la fiction dans la réalité et vice-versa dénotent, peut-être, une volonté de la part de ces auteurs de rester à la fois sur des positionnements antimatérialistes, respectivement matérialistes.

Ces observations concernant l'extension de la fiction dans la réalité⁶⁶⁶ et vice-versa ne sont pas non plus superfétatoires dans le cas de Cazotte, au contraire elles constituent un point de départ de l'analyse du discours instable et contradictoire de celui-ci, mais aussi de Nerval, en tant qu'auteur de *Jacques Cazotte* et des autres

⁶⁶² Voir Bruno Tritsmans, « Pouvoir et contraintes du masque. L'acteur possédé par son rôle chez Nerval et Villiers », *Romantisme*, n. 79, 1993, p. 29–38.

⁶⁶³ *Ibid.*, p. 1081.

⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 1086.

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 1072 ; Voir Restif de la Bretonne qui « engage son corps » dans la composition de ses romans : « En dehors du rêve d'une fécondité enthousiaste et sans frein, c'est un rapport idéal au livre qui se dessine à travers cette description de la pratique de Restif : la possibilité non seulement d'un rapport immédiat, mais encore d'une relation personnifiée à la page. En composant lui-même sa page, l'écrivain-imprimeur y engage directement son corps, qui s'inscrit dans le corps des caractères (le cicéro pour la passion), et il donne à son livre une individualité qui le détache des productions habituelles de l'imprimerie. (Sangsue, Daniel, « Démesures du livre », *Romantisme*, vol. 20, n. 69, 1990, p. 47.)

⁶⁶⁶ Voir Georges Décote, *L'itinéraire de Jacques Cazotte (1719–1792). De la fiction littéraire au mysticisme politique*, Droz, 1984.

ouvrages signés de son nom. Et l'instabilité, on le sait déjà, va de pair avec l'excentricité et le fantastique. Certes, ces inadéquations ou inadvertances dans le discours nervalien sur Cazotte ne résident pas seulement dans le caractère fantastique ; c'est le fantastique, en tant que figure de pensée et d'écriture, qui décrit parfaitement l'hésitation entre lumières et lumière, c'est-à-dire entre le naturel et le surnaturel, le possible et l'impossible. Elles pourraient se justifier aussi à cause de l'écriture journalistique et fragmentaire du texte que Nerval publie initialement dans la presse.

6.1. Le fantastique et la figure du mal

L'illuminisme apparaît aux yeux des ultra-rationalistes comme étant une forme d'excentricité par rapport à la raison, mais, n'est-ce pas la fonction excentrique même de la pensée illuministe, en tant qu'« opinion chimérique » ou en tant que rêverie mystique, qui implique les paradoxes de cette raison totalitaire et utopique ? Les excentricités dans l'invention poétique et dans l'imagination mystique de la pensée de Cazotte ne sont-elles pas, au bout de compte, le remède à la pathologie de la pensée idéologique, qui réprouve toute invention imaginaire ou qui se trouve aveugle et étroite à cause de son incapacité de concevoir une *autre part* de la pensée humaine ? Sans le fantastique, soulignait Nodier, « l'esprit humain touch[ant] à nu toutes les repoussantes réalités du monde vrai, [...] serait en proie au plus violent désespoir, et la société offrirait la révélation effrayante d'un besoin unanime de dissolution et de suicide⁶⁶⁷ ». Pierre Castex n'est pas loin de Nodier, lorsqu'il affirme que le mouvement illuministe est une réaction contre l'esprit critique et l'implacable philosophie rationaliste qui se proposaient de détruire les « mythes consolants » et d'annihiler le besoin de croire dans les mystères, dans les miracles et dans les révélations mystiques⁶⁶⁸.

Le carnage révolutionnaire, qu'avait prédit Cazotte, n'est-il pas accompli au nom de la raison ? : « c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le règne de la raison, car alors *elle aura des temples*, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des *temples de la Raison*?⁶⁶⁹ ». Nous y reviendrons pour

⁶⁶⁷ Nodier Charles, *Œuvres*, Paris, 1832–1837, t. V, Genève, Slatkine reprints, 1968, p. 78, cité dans Jacques Cazotte, *Le Diable amoureux, précédé de sa vie, de son procès, et de ses prophéties et révélations par Gérard de Nerval*, Notes et postface de Michel Brix et Hisashi Mizuno, Du Lérot, 2012, p. 240.

⁶⁶⁸ Voir Pierre Castex, *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, Corti, 1962, p.15 (voir aussi les pages 13–14 du chapitre « Renaissance de l'irrationnel » et les pages 57–80 du chapitre « L'âge d'or [de l'irrationnel] »).

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 1094.

montrer le double langage et la double intentionnalité – voulus ou non – dans cette scène rapportée par La Harpe et reprise par Nerval dans *Jacques Cazotte*.

Dans ce sous-chapitre, il s'agira d'analyser l'épisode de la prophétie de La Harpe reprise intégralement par Nerval, et la scène des têtes coupées de l'*Ollivier* pour saisir les points d'articulation entre la pensée mystique, le fantastique littéraire et le réalisme, et la mise en évidence du désarroi moral ou du décentrement des valeurs de la pensée idéologique. Il nous semble que l'intérêt majeur de ce texte sur Cazotte réside non pas nécessairement dans les peintures que Nerval nous offre du rationalisme des Lumières ou du mysticisme, mais plutôt dans les rapports entre la fiction fantastique, le réel, l'illuminisme et l'histoire socio-idéologique de la France pré-révolutionnaire. Il ne s'agit pas de schématiser telle ou telle idée mystique énoncée dans *Jacques Cazotte*, de réduire la pensée de ce « rêveur » à un discours dichotomique, mais d'en faire apparaître plutôt les filiations ou les configurations de son imaginaire fantastique et mystique avec le discours biblique et avec le discours rationaliste ; plus clairement, notre intention est de voir comment le merveilleux, le fantastique et le « mythisme » (l'imaginaire chrétien) s'inscrivent dans leur substrat de représentation idéologique et dans l'écriture biblique. La composante du religieux ne renvoie pas seulement au domaine de la croyance, mais agit comme ferment d'un imaginaire fantastique qui traque l'invisible derrière le visible et vice-versa. Autant vaudrait dire que le substrat biblique devient le moteur du « fantastique de la réalité », compte tenu que derrière l'irrationnel se tient toujours un réel plus vrai que le monde visible, propre à épouvanter celui qui l'entrevoit.

Dans son étude concernant le « rêveur fantastique », désignant Jacques Cazotte, Nerval tient à souligner que l'émergence de l'invention en littérature et des « caprices d'une imagination rêveuse », auxquels « l'esprit sensé et net du lecteur français se prête difficilement [...] à moins que cette dernière (l'imagination) n'agisse dans les limites traditionnelles et convenues des contes de fées et des pantomimes d'opéra⁶⁷⁰ », est favorisée par l'instabilité ou l'atmosphère de légèreté avant la Révolution, par les poussées vers la nouveauté en littérature et par le désir de découvrir des autres mondes possibles. Dans ce contexte, il convient de citer Nodier, le théoricien du fantastique dont *Smarra* remonte aux écrits de Cazotte. Même si l'attitude de Nodier envers le romantisme reste toujours ambivalente, il n'hésite pas à faire l'éloge du sommeil, du rêve et de la sensibilité :

Il ne faut donc pas tant crier contre le romantique et contre le fantastique. Ces innovations prétendues sont l'expression inévitable des périodes extrêmes de la vie politique des nations, et sans elles, je sais à peine ce qui nous resterait aujourd'hui de l'instinct moral et intellectuel de l'humanité. Ainsi, à la chute du premier ordre

⁶⁷⁰ CZ, *NPI*, II, p. 1075.

de choses social dont nous ayons conservé la mémoire, celui de l'esclavage et de la mythologie, la littérature fantastique surgit, comme le songe d'un moribond, au milieu des ruines du paganisme, dans les écrits des derniers classiques grecs et latins, de Lucien et d'Apulée. [...] La muse ne se réveilla plus qu'un moment, fantasque, désordonné, frénétique, animée d'une vie d'emprunt, se jouant avec des amulettes enchantées, des touffes d'herbes vénéneuses et des os de morts, aux lueurs de la torche des sorcières de Thessalie, dans l'*Ane de Lucius*. [...] Ce qui est arrivé des Grecs et des Latins devaient arriver pour nous⁶⁷¹.

Cazotte se situe, comme Nerval, au carrefour des lumières et de l'illuminisme, tâchant de se tenir à mi-chemin entre deux modes de connaissance différents – de la raison et de l'imaginaire – ou de concilier les contraires. Même si on ne peut pas dissocier les lumières de l'illuminisme, cela ne signifie pas que la différence entre ces deux modes de pensée soit abolie. Le chemin de cet auteur entre le devoir et le plaisir désigne avant tout les forces de la conscience éveillée et du rêve qui sous-tendent la raison et les pulsions individuelles de la connaissance au-delà du réel immédiat. Nadia Minerva a d'ailleurs très justement remarqué ce que nous venons de dire :

Cazotte se place au carrefour des Lumières et de l'Illuminisme et témoigne de la coexistence dialectique de deux formes de pensée qui tirent de leur voisinage des raisons de lutte et en même temps la façon de se préciser et de se développer. Chez Cazotte ces deux pôles s'attirent, des matériaux différents fusionnent, des ingrédients hétéroclites s'amalgament, en montrant que l'esprit de "catégorie" s'applique mal à cet écrivain et à son époque et que le goût des "contradictions" devrait devenir le plus souvent l'art des "nuances"⁶⁷².

De cette forme mixte, d'où la pensée imaginaire et irrationaliste de Cazotte tire l'essence, naît le genre du « fantastique sérieux », inconnu jusqu'alors dans la littérature française ; c'est la raison pour laquelle cet auteur a été reconnu comme le précurseur du genre fantastique. Le diable figure de l'excentricité par excellence qui refuse le C/centre apparaît comme motif récurrent sous la plume de Cazotte⁶⁷³. La relativisation du mal, la parodie ou la caricaturisation de la figure de diable, personnage des contes fantastiques, enfin le décentrement par rapport à la figure véri-

⁶⁷¹ Nodier, Charles, *Œuvres*, vol. V, Paris, 1832–1837, repr. Genève, Slatkine, 1968, p.79–80 ; Gabriele Vickermann reprend souvent l'idée que la théorie de Nodier se focalise notamment sur le besoin de nouveau et de merveilleux (« Classicisme et romantisme. Une écriture réflexive dans *Smarra ou les démons de la nuit* de Charles Nodier », *Revue germanique internationale*, « Entre classicisme et romantisme, autour de 1800 », n.16, 2001, p. 21)

⁶⁷² Minerva, Nadia, « Diables et prophètes : Jacques Cazotte entre les Lumières et l'Illuminisme », in *Lumières et Illuminisme*, textes réunis par M. Matucci, Pisa, Pacini, p. 212.

⁶⁷³ Voir Max Milner, *Le diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire*, Corti, 2007 ; Chez Nerval, la figure satanique ou naïve du diable apparaît dans *Le Prince des sots*, Léo Burckart *L'Imagier de Harlem*.

table de la tradition chrétienne laissent libre place à la confusion des plans et des registres de la réalité et de la fiction, du visible et de l'invisible, de la figure ravissante et du fantôme effrayant. Figure mensongère et équivoque, le diable devient aux yeux des rationalistes une figure pittoresque du « pauvre diable », peu compromettant, qui amuse plutôt que de faire peur. Et cela parce que le diable perd ses signes religieux, le surnaturel est désacralisé et expliqué parodiquement, le merveilleux chrétien devenant une convention. Dès lors les multiples figurations fabuleuses du mal (le diable comme fantômes, chimères, centaures, griffons, dragons, ogres, cyclopes, hippogriffes, loups-garous, gobelins, furies, lamies) et la charge fantastique de ce mythe.

C'est justement cette nouvelle attitude et conception à l'égard du/de diable qui inaugure le genre fantastique dans *Le Diable amoureux* de Jacques Cazotte.

6.2. Révolution et mysticisme

Comme nous l'avons déjà vu, les credos et les réflexions divergentes par rapport au christianisme dominant la scène religieuse de la France du XVIII^e siècle. Voltaire, d'Holbach, Fontenelle, Bayle et Condorcet attaquent systématiquement le christianisme, le ridiculisent et démystifient la figure du Christ, contrairement, par exemple, à Chateaubriand, à Mme de Staël, à Joseph de Maistre, à Hugo, à Lamennais ou à Bonald qui manifestaient tous un sentiment positif envers la religion chrétienne. Bref, tandis que les premiers déplorent la « barbarie » du christianisme et plaident pour l'émancipation des préjugés⁶⁷⁴ et des superstitions, les deuxièmes trouvent cette religion morale et humaine⁶⁷⁵. Entre ces deux discours opposés dominants se situent les chercheurs de la « lumière des lumières », y compris aussi Cazotte ; en marge de ceux-ci se situent les syncrétistes, les socialistes ou les utopistes mystiques. Cette classification ne se veut pas, bien entendu, étanche, même si Nerval n'hésite

⁶⁷⁴ Voir l'article extrêmement enrichissant, signé Michel Delon sur les préjugés : « Si le philosophe au nom de la raison universelle reproche au superstitieux et au fanatique de rester esclaves d'un point de vue particulier, il ne peut lutter contre le préjugé qu'en l'expliquant, en l'insérant dans un contexte, en replaçant le particulier dans le général, sans ignorer le poids des différences concrètes. » (« Réhabilitation des préjugés et crise des Lumières », *Revue germanique internationale*, n. 3, 1995, p. 154).

⁶⁷⁵ Chateaubriand, *Génie du christianisme*, Paris, Gallimard, 1978, p. 469–471 : « on avait dit que le christianisme était un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté ; un culte qui n'avait fait que verser le sang, enchaîner les hommes et retarder le bonheur et les lumières du genre humain [...] on devait donc chercher à prouver au contraire que, de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites ; depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël ».

pas à trancher les idées : « Rousseau est le seul entre les maîtres de la philosophie du XVIIIe siècle qui se soit préoccupé sérieusement des grands mystères de l'âme humaine, et qui ait manifesté un sentiment religieux positif, qu'il entendait à sa manière, mais qui tranchait fortement avec l'athéisme résolu de Lamartine, de d'Holbach, d'Helvétius, de d'Alembert, comme avec le déisme mitigé de Boulanger, de Diderot et de Voltaire⁶⁷⁶ ». La préoccupation sérieuse de Rousseau s'oppose à l'esprit léger qui planait généralement avant la Révolution et au goût pour la fantaisie, pour les contes allégoriques et pour les contes de fée à l'air orientaliste. Même les philosophes sceptiques et rationalistes, dit Nerval, exercent la plume fantaisiste dans leurs écrits : « Les plus graves écrivains, Montesquieu, Diderot, Voltaire, berçaient et endormaient, par des contes charmants, cette société que leur principes allaient détruire de fond en comble⁶⁷⁷ ». Dès lors, les bibliothèques du XVIIIe siècle enregistrent plein de livres portant sur des contes de fée, des fables, d'allégorie, de la kabbale et des sciences occultes. Ces philosophes en écrivent des fables libèrent-ils l'excroissance ou l'excédent de la pensée rationnelle ?

Comme Restif de la Bretonne, Cazotte se trouve obligé de suivre les goûts d'un public vulgaire et frivole « à demi impie, à demi crédule⁶⁷⁸ » plus que sa propre fantaisie, même si cela suppose de dévoiler ou de trahir les mystères de son esprit et de son cœur.

La scène de la prophétie de Cazotte, relatée par La Harpe, et reprise dans *Jacques Cazotte*, intéresse notamment par le double langage ou la double intentionnalité du langage et par la substitution d'identité. Georges Kliebenstein, en s'arrêtant sur le titre que porte le texte de Cazotte, préfacé par Nerval, observe que cet élément paratextuel est assez mystificateur. Plus exactement, le critique montre l'usage ambigu de la particule « de » dans le titre – *Le Diable amoureux, roman fantastique* par J. Cazotte. Précédé de sa vie, de son procès et de ses prophéties et révélations par Gérard de Nerval. Illustré de 200 dessins par Eduard de Beaumont, Ganivet, 1845. S'agit-il d'un double langage voulu ou non ? Les prophéties et les révélations (au pluriel !) sont-elles des deux auteurs, Cazotte et Nerval ? Kliebenstein a parfaitement saisi le statut, dirions-nous, excentrique, de ce titre :

Le titre est, à la fois, objectif et truqué : paronomase, anagramme, tautologie légitiment l'illuminisme. De même, par l'effet d'un léger trouble syntaxique, les "révélations" sont, en même temps, celles de Cazotte et celles de Nerval : "révélations par Gérard

⁶⁷⁶ *QA, NPI*, II, p. 1134.

⁶⁷⁷ *CZ, NPI*, II, p. 1075.

⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 1084.

de Nerval” suggère, fugitivement, la fusion des auteurs, et l’apparition d’un genre scandaleux : la “critique fantastique”⁶⁷⁹.

L’intérêt pour cette scène devenue célèbre, qu’elle soit supposée ou authentique, mystifiante ou démystifiante, réside non seulement dans sa valeur littéraire, mais aussi dans le fait qu’il présente métonymiquement l’état instable de la France pré-révolutionnaire, baignée dans le scepticisme souriant des rationalistes et dans une atmosphère générale de confusion et d’instabilité. Bref, cette prophétie, dans laquelle Cazotte prédit les terreurs de la Révolution et les malheurs de la perte de la croyance en Dieu, est une mise en abîme du l’état moral, religieux et idéologique de la France du XVIIIe siècle, sillonné donc par deux modes de pensée : rationaliste et illuministe.

Cazotte, anti-révolutionnaire, monarchiste qui voit dans le roi le substitut terrien du Dieu, et chrétien convaincu prédit le mal politique de la Révolution le règne fatal de l’Antéchrist et de la raison : « il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, et l’on en est à calculer la probabilité de l’époque, et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison ⁶⁸⁰ ».

La prédiction de Cazotte est-elle une vision prophétique ou une anticipation lucide de l’évolution des choses ? Il est difficile de se prononcer exactement⁶⁸¹. Son discours distopique, dans lequel il anticipait les malheurs et les terreurs, vient démolir les îles de bonheur que les philosophes se construisaient (« Les plus vieux se plaignent de ne pouvoir s’en flatter ; les jeunes se réjouissent d’en voir une espérance très vraisemblable ; et l’on félicitait surtout l’Académie d’avoir préparé le grand œuvre, et d’avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser⁶⁸². ») fait rire les convives rationalistes (« on en était venu alors dans le monde au point où tout est permis pour faire rire⁶⁸³ »). Les convives qualifient Cazotte de fou (« car il gardait le plus grand sérieux⁶⁸⁴ »), mais en même temps on dit qu’« il ne faut pas être grand sorcier pour ça !⁶⁸⁵ ». On plaisante en disant qu’on se moque de la prophétie du « rêveur tout éveillé », et on tourne en dérision les croyances religieuses ;

⁶⁷⁹ Kliebenstein, Georges, « Une mystification absolue-Sur le “souper de Cazotte”, *Romantisme*, vol. 32, n. 16, 2002, p. 23.

⁶⁸⁰ CZ, *NPI*, II, p. 1093.

⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 1079 : Nodier dit « qu’à l’époque où a eu lieu cette scène, il n’était peut-être pas difficile de prévoir que la révolution qui venait choisirait ses victimes dans la plus haute société d’alors, et dévorerait ensuite ceux-là même qui l’auraient crée » ; En revanche, Nerval présente Cazotte visionnaire comme « malheureusement infatué des rêveries des illuminés. » (*Ibid.*, p. 1094) ; Cazotte, à son tour, se déclare « un peu prophète).

⁶⁸² *Ibid.*, 1093–1094.

⁶⁸³ *Ibid.*

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 1059.

⁶⁸⁵ *Ibid.*

c'était, dit le rapporteur de la prophétie, une atmosphère détendue de la liberté de rire ou un « déluge de plaisanteries sur la religion » suivi d'applaudissements :

Oui, messieurs, s'écrie-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu, que je suis sûr qu'Homère est un sot » ou « Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre⁶⁸⁶.

C'est une chose curieuse que, s'arrogeant la liberté de tout préjugé et adoptant l'allure du non-sérieux, les personnages s'exposent à l'instabilité d'être libre. Cette liberté devient désorientée justement par le spectre de sa propre ouverture. Le préjugé tellement critiqué par les rationalistes peut avoir une portée positive si on le considère comme une contrainte qui peut régulariser, stabiliser ou centrer l'un ou l'autre des repères de vie.

Comme l'a très justement observé le même Kliebenstein, le texte de la prophétie est « une machine à "convertir", théologiquement et politiquement. Elle est à la fois propagande et *propaganda fides*⁶⁸⁷ ». C'est dans cette double intentionnalité propagandiste du langage que l'on pourrait reconnaître le génie de cet auteur.

Mais ce qui frappe le plus dans ce tableau de la prophétie, c'est la polyphonie des voix et l'usage des mots en italique. Entre écriture polyphonique, dialogisme et excentricité il y a une liaison, si on pense à la multiplication des voix, des articulations et des inflexions dans le discours. Tout signe linguistique mis en italique dégage une énergie articulatoire et amplifie le sens ; il est un excédent d'information et de fantôme. Dès lors s'explique l'instabilité référentielle ou transparente du signe. En outre, les signes en italique ne font que dramatiser les paroles. Compte tenu que cette prophétie est à l'origine un discours oratoire, il est fort probable que l'auteur ait voulu mettre en évidence les inflexions dans la voix d'émetteur.

De ce tableau on glisse tout de suite vers un autre. Il s'agit d'un fragment tiré cette fois-ci du poème *Ollivier* (1763) de Cazotte, que Nerval cite pour montrer que la prophétie du règne de la raison relatée par La Harpe était annoncée dès ce poème, paru beaucoup plus avant *Le Diable amoureux*. La scène que Nerval reprend de ce poème décrit le piège qu'un être maléfique, la fée Bagasse, utilise pour détruire les chevaliers prêcheurs de la foi chrétienne :

[...] mais nous y étions à peine que, le marbre sur lequel nous marchons, solide en apparence, s'écarte et fond sous nos pas : une chute imprévue nous précipite sous le mouvement d'une roue armée de fer tranchant, qui sépare en un clin d'œil toutes les parties de notre corps les unes des autres : et ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que la mort ne suivit pas une aussi étrange dissolution. Entraînées par leur propres poids, les parties de notre corps tombèrent dans une fosse profonde, et s'y

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 1093.

⁶⁸⁷ Kliebenstein, Georges, *art.cit.*, p. 21.

confondirent dans une multitude de membres entassés. Nos têtes roulèrent comme des boules. Ce mouvement extraordinaire ayant achevé d'étourdir le peu de raison qu'une aventure aussi surnaturelle m'avait laissée, je n'ouvris les yeux qu'au bout de quelque temps, et je vis que ma tête était rangée sur des gradins à côté et vis-à-vis de huit cents autres têtes des deux sexes, de tout âge et de tout coloris. Elles avaient conservé l'action des yeux et de la langue, et surtout un mouvement dans les mâchoires qui les faisait bâiller presque continuellement⁶⁸⁸.

De la prophétie qui s'articulait autour des sentences⁶⁸⁹ on glisse vers une figuration du mal en action, c'est-à-dire que les sentences deviennent exécution. Cette hallucination prémonitoire des têtes coupées pourrait se lire elle aussi comme un double langage : la raison dont le siège est le cerveau (la tête) tue les hommes ou le cœur (le sentiment, les affects) annihile la raison. Le génie littéraire de Cazotte consiste dans le talent de personnifier le mal. Sans forcer les choses, compte tenu des renvois multiples au christianisme, on pourrait faire appel au substrat de l'écriture biblique pour comprendre la portée symbolique des têtes coupées. Il s'agit des versets de l'*Épître aux Colossiens* de Saint-Paul dans lequel Dieu se déclare la Tête du corps, de l'assemblée (l'assemblée qui est l'œuvre de Dieu en création nouvelle). Le corps signifie dans ce cas l'Église, dont les membres (du corps-église) sont les gens.

Le corps humain réduit à sa tête, une fois détaché de celle-ci, devient à-centré, démembré, déchiré, désintégré ou désarticulé. Ce corps sans membres peut signifier, par extension, l'image de la déstructuration de l'humanité et de la société.

Dans *Aurélia*, il y a un passage dans lequel le narrateur renvoie à un rêve, personnifié en femme, dont le « corps » sanglant est démembré :

Un divan régnait autour des murs, et il me semblait que ces derniers étaient formés d'une glace épaisse, au-delà de laquelle je voyais briller des trésors, des châles et des tapisseries. Un paysage éclairé par la lune m'apparaissait au travers des treillages de la porte, et il me semblait reconnaître la figure des troncs d'arbres et des rochers. J'avais déjà séjourné là dans quelque autre existence, et je croyais reconnaître les profondes grottes d'Ellorah. Peu à peu un jour bleuâtre pénétra dans le kiosque et y fit apparaître des images bizarres. Je crus alors me trouver au milieu d'un vaste charnier où l'histoire universelle était écrite en traits de sang. Le corps d'une femme gigantesque était peint en face de moi ; seulement, ses diverses parties étaient tranchées comme par le sabre ; d'autres femmes de races diverses et dont les corps dominaient de plus en plus, présentaient sur les autres murs un fouillis sanglant de membres et de têtes, depuis les impératrices et les reines jusqu'aux plus humbles

⁶⁸⁸ CZ, *NPI*, II, p. 1098.

⁶⁸⁹ « Vous, M. de Condorcet, vous expirez étendu sur le pavé d'un cachot, vous mourez du poison que vous aurez pris » (*Ibid.*, p. 1094) ; « vous, vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourez que quelques mois après. » (*Ibid.*, 1095) ; « Vous, M. Vicq d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même [...] Vous M. de Nicolai, vous mourrez sur l'échafaud. Vous M. Bailly, sur l'échafaud... » (*Ibid.*)

paysannes. C'était l'histoire de tous les crimes, et il suffisait de fixer les yeux sur tel ou tel point pour voir s'y dessiner une représentation tragique. – Voila, me disais-je, ce qu'a produit la puissance déferée aux hommes. Ils ont peu à peu détruit et tranché en mille morceaux le type éternel de la beauté, si bien que les races perdent de plus en plus en force et en perfection... Et je voyais, en effet, sur une ligne d'ombre qui se faufilait par un des jours de la porte, la génération descendante des races de l'avenir⁶⁹⁰.

L'impossibilité de figurer la femme aimée vient aussi à cause du caractère du rêve qui ne se donne jamais comme édifice entier ou comme « corps » intègre, mais comme des fragments, des « membres » et des morceaux. On rencontre de nouveau dans cette citation le renvoi à l'amour platonique, compte tenu que le désir amoureux des hommes « mutilé » la femme aimée et sa beauté éternelle.

6.3. Le rêve apocalyptique

Le songe de Cazotte que Nerval insère dans *Jacques Cazotte* est un troisième tableau où l'on personnifie la figure du diable et la fin apocalyptique. C'est le rêve prémonitoire qui avait annoncé, peut-être, à l'auteur du *Diable amoureux* sa mort tragique. Il s'agit plus exactement du *Mon songe de la nuit du samedi au dimanche de devant La Saint-Jean* (1791) que Nerval reprend et intègre dans son ouvrage sans préciser les références. En clair, ce texte apparaît sans guillemets comme s'il appartiendrait naturellement à Nerval. Si dans les cas précédents la substitution d'identité n'était pas si transparente, cette fois-ci l'usurpation d'identité est flagrante. Les remarques de Kliebenstein par rapport au titre trompeur, renvoyant simultanément à deux auteurs, s'appliquent aussi bien dans le cas de ce songe de la nuit. Voici comment « l'épanchement du songe dans la vie réelle », que l'on avait évoqué dès le texte consacré à Raoul Spifame, revient dans le cas de Cazotte et c'est ainsi, peut-être, que s'explique de plus l'intérêt de Nerval pour cet auteur.

Le *Songe* pose, dès le début, le thème dominant : l'intériorisation du mal (le diable) et la lutte contre cet esprit de paraître : « J'étais dans un capharnaüm depuis longtemps et sans m'en douter, quoique un petit chien que j'ai vu courir sur un toit, et sauter d'une distance d'une poutre couverte en ardoises sur une autre, eût dû me donner du soupçon⁶⁹¹. » Rappelons que le topos de capharnaüm apparaît dans *Les Nuits d'octobre*. Les errements dans les corridors sans fin du rêve vont de pair avec les passages successifs de Cazotte d'une pièce à l'autre. Les figurations du mal (les verbes voir et s'apercevoir reviennent constamment au long du texte) en « petit

⁶⁹⁰ *Aurélia*, NPI, II, p. 743–744.

⁶⁹¹ CZ, NPI, II, p. 1110.

chien » ou en « coq blanc », qui obéissent aux caprices et au vagabondage fantaisiste, sont qualifiées par Nerval d' « hallucinations du rêve » ou des « visions bizarres ».

Dernière remarque à faire par rapport à ce troisième tableau, c'est que l'écriture de Cazotte semble se manifester comme un rêve dans le rêve. Entre le passé des choses rêvées et le présent de l'écriture sur le rêve, il n'y a plus de frontière : de l'imparfait des verbes (« J'étais » dans un capharnaüm), on glisse au présent des verbes : « j'entre », « je vois », « je m'aperçois », « je sors » comme si le rêve à raconter activait l'imagination fictionnelle.

CHAPITRE 7

RELIGION ET EXCENTRICITÉ

7.1. Christianisme et syncrétisme religieux

Nous avons vu, dans la première partie de notre étude, que le XVIII^e siècle était le siècle de la lumière, des lumières et d'illuminisme, c'est pourquoi il est si difficile d'analyser tous ces credos plus ou moins extravagants et utopiques en dehors des contextes historique, idéologique, social, religieux et philosophique. La complexité de diverses dénominations que l'on donnait à illuminisme, l'hybridité des perspectives, les paradoxes ou les énigmes, qui subsistaient, rendent difficile tout travail de recherche des formes de pensée mystique, rationaliste ou utopique.

Il faut dire, d'ores et déjà, que Gérard de Nerval ne cherche pas avec ses *Illuminés* à faire un travail d'historien des religions, de tracer plus exactement les idées et l'évolution des religions et de l'illuminisme, mais de satisfaire plutôt ses curiosités et de poursuivre ses préoccupations personnelles. Théophile Gautier nous dit à l'égard de Nerval que :

sa connaissance de la langue allemande, ses études sur les poètes d'outre-Rhin, sa nature spiritualiste, le prédisposaient à l'illuminisme et à l'exaltation mystique. Ses lectures bizarres, *sa vie excentrique*, en dehors de presque toutes les conditions humaines, ses longues promenades solitaires [...] le détachaient de plus en plus de la sphère où nous restons retenus par les pesanteurs du positivisme⁶⁹².

L'illuminisme du XVIII^e siècle n'apparaît pas purement et simplement comme réaction aux lumières, mais il vivifie les fondements des doctrines antiques grecques et latines, de l'occultisme égyptien et du christianisme primitif. Plus exactement, les sources mystiques ou occultes de cette forme de pensée, tout comme celles du romantisme disions-nous, remontent aux théories des néo-platoniciens, des néo-pythagoriciens, des gnostiques ou des occultistes. Dans les textes des *Illuminés*, particulièrement dans ceux sur Cagliostro, sur Quintus Aucler et sur Cazotte, Gérard de Nerval énonce, aléatoirement, quelques « précurseurs des illuminés » qui ont influencé l'histoire des idées et les tendances mystico-illuministes. Il énumère ainsi les païens (l'abbé de Villars, le père Bougeant, dom Pernetty), les néoplatoniciens

⁶⁹² Gautier, Théophile, *Histoire du romantisme*, G. Charpentier, 1874, p. 75 ; c'est nous qui soulignons.

de Florence, appelés les « penseurs hardis » (Marsile Ficin, Pic de La Mirandole, Meursius, Nicolas de Cusa, Jordano Bruno) et les savants médecins et naturalistes du Moyen Âge (Lavater, Mesmer, Saint-Germain). De ces individus et de leurs idées s'inspirent, plus tard, les Rosecroix, les convulsionnaires, les Philalèthes, les martinistes, les swedenborgiens, les cabalistes (dom Pernetty, d'Esprémenil, Paracelse, Albert le Grand, Jérôme Cardan, Agrippa, Roger Bacon Delille de Salle, l'abbé Terrasson, Bergasse, Cloutz, Court de Gebelin, Fabre d'Olivet, Dupont de Nemours), les déistes mitigés et les illuminés⁶⁹³. Les Templiers, qui, pendant les cruchades, font la liaison entre l'Orient et l'Occident, plus clairement entre le mysticisme oriental et le christianisme romain, attirent particulièrement l'attention à Gérard de Nerval justement par leur esprit d'opposition et leur illuminisme précurseur d'une révolution politique et sociale⁶⁹⁴.

Dans ce chapitre, nous tenterons de parcourir les deux derniers textes des *Illuminés*, afin de proposer une lecture et une analyse des théories et des idées mystiques par rapport à la religion chrétienne, dont le centre divin est l'un et indivisible. Disons d'emblée que notre analyse veillera, autant que faire se peut, à ne pas tomber dans le piège d'un discours dominant ou d'un discours dichotomique, réductionniste et peu révélateur. Ce qui nous paraît plus intéressant et pertinent, c'est d'examiner le savoir religieux de Gérard de Nerval⁶⁹⁵, plus exactement de voir comment cet auteur emploie son savoir en matière de religion dans le tissu de son écriture, afin de générer sa propre poétique de la religion. On ne peut, bien entendu, trancher la complexité de la problématique du thème de la religion sous la plume de cet auteur, mais les concepts d'hiérophanie centrale et de centre ontologique nous aideront à mieux initier une démarche herméneutique riche.

Le choix de réunir ces deux textes dans un seul chapitre d'analyse s'explique en raison des mêmes idées et préoccupations des deux « excentriques de la philo-

⁶⁹³ Gérard de Nerval pense aux illuminés révolutionnaires de Bavière.

⁶⁹⁴ Voir *CG*, *NPI*, II, p. 1123 : « Les Templiers attirent particulièrement l'attention à Nerval parce qu'ils s'opposent contre les « abus féodaux » et font naître la « Réforme » : « Les Templiers furent accusés bientôt d'avoir établi l'une des hérésies les plus redoutables qu'eût encore vues la chrétienté. Persécutés et enfin détruits dans tous les pays européens par les efforts réunis de la papauté et des monarchies, ils eurent pour eux les classes intelligentes et un grand nombre d'esprits distingués qui constituaient alors, contre les abus féodaux, ce qu'on appellerait aujourd'hui l'opposition. De leurs cendres jetées au vent naquit une institution mystique et philosophique qui influa beaucoup sur cette première révolution morale et religieuse qui s'appela pour les peuples du Nord la réforme, et pour ceux du Midi la philosophie. ».

⁶⁹⁵ Nerval lit les classiques, les romanciers, les pamphlétaires du XVIII^e siècle, mais aussi les mystiques et les singuliers ; Voir la citation de Hyppolite Babou concernant à la bibliothèque de Nerval commentée par Béatrice Didier « Nerval et la philosophie des *Lumières* ou le deuil de la Foi », in *Nerval : une poétique du rêve*, Actes du colloque de Bâle, Mulhouse et Fribourg des 10, 11 et 12 novembre 1986 ; Voir aussi « La Rencontre de Nerval et de Babou », *Études nervaliennes et romantique*, II, 1979, p. 45–50.

sophie » – Cagliostro et Quintus Aucler – par rapport à la religion et à la politique de la France pré et post révolutionnaire. La première grande partie, qui ouvre la série des chapitres de notre étude, nous y est fort utile pour démontrer que l'illuminisme, compris en tant qu'« opinion chimérique », est une figure de l'ex(-)centricité, parmi les autres qu'on a abordées jusqu'à maintenant. La contextualisation et l'analyse des rapports entre lumière(s), illuminisme et excentricité nous serviront de point de départ dans notre prolongement herméneutique des formes mystiques centrifuges, déviantes ou marginales, nées et élaborées dans un contexte historique et religieux instable où, nous dit l'auteur, « il y avait table rase en fait de religion, et attaquer le christianisme était devenu un lieu commun⁶⁹⁶ ». Nous reviendrons à cette citation en temps voulu, pour infirmer ce phénomène de déchristianisation que Nerval met en discussion. C'est déjà une évidence qu'il n'est point facile d'aborder le thème de la religion en général, d'autant plus dans les œuvres de Gérard de Nerval, où ce thème devient fort ambivalent. Analyser le christianisme et les autres formes de croyance ou mettre, plus précisément, en parallèle le discours mystico-excentrique avec le discours dogmatique du christianisme ne serait point opérationnel et fécond, de même que le XVIIIe siècle a été le berceau de toutes les manifestations hybrides de croyance et de credos. De plus, notre analyse n'est pas de la perspective d'un théologien chrétien. S'il en était ainsi, les choses seraient sans doute immédiatement tranchées. Mentionnons, d'ores et déjà, que l'on ne peut pas séparer rigoureusement les modes de pensée ou diviser les places que le christianisme, l'athéisme, le déisme, l'illuminisme évangélique, le panthéisme ou le paganisme occupent dans le siècle des lumières, vu que l'on ne peut parler ni d'une rationalisation complète, ni d'un désenchantement radical, ni d'une crise des religions, ni d'une rupture de la religion de l'État, d'autant moins d'une déchristianisation de la France du dix-huitième siècle. Ni Georges Gusdorf⁶⁹⁷, ni Béatrice Didier⁶⁹⁸, ni François-Emmanuel Boucher, pour ne donner que quelques exemples, ne croient pas dans le dépeuplement radical du christianisme, au contraire

même si son auréole a pâli, la morale chrétienne continue, pendant l'époque des Lumières et aussi par la suite, à influencer le jugement de plusieurs auteurs. Il n'y a aucune rupture véritable avec le passé, mais une continuité, une sorte de continuum axiomatique qui implique une modification des croyances e non un pur et simple

⁶⁹⁶ *QA, NPI*, II, p. 1151 ; voir aussi p. 1158 : « on doit peut-être savoir gré à Quintus Aucler d'avoir, dans une époque où le matérialisme dominait les idées, ramené les esprits au sentiment religieux ».

⁶⁹⁷ Voir p. 18 de l'étude.

⁶⁹⁸ Didier, Béatrice, *art. cit.*, p. 101.

rejet. L'écart entre ce que l'on fait et ce que l'on écrit est constant et c'est lui qui doit être analysé⁶⁹⁹.

De toute manière, il nous est difficile de croire qu'une poignée de philosophes antichrétiens, qui plaident contre les dogmes du christianisme, et qui ne s'expriment d'ailleurs qu'à travers leurs textes, auraient réellement pu déchristianiser la France. Des philosophes, des bourgeois et des représentants du clergé se moquent du dogme chrétien, des mystères et des miracles, mais on continue, quand même, à officier les messes dans l'Église et y participer.

Les maintes études consacrées à la religion de/ dans l'œuvre de Gérard de Nerval donnent cours aux nombreux débats entre les exégètes nervaliens, où s'affrontent des interprétations concurrentes des plus vertigineuses. Jean Richer traite les doctrines ésotériques et les pratiques occultistes, faisant de Gérard de Nerval le « héraut des sciences occultes⁷⁰⁰ » ; Michel Brix nie les inclinations de cet auteur vers l'occultisme et l'ésotérisme, se situant ainsi aux antipodes de l'analyse de Jean Richer ; Brix va même jusqu'à affirmer que « le dénigrement des doctrines occultes représente, en effet – et contrairement à ce que beaucoup de critiques ont écrit –, une thématique permanente de la réflexion vraiment au mysticisme nervalien⁷⁰¹ ». Encore ici, le même exégète analyse le scepticisme de la pensée religieuse de Nerval⁷⁰², en désaccord avec l'opinion de Max Milner qui croit dans un Nerval plutôt tolérant⁷⁰³ ; Frank-Paul Bowman penche pour un Nerval tiraillé entre le scepticisme et la croyance ; Henri Bonnet, quant à lui, nous fait découvrir un Nerval chrétien⁷⁰⁴ ;

⁶⁹⁹ Boucher, François-Emmanuel, *op.cit.*, p. 2.

⁷⁰⁰ Voir Jean Richer, *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques*, Le Griffon d'or, 1947 ; Voir André Lebois, *L'occultisme et l'amour*, Paris, Éditions Sodi, 1969.

⁷⁰¹ Voir Michel Brix, « Enjeux et significations de l'ésotérisme nervalien », *Verbum. Analecta neolatina*, vol. 1, n. 2, 1999, p. 178 : « La critique a longtemps confondu l'œuvre de Nerval avec un plaidoyer en faveur de l'ésotérisme et des sciences occultes. Sur la foi des *Illuminés*, notamment, on a donné de Nerval l'image d'un écrivain fêru de nécromancie et de théosophie [...] Nerval n'a jamais été le héraut des sciences occultes que certains ont vu en lui et on se réjouira, aujourd'hui, qu'une telle image ait rejoint, au rayon des vieilles lunes de la science nervalienne, l'amoureux transi de Jenny Colon, le "fol délicieux" et le "doux Gérard" ».

Michel Brix, « Nerval et le mythe de Faust », in *Faust ou les frontières du savoir*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 2002, p. 189 ;

⁷⁰² Voir Michel Brix, « Gérard de Nerval et le scepticisme religieux : le cas du *Voyage en Orient* », *Études littéraires*, vol. 28, n. 1, 1995, p. 83–91 ; Voir du même auteur « Nerval, *Les Illuminés* et le scepticisme », *Romanische Forschungen. Vierteljahresschrift für romanische Sprachen und Literaturen. Herausgeben von Wido Hempel*, 106, Band, Heft 1–4, 1994, p. 243–253.

⁷⁰³ M. Milner, Préface à l'ouvrage de Michel Brix. ; Voir aussi Max Milner, « Religion et religions dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval », *Romantisme*, n. 50, 1985.

⁷⁰⁴ Henri Bonnet, « Gérard de Nerval et la Bible : la quête d'une nouvelle alliance », in *La Bible en littérature*, Actes du colloque international de Metz, Université de Metz, Cerf, 1996, p. 13–28. ; Voir aussi Henri Bonnet, « Les voies lumineuses de la religion dans *Les Filles du feu* et *Aurélia* »,

Michel Jeanneret insiste sur les hésitations de l'auteur face à la loi biblique et sur ses détours excentriques par rapport au christianisme et son dogme⁷⁰⁵ ; Jean Guillaume, pour sa part, se montre assez prudent lorsqu'il s'agit de prendre une position critique envers la religion dans les œuvres de Gérard de Nerval, quoi qu'il n'hésite pas à défendre l'idée d'une évolution et d'un retournement de cet auteur vers le christianisme⁷⁰⁶ ; Hisashi Mizuno est, lui-aussi, vigilant dans la formulation d'une réflexion catégorique par rapport à la religion de Nerval, préférant plutôt rester fidèle au texte à analyser et d'éviter ainsi les présupposés⁷⁰⁷ ; Jean-Nicolas Illouz analyse le thème de la religion dans une double perspective : la contextualisation⁷⁰⁸ et la mise en évidence de la façon particulière de Gérard de Nerval d'interpréter les religions, « leur conférant un sens à la lumière de l'histoire personnelle, comme, au-delà, à la lumière de l'histoire de toute une génération⁷⁰⁹ » ; Béatrice Didier nous présente un Nerval nostalgique de la foi religieuse et antireligieuse.

De cette divergence des opinions, de l'hybridation des hypothèses, des réflexions et des conclusions de ces exégètes, bref, de ce jeu de miroir (dé)formant sur le même thème, notre propos est d'extraire les aspects censés nous aider à mieux nous positionner par rapport au thème de la religion chez Gérard de Nerval, particulièrement dans ces deux derniers textes des *Illuminés*. Même si la voix critique de Gérard de Nerval reste assez marginale, voire absente dans *Cagliostro*, on trouve pour autant quelques indices importants de son positionnement critique à l'égard des idées mystiques énoncées. Par exemple, l'auteur n'hésite pas à souligner qu'

à côté de l'Église orthodoxe, il s'est développé sans interruption une école moitié religieuse et moitié philosophique qui, féconde en hérésies sans doute, mais souvent acceptée ou tolérée par le clergé catholique, a entretenu un certain esprit de mysticisme

Gérard de Nerval. « Les Filles du Feu », « Aurélia », « Soleil noir », Actes du colloque d'agrégation des 28 et 29 novembre 1997, p. 211–222.

⁷⁰⁵ Jeanneret, Michel, *La lettre perdue. Écriture et folie dans l'œuvre de Nerval*, Flammarion, 1978, p.153 ; Michel Jeanneret, « Dieu en morceaux : avatars de la figure divine dans *Aurélia* », in *Nerval*, Actes du colloque de la Sorbonne du 15 novembre 1997, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p. 177–190.

⁷⁰⁶ J. Guillaume, « L'évolution religieuse de Gérard Labrunie devenu Gérard de Nerval », *NRT*, n. 118, 1996, p. 385–397.

⁷⁰⁷ Hisashi Mizuno, « Sur le christianisme dans la Seconde Partie d'*Aurélia* », à consulter seulement en ligne http://www.gerarddenerval.be/index.php?page=etudes_h&titre=ETUDES%20HEBERGEES : « Si je reviens sur ce problème extrêmement ardu, ce n'est pas pour y mettre le dernier point, mais dans l'espoir d'apporter une contribution à l'éclaircissement des opinions religieuses de Gérard de Nerval. ».

⁷⁰⁸ On rappelle la crise de la religion, politique et littéraire générée par la Révolution (Gérard de Nerval, nous dit Jean-Nicolas Illouz, n'est pas le seul qui déclare la mort de Dieu, mais également Jean Paul dans « Un songe », Vigny dans « Le mont des Oliviers », Gautier dans « Mélancholia », Musset dans *Rolla*. La mort de Dieu que les auteurs réclament est à la fois personnelle et collective.

⁷⁰⁹ Jean-Nicolas Illouz, « Les religions de Nerval », in Jacques Neefs (éd.), *Savoirs en récits II. Eclats de savoirs : Balzac, Nerval, Flaubert, Verne, les Goncourt*, coll. « Manuscrits modernes », Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2010, p. 50.

ou de supernaturalisme nécessaire aux imaginations rêveuses et délicates, comme à quelques populations plus disposées que d'autres aux idées spiritualistes⁷¹⁰.

On a maintes fois montré que l'absence de la voix critique de l'auteur ou sa neutralité ne sont qu'un leurre, et que tout texte peut être considéré un miroir dans lequel il peut se mirer de près ou à distance. Dans *Quintus Aucler*, la voix narrative de l'auteur, quoique le plus souvent ambivalente et bien camouflée, se fait présente soit pour relativiser l'excentricité des idées païennes du personnage, soit pour critiquer l'extravagance mystique de celui-ci : « Ainsi se termina la vie du dernier païen. Il abjura ces dieux qui, sans doute, ne lui avaient pas apportés au lit de mort les consolations attendues⁷¹¹ ». Dès lors s'explique la position excentrique de la voix narrative, tiraillée entre fascination et distanciation⁷¹². En outre, il ne faut pas négliger les idées de cet auteur, plus manifestes, à l'égard de Dieu, de l'occultisme, de l'ésotérisme, du panthéisme ou des formes mystiques païennes qui, comme on le sait déjà, traversent presque tous ses écrits, notamment *Les Chimères*, le *Voyage en Orient* et *Aurélia*. Quoi qu'il en soit, il nous semble que l'auteur prolonge, amplifie ou réprime à la fois, *de près* et *à distance*, ses propres excentricités et « opinions chimériques » manifestées dans les textes parus avant *Les Illuminés*.

⁷¹⁰ CG, NPI, II, p. 1122.

⁷¹¹ QA, NPI, II, 1162 ; Plus de la moitié des pages du texte sur Cagliostro est reprise, presque mot par mot, des *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro* de J.-P.-L. de la Roche de Maine, marquis de Luchet. Comme nous l'avons autrefois mentionné, Luchet se montre contre les illuminés fous et mystificateurs, y compris Cagliostro, personnage qualifié de visionnaire charlatan. Nerval n'en dit mot. Sait Nerval que l'auteur du texte, d'où il copie une bonne partie, à savoir le chapitre IV, « Madame Cagliostro », critique les comportements de Cagliostro le considérant un imposteur ? Sans doute, il connaît le texte source de Luchet, mais, au lieu de se focaliser sur ce personnage et ses séances de magie opératoire, il déplace le titre et s'intéresse plutôt aux rites initiatiques de Mme Cagliostro (Voir Jean Richer, *Nerval et les doctrines ésotériques*, Éditions du Griffon d'or, 1947) ; Cagliostro fera l'objet des romans et des pièces de théâtre ; Voir, par exemple, Alexandre Dumas et ses romans *Joseph Balsamo* (1846), le *Collier de la reine* (1849), la *Comtesse de Charny* (1853), Goethe, *Le Grand Cophite* et Schiller, *Le Visionnaire* ; À consulter aussi Auguste Viatte, *Doctrines occultes du romantisme*, vol. I, p. 8 : « Cagliostro est un charlatan et un imposteur. Depuis est venue une troisième classe de gens qui savaient fort bien n'être pas illuminés mais qui croyaient que, pour parvenir à leur but, il était convenable de le faire accroire aux autres ; tels étaient les Cagliostros, les Serpellis, etc. Au lieu de les appeler des illuminés, on aurait dû les appeler des charlatans et des imposteurs. » ou « Les épreuves auxquelles il fallait se soumettre pour opérer la régénération morale, consistait à s'enfermer dans un pavillon placé sur le sommet d'une montagne, consistaient à s'enfermer dans un pavillon placé sur le sommet d'une montagne et à s'y livrer, pendant un temps déterminé, à divers exercices mystiques. L'opération terminée, on acquérait la faculté de communiquer visiblement avec les sept anges primitifs ; on était doué d'un esprit rempli de feu divin, d'une pénétration sans bornes, d'un pouvoir immense ! Quant à la régénération physique, par elle le sujet acquérait un corps aussi pu que celui de l'enfant le plus innocent, pouvait arriver jusqu'à la « spiritualité de cinq mille cent quatre-vingt-sept années », ou prolonger sa vie saine et tranquille jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'appeler auprès de lui. » (Clavel, *Franco-Maçonnerie*, 177, cité par Viatte, *op. cit.*, vol. I, p. 206).

⁷¹² Voir Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. 242–252.

Bien entendu, nous intention n'est pas de nous éloigner des opinions des exégètes énumérés tout à l'heure, nous nous mettrons en garde face aux points de vue extrêmes et tranchés, choissant plutôt de les dépasser tout en les intégrant. Nous resterons, espérons-le, une fois de plus fidèles à notre concept d'excentricité, qui nous oblige cette fois-ci, nous-mêmes, à être excentrés de toute réflexion rigide et de montrer que Gérard de Nerval *flotte*, en permanence, entre un centre et sa périphérie, ne pouvant jamais se décider entre l'un et l'autre des ces positionnements. Tout comme le centre n'existe pas sans la périphérie et vice-versa, on peut aussi dire par rapport à la raison et à la déraison, à la lumière, aux lumières et aux ténèbres⁷¹³ ». La figure de l'ombre, figure de l'excentricité par excellence, est peut-être la meilleure pour expliquer, dans ce contexte, ce que nous venons de dire : « l'ombre, n'est pas les ténèbres, mais elle est soit une trace des ténèbres dans la lumière, soit une trace de la lumière dans les ténèbres, soit elle partage la lumière et les ténèbres, soit elle est composée de lumière et de ténèbres, soit elle est un mélange de lumière et de ténèbres, ou encore elle n'est ni lumière ni les ténèbres et elle est séparée des deux⁷¹⁴ ». De même, le centre et sa périphérie, respectivement la lumière et les ténèbres sont donc unis et pourtant séparés. C'est justement ce déséquilibre entre la/les lumière(s) et les ténèbres qui caractérise l'illuminisme des excentriques nervaliens : l'excès de l'une et de l'autre peut aveugler ou obscurcir. C'est peut-être dans ce couplage de ces éléments contradictoires⁷¹⁵ que résident le pouvoir de résistance face à un présent instable et incertain, la modernité de la pensée et de l'écriture de Gérard et son anticipation de l'avenir⁷¹⁶.

⁷¹³ Raoul Spifame des *Illuminés* nous est décrit comme demi-fou. Voir RS, *NPI*, II, p. 892 : « [...] d'un homme fou par un seul endroit du cerveau, et fort sensé quant au reste de sa logique. ».

⁷¹⁴ Salza, Luca, « La "vicissitude de la nature chez Bruno. Entre ombre et vérité », in Saverio Ansaldi et alii, *Giordano Bruno et la puissance de l'infini*, dans la coll. « Revue Art du Comprendre », 2003, p. 80 ; Antoine Faivre disait, rappelons-nous, que l'illuminisme est une forme d'irrationalité toujours liée à la rationalité ; Voir Faivre, Antoine, *L'ésotérisme au XVIIIe siècle en France et en Allemagne*, Paris, Seghers, 1973.

⁷¹⁵ Maxime Du Camp, *Les Illuminés* [Extrait], in André Guyaux et alii, *Gérard de Nerval : Mémoire de la critique*, Paris-Sorbonne, 1997, p. 165 : « L'illuminisme est un pur phénomène de contraste ».

⁷¹⁶ Pour une analyse détaillée, on recommande l'étude de Philippe Destruel, *L'écriture nervalienne du temps*, Nizet, 2004 ; Voir Keiko Tsujikawa, qui parle d'un « temps propre aux limbes » ; un « temps mélancolique » et latent, dont les limbes « conservent aux choses du passé une force de résistance face au présent et une sorte d'efficace pour l'avenir. » (Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. 7) ; Voir aussi Jean Roussel, « Illuminisme au hasard du discours historique », in *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 3-6 octobre 1983), textes réunis par Mario Matucci, Pacini Editore, Pisa, 1983, p. 25 : « Quand Nerval, de son côté, écrit une sorte de traité historique, qu'il intitule *Les Illuminés*, il ne cesse pas de poursuivre son rêve poétique personnel. En rapportant les traditions, plus ou moins légendaires, de et sur l'illuminisme, il met au jour certaines assises de sa poésie la plus énigmatique, et la plus intérieure. En outre, il ne sépare pas les lumières de l'illuminisme, considérant celui-ci comme une anticipation sur l'avenir de l'humanité, un élargissement de sa culture morale et politique ».

En d'autres mots, tout comme l'ombre dégage l'objet de son relief, l'excentricité met en valeur le centre : plus les illuminés s'excentrent du christianisme et de son dogme, plus ils les récupèrent ; ils occultent le centre et ainsi l'indiquent le mieux. C'est pourquoi l'excentricité des personnages des *Illuminés* englobe, dans les mouvements et les écarts qu'elle génère, leurs opinions chimériques, leur pensée raisonnée, leurs idées bouffonnes, leurs bizarreries, leurs singularités, leurs extravagances, les lumières et les ténèbres⁷¹⁷. Comme nous l'avons dit dans le premier chapitre de l'étude, les illuminés de Nerval peuvent être considérés des illuminés justement parce qu'ils essayent de s'illuminer à travers les ténèbres.

Écoutons ce que nous dit Gérard de Nerval : « enfant d'un siècle sceptique plutôt qu'incrédule, *flottant* entre deux éducations contraires, celle de la révolution, qui niait tout, et celle de la réaction sociale, qui prétend ramener l'ensemble des croyances chrétiennes, me verrais-je entraîné à tout croire, comme nos pères les philosophes l'avaient été à tout nier⁷¹⁸ ? Croire tout ne suppose pas une stabilité dans ses croyances, au contraire Nerval ressent que cet « entraînement » dans la réaffirmation des toutes les croyances peut facilement le conduire à « tout nier ». Les œuvres nervaliennes nous montrent un Gérard de Nerval toujours dans une position excentrique dans le sens qu'il n'arrive pas à s'attacher à un seul centre, fixe et unique. Il le veut (*Aurélia* en témoigne), mais ses mouvements ascensionnels et descensionnels ne sont qu'asymptotiques à ce centre ontologique immobile. Il dépend étroitement de ce qui se passe à l'extérieur de lui et si le monde bouge, change, se déstabilise, perd son centre, son âme aussi. Nerval se déplace asymptotiquement vers le centre divin unique, c'est-à-dire qu'il est toujours autour de ce centre, mais manque toujours la cible. Ses déplacements mentaux entre le centre et

⁷¹⁷ Voir Patricia Lojkin, *Humanisme et excentricité. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002, p. 42 : « l'excentricité provient donc d'une alchimie subtile d'adoption et de rejet, d'un équilibre précaire entre l'intérieur et l'extérieur, et cet art d'équilibriste ne semble plus de mise à mesure que le siècle, fécond d'événements historiques extrêmes, entraîne des positions littéraires extrêmes à leur tour par leurs réactions de rejet, de repli, de nihilisme ».

⁷¹⁸ *Les filles du feu*, NPI, III, p. 619 (c'est nous qui soulignons) ; Voir aussi *Aurélia*, III, p. 722–723 : « Lorsque l'âme *flotte* incertaine entre la vie et le rêve, entre le désordre de l'esprit et le retour de la froide réflexion, c'est dans la pensée religieuse que l'on doit chercher des secours ; - je n'en ai jamais pu trouver dans cette philosophie, qui ne nous présente que des maximes d'égoïsme ou tout au plus de réciprocité, une expérience vaine, des doutes amers ; - elle lutte contre les douleurs morales en anéantissant l'organe qui fait souffrir. - Mais pour nous, nés dans des jours de révolutions et d'orages, où toutes les croyances ont été brisées ; - élevés tout au plus dans cette foi vague qui se contente de quelques pratiques extérieures et dont l'adhésion indifférente est plus coupable peut-être que l'impiété ou l'hérésie, il est bien difficile, dès que nous en sentons le besoin, de reconstruire l'édifice mystique dont les innocents et les simples admettent dans leurs cœurs la figure toute tracée. L'arbre de science n'est pas l'arbre de vie ! Cependant, pouvons-nous rejeter de notre esprit ce que tant de générations intelligentes y ont versé de bon ou de funeste ? L'ignorance ne s'apprend pas. » (c'est nous qui soulignons).

la périphérie restent permanents, mais aucun positionnement n'est gagné ou perdu définitivement. La poursuite de ce centre reste, pour lui, une hantise permanente, même lorsqu'il le nie, le chasse ou le remplace par son propre centre ou par son autosuffisance⁷¹⁹. Il « flotte » toujours *entre deux* : entre le besoin d'unité et de croire et l'impossibilité de croire, entre « la crainte de Dieu et l'amour du prochain, les apparitions du Christ et de la Vierge, la hantise de la faute, l'espoir du pardon et l'attente de l'au-delà, les alternances de révolte et de soumission, les gestes de la dévotion et les spéculations théologiques ..., tous ces aspects du religieux – et d'autres – se multiplient, se chevauchent et saturent à tel point le récit qu'ils semblent défier les tentatives de systématisation. Les représentations du divin foisonnent, mais elles ne sont ni stables ni univoques. On a le droit de voir peut-être, dans ce tumulte de pensées et d'images ou des causes de la folie de Nerval.⁷²⁰ » C'est à partir de là que l'on peut comprendre d'où vient la divergence des idées, lorsqu'on aborde le thème de la religion chez Gérard de Nerval, comment et pourquoi certains penchent pour un Nerval chrétien, certains autres pour un Nerval syncrétiste et ainsi de suite. Il n'en est pas moins superfétatoire de rappeler que Nerval n'était pas un théologien, ni un historien des religions⁷²¹, mais un littérateur pour qui le religieux agit comme le moteur de l'imaginaire et du fantastique. C'est pourquoi « toute religion qui tombe dans le domaine des poètes se dénature bientôt, et perd son pouvoir sur les âmes⁷²² ». L'illuminisme, compris dans son historisation, c'est-à-dire, en fonction de l'histoire des idées religieuses et des mentalités ou de l'instabilité des événements sur les scènes de la politique et du religieux, une fois « transplanté »

⁷¹⁹ « Le système fatal qui s'était créé dans mon esprit n'admettait pas cette royauté solitaire » (*Aurélia*, *NPI*, I, p. 735) ; « Luttons contre le Dieu lui-même avec les armes de la tradition et de la science. Quoiqu'il fasse dans l'ombre et dans la nuit, j'existe, et j'ai pour le vaincre tout le temps qu'il m'est donné de vivre sur la terre » (*Aurélia*, p. *NPI*, I, 421) ; « Cela n'a pas pris un instant ce caractère, mais il y avait dans ma tête comme un carnaval de toutes les philosophies et de tous les dieux. Dévot ! mais au contraire, je me croyais Dieu moi-même, et je me voyais seulement emprisonné dans une bien triste incarnation » (Lettre à Victor Loubens, Paris, fin de 1841, III, p. 1487–1488) ; Hakem, sous l'influence de la drogue, est obsédé par une idée fixe : « Je n'adore personne, puisque je suis Dieu moi-même ! le seul, le vrai, l'unique Dieu, dont les autres ne sont que les ombres. À cette assertion inconcevable, inouïe, folle, les sabéens se jetèrent sur le blasphémateur, à qui ils eussent fait un mauvais parti [...] » (*NPI*, II, p. 532) ; voir *CN*, *NPI*, II, p. 959–960 : « Ce vallon n'est à personne... Je le prends, je m'en empare ; c'est mon petit royaume ! Il faut que j'y élève un monument pour qu'il me serve de titre, ainsi que cela s'est toujours fait selon la Bible que lit mon père. Pendant plusieurs jours, il travailla à dresser une pyramide. Quand elle fut terminée, il lui vint à l'esprit, toujours d'après l'inspiration de la Bible d'y faire un sacrifice dans les règles. Un être libre comme moi, se dit-il, devant se suffire à lui-même, doit être à la fois roi, pontife, magistrat, berger, boulanger, cultivateur et chasseur. »

⁷²⁰ Jeanneret, Michel, « Dieu en morceaux », *loc. cit.*, p. 177.

⁷²¹ Henri Lemaître, se référant aux *Illuminés*, disait : Nerval « s'est toujours passionné pour les à-côté de l'histoire ».

⁷²² CZ, *NPI*, II, p. 1079.

dans la littérature entre en conjonction avec la poésie, le fantastique, la fantaisie, la folie, le rêve, la rêverie. La littérature – comme foyer de l’illuminisme – est censée laisser se répandre excentriquement toutes sortes de chimères⁷²³. Tout cela naît d’autres réflexions : comment Gérard de Nerval aurait-il pu croire et s’attacher à une seule religion, donc à un seul centre, dès qu’il est réfractaire à toute forme stable et régulière ? Ensuite, comment aurait-il pu refuser les détours excentriques en matière de religions, dès qu’ils l’inspirent autant ou dès qu’il se considérât, lui-même, en tant que poète, le descendant de Jupiter ou d’Apollon⁷²⁴ ? Dernière question, comment Gérard de Nerval aurait-il pu choisir et renoncer implicitement à l’une de ces deux alternatives ? C’est la raison pour laquelle, on dit que l’illuminisme chimérique de Gérard de Nerval et de ses personnages, y compris Cagliostro et Quintus Aucler, n’est autre chose que le désir de la synthèse du *christocentrisme* et du *polithéocentrisme* (y compris notamment le paganisme et le panthéisme), du monisme et du syncrétisme, enfin de lumière(s) et des ténèbres, avec la confiance qu’entre tous ces éléments il n’y a aucune différence, que le sacré et le profane sont les deux facettes du même objet, que toutes les religions sont bonnes et révélatrices de la divinité. Pour comprendre mieux cette « synthèse religieuse » fantasmée, écoutons ce que dit Nerval vis-à-vis du panthéisme moderne de Goethe :

Suivant dans ses ouvrages les progrès ou du moins la dernière transformation de la philosophie de son pays, ce poète a donné à tous les principes en lutte une solution complète, qu’on peut ne pas accepter, mais dont il est impossible de nier la logique savante et parfaite. Ce n’est ni de l’éclectisme ni de la fusion ; l’Antiquité et le Moyen Age se donnent la main sans se confondre, la matière et l’esprit se réconcilient et s’admirent ; ce qui est déchu se relève ; ce qui est faussé se redresse ; le mauvais principe lui-même se fond dans l’universel amour. C’est le panthéisme moderne : Dieu est dans tout⁷²⁵.

Par analogie, on pourrait dire que tout comme le centre et la périphérie sont à la fois unis et séparés, de même pour le christocentrisme et le panthéisme. Si Goethe

⁷²³ Voir *NPI*, I, p. 625 : « Telles sont les chimères qui charment et égarent au matin de la vie. J’ai essayé de les fixer sans beaucoup d’ordre, mais bien des cœurs me comprendront ».

⁷²⁴ « Je vous prie de m’excuser près de ces dames de l’*excentricité prolongée* qui m’a fait prendre trop au sérieux la prétention des poètes à la descendance de Jupiter et d’Apollon... Cette généalogie m’est un trop grand honneur, que je ne devais pas surtout me décerner à moi-même ». (Lettre datée de Bade, de juin 1854, adressée au docteur Emile Blanche, citée par Champfleury dans *Grandes figures d’hier et d’aujourd’hui*. Balzac, Gérard de Nerval, Wagner, Courbet, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1861, p. 215 ; c’est nous qui soulignons.).

⁷²⁵ *NPI*, I, p. 502 ; Voir Françoise Sylvos, « Vénus et le syncrétisme poétique dans Voyage en Orient de Nerval », in Sophie Linon-Chipon et Jean-François Guennoc (textes réunis par), *Transhumances divines. Récits de voyage et religion*, Actes du colloque international tenu à l’Université de la Réunion et au conservatoire botanique de Mascarin, les 21, 22 et 23, 2001, Presses de l’Université Paris Sorbonne, 2005, p. 259–277.

trouve la « solution complète » pour réconcilier le spirituel et le matériel et homogénéiser les contraires, Gérard de Nerval n'arrive jamais à cesser sa lutte et ses inquiétudes spirituelles ou osciller entre l'une et l'autre de ces religions. Il est un ex(-)centrique dans un permanent mouvement entre le Dieu chrétien et les dieux antiques, entre la spiritualité chrétienne et le matérialisme absolu. Mais, le problème, disons-nous, ne consisterait pas nécessairement dans cette forme d'hétérodoxie décentrée, fantasmée ou excentrique, mais il apparaît, nous semble-t-il, lorsque tous les singuliers mystiques, y compris les personnages nervaliens, s'excentrent du théocentrisme et du dogme chrétien avec la confiance et la fermeté qu'ils les suivent. C'est à partir de là que l'on peut comprendre la « synthèse religieuse » (le monothéisme et le polythéisme) ou le syncrétisme (l'œcuménisme) nervalien, où l'un (concentration) est le multiple (expansion) et vice-versa. C'est justement cette « croyance incroyable » qui fait que la Vierge Marie soit assimilée à la fois et tour à tour avec Isis, Cybèle, Minerve, Vénus, Diane, Proserpine, Cérès, Déméter et Jésus-Christ avec Horus, Osiris, Orphée, Phaéton, Icare, Atys, Adonaï⁷²⁶. Pour ne donner qu'un seul exemple, Nerval ne trouve nulle différence entre Vénus pleurant Adonis et la Vierge Marie pleurant Jésus⁷²⁷.

Le parcours herméneutique, que nous avons mené jusqu'ici nous aide à comprendre la problématique complexe du religieux et la fécondité de l'excentricité comme objet d'étude. Le syncrétisme, synonyme de métissage ou d'*œcuménisme religieux*, le scepticisme, la dynamique de l'un et du multiple et leur synthèse, les mosaïques des idées, les fantasmagories des croyances et la généalogie de la pensée religieuse vont de pair avec le syncrétisme littéraire des *Illuminés*, avec le syncrétisme féminin, la mosaïque de l'écriture, la dialectique entre unité/totalité et fragments, le refus des lois du réalisme, les détours et fuites face aux notions de vrai, de réel, de fiction, d'histoire, de biographie et d'autobiographie, la généalogie fantastique et l'identité plurielle. Suite à cette observation, il nous paraît pertinent d'aborder la religion en tant que matrice interprétative constitutive de la poétique de l'écriture nervalienne.

Il est maintenant temps de voir où situer Cagliostro et Quintus Aucler parmi ces discours et leurs sujets. Ces deux illuminés, bien qu'ils s'excentrent de ceux qui défendent le christianisme et déplorent le fait que le christianisme a remplacé le polythéisme gréco-latin, profané les autres cultes et chassé les dieux des cieux, restent

⁷²⁶ Voir *Les chimères* et *Voyage en Orient*.

⁷²⁷ Voir *Voyage en Orient*, *NPI*, II, p. 476 : « Une mère en pleurs tient la place de l'amante » ; *Ibid.*, p. 86 : la « passion » de Hakem semble à celle du Christ, alors « pourquoi dès lors croire en Christ et non en Hakem? ».

en marge de la scène des apôtres, des prophètes ou des révélateurs mystiques. Keiko Tsujikawa explique très bien pourquoi leur position est, et reste marginale :

Pourtant, il y a une différence décisive entre les « Les Prophètes rouges » et les « Précurseurs du socialisme » des *Illuminés* ; tandis que ces derniers sont des « excentriques » isolés et marginaux, les « prophètes rouges » sont des fondateurs d'écoles, préparant leurs adeptes à un pouvoir spirituel et politique. [...] Leur foi individuelle ne forme pas une adhésion collective, et reste souvent sans échos, sauf peut-être le succès momentané de Cagliostro [...] le dogmatisme des « prophètes rouges » qui instaurent la nouvelle autorité se distingue foncièrement, nous semble-t-il, des croyances solitaires, et plus indéterminées, des personnages des *Illuminés* [...] Et les figures des socialistes « officiels » décrits dans « Les Prophètes rouges » s'opposent souvent aux idées développées dans *Les Illuminés*. Il s'agit ici d'une conception des sociétés secrètes propres à Nerval : celles-ci n'affichent pas un dogmatisme prophétique, mais perpétuent un esprit d'opposition tout au long de l'histoire⁷²⁸.

C'est pour cette raison, sans doute, que l'auteur appelle ses illuminés des « excentriques de la philosophie ». La loge égyptienne des Cagliostro n'est affiliée à aucune loge maçonnique ; Cagliostro est, de plus, initié par Saint-Germain, le célèbre cabaliste de la fin du XVIII^e siècle, magnétiseur et magicien, et non pas à l'intérieur d'une secte illuministe. Quant à Quintus Aucler, l'idée de marginalité est suggérée dans la dernière phrase du texte portant sur ce personnage : « *La Thrécie* n'en est pas moins un appendice curieux au *Misopogon* de l'empereur Julien⁷²⁹ ».

7.2. Les rites initiatiques et la religion païenne

La partie que Nerval consacre à Cagliostro n'est pas proprement dit consacrée à ce personnage, vu que l'auteur ne fait référence à ce personnage qu'une seule fois, lorsqu'il surgit du plafond pour tenir un court discours aux femmes. Ni récit, ni portrait, ni essai, ce texte nervalien est ainsi inclassable et décentré par rapport au titre. Rappelons que la quatrième section, « Madame Cagliostro », que l'on analysera de près, est la seule à substance narrative de cet avant dernier texte des *Illuminés*. Comme on le sait déjà le texte de Nerval est pillé des *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*, de La Roche du Maine, marquis de

⁷²⁸ Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. 201.

⁷²⁹ *QA*, *NPI*, II, p. 1162 ; Rappelons que dans la préface du volume, l'auteur qualifie son œuvre d'« annotation ». Voir à ce sens *NPI*, II, p. 886 : « L'histoire du XVIII^e siècle pouvait sans doute se passer de cette *annotation* ; mais elle y peut gagner quelque détail imprévu que l'historien scrupuleux ne doit pas négliger » ; c'est nous qui soulignons.

Luchet⁷³⁰. Pour nuancer les choses, il faut dire que, par rapport à ce texte source, Nerval supprime et ajoute des mots, change des lettres, « édulcore » les scènes obscènes, d'orgie lesbienne et hétérosexuelle, que Luchet décrit sans pudeur dans son texte, mais, en même temps, Nerval n'hésite pas non plus à recourir au pur plagiat.

L'attitude de Luchet est critique à l'adresse de la charlatanerie de Cagliostro et de son illuminisme chimérique. Si Nerval avait consulté directement la source de Luchet il aurait pu s'en rendre compte, mais il est très probable qu'il ait recouru à une source intermédiaire. Il est important de dire qu'il ne se prononce pas d'une manière directe par rapport au illuminisme de Cagliostro et à ses pratiques théurgiques. Quant à son charlatanisme, Nerval n'en dit mot. Il est important de rappeler que le texte de Nerval est une réunion d'articles publiés, dans *Le Diable rouge*, *Almanach cabalistique pour 1850*, en collaboration avec Henri Delaage, considéré par Guy Dupré le « Maître » de Nerval⁷³¹. C'est une hypothèse qui reste encore à confirmer ou à infirmer. Certes, l'auteur des *Illuminés* aurait pu se faire une idée de l'illuminisme par l'intermédiaire de Delaage, mais on ne peut pas dire si la collaboration de Nerval au *Diable rouge* était de circonstance ou si vraiment l'auteur adhère aux idées de ce périodique.

L'analyse de cette partie nous permet de montrer, d'une part, combien les lumières naissent des chimères, d'autre part, combien les chimères mystiques finissent, paradoxalement, par être elles-mêmes dominatrices et nocives à l'évolution d'une mentalité individuelle ou collective. Cette partie nous permettra aussi de révéler le corps dégradé du christianisme et la contrefaçon de son dogme évangélique, une fois laïcisé dans les discours et les credos des socialistes utopiques – les apôtres prêcheurs d'une religion naturelle que l'on appelle le socialisme mystique ou le christianisme socialiste.

La religion, convertie dans une forme du socialisme christianisé, n'est qu'un rituel profane à caractère performatif, les rituels sacrés changent en rites initiatiques, les symboles chrétiens perdent leurs sens et sont vidés de leur référentialité, les principes et les paroles chrétiens glissent vers des messages révolutionnaires de liberté et d'égalité, la cène liturgique est remplacée par le banquet bachique et dionysiaque, l'église, lieu du sacré, est remplacée par le temple, la lumière divine est convertie en lumière artificielle (qui n'est plus le lieu d'une révélation, mais de fantasme, de parodie et de théâtralité), Dieu n'a plus de place étant remplacé par « le génie de la vérité, le célèbre, l'immortel et le divin Cagliostro⁷³² ». Les lumières, les ténèbres et les pénombres paraissent et disparaissent comme sur la scène d'un théâtre dont

⁷³⁰ Ouvrage à consulter en ligne sur *Gallica*.

⁷³¹ Voir Guy Dupré, « Les *Illuminés* ou les précurseurs du socialisme », *L'Infini*, n. 38, 1992, p. 94–115.

⁷³² *CG, NPI*, II, p. 1130.

les acteurs sont les femmes, les bergères et les amants. Les illusions et les chimères augmentent⁷³³ ; le réel est caché sous des voiles et des masques, comme si la spiritualité n'était qu'un simulacre et une illusion : « [...] on pouvait imaginer que les être spirituels sont bien au dessus des grossiers humains⁷³⁴ ».

Les rites initiatiques de Mme de Cagliostro, la maîtresse de la *loge égyptienne*, ne sont pas fondés sur une vraie tradition maçonnique ou religieuse, mais ils sont plutôt d'inspiration politique. Elle veut imposer un nouvel ordre social : la femme doit s'émanciper de la tutelle de l'homme et « briser le joug honteux » qui les font obéir aux « dieux cruels ». Que l'homme tue la femme, cela vient de l'érotique platonicienne : les femmes succombent à la séduction des amants perdant ainsi la « palme de la victoire » que Mme Cagliostro leur avait promise si elles triomphent face à la tentation du plaisir charnel. Les rites d'initiation échouent, les commandements de Mme de Cagliostro (le verbe ordonner revient plusieurs fois dans le texte) sont mal respectés :

Les génies se mirent à souper. Vingt fois la mousse pétillante du vin de Sillery jaillit au plafond. La gaieté redouble, les épigrammes arrivent, les bons mots se succèdent, la folie se mêle aux propos, l'ivresse du bonheur est peinte dans tous les yeux, les chansons ingénues en sont l'interprète, d'innocentes caresses sont permises ; il se glisse un peu de désordre dans les toilettes ; on propose la danse, on valse plus qu'on ne saute ; l'Amour exilé depuis quelque temps, secoue son flambeau ; on oublie les serments, le génie de la vérité, les torts des hommes, on abjure l'erreur de l'imagination⁷³⁵.

Mme de Cagliostro établit des « liens de soie » entre les femmes, comme si ces liens étaient déjà liaison sociale et solidarité et « union invincible », comme le dit Cagliostro, mais toujours elle les divise en groupe, chacun dans son appartement, et les encourage de rompre avec la dépendance de l'homme, leurs relations amoureuses et de proclamer ainsi leur liberté. C'est comme la rupture avec les relations amoureuses renvoie à la rupture des relations sociales anciennes. Cette épreuve Tsujikawa la qualifie de dérisoire et triviale par rapport à l'épreuve maçonnique, mais aussi annonciatrice d'un message fort révolutionnaire⁷³⁶. Théoriquement, elle veut toutes les femmes identiques, égales et émancipées, mais pratiquement celles-ci

⁷³³ Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, p. « le théâtre qui repose sur l'illusion peut transformer la croyance en crédulité » ; Voir *CG*, p. 1126 : « la lumière qui éclairait cette salle s'affaiblissait insensiblement » ; *Ibid.*, p. 1128 : « Cette chambre avait trois portes qui donnaient dans des jardins qu'éclairait alors la douce lumière de la lune. » ; *Ibid.*, p. 1130 : « Après un quart d'heure de silence, une sorte de dôme s'ouvrit, et sur une grosse boule d'or descendit un homme drapé en génie, tenant dans sa main un serpent et portant sur sa tête une flamme brillante ».

⁷³⁴ *CG*, p. 1131.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 1131.

⁷³⁶ Keiko Tsujikawa, *op. cit.*, 204.

se trouvent solitaires dans cet essai d'uniformisation ou d'homogénéisation de la condition humaine. Léonore, la seule fille du feu parmi les femmes à initier se montre réticente au programme initiatique de Mme Cagliostro. Comme le dit Tsujikawa, « elle (Léonore) incarne ainsi le refus silencieux face à une loi tyrannique et totalitaire, paradoxalement instaurée au nom de la liberté et pour le bien des femmes⁷³⁷ » :

- Ce n'est pas vous que je hais, répondit-elle, c'est votre sexe ; ce sont vos lois tyranniques, cruelles !
- Hélas ! de ce sexe proscrit aujourd'hui, vous n'avez encore connu que moi. Où donc est mon despotisme ; quand ai-je eu le malheur d'affliger ce que j'aime ? [...] Léonore soupirait et ne savait pas accuser celui qu'elle adorait⁷³⁸.

Même si Nerval reste dans les coulisses de ce texte, son écho peut se faire entendre de temps en temps. Le fait qu'il ait choisi d'arracher et de travailler certains passages de leur objet source au détriment des autres passages, d'édulcorer certaines scènes ou de plagier telle partie marque déjà la présence de sa voix critique qui, il faut le dire, reste toujours contradictoire. Les échecs des rites d'initiation proposés par Mme de Cagliostro montrent d'une certaine manière le scepticisme de l'auteur envers les formes sectaires ou marginales de l'illuminisme et sa méfiance à l'égard du pouvoir de régénération de la Révolution ou de la mise en pratique des idées mystiques en politique (voir le chapitre concernant les païens de la République). Pour autant, n'oublions pas ce que Nerval dit dans sa préface : « Loin de moi la pensée, écrit Nerval à propos de ses excentriques de la philosophie, d'attaquer ceux de leurs successeurs qui souffrent aujourd'hui d'avoir tenté trop follement ou trop tôt la réalisation de leurs rêves⁷³⁹ ». Nerval compte certainement parmi ces successeurs.

Nerval ouvre le texte sur Cagliostro par dire que le paganisme, malgré le triomphe du christianisme, existait toujours sous la couche de ce dernier :

Lorsque le catholicisme triompha décidément du paganisme dans toute l'Europe, et construisit dès lors l'édifice féodal qui subsista jusqu'au XVe siècle, – c'est-à-dire pendant l'espace de mille ans, – il ne put comprimer et détruire partout l'esprit des coutumes anciennes, ni les idées philosophiques qui avaient transformé le principe païen à l'époque de la réaction polythéiste opérée par l'empereur Julien⁷⁴⁰.

Le temple païen détruit de Saint-Denis, les « tombes brisés », les « ossements outragés », les « débris des statues » et les croyances populaires restent encore,

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 205.

⁷³⁸ *CG, NPL*, II, p. 1129.

⁷³⁹ *BO, NPL*, II, p. 890.

⁷⁴⁰ *Ibid.*, p. 1119.

souligne Nerval, comme témoignage sous les fondements des églises⁷⁴¹, tel que le texte déconstruit survit, par ses « restes », sous la couche d'un texte reconstruit à travers la réécriture. Le palimpseste s'y donne à découvrir. Jean-Nicolas Illouz nous dit que le « [...] palimpseste est aussi une figure du texte lui-même, – un texte double, même en deux, dont l'écriture, comme ombrée d'une autre écriture, simultanément laisse revenir en elle ses anciens tracés et les efface dans son propre sillage⁷⁴². » Les cultes de « dieu *Jou* », de l'ancienne déesse des Parisiens, Isis, ou des *Mères* continuent à exister, nous dit Gérard de Nerval, même s'ils ont été remplacés par les cultes modernes. Autant vaudrait dire que les palimpsestes culturels et religieux deviennent les lieux de mémoire et de réinvention des « coutumes anciennes », des « rites », des « superstitions antiques ». Les ruines ne sont pas des objets simples, mais la « présence de ce qui est absent⁷⁴³ ». Quant aux dieux abolis, ils survivent dans les astres sous formes d'« esprits élémentaires ». C'est dans les contextes, historique et religieux, instables et décentrés où les valeurs s'altèrent, les principes moraux se ruinent, et où les cadres de référence ne résistent plus à la dégradation, que la prolifération d'excentriques est possible. Bruno Tritsmans nous offre une synthèse à ce sens :

« Le roi de Bicêtre » parle d'une « époque de guerres et de ruines qui frappaient toutes les hautes maisons de France », et l'« Histoire de l'abbé de Bucquoy » commence par dire que « le grand siècle n'était plus », et présente l'époque où se déroule l'action comme une période d'« abus ». Restif de la Bretonne [...] était animé par une « profonde antipathie pour ces institutions féodales, survivant encore dans la société tolérante du XVIIIe siècle », et son action est inscrite dans « cette étrange dépravation de la société du dix-huitième siècle ». Le milieu de Jacques Cazotte est comparé à celui de *L'Ane d'or* d'Apulée, où l'on cherche « sous les débris des mythologies qui s'écroulent les traces des superstitions antérieures ou persistantes » (NPIII, 1082). Au début de « Cagliostro », la destruction des dieux anciens par l'Eglise est stigmatisée, et c'est sur cette ruine que se développe « une école moitié religieuse, moitié philosophique », nécessaire aux « imaginations rêveuses et délicates. Quintus Aucler me la destruction opérée par la Révolution française, qui a balayé les « débris » (NPIII, 1137) de l'ordre ancien : « l'objet détruit, il reste la place » (NPIII, 1138). Les « idées » d'Aucler, qui prône un retour un culte des dieux antiques, sont à comprendre, nous dit le narrateur, « à défaut de religion

⁷⁴¹ *Ibid.* : « Le respect des peuples pour certains endroits consacrés, pour les ruines des temples et pour les débris mêmes des statues, obligea les prêtres chrétiens à bâtir la plupart des églises sur l'emplacement des anciens édifices païens. »

⁷⁴² Illouz, Jean-Nicolas, *Nerval, le « rêveur en prose »*. *Imaginaire et écriture*, Paris, PUF, 1997, p. 222.

⁷⁴³ Voir Dolores Toma, « Nos ruines et lieux funèbres », préface à *Ruines et lieux funèbres, Heterotopos*, n. 2, 2009, p. 5.

positive » (NPIII, 1160). D'une façon ou d'une autre, les « illuminés » essaient de résoudre ou du moins de réagir à cette crise historique diffuse mais omni-présente⁷⁴⁴.

Quintus Aucler, comme Dupont de Nemours, Fabre d'Olivet ou Saint-Germain, cherchent les mystères du monde au dehors du christianisme, à savoir dans le paganisme, le néo-paganisme et dans l'indouisme. Nulle part dans les autres textes des *Illuminés* on n'attaque de front le christianisme comme le fait Quintus Aucler.

Bien que l'implication personnelle de Nerval soit mince dans ce dernier texte plutôt de Quintus Aucler que *sur* Quintus Aucler – vu que l'on cite massivement de *La Thrécie* de ce « dernier païen » – la brève introduction sortie de la plume de Nerval est extrêmement intéressante. Dans ce texte où l'on expose la pensée d'Aucler, l'anti-chrétien convaincu, il est étonnant de trouver un passage dans lequel Nerval déplore la disparition de la religion chrétienne :

S'il était vrai, selon l'expression d'un philosophe moderne, que la religion chrétienne n'eût guère plus d'un siècle à vivre encore, – ne faudrait-il pas s'attacher avec larmes et avec prières aux pieds sanglants de ce Christ détaché de l'arbre mystique, à la robe immaculée de cette Vierge mère, – expression suprême de l'alliance antique du ciel et de la terre, – dernier baiser de l'esprit divin qui pleure et qui s'envole !

Pourquoi Nerval a-t-il choisi de se pencher sur *La Thrécie* de Quintus Aucler ? Son geste de sélectionner et de privilégier ce texte correspond implicitement à l'adhésion aux idées que le païen Quintus Aucler expose dans son ouvrage ? Ou bien Nerval trouve une bonne occasion de se centrer lui-même sur les ex(-)centricités spirituelles de l'autre ? L'on sait bien que Nerval déplore maintes fois dans ses écrits l'abolition des dieux du ciel et qu'il clame leur retour, mais comment expliquer la phrase qui clôt ce dernier texte ?

Ainsi se termina la vie du dernier païen. Il abjura ces dieux qui, sans doute, ne lui avaient pas apporté au lit de mort les consolations attendues. Le Nazaréen triompha encore de ses ennemis ressuscités après treize siècles. *La Thrécie* n'en est pas moins un appendice curieux au *Misopogon* de l'empereur Julien⁷⁴⁵.

S'agit-il d'une auto-critique lucide d'avoir obéi, lui-même, aux mêmes illusions d'Aucler ? Comment ne pas se reprendre aux illusions, paraît dire Nerval, autant que la Révolution n'a pas laissé place à la religion officielle ? : « Si la chute successive des croyances conduisait à un résultat, ne serait-il pas plus consolant de tomber dans l'excès contraire et d'essayer de se reprendre aux illusions du passé ?⁷⁴⁶ » Mais, toujours Gérard de Nerval nous laisse entendre que le scepticisme n'est pas

⁷⁴⁴ Tritsman, Bruno, *Études nervaliennes*, Tübingen, Narr, 1993, p. 31.

⁷⁴⁵ *QA*, *NPI*, II, p. 1162.

⁷⁴⁶ *NPI*, III, p. 619.

exclusivement généré par la mort des religions, mais aussi par un décentrement personnel ou par un manque d'enracinement solide au sol de la foi chrétienne. « Le croyant véritable peut échapper à cette impression⁷⁴⁷ » (la mort des religions), écrit Nerval en passant. De plus, les ruines des églises institutionnelles ne devraient pas être les ruines d'un cœur rempli de foi : « Ceux de nos pères qui s'étaient dévoués avec sincérité et courage à l'émancipation de la pensée humaine se virent contraints peut-être à confondre la religion elle-même avec les institutions dont elle paraît les ruines⁷⁴⁸. »

Jacques Cazotte et Gérard de Nerval sont deux auteurs qui se trouvent dans un permanent état d'*équilibre instable* entre les lumières et lumière. Leur illuminisme composite déstabilise, mais satisfait en même temps leurs besoins cognitifs, affectifs, métaphysiques et esthétiques.

⁷⁴⁷ *QA, NPI*, II, p. 1135.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 1138.

CONCLUSION

Le recueil des *Illuminés*, qui réunit six figures d'excentriques appartenant à des époques différentes (du XVI^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle), a suscité notre intérêt non seulement par la richesse des thèmes abordés (la folie, le rêve, le double, la ressemblance, la religion, l'amour, l'(auto)biographie, le réalisme, l'ésotérisme, la prison, la censure, le diable, l'histoire, etc.), par les problématiques qu'ils soulèvent (le plagiat, le réemploi ou la recomposition des textes) ou par le fait qu'il a un rôle séminal dans la lecture d'*Aurélia*, mais aussi par l'excentricité qui affecte les personnages, l'ossature du texte et du discours ainsi que l'identité intègre de l'auteur lui-même⁷⁴⁹. Entre les conduites excentriques et l'ossature du discours, il y a un étroit rapport, dans le sens que ce sont justement ces conduites qui fécondent et menacent en même temps le texte et le rapport de l'auteur à son texte. C'est dire de même que l'excentricité des gestes et des actes se double d'une excentricité discursive.

Dans les deux premiers chapitres, nous avons essayé de définir, de redéfinir et d'affiner l'un des objectifs majeurs de l'étude, à savoir la mise en évidence de la fécondité de l'excentricité, conçue en tant qu'objet d'étude. Rappelons que ni dans l'acception des aliénistes, ni dans celle des littérateurs, l'excentricité n'est abdication devant la raison ou devant la folie, ou un outil extérieur à la raison, mais un processus interne qui pousse la raison là où celle-ci ne peut plus aller toute seule. C'est pourquoi l'excentricité tente d'introduire la raison dans son fonctionnement même ou, pour mieux le dire, dans son processus dynamique de recherche et de connaissance. L'analyse de cette notion à l'entrecroisement des discours nous a permis de mieux comprendre les enjeux entre l'excentricité et la folie et, d'une manière plus restreinte, entre l'« excentricité pathologique » et l'« excentricité littéraire ». Nerval nous a très bien montré, dans le texte sur Raoul Spifame, comment donner une valeur esthétique à la folie et à l'excentricité tenues pour pathologiques.

Pour éviter de tomber dans le piège de se laisser séduire par notre objet d'étude et de calquer notre discours critique sur celui-ci, nous avons considéré nécessaire de rester tout près du texte à analyser. Interroger l'excentricité de l'intérieur des textes, nous a permis de montrer que cette notion n'est pas un donné arbitraire, universel ou

⁷⁴⁹ Voir Georges Poulet, *Les métamorphoses du cercle*, Plon, 1968, p. 254 : « Reprenant et mêlant des idées de Cazotte, de Towianski, de Quintus Aucler, Nerval conçoit une sorte d'univers mental semblable à une sphère liquide, où, de la périphérie au point central et du point central à la périphérie, concentriquement et excentriquement tout se propage, tout est dans un mystérieux et mouvant rapport d'identité ».

récusée *a priori*, mais qu'elle reste toujours malléable, en fonction de l'énergie articulatoire de l'écriture et de la productivité des sens.

L'excentricité signifie tout d'abord, dans le cas de Nerval, l'impossibilité de classer son ouvrage sur des illuminés dans un genre ; il n'est ni monographie, ni pur récit, ni pur essai, ni pure biographie, réelle ou fictionnelle, ni autobiographie, mais un mélange de tous ces genres. La sortie de tout cadre générique va de pair avec l'écriture excentrique, essayiste et fantaisiste de Nerval. Cette œuvre n'est pas la seule inclassable, mais aussi son auteur qui n'est ni réaliste, ni romantique⁷⁵⁰, d'où sa permanente oscillation entre les lumières et l'illuminisme. C'est ainsi que l'on peut expliquer le rapprochement entre lumières, illuminisme et excentricité. Concept figuratif par excellence, renvoyant à une incessante dialectique entre centre et périphérie, y compris, bien entendu, les déplacements, les sorties et les recentrements, l'excentricité nous a facilité la compréhension du phénomène de coexistence, ou, pour mieux dire, de transition, à la fois historique et esthétique, des Lumières au Illuminisme, respectivement du Romantisme au Modernisme. Autant vaudrait dire que l'excentricité et l'illuminisme, par leur pouvoir de « transaction », nous ont permis de dépasser les failles, en leur donnant une continuité.

Le mouvement centrifuge, synonyme de décentrage, devient dans l'esthétique nervalienne une matrice sémantique personnelle : de l'amour à la religion, du social à l'individuel, de la connaissance à l'expérience, du temps historique au temps individuel, de la réalité à la fiction et vice-versa tout est, dans *Les Illuminés*, déplacé. La pulsion centrifuge ou le besoin de mobilité, qui hantent les personnages nervaliens, se traduisent sous la plume de Nerval en termes d'impossibilité de rester dans un seul centre. L'illuminé de Nerval est l'homme copernicien qui met en majuscule sa propre centralité. Plus clairement, les excentriques de Gérard de Nerval ne veulent pas rester dans un centrage initial, mais le réfutent en choisissant d'autres religions, d'autres noms, d'autres origines, d'autres positions sociales, d'autres époques, passées ou futures, d'autres espaces, illusoire et fantasmagiques. Bien entendu, leurs gestes ne sont pas indépendants de l'atmosphère générale d'instabilité causée par la Révolution.

La mosaïque de l'écriture des *Illuminés*, qui relève directement de l'esthétique et de la rhétorique du journal, impose à cette œuvre une certaine esthétique narrative, discursivité, ainsi qu'une certaine structure. L'écriture fragmentaire, démembrée et disparate, qui qualifie le dispositif des revues et des journaux dans lesquels Nerval publie initialement ses études, correspond à l'hétérogénéité et aux digressions des

⁷⁵⁰ Voir Jean-Pierre Bertrand, Pascal Durand, *La Modernité romantique : De Lamartine à Nerval*, Les impressions nouvelles Paris-Bruxelles, 2006, p.196 : « [...] longtemps Nerval eut, à l'exemple de Stendhal, la réputation d'être un écrivain du XVIII^e siècle égaré dans les marges du romantisme, et voici que son romantisme, en vient à apparaître comme la quintessence de ce romantisme, entre bouche d'ombre et lumineuse évidence ».

Illuminés. Cela nous a amené à dire que la presse était une sorte de mise en abîme ou le miroir de l'œuvre hypertrophiée. À partir de là, nous avons montré que l'œuvre de Gérard de Nerval ne coïncide pas avec un seul texte, mais avec plusieurs ; elle tient à ses variantes ainsi qu'à ses constantes, se donnant à être saisie en tant qu'objet muable dont l'histoire fait, bien entendu, partie intégrante. Le texte ne se réduit pas, chez Nerval, à l'une de ses manifestations, au contraire il réside aussi dans la somme et dans la différence de ses divers états. Ces constatations nous ont permis d'avancer l'analyse tout en nous intéressant aux *passages* (terme que nous employons au sens de transformation, de déplacement et de mutation) des fragments aux textes et des textes à l'œuvre. Dès lors, on peut dire que les êtres et les choses ne peuvent exister chez cet auteur qu'en relation, en transformation, en mutation, bref, en délocalisation. Pour autant, nous avons montré que les textes, conçus comme des unités autonomes (cases), ne sont pas « incommunicants » et cela grâce à l'implication personnelle de l'auteur, à son besoin d'excentration et de recentrement.

Quant au rapport entre excentricité et religion dans *Les Illuminés*, nous avons tâché de concilier tous les points de vue prononcés là-dessus par les exégètes nervaliens. Pour le dire brièvement, Gérard de Nerval reste toujours dans une position excentrique par rapport au christianisme ou au centre divin, dans le sens qu'il n'arrive pas à s'attacher à un seul centre, fixe et unique. Il le veut, et *Aurélia* en témoigne, mais ses mouvements centripètes et centrifuges, ascensionnels et descensionnels ne sont qu'asymptotiques au Centre. Cet auteur est toujours autour du Centre, mais manque chaque fois la cible, c'est pourquoi il virevolte en permanence entre le christianisme et le polythéisme ; malgré cela, aucun positionnement n'est gagné ou perdu définitivement. La poursuite de ce centre reste, pour lui, une hantise permanente, même lorsqu'il le nie, le chasse ou le remplace par son propre centre ou par son autosuffisance. Plus celui-ci s'écarte du Centre, plus il le récupère, au moins partiellement.

Une approche de l'excentricité reste toujours à faire et à enrichir, et nous sommes convaincue que cette notion, en tant que métaphore ou catégorie esthétique opérationnelle, pourra contribuer considérablement à l'avancée de la théorie littéraire, compte tenu de sa fécondité et de son utilité dans la compréhension de plusieurs aspects du XIXe siècle, encore imprégné du XVIIIe siècle. Plus précisément, l'excentricité sera, à notre avis, toujours à même de nous aider à comprendre la dialectique entre le réalisme et le romantisme, les rapports entre l'écriture classique et l'écriture excentrique, l'indétermination des frontières entre la biographie et l'autobiographie, ainsi que le besoin de tradition et le besoin de nouveau. C'est par l'intermédiaire de l'excentricité que nous avons compris que le romantisme ne s'oppose pas au classicisme, aux lumières ou à la raison. Au contraire, plus le romantique s'éloigne de ceux-ci, plus il récupère les principes rationalistes en les mettant sous le signe de l'investigation et de l'interrogation.

BIBLIOGRAPHIE

I. Œuvres corpus :

- NERVAL, Gérard de, *Œuvres*, éd. Albert Béguin et Jean Richer, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I (1952), t. II (1956).
- NERVAL, Gérard de, *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II (1984), t. I (1989), t. III (1991).
- Œuvres complètes de Gérard de Nerval*, t. 4, Paris, Michel-Lévy frères, 1868.
- Œuvres complètes de Gérard de Nerval*, t. 3, publiées sous la direction d'Aristide Marie, Jules Marsan et Édouard Champion, Paris, Honoré Champion, 1929.
- Nerval, *Œuvres*, t. 1, Éditions de Henri Lemaître, Paris, Classiques Garnier, 1958.
- Les Illuminés. Récits et portraits. Le Roi de Bicêtre (Raoul Spifame). Histoire de l'abbé de Bucquoy. Les Confidences de Nicolas (Restif de la Bretonne). Jacques Cazotte. Cagliostro. Quintus Aucler*, Victor Lecou, 1852.
- Les Illuminés*, éd. Max Milner, Gallimard, Folio, 1976.
- Les Illuminés*, Pandora, Aurélia, éd. Michel Brix, Librairie générale française, Le Livre de poche, 1999, p. 51–393.
- Gérard de Nerval, *Les Confidences de Nicolas. Histoire d'une vie littéraire au XVIII^e siècle*, édition établie, annotée et présentée par Michel Brix, Paris, Éditions du Sandre, 2007.
- Nerval, *Choix des poésies de Ronsard, Dubellay, Baïf, Belleau, Dubartas, Chassignet, Desportes, Régnier*, édition préfacée, établie et annotée par Jean-Nicolas Illouz et Emmanuel Buron, éditions Garnier, 2011.
- Jacques Cazotte, *Le Diable amoureux, précédé de sa vie, de son procès, et de ses prophéties et révélations par Gérard de Nerval*, Notes et postface de Michel Brix et Hisashi Mizuno, Du Lérot, 2012.

II. Lumières et Illuminisme

Ouvrages des « Illuminés » :

- [SPIFAME, Raoul], *Dicaearchiae Henrici Regis progymnasmata*, 1556, in – 16 de trios cent quatre – vingt-douze feuillets paginés seulement au recto. Il se présente comme un recueil de trois cent huit arrêts royaux rendus par Henri II.
- AUCLER, Gabriel-André, *La Thrécie, ou La Seule voie des sciences divines et humaines du culte vrai et de la morale*, Moutardier, 1798.
- BUCQUOY, Jean Albert d'Archambaud, comte de ; attribué à DU NOYER, Anne Marguerite, *Événement des plus rares, ou L'Histoire du Sr. Abbé Comte de Bucquoy, singulièrement son évasion du Fort – l'Evêque et de la Bastille*, l'allemand à côté, revue et augmentée, deuxième Édition avec plusieurs de ses ouvrages, vers et proses, et particulièrement La Game des femmes, Bonnefoy, et se vend chez Jean de la Franchise, rue de la Réforme, à l'Espérance, 1719.

- CAZOTTE, Jacques, *Œuvres badines et morales, historiques et philosophiques de Jacques Cazotte*, première édition complète, Jean-François Bastien, 1817, 4 tomes [édition de reproduction : Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, 1976].
- DUNOYER, Mme, *Lettres historiques et galantes de deux Dames de Condition, dont l'une était à Paris, l'autre en Province, Ouvrage curieux*, Nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée et enrichie de Figures par Madame de C***, Amsterdam, Pierre Brunel, 5 tomes, 1732.
- LUCHET, J.-P.-L de la Roche de Maine, *Essai sur la secte des Illuminés*, Paris, Bibliothèque SJ, 1789.
- LUCHET, J.-P.-L de la Roche de Maine, *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte Cagliostro*, seconde édition, 1785.
- RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas-Edme, *Le paysan et la paysanne pervertie ou les dangers de la ville*, tome 4, Genève-Paris, Slatkine Reprints, 1988.
- RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas-Edme, *Les Nuits de Paris ou le Spectateur nocturne*, tome premier, Londres, Et se trouve à Paris, chés les Librairies nommés en tête du Catalogue, 1788.
- RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas-Edme, *Monsieur Nicolas ou le cœur-humain dévoilé*, imprimé à la maison, 1797, tomes 15–16, édition de reproduction, Genève-Paris, Slatkine, Reprints, 1988.

Autres ouvrages relatifs à l'illuminisme :

- BÖHME, Jacques (1575–1624), *Des trois principes de l'essence divine, ou De l'éternel engendrant sans origine. De l'homme ; d'où il a été créé et pour fin. Comment tout prend son commencement dans le tems ; comment tout poursuit son cours, et ce que tout redeviendra à la fin*, traduit de l'allemand, sur l'édit., d'Amsterdam, de 1682 par le Philosophe Inconnu, tome second, Paris, Imprimerie de Laran, 1802.
- ECKARTSHAUSEN, Karl von, *La Nuée sur le Sanctuaire ou Quelque chose dont la philosophie orgueilleuse de notre siècle ne se doute pas* (1802), trad., Diffusion Rosicrucienne, coll. « Spiritualités, Arts et Sciences », 2001.
- LAVATER, GASPARD, *L'Art de connaître les hommes par la physionomie* (1775–1778), trad., Paris, Depélafoi, libraire, rue de Grands Augustins, n. 21, 1820.
- MESMER, Franz-Anton, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, 1779.
- SAINT-MARTIN, Claude de, *L'homme du désir*, édition établie et présentée par Robert Amadou, Paris, Rocher, 1979.
- SAINT-MARTIN, Louis Claude de (1743–1803), *Le ministère de l'homme esprit. L'homme est le mot de toutes les énigmes. De l'esprit des choses. Par le Philosophe inconnu*. Paris, De l'imprimerie de Migneret, 1802.
- SAINT-MARTIN, Louis Claude de, *Ecce hommo*, Paris, Chez les Directeurs de l'imprimerie du Cercle Social, 1792.
- SAINT-MARTIN, Louis Claude de, *Le crocodile ou La guerre du bien et du mal arrivée sous le règne du Louis XV ; Poème épiquomagique en 102 chants dans lequel il y a de longs voyages, sans accidents qui soient mortels ; un peu d'amour sans aucune de ses fureurs ; de grandes batailles, sans une goutte de sang répandue ; quelques instructions sans le*

- bonnet de docteur ; et qui, parce qu'il renferme de la prose et des vers, pourrait bien en effet, n'être ni en vers, ni en prose*, Paris, Librairie du Cercle Social, 1976.
- SAINT-MARTIN, Louis Claude de, *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, Préface de Papus, éd. de l'Ordre Martiniste, 1900.
- SWEDENBORG, Emmanuel, *Doctrine de la nouvelle Jérusalem sur Le Seigneur*, traduite du latin par J.F.E. LE BOYS DES GUAYS, seconde édition, Amsterdam, 1762, Paris, Porte, 1859.
- SWEDENBORG, Emmanuel, *Le livre des rêves*, présenté et traduit du suédois par Régis, Boyer, Berg International, 2^e édition, 1991.
- SWEDENBORG, Emmanuel, *Traité des représentations et des correspondances*, 2^e édition de la Différence, coll. « Philosophia perennis », 1990.

Ouvrages et articles sur lumière(s), illuminisme et les illuminés :

- AMADOU, Robert (dir.), *Aspects de l'illuminisme au XVIII^e siècle, Les Cahiers de La Tour de Saint Jacques II, III, IV, l'Illuminisme au XVIII^e siècle*, éd. H. Roudil, 1960.
- BALLET, Gilbert, *Swedenborg. Histoire d'un visionnaire au 18^{ème} siècle*, Paris, Masson et Cie, 1899.
- BARRUEL, Augustin, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, chez Ph. Le Boussonnier & Co, 1798.
- BELAVAL, Yvon, « Lumière et illuminisme », in *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 36 octobre 1983), Textes réunis par Mario Matucci, Pacini Editore, Pisa, 1985, p. 9–17.
- BELAVAL, Yvon, BOUREL, Dominique (dir.), *Le siècle des Lumières et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1986.
- BINET, Alfred, *Le magnétisme animal*, Paris, 1890.
- BOUCHER, François-Emmanuel, *Les révélations humaines. Mort, sexualité et salut au tournant des Lumières*, Éditions scientifiques européennes, Berne, 2005.
- BOUCHIER, M., « La lumière comme métaphore de la vérité », in M. Bouchier, (textes rassemblés par), *Lumières*, Paris, éd. Ousia, 2002, p. 201–230.
- CASSIRER, Ernest, *La philosophie des lumières*, traduit de l'allemand et présenté par Pierre Quillet, Tübingen, Fayard, 1932.
- CELLIER, Léon, *Parcours initiatiques*, ch. « Voltaire et Saint-Martin », Éditions de la Baconnière, 1977, p. 23–32.
- CHOUILLET, Jacques, « Diderot à Saint-Martin : lumières et illuminisme », in *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 36 octobre 1983), Textes réunis par Mario Matucci, Pisa, Pacini Editore, 1983, p. 175–182.
- COURT, Raymond, « Qu'est-ce que les Lumières ? », consulté en ligne <http://www.contrepointphilosophique.ch/Philosophie/Pages/RaymondCourt/RCLesLumieres.pdf>.
- DARNTON, Robert, *La Fin des Lumières*, Paris, Perrin, 1984.
- DECOTE, Georges, « Irrationalisme et illuminisme au XVIII^e siècle », *Français dans le monde*, 1967, n. 49, p. 7–11.
- DELEUZE, J. P. F., *Histoire critique du magnétisme animal*, Paris, Belin-Leprieur, tome second, 1819.

- DELON, Michel, « Réhabilitation des préjugés et crise des Lumières », *Revue germanique internationale*, n. 3, 1995, p. 143–156.
- Dénouement des Lumières et invention romantique, Actes du colloque de Genève, 24, 25 nov. 2000, éd. Giovanni Bardazzi et Alain Grosrichard, Genève, Droz, 2003.
- DEREMENGHEM, Émile, « Auguste Viatte. Les sources occultes du romantisme, illuminisme. Théosophie (1770-1820) Un ami de Ballanche : Claude Julien Bredin (1776–1854). Correspondance philosophique et littéraire avec Ballanche, *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 15, n. 67, 1929, p. 223–225.
- DESROCHE, Henri, « Vico et l'illuminisme athée », *Archives des sciences sociales des religions*, vol. 30, n. 1, 1970, p. 187–188.
- DURAND, Jean Yves, « Des Lumières aux “illuminés”. Le regain des ésotérismes », in Bromberger, Christian (dir.), *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard éditions, 1998, p. 499–522.
- EHRARD, Jean, « Matérialisme et naturalisme : Les Sources occultes de la pensée de Diderot », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, 1961, p. 189–201.
- FABRE, Jean, « Diderot et les théosophes », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, 1961, p. 203–222.
- FABRE, Jean, *Lumière et Romantisme. Energie et nostalgie. De Rousseau à Mickiewicz*, C. Klincksieck, 1963.
- FAIVRE, Antoine, *Kirchberger et l'illuminisme du 18^e siècle*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1966.
- FAIVRE, Antoine, *L'ésotérisme au XVIII^e siècle en France et en Allemagne*, Paris, Seghers, 1973.
- FAIVRE, Antoine, *Mystiques, théosophes et illuminés au siècle des lumières*, New York, Georg Olms Verlag Hildesheim, 1976.
- FERLUC, de Agnès, DESARBRES, Paul-Victor, « Le cas Voltaire », in Sénévé, *Journal d'aumônerie*, Equipe de rédaction Bruno Le Floch et David Perrin, mai 2008, p. 99–107.
- FIZAINE, Jean-Claude, « Les aspects mystiques du romantisme français. Etat présent de la question », *Romantisme*, 1976, n. 11, p. 4–14.
- GAYOT, Gérard et PÉCHEUX, Michel, « Recherches sur le discours illuministe au 18^e siècle : Louis-Claude de Saint-Martin et les « circonstances » », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 26^e année, n. 34, 1971, p. 681–704.
- GRÉGOIRE, Henri, *Histoire des sectes religieuses*, Paris, chez Badouin frères, 1828.
- JAVARY, Geneviève, « A. Faivre. Mystiques, théosophes et illuminés au siècle des Lumières, in *Revue de l'histoire des religions*, vol. 194, n. 1, 1978, p. 100–101.
- KANTERS, Robert, AMADOU, Robert, *Anthologie littéraire de l'occultisme*, Paris, éd. Seghers, 1975.
- LE FORESTIER, René, *La Franc Maçonnerie templière et occultiste : aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Préface et éd. Antoine Faivre, Paris, Aubier-Montaigne, 1970.
- LE FORESTIER, René, *Les illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande*, Genève, Slatkine-Megariotis Reprints, 1974.
- LEBOIS, André, *L'occultisme et l'amour*, Paris, Éditions Sodi, 1969.
- LUCHET, Jean-Pierre, *Essai sur la secte des Illuminés*, Paris, Bibliothèque S.J., 1789.
- MARCHAL-NINOSQUE, France (éd.), *Ruptures et continuités. Des Lumières au Symbolisme*, actes du colloque international de Besançon des 18–20 sept., 2002, Presses Universitaires de Nancy, 2004.

- MARX, Jacques, « Problèmes de l'illuminisme » in *Problèmes d'histoire du Christianisme*, vol. 5, Préaux, Jean (éd.), Éd. de l'Université de Bruxelles, 1976, p. 81–106.
- MATUCCI, Mario (dir.), *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 36 octobre 1983), Textes réunis par Mario Matucci, Pisa, Pacini Editore, 1983.
- MONDOT, Jean, *Immanuel Kant, « Qu'est-ce que les Lumières ? »*, Société française d'étude du XVIII^e siècle, choix de textes, traduction, préface et notes de Jean Mondot, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1991.
- MORTIER, Roland, *Clartés et ombres du siècle des Lumières*, Droz, 1969.
- MORTIER, Roland, *L'originalité une nouvelle catégorie esthétique au siècle des Lumières*, Droz, 1982.
- MOUNIER, Jean Joseph, *De l'influence attribué aux philosophes, aux franc-maçons et aux illuminés sur la Révolution de la France*, Tübingen, 1801.
- NEWMAN, Michele, *L'enthousiasme chez Diderot et Mme de Staël*, New York, Fordham University, 1984.
- RAYMOND, Marcel « Saint-Martin et l'illuminisme contre l'illuminismo », *Lettere italiano*, année XIX, n. 1, 1967, p. 55–70.
- ROBINSON, John, *Preuves de conspirations contre toutes les religions et tous les gouvernements*, Londres, 1798.
- ROGER, Jacques, « La lumière et les lumières », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n. 20, 1968, p. 167–177.
- ROUILLOT, Nicolas, « Que-est-ce que les lumières ? La critique de Kant à Foucault », 2008, article disponible en ligne : <http://www.lescontemporaines.fr/?Qu-est-ce-que-les-Lumieres-la> (Consulté le 8 février, 2012).
- ROUSSEL, Jean, « Illuminisme au hasard du discours historique », in *Lumières et Illuminisme*, Actes du Colloque International (Cortona, 36 octobre 1983), Textes réunis par Mario Matucci, Pacini Editore, Pisa, 1985, p. 21–27.
- SECRÉTAN, Catherine, DAGRON, Tristan, BOVE, Laurent (sous la dir.), *Qu'est-ce que les lumières radicales : libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Éditions Amsterdam, 2007.
- SARRAZIN, Bernard, « Le comte et le sénateur ou la double religion de Joseph de Maistre », *Romantisme*, 1976, n.11, p. 15–27.
- SPALLANZANI, Mariafranca, « Entre la lumière et l'ombre. Blumenberg interprète de la philosophie des Lumières », *Revue de métaphysique et de morale*, n. 73, 2012, p. 79–94.
- TRIOMPHE, Robert, « Contre-Révolution et mysticisme chez Joseph de Maistre », *Cahier de La Tour de Saint-Jacques*, 1960, p. 150–164.
- VIATTE, Auguste, « L'Illuminisme et la genèse du romantisme français », *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, vol.14, n. 65, 1928, p. 468–474.
- VIATTE, Auguste, « Les origines françaises du spiritisme », *Revue d'histoire de l'Eglise de France*. Tome 21, n. 90, 1935, p. 35–58.
- VIATTE, Auguste, « Mysticisme et poésie chez Gérard de Nerval », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n.15, 1963, p. 79–85.
- VIATTE, Auguste, « Un illuminé du dix-huitième siècle : Martinès de Pasqually », *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, vol. 8, n. 41, 1922, p. 441–454.

VIATTE, Auguste, *Les sources occultes du Romantisme. Illuminisme Théosophie 1770-1820. Le préromantisme* (tome premier), Honoré Champion, 1979.

VIATTE, Auguste, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*, Genève, Slatkine Reprints, 1973.

III. Excentricité et excentrique

Corpus des œuvres littéraires sur des excentriques :

ANDRIEU, Jules (1839-1895), *Excentriques et grotesques littéraires de l'Agenais*, Paris, Alphonse Picard et Fils Editeurs, 1895.

BAUDELAIRE, Baudelaire, *Les excentriques*, dans *Œuvres posthumes*, Paris, Mercure de France, 3^e éd., 1908.

BRUGAL, Simone, *Les excentriques disparus* (1890), Kessinger Publishing, 2010.

D'AUREVILLY, Barbey *Du Dandysme et de George Brummell*, Balland, 1986.

CHAMPFLEURY, Jules, *Les excentriques*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856.

CHASLES, Philarète, « Les Excentriques anglais », *Revue des deux mondes*, 1834.

GAUTIER, Théophile, *De l'originalité en France suivi des préfaces à Albertus et aux Jeunes France*, Montpellier, L'archange Minotaure, 2003.

GAUTIER, Théophile, *Les Grotesques*, Texte établi, annoté et présenté par Cecilia Rizza, Paris, Schena Nizet, 1985.

LARCHEY, Lorédan, *Gens singuliers*, Paris, F. Henry, 1867–1868.

MONNIER, Henry, *Galerie d'originaux*, Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger, interdite pour la France, Leipzig, AL. PH. DURR, 1858.

MONSELET, Charles, *Les oubliés et les dédaignés. Figures littéraires de la fin du 18*, Paris, Lévy, 1864.

NODIER, Charles, *Bibliographie des fous. De quelques livres excentriques*, Paris, Éditions des Cendres, 2001.

MUSSET, Paul de, *Extravagants et originaux du XVIIe siècle*, Charpentier, Paris 1863.

PHILOMNESTE, Junior, *Les Fous littéraires, essai bibliographique sur la littérature excentrique, les illuminés, visionnaires, etc.*, Bruxelles, Gay et Doucet, 1880.

VALLÈS, Jules, *Les réfractaires*, G. Charpentier, Paris, 1881.

Études médicales sur l'excentricité et les excentriques

BOISMONT, Brierre de, *Des hallucinations ou Histoire raisonnée. Des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme*, Paris, Germer Baillière, 1862.

CULLERRE, Alexandre, *Les frontières de la folie*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1888.

MOREAU DE TOURS, Jacques Joseph, *Du haschisch et de l'aliénation mentale : étude psychologique*, Paris, Fortin Masson, 1845.

MOREAU DE TOURS, J. J., « De l'identité de l'état de rêve et de la folie », t. I, AMP, 3^e série, 1855, p. 361–408.

MOREAU DE TOURS, J. J., *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'influence de névropathies sur le dynamisme intellectuel*, Paris, Victor Masson, 1859.

- MOREAU DE TOURS, Paul, *Les excentriques. Étude psychologique et anecdotique*, Paris, Société d'Éditions Scientifiques, 1894.
- MOREL, Paul, *Études cliniques. Traité théorique et pratique des maladies mentales*, Paris, Victor Masson, 1852.

Ouvrages et articles critiques sur l'excentricité et l'excentrique :

- AYMES-STOKES, Sophie, MELLET, Laurent, *In and Out : Eccentricity in Britain*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2012.
- BOUCÉ, P. G. et alii, *L'excentricité en Grande-Bretagne au 18e siècle*, Lille, Université de Lille éditions universitaires, 1976.
- BRUNET, Gustave, *Les Fous littéraires. Essai bibliographique sur la littérature excentrique, les illuminés, visionnaires, etc.*, Genève, Slatkine Repr., 1970.
- BORDERIE, Régine, « Bizarre et vie privée dans l'œuvre en prose de Nerval », *Littérature*, n. 158, 2010, p. 63–74.
- BORDERIE, Régine, « Bizarre », « bizarrerie ». *De Constant à Proust*, Grenoble, ELLUG, coll. « Bibliothèque stendhalienne et romantique », 2011.
- BOUCE, P. G., et alii, *L'excentricité en Grande Bretagne au 18e siècle*, Lille, Université de Lille éditions universitaires, 1976.
- DANSEL, Michel, *Les excentriques*, chez Robert Lafont, 2012.
- DIAZ, J.L. « Grotesques, originaux, excentriques : le spleen des fantaisistes », in *La Fantaisie postromantique*, textes réunis par J.L. Cabanès et J.P. Saïdah, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 171–191.
- GILL, Miranda, *Eccentricity & the Cultural Imagination in Nineteenth-Century Paris*, New York, Oxford University Press, 2009.
- ERDAN, Alexandre, *La France mystique. Tableau des excentricités religieuses de ce temps*, Amsterdam, R. C. Meijer, 1858.
- LAVAUD, Martine, « Ratés, oubliés et mineurs : sur quelques fictions excentriques de l'histoire littéraire du XIXe siècle », in *Fictions d'histoire littéraire*, Jean-Louis Jeannelle (études réunies et présentées par), Presses universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2009, p. 157–169.
- LOJKINE, Patricia, *Humanisme et excentricité. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002.
- PHAM-THANH, Gilbert, *Du Dandysme en Angleterre au XIXe siècle et de ses répercussions en France*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1996.
- SALZA, Luca, « La "vicissitude" de la nature chez Bruno. Entre ombre et vérité », in Saverio Ansaldi et alii, *Giordano Bruno et la puissance de l'infini*, dans la coll. « Revue Art du Comprendre », 2003.
- SANGSUE, Daniel, *Le Récit excentrique : Gautier, de Maistre, Nerval, Nodier*, Corti, 1987.
- SANGSUE, Daniel, « Vous avez dit excentrique ? », *Romantisme : marginalités. Revue de la Société des Études romantiques*, 59, Paris, Editions C.D.U. et Sedes, 1988, p. 41–58.
- SANGSUE, Daniel, « Fantaisie, excentricité et réalisme chez Champfleury », in *La Fantaisie postromantique*, textes réunis par J.L. Cabanès et J.P. Saïdah, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 191–206.

- SHULMAN, Peter, « L'Évolution du mot "excentrique" en France : Du lexique à la métaphore », *Langues du dix-neuvième siècle*, G. Falconer, A. Oliver, D. Speirs (éd.), Toronto, Centre d'études Romantiques Joseph Sablé, série « À la recherche du XIXème siècle », 1998, p. 175–185.
- SHULMAN, Peter, *The Sunday of Fiction. The Modern French Eccentric*, Indiana (West La Fayette), Purdue University Press, 2003.

IV. Bibliographie générale

- ADORNO, Theodor, HORKHEIMER, Marx, *La dialectique de la raison : fragments philosophiques*, traduit en français de *Dialektik der Aufklärung : philosophische Fragmente* (la 2e éd. allemande) par Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974.
- ALAIN, François, « Comment dans l'œuvre de Gilles Deleuze, le discours indirect reprend et élargit le champ de la description », *Collège international de philosophie*, n. 10, 199 ?, p. 1–21.
- AMEND, Anne, *Zwischen « Implosion » une « Explosion » – Zur Dynamik der Melancholie im Werk der Germaine de Staël*, Trier Wvt, 1991.
- ANTOINE, Philippe, « Ceci n'est pas un livre. Le récit de voyage et le refus de la littérature », *Nouveau Monde éditions. Sociétés Représentations*, n. 21, 2006, p. 45–58.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *La poétique du Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970.
- BALTRUSAITIS, Jurgis *Anamorphoses*, Flammarion, coll. « Champs », n. 623, 1997.
- BÉGUIN, Albert, *L'Âme romantique et le rêve*, José Corti, 1939.
- BENICHOU, Paul, *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, Corti, 1973.
- BENICHOU, Paul, *Le Temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Gallimard, 1977.
- BERDIAEV, Nikolai, *Cunoașterea de sine*, București, Humanitas, 1998.
- BLANCHOT, Maurice, *L'Espace littéraire*, coll. « Idées », Paris, Gallimard, 1968.
- BOLOGNA, Corrado, « Le retour des dieux anciens : Giulio Camillo et Fontainebleau », *Italique*, « Varia », 2002, p.109–138.
- BOWMAN, Frank Paul, *Le Christ romantique*, Genève, Droz, 1973.
- BOWMAN, Frank Paul, « Les Harmonies de la religion chrétienne », *Romantisme*, n. 5, 1973, p. 75–88.
- BOWMAN, Frank Paul, « Une lecture politique de la folie religieuse ou "théomanie" », *Romantisme*, n. 24, 1979, p. 75–88.
- BOWMAN, Frank Paul, « La marginalité en religion », *Romantisme*, n. 59, 1988, p. 31–40.
- BOWMAN, Frank Paul, *Le Discours sur l'éloquence sacrée à l'Epoque romantique. Rhétorique, apologétique, herméneutique (1777–1851)*, Genève, Droz, 1980.
- BRÉTÉCHÉ, Marion « Faire profession de témoignage : les pratiques d'écriture d'Anne-Marguerite Dunoyer (1707–1719) », consulté en ligne le 6 mars, 2013, <http://revue.etudes-episteme.org/?faire-profession-de-temoignage-les>
- BRIX, Michel, *L'Héritage de Fourier : Utopie amoureuse et libération sexuelle*, La Chasse au Snark, 2001.
- BRIX, Michel, « Pour un réexamen des cadres de l'histoire littéraire du XIXe siècle : l'opposition romantisme/réalisme », *Studi francesi*, vol. XLV, n. 2, 2001, p. 268–283.

- BRIX, Michel, « Libération sexuelle et libération de la femme : d'un mirage à l'autre ? », Christa, E., Delphine, D., Gaëlle, M. (éd.), *Penser le sexe... de l'utopie à la subversion ?*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 2004, p. 19–30.
- BRIX, Michel, « Nerval et l'érotisme du romantisme », Mizuno, H., Thélôt, J. (éd.), *Quinze études sur Nerval et le romantisme : En hommage à Jacques Bony*, Paris, Kimé, 2005, p. 195–214.
- BRIX, Michel, « Stratégies amoureuses masculines : du libertinage : des Lumières au pétrarquisme romantique », Astbury, K., Plagnol-Diéval M. E. (éd.), *Le Mâle en France, 1715–1830 : Représentations de la masculinité*, Peter Lang, 2004, p. 177–191.
- BRIX, Michel, *De Hugo à Champfleury, ou d'un réalisme à l'autre*, Paris, Honoré Champion, 2006.
- BRIX, Michel, *Éros et littérature. Le Discours amoureux en France au XIXe siècle*, Louvain-Paris-Sterling (Virginia), Peeters, « La République des Lettres », 2001.
- BRIX, Michel, *L'Amour libre : histoire d'une utopie*, Paris, Molinari, 2008.
- BRIX, Michel, *L'utopie pétrarquaisante en France : De la Renaissance à l'époque romantique*, M. Lamberti, Mexico, 2006.
- BROMBERT, Victor. H., *La prison romantique : essai sur l'imaginaire*, José Corti, 1975.
- BUTOR, Michel, *Répertoire IV*, Paris, Minuit, 1972.
- CABANÈS, Jean Louis, SAÏDAH, Jean-Pierre, *La fantaisie post romantique*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003.
- CARRÉ, Marie-Rose, *La folle du logis dans les prisons de l'âme. Études sur la psychologie de l'imagination au dix-septième siècle*, Paris, Klincksieck, 1998.
- CASSIRER, Ernst, *Le problème Jean-Jacques Rousseau*, Hachette, coll. « Pluriel Philosophie », 2006.
- CASTEX, Pierre, *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, Corti, 1962.
- CELLIER, Léon, *Parcours initiatiques*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1977.
- CHAMARAT-MALANDAIN, Gabrielle, « Promenades et souvenirs : un passé en devenir. Brouillage générique, formel, sémantique dans la prose nervalienne », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. 105, n. 4, 2005, p. 793–803.
- CHARLE, Christophe, *Le Siècle de la presse (1830–1939)*, Seuil, coll. « L'univers historique », 2004.
- CHOTARD, Loïc, *Approches du XIXe siècle*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000.
- COMPAGNON, Antoine, *Brisacier, ou la suspension d'incrédulité*, consulté en ligne le 18 février 2012 <http://www.fabula.org/colloques/frontieres/PDF/Compagnon.pdf>.
- COMPAGNON, Antoine, *La seconde main ou le travail de la citation*, Seuil, 1979.
- COZ, Michel, *La Cène et l'Autre Scène : Désir et profession de foi chez Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Honoré Champion, 1998.
- COZ, Michel, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Vuibert, 1997.
- DÄLLENBACH, Lucien, *Mosaïque. Un objet esthétique à rebondissements*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2001.
- DÉCOTE, Georges, *L'itinéraire de Jacques Cazotte (1719–1792). De la fiction littéraire au mysticisme politique*, Droz, 1984.
- DELBÓS, Victor, *La philosophie pratique de Kant*, Paris F. Alcan, 1905.

- DELEUZE, Gilles, et GUATTARI, Félix, *Capitalisme et Schizophrénie – Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
- DERRIDA, Jacques, *La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines*, Conférence prononcée au Colloque international de l'Université Johns Hopkins, sur Les langages critiques et les sciences de l'homme, 1966, Consulté en ligne, le 12 janvier, 2012 : <http://www.jacquesderrida.com.ar/frances/structure.htm>.
- DOSSE, François, *Le Pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2007.
- EL BASRI, Aïcha, *L'imaginaire carcéral de Jean Genet*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- FINNÉ, Jacques, *Des mystifications littéraires*, José Corti, 2010.
- FOKKEMA, Douwe, *The Concept of Rewriting, Cercetarea literară azi*, Editura Polirom, Iași, 2000.
- FOUCAULT, Michel, « La Bibliothèque fantastique », Travail de Flaubert, Seuil, Points, 1993, p. 103–122.
- FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits*, François Ewald, Daniel Defert (dir.) et Jacques coll. « Lagrange », t. IV, Gallimard, 2001.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1972.
- GENETTE, Gérard, « L'autre du même », Figures IV, coll. « Poétique », Seuil, 1999.
- GENETTE, Gérard, *Esthétique et Poétique*, Paris, Seuil, 1992.
- GENETTE, Gérard, *Figures*, t. IIV, Seuil, Paris, 1966–2002.
- GENETTE, Gérard, *Introduction dans l'architexte*, Paris, Seuil, 1979.
- GENETTE, Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Seuil, Paris, 1982.
- GOETHE, J. W., *Écrits sur l'art*, trad. J. M Schaeffer, Klincksieck, 1983.
- GORDON, Rae Beth « Dentelle : métaphore du texte dans *Sylvie* », *Romantic Review*, vol. LXXIII, n. 1, 1982, p. 45–66.
- GUICHET, Jean-Luc Rousseau, *l'animal et l'homme : l'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, Paris, Éditions du Cerf, 2006.
- GUSDORF, Georges, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des lumières*, Paris, Payot, 1972.
- GUSDORF, Georges, *Fondements du savoir romantique*, Payot, 1982.
- GUSDORF, Georges, *L'homme romantique*, Paris, Payot, 1984.
- GUSDORF, Georges, *Les principes de la pensée au siècle des lumières*, Paris, Payot, 1971.
- GUYAUX, André, *Poétique du fragment*, Neuchâtel, La Baconnière, 1985.
- HAMON, Philippe, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Presses Universitaires de France, 1984.
- HEGEL, G. W. F., *Phénoménologie de l'esprit*, Trad. de Jean Hyppolite, Paris, Bibliothèque philosophiques, vol. 2, 1999.
- HJORTBERG, Monica, *Enthousiasme et mélancolie, couple antonymique dans quelques ouvrages de Mme de Staël*, *Romansk Forum XV Skandinaviske romanistkongress*, n. 16, 2002, p. 425–434.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, *Le Symbolisme*, Le Livre de Poche, Référence, 2004.
- JACCARD, Roland, *La folie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2004.
- JEANCLOS, Yves, *Les Projets de réforme judiciaire de Raoul Spifame au XVIe siècle*, Genève, Droz, 1977.

- KALIFA, Dominique, RÉGNIER Philippe, THERENTY, Marie-Eve, VAILLANT, Alain (sous la direction), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2012.
- KRISTEVA, Julia « Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman », *Critique*, avril 1967, p. 438–465.
- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980.
- LÉVY STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1976.
- LYON-CAEN, Judith, « Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, Coll. « Lieux littéraires », n. 6, 2003, *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n. 31, 2005.
- MACÉ, Gérard, *Je suis l'autre*, Paris, Gallimard, 2007.
- MADELENAT, Daniel, *La Biographie*, Presses Universitaire de France, 1984.
- MARJORIE, Philibert La Nouvelle Héloïse-Rousseau, Bréal, coll. « Connaissance d'une œuvre », 2002.
- MILLER, Jonathan, *On Reflection*, National Gallery Publications Limited, 1998.
- MILNER, Max, *Le Diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire, 1772–1861, 1960*, Corti, 2007.
- MORTIER, Roland, *La Poétique des ruines en France*, Droz, 1974.
- MOURGEOT, Régor-Robert, *Le Miroir, symbole des symboles*, Éditions Dervy, 1995.
- MELCHIOR-BONNET, Sabine, *Histoire du miroir*, éd. Imago, 1994.
- NÉE, Patrick et LANÇON, Daniel (sous la direction de), *L'ailleurs depuis le romantisme. Essais sur les littératures en français*, Hermann Éditeurs, 2009.
- NEWMAN, Michele, *L'enthousiasme chez Diderot et Mme de Staël*, New York, Fordham University, 1984.
- Nicolas de Malebranche, *Recherche de la Vérité*, Livres I-III, Paris, éd. J.-C. Bardout, Vrin, 2006.
- OEHLER, Dolf, *Le Spleen contre l'oubli, Juin 1848, Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen*, traduit par Guy Petitdemange, Payot, 1966.
- OUELLET, Pierre, *Poétique du regard. Littérature, perception, identité*, Presses universitaires de Limoges, 2000.
- QUINET, Edgar, *Du génie des religions*, Charpentier, 1842.
- QUINET, Edgar, *Le Christianisme et la Révolution française, Œuvres complètes d'Edgar Quinet*, Pagnerre, t. III, 1865,
- RANK, Otto, *Don Juan. Une étude sur le Double*, Paris, Denoël et Steele, 1932.
- RÉGNIER, Philippe, « Le discours socialiste en France dans la première moitié du XIX^e siècle : science, politique et littérature », dans Alain Vaillant dir., *Écrire/Savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne*, Éditions Printer, Saint-Étienne, 1996, p. 259–272.
- RÉGNIER, Philippe, « Corps du Roi, corps du Christ, corps du Père : la personne symbolique et les théories charnelles du Père Enfantin (1796–1864), chef suprême de l'Église saint-simonienne », dans Jean-Marie Roulin (dir.), *Corps, pouvoir société*, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2005, p. 91–108.
- RICHARD, Jean-Pierre, *Microlectures*, Seuil, 1979.
- RICHER, Jean, *Aspects ésotériques de l'œuvre littéraire Saint Paul – Jonathan Swift – Jacques Cazotte – Ludwig Tieck – Victor Hugo – Charles Baudelaire – Rudyard Kipling – O. V.*

- de L. Milosz – Guillaume Apollinaire – André Breton., Paris, Dervy – Livres, coll. « L'œuvre secrète », 1980.
- ROSSET, Clément, *Le Réel et son double. Essai sur l'illusion*, Paris, NRF Gallimard, 1976.
- ROULIN, Jean-Marie, « La Sylphide, rêve romantique », *Romantisme*, n. 58, 1987, p. 23–38.
- ROULIN, Jean-Marie, « Le Grand Siècle au futur : Voltaire, de la prophétie épique à l'écriture de l'histoire », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n. 5, 1996, p. 918–933.
- ROULIN, Jean-Marie, « Quand Calliope s'éclate. Éléments pour une poétique du fragmentaire au tournant des Lumières », in *Théorie et pratique du fragment* (Actes du colloque de la SUSLLF (Venise, 28–30 novembre 2002), études réunies par L. Omacini et L. Este Bellini, Genève, Slatkine, 2004, p. 91–108.
- ROULIN, Jean-Marie (études réunies par), *Corps, littérature, société (1789–1900*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, coll. « Le XIXe siècle en représentation (s) », 2005.
- ROULIN, Jean-Marie, « Une figure de l'ailleurs romantique : la patrie aliénée (Les Aventures du dernier Abencérage, Le Colonel Chabert et Sylvie) », *L'Ailleurs depuis le romantisme* (de Chateaubriand à Bonnefoy), dir. Daniel Lançon et Patrick Née (Colloque de Cerisy, septembre 2008), Paris, Hermann, 2009, p. 38–54.
- ROULIN, Jean-Marie, « Le remploi des articles de presse : vers une écriture de l'actualité ? », dans *Chateaubriand réviseur et annotateur de ses œuvres*, dir. Patrizio Tucci (Actes du colloque de Padoue, décembre 2007), Paris, Champion, 2010, p. 65–74.
- SALZA, Luca, « La "vicissitude de la nature chez Bruno. Entre ombre et vérité », in Saverio Ansaldi et alii, *Giordano Bruno et la puissance de l'infini*, dans la coll. « Revue Art du Comprendre », 2003, p. 14–19.
- SANGSUE, Daniel, « Dèmesures du livre », *Romantisme*, n. 69, 1990, p. 43–59.
- SCHNEIDER, Michel, *Voleurs des mots. Essai sur le plagiat, La psychanalyse et la pensée*, Gallimard, 1985.
- SEZNEC, Jean, *La Survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Flammarion, 1993.
- SIMON, Gustave, *Histoire d'une collaboration. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, Georges Crès et Cie*, 1919.
- SOLLERS, Philippe, « Écriture et révolution », in *Tel Quel. Théorie d'ensemble*, Le Seuil, 1968.
- SOLLERS, Philippe, *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968.
- STAROBINSKI, Jean *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957.
- STAROBINSKI, Jean, *Histoire du traitement de la mélancolie*, Bâle, Geigy, 1960.
- STEINMETZ, Jean-Luc, *La France frénétique de 1830*, Phébus, 1978.
- STEINMETZ, Jean-Luc, *La Littérature fantastique*, PUF, Que sais-je ?, 1990.
- ȘTEFĂNESCU, Dorin, « Centre et concentration. L'actualité d'une théorie romantique », *Journal of Romanian Literary Studies*, vol. 3, 2013, p. 67–72.
- THÉRENTY, Marie Ève, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829/1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- THÉRENTY, Marie-Ève, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Éd. Le Seuil, coll. Poétique, 2007.
- TOMA, Dolores, « Nos ruines et lieux funèbres », prefață la *Ruines et lieux funèbres, Heterotopos*, n. 2, 2009, p. 11–23.

- TROUBETZKOY, Vladimir, *L'ombre et la différence : le double en Europe*, Paris, PUF, 1996.
- VICKERMANN, Gabriele, « Classicisme et romantisme. Une écriture réflexive dans *Smarra ou les démons de la nuit* de Charles Nodier », *Revue germanique internationale*, « Entre classicisme et romantisme, autour de 1800 », n.16, 2001, p. 87–100.

V. Ouvrages et articles sur Gérard de Nerval

Ouvrages et articles contemporains de Nerval

- ASSELINÉAU, Charles, « Les *Illuminés*, ou les précurseurs du socialisme », *L'Athenaeum français*, 28 août 1852, p. 132.
- BABOU, Hyppolyte, « Profils littéraires. M. Gérard de Nerval », *La Patrie*, 20 oct., 1850.
- BELL, Georges, « Revue bibliographique », *Mercure de France*, *Revue universelle de la littérature et des beaux-arts*, 1^{er} sept., 1852, p. 639–645.
- BONNAT, Jean-Louis, « Gérard de Nerval » un précurseur du « stade du miroir » (ou l'irraison de la psychose, au service de la raison du gouvernement politique, « Le Roi de Bicêtre », *Cliniques méditerranéennes*, n. 64, 2001, p. 273–284.
- CHAMPFLEURY, Jules, « Gérard de Nerval et les Scènes de la vie Orientale. L'homme et le livre », *Messenger des théâtres et des arts*, 4 mai 1849.
- CHAMPFLEURY, Jules, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui Balzac, Gérard de Nerval, Gagner, Courbet*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise 1861.
- D'AUREVILLY, Jules, « Bibliographie », *Le Pays*, 21 mars, 1853, p. 3.
- GONCOURT, Edmond et Jules de, « Les Illuminés, ou les précurseurs du socialisme, 1 vol., Paris, Victor Lecou », *L'Eclair*, 10 juillet, 1852.
- JANIN, Jules, « Gérard de Nerval », *Journal des Débats*, 1841.
- LIMAYRAC, Paulin, « Feuilleton de *La Presse* : Livres : Gérard de Nerval », *La Presse*, 31 juillet 1853, p. 2.
- MIRECOURT, Eugène, *Gérard de Nerval*, J.-P. Rorer, 1854.
- PONTMARTIN, Armand de, « Les Illuminés de l'illuminisme », *Causeries littéraires*, Michel Lévy, 1854, p. 185–196.

Ouvrages et articles critiques (XXe et XXIe)

- AUBADE, Camille, *Nerval et le mythe Isis*, avant-propos de Claude Pichois Kime, 1997.
- ABUD FILHO, Regis Mikail, « Gérard de Nerval e a narrativa excêntrica. Crítica, ficção e biografia em *Les Illuminés* », *Remate de Males*, Campinas-SP, n.1, 2011, p. 179–194.
- ARTIGAS-MENANT, Geneviève, « *Aspects du dix-huitième siècle nervalien* », *Quinze études sur Nerval et le romantisme*, en hommage à Jacques Bony, recueillis par Hisashi Mizuno et Jérôme Thélôt, Éditions Kimé, 2005, p. 47–62.
- AUDIAT, P., *L'Aurélia de Gérard*, Librairie Ancienne Honoré, Champion, 1926.
- AVNI, Ora, « À Bicêtre : Austin, Searle, Nerval », *Modern Language Notes*, vol. 98, n. 4, 1983, p. 624–638.
- AVNI, Ora, « Nerval's "King of Bicêtre", *The Resistance of Reference. Linguistics, Philosophy and the Literary Text*, Baltimore-London, The Johns Hopkins University Press, 1990, p. 202–226.

- BARINE, Arvède, *Névrosés Hoffmann-Quincey – Edgar Poe-Gérard de Nerval*, Paris, Hachette, 1898.
- BAYLE, Corinne, *La marche à l'étoile*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2001.
- BÉGUIN, Albert, *Gérard de Nerval*, José Corti, 1945.
- BÉNICHOU, Paul, *L'École de désenchantement, Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Gallimard, 1992. [« Gérard de Nerval », p. 217–492].
- BERCHTOLD, Jacques, « Energies des « Récits d'évasion » au XVIIIe siècle : L'abbé de Bucquoy, le baron de Trenck, l'ingénieur Latude », *Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n. 39, 2007, p. 183–203.
- BLANCHARD, Gérard, « Restif de la Bretonne : Typographie et écrivain », *Communication et langages*, n. 30, 1976, p. 63–80.
- BOMBARDE, Odile, « Palimpseste et souvenir – écran dans Sylvie : la noyade du petit Parisien », *Littérature*, n. 158, 2010, p. 47–62.
- BOMBOIRE, Christine, *Les « lettres d'amour » de Nerval, mythe ou réalité ?*, Namur, Presses universitaires de Namur, *Études nervaliennes et romantiques*, n. 1, 1978.
- BONNAT, Jean-Louis, GIRARD, Hélène, *Gérard de Nerval : lecteur et biographe de Nicolas Restif de la Bretonne : (un essai sur les modalités de l'auto-analyse et de son élaboration, à travers biographie et autobiographie, du point de vue du genre littéraire)*, Nantes, Université de Nantes, 1980.
- BONNEFOY, Yves, *Le poète et le « flot mouvant des multitudes » : Paris pour Nerval et pour Baudelaire*. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2003, [« Nerval seul dans Paris », p. 37–72].
- BONNET, Henri, « Nerval et la Bible : la quête d'une nouvelle alliance », in *La Bible en littérature*, Actes du colloque international de Metz, Université de Metz, Cerf, 1996, p. 13–28.
- BONNET, Henri, « “Les voies lumineuses de la religion” dans *Les Filles du feu* et *Aurélia* », *Gérard de Nerval. « Les Filles du Feu », « Aurélia », « Soleil noir »*, Actes du colloque d'agrégation des 28 et 29 novembre 1997, p. 211–222.
- BONY, Jacques, *Le Dossier des « Faux Saulniers »*, Namur, Presses universitaires de Namur, *Études nervaliennes et romantiques*, n. 7, 1983.
- BONY, Jacques, *Le récit nervalien, une recherche des formes*, Paris, José Corti, 1990.
- BONY, Jacques, *L'esthétique de Nerval*, Sedes, 1997.
- BONY, Jacques, « Claude Pichois et Michel Brix, Gérard de Nerval », *Romantisme*, n. 93, 1996, p. 112–114.
- BONY, Jacques, *Aspects de Nerval. Histoire-esthétique-fantaisie*, Eurédit, 2006.
- BONY, Jacques, « Frontières, limites, seuils... », in Pierre-Albert Jourdin, *Europe revue mensuelle Gérard de Nerval*, Aïgui, 2007.
- BOUILLIER, Henry, « Gérard de Nerval et Nicolas », *Cahiers Gérard de Nerval*, n. 12, 1989, p. 29–32.
- BOWMAN, Frank-Paul, *Gérard de Nerval. La Conquête de soi par l'écriture*, Orléans, Paradigme, 1997.
- BOWMAN, Frank-Paul, « Corps et orgie chez Nerval, *L'Imagier de Harlem* », *Corps/décors, Femmes, orgie, parodie. Hommage à Lucienne Frappier-Mazur*, sous la direction de

- Cathérine Nesci, en collaboration avec Gretchen Van Slyke et Gerald Prince, Amsterdam, Atlanta, Ga, Radopi, 1999, n. 22, p. 221–235.
- BRIX, Michel, *Nerval journaliste (1826–1851). Problématiques, méthodes d'attribution, Études nervaliennes et romantiques VIII*, Presses universitaires de Namur, 1986.
- BRIX, Michel, « Les Illuminés de Nerval ou le livre parfaitement insensé sur des folies », *Studi francesi*, Turin, fascicolo III, 1990, p. 464–471.
- BRIX, Michel, « Nerval et L'École païenne », *Bulletin Baudelairien*, t. 26, n. 2, 1991, p. 75–86.
- BRIX, Michel, « Le vertige du sens. Leçons nervaliennes de la variante », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 72, fasc. 3, 1994, p. 579–583.
- BRIX, Michel, « Nerval Les Illuminés et le scepticisme », *Romanische Forschungen, Vierteljahresschrift für romanische Sprachen und Literaturen Herausgegeben von Wido Hempel*, Band 106, Heft 14, 1994, p. 243–253.
- BRIX, Michel, « Gérard de Nerval et le scepticisme religieux : le cas du *Voyage en Orient* », *Études littéraires*, vol. 28, n. 1, 1995, p. 83–91.
- BRIX, Michel, « Gérard de Nerval et le polythéisme gréco-romain », *International Journal of the Classical Tradition* [Boston], vol. 1, n. 4, 1995, p. 120–129.
- BRIX, Michel, *Les déesses absentes. Vérité et simulacre dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Klincksieck, 1997.
- BRIX, Michel, *Manuel bibliographique des œuvres de Gérard de Nerval*, Presses Universitaires de Namur, 1997.
- BRIX, Michel, « Nerval et la prison heureuse », in André Guyaux (sous la publication de), *Gérard de Nerval*, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 1997, p. 141–151.
- BRIX, Michel, « Du panthéisme au surnaturalisme. Nerval traducteur de Goethe », Europe et traduction, textes réunis par Michel Ballard, Arras, Artois Presses Université ; Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 159–170.
- BRIX, Michel, « Critique d'authenticité ou critique d'attribution? Le cas des *Œuvres complètes de Gérard de Nerval* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, « Langues et littératures modernes – Moderne taalen letterkunde », vol. 76, fasc. 3, 1998, p. 795–801.
- BRIX, Michel, « Enjeux et significations de l'ésotérisme nervalien », *Verbum Analecta Neolatina*, vol. 1, n. 2, 1999, p. 178–187.
- BRIX, Michel, « Nerval et la réflexion politique. Une lecture des Faux Saulniers », *Sborník Prací Filozofické Fakulty Brněnské Univerzity*, L 21, 2000, p. 23–47.
- BRIX, Michel, « Récit biographique et création littéraire. Le cas des *Illuminés* de Nerval », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n. 52, 2000, p. 183–199.
- BRIX, Michel, « Maladies d'amour : Balzac, Nerval, Flaubert », *Cuadernos de Filologia Francese*, vol. 12, 2000, p. 121–128.
- BRIX, Michel, « Nerval et le mesmérisme », *Traces du mesmérisme dans la littérature européenne du XIXe siècle / Einflüsse des Mesmerismus auf die europäische Literatur des 19. Jahrhunderts*, actes du colloque international organisé les 9 et 10 novembre 1999, Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 2001.
- BRIX, Michel, « Nerval et le mythe de Faust », in *Faust ou les frontières du savoir*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 2002, p. 179–192.

- BRIX, Michel, « L'autobiographie et la problématique du réalisme », in *Écritures de soi : secrets et réticences*, Bertrand Degott et Marie Miguët-Ollagnier (éd.), Paris, L'Harmattan, 2002, p. 29–47.
- BRIX, Michel, « Nerval et l'érotisme du romantisme », Mizuno, H., Thélôt, J. (éd.), *Quinze études sur Nerval et le romantisme : En hommage à Jacques Bony*, Paris, Kimé, 2005, p. 195–214.
- BRIX, Michel, « Nerval, lecteur et biographe de Rétif de la Bretonne », *Études rétiviennes*, vol. 38, 2006, p. 179–190.
- BRIX, Michel et PICHOS, Claude, *Dictionnaire Nerval*, Tusson, Du Lérot, 2006.
- BRIX, Michel, « Notes et documents des *Confidences de Nicolas aux Filles du feu* : deux lettres de Nerval retrouvées », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. 108, n. 3, 2008, p. 645–649.
- BRIX, Michel, *Nerval. Glanes et miettes de presse*, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », n. 140, série « Bibliothèque nervalienne », 2013.
- CAMPION, Pierre, *Nerval. Une crise dans la pensée*, Rennes, PU de Rennes, 1998.
- CARLE, Michel, *Du Citoyen à l'artiste. Gérard de Nerval et ses premiers écrits*, Canada, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992.
- CAROLL, Robert C., « Illusion and identity. Nerval and Rétif's "Sara" », *Studies in Romanticism*, n. 15, Winter 1976, p. 59–80.
- CÉARD, Jean, « Raoul Spifame, Roi de Bicêtre. Recherche sur un récit de Nerval », *Études nervaliennes et romantiques*, III, Namur, 1981, p. 25–50.
- CELLIER, Léon, *Gérard de Nerval, l'homme et l'œuvre*, Hatier, 1956.
- CHADBOURNE, Richard « Gérard de Nerval's 'Essayism' », *The French Essay*, ed. A. Maynor Hardee, Colombia, SC : U South Carolina, 1982, p. 35–42.
- CHAMARAT-MALANDAIN, Gabrielle, « Récit, miroir, histoire. Aspects de la relation Nerval-Hoffmann », *Romantisme*, vol. 8, 1978, p. 79–93.
- CHAMARAT-MALANDAIN, Gabrielle, *Nerval et l'incendie du théâtre. Identité et écriture dans l'œuvre en prose de Gérard de Nerval*, José Corti, 1986.
- CHAMARAT-MALANDAIN, Gabrielle, « Nerval journaliste », *Romantisme*, vol. 20, n. 69, 1990, p. 147–149.
- CHAMARAT-MALANDAIN, Gabrielle *Nerval. Réalisme et Invention*, Paradigme, 1997.
- CHAMBERS, Ross, *La Poétique du Voyage*, José Corti, 1969.
- CHAMBERS, Ross, « Les nuits mal employées de Gérard de Nerval », *Revue des Sciences humaines*, n. 126, 1967, p. 167–185.
- CHAMBERS, Ross, *Mélancolie et opposition. Les Débuts du modernisme en France*, José Corti, 1987.
- CHANG, Park Hwa, *Nerval, écrivain voyageur : une nouvelle forme de voyage littéraire*, thèse de doctorat consultée en ligne, le 9 mars 2013 : <http://bdr.u-paris10.fr/theses/internet/2012PA100046.pdf>.
- CHELEBOURG, Christian « Poétiques à l'épreuve. Balzac, Nerval, Hugo », *Romantisme*, n. 105, 1998, p. 57–70.
- COMPAGNON, Antoine, « Nerval à la chasse », in *La Vie romantique. Hommage à Loïc Chotard*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 169–177.
- COLLOT, Michel, *Gérard de Nerval ou la dévotion à l'imaginaire*, Paris, PUF, 1992.

- CROUZET, Michel, « La rhétorique du rêve dans Aurélia », *Nerval. Une poétique du rêve*, actes du colloque de Bâle, des 10, 11, 12 nov. 1986, Honoré Champion, 1989, p. 183–208.
- DAYAN, Peter, *Nerval et ses pères, Portrait en trois volets avec deux gonds, et un cadenas*, Droz, 1992.
- DESTRUEL, Philippe, « Angélique et la bibliothèque de Babel », *Romantisme*, 1985, p. 21–32.
- DESTRUEL, Philippe, « Une histoire généalogique du temps. (“La Bibliothèque de mon oncle” et *Les Illuminés*) », *Cahiers Gérard de Nerval*, n. 16, 1993, p. 68–75.
- DESTRUEL, Philippe, *L'Écriture nervalienne du Temps. L'Expérience de la temporalité dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Saint-Genouph, A.G. Nizet, 2004.
- D'HUST, Lieven, « Traduction et écriture chez Nerval : l'épreuve du Second Faust », *Quinze études sur Nerval et le romantisme, en hommage à Jacques Bony*, éd. Hisashi Mizuno et Jérôme Thélôt, Éditions Kimé, 2005, p. 63–76.
- DIDIER, Béatrice, « La Rencontre de Nerval et de Babou », *Études nervaliennes et romantiques*, II, 1979, p. 45–50.
- DIDIER, Béatrice, « Nerval et la philosophie des Lumières ou le deuil de la Foi », in *Nerval : une poétique du rêve*, Actes du colloque de Bâle, Mulhouse et Fribourg des 10, 11 et 12 novembre 1986, p. 101–110.
- DIDIER, Béatrice, « Révolution et identité dans Les Illuminés », *Cahiers Gérard de Nerval*, n. 12, 1989, p. 210, p. 2–10.
- DUBOURG, Anne, « Premières agitations politique.-Raoul Spifame : les Arrêts royaux. – La Boétie : Discours de la servitude volontaire », dans Lenient, Charles, *La satire en France ou La littérature militante au XVI^e siècle*, Paris, Hachette, tome premier, 1886, p. 184–195.
- DU CHAMP, Maxime, *Les Illuminés* [Extrait], in André Guyaux et alii, *Gérard de Nerval : Mémoire de la critique*, Paris-Sorbonne, 1997.
- DUNN, Susan, « Nerval et les portraits », *Australian Journal of French Studies*, Clayton, Victoria, n. 12, 1975, p. 286–294.
- DUNN, Susan, « Nerval : Transgression and the amendment Riancey », *Nineteenth Century French Studies*, n. 12, Fall Winter 1983–1984, p. 86–95.
- DUPRÉ, Guy, « Les Illuminés ou les précurseurs du socialisme », *L'Infini*, n. 38, 1992, p. 94–115.
- EL BASRI, Aïcha, *L'imaginaire carcéral de Jean Genet*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- ENDÔ-SATÔ, Fumiko, « Sur l'unité du recueil *Les Filles du Feu* », André Guyaux, *Nerval : Actes du colloque de la Sorbonne*, Université de Paris IV : Paris-Sorbonne, 1997.
- FAIRLIE, Alison B., « Le mythe d'Orphée dans l'œuvre de Gérard de Nerval », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n. 22, 1970, p. 153–168.
- FELMAN, Shoshana, *La Folie et la chose littéraire*, Seuil, 1978 [« Gérard de Nerval, folie et répétition », p. 59–96].
- FORNASIERO, Jean, « Fouriérisme, politique et chimères chez Gérard de Nerval », *Revue romane*, 36 (1), 2001, p. 59–80.
- FREER, A. J., « Diderot, “Angélique” et les “Confidences de Nicolas” », *Studi francesi*, Torino, n. 9, 1965, p. 283–290.

- FREYBURGER, Gérard, « Nerval et les cultes antiques à mystères », *Nerval une poétique du rêve*, actes du colloque de Bâle, des 10, 11, 12 nov. 1986, Honoré Champion, 1989, p. 219–225.
- GAILLARD, Françoise, « Nerval ou les contradictions du romantisme », *Romantisme*, n. 1–2, 1971, p. 128–138.
- GAILLARD, Françoise, « Aurélia ou le crépuscule des dieux », Gérard de Nerval, *Les Filles du Feu, Aurélia*, « Soleil noir », textes réunis par José-Louis Diaz, actes du colloque d'agrégation des 28 et 29 nov. 1997, SEDES, 1997, p. 233–238.
- GUILLAUME, Jean, « L'évolution religieuse de Gérard Labrunie devenu Gérard de Nerval », *NRT*, n. 118, 1996, p. 385–397.
- GUILLAUME, Jean, *Nerval. Masques et visages*, Namur, Presses universitaires de Namur, Études nervaliennes et romantiques, n. 6, 1984.
- GUILLAUME, Jean, *Philologie et exégèse*, Namur, Peeters, coll. d'Études classiques, n. 12, 1998.
- GAULMIER, J, *Gérard de Nerval et Les filles de feu*, Nizet, 1951.
- GUNDERSEN, Karin, « La divagation d'Angélique et l'art de Nerval », *Orbis Literarum*, n. 29, 1974, p. 34–41.
- HONG, Kuo-Yung, *Proust et Nerval. Essai sur les lois mystérieuses de l'écriture*, Paris, Champion, 2006.
- HURÉ, Jacques, « Je suis l'autre », *Cahier Gérard de Nerval*, « L'Autobiographie », Mulhouse, 1988, p. 20–27.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, *Nerval, le « rêveur en prose ». Imaginaire et écriture*, Paris, PUF, 1997.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, « Savoir et mélancolie. Autour de l'hermétisme des *Chimères*, Gérard de Nerval, *Les Filles du Feu, Aurélia*, « Soleil noir », textes réunis par José-Luis Diaz, actes du colloque d'agrégation des 28–29 nov. SEDES, 1997, p. 125–131.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, « “La lyre d'Orphée” » ou Le Tombeau des *Chimères* », *Littérature*, Larousse, n. 127, sept. 2002, p. 71–85.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, « Nerval : langue perdue, prose errante (à propos des Chansons et Légendes du Valois) », *Sorgue*, n. 4, 2002, p. 15–25.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, « Nerval d'un théâtre à l'autre », « *Clartés d'Orient* », *Nerval ailleurs*, sous la direction de Jean-Nicolas Illouz et Claude Mouchard, Éditions Laurence Tepet, 2004, p. 99–133.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, « Nerval, “sentimental” et “naïf”. L'idylle, l'élégie et la satire dans *Sylvie* », *Europe*, n. 935, 2007, p. 122–141.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, « Nerval : l'Orient intérieur », *L'Ailleurs depuis le Romantisme (de Chateaubriand à Yves Bonnefoy)*, éd. Patrick Née et Daniel Lançon, Hermann, 2009, p. 55–83.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, « Les religions de Nerval », in Jacques Neefs (éd.), *Savoirs en récits II. Eclats de savoirs : Balzac, Nerval, Flaubert, Verne, les Goncourt*, coll. « Manuscrits modernes », Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2010, p. 122–141.
- JATON, Anne Marie, « Nerval historien des Illuminés », *Lumières et Illuminisme*, Actes du colloque international de Cortone, (36 octobre 1983), Pise, Pacini, 1986, p. 29–40.
- JATON, Anne Marie, « Nerval et Saint-Martin », *Saggi e ricerche di letteratura Francese*, n. 15, 1976, p. 231–262 [article en italien].

- JEANNERET, Michel, *La lettre perdue. Ecriture et folie dans l'œuvre de Nerval*, Paris, Flammarion, « Sciences humaines », 1978.
- JEANNERET, Michel, « La folie est un rêve : Nerval et le docteur Moreau de Tours », *Romantisme*, vol. 10, n. 27, 1980, 59–75.
- JEANNERET, Michel, « Narcisse, Prométhée, Pygmalion : trois figures de la folie selon Nerval », *Romantisme*, n. 24, 1979, p. 112–118.
- JEANNERET, Michel, « Nerval archéologue : des ruines de Pompéi au souterrain du rêve », *L'Imaginaire nervalien. L'Espace de l'Italie*, textes recueillis et présentés par Monique Streiff Moretti, Perugia, Edizioni Scientifiche Italiane, 1988, p. 135–151.
- JEANNERET, Michel, « Dieu en morceaux : avatars de la figure divine dans *Aurélia* », in *Nerval*, Actes du colloque de la Sorbonne du 15 novembre 1997, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p. 177–190.
- JEFFERSON, Ann, *Biography and the Question of Literature in France*, ch. « The Virtues of Marginality in Nerval's *Illuminés* », Oxford University Press, 2007.
- JUDEN, Brian, « Nerval et la crise du panthéisme », *L'Herne. Gérard de Nerval*, Éditions de l'Herne, 1980, p. 275–287.
- JUDEN, Brian, « Visages romantique de Pan », *Romantisme*, n. 50, 1983, p. 27–40.
- KASELL, W., « Nerval's innocent double : 'Le roi de Bicêtre' », *Stanford French Review*, n. 2, 1978, p. 39–46.
- KLIEBENSTEIN, M. Georges, « Une mystification absolue – Sur le « souper de Cazotte », *Romantisme*, n. 116, 2002, p. 19–34.
- KNAPP, Bettina L., *Gérard de Nerval the mystic dilemma*, The University of Alabama Press, 1980.
- KOFMAN, Sarah, *Nerval et le charme de la répétition*, Éditions L'Age d'Homme, Lausanne, 1979.
- LATOURNERIE, Jacques, « Les Illuminés. Nerval et Umberto Eco », *Cahiers Gérard de Nerval*, n. 14, 1991, p. 83–86.
- LOKKE, Kari, *Gérard de Nerval : The Poet as Social Visionary*, Lexington, Kentucky, French forum, 1987.
- MACÉ, Gérard, *Je suis l'autre*, Paris, Gallimard, 2007.
- MACÉ, Gérard, « Je suis l'autre », Pierre-Albert Jourdin, *Europe revue mensuelle Gérard de Nerval*, Aigui, 2007.
- MARCHAL, Bertrand, « Les chimères de Nerval », in *Gérard de Nerval*, Actes du colloque de la Sorbonne du 15 novembre 1997, s. l. d. d'André Guyaux, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 1997, p. 117–129.
- MARCHAL, Bertrand, « Nerval et le retour des dieux ou le théâtre de la Renaissance, Gérard de Nerval, Les Filles du Feu, Aurélia, « Soleil noir », actes du colloque d'agrégation des 28–29 nov. 1997, SEDES, 1997, p. 223–231.
- MARCHAL, Bertrand, « Du "Ténébreux" aux "Clartés d'Orient" dans *Les Chimères* de Nerval, « Clartés d'Orient », *Nerval ailleurs*, éd. Jean-Nicolas Illouz et Claude Mouchard, Éditions Laurence Teper, 2004, p. 31–43.
- MARCHETTI, Marillia, « Le rôle du hasard dans l'élaboration du "vrai" nervalien », *Nerval. Une poétique du rêve*, actes du colloque de Bâle, des 10, 11, 12 nov. 1986, Honoré Champion, 1989, p. 121–131.

- MARIE, Aristide, *Gérard de Nerval, Gérard de Nerval. Le poète. L'homme*, Hachette, 1914.
- MARTIN, David, « D'un "certain phénomène" de la lecture, ou Nerval et l'autobiographie impossible : à propos d'Alexandre Dumas », *Cahiers Gérard de Nerval*, « L'Autobiographie », Mulhouse, 1988, p. 33–40.
- MATHOREZ, Jules, « Un radical-socialiste sous Henri II : Raoul Spifame », *Revue politique et parlementaire*, n. 237, 1914, p. 538–559.
- MAURON, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, Corti, 1964.
- MAZELIER, Roger, *Gérard de Nerval et l'humour divin*, Saint-Quentin-en-Yvelines, Les Trois, 1995.
- MILNER, Max, « Religion et religions dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval », *Romantisme*, n. 50, 1985, p. 41–52.
- MIZUNO, Hisashi, *L'Écriture du voyage. L'expression de la réalité dans les premières publications du Voyage en Orient et de Lorely, Souvenirs d'Allemagne*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2003.
- MIZUNO, Hisashi, « Sur le christianisme dans la Seconde Partie d'*Aurélia* », à consulter seulement en ligne [http://www.gerarddenerval.be/index.php?page=etudesh&titre=ETUDES % 20HEBERGEES](http://www.gerarddenerval.be/index.php?page=etudesh&titre=ETUDES%20HEBERGEES).
- MIZUNO, Hisashi (dir.), *Médailles nervaliens. Onze études à la mémoire du Père Jean Guillaume*, Saint-Genouph, Nizet, 2003.
- MIZUNO, Hisashi et THÉLÔT, Jérôme, *Quinze Études sur Nerval et le romantisme*, Paris, Kimé, 2005.
- MIZUNO, Hisashi, « Nerval face au réalisme : *Les Nuits d'octobre* et l'esthétique nervalienne », *Revue d'histoire littéraire*, vol. 105, nr. 4, 2005, p. 817–842.
- MIZUNO, Hisashi, « Tout vit, tout agit, tout se correspond. La folie poétique dans *Aurélia* de Gérard de Nerval », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 110, n. 2, 2010, p. 333–349.
- MIZUNO, Hisashi, « L'écriture dialogique de la folie dans les écrits autobiographiques de Gérard de Nerval avant *Aurélia* », *Romantisme*, vol. 3, n. 149, 2010, p. 111–123.
- MOUILLAUD, Geneviève, « L'auteur et l'autre », Jean Richer, (sous la direction de), *L'Herne. Gérard de Nerval*, Éditions de l'Herne « La quête de l'identité personnelle : Je, Moi et l'Autre », n. 37, 1980.
- MOUSSA, Sarga, « Nerval et la tombe de J.-J. Rousseau », *Revue de l'Institut de Sociologie*, Université libre de Bruxelles, 1998/1–2, 2000, p. 119–131.
- MUREȘANU IONESCU, Marina, « L'élément végétal-partie intégrante de la mythologie personnelle de Nerval », *Analele științifice ale Universității*, t. XXIII, 1977.
- MUREȘANU IONESCU, Marina, *Pour une sémiotique du narratif – Une lecture de Nerval* –, Iași, Editura Junimea, 2007.
- MUREȘANU IONESCU, Marina, « Pour une lecture pragmatique de la narration », *Degrés*, 1981, n. 28, p. 121–125.
- MUREȘANU IONESCU, Marina, « Mise en abyme et niveaux narratifs dans "Angélique" de Gérard de Nerval », *Dialogue, Revue d'études roumaines*, Montpellier, Université Paul Valéry, no.7, 1981, p. 83–94.
- NOZAKI, Kan, « Emprunt et transformation chez Nerval : le cas de Cythère », *Cahiers Gérard de Nerval*, n. 10, 1987, p. 74–78.

- PICHOIS, Claude, BRIX, Michel, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995.
- PICHOIS, Claude, « Nerval figure emblématique de l'univers baudelairien », *Buba*, X, 2, 1975, p. 11–16.
- PICHOIS, Claude, « Aspects de la politique nervalienne dans le *Voyage en Orient* », *Lendemains IX*, 33, 1984, p. 7–9.
- PICHOIS, Claude, ALICE, Jean-Paul, *Gérard de Nerval, Paris, la vie errante*, Agence Culturel de Paris, 1996.
- POPA, Nicolas, *Le Sentiment de la mort chez Gérard de Nerval*, Paris, Gamber, 1925.
- POPA, Nicolas, « Les sources allemandes de deux *Filles du feu* : *Jemmy* et *Isis* de Gérard de Nerval », *Revue de Littérature comparée*, 1930.
- POPA, Nicolas, *Etude critique sur Les Filles du feu*, Champion, 1931.
- POULET, Georges *Les métamorphoses du cercle*, Plon, 1968.
- RAYMOND, Jean, « Rousseau selon Nerval », *Europe*, n. 391–392, nov.–déc. 1961, p. 198–205, p. 198–205.
- RAYMOND, Jean, *Nerval par lui-même*, Seuil, « Écrivains de toujours », 1964.
- RAYMOND, Jean, *La Poétique du désir; Nerval, Lautréamont, Apollinaire, Eluard*, Seuil, 1974, p. 31–303.
- RICHARD, Jean-Pierre, *Poésie et profondeur*, Seuil, 1955.
- RICHER, Jean, *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques*, Le Griffon d'or, 1947.
- RICHER, Jean, « Nerval et ses fantômes », *Mercure de France*, 1^{er} juin 1951, p. 282–301.
- RICHER, Jean, « Deux nobles voyageurs : Cazotte et Nerval », postface de la réimpression du *Diable amoureux*, Le Club Français du Livre, 1951.
- RICHER, Jean, *Nerval, expérience et création*, Hachette, 1963.
- RIGOLI, Jean, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIXe siècle*. Préface de Jean Starobinski, Genève, Fayard, 2001.
- RINSLER, Norma, « Gérard de Nerval et Heinrich Heine », *Revue de littérature comparée*, n. 33, 1959, p. 94–102.
- SANGSUE, Daniel, « Nerval et le livre infaisable », *Revue des Sciences humaines*, 2002, p. 71–86.
- SANGSUE, Daniel, *Fantômes, esprits et autres morts-vivants*, José Corti, 2011.
- SANGSUE, Daniel, « Revenance et morts-vivants chez Nerval » dans Mizuno, H., Thélôt, J. (éd.), *Quinze études sur Nerval et le romantisme (hommage à Jacques Bony)*, Paris, Kimé, 2005, p. 143–169.
- SÉGINGER, Gisèle, *Nerval au miroir du temps. Les Filles du feu, Les Chimères*, Ellipses, 2004.
- SCEPI, Henri, *Poésie vacante. Nerval, Mallarmé, Laforgue*, ENS Éditions, 2008.
- SCEPI, Henri, « Dire le réel : détours et recours biographiques (à propos des *Illuminés*) », *Littérature*, n. 158, 2010, p. 92–104.
- SEBILLOTTE, L. H., *Le secret de Gérard de Nerval*, José Corti, 1948.
- SECOUSSE, « Notice d'un livre singulier et rare, intitulé, *Dicaearchiae Henrici régis Christianissimi progymnasmata* », Académie des inscriptions et belles-lettres (France). Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette académie, t. 23, Imprimerie royale, Paris, 1756.

- SCHAEFFER, Géraud, *Une double écriture de Gérard de Nerval : Les Illuminés et Les filles du feu*, Neuchâtel, La braconnière, 1977.
- SCHÄRER, Kurt, *Thématique de Nerval ou le monde recomposé*, Paris, Lettres modernes, 1968.
- SHAËRER, Kurt, « À Alexandre Dumas », *L'Herne. Gérard de Nerval*, Éditions de l'Herne, 1980, p. 235–236.
- SENELIER, Jean, *Bibliographie nervalienne 1981–1989 et Compléments antérieurs*, Nizet, 1991.
- SOSIEN, Barbara, « Hakem et Yousouf dans *Le Voyage en Orient* de Nerval ; un modèle de doubles rivaux », *Doubles et dédoublements en littérature*, textes réunis par Gabriel-A. Pérouse, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1995, p. 111–119.
- STEINMETZ, Jean-Luc, *Gérard de Nerval*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 1997.
- STREIFF MORETTI, Monique, *Le Rousseau de Gérard de Nerval*, Bologne-Paris, Patron, Nizet, 1976.
- STREIFF MORETTI, Monique, « Portraits dans une bibliothèque : Nerval, Töpffer et quelques autres », *Cahier Gérard de Nerval*, n. 5, 1982, p. 23–36.
- STREIFF MORETTI, Monique, *Nerval : l'autre discours*, Napoli, Edizioni scientifiche, 1991.
- SYLVOS, Françoise, *Nerval ou l'antimonde. Discours et figure de l'utopie, 1826–1855*, L'Harmattan, 1997.
- SYLVOS, Françoise, « Malaise social et crise individuelle dans la correspondance de Gérard de Nerval », dans *Difficulté d'être et mal du siècle dans les correspondances et journaux intimes de la première moitié du XIXe siècle*, textes réunis et présentés par Simone Bernard-Griffiths et Christian Croisille, Nizet, 1998, p. 228–242.
- SYLVOS, Françoise, « Gérard de Nerval, Contes et Facéties », *Romantisme*, n. 115, 2002, p. 98–99.
- SYLVOS, Françoise, « Vénus et le syncrétisme poétique dans *Voyage en Orient* de Nerval », in Sophie Linon-Chipon et Jean-François Guennoc (textes réunis par), *Transhumances divines. Récits de voyage et religion*, Actes du colloque international tenu à l'Université de la Réunion et au conservatoire botanique de Mascarin, les 21, 22 et 23, 2001, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2005, p. 259–277.
- TAGUCHI, Aki, *Nerval. Recherche de l'autre et conquête de soi : contribution au suivi d'une genèse du Voyage en Orient*, Peter Lang, 2010.
- TAILLEUX, Dominique, *L'espace nervalien*, Nizet, 1975.
- THOMAS, Chantal, « Nerval et Cagliostro », *L'Imaginaire nervalien. L'espace de l'Italie*, textes recueillis et présentés par Monique Streiff Moretti, Naples, Edizione Scientifich Italiana, 1988, p. 297–305.
- TRITSMANS, Bruno, *Textualité de l'instable. L'écriture du Valois de Nerval*, Berne, Peter Lang SA, 1989.
- TRITSMANS, Bruno, « Lettres d'amour, récits d'amour. Figures de l'énonciation amoureuse chez Nerval », *Romantisme*, n. 63, 1989, p. 51–65.
- TRITSMANS, Bruno, *Écritures nervaliennes*, Tübingen, Narr, 1993.
- TRITSMANS, Bruno, « Pouvoir et contraintes du masque. L'acteur possédé par son rôle chez Nerval et Villiers », *Romantisme*, n. 79, 1993, p. 29–38.

- TSUJIKAWA, Keiko, *Nerval et les limbes de l'histoire. Lecture des Illuminés*, Préface de Jean-Nicolas Illouz, Genève, Droz, 2008.
- TYERS, Meryl, *Critical fictions. Nerval's Les Illuminés*, Oxford, European Humanities Research Centre, University of Oxford, 1998.
- ZIMMERMANN, Martin, « La Bibliothèque de l'oncle : Un motif et ses significations », *Cahiers Gérard de Nerval*, n. 14, 1991, p. 55–62.
- ZIMMERMANN, Martin, *Nerval lecteur de Heine : un essai de sémiotique comparative*, Paris, Harmattan, 1999.
- WIESER, Dagmar, *Nerval : Une poétique du deuil à l'âge romantique*, Genève, Droz, 2004.
- WIESER, Dagmar, « Nerval et la science des déplacements », *Littérature*, n. 158, 2010, p. 33–46.

Œuvres citées dans l'étude :

- BALZAC, de Honoré, *La Comédie humaine*, « Bibl. de la Pléiade », resp. t. XII, 1981.
- BALZAC, de Honoré, *La Comédie humaine*, « Bibl. de la Pléiade », t. VII, 1977.
- CHAMPFLEURY, *Les Vignettes romantiques*, Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, 1883.
- CHAMPFLEURY, Jules, *Le réalisme*, Paris, Michel Lévy Frères, 1857.
- CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme*, Paris, Gallimard, 1978.
- DIDEROT, Denis, *Les soirées de Saint-Petersbourg*, Anvers, Chez Janssens et Van Merlen, 1821.
- GAUTIER, Théophile, *Mademoiselle de Maupin : double amour*, Bruxelles, Société Belge de Librairie, Hauman, 1837.
- GAUTIER, Théophile, *Histoire du romantisme*, G. Charpentier, 1874.
- GAUTIER, Théophile, *Le roman de la Momie*, Préface Jean-Michel Gardair, coll. « Folio classique », 1986.
- GAUTIER, Théophile, *L'Hirondelle & Le Corbeau. Écrits sur Gérard de Nerval*, Introduction et notes de Michel Brix et Hisashi Mizuno, coll. « L'Atelier du XIXe siècle », Bassac, Éditions Plein Chant, 2007.
- MAISTRE, Joseph de, *Les soirées du Petersburg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, tome second, Paris, Librairie grecque, latine et français, 1821.
- MAISTRE, Joseph de, *Les soirées du Petersburg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, tome second, Paris, Librairie grecque, latine et français, 1821.
- MALEBRANCHE, Nicolas de, *Recherche de la Vérité*, Livres I-III, Paris, éd. J.-C. Bardout, Vrin, 2006.
- MONTAIGNE, Michel de, *Essai*, II, Paris, Flammarion, 1962.
- NODIER, Charles, *Trilby ou le lutin d'Argail*, Paris, Le Livre de poche, 1995.
- ROTH, Philip, *La contrevie*, Paris, Gallimard, 2004.
- SARTRE, Paul, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943.
- STAËL, Mme de, *De l'Allemagne*, Préface par M. X. Marmier, Paris, Charpentier, 1839.
- STAËL, Mme de, *Œuvres complètes*, tome XIV, *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, t. III, Bruxelles, Louis Hauman et C, libraires, 1830.

Dictionnaires :

AMBRIÈRE, Madelaine (dir.), *Dictionnaire du XIXe siècle européen*, vol. I, Paris, PUF, 1997.

ARTFL: <http://artflproject.uchicago.edu/node/17>.

DELON, Michel, (édit.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

DIDEROT, Denis, *Œuvres complètes*, Tome troisième, 1er partie contenant *Dictionnaire Encyclopédique*, JOPO, Paris, A. Belin, 1818.

FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire Universel*, tome premier, Haye, Rotterdam, Chez Arnout & Reiner Leers, 1690.

Le Grand Larousse encyclopédique, vol.1 /AKnigsley, Larousse, 2007.

Le Petit Larousse Illustré, Larousse, 2011.

OZOUF, Mona et collaborateurs, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Flammarion, Champs, 1992, 4 tomes [Acteurs, Institutions et créations, Événements, Idées].

PICHOIS, Claude, BRIX, Michel, *Dictionnaire de Nerval*, Tusson (Charente), Du Lérot éditeur, 2006.

SERVIER, Jean (dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, Paris, P.U.F., 1998.

Trésor de la langue française informatisé : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advance.exe?8;s=3526215990>.



ISBN: 978-973-595-999-9